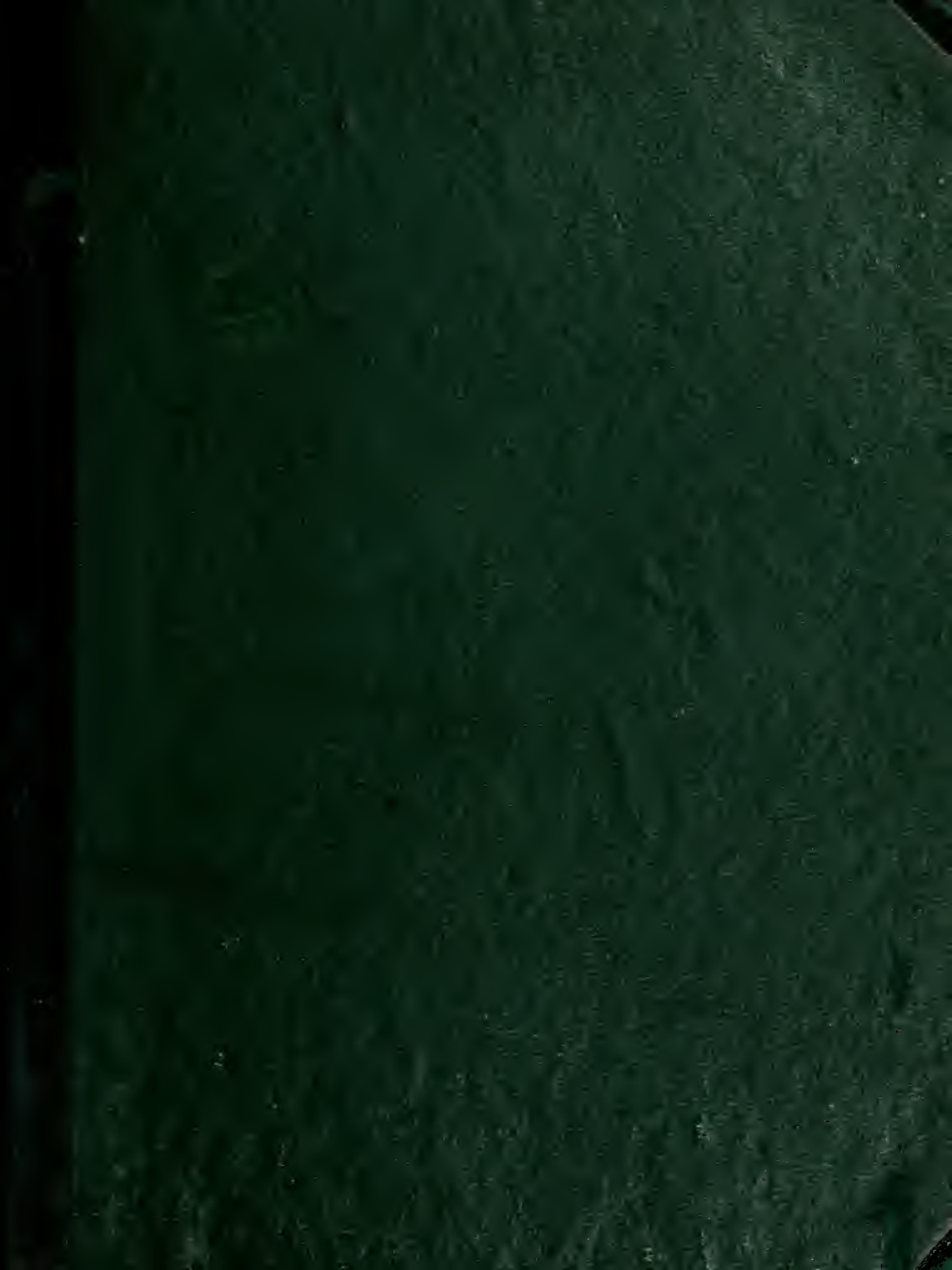


DIMANCHE, 4 MAI 1828.

Ve ANNÉE. No Ier.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CINQUIÈME ANNÉE DU BON GÉNIE.

Chers et intéressants lecteurs! voilà donc que, pour un grand nombre d'entre vous, nos aimables relations datent déja de quatre ans! C'est beaucoup, sur le peu d'années que vous comptez depuis votre naissance; c'en est assez du moins pour que nous puissions nous considérer comme d'anciens amis. Cela me fait un plaisir infini, car, voyez-vous, ce que je desire par-dessus tout, c'est que mon souvenir se grave assez dans vos jeunes cœurs, pour que vous pensiez encore quelquefois à moi, quand vous aurez passé l'âge où mes instructions et mes récits peuvent vous être utiles et agréables. Certes, de mon côté, je ne vous oublierai pas; et quand, plus tard, il m'arrivera peut-être de rencontrer dans le monde quelques uns d'entre vous, d'y être témoin de leurs succès, de leurs vertus, de leur bonheur, il me semble que j'y prendrai part et que j'en jouirai, comme si vous m'apparteniez un peu, comme si vous teniez à moi par quelque lien de famille. Je le sens déja à la satisfaction que me causent les progrès que je puis remarquer en vous, et les bonnes actions qui me reviennent quelquefois de votre part. Mes nouveaux amis peuvent prendre aussi pour eux ce que j'adresse ici aux anciens, car une fois rangés sous ma petite bannière, j'aime à les confondre dans le même intérêt, et je fais les mêmes vœux de bonheur pour tous. Continuez, chers enfants, continuez de suivre cette bonne voie, où je n'ai d'autre prétention que celle de seconder la tendresse de vos parents, en portant devant vous un bienveillant flambeau. Ah! si quelques veilles que je vous consacre méritent une récompense, je l'ai déja trouvée dans votre aimable affection. Que je vous rende grâce de toutes les jouissances que m'ont procurées mes douces relations avec vous! Je leur dois le prix de mes travaux le plus précieux selon mon cœur. On est tenté de s'enorgueillir des applaudissements des hommes; mais votre suffrage, à vous, vaut bien mieux, car il ne donne point de vanité, point de présomption; il touche, il satisfait la sensibilité, il rend meilleur. Que je l'obtienne toujours, et mon ambition modeste sera parfaitement satisfaite.

LES DOMESTIQUES.

EXTRAIT D'UN ESSAI MORAL.

La réunion de toutes les vertus indispensables pour former un bon serviteur, doit être une chose peu commune dans l'espèce humaine, et à plus forte

raison dans la classe la moins éclairée, la moins bien élevée intellectuellement et moralement. Probité, fidélité, activité, intelligence, soumission, obéissance, dévouement, désintéressement, résignation; voilà ce que nous exigeons de ceux qui nous servent: et quand ils possèdent toutes ces vertus, quelle gloire leur en revient-il? le titre de bon domestique; quel profit? un gage avec lequel nous ne pourrions pas vivre une semaine, et les restes de notre table; quelle reconnaissance? une affection toujours bien secondaire, si le maître est juste, et quelquefois l'indifférence, le dédain et l'abandon. En supposant que le maître soit aussi équitable, aussi généreux, aussi reconnaissant que possible, il n'en est pas moins fort difficile encore d'être un bon serviteur, par la raison que ce sont choses bien tristes, d'obéir toujours sans jamais commander, de travailler beaucoup pour gagner peu, de voir tout au-dessus de soi et rien au-dessous. Certes, il y a du mérite à s'y résigner de bonne grâce, lorsque toutes les comparaisons qu'on peut faire sont de nature à exciter l'envie, à irriter et à causer de fâcheuses tentations. Cette vertu, lorsqu'elle se rencontre, a le droit d'être honorée, parce que la vertu est digne d'hommages dans tous les rangs, dans toutes les conditions.

J'ai connu une vieille servante qui, après avoir élevé les enfants d'une famille respectable, eut la douleur, au bout de trente années de services dans cette maison, de voir tomber son vieux maître dans l'enfance, à la suite d'une attaque de paralysie. Elle s'établit alors dans la chambre du malade, et n'en sortit plus, ni le jour, ni la nuit, pendant cinq ans qu'il vécut encore dans cet état. N'existant plus elle-même que pour lui, quand elle sentait ses forces défaillir, elle priait et demandait à Dieu la grâce de pouvoir servir son maître jusqu'à la fin. Lorsqu'il eut fermé les yeux, elle franchit enfin le seuil de la porte, et ce fut pour tomber sans connaissance, étourdie par l'impression de l'air et des objets extérieurs. Les enfants du défunt, pleins de reconnaissance pour elle, lui firent une forte pension, et lui donnèrent un petit appartement bien commode et bien meublé dans la maison. N'ayant aucun besoin de son argent, elle en donnait à des malheureux, et elle aimait surtout à aider, par de petits prêts, deux jeunes gens studieux qui occupaient une chambre dans les mansardes. Comme elle n'aurait su que faire de son temps et aurait éprouvé d'ailleurs quelque peine à n'être plus d'aucune utilité dans la maison, on lui avait conservé le département du café et des liqueurs, dont elle avait la clé, et qu'elle surveillait avec une très grande importance. Le jour de la semaine où l'on recevait du monde, la bonne Fanchon (c'était son nom) avait le privilège de venir faire un tour de salon, et saluer les amis de ses maîtres. Je la vois encore, avec sa robe de soie bien apprêtée, son bonnet garni de rubans qui étaient rigoureusement de la même couleur que celui de la ceinture, et ses souliers dont la rosette était aussi en harmonie avec la ceinture et le bonnet. Chacun lui disait un mot affectueux; pour moi, jeune homme, je lui présentais mon respect; et la bonne Fanchon, en se retirant, était toujours obligée d'essuyer ses yeux que mouillait chaque fois une nouvelle émotion.

De tels exemples sans doute ne sont pas bien communs; mais faut-il un dévouement aussi complet, aussi absolu, pour mériter au moins des égards, de l'indulgence et de la bonté? L'humanité nous dit que non, et que toutes les fois qu'un serviteur n'a pas démérité positivement par des vices ou par de mauvaises actions, nous lui devons justice, protection, bon exemple et douceur.

Nous lui devons justice, c'est-à-dire qu'il ne faut exiger de lui que ce qu'il peut raisonnablement faire pour nous; qu'il faut pourvoir à ses besoins, le récompenser convenablement, lui rendre même reconnaissance et affection, lorsqu'il s'en montre digne par sa conduite et par son dévouement.

Nous lui devons protection, afin de veiller sur ses petits intérêts, de le rappeler à ses devoirs, soit envers nous, soit étrangers à nous, lorsqu'il compromettrait son sort en s'en écartant.

Nous lui devons le bon exemple, car en nous donnant l'autorité sur lui et des lumières supérieures aux siennes, Dieu nous a rendus responsables du mal qu'il ferait en nous imitant, et du bien qu'il ne ferait pas, faute par nous de le lui avoir enseigné ou conseillé.

Nous lui devons enfin douceur et indulgence, pour rendre moins pénible sa condition soumise et laborieuse.

On aime sur-tout à voir les enfants bons, indulgents, complaisants et compatissants pour les domestiques; car l'expérience n'a pu les éclairer encore sur les vices qu'on reproche quelquefois avec raison aux gens de cette classe, et ils ne peuvent voir en eux que des créatures réduites à la condition malheureuse de servir. C'est une chose souverainement choquante et de mauvais augure, que la hauteur et le dédain d'un enfant envers les domestiques; et l'on est également peiné d'entendre un enfant accuser un serviteur, parce qu'il semble que la faiblesse doit naturellement avoir compassion de la faiblesse.

Toutefois, ne serait-il point convenable que la douceur entraînât jusqu'à une trop grande familiarité; parce que là où manquent l'éducation et les lumières, il y a toujours disposition à abuser de tout. Ainsi, de même qu'en outrageant un domestique vous l'autorisez à vous manquer de respect, de même en vous

familiarisant trop avec lui, vous l'excitez à se permettre envers vous des libertés peu convenables; ces deux excès vous exposent également à son impertinence, et ce n'est que par une alliance bien entendue de dignité et de bonté, que vous pouvez vous concilier tout à-la-fois son respect, son attachement et sa reconnaissance.

CE QUE L'HOMME A FAIT,

L'HOMME PEUT LE FAIRE.

M. Le Sage, chef d'institution, reçut à la fin des vacances dernières, un nouvel élève qui fut amené chez lui par une personne chargée, en même temps, de lui remettre la lettre suivante :

« Monsieur, ayant entendu parler des succès que vous avez obtenus par votre habileté, dans l'éducation de la jeunesse, je prends le parti de vous confier mon fils. Jusqu'à présent aucun maître n'a pu réussir à développer en lui le moindre talent; il a onze ans, et sait tout au plus lire dans sa langue. C'est en vain qu'on a tenté de lui donner quelques notions de grammaire, de latin, de géographie et d'arithmétique; tous les instituteurs qui l'ont essayé successivement, ont jugé qu'il était entièrement dépourvu de mémoire, et que son génie était singulièrement borné. Un pareil aveu est désespérant pour un père; et je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que ma reconnaissance n'aurait pas de limites, si vous parveniez à découvrir que mon fils fût capable de quelque chose, et à développer en lui quelque facultés d'intelligence. Veuillez, dans tous les cas, me faire savoir le plus promptement possible ce que vous aurez pensé de mon pauvre Maurice.

« J'ai l'honneur, etc. « Delmare. »

Après avoir lu cette lettre, M. Le Sage secoua la tête, et dit à la personne qui avait amené Maurice : Voilà une grande tâche que me donne M. Delmare. Cependant, j'aime à croire qu'on s'est trompé sur l'intelligence de son fils, et que peut-être on s'y est mal pris avec lui. Cet enfant, après tout, est une créature humaine; pourquoi donc serait-il dépourvu de toutes les facultés accordées à ses semblables? Nous allons voir.

M. Le Sage fit alors appeler Maurice Delmare, qui parut, la tête penchée et les yeux baissés, comme s'il fût venu pour recevoir une correction.

Venez ici, mon cher enfant, dit M. Le Sage; placez-vous près de moi, et n'ayez pas peur; personne ne vous veut du mal. Quel âge avez-vous?

Maurice : Onze ans, depuis le mois de mai dernier, Monsieur.

M. Le Sage : Vous êtes bien grand pour votre âge. Vous aimez à jouer, je pense?

Maurice : Oui, Monsieur.

M. Le Sage : Avez-vous un peu d'adresse et la main bonne aux billes?

Maurice : Assez, Monsieur.

M. Le Sage : Et vous savez aussi faire tourner une toupie et rouler un cerceau?

Maurice : Oui, Monsieur.

M. Le Sage : Savez-vous écrire, Maurice?

Maurice : J'avais commencé à apprendre, mais j'ai cessé.

M. Le Sage : Pourquoi?

Maurice : Parce que je ne pouvais pas venir à bout de faire les lettres.

M. Le Sage : Mais ne voyez-vous pas que les autres enfants écrivent? ont-ils plus de doigts que vous?

Maurice : Non, Monsieur.

M. Le Sage : Pensez-vous n'être pas capable de tenir une plume aussi bien qu'une bille?

Maurice gardait le silence.

M. Le Sage : Montrez-moi vos mains, je vous prie?

Maurice présente ses deux mains ouvertes et pendantes, comme les pattes d'un ours qui danse.

M. Le Sage : J'ai beau regarder, je n'y vois rien qui puisse vous empêcher d'écrire aussi bien que les autres garçons de la pension. Vous savez lire sans doute?

Maurice : Oui, Monsieur.

M. Le Sage : Dites-moi, mon ami, ce qui est écrit sur la porte de la classe.

Maurice, lisant avec quelque difficulté : *Tout ce que l'homme a fait, l'homme peut le faire.*

M. Le Sage : Comment avez-vous appris à lire? cela ne vous a-t-il pas donné un peu de peine?

Maurice : Oui, Monsieur.

M. Le Sage : Eh bien, avec un peu de peine encore, vous parviendrez à lire mieux. Savez-vous quelque chose de la grammaire latine?

Maurice : Non, Monsieur.

M. Le Sage : Ne l'avez-vous jamais apprise?

Maurice : J'ai essayé, mais je n'avais pas de mémoire pour retenir par cœur.

M. Le Sage : Il y a pourtant bien des choses que vous savez par cœur; je suis sûr que vous me diriez les jours de la semaine dans leur ordre?

Maurice : Oui, Monsieur, je les sais.

M. Le Sage : Et peut-être les mois de l'année?

Maurice : Oui, Monsieur.

M. Le Sage : Et probablement vous répétez les noms de vos frères et sœurs, des domestiques, et de beaucoup de personnes de la ville?

Maurice : Je crois que je le puis, Monsieur.

M. Le Sage : Eh bien, *hic, hæc, hoc,* sont-ils plus difficiles à retenir?

Maurice gardait de nouveau le silence.

M. Le Sage : Avez-vous appris un peu de calcul?

Maurice : J'ai essayé l'addition, mais je n'ai pas pu y réussir.

M. Le Sage : Et pourquoi?

Maurice : Je ne pouvais pas.

M. Le Sage : Combien achetez-vous de billes pour deux sous?

Maurice : Douze, Monsieur.

M. Le Sage : Combien pour un sou?

Maurice : Six.

M. Le Sage : Combien pour quatre sous?

Maurice : Vingt-quatre.

M. Le Sage : Et si l'on vous donnait un sou par jour, combien en auriez-vous dans une semaine?

Maurice : Sept.

M. Le Sage : Mais si vous en dépensiez deux, combien vous en resterait-il?

Maurice : Cinq.

M. Le Sage : Eh bien vous venez de faire les quatre règles de l'arithmétique, addition, soustraction, multiplication, division; et apprendre à compter n'est autre chose que cela. Je vois donc, Maurice, que vous en êtes capable; je ne vous mettrai qu'à ce que vous pouvez faire; mais souvenez-vous que vous le pouvez. A présent, allez rejoindre vos camarades.

Maurice partit avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire. Content de l'examen qu'il venait de subir, il commençait à se sentir plus de confiance dans ses facultés, et son visage, ordinairement terne et morne, parut s'épanouir. Le lendemain, il voulut essayer de s'occuper. Un petit garçon plus avancé lui fit un modèle de lettres; un autre fut chargé de le faire lire; puis il lut avec M. Le Sage lui-même, quelques phrases qu'il parut comprendre très bien. Au bout de trois mois, il savait ses déclinaisons, et était parvenu à mettre dans sa tête le livret de multiplication. Insensiblement, il fit de nouveaux progrès, et finit par prendre un rang honorable parmi les autres élèves. Informé par M. Le Sage, de ce changement heureux, M. Delmare vint voir son fils, et tout autre qu'un père aurait eu peine à le reconnaître, tant l'expression de sa physionomie était différente de ce qu'elle avait été. M. Delmare l'embrassa avec ravissement; puis se tournant vers M. Le Sage: Que ne vous dois-je pas? lui dit-il; mais de grâce, comment avez-vous pu.....? — Voilà mon secret, répondit M. Le Sage, en montrant l'inscription placée sur la porte de la classe; voilà mon secret : *Tout ce que l'homme a fait, l'homme peut le faire.*

LE JOUR DE NAISSANCE.

Salut, premier soleil de ma douzième année!
Te voilà pur et radieux,
Comme tu te levas pour l'heureuse journée
Où ma mère pressa contre son sein joyeux
Sa fille nouvellement née.

Souvent elle me l'a conté,
La nature jamais ne se montra si belle
Qu'à l'instant où je vis ta féconde clarté,
Quand sur la couche maternelle
Comme un regard d'en haut ton rayon fut porte.

O fortuné présage! ô regard de clémence!
Il apaisa mes premiers pleurs;
Le ciel semblait ainsi sourire à ma naissance;
Ma mère en m'embrassant oublia ses douleurs,
Et son cœur battit d'espérance.

Oh! de quels soins je fus l'objet!
J'étais trop jeune alors pour pouvoir le comprendre;
Lorsqu'à mes moindres cris ma mère s'affligeait,
Ma bouche à peine savait rendre
Un baiser rassurant et tendre
A la main qui me protégeait.

Ce fut cette main attentive
Qui dirigea mes premiers pas;
Bonne mère! ce fut encor toi qui versas
Les premières clartés sur ma raison naïve;
Quand j'étais souffrante et craintive,
Ce fut toi qui me consolas.

Des ans, depuis que je suis née,
Onze fois le soleil a mesuré le cours,
Et mon enfance fortunée
Sous l'aile de ma mère a vu bien des beaux jours.
Onze ans! ah! sur sa destinée
C'est mon tour bientôt de veiller.
Saint devoir! Si j'y manque, ah! cesse de briller,
Soleil riant et pur de ma douzième année.

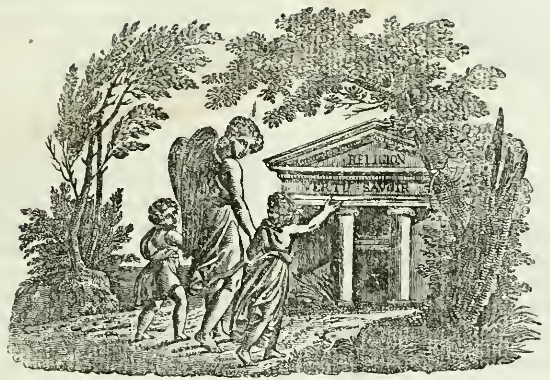
L. P. J.

AVIS. — Plusieurs de mes jeunes correspondantes des départements, qui se trouvent à Paris en ce moment, ont eu la bonté de se présenter chez moi, et ne m'ayant pas trouvé, m'ont laissé leur nom sans leur adresse. C'est un tour de mauvais Génie qu'elles ont joué là au bon Génie. Je les prie en grâce de me faire savoir bien vite où je dois les chercher; car je serais désespéré de manquer l'occasion de les voir et de les connaître personnellement.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 11 MAI 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 2.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Voilà, pour le coup, une belle fin de semestre; il y a déjà long-temps que je n'avais eu une correspondance aussi nombreuse et aussi généralement bonne. Le seul reproche que je puisse faire à plusieurs d'entre mes correspondants des deux sexes, c'est de s'être livrés avec un peu trop de complaisance à des descriptions du printemps, dont quelques unes sont au reste fort gracieuses, dont quelques autres montrent un peu trop de prétention poétique, et qui, en général, ne répondent pas assez directement à mes questions.

J'éprouve aussi un regret, c'est celui de ne pas voir, dans toutes ces lettres, la signature de plusieurs de mes jeunes amies, dont j'ai beaucoup de plaisir à lire la correspondance, entre autres d'une qui le sait fort bien sans que je la nomme, et aussi de Mlle Aline S., de Nancy, qui ne m'écrit plus depuis quelque temps.

Parmi les réponses de la grande division, je n'en choisirai qu'une pour l'imprimer en entier, parce qu'il faut que je réserve de la place pour de nombreux extraits des autres. C'est celle de Mlle *Louise D.....*

« Le printemps! ah! mon bon Génie, que j'aime le printemps! Tout, dans cette douce saison, nous rappelle la bonté de Dieu; tout nous porte à l'amour et à la reconnaissance pour notre Créateur. Il semble que ce tendre père veuille nous faire jouir par avance des plaisirs célestes. Les promenades du printemps sont pour moi la source d'un bonheur, d'une joie, que je puis à peine exprimer. Mon cœur est trop petit pour sentir autant. Lorsque je vois qu'un léger verd couvre les champs et les bois; lorsque j'entends les petits oiseaux qui annoncent par leur chant vif et varié le retour des beaux jours; lorsque la violette, la marguerite, la charmante petite paquerette, et mille autres fleurs différentes émaillent la prairie; enfin, lorsque chaque instant ajoute quelques beautés à la nature, que chaque moment l'embellit, tout m'enchante, tout me transporte, je suis dans le ravissement. Mon bon Génie, que je suis heureuse d'être née!.... Je voudrais que tout le monde pût participer à mon bonheur; et je deviens toute chagrine, quand je pense que tant de nations sont privées du printemps, que chez ces malheureux peuples, des chaleurs excessives succèdent aux frimats, et ne leur apportent pour toute verdure que la ronce et la mousse. Mais ils sont les enfants de Dieu, et sans doute il leur a donné des jouissances que nous ne connaissons pas; car, mon bon Génie, vous savez.....

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

L'air est si doux dans le printemps, le ciel si pur! Les pauvres vieillards vont se réchauffer aux premiers rayons du soleil bienfaisant; les jeunes enfants sont mis en liberté; tout respire un air de bonheur, tout le monde paraît content. Et dans les prairies on voit de belles vaches qui savourent l'herbe nouvelle, de petits agneaux et de jeunes poulains qui, sautant et caracolant autour de leurs mères, semblent les inviter et se mêler à leurs jeux.....

« Louise D....., à Saint-Brieux. »

Je supprime les dernières phrases de cette lettre qui renferment une petite confidence fort gracieuse, que je garde provisoirement pour moi.

Je vais, en multipliant les extraits, faire, autant que possible, une juste part à qui le mérite le plus.

« En voyant finir l'hiver, je pense délicieusement aux beaux jours qui nous arrivent; la liberté de la campagne m'apparaît avec tous ses charmes; je me vois arrosant des fleurs, attrappant des papillons, courant sur des tapis de verdure, me reposant sous un dôme de feuillage au bruit des plus doux concerts. Et ce qui double l'attrait de cette riante perspective, c'est que je sors alors des tristes murailles d'une ville qui ne me présente rien d'agréable, puisque je n'ai encore entrevu qu'à peine les plaisirs qu'elle m'offrira dans peu d'années. » (M[lle] *Célinie de B......*)

« S'il est vrai qu'il ait existé des êtres assez infortunés pour douter de l'existence d'un Dieu, nous devons les trouver à plaindre plutôt que criminels, car il fallait nécessairement qu'ils fussent privés de la faculté de voir, d'entendre, de penser, et d'éprouver les douces jouissances que nous réserve la bonté de ce Dieu, quand après une saison utile, mais triste et où toute la nature est comme anéantie, nous voyons les arbres dépouillés reprendre leur délicieuse parure, et la terre à qui, pendant si long-temps, les frimats n'ont permis pour vêtement qu'une neige épaisse, se couvrir d'un précieux et magnifique costume. » (M[lle] *Sophie G.....*)

« On pardonne au printemps quelques jours mauvais, en faveur de tout ce qu'il a d'agréable; on est indulgent pour lui, comme on l'est pour la jeunesse à laquelle il est comparé. Mais ce n'est pas seulement à cause des fleurs qu'il répand avec profusion, qu'on l'aime; c'est sur-tout pour les fruits qu'il promet et que l'été viendra mûrir. De même devons-nous penser que ce ne sont pas seulement les agréments de notre âge que l'on aime en nous, mais les bonnes qualités qu'ils annoncent, et que les années doivent développer. » (M[lle] *Léonie Q.....*, à Dieppe.)

« J'ai éprouvé les charmes du retour du printemps: assise sur un banc de gazon, de jolis petits arbrisseaux me donnaient de l'ombrage; je contemplais leur jeune feuillage et je disais en moi-même: Il y a un an, ils étaient encore bien petits, et à présent ils me mettent à l'abri du soleil; comme eux, je grandirai, ils deviendront des arbres et moi une grande personne. J'apercevais aussi un nid d'oiseau, qui se balançait aux branches d'un bel acacia; la mère du petit oiseau lui portait sa nourriture! C'est alors que je me suis dit: Comme cet oiseau, j'ai une tendre mère et de bons parents qui prennent bien soin de moi, qui m'instruisent non seulement au printemps, mais encore dans toutes les saisons. Je pensais aussi à la campagne, aux bons paysans qui l'habitent; je pensais au joyeux laboureur qui, tout en conduisant la charrue, entrevoit déjà la récompense et le fruit de son labeur; je pensais aussi aux hirondelles qui reviennent en France avec le printemps, au doux chant des oiseaux, à la fertilité de la terre, à toutes les beautés de la nature, et j'admirais la bonté du Créateur et bienfaiteur de l'univers. » (M[lle] *Cécile de V......*)

« Je pense que je suis dans le printemps de mes jours; qu'il faut que je profite des peines qu'on se donne pour cultiver mon esprit, comme les plantes profitent des soins qu'un laborieux jardinier prend d'elles chaque jour. » (M[lle] *Louise G.....*, du pensionnat de mademoiselle Roy, à Besançon.)

« Je remercie Dieu du plus profond de mon âme, de m'avoir conservée cette année, pour pouvoir partager avec mes amies, mes études et mes amusements, et recevoir encore les sentiments de tendresse de mes chers et bien aimés parents..... mes idées se perdent dans leur étendue, et une joie céleste descend dans mon âme. » (M[lle] *Annette D.....*, élève de mademoiselle Roy, à Besançon.)

« Oh! le gracieux! le charmant sujet que vous nous proposez dans vos dernières questions! Bon Génie, qu'il est beau ce soleil du printemps! qu'il est utile pour réchauffer les membres engourdis des pauvres malheureux! Il est doux de le voir revenir, sur-tout quand on a comme moi une mère chérie, malade depuis long-temps, et que le seul retour de la belle saison pourra rétablir! Mes études ne me permettront pas de suivre maman à la campagne; il me sera sans doute bien pénible d'être séparée d'elle; mais tous les jours, à mon réveil, quand j'entendrai le chant de la fauvette et que le soleil déploiera à mes yeux ses beaux rayons de pourpre et d'or, je penserai que sa chaleur rend la vie à maman, et quand j'irai vers elle, quel bonheur de voir sa santé croître et s'améliorer chaque jour! » (M[lle] *Anna R.....*, même institution.)

« Le printemps! c'est la fête de la première jeunesse. Sous la douce influence d'un soleil peu ardent, elle

sent ses idées s'embellir, et son cœur s'épanouit à la vue d'un ciel serein. » (Mlle *Lucienne B*....., à Rouen.)

« Les sentiments qu'on éprouve pendant cette jolie saison, se ressentent de l'état de la nature; ils sont plus doux, plus calmes que lors des frimats de l'hiver et des brulantes chaleurs de l'été. Il semble que l'on soit plus disposé à trouver tout bien, et on voudrait pouvoir faire partager à tous le calme dont joait la nature. » (Mlle *Alexandrine D*....., au Mans.)

« Je pense que les fleurs qui sont si jolies et qui passent et tombent si vite, sont comme la beauté d'une jeune fille qui fait l'admiration de tout le monde; il survient une maladie, adieu la beauté. Voilà pourquoi il faut former son cœur, l'orner de vertus, et apprendre à travailler, parce que nous pouvons perdre la beauté; mais la bonté et les talents nous restent. » (Mlle *Aimée B*....., élève de mesdemoiselles W....., à Nancy.)

« Une branche de rose ne porte souvent que deux ou trois roses, et elle est armée de cent épines; c'est ainsi que, dans la vie, pour quelques plaisirs passagers, on rencontre bien des peines et des chagrins. Il ne faut donc pas tant rechercher le plaisir. » (Mlle *Élisa de T*....., même institution.)

« Les arbres, dans ce moment, promettent presque tous; mais attendons à l'été, hélas! nous en verrons beaucoup sur lesquels il n'y aura rien. D'autres à la vérité seront chargés; ce sont ceux qui auront répondu à la culture, aux soins du jardinier; ils seront recherchés et cultivés avec plus de vigilance encore l'année suivante. De même, si nous répondons aux soins de nos parents, de nos instituteurs, aux vôtres, mon bon Génie, nous en recueillerons les fruits dans la suite, nous serons aimés et aussi heureux qu'on peut l'être; et nous nous souviendrons alors avec reconnaissance, de ceux qui auront contribué à notre bonheur, par leurs bonnes leçons et leurs bons conseils. » (Mlle *Eugénie G*....., même institution.)

« Je compare le chant des oiseaux aux plaisirs des enfants; et en me souvenant de l'innocence de ces concerts, je pense à la candeur qui doit régner dans nos amusements. » (M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche.)

« En voyant cette belle verdure on ne peut s'empêcher d'élever sa pensée vers le ciel et de remercier Dieu de ses bienfaits; car il me semble que le printemps développe les idées et les sentiments, de même qu'il fait pousser les feuilles des arbres, c'est sans doute à cette impression que je dois les émotions que j'éprouve au retour de cette saison; je suis plus gaie, je me trouve encore plus heureuse, plus disposée au bien, mon cœur s'ouvre, se dilate et voudrait faire partager à tout ce qui l'entoure le bonheur qu'il ressent, et les sentiments de reconnaissance dont il est pénétré envers son Créateur, et envers les parents que dans sa bonté, il a bien voulu me donner. » (Mlle *Virginie B*....., à Metz.)

Je dois me borner à mentionner honorablement les lettres de

Mlle *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau; Mlle *Sophie Ch.*; Mlles *Ernestine* et *Emma de St.-Y*..., à la Maison royale de Saint-Denis; M. *B. Pellegrini*, à Moissac, qui m'a donné au sujet du printemps une notice intéressante sur les hirondelles; Mlle *Lucie de P*....; Mlles *Louisa R.*, et *Séraphine B*...., élèves de mademoiselle Roy à Besançon; Mlle *Caroline B*...., à Rouen; Mlles *Cœline B*...., *Amélie G*....., *Charlotte G*....., *Pauline K*...., *Aline A.*, *Julie de T*...., *Amélie H*...., élèves de mesdemoiselles Wouters, à Nancy; Mlle *Cécile M*...., à Metz; Mlle *Hortense D*....., à Rouen; M. *Adolphe Delab*...., à Rouen; M. *Émile Beauvais*; Mlle *Clotilde de la R*.....

Voici, dans la division de mes plus jeunes correspondants, la lettre à laquelle j'ai cru devoir donner la préférence :

« Mon bon Génie, vous demandez quels sont les réflexions et les sentiments que m'inspire le retour du printemps.

« Le printemps m'inspire une sorte de gaieté, que je ne puis définir. Mes sentiments de tendresse et d'affection se renouvellent avec la nature. Tout ce qui m'entoure concourt à mon bonheur : combien je jouerai sur les tapis de verdure émaillés de fleurs! Si je pouvais y étudier toujours mes leçons! Je ferai de belles couronnes pour ma petite sœur. Comme nous jouerons, comme nous danserons! Que de plaisirs!

« Je compare le printemps à la jeunesse; l'un et l'autre passent avec rapidité : mais le printemps revient chaque année et la jeunesse s'enfuit sans retour. Cette idée est bien triste, mon bon Génie; passons à de plus riants objets. Que notre jardin va devenir beau; quelles jolies fleurs il nous promet, quelles odeurs agréables!

« Oh! que je ferai de beaux bouquets! J'en ferai pour papa et maman, pour mes petits amis et mes petits camarades; comme ils m'aimeront tous!

« Je ne sais, mais il me semble, mon bon Génie, qu'au printemps on a le cœur plus sensible; qu'on est plus disposé à aimer, à adorer la Divinité bienfaisante dont la main a semé tant de fleurs sous nos pas.

« Je voudrais être plus âgé, plus capable d'étudier la nature, et de vous donner des développements plus dignes des sujets dont vous nous entretenez.

« CHARLES LYS, à Bernay. »

Je joins à cette lettre des extraits de deux autres :

« De même que le printemps est la plus jolie saison de l'année, l'enfance est l'époque de la vie la plus agréable; les enfants, et sur-tout ceux de mon âge, sont bien heureux! ils sont si gais! sans soucis pour l'avenir, sans arrière-pensée; mais ce que j'aime le mieux dans cet âge, c'est que jamais on n'est embarrassé dans ses actions; craint-on que quelque chose soit mal? on n'a qu'à s'adresser à sa mère, elle dissipe tous les doutes. » (Mlle *Aimée L....*, à Vincennes.)

« Je vous avouerai, mon b n Génie, qu'au milieu des idées sublimes que fait naître le majestueux spectacle que j'ai sous les yeux, je ne saurais me dissimuler que je ne suis pas du tout insensible à l'espoir de manger bientôt des groseilles, des cerises et de toutes ces bonnes choses, qui sont *les enfants* de ce bienfaisant printemps dont je serai toujours l'amie, ainsi que de sa famille. Voilà un aveu qui va me faire juger gourmande, mon bon Génie; mais si je vous avais dit que j'aimais à croquer les abricots et les pêches par excès d'admiration pour les productions de la nature, est-ce que vous m'auriez crue? Non, et j'aurais un mensonge à me reprocher. » (Mlle *Victorine G....*, à Ivry.)

Mention honorable aux lettres de Mlle *Marie de M.;* Mlle *Héloïse F....*, à Nancy; Mlle *Eugénie T....;* Mlle *Pauline de M....*, à Osmond; M. *Anatole de T.....*, à Autun; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche.

CORRESPONDANTS HORS DE CONCOURS.

J'ai réservé pour la fin mes correspondants hors de concours, à qui je sais toujours bien bon gré de continuer de m'écrire. Je me bornerai à citer une seule de leurs lettres; c'est celle de Mlle *Clémence de F....*

« Mon bon Génie, pour bien sentir le prix du printemps, il faut, je crois, passer l'hiver à la campagne. La nature, qui est dans un état de mort pendant cette saison, se pare de tous ses charmes à la fin d'avril. Les oiseaux nous annoncent les premiers cette bonne nouvelle: les fleurs remplacent les frimats, et les prairies se couvrent d'une riante verdure. Tout renaît, tout s'anime, et chaque jour augmente nos jouissances. C'est le temps du bonheur, de la joie et de la gaieté; pourquoi faut-il qu'il passe si vite! Le printemps est l'image de la jeunesse; il s'écoule comme elle.

« J'ai souvent pensé, en voyant les arbres fruitiers couverts de fleurs, qu'ils représentaient les enfants: il y a bien des fleurs qui ne produisent point de fruits; de même, parmi nous, combien trompent les espérances qu'ils avaient données dans leur jeunesse! Avec quel soin les jardiniers cultivent leurs petites plantes! ils donnent un tuteur à celle-ci, arrosent celle-là : ils font pour elles ce que le bon Génie fait pour nous. Leur active prévoyance porte par-tout de nouveaux bienfaits. Profitons aussi des soins que nous prodiguent ceux qui nous cultivent; c'est le meilleur moyen de leur prouver notre reconnaissance.

« Le jardinier sème au printemps ce qu'il doit récolter à l'automne; c'est une leçon pour nous : pensons souvent que notre avenir dépend du bon emploi de notre jeunesse.

« La reconnaissance est le premier sentiment que m'a inspiré le retour du printemps. Quel plus beau spectacle que celui de la nature! La providence de Dieu éclate dans ses moindres ouvrages;

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

« Le plus petit insecte a tout ce qu'il faut pour chercher sa nourriture et se défendre contre ses ennemis; les ailes d'un moucheron sont aussi brillantes que l'or et les pierreries.

« Les insectes que l'on écrase souvent avec mépris, seraient l'objet de notre admiration, si nous les étudions avec plus de soin.

C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.

« Tout nous décèle une puissance sans borne; il faudrait être bien ingrat pour ne pas aimer un Dieu qui a non seulement pensé à nos besoins, mais dont la bonté infinie cherche même à nous recréer par un spectacle si agréable et si varié.

« CLÉMENCE DE F...., à Villebadin. »

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est *Baltique*, dans lequel on trouve *bal* et *tique*. Il a été deviné par la plupart de mes correspondants. Voici une des explications qui m'en ont été données.

« Le *bal* est en effet pour moi, mon bon Génie, une fort aimable chose, et dussiez-vous me juger bien frivole, je dois avouer que, malgré mon enthousiasme pour les trésors du printemps, je l'aimerais encore mieux si je pouvais danser tout en admirant ses beautés. Il est cependant une circonstance où je préférerais, comme vous, une promenade dans les bois; ce serait si, de concert avec vos autres petites correspondantes, nous allions vous y chercher pour monter autour de vous une garde qui empêchât le *tique* malencontreux de venir vous gêner et vous distraire, lorsque vous pensez à nous, et au moyen d'assurer nos plaisirs par vos leçons, et notre bonheur par vos sages avis.

« Quant à la mer *Baltique*, dussé-je y trouver tous les biens, toutes les richesses et même tous les *bals* du monde, je ne me soucierais guères de me confier à sa mauvaise humeur. « VICTORINE G.... »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 18 mai 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Vᵉ année. Nº 3.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, nº 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

PRIX DE SEMESTRE

DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

Chers jeunes amis et aimables correspondants, quand revient périodiquement, tous les six mois, l'époque de décerner les prix que j'ai proposés, je sens avec une sorte de regret que je suis bien en reste vis-à-vis de vous; car vous concourez tous à me procurer de douces jouissances par la lecture de votre correspondance affectueuse, et moi, je ne puis récompenser qu'un bien petit nombre d'entre vous. Je tâche au moins de mettre toute l'équité et l'impartialité possibles dans les jugements qu'il me faut porter pour prononcer sur le mérite de vos petites compositions. Je voudrais que vous vissiez avec quel scrupule je les examine chaque fois, et encore une dernière fois en masse, lorsqu'il s'agit, comme aujourd'hui, de donner des prix, non pas pour une composition spéciale, mais pour l'ensemble de toutes celles du semestre qui vient de s'écouler. Mon bureau, dans ce moment-ci, est couvert de vos lettres; vos lettres sont couvertes de mes notes; je les classe par ordre de mérite; je tiens compte de tout; les explications des charades viennent concourir secondairement, avec les réponses à mes questions; je marque des points sur une feuille où j'ai inscrit vos noms; et puis j'additionne, et puis je compare; et puis enfin, je prononce. Tout cela, je vous le certifie, est fait en conscience; et si jamais vous avez quelque grave et important procès à soutenir, je vous souhaite autant d'attention, de scrupule et de rigoureuse équité de la part de vos juges.

Je n'ai pas besoin de vous répéter que vous êtes partagés, comme de coutume, en deux divisions, selon vos âges; l'une composée de ceux et celles d'entre vous qui ont passé onze ans; l'autre, de ceux et celles qui n'ont pas encore accompli leur onzième année; vous savez aussi que seize ans une fois sonnés mettent hors de concours. J'espère que le temps viendra de lever cette exclusion: lorsqu'un assez grand nombre d'entre vous auront atteint ce grand âge de seize ans, je me propose bien de leur ouvrir un nouveau concours; mais jusqu'à présent, il y en a encore trop peu. En attendant, je sais bien bon gré à ceux et celles qui se trouvent dans ce cas, de continuer leur correspondance avec moi, sans espoir de prix. J'y vois une marque d'affection qui me touche beaucoup, et à laquelle je réponds de tout mon cœur.

Quant aux autres, je les remercie aussi du desir qu'ils montrent de me faire plaisir. C'est une manière à eux de me donner des prix qui ont au moins

autant de charme pour moi, que pour eux ceux que je puis leur offrir.

Mais il ne faut pas que je vous fasse attendre plus long-temps, mes amis. Tout bien examiné, bien pesé, bien comparé, voici, en dernière analyse, le résultat du concours de ce semestre, c'est-à-dire de l'ensemble de vos compositions depuis la précédente distribution des prix, que je vous ai faite au mois de novembre dernier.

PRIX DE SEMESTRE.

PREMIÈRE DIVISION,

Composée des concurrents âgés de onze ans et au-dessus.

PRIX : Mademoiselle Célinie de Banneville, âgée de quatorze ans et demi; (au château de Banneville).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Stéphanie de Villequier, âgée de douze ans et demi; (au château de Villequier).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Chanal, âgée de quatorze ans et demi; (à Paris).

IIIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Sophie Goze, âgée de douze ans; (à Ivry);

Et Mademoiselle Cécile de Verneix, âgée de onze ans et demi; (à Paris).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Léonie Quenouille; (à Dieppe).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle Aline Lofficial; (à Baugé).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle Louise Deszille; (à Saint-Brieux).

Mentions honorables : Mademoiselle *Virginie Beneyton;* (à Metz). Mademoiselle *Cœline Bergé*, élève de Mesdemoiselles W.....; (à Nancy). M. *Ambroise Beauchef;* (à La Flèche). Mademoiselle *Ernestine de Saint-Yon;* (à la Maison royale de Saint-Denis). Mademoiselle *Éléonore de Klinglin;* (au château d'Esclans). Mademoiselle *Valérie de Klinglin;* (au château d'Esclans). Mademoiselle *Emma de Saint-Yon;* (à la Maison royale de Saint-Denis).

DEUXIÈME DIVISION,

Composée des concurrents âgés de moins de onze ans.

PRIX : Mademoiselle Victorine Goze, âgée de dix ans et demi; (à Ivry).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Aimée Liautey, âgée de dix ans et dix mois; (à Vincennes).

IIe ACCESSIT : M. Anatole de Thomassin; (à Autun).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Louise Cayol; (à Paris).

IVe ACCESSIT : Partagé entre mademoiselle Amélie Widmer; (à Corbeil);

Et Mademoiselle Héloïse Favières; (à Nancy).

Mentions honorables : Mademoiselle *Caroline B...;* (à Rouen). M. *Charles Lys;* (à Bernay). Mademoiselle *Louise Le P....;* (à Bernay). Mademoiselle *Marie de Morell;* (à Paris). M. *Louis Beauchef;* (à La Flèche). M. *Charles Boysset;* (à Châlons-sur-Saône).

LES AÏEUX.

Je ne sais s'il existe un plus puissant aiguillon pour porter au bien, un frein plus ferme pour nous empêcher de céder à la tentation du mal, que l'exemple des vertus et des bonnes actions de nos pères. Il est beau, il est honorable, il est utile de conserver dans les familles ces respectables traditions qui font vénérer des aïeux vertueux, et les offrent à chaque génération nouvelle, comme des modèles dont elles doivent se rendre dignes. Pour peu que l'âme soit bien placée, ce devoir devient un des plus impérieux. Si la vertu chancelle, elle est alors retenue par une sorte de respect humain qui prévient la chute, et lui conserve tous les moyens de se relever et de se raffermir. Il est plus d'un jeune homme, sans doute, qui, au moment de se lancer dans une mauvaise voie, a été retenu par le souvenir des vertus de sa famille, de l'intégrité de son nom, et s'est rejeté en arrière avec honte et avec effroi; il en est plus d'un peut-être, qui a été arrêté dans l'exécution d'un coupable projet, par un regard jeté sur le buste d'un aïeul vénéré. Ah! c'est un bel héritage à recueillir, qu'un nom pur et sans reproches; cela vaut mieux que la richesse et même que la gloire; c'est un bouclier contre le mal, plus précieux que la divine armure d'Achille. Respect et reconnaissance à la mémoire des aïeux qui nous ont légué l'exemple de la vertu! Honneur aux jeunes gens qui s'efforcent de conserver intact et inaliénable ce noble patrimoine!

ANNONCE.

J'ai annoncé, dans le temps, les *Contes à Henriette*, et les *Nouveaux Contes à Henriette*, par M. Abel Dufresne. Cet ingénieux et spirituel écrivain, l'un de ceux qui, à mon sens, ont le mieux compris ce qui doit être utile et plaire à votre âge, mes amis, a composé aussi des *Contes à Henri*, dont il vient de publier

une seconde édition (1). Je me fais un plaisir de la recommander à mes plus jeunes lecteurs, et aux aînés qui font quelquefois des présents aux plus petits. Pour les mettre à même d'en juger, je vais emprunter aujourd'hui à ce petit volume, le conte suivant.

M. LE COMTE ET Mme LA MARQUISE.

A quoi jouerons-nous, Henriette? disait un jour Henri à sa sœur, dans le joli berceau qui borde le jardin de son bon papa. — Jouons aux visites, lui répondit sa sœur. Je serais la dame du château, et toi mon voisin de campagne. Tu viendrais me rendre visite; je te montrerais mes beaux appartements et mon jardin anglais. Chaque arcade du berceau serait un salon.

Henri : Et moi, qu'est-ce que je dirais?

Henriette : Tu trouverais tout très beau, et tu m'inviterais, à ton tour, à t'aller voir dans ta maison de campagne, qui serait là-bas, dans la salle du Rhododendron, ou dans le pavillon du billard.

Henri : Voyons, commençons : — Bonjour, Madame; c'est votre voisin de campagne, qui vient vous rendre visite dans votre château.

Henriette : Mon voisin, je suis charmée de vous recevoir. Y a-t-il long-temps que vous êtes à votre terre?

Henri : Pas très long-temps, Madame, et j'ai voulu vous rendre le premier ma visite. Je n'ai pas encore vu ce château, depuis que vous l'avez acheté.

Henriette : Si cela peut vous faire plaisir, je vais vous montrer les appartements. Voici déjà le salon : il est grand, n'est-ce pas? on y a de l'air. Examinez les peintures, vous qui êtes connaisseur, et convenez que mes tableaux sont d'une vérité frappante.

Henri : Ils sont superbes, Madame; on les prendrait pour la nature. Votre salon semble un berceau à jour qui laisse voir des paysages.

Henriette : Ne dirait-on pas que ces chaumières sont habitées, que le vent agite ces arbres, qu'on va marcher dans ce chemin?

Henri : En effet, madame la Marquise, on le dirait si bien, que voilà une paysanne qui passe sur le chemin avec trois belles vaches. Ma foi, je vous fais mon compliment, vos tableaux sont encore plus merveilleux que le *Diorama :* les figures y sont animées.

Henriette : Si vous voulez passer dans la pièce suivante, monsieur le Comte, vous verrez d'autres peintures qui pourront vous amuser.

Henri : Permettez-moi donc de vous offrir la main, madame la Marquise.

Henriette : Vous êtes trop poli, monsieur le Comte; mais prenez donc garde : voilà un petit Polichinelle qui sort de votre poche.

Henri : N'y faites pas attention, chère Marquise; c'est un petit coquin qui me suit par-tout.

Henriette : Si vous permettez, je vais sonner Juliette pour lui faire compagnie.

Henri : Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Juliette?

Henriette : C'est ma femme-de-chambre; une jeune..... poupée, très bien élevée, avec laquelle votre compagnon ne s'ennuiera pas.

Henri : Quel est ce nouveau tableau que j'aperçois dans ce cadre de feuilles de vigne?

Henriette. C'est le vieux château de Bruyères, qui donne son nom au pays.

Henri : Ah! vous avez raison : c'est de là qu'on dit Bruyère-le-Châtel.

Henriette : C'était autrefois une habitation royale, Saint Louis y a demeuré. On dit qu'il y a, sous une des tours, un cachot noir, pour mettre les enfants qui ne sont pas sages.

Henri : En vérité, madame la Marquise! Et passez-vous, sans trembler, auprès de ces terribles tours?

Henriette : Mais vous-même, monsieur, ne paraissez pas tranquille. Rassurez-vous, le cachot n'est peut-être qu'un conte. Ce que je puis vous dire, c'est que j'ai souvent visité la salle à manger, où j'ai trouvé d'excellentes friandises.

Henri : J'entends, madame la Marquise est un peu gourmande.

Henriette : Qu'est-ce à dire, monsieur le Comte, venez-vous m'insulter dans mon château?

Henri : Moi, Madame! Je vous rends justice. Je ne rougis pas d'aimer les bonnes choses.

Henriette : Si monsieur le Comte est gourmand, qu'il ne me prête pas ses défauts..

Henri : Vous le prenez bien haut, madame la marquise.

Henriette : Je le prends comme il faut, monsieur le Comte; ne suis-je pas chez moi?.....

Monsieur le Comte, allez faire votre thème, et vous, madame la Marquise, votre page d'écriture, s'écria leur père qui avait entendu le dialogue au bas de la terrasse. A ces mots, les deux enfants regagnèrent la maison, et le jeu finit.

LE COMITÉ DES ORPHELINS.

Je crois vous avoir déjà parlé, mes amis, du Comité des Orphelins, qui compte aujourd'hui cinq années d'existence, et qui s'occupe de l'éducation, de l'apprentissage et du placement de jeunes orphelins

(1) 1 vol. in-18, avec jolies gravures de Devéria. Chez P. Blanchard, galerie Montesquieu, et chez L. Colas, rue Dauphine n° 32. Prix : 1 fr. 50.

indigents. Ce Comité a fait son rapport annuel, dans une séance publique tenue le 24 avril dernier. Voici un petit extrait de ce rapport présenté par M. Edmond Blanc, avocat aux conseils du Roi, et président du Comité.

« Le Comité compte aujourd'hui plus de quarante enfants à sa charge.

« Trois sont sortis d'apprentissage cette année. Nous sommes heureux de pouvoir vous annoncer qu'ils sont de bons ouvriers, pourvus d'un état qui ne les laissera plus exposés aux dangers de l'oisiveté et de la misère. L'un d'eux travaille pour son compte chez un tailleur. Un autre, doué des meilleures dispositions, et âgé seulement de quatorze ans, gagne vingt sous par jour, dans une manufacture de papiers peints. Ce jeune homme consacre religieusement le produit de son travail et les gratifications qu'il sait parfois mériter, au soutien de sa mère et de sa grand'mère..... »

On voit que ce comité fait un bien réel, et que c'est une bonne œuvre de le seconder. Comme il s'agit de secourir des enfants infortunés qui ont éprouvé le plus grand des malheurs, celui de perdre leur père ou leur mère, cette bonne œuvre me semble de la compétence de mes jeunes lecteurs; c'est pourquoi je leur en parle, et j'annonce à ceux qui ont le bonheur de pouvoir faire quelques petites libéralités, qu'on peut déposer les dons pour le Comité des Orphelins, soit chez M. André, banquier, rue des Petites Écuries n° 40, soit chez M. Cassin, rue Taranne n° 12.

LA PETITE FLEUR

ET LA NEIGE DE MARS.

FABLE.

Au doux soleil de mars une petite fleur
Avait entr'ouvert son calice,
Comme l'enfant avec candeur
Sourit et veut courir en voyant sa nourrice.
Fleur, enfant, ne va trop songer,
Dans ce qui lui plaît, au danger;
Il ne calcule pas si le temps est propice;
Pourvu qu'à l'instant il jouisse,
Qu'importe pour lui l'avenir?
Il ne voit pas si loin, et sa raison novice
Dans le présent croit tout tenir.
Ainsi ma fleurette empressée
Avait voulu trop tôt fleurir;
Et voilà qu'au lieu de rosée,
Un soudain retour de frimats,
Ramenant brouillards et verglas,
La couvrit de neige glacée.
Surpris, et tout émerveillé
De se voir sur le sein d'une fleur si jolie,
Un brillant flocon étoilé
En ces mots lui parla : « Belle petite amie,
« Comment avez-vous fait pour vous hâter si fort
« De fleurir, sans prévoir la saison inconstante?
« — Ah! dit la fleur, plaignez mon sort :
« Sur le soleil d'avril je comptais.... imprudente!
» Je ne le verrai pas, vous m'apportez la mort. »
En achevant cette parole,
La pauvre fleur déjà de froid se contractait,
Resserrait sa blanche corolle,
Et sur sa tige grelottait;
Quand soudain un doigt tutélaire
Fit tomber la neige légère,
Et vint former, autour de l'innocente fleur,
De paille un rempart protecteur.
Sous cet abri, notre fleurette
Ne craignit plus de mars les retours inconstants,
Et lorsqu'on découvrit sa tête,
Ce fut pour voir d'avril les rayons bienfaisants.

Age de l'inexpérience,
Garde toi de trop te presser :
Mais lorsqu'après quelque imprudence,
Un péril vient te menacer,
Ne perds jamais toute espérance.
Le Dieu qui fit les fleurs songe à les protéger;
Ne crains pas que sa providence
Oublie un faible enfant au moment du danger?

L. P. J.

SUJET DE COMPOSITION

PROPOSÉ PAR LE BON GÉNIE.

Pour continuer notre correspondance, mes chers amis, et pour commencer de suite un nouveau concours de semestre, je vais vous proposer dès aujourd'hui un sujet de composition; le voici :

Développer le sens moral de la fable que vous venez de lire, et y ajouter les observations que la réflexion vous suggèrera.

Je crois que ce sujet est à la portée de tout le monde, et que chacun peut le traiter selon ses forces.

J'attendrai les réponses, dans le délai de ce jour au dimanche 8 juin prochain.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 25 mai 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. No 4.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES MOUFETTES.

Une de mes jeunes correspondantes m'a prié d'expliquer ce qu'on entend par ce mot *moufette*.

Il a deux significations dans le langage des naturalistes:

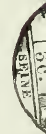
D'abord c'est le nom qu'on donne à un genre d'animaux quadrupèdes qui diffèrent peu des *martes*, et et qui ne se trouvent que dans les contrées méridionales et tempérées du nouveau continent. Ces animaux se nourrissent d'insectes, de vermisseaux, de petits oiseaux. On les a nommés *moufettes*, parce qu'ils ont la propriété de répandre, lorsqu'ils sont inquiétés, une odeur si forte et si mauvaise, qu'elle suffoque comme les vapeurs souterraines qu'on appelle aussi *mouffettes*.

En effet, ce nom est également celui des exhalaisons pernicieuses qui se manifestent, tantôt habituellement et tantôt accidentellement, dans la plupart des mines de métaux et de houille. Ces exhalaisons s'accumulent aussi dans les simples souterrains où, depuis long-temps, l'air extérieur n'a pas eu d'accès; et même dans les puits où l'on ne prend de l'eau que rarement.

Les *moufettes* sont de diverses natures, et produisent des effets très différents. Les unes éteignent les lumières, et asphixient subitement les hommes et les animaux, sans leur causer aucune altération extérieure; elles agissent de la même manière que la vapeur du charbon, ou celle du vin en fermentation dans la cuve: les autres s'enflamment avec fracas, renversent avec violence tout ce qui se trouve sur leur passage, brûlent grièvement et tuent même les hommes qui s'y trouvent exposés; Elles produisent en un mot les mêmes effets que l'explosion de la poudre à canon.

Les premières sont principalement composées de gaz *acide carbonique*, et les secondes de gaz *hydrogène*, qui est une substance inflammable; mais ces gaz ne sont point seuls, et se trouvent presque toujours combinés avec d'autres substances réduites à l'état de fluides aériformes.

Les *Moufettes* de la première espèce sont celles qui se trouvent dans les souterrains ordinaires. On peut ranger dans ce nombre la fameuse *Grotte du Chien*, voisine du lac d'Agnano, près de Naples. Cette grotte est une excavation faite de main d'homme dans un terrain volcanique; elle n'a que quatre pieds environ de large sur neuf pieds de haut à l'entrée, et beaucoup moins au fond; sa longueur ou profondeur est de dix pieds environ. Il sort continuellement du sol de ce petit souterrain, une vapeur qui ne s'élève qu'à



la hauteur de quelques pouces, et que pour l'ordinaire on n'aperçoit pas; mais si l'on y plonge un flambeau, il s'éteint aussitôt, et la fumée, en se mêlant à la vapeur, la rend sensible à la vue, et l'on peut observer qu'elle s'écoule continuellement au-dehors de la grotte en rasant le sol.

Si l'on plonge dans cette vapeur la tête d'un animal, de manière qu'il soit forcé de la respirer, au bout de quelques minutes il est asphixié, et s'il n'en était retiré sur-le-champ et mis au grand air, il périrait infailliblement. Cette expérience a été répétée mille fois sur des chiens, et c'est de là qu'est venu le nom qu'on a donné à cette petite caverne.

La plupart des mines métalliques et des houillières sont infectées de *moufettes* qui sont quelquefois de la même nature que celles de cette grotte, et dont on n'est averti que par la diminution de la flamme des chandelles, et leur extinction totale. Il faut alors se hâter, autant qu'il est possible, de s'éloigner de cette place dangereuse; souvent même on n'en a pas le temps; et ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à sauver ceux qui ont été suffoqués de la sorte.

Mais les *moufettes* les plus terribles sont celles qui s'enflamment avec explosion. Les mines de charbon de terre des environs de New-Castle, en Angleterre, y sont plus sujettes que toute autre. Pour se délivrer de ces funestes vapeurs, le meilleur moyen qu'on ait trouvé, c'est de faire, au-dessus des travaux, un puits, à l'ouverture duquel on établit un fourneau. La chaleur de ce fourneau raréfie l'air, et détermine les vapeurs qui sont en bas à s'élever; elle occasionne en un mot un courant d'air qui dégage le fond des mines des exhalaisons pernicieuses dont il est infecté, et permet ainsi d'y travailler avec moins de danger.

Quelle pénible condition que celle de ces pauvres mineurs, exposés à mille périls, réduits à respirer un air qui d'un moment à l'autre peut leur donner la mort, passant leur vie dans de sombres souterrains, ne voyant presque jamais le soleil et la verdure dont l'aspect nous réjouit et nous ranime! Et cependant les voutes de ces tristes tombeaux, où ils sont comme ensevelis vivants, résonnent quelquefois de leurs chansons! Pensons à cela lorsque nous sommes tentés de nous plaindre de notre condition, nous qui respirons un air pur, nous qui jouissons de la clarté des cieux, nous qui pouvons contempler chaque jour les ravissants tableaux d'une fraîche et riante nature.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Quand on a entendu les paroles des sages, il faut s'efforcer de les retenir, soit pour en faire son profit soi-même, soit pour en faire profiter au besoin les autres: en voici quelques unes que j'ai retenues et que je vous répète.

Fénélon a dit: L'innocence est une santé précieuse de l'âme; c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs.

Rousseau a dit: Il n'est rien tel, pour ne pas se tromper, que d'être sincère avec soi-même.

Pline a dit: Il vaudrait mieux passer sa vie à ne rien faire qu'à faire des riens.

Sénèque a dit: L'ingrat ne jouit qu'une fois du bienfait, dont l'homme reconnaissant jouit toujours.

Addison a dit: La bonté plaît dans la conversation plus que l'esprit; et peinte sur le visage, elle est plus aimable que la beauté.

Pascal a dit: La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons; c'est celui que l'on doit consulter le plus souvent.

Confucius a dit: Apprenez comme si vous ne saviez rien, et craignez sur-tout d'oublier ce que vous avez appris.

LES VRAIS FORTS

ET LES FANFARONS.

J'ai trouvé, dans les écrits ingénieux d'une dame anglaise, Mrs Barbauld, le petit conte que voici:

Le jeune Francis, se promenant avec son gouverneur, traversait un village. Ils furent assaillis par deux ou trois petits chiens qui couraient après eux avec fureur, montraient les dents, aboyaient comme s'ils eussent voulu les dévorer, et semblaient tout prêts à fondre sur eux. Francis excédé de leur importunité, les menaçait de temps en temps de son bâton, ou prenait une pierre pour la leur jeter; alors les chiens s'enfuyaient à toutes jambes; mais bientôt ils revenaient sur les talons des deux promeneurs, et ils les poursuivirent de la sorte jusqu'à la cour d'une ferme que ceux-ci devaient traverser pour continuer leur promenade. Un énorme mâtin était étendu au soleil, devant la porte de cette ferme; Francis redoutait de passer auprès de lui et se serrait contre son gouverneur autant qu'il le pouvait: le gros chien ne fit pas la moindre attention à eux.

Ils passèrent ensuite, dans un village, près d'un troupeau d'oies. Ces impertinents oiseaux les assourdirent de leurs cris, et les poursuivirent en étendant leurs longs cols, de l'air le plus stupide et le plus grotesque. Francis riait, quoique bien tenté d'appliquer un bon coup de canne à celle qui conduisait la bande.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un troupeau de vaches qui paissait avec son taureau. Francis n'était pas sans quelque appréhension; mais ces animaux continuèrent tranquillement à paître, et ne levèrent pas même la tête pour regarder les deux passants.

Il est heureux, dit Francis à son gouverneur, que les mâtins et les taureaux ne soient pas si querelleurs que les petits chiens et les oies: mais quelle peut en être la raison? — La raison en est, reprit le gouverneur, que les méchants petits animaux, n'ayant pas de confiance dans leur force et dans leur courage, et se sentant exposés aux attaques de la plupart de ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, pensent qu'il est plus sûr de jouer le rôle de fanfaron, et de paraître attaquer ceux dont en réalité ils ont peur; au lieu que les animaux qui se sentent assez forts pour se défendre, ne soupçonnent point de mauvais dessein chez les autres, n'entretiennent personne d'eux-mêmes, mais conservent une dignité calme. Vous observerez la même chose chez l'espèce humaine. Les hommes faibles et sans caractère, sont soupçonneux, querelleurs, pétulans; ils s'élèvent avec vacarme contre les forces supérieures qui les tiennent en respect, et ils prennent un ton de hardiesse factice et des airs d'insolence, par pure poltronnerie; mais les hommes vraiment forts de corps ou de caractère, sont calmes et modérés; ils ne craignent point d'insulte, et n'en font point; ils supportent même les légères attaques, dédaignant une vengeance trop facile, et contents du pouvoir de se faire droit quand l'occasion l'exigerait.

LITHOGRAPHIE.

Un enfant a commis l'imprudence de monter sur un cheval fougueux qui l'emporte. Vainement voudrait-il l'arrêter; l'expérience et la force lui manquent pour se rendre maître de l'animal puissant et indocile qui menace, d'un moment à l'autre, de le précipiter.

Un ami intrépide et dévoué vient au secours du jeune imprudent; au risque d'être lui-même renversé et foulé aux pieds, il s'élance à la bride, il s'y suspend, et suppléant de tout le poids de son corps à la faiblesse de son bras, il s'efforce d'arrêter l'essor du coursier frémissant.

Réussira-t-il? Je ne sais; mais il est certain que les deux jeunes gens courent un grand danger, et que c'est la folie du premier qui les y a engagés; il est certain que, s'ils sont sauvés, ce sera par le dévouement, par le courage, et par la présence d'esprit du second.

Je trouve plus d'une leçon dans ce petit tableau, et voici toutes les conclusions que j'en tire:

1°, Il ne faut pas se hasarder légèrement et sans nécessité dans une entreprise périlleuse dont l'exécution est au-dessus de nos forces et de notre habileté.

2°, Notre imprudence est doublement coupable, si nous avons été avertis du danger, et si, en nous y exposant, nous manquons de confiance et de soumission envers ceux à qui nous devons foi et obéissance.

3°, Je ne conçois pas comment nous pourrions nous consoler des conséquences de notre faute, si elle devenait funeste à un ami qui se serait dévoué pour nous secourir.

4°, Les passions et les vices sont aussi des coursiers fougueux et indociles: si nous nous livrons à eux, ils nous emportent, et nous ne pouvons plus nous en rendre maîtres.

5°, Ce qui peut nous arriver de plus heureux, quand notre imprudence nous a mis à la merci de ces terribles guides, c'est qu'un ami ferme et dévoué vienne se jeter au-devant de nous pour arrêter notre funeste élan. Dût-il nous heurter, nous renverser, nous briser même dans le premier moment, cela vaut mieux que d'être jetés plus loin au fond d'un précipice, d'où nous ne pourrions plus nous retirer.

DIALOGUES HISTORIQUES.

J'ai déjà parlé plusieurs fois, dans ce Journal du cours de M. Lévi, mais je n'ai pas encore fait connaître une idée ingénieuse qu'a eue ce professeur, pour exercer ses élèves à l'application des connaissances qu'elles acquièrent en histoire. Il leur donne à composer des dialogues entre deux ou plusieurs personnages, soit contemporains, soit d'époques différentes, que l'on fait se rencontrer au moyen de suppositions dont le choix est laissé à l'esprit et à l'imagination des jeunes personnes. Ces entretiens offrent un cadre pour retracer soit le caractère des personnages, soit les évènements de l'époque. Je vais en donner un échantillon, en mettant sous les yeux de mes lecteurs un de ces dialogues, composé par une élève de M. Lévi, qui est fort de mes amies, et qui a bien voulu me communiquer son cahier. J'ai pensé que cela pourrait n'être pas inutile à d'autres jeunes personnes, et leur inspirer l'idée d'essayer de cette forme d'exercices, moins sèche et plus amusante que celle des extraits ordinaires.

DIALOGUE

ENTRE MARIE STUART ET ÉLISABETH.

PAR M. V......

Élisabeth était tombée dans cet état de léthargie qui l'accabla quelques jours avant sa mort. Elle était

troublée par les remords et les inquiétudes qui dévoraient son âme. Elle vit apparaître une femme d'une grande beauté, plus belle qu'elle-même n'avait jamais été. Sur sa figure se peignait la dignité unie à la grace. Osez-vous bien, lui dit l'altière reine d'Angleterre, vous présenter devant moi après avoir conspiré contre mes jours?

Marie Stuart : Il paraît, Madame, que la haine et la fausseté que vous avez mises dans tout ce qui me touchait, du temps que vous m'appeliez *votre bonne sœur*, n'ont pas même fléchi après m'avoir privée de la vie. Vous savez cependant bien que, dans les prisons où vous m'avez fait jeter, j'étais tellement surveillée qu'il m'était impossible de voir qui que ce fût.

Élisabeth : C'était parce que je vous connaissais bien, que j'en usais si rigoureusement avec vous. Le meurtre de votre second mari, dont vous aviez été complice, me prouvait ce dont vous étiez capable.

Marie Stuart : Vous avez causé tous mes malheurs. Le meurtre de mon second mari est en partie votre ouvrage, et vous me le reprochez! Seulement, les exécuteurs de vos volontés voulaient envelopper dans le même crime l'époux et l'épouse, celle contre laquelle toute votre haine était déchainée.

Élisabeth : Et qui vous forçait d'épouser le meurtrier de votre mari?

Marie Stuart : Qui, Madame? Vous. C'est par vos ordres que mon indigne frère me fit arrêter par Bothwel et me força à l'épouser; car ce n'est que par la force qu'on est parvenu à me faire faire un tel mariage. D'ailleurs, je ne savais pas Bothwel souillé de ce crime; j'ai cru trouver en lui un appui pour mon trône et un protecteur pour mon fils.

Élisabeth : Pourquoi m'accuser de tous ces forfaits? et pour quel motif les aurais-je commis?

Marie Stuart : La différence de religion, mes droits à la succession de la couronne que vous possédiez vous portaient ombrage. Et, si vous voulez que je vous dise ce que vous savez mieux que moi, mes charmes ont fait naître l'implacable haine que vous me portiez. Vous étiez la plus belle femme de l'Angleterre, votre règne était béni; vous étiez tranquille possesseur d'un royaume auquel vous aviez rendu le bonheur; et vous n'avez pu voir sans envie, même hors de votre royaume, une femme plus *grande* et plus *belle* que vous. Ce sont ces étroites idées qui vous faisaient craindre mes droits au trône d'Angleterre; c'est à elles, à votre amour-propre que je dois tous les malheurs que j'ai soufferts, et la mort à laquelle m'a conduite le plus abominable des jugements.

Marie disparut à ces mots, et laissa Élisabeth plongée dans ses profondes rêveries.

VARIÉTÉS.

Une de mes jeunes amies, qui probablement a eu la fièvre récemment et a été dans le cas de prendre du *quinquina* qu'elle aura trouvé un peu amer, m'a demandé ce que c'est que ce médicament et d'où il provient. Comme il faut des égards pour les convalescents, je m'empresse de la satisfaire.

Le *quinquina* n'est autre chose que l'écorce d'un arbre du Pérou, qui a la propriété de faire cesser la fièvre. Voici comment on raconte que sa vertu fut découverte; je ne réponds pas de ce récit qui pourrait bien n'être qu'un conte. Des branches de cet arbre étant tombées, dit-on, dans un étang, elles en rendirent l'eau amère à mesure qu'elles pourrissaient. Un homme en but dans un accès de fièvre qui lui donnait une soif ardente; il fut guéri. Le même breuvage, pris par plusieurs autres, produisit le même effet. Les sauvages cachèrent long-temps ce remède aux Espagnols, par suite de la haine qu'ils avaient pour eux; mais quelques-uns de ces derniers, en ayant eu connaissance, le communiquèrent aux autres, dans une occasion assez remarquable. La comtesse de Chinchon, vice-reine du Pérou, était attaquée d'une fièvre tierce opiniâtre. Un officier espagnol envoya au vice-roi, du *quinquina*, en répondant de la guérison de la princesse, si on voulait lui administrer ce remède. Elle le prit, et guérit en effet. Ce fut alors que commença, dit-on, la réputation du *quinquina*, sous le nom de *Poudre de la comtesse*. Il ne fut apporté en France qu'en 1650.

CHARADE.

Le Dieu du jour et la Victoire
Marchent tous deux sur mon premier;
Quand je fais mon second, si je m'en montre fier,
J'en perds le plaisir et la gloire;
C'est grand dommage, en mes derniers,
D'attraper par fois prisonniers
Mes aimables petits entiers.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs compositions sur le sujet proposé dans le précédent numéro.)

AVIS. — Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er juin 1827 pour un an, ou du 1er décembre de la même année pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 1er juin prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros suivants.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 1er JUIN 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 5.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES GRENOUILLES.

Je me promenais l'autre soir sur les bords riants et frais de l'étang de Ville-d'Avré; j'entendais le coassement des grenouilles, et je les voyais s'élancer dans l'eau à mon approche. Cela m'a fait penser, mes amis, que je ne vous ai encore parlé de cet intéressant animal qu'une seule fois, et encore pour me moquer un peu de lui, ce qui n'était pas juste, car il mérite mieux que cela.

« C'est un grand malheur, a dit un célèbre naturaliste, Lacépède, c'est un grand malheur qu'une grande ressemblance avec des êtres ignobles! Les grenouilles sont en apparence si semblables aux crapauds, qu'on ne peut aisément se représenter les unes sans penser aux autres; on est tenté de comprendre les premières dans la disgrace à laquelle les crapauds ont été condamnés, et de leur rapporter les habitudes basses, les qualités dégoutantes et les propriétés dangereuses de ces derniers. Cependant, s'il n'avoit point existé de crapauds, si on n'avait jamais eu devant les yeux ce vilain objet de comparaison, qui enlaidit par sa ressemblance autant qu'il salit par son approche, la grenouille nous paraîtrait aussi agréable par sa conformation que distinguée par ses qualités, et intéressante par les phénomènes qu'elle présente dans les diverses époques de sa vie. Nous la verrions comme un animal utile, dont nous n'avons rien à craindre, et qui, joignant à une forme svelte des membres déliés et souples, est paré des couleurs qui plaisent le plus à la vue. »

Vous connaissez tous la physionomie de la grenouille: son museau se termine un peu plus en pointe que celui des crapauds; on voit ses narines à son sommet; sa machoire supérieure est garnie d'un rang de très petites dents; ses yeux sont gros, brillants, et entourés d'un cercle couleur d'or; ses oreilles sont placées derrière eux, et recouvertes par une membrane; sa bouche est grande et renferme une très grosse langue, mais qui n'est susceptible que de fort peu d'alongement; son corps est plus long que large, couvert d'une peau luisante, et quelquefois garni de tubercules gros et unis; ses pattes de derrière sont fort longues, et ont cinq doigts réunis par une membrane; celles de devant sont courtes et n'ont que quatre doigts non réunis: dans toutes, le doigt intérieur ou le pouce est écarté des autres et plus gros.

Les grenouilles, lorsqu'elles sont en repos à terre, portent la tête haute, et alors leurs jambes de derrière sont repliées deux fois sur elles-mêmes. Leurs muscles sont considérables, relativement à leur grosseur; aussi sont-elles élastiques par excellence. Il n'est

personne qui n'ait vu les sauts, souvent de plusieurs pieds, qu'elles font pour échapper au danger réel ou supposé, car elles sont craintives au-delà de toute expression : leur marche se fait également par sauts, mais moins alongés. Lorsqu'on les prend par les pattes de derrière, leur corps se courbe avec vitesse, et elles donnent des secousses si fortes et si répétées, qu'on est très souvent forcé de les laisser échapper; une matière gluante qui lustre leur peau, favorise beaucoup, dans ce cas, l'action de leurs muscles, en les faisant glisser entre les doigts.

Elles nagent toutes avec beaucoup de facilité par le moyen de leurs pattes de derrière, dont les doigts réunis forment une excellente nageoire; mais cependant, il semble qu'elles ne le font que par nécessité. On les voit rarement se soutenir entre deux eaux; elles se tiennent au fond ou à la surface, et constamment, lorsqu'il fait beau, sur les bords. C'est dans ces deux dernières positions qu'elles font entendre, pendant l'été, ce cri qu'on a appelé *coassement,* et que le poëte grec Aristophane a rendu par ces mots barbares, *brèkèkèkex*, *coax*, *coax*. Ce cri dont elles nous régalent principalement le matin et le soir, est produit au moyen de deux membranes placées de chaque côté du cou, qui sont susceptibles de dilatation, et sonores quand elles sont tendues. L'animal les fait résonner en remplissant sa bouche d'air et en le chassant ensuite lentement.

Les grenouilles vivent d'insectes, de larves aquatiques, de vers et de petits coquillages; mais elles ne veulent qu'une proie vivante, et dédaignent tout animal mort ou qui fait le mort. On prétend qu'elles avalent quelquefois de petites souris, de petits oiseaux, et des animaux plus gros qu'elles. Le fait est que leur gosier et leur estomac peuvent se dilater considérablement. Mais ce n'est que pendant l'été qu'il leur est permis, du moins dans nos climats, de se livrer à leur voracité naturelle. Dès que les froids commencent à se faire sentir, elles ne mangent plus. Alors elles s'enfoncent dans la vase, dans les trous des fontaines, et même quelquefois dans la terre, pour y rester engourdies jusqu'au retour de la belle saison. La quantité de celles qui se réunissent ainsi dans un même lieu, est par fois si considérable, qu'elles couvrent le sol de l'épaisseur d'un pied, et qu'on peut en prendre des milliers en quelques instants.

Au retour du printemps, lorsque les grenouilles sortent de leur engourdissement, elles pondent leurs œufs qu'elles déposent dans des eaux stagnantes. Ces œufs produisent de petits animaux ayant la figure d'une boule alongée terminée par une queue applatie sur les côtés. Ces animaux, connus sous le nom de *têtards,* sont quelquefois réunis en si grand nombre qu'ils ont peine à se remuer. Ils vivent de petits insectes mycroscopiques; ils ont une bouche placée sous la poitrine; au bout de quinze jours, on commence à voir se former leurs yeux et les pattes de derrière; autant de temps après, ces pattes sont formées et on commence à voir celles de devant; enfin au bout de deux ou trois mois, selon la chaleur de la saison, la peau du *têtard* se fend sur le dos, et on en voit sortir un animal de forme toute différente, qui est une grenouille.

Les grenouilles, soit à l'état de *têtard,* soit à celui d'animal parfait, sont exposées à devenir la proie d'une multitude d'ennemis; un grand nombre de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, de poissons vivent à leurs dépends. Mais cette immense destruction n'empêche pas que les grenouilles ne soient toujours très abondantes, car une seule pond, chaque année, de six cents à douze cents œufs.

L'homme, dans quelques contrées, recherche les grenouilles comme un aliment agréable et sain; dans quelques autres, comme en Angleterre, on les a en horreur. En France, où on en mange beaucoup, on les pêche ou avec une truble, comme les poissons, ou avec un rateau qui les amène avec la vase sur le bord des ruisseaux, ou pendant la nuit avec des flambeaux. Dans ce dernier cas, un homme se met dans un bateau, ou entre dans l'eau, et les prend à la main; non seulement elles ne cherchent pas à s'enfuir, mais même elles viennent du côté de la lumière. Il est des endroits où l'on en met en réserve dans des jardins garnis de pièces d'eau et clos de mur, pour pouvoir en vendre en tout temps aux amateurs. Il y a un peu plus d'un siècle, qu'elles étaient fort à la mode à Paris; aujourd'hui on en mange moins dans cette ville, mais cependant on y en trouve toujours au marché, soit pour ceux qui en ont le goût, soit pour l'usage de la médecine; car le bouillon de grenouille est employé comme médicament dans certaines maladies. Ce ne sont guères que les pattes de derrière que l'on mange dans la grenouille : on les accommode au vin, comme le poisson, à la sauce blanche, à la sauce rousse; on les fait frire; on les met même à la broche. De toutes manières, quand elles sont tendres, c'est un met fort délicat, pour ceux à qui il n'inspire pas une répugnance mal fondée.

Le service important que les grenouilles ont rendu à l'homme, service pour lequel elles méritent notre compassion, c'est d'avoir fourni le sujet d'un grand nombre d'expériences et d'observations qui ont fait faire des progrès à plusieurs sciences. Ces animaux étant faciles à se procurer, et n'annonçant pas la douleur par des cris ni par des mouvements convulsifs, ont été choisis de préférence, par les physiciens et les anatomistes, pour objets de leurs études et de leurs expériences. Il en a péri des milliers sous

le récipient de la machine pneumatique, sous l'excitateur de la machine électrique, et sous le tranchant du scapel. Ils ont servi ainsi à constater un grand nombre de faits importants, relatifs à la physiologie, et dont l'art de guérir a fait, autant que possible, son profit.

Vous voyez, mes amis, que ces utiles animaux n'étaient pas indignes de nous occuper un moment; mais toutefois cet article me semble assez long pour que nous puissions nous tenir quittes envers eux, moi après l'avoir écrit, et vous après avoir eu la patience de le lire.

ORDRINE ET BROUILLON.

CONTE IMITÉ DE MISS B.....

Il y avait une fois une jeune fille qui eût été la plus heureusement douée du monde, si elle n'avait pas eu le défaut d'être négligeante à l'excès. Malgré ses excellentes dispositions pour apprendre toute espèce de choses, son instruction allait lentement, parce qu'elle perdait beaucoup de temps et se laissait distraire par la moindre bagatelle. Elle était adroite autant que possible à tous les ouvrages d'aiguille, et pourtant elle n'en finissait jamais aucun, parce que, lorsqu'il fallait s'y mettre, c'était toujours ou son sac, ou son fil, ou ses ciseaux, ou son dé qui se trouvait égaré. S'agissait-il d'écrire? l'encre était sèche, les plumes en désordre, ou le cahier perdu dans quelque coin. était-ce enfin une leçon qu'il fallait apprendre? les livres étaient pêle-mêle, et elle employait à chercher celui dont elle avoit besoin, presque tout le temps qu'elle devait consacrer à étudier.

Lasse et rebutée de donner des soins inutiles à l'éducation de cette enfant qui se nommait Clary, sa mère prit le parti de la confier pour quelque temps à une vieille dame, bonne femme au fond, mais passablement sévère pour les jeunes personnes. Cette dame habitait une maison de campagne, qui était du petit nombre de celles que les fées visitent encore. Une d'elles, dont le nom était Brouillon, prit plaisir à tourmenter la pauvre Clary. Sa figure était déplaisante au-delà de toute expression, sa taille contrefaite; ses cheveux pendaient sur son visage; ses habits étaient déchirés, pleins de taches, et enfilés tout de travers. Elle obtint de la vieille dame l'emploi de donner à Clary sa tâche de chaque jour.

Un matin elle arrive avec un sac d'ouvrage plein de fils de soie, de toutes sortes de couleurs, mêlés et entortillés ensemble, et un canevas sur lequel était tracée une fort belle marguerite qu'il s'agissait de broder. « Mademoiselle, dit-elle, ma maitresse vous envoie un ouvrage à faire, et elle veut qu'il soit fini avant diner; vous trouverez dans ce sac tout ce qu'il faut. » Clary prit la fleur et le sac, et renversa toutes les soies sur la table : elle tira doucement le rouge, le violet, le bleu, le jaune, et à la fin se fixant sur une de ces couleurs, elle commença à travailler. Après avoir fait quelques points, elle s'aperçut, en regardant son modèle, qu'il manquait une ombre; il fallut tirer cette nuance du faisceau; bien du temps se perdit avant qu'elle l'eût trouvée, et il fut bientôt nécessaire de la changer contre une autre. Clary voyant que de ce train l'ouvrage prendrait le jour entier au lieu de quelques heures, jeta son aiguille et se mit à pleurer. Tandis qu'elle se désolait, elle entendit quelque chose qui marchait doucement sur le plancher; elle tressaillit, et ôtant son mouchoir de dessus ses yeux, elle vit s'avancer une petite femme toute pleine de grace et de charme; sa taille était droite et bien prise; ses cheveux semblaient sortir de dessous le peigne; on n'eût pas trouvé un faux pli à ses vêtements simples et élégants. « Ma chère enfant, dit-elle à Clary, je vous ai entendu pleurer; je sais qu'au fond vous êtes une bonne fille, et je viens à votre secours. Je m'appelle Ordrine; votre maman me connait bien, quoique vous me voyez aujourd'hui pour la première fois; mais j'espère qu'à l'avenir nous ferons plus intime connaissance. » A ces mots, sautant sur la table, elle frappa de sa baguette les soies entortillées. Au même instant les fils se séparèrent, et se rangèrent d'eux-mêmes en écheveaux de chaque nuance. Alors la fée disparut. Clary revenue de sa surprise, se remit à l'ouvrage qu'elle trouva facile et agréable. La fleur fut finie pour l'heure du dîner, et comme elle était fort bien faite, elle lui valut de grands éloges.

Le lendemain, la méchante fée parut avec un gros livre sous le bras. « Voici, dit-elle, le livre de ménage de ma maitresse; elle demande que vous dressiez ce matin un compte exact de sa dépense de la dernière année dans tous les articles de ménage, en y comprenant les habits, les gages, les impositions, etc., etc. Vous placerez séparément le montant des articles divers, du boulanger, du boucher, de la marchande de modes, du cordonnier, et autres, et vous prendrez soin de n'en oublier aucun. Voilà une main de papier et des plumes. » Brouillon accompagna ces derniers mots d'une grimace pleine de malice, et se retira. Clary demeura pâle à l'aspect de cette tâche; elle ouvrit le gros livre, et vit toutes les pages écrites très serrées, mais de la manière la plus confuse. Tous les articles divers étaient entremêlés; après une somme payée au boulanger, s'en trouvait une payée à la marchande de mode, puis à l'épicier, puis à un autre, puis revenait le boulanger, ensuite un solde de gage de domestiques; après cela reparaissait la marchande de modes, et ainsi de suite. « Que vais-je faire? s'écria

la pauvre Clary; par où commencer? Il y en a au moins pour une semaine à éplucher toutes ces différentes choses. Oh! si ma bonne petite amie pouvait revenir!» A peine avait-elle dit ces mots, qu'Ordrine parut. «Ne vous effrayez pas, ma chère, dit-elle; je me rends à votre appel. Donnez-moi ce livre... Ah! je vois que ma méchante sœur vous a joué un tour; elle vous a apporté le *journal* au lieu du *grand livre*, mais je vais y remédier.» A l'instant Ordrine disparut et revint bientôt avec un autre livre, dans lequel elle montra à Clary chacun des objets divers inscrit au sommet d'une page particulière, et tous les articles relatifs tirés du *journal* et portés les uns au-dessous des autres à leur page. Ainsi Clary n'avait plus rien à faire que d'additionner les articles de chaque page, et d'en réunir le montant; et comme elle comptait fort bien, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour finir sa tâche. A dîner elle présenta donc son compte nettement dressé sur une feuille de papier.

Le jour suivant, le bourreau de Clary lui apporta une boîte pleine de lettres gravées sur de petits morceaux d'ivoire, lettres capitales et petites lettres de toutes sortes, mais confondues pêle-mêle, comme si on les avait secouées dans un sac. «Mademoiselle, lui dit-elle, avant dîner vous copierez exactement cette pièce de vers avec les lettres que voici et que vous placerez, ligne par ligne, sur le plancher de votre chambre.» Clary crut d'abord que cette tâche serait assez amusante; mais à peine l'eut-elle entreprise, qu'elle en comprit toute la difficulté: à chaque lettre c'était un nouvel embarras; elle en prenait au moins cinquante avant de tomber sur la bonne; l'ouvrage allait donc lentement, et la pièce de vers était longue. La nuit devait nécessairement arriver avant qu'elle eût fini. Découragée, elle s'assit à terre, invoquant sa bonne amie, son unique ressource.

Ordrine ne se fit pas attendre, elle n'avait cessé de surveiller Clary. La petite fée frappa les lettres de sa baguette, et aussitôt elles s'arrangèrent d'elles-mêmes alphabétiquement sur deux lignes, l'une de grandes, l'autre de petites. Alors le travail de Clary devint si facile, qu'elle appela son hôtesse une heure avant le dîner, pour lui montrer sa tâche finie.

La bonne vieille dame l'embrassa et lui dit: «Ma chère petite, j'espère que vous êtes maintenant convaincue des avantages de l'ordre et des inconvénients du désordre. Je ne vous confinerai plus à présent pour faire vos tâches, et vous y travaillerez près de moi.» Clary fit tous ses efforts pour achever de se corriger et de réformer ses habitudes de négligence. Quand on la renvoya à sa mère, elle était devenue un modèle d'ordre et de régularité; et la petite fée Ordrine, en lui faisant ses adieux, lui offrit de jolis présents destinés à lui rappeler constamment la beauté et les avantages de l'ordre. C'était un médailler de monnaies dans lequel toutes les pièces d'or et d'argent à l'effigie des rois, étaient rangées dans l'ordre de leurs règnes; une collection de papillons, une de coquilles, une de minéraux, et une de plantes, toutes classées d'après les meilleurs systèmes; enfin une boîte de couleurs et un nécessaire à ouvrage, où chaque objet avait sa petite case, de manière à pouvoir mettre la main dessus, sur-le-champ et sans hésiter.

NÉCROLOGIE.

Il est juste et utile de signaler à la reconnaissance et aux regrets des jeunes gens, la mémoire des hommes qui leur ont consacré une partie de leurs veilles. C'est donc un devoir que je remplis, en faisant part à mes lecteurs de la perte sensible que vient de faire la littérature d'éducation, aussi bien que la haute littérature, dans la personne de M. le chevalier *Hennet*, ancien directeur du cadastre, receveur particulier des finances, auteur de plusieurs ouvrages importans, et qui, au milieu de graves fonctions et de sérieux travaux, a trouvé le temps d'offrir à la jeunesse un excellent traité d'Astronomie élémentaire que j'ai annoncé à la fin de l'année dernière, et un petit volume de jolies fables, dont j'ai également parlé dans le temps. Ces fables ont été composées par M. *Hennet* pour sa petite fille qui est une de mes jeunes correspondantes à qui je porte beaucoup d'intérêt et d'affection. Puisqu'une bien triste circonstance m'amène à en parler de nouveau, je ne négligerai pas du moins aujourd'hui de citer un de ces apologues: ce sera pour moi le meilleur moyen d'en faire l'éloge, et de payer à la mémoire de M. *Hennet*, mon tribut particulier de respect et de regrets.

LA PETITE CHATTE.

FABLE.

Une petite chatte, on l'appelait Minette,
Tranquillement chez son maître vivait;
Dans la maison chacun l'aimait,
Elle était si jolie, elle était si bien faite!
Tous les matins on lui donnait
Du bon lait pour sa nourriture,
A dîner des os de poulet,
Et le soir de la confiture.

Pour rester avec elle on amène un matin
Un petit chat nommé Robin,
Un petit chat encor plus petit qu'elle.
D'abord ils s'aimaient bien tous deux,
On admirait leurs petits jeux.
Bientôt arrive une querelle:
Minette était jalouse; oh! le vilain défaut!
Leur donnait-on du lait, mademoiselle
Grognait, trouvait qu'au chat on en donnait bien trop.
Minette enfin fut si mutine
Qu'on la renvoya du salon,
Et puis après de la cuisine;
Personne ne l'aimait dans toute la maison.

Voilà que la petite chatte
Prend une souris sous sa patte;
En même temps le petit chat,
Sous la sienne, attrape un gros rat.
«Je veux le rat, disait Minette,
«Il est plus gros;» mais la pauvrette
A beau crier, Robin qui ne l'écoute pas
Sans s'émouvoir achève son repas.
La souris part, s'échappe, et de sa jalousie
Minette alors fut bien punie.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 8 juin 1828.

Ve année. No 6.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES COULEUVRES.

En passant, il y a quelques jours, dans un chemin pierreux qui longe un petit bois touffu, je rencontrai plusieurs enfants s'enfuyant à toutes jambes d'un air épouvanté. Ils parurent se rassurer un peu en me voyant, et ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Je leur demandai la cause de leur effroi, et j'appris qu'ils avaient rencontré *un serpent* sur le chemin. « Eh bien, leur dis-je, que vouliez-vous que vous fît *ce serpent?* — Comment! s'écria une jeune fille; et s'il s'était élancé sur nous, et s'il nous avait *piqués!* — D'abord, repris-je, bien loin de vouloir s'élancer sur vous, je présume qu'il n'a guères songé qu'à fuir en vous voyant; et en second lieu, un *serpent* ne *pique* pas. — Quoi? il ne *pique* pas? et pourquoi donc faire a-t-il un *dard?* — Ce que vous appelez *son dard*, n'est autre chose qu'une langue molle et flexible, qui n'est pas plus en état de *piquer* que la vôtre. — Vous croyez? — J'en suis sûr. — Mais comment les serpens font-ils donc pour blesser? car enfin ce n'est pas sans raison qu'on les craint, et il est certain qu'ils sont dangereux. — C'est-à-dire, repliquai-je, qu'il y en a de dangereux, dont la mâchoire est armée de dents aiguës, et les gencives pourvues de vésicules qui renferment un venin très pernicieux; quand ceux-là vous mordent, le venin coule le long de leurs dents, pénètre dans la blessure et la rend fort dangereuse. La morsure de certains serpents peut donner la mort; il en existe même dont le venin fait périr un homme en quelques minutes, tels, par exemple, que le fameux *serpent à sonnettes*, dont vous avez peut-être entendu parler. Mais ces terribles animaux ne se trouvent point dans nos climats. — Est-ce qu'il n'y a pas de *serpents* dangereux en France? — Si vraiment: mais de tous ceux qu'on y rencontre, il n'y a que la *vipère* qui soit dans ce cas. Sa morsure peut causer de grands ravages et même la mort, si l'on n'y apporte pas remède. Au reste, ce n'est très probablement pas une *vipère* que vous avez rencontrée, car s'il existe des *vipères* dans les environs de Paris, où je n'en ai jamais vu, elles doivent au moins y être fort rares. Les seuls *serpents* qu'on y trouve communément sont des *couleuvres* ou des *orvets*, tous animaux très craintifs et fort innocents. — Tout cela est fort bien, reprit la jeune fille qui avait déjà parlé, mais quand on ne sait pas à quelle espèce de *serpent* on a affaire, le plus sûr, ce me semble, est toujours de se sauver. — Non, en vérité, répondis-je, car en vous sauvant comme des effarées, vous risquez de vous heurter, de tomber, ou de vous jeter dans un trou; au lieu qu'en examinant un peu un ennemi, qu'après tout vous pouvez

facilement éviter, vous avez le moyen de vous assurer de ce qu'il est, et de savoir s'il y a réellement lieu de le craindre. — Le moyen, le moyen... Mais pour cela il faudrait savoir les distinguer. — Ah! si vous le voulez, je vais vous apprendre à faire cette distinction. — Bien volontiers; nous vous en saurons tous très bon gré. — Écoutez-moi donc:

« Les *vipères*, qui sont les seuls *serpents* dangereux que nous ayons en France, sont petites; leur couleur est verdâtre; leur tête triangulaire, et leur museau pointu; leur queue se termine en pointe.

« La grandeur des *couleuvres* varie beaucoup. On en trouve de plusieurs toises et de quelques pouces seulement de long, d'une grosseur très considérable relativement à leur longueur, et d'une longueur immense relativement à leur diamètre. Celles qui vivent dans notre pays sont en général d'une grandeur moyenne, mais communément plus forte que celle des *vipères*. Leur tête, au lieu d'être triangulaire et pointue, est de forme ovale alongée, et le museau arrondi; elles sont souvent parées de brillantes couleurs; leur queue se termine également en pointe.

« L'*orvet* est un petit *serpent* de couleur grisâtre, qui a la tête ovale, et un peu semblable à celle d'un petit lézard. Il se distingue, au premier aspect, par sa queue dont l'extrémité est grosse et arrondie.

« La morsure de ce dernier, qui est d'ailleurs fort peu disposé à mordre, n'est pas plus douloureuse et n'a pas plus d'inconvénients qu'une simple piqûre d'aiguille. On prétend que celle des *couleuvres*, lorsqu'elles sont irritées, peut causer une légère enfluence; je ne sais si le fait est exact, mais je puis vous assurer que cette morsure n'a jamais de conséquences fâcheuses. On peut toucher des *couleuvres* sans le moindre danger: j'ai vu une femme qui en avait apprivoisé d'énormes, dont elle ceignait son corps, comme avec une ceinture, ou qu'elle nouait en anneaux autour de son col. Il y a des cantons, en France, où l'on mange de grosses espèces de *couleuvres*, sous le nom d'*anguilles de haie*. Certains peuples, dans des contrées moins favorisées que la nôtre, fondent sur elles une bonne partie de leur cuisine; d'autres, chez qui elles sont plus rares, les regardent comme un mets si excellent, qu'il est réservé pour la table des hommes les plus riches et les plus puissants.

« Dans quelques parties de l'Amérique, entre autres aux États-Unis, on a dans les maisons des *couleuvres* domestiques, qui sont apprivoisées et qui manifestent assez d'intelligence. Quand on est à table, elles viennent se placer auprès de vous, se rouler et dresser la tête, qu'elles balancent d'une certaine manière, pour vous demander quelque chose à manger. Elles vont dès le matin visiter, dans leur chambre et jusque sur leur lit, les personnes qu'elles affectionnent; et pour qu'elles puissent librement circuler dans toute la maison, on pratique aux portes des trous semblables à ce que nous appelons chez nous des *chattières*. De même que les chats aussi, ces singuliers serviteurs détruisent, chez leurs maîtres, les souris et autres petits animaux incommodes; car la nourriture des *couleuvres* est toujours animale, quoiquelle varie selon les espèces; les unes préfèrent les insectes, d'autres les vers, d'autres les reptiles, d'autres les coquillages, d'autres les poissons, d'autres les oiseaux, d'autres enfin les petits quadrupèdes, tels que les souris, les écureuils, etc. Elles s'en saisissent, soit au passage, soit à la course, et les avalent, toujours entiers et souvent tout en vie, en commençant par la tête. Elles mangent aussi du lait, quand on leur en donne ou quand elles en trouvent; mais il n'est pas vrai qu'elles aillent jamais sucer le lait des vaches, ni manger les fruits dans les jardins; et malgré le préjugé qui existe généralement à cet égard dans toute l'Europe, quand un berger ou un jardinier prétendra avoir vu un pareil fait, vous pouvez hardiment assurer que c'est une imposture.

« — Je suis fort aise de savoir ces choses, dit la même jeune fille qui paraissait être l'orateur de la bande; mais cela n'empêche pas que, si je n'ai plus peur des *couleuvres*, je ne serai toujours pas tentée de les entortiller à mon col ni de les voir grimper sur mon lit. — Il n'y a à cela, repris-je, aucune nécessité; l'essentiel est seulement que vous ne vous sauviez pas, comme une folle et au risque de vous casser le cou, à l'aspect d'un danger qui n'existe pas. »

En rentrant dans mon gîte, après ma promenade, j'ai pensé que je ne ferais pas mal d'écrire cette petite aventure et ma conversation, dans un moment où un grand nombre de mes jeunes amis sont à la campagne, exposés peut-être à rencontrer des *serpents*, et où ce récit, par conséquent, pourra leur être utile.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Il faut se défier de la moindre caresse faite à notre vanité; elle y prend goût trop facilement.

Quand on nous fait un compliment, n'en acceptons tout au plus qu'un quart pour notre mérite, et rendons les trois autres à l'indulgence, à la politesse et à la flatterie.

Quand on ose nous faire remarquer en nous un défaut, triplons la dose du reproche, car il est probable que la politesse et l'indulgence ont retenu les deux tiers de ce que nous méritions réellement.

L'ENVIE ET L'ÉMULATION.

Je lisais dernièrement, dans un recueil anglais auquel j'ai déjà emprunté deux ou trois récits, le trait historique que je vais rapporter.

Un jeune peintre, nommé Guidotto, élève d'une des plus célèbres écoles d'Italie, fit un tableau qui obtint un grand succès. Les maîtres, après l'avoir examiné, déclarèrent que, si ce jeune artiste continuait comme il avait commencé, il ne pouvait manquer d'acquérir une haute renommée.

Deux de ses émules, témoins de ce succès, le virent d'un œil bien différent. L'un d'eux, nommé Brunello, qui avait déjà obtenu lui-même quelque réputation, se sentit singulièrement mortifié de la supériorité de Guidotto; il lui sembla que l'honneur obtenu par ce dernier fût pour lui un outrage, et comme un larcin de ce qu'il croyait devoir posséder exclusivement; il en conçut une haine profonde contre son rival, et n'eut plus d'autre pensée que le desir de lui voir perdre le lustre qu'il s'était acquis. N'osant pas toutefois décrier ouvertement un ouvrage qui obtenait l'assentiment général, il essaya adroitement d'insinuer que Guidotto avait été aidé par ses maîtres; il affecta de représenter ce tableau comme un résultat dû à une réunion de circonstances heureuses qui ne se rencontreraient probablement plus, et de prédire que Guidotto, selon toute apparence, ne reproduirait jamais rien de pareil.

Ce ne fut pas ainsi que pensa et qu'agit Lorenzo, son autre émule, jeune élève de la même école. Celui-ci sentit vivement tout ce que valait l'œuvre de Guidotto, et devint un de ses plus sincères admirateurs. Enflammé par les louanges dont il le vit comblé, il conçut un desir ardent d'en mériter un jour de semblables. Guidotto devint son modèle, et l'égaler, s'il était possible, fut le but de son ambition. Ce n'était qu'avec ravissement qu'il parlait de lui, et ses oreilles n'offraient nul accès aux propos haineux et jaloux de Brunello. Il se mit à travailler avec une ardeur et une assiduité presque sans exemple; toujours le premier à l'académie, n'en sortant que le dernier, consacrant encore à l'étude les moments que ses compagnons réservaient au plaisir, il ne voyait, ne souhaitait qu'une chose, l'honneur d'entendre citer son nom comme celui de Guidotto. Pendant long-temps il fut mécontent du résultat de ses efforts, mais il ne se découragea pas. « Ah! s'écriait-il, que cela est loin encore de Guidotto! » Enfin pourtant, il crut remarquer des progrès dans ses ouvrages, et l'un d'eux lui ayant valu de grands éloges de la part de ses maîtres, il se dit: « Pourquoi ne deviendrais-je pas aussi un Guidotto? » Celui-ci cependant continuait de remporter la palme sur tous ses rivaux. Brunello, après s'être débattu quelque temps pour la lui disputer, avait bientôt abandonné une lutte trop difficile, et se consolait avec les sarcasmes de l'envie et d'une jalouse critique. De son côté, Lorenzo travaillait toujours en silence, ne songeant point à lutter avec Guidotto, tant qu'il ne serait pas capable de soutenir au moins la comparaison.

L'époque où l'on décernait les prix de l'académie étant arrivée, chaque élève dut exposer, selon l'usage, son meilleur tableau, dans une salle publique où ils étaient soumis à l'examen des juges. Guidotto avait préparé, pour ce concours, un tableau qui surpassait tout ce qu'il avait fait encore. Cet ouvrage fut terminé la veille de l'exposition, et il ne restait plus qu'à y appliquer le vernis. L'envieux Brunello ayant trouvé la phiole où ce vernis était préparé, forma et exécuta le perfide projet d'y jeter quelques gouttes d'un acide violent qui devait détruire la fraîcheur et l'éclat des couleurs. Ce fut le soir que Guidotto étendit ce vernis sur son tableau, qu'il suspendit, plein d'espérance et sans s'apercevoir de rien, à la place qui lui était destinée.

Cette fois, Lorenzo qui avait fait de grands progrès et donné à son ouvrage un soin particulier, n'était pas non plus sans quelque espoir, non point de l'emporter sur Guidotto, mais au moins d'obtenir un rang honorable après lui. Le cœur lui battit lorsque, de son côté, il déposa son tableau au lieu du concours.

Le lendemain, à l'heure de l'examen, la salle se remplit, on tire les rideaux et le jour tombe sur les tableaux. La foule se porte avec curiosité et intérêt vers celui de Guidotto, et au lieu d'un chef-d'œuvre, on ne trouve qu'une croûte terne et couverte de taches. Au murmure d'étonnement qui s'élève, le jeune peintre s'approche, et témoin lui-mêmede l'horrible changement qu'a éprouvé son ouvrage, il s'écrie avec désespoir: « Je suis perdu! Je suis trahi! » L'envieux Brunello jouissait de sa douleur; mais Lorenzo s'est avancé: « C'est un crime, s'écrie-t-il d'une voix forte; c'est une infamie! ce n'est pas là l'ouvrage de Guidotto; je l'ai vu achevé; il n'avait jamais rien produit d'aussi parfait. Messieurs, voici son esquisse, jugez de ce que devait être le tableau avant d'avoir été ainsi altéré. »

Tout le monde applaudit à la chaleur généreuse de Lorenzo, et fut touché de la disgrace de Guidotto; mais il ne semblait pas possible de décerner le prix à un ouvrage dans cet état. On examina donc les autres avec attention. Ce fut celui de Lorenzo, jusqu'alors artiste inconnu, qui obtint la préférence à une grande majorité, et le prix lui fut adjugé; mais à peine eut-il reçu sa couronne, qu'il courut à Guidotto et la lui présenta : « Prenez, lui dit-il, prenez ce qui vous appartient, et ce que l'*envie* a vainement

tenté d'arracher à votre mérite; l'*émulation* se fait un honneur de vous le restituer. C'est pour moi assez de gloire de marcher votre second; si plus tard je puis parvenir à vous atteindre, ce doit être par un noble et loyal concours, et non pas à l'aide de la fraude. »

Cette conduite de Lorenzo excita de vifs applaudissements. Les juges émus délibérèrent de nouveau, et décidèrent que, pour cette fois, il serait distribué deux prix égaux. Brunello était sorti de la salle mystérieusement, de peur qu'on ne lût sur son visage l'expression de ce qui se passait dans son âme. Guidotto et Lorenzo formèrent dès ce jour un lien d'amitié cimenté par la vertu et par le génie; enfin, au concours de l'année suivante, ils eurent le plaisir de voir leurs deux ouvrages se partager, au premier moment, la curiosité des spectateurs, et d'entendre leurs deux noms circuler de bouche en bouche avec un égal intérêt.

L'HIRONDELLE ET LE PIGEON.

FABLE.

Une hirondelle avait couru le monde,
Franchi les monts, les plaines et les mers,
Et dans sa course vagabonde
Parcouru maints climats divers;
Elle avait vu, dans ses voyages,
Cent peuples différents de mœurs et de langages:
Elle avait observé, réfléchi, médité
Sur chaque objet, sur chaque usage,
Et, comme aurait pu faire un sage,
De tout elle avait profité.
Or, revenant de sa tournée,
Et du nouveau printemps annonçant le retour,
Elle allait refaire à son tour
Ce même nid que, l'autre année,
Sa mère avait construit au sommet d'une tour,
Et dans lequel elle était née.
« Gardez-vous, » lui dit un pigeon,
Habitant casanier de la ferme voisine,
« Gardez-vous de bâtir au toit de ce donjon,
« Car ses murs menacent ruine.
« Tandis que vous couriez les champs,
« J'observais les choses céans;
« Or, j'ai vu de ces tours les bases ébranlées
« Se fendre aux dernières gelées;
« Et bien plus, l'autre jour, ici, j'ai vu venir
« Des gens à sinistres figures,
« Examinant, toisant, et prenant des mesures,
« Qui m'ont fait soupçonner qu'on songe à démolir.
« — Grand merci, dit ma voyageuse,
« De votre officieux conseil;
« J'en ferai mon profit, et je me trouve heureuse
« De pouvoir à l'instant vous rendre le pareil.
« Je vous ai vu tantôt, là-bas, près du parterre,
« Voltiger autour de la serre:
« Si jamais vous y pénétrez,
« Prenez bien garde aux grains que vous y trouverez.
« En planant au-dessus des vitres transparentes,
« A travers leurs brillants châssis
« J'ai reconnu certaines plantes
« Qui viennent de lointains pays,
« Et dont les vertus malfaisantes
« Peuvent donner un prompt trépas
« A l'imprudent oiseau qui ne les connaît pas.
« — Oh! reprit le pigeon, je vous sais gré, ma belle,
« De cette importante nouvelle;
« Adieu, je cours bien vite avertir mon petit.
« Et moi, je vais, dit l'hirondelle,
« Chercher en lieu plus sûr la place de mon nid. »
Ces deux oiseaux avaient un esprit peu vulgaire,
Il savaient écouter un avis salutaire.

On connaît son entour en restant au logis,
On observe autre chose en courant le pays;
Le même homme ne peut voir tout et tout entendre,
Être par-tout, ni tout apprendre;
Il est donc utile pour lui,
Dans mainte et mainte circonstance,
De savoir faire avec autrui
Un échange d'expérience.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

J'ai sous les yeux, à quelques pas de ma fenêtre, un seringa touffu et chargé de fleurs, aux rameaux duquel s'est entrelacé un chèvrefeuille également fleuri en ce moment. L'odeur du seringa est tellement forte et énergique, qu'elle remplit l'air à un point souvent incommode, et qu'elle absorbe complètement le parfum suave et délicat du pauvre chèvrefeuille, qui me serait cent fois plus agréable.

Ces deux arbustes m'ont fourni hier un sujet de comparaison. J'ai reçu en même temps la visite de deux personnes, dont l'une est un homme de beaucoup de sens, d'un esprit gracieux et fin, d'un caractère modeste, et avec qui j'aurais eu le plus grand plaisir à m'entretenir quelques instants; mais il m'a été impossible de jouir de sa conversation, parce que l'autre est un bavard infatigable qui a l'esprit confus, la voix éclatante, et qui a parlé bruyamment tout seul pendant deux heures. « Allons, me suis-je dit après la visite, voilà le second tome de mon seringa et de mon chèvrefeuille. »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 15 juin 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. No 7.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES SUR LE DERNIER SUJET PROPOSÉ PAR LE BON GÉNIE.

Il paraît que ma petite fleur en disait plus qu'elle n'était grosse, car un grand nombre de mes correspondants et correspondantes ont entendu dans son langage une multitude de choses que je n'y avais point comprises moi-même. Je trouve même qu'on a été un peu injuste envers elle, en lui reprochant d'avoir agi sans consulter personne, car véritablement, je ne sais trop à qui aurait pu s'adresser cette pauvre fleur pour demander un conseil. Il me semble que c'eût été assez de blâmer son imprudence, sa précipitation, son envie prématurée de jouir, peut-être même son desir de briller, et enfin sa confiance irréfléchie dans une apparence séduisante; je ne puis nier qu'elle ne méritât tous ces reproches là, mais je dois, en conscience, la défendre sur les autres points. Qu'à son sujet, les jeunes personnes qui ont lu son histoire fassent la réflexion qu'elles agiront elles-mêmes sagement en prenant, dans toutes leurs actions importantes, conseil des guides que la Providence leur a donnés, je ne puis qu'applaudir à une aussi sage résolution; mais que l'on compare ma jolie petite fleur à une jeune personne indocile, volontaire, cela me paraît trop fort; et pour lui rendre justice, je serai obligé de ne donner que des mentions à plusieurs lettres, d'ailleurs fort bien tournées, mais qui ne répondent pas, selon moi, d'une manière exacte et précise à la question, ce qui est la première condition dans toute espèce de concours.

Parmi les compositions de la première division, je n'en trouve qu'une seule qui, sans rien ajouter au sens de la fable, sans y voir ce qui n'y est point, en ait complètement saisi et développé tous les points; C'est celle de Mademoiselle *Stéphanie de V.....*; la voici:

« Mon bon Génie, la première réflexion qui se présente à l'esprit, en lisant votre charmante fable, est que la prudence doit toujours accompagner et régler toutes nos actions, et qu'en négligeant de la consulter on s'expose aux plus grands dangers. Cependant, bien que la petite fleur ait, en quelque sorte, mérité son malheur par son imprudent empressement de fleurir, et de jouir des plaisirs que lui promet le printemps, il me semble qu'elle a droit à quelque indulgence, et qu'elle inspire de l'intérêt, à cause de la résignation et de la douceur avec lesquelles elle se soumet à son sort. Cet apologue peut donc nous donner plusieurs utiles leçons: il nous enseigne d'abord que la jeu-

nesse ne doit jamais se hasarder à rien entreprendre, sans avoir reçu les conseils de l'âge mur, et qu'elle doit, pour ainsi dire, emprunter l'expérience des autres, jusqu'à ce qu'elle en soit elle-même assez riche pour n'être plus obligée d'y avoir recours. Il nous apprend encore que, lorsque nous éprouvons quelque malheur, la résignation est le premier devoir, et que, loin de nous livrer au désespoir, la pensée que la main protectrice de la Providence est toujours étendue sur nous, doit nous soutenir et nous fortifier. Le Dieu qui prend soin du plus vil insecte, peut-il oublier l'homme, son plus noble ouvrage? Non, son regard paternel s'étend sur toute la nature, embrasse l'univers entier, et veille avec sollicitude sur tous les êtres qu'il a créés. Abandonnons-nous donc sans réserve à sa providence, et que la certitude de sa protection divine et puissante ranime notre espérance et notre courage, si le malheur vient nous frapper.

« Ainsi, mon bon Génie, prudence dans la conduite, modération dans les desirs, résignation dans l'adversité, et confiance entière dans la Providence, voilà les leçons que nous devons tirer de votre joli apologue.

« Stéphanie de V......, au château de V... »

Regrettant vivement de ne pouvoir imprimer en entier quelques autres lettres qui, à deux ou trois phrases près le mériteraient très bien, je vais au moins m'en dédommager, en multipliant autant que possible le nombre des extraits :

« Je pense que le sens moral de votre jolie fable, est qu'il ne faut pas qu'une jeune personne cherche à entrer trop tôt dans le monde, et qu'elle doit attendre patiemment que son éducation soit terminée, et sa santé affermie....

« Le petit doigt qui protège la fleur est un ami charitable qui nous retire de nos égarements, et nous ramène dans les sentiers de la vertu. » (Mademoiselle *Célinie de B....*, au château de B.....)

« Il me semble que votre jolie fable peut s'appliquer aux jeunes personnes qui entrent dans le monde : comme alors tout se présente à elles sous des dehors agréables, qu'elles voient par-tout l'expression de la bienveillance, que leurs moindres succès sont applaudis, il est à craindre que, prenant de là une vaine confiance en elles-mêmes, elles ne tombent dans des imprudences préjudiciables à leur bonheur.... » (Mademoiselle *Léonie Q.....*, à Dieppe.)

« Dans le doigt tutélaire qui sauve l'inconséquente fleurette, je reconnais la tendresse paternelle, dont l'indulgente bonté ne nous abandonne jamais, même quand nos fautes sembleraient devoir la refroidir. » (Mademoiselle *Sophie G...*)

« Après la lecture de votre fable, on éprouve de bien doux sentiments, en pensant qu'il est toujours pour nous, comme pour la petite fleur, un doigt tutélaire qui nous préserve du péril, alors que nous sommes prêts d'y succomber, et souvent même avant que nous nous en doutions. » (Mademoiselle *Aline L......*, à Baugé.)

« L'exemple de cette fleur nous apprend qu'il ne faut jamais perdre l'espérance, lors même que nous serions sur le point de succomber; si Dieu a secouru une simple fleur, il ne nous abandonnera pas. » (Mademoiselle *Annette D....*, élève de Mlle Roy, a Besançon.)

« La fleur ressemble à une jeune personne impatiente de briller, et qui veut se hâter de paraître dans le monde sans en connaître les dangers. Que deviendrait-elle, si une main secourable ne venait la retirer du péril où son imprudence allait la plonger? » (Mademoiselle *Adèle S.....*, élève de la même institution, à Besançon.)

« Quelle affreuse position que celle d'être lancée dans le monde, jeune, seule et sans guide! C'est la première fois que j'y réfléchis, mais que je plains celle qui se trouve dans cette position! Toutes ses démarches, toutes ses actions doivent être accompagnées de craintes. A qui se fier, pour suppléer à l'expérience qui lui manque? A qui avoir recours? Aucune démarche n'est pour elle indifférente; il lui faut un guide; il s'en présentera mille pour l'égarer; en trouvera-t-elle un pour la diriger dans la bonne voie? Heureuse celle qui, sous les yeux d'une bonne mère, n'a point à faire pour elle d'aussi pénibles réflexions. » (Mademoiselle *C. A....*, à Saint-Martin-le-Beau.)

« La fleur a voulu jouir trop tôt du printemps; pour faire la même chose à l'égard de nos talents, attendons qu'ils soient chez nous parvenus à un haut degré de perfection. » (M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche.)

« Dans la jolie fable que vous nous avez proposée, il me semble reconnaître une jeune personne qui, ennuyée de l'obscurité où elle vit, se hâte, ainsi que la petite fleur, de déployer à tous les yeux les dons qu'elle a reçus de la nature. La petite fleur compte sur le soleil d'avril; la jeune personne croit trouver le bonheur dans les plaisirs auxquels elle se livre; mais hélas! ni l'une ni l'autre n'obtiennent ce qu'elles desirent.... » (Mademoiselle *Joséphine D.....*, élève des Dames de Saint Pierre, à Grenoble.)

« Quand nous avons eu le malheur de tomber en quelque faute, recourons à notre mère; c'est notre première amie, c'est le premier et le plus sûr appui

que Dieu nous ait donné. » (Mademoiselle *Pauline K....*, élève de Mlles Wouters, à Nancy.)

Dans les lettres que je vais mentionner, il y en a, comme je l'ai dit, qui auraient mérité mieux, si elles n'avaient pas un peu trop maltraité sans sujet ma petite fleur. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait de très bonnes choses dans toutes les compositions qui portent les signatures suivantes:

Mlle *Sophie Ch....;* Mlle *Hortense de la B....*, à Rouen; Mlles *Césarine C....*, *Zénaïde D....*, *Césarine M....*, et *Céline d'A....*, élèves des Dames de Saint Pierre, à Grenoble; plusieurs élèves de Mesdemoiselles Wouters, à Nancy; plusieurs élèves de Mademoiselle Eugénie Roy, à Besançon; M. *Charles Boysset*, à Châlons-sur-Saône; Mlle *Caroline B.....*, à Gaillon.

Je dois être un peu moins exigeant à l'égard de mes jeunes correspondants de la seconde division, c'est pourquoi j'imprimerai en entier deux de leurs lettres. La première est celle de Mademoiselle *Victorine G....;* la voici:

« Le sens moral de votre charmante fable, mon bon Génie, est, je crois, que l'enfance, la jeunesse même, doivent se tenir en garde contre leur imprévoyance qui leur fait sacrifier l'avenir au plaisir du moment.

« La gentille fleurette me représente une jeune étourdie qui, ne considérant que ce qui flatte son goût, oublie la prudence, et s'élance, sans réflexion, sans prévoir les dangers qui la menacent, dans un chemin jonché de roses; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle découvre que ces roses lui cachent un précipice où elle va périr infailliblement, si elle ne se rappelle celui qui seul peut la sauver, si elle ne place en lui toute sa confiance, si elle ne se résoud enfin fermement à consulter désormais, dans ses moindres démarches, sa divine volonté, ou la sage expérience de ceux qu'il a mis auprès d'elle pour le remplacer.

« Victorine G..., à Ivry. »

La seconde lettre m'a paru touchante; elle est de M. *Charles Lys*.

« Mon bon Génie, je trouve en moi-même l'application du sens moral de votre fable. Elle a dû m'inspirer des réflexions bien sérieuses; plus je la lis, plus je la reconnais applicable à ma position; vous allez en juger.

« Je vais sur ma onzième année, et déja je me vois, comme votre fleur, menacé de mourir en naissant. Une humeur que j'entends nommer *lymphatique* me tourmente depuis six mois. Dernièrement j'étais beaucoup mieux, et je comptais aussi sur le soleil d'avril; je vais à la campagne; je cours, je m'agite, sans penser à l'avenir;

« Je ne calcule pas si le temps est propice,
« Pourvu qu'à l'instant je jouisse.

De retour, je me sens excédé; le mal de mon pied augmente; me voilà au lit, plus malade que jamais;

« Un soudain retour de frimas
« Ramène brouillards et verglas.

Je reçois les soins assidus de mes parents et de quelques personnes qui m'aiment et s'intéressent à moi. Mais hélas! combien il m'en coute pour un moment d'imprudence! J'ai grand besoin, mon bon Génie, que celui qui m'a fait naître veille sur mes jours; il ne m'abandonnera pas; il purifiera l'air que je respire. Oh! oui, je sens renaître en moi l'espérance, en lisant ces vers que le doigt tutélaire du bon Génie semble avoir tracés tout exprès pour moi:

« Mais lorsqu'après quelque imprudence,
« Un péril vient te menacer,
« Ne perds jamais toute espérance...
« Le Dieu qui fit les fleurs songe à les protéger;
« Ne crains pas que sa providence
« Oublie un faible enfant au moment du danger.

« Charles Lys, à Bernay. »

J'ajoute quelques extraits d'autres lettres:

« Je compare la main bienfaisante qui sauve la fleur, à de tendres parents qui nous protègent. Cette fleur qui s'ouvre doit être comparée, ce me semble, à une jeune personne qui entre dans le monde sans protecteur. » (Mlle *Berthe B.....*, à Châlons-sur-Saône.)

« Tous les enfants qui ne veulent pas suivre les avis de leur papa et de leur maman, s'exposent à éprouver le même sort que cette pauvre petite fleur qui serait morte de froid, sans la main secourable qui l'a sauvée. C'est de même qu'un enfant qui a eu le malheur de commettre une faute; s'il s'en repend et s'il l'avoue, le bon Dieu lui pardonnera. » (Mlle *Jenny M....*, élève de l'institution de Mademoiselle Roy, à Besançon.)

« Oh! que vous me donnez un bon conseil à suivre, mon bon Génie! Si je l'observe, sûrement je m'en trouverai bien. Pour cela, je regarderai toujours le bien et le mal qui pourront m'arriver en cherchant le bonheur. » (M. *Anatole de Th......*, à Autun.)

« Trop souvent l'attrait du plaisir l'emporte sur la crainte du danger, et pourrait nous être funeste, si nos parents et notre bon Génie ne cherchaient à nous en garantir.

« Une réflexion que suggère cette fable, c'est que le meilleur moyen est de recourir à Dieu tout-puis-

sant, qui peut seul nous sauver, quand un danger nous menace. D'ailleurs,

« Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin? »

(Mlle *Aimée L.....*, à Vincennes.)

Je mentionnerai, comme méritant des éloges, les compositions de ceux et celles de mes plus jeunes correspondants et correspondantes dont les noms suivent:

Mlle *Eugénie T.....*, à Paris; Mlle *Héloïse F.....*, à Nancy; Mlle *Laure P.....*, à Saumur; M. *Eugène B.....*, à Paris; Mlle *Caroline G.....*, élève de l'institution de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mlle *Aimée B.....*, élève de l'institution de Mesdemoiselles Wouters, à Nancy; M. *Ernest de V....*, à Paris.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

On s'est distingué cette fois dans l'explication de la charade, dont le mot a été deviné par un grand nombre de mes correspondants. Quelques uns pourtant ont trouvé que ce mot était *chardonneret*, tandis que c'est *chardonnerets*, au pluriel, par la raison que le dernier, *rets*, est un mot qui n'a pas de singulier.

Voici plusieurs extraits des meilleures explications qui m'ont été données sur les trois parties, *char*, *donne* et *rets*.

« *Char*, sorte de voiture ancienne, où, chez les Romains, on plaçait le triomphateur, la tête ornée de lauriers. A ce char étaient attachées les dépouilles des prisonniers, que le vainqueur allait offrir à Jupiter dans le Capitole, situé sur le mont Capitolin. La course des chars était un des jeux favoris de la Grèce. En Crète, lorsqu'on voulait élire un roi, on choisissait plusieurs jeunes gens des familles les plus anciennes et les plus distinguées, et celui qui remportait le prix à la course était nommé roi. Les payens représentaient certaines divinités sur des chars: celui de Vénus était traîné par des colombes; celui de Junon par des paons; celui de Neptune par des chevaux marins, et celui de Bacchus par des tigres où des panthères. » (Mlle *Anna R.....*, élève de l'institution de Mademoiselle Roy, à Besançon.)

« Nous allons atteindre l'époque où le laborieux cultivateur, *triomphant* de ses peines, chargera sur *le premier* les dons de Cérès; et ce *triomphe*, à mon avis, en vaut bien d'autres qui sont achetés bien plus chèrement, puisque c'est aux dépends de la vie des braves enlevés aux *chars* dont je veux parler, et qui sont bien plus utiles dans nos champs que dans ceux de Mars. » (Mlle *Sophie G.....*, à Ivry.)

« Mars et Apollon ne vont guères à pied, excepté le mardi-gras; encore le *char* numéroté a-t-il la préférence. » (Mlle *Victorine G.....*, à Ivry.)

« *Donne*: l'action que ce verbe exprime est si belle, si douce, quand on compâtit aux maux que l'on soulage, que le plaisir de la personne qui donne est plus grand que celui de celle qui reçoit. Mais lorsqu'on y joint la hauteur, on en perd le plaisir et la gloire; car, quel que soit votre don, si vous le faites remarquer à la personne à qui vous donnez, la peine qu'elle éprouvera sera double du plaisir qu'elle aurait eu, si vous le lui eussiez offert de bonne grâce. » (Mlle *Lise K.....*, élève de l'institution de Mademoiselle Roy, à Besançon.)

« *Rets*: filet dans lequel on prend les oiseaux.

« Qu'on est méchant de faire mal à ces pauvres petits! Nous avons, dans notre jardin, un nid de fauvette; maman m'a bien défendu d'y toucher, et pensez si je contrarie cette pauvre fauvette qui a eu tant de peine à faire son nid. En voyant tous les soins que ces mères donnent à leurs enfants, je pensais avec la plus vive reconnaissance à tous ceux que Maman m'a prodigués depuis que j'existe. » (Mlle *Caroline G.....*, élève de la même institution.)

« Les *chardonnerets* sont de charmants petits oiseaux, les plus jolis des habitants ailés de notre pays. Leurs couleurs sont vives et agréablement disposées; ils sont très bons parents, ce qui est, à mon avis, une très grande qualité. Le père ne quitte jamais sa compagne pendant l'incubation. Ils font trois pontes par an; on les élève très bien en captivité. Leur chant mélodieux et varié est fort agréable à entendre. Ils sont extrêmement vifs; il leur faut toujours quelque chose à remuer. Lorsqu'on leur donne une nourriture saine et abondante, ils peuvent vivre neuf à dix ans. » (Mlle *Célinie de B.....*, au château de B......)

« Ce petit oiseau ressemble beaucoup au serin pour les formes et la grandeur: il réunit, en même temps, tous les avantages; docilité à l'épreuve, facilité à s'attacher, adresse singulière, douceur du chant, beauté du plumage, instinct et familiarité. L'obéissance et la docilité du *chardonneret* sont connues; on sait qu'on lui apprend sans peine différents exercices, tels que mettre le feu à des pétards, tirer des petits sceaux qui contiennent sa nourriture, etc. Enfin, la seule chose qui lui manque pour être admiré et recherché, c'est d'être rare et de venir d'un pays étranger. » (Mlle *Stéphanie de V.....*, au château de V.)

Je dois mentionner encore, comme méritant d'être particulièrement distinguées, les explications données par Mlle *Séraphine B....*, de l'institution de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mlle *Laure M.....*, à Dijon; Mlle *Caroline B.....*, à Gaillon.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 22 juin 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. No 8.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

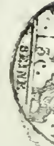
LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

L'IF.

J'ai visité dernièrement le parc de Versailles, et tout en admirant la splendeur, la magnificence et l'immensité de cette royale demeure, j'ai été singulièrement choqué de l'aspect désagréable que présentent une multitude d'*ifs* taillés en pains de sucre, qui bordent plusieurs allées des jardins, et qui, de loin, pourraient facilement être pris pour des tas de fumier. J'ai vainement cherché à m'expliquer par quel mauvais goût on avait été amené à choisir ce sombre feuillage pour ornement d'un parterre, et à déformer ainsi un arbre naturellement très beau. Il n'est pas de végétal, en effet, que la main de l'homme ait si indignement maltraité. Parce que l'*if* est touffu et qu'il se tond aisément, on avait imaginé autrefois de le tailler de cent manières, de lui donner les formes les plus bizarres. Il envahissait tous les grands jardins, il masquait les habitations, il offrait de tous côtés à l'œil des masses de verdure triste, d'une uniformité ennuyeuse; ou bien il représentait grossièrement mille objets sans goût et sans grâce, des figures colossales, des animaux, des globes, des tours, des girandoles, des guerriers armés, des chasseurs avec leurs fusils, des hommes fumant leur pipe, etc. On en voit encore de taillés de la sorte, dans quelques jardins en Flandre et en Hollande; mais en France l'usage en est passé, on y abandonne maintenant l'*if* à lui-même, et l'on a raison, car la forme qu'il présente dans son état naturel, est infiniment plus belle et plus agréable que toutes celles qu'il peut recevoir de la main de l'homme. Sa hauteur est de vingt à trente pieds; son tronc droit et d'un rouge sombre, acquiert quelquefois une grosseur considérable. Son feuillage épais, qui a quelque ressemblance avec celui du sapin, conserve toute l'année sa verdure foncée. Sa véritable place est dans les bosquets d'hiver; mais employé avec ménagement dans les bosquets printaniers et d'été, il y produit un contraste agréable avec les arbres de ces deux saisons. L'*if* est excellent aussi pour former des haies et des palissades qui deviennent d'une force et d'une épaisseur impénétrables. Cet arbre, qui a une racine dure et profonde, croit lentement et vit très long-temps. On voit, dans le comté de Surrey, en Angleterre, à Northbury-Park, des *ifs* que l'on prétend être contemporains de Jules César. Telle était du moins la tradition du pays sous le règne d'Élisabeth, et cette princesse vint les voir comme on visite un ancien monument. Mais plusieurs botanistes ont contesté la réalité de ce fait, est assurent que l'*if* ne vit pas en général plus de deux cents ans.

Les anciens plantaient des *ifs* dans les cimetières,



et cette coutume est encore quelquefois suivie. Le feuillage sombre de cet arbre est véritablement très propre à nourrir les idées tristes qu'inspirent naturellement ces lieux. On rapporte qu'un Anglais fort riche, inconsolable de la perte de sa femme, avait couvert son parc de cyprès, de sapins, de genèvriers, et de tous les arbres et arbrisseaux les plus lugubres. Une quantité prodigieuse d'*ifs* de tous les âges entouraient le château. C'était un bâtiment isolé et de forme gothique; il était construit en pierres alternativement noirâtres et blanches, ce qui le faisait paraître comme revêtu d'un large drap mortuaire.

Les anciens ont regardé l'*if* comme un poison, et il paraît, en effet, que certains animaux ne peuvent manger son feuillage impunément. Cependant les expériences faites à ce sujet ne s'accordent pas. Le plus sûr, en pareil cas, est de ne pas s'y fier; au reste je ne crois pas nécessaire de recommander à mes lecteurs de ne point brouter les *ifs* qu'ils rencontreront.

Cet arbre fournit un des plus beaux bois indigènes que l'on puisse employer pour l'ébénisterie et la tabletterie. Ce bois est dur, d'un beau rouge orangé, plus ou moins foncé, selon l'âge de l'arbre, et il reçoit un poli très vif.

L'écorce de l'*if* donne une glu dont les oiseleurs se servent pour la pipée.

Voilà, mes amis, tout ce que m'ont suggéré à vous dire les *ifs* des jardins de Versailles.

MOTS A L'OREILLE,

Soufflés par une jeune correspondante du bon Génie, qui les a recueillis dans ses lectures.

Il est plus court et plus utile de céder aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

On ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est disposé à se pardonner réciproquement ses petits défauts.

Celui que sa position met au-dessus des autres, et par conséquent à couvert de la repartie, ne doit jamais faire de railleries piquantes.

La présomption est presque toujours compagne de l'incapacité.

La modestie est aux talents et aux vertus ce que la pudeur est à la beauté.

La sobriété dans le plaisir est aussi nécessaire pour conserver à l'âme la faculté de le sentir, que la tempérance l'est au corps pour le maintenir en santé.

On devrait peindre la bienfaisance avec un voile, comme la pudeur, posant un doigt sur sa bouche, comme le silence; et la reconnaissance, au contraire, avec une trompette, comme la renommée.

On peut donner sans être bienfaisant, et s'acquitter sans être reconnaissant; la bienfaisance et la reconnaissance consistent, non dans l'action même, mais dans le sentiment qui l'inspire.

LE GRIMOIRE.

Je sors pour deux heures, dit un jour M. de Valrose à Pauline et Julien, ses deux enfants; allez jouer dans le cabinet du jardin, vous y trouverez du nouveau. Amusez-vous; ne vous disputez pas, et sur-tout, ne vous pressez pas de vouloir deviner ce que vous ne pouvez apprendre qu'avec de l'attention et de la patience. — Courons, ma sœur, dit Julien. — Noue ton cordon, mon frère, dit Pauline, car en courant ainsi, tu tomberas le nez par terre. — Merci, ma sœur; allons, donne-moi la main, et ne faisons qu'un saut d'ici au cabinet vert. Je parie que Papa nous y a préparé quelque surprise.

JULIEN (*chantant sur l'air de la Sauteuse.*)

Au jardin, vite au jardin,
Courons, chère Pauline,
Au jardin, vite au jardin,
Courons... tra là là din.

PAULINE: *Tra là là din!* La rime y est. Vraiment, tu fais des chansons comme un almanach! Ah ça! dis-moi ce que cela veut dire, *tra là là din?*

JULIEN: Cela veut dire... attends!... cela veut dire... Et toi, la petite docteur! dis-moi ce que veut dire *miron ton ton ton, mirontaine?*

PAULINE: C'est bien différent! ça veut dire... ça ne veut rien dire; c'est pour faire aller l'air.

JULIEN: Eh bien! *tra là là din*, c'est pour faire aller la rime.

PAULINE: Ça ne se fait pas: il faut toujours que la rime signifie quelque chose.

JULIEN: Tu crois ça, madame la savante!

PAULINE: Oui, je crois ça. Trouve-moi une chanson où la rime ne signifie rien.

JULIEN: Il y en a beaucoup.

PAULINE: Cite m'en une seule.

JULIEN: Attends... au clair de la lune... non, pas celle là...

PAULINE: Te voilà bien embarrassé, avec ton *tra là là din.*

JULIEN: Bast! j'en connais plus de vingt chansons, qui riment en bêtises!

PAULINE: Une seule petite, là, une seule!

JULIEN: Attends!...

Pauline : Quand on veut toujours avoir raison, on s'empêtre de plus en plus.

Julien, *triomphant.*

Les cailloux touchent la terre,
Tire lire lire,
Tire lire laire,
Les cailloux touchent la terre,
Lire lon fa.

Pauline : Érudition du pont cassé!

Julien : Eh bien! trouve-moi une autre rime.

(*Il chante.*)

Au jardin, vite au jardin,
Courons...

Pauline, *chantant.*

Sur ce refrain.

Julien : En duo, ma sœur! en duo!

Au jardin, vite au jardin,
Courons, chère Pauline,
Au jardin, vite au jardin,
Courons sur ce refrain.

Et voilà nos deux enfants en face du cabinet vert. Mais ô malheur! la porte est fermée, et la clef n'est pas à la serrure!

Pauline : Visage de bois!

Julien : Pour un rien, j'enfoncerais la porte.

Pauline : Ça ferait une belle chose, quand mon Papa reviendrait!

Julien : Allez jouer dans le cabinet du jardin, mes enfants! oui, allez! j'ai fermé la porte et emporté la clef. Que veut-il que nous fassions, mon Papa, à présent, avec son attention et sa patience? Attention : la porte est fermée! Patience : elle s'ouvrira toute seule!

Pauline : Non, mais regarde, il y a quelque chose d'écrit au crayon, sur la porte.

Julien : Que m'importe ce grimoire? cela ne me donnera pas la clef.

Pauline : Peut-être!... Attends... (*Elle lit.*) La clef du cabinet est dans le deuxième vase de fonte, à droite du perron, au pied d'un géranium.

Julien : Vive Papa! le grimoire est bon à quelque chose!

Pauline : Oui, quand on sait lire.

Julien : Ou quand on a une sœur savante.

Pauline : Ah! que la clef est dure à tourner.

Julien : Donne! donne! j'en viendrai bien à bout; ce n'est pas tout d'être savante; il faut avoir de la force. Tiens, voilà la porte ouverte.

Pauline : Ah! les jolis coffres, qui sont sur notre table!

Julien : C'est du bois de citronnier. Ouvrons vite... Allons! c'est le jour des clefs en voyage! où trouver celles-ci maintenant? il n'y a pas de grimoire sur ces coffres-là.

Pauline : Hélas! non!

Julien : Je vais visiter tous les vases de fonte et toutes les caisses d'oranger du jardin.

Pauline : Visitons d'abord la table.

Julien : Il n'y a rien d'extraordinaire...

Pauline : Que mon livre des Nouveaux Contes à Henriette, qui se trouve là, sans que je l'y aie mis hier.

Julien : Interroge un peu la fée Réséda : elle te donnera peut-être le secret d'ouvrir nos coffres.

Pauline : Pourquoi non? Te souviens-tu, Julien, de la chambre qui parle?

Julien : Comme ci, comme ça, relis-moi ce conte, ma sœur; il m'a bien amusé.

Pauline : Volontiers... Ah! voici deux petites lettres : A mademoiselle Pauline, à monsieur Julien.

Julien : Lis bien vite : ces lettres-là vont nous donner la clef du mystère.

Pauline, *lisant :* Le coffre de Pauline est le plus foncé en couleur; la clef...

Julien : La clef! va donc! va donc! la clef!...

Pauline, *continuant :* La clef... est dans le coffre de Julien!

Julien : Nous voilà bien avancés! Et la clef de mon coffre à présent!

Pauline : Nous allons sans doute apprendre, dans ta lettre, la cachette de ta clef.

Julien : Lis donc ma lettre, car je n'en pourrai jamais venir à bout.

Pauline, *lisant :* Je vous défends, Pauline, de lire la lettre de votre frère, ni de lui dire où est la clef. C'est à lui d'en venir à bout, et de se rappeler ma sentence ordinaire : *attention* et *patience.*

Julien : Oui, patience! Voilà six mois que j'épelle, Dieu sait comment! et mon Papa espère qu'en deux heures je vais déchiffrer de l'écriture, moi qui peux à peine assembler quelques mots dans un livre!

Pauline : C'est très agréable d'avoir ma clef dans ton coffre : on me punit, moi, de ce que tu es paresseux!

Julien : Patience! Patience! ma chère petite sœur!

Pauline : Attention! attention! mon cher petit frère!

Julien : Voyons-là donc, cette maudite lettre!... Ah! elle est écrite en lettres moulées! Oh! si je pouvais en venir à bout! *M, o, mo; n, c, h.* Pauline, comment ça fait-il, *n, c, h?*

Pauline : Ça ne fait rien.

Julien : Ça doit pourtant faire quelque chose.

Pauline, *regardant :* C'est que tu assembles mal. Tiens : *M, o, n.*

Julien : *M, o, n, mon.*

Pauline : *C, h, e, r.*

Julien : *Cher, mon cher.* Bon, voilà déjà un petit commencement!... Écoute, Pauline, en me faisant

lire toi-même, avec le bout de tes ciseaux, et me soufflant un peu, j'en viendrai à mon honneur.

Pauline : Mon Papa ne m'a pas défendu de te faire lire; au contraire, il me le recommande sans cesse.

Julien : Et tu me négliges beaucoup.

Pauline : Ce qui t'arrange assez.

Julien : Cette fois-ci, du moins, t'y voilà intéressée pour ton propre compte.

Pauline : Ah! cher Juliot! je n'ai pas besoin de ça; je desire tant que tu sois instruit et que tu contentes Papa!

Julien : Je vais terriblement m'appliquer.

Pauline : Si tu viens à bout de lire ta lettre, je suis sûre que nous trouverons de jolies choses dans nos coffres.

Julien : Des couleurs et des joujoux!

Pauline : Des bijoux, un nécessaire peut-être!

Julien : Le tout parsemé de pralines, ou de pastilles de chocolat!

Pauline : A l'ouvrage! attention!

Je fais grâce à mes jeunes lecteurs, qui lisent, Dieu merci, couramment, de leur ânoner la lettre de Julien : la voici telle qu'il la déchiffra, un peu soufflé, peut-être, par la bonne sœur Pauline.

« Mon cher Julien, la clef de ton coffre se trouve à la dernière page de ton abécédaire. Va la chercher, et réfléchis à la place où je l'ai placée. »

Julien : C'est clair! à la fin de ton abécédaire! Mon Papa veut dire que je devrais avoir fini ce livre d'épellation; et il a mis ta clef, à toi, dans mon coffre, afin de te prouver que tu dois te piquer d'honneur pour me pousser dans la lecture. Oh! mon Papa enveloppe toujours des leçons dans les présents qu'il nous fait.

Pauline : Enfin, la voilà donc, ta clef! ouvre vite!

Julien : Ah! les jolies coquilles! les beaux cristaux! les belles pierres! qu'est-ce que c'est que tout cela?

Pauline : Chaque pièce est étiquetée : mine d'étain, souffre cristalisé, fer de l'ile d'Elbe!... Tu liras tous les noms.

Julien : Oh! voici un petit livre!

Pauline : C'est l'histoire naturelle de tes coquilles et de tes minéraux.

Julien : Ah! Pauline! et un cahier de dessins qui représentent mes coquilles et mes minéraux : il n'y a plus qu'a les enluminer; quel bonheur!

Pauline : Voilà des cristaux jaunâtres et blancs, qui pourraient bien venir des mines de Cocagne!

Julien : Vraiment oui! Goûte : c'est du sucre candi!

Pauline : Voyons mon coffre! la main me tremble de plaisir et d'impatience... Un collier de corail! un étui d'ambre! une bonbonnière de nacre! un assortiment de perles de toutes les couleurs!... Ah! un album en maroquin avec des fermoirs d'or... et rempli de dessins.

Julien : Voyons! voyons! ah! les jolis présents que Papa nous a faits!

Pauline : Tiens, goûte à ces perles là : elles sont en chocolat. Conviens, mon cher Juliot, qu'il est bon de savoir déchiffrer le grimoire! A. D.

L'ÉGLANTINE ET LA ROSE.

FABLE.

Auprès d'un superbe rosier,
Un jardinier, par négligence,
Avait laissé grandir un sauvage églantier.
Une rose étalait, d'un air de suffisance,
Sa centuple corolle au sommet du premier;
Tandis que l'églantine entr'ouvrait en silence,
Tout au bas du buisson, un bouton printanier.
« Que cette fleur est fraîche et belle! »
Dit un jeune berger passant près de ces lieux;
« Je veux l'offrir à mon Adèle,
« Pour en parer ses blonds cheveux. »
« — Entendez-vous, ma sœur? » dit avec modestie
L'églantine à la rose; « on vous trouve jolie! »
Mais la simple fleur se trompait,
Car c'était d'elle qu'on parlait;
Elle reconnut sa méprise,
Et son teint rougit de surprise,
Quand elle vit qu'on la cueillait. L. P. J.

QUESTIONS PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

J'invite mes jeunes correspondants des deux sexes, qui composent la grande division, comme étant âgés de plus de onze ans, à vouloir bien répondre à la question suivante :

Quels sont les sentiments et les pensées que vous inspire le spectacle d'une belle soirée d'été, dont je vous prie de me faire la description?

A propos de la description que je demande, je crois devoir rappeler l'article que j'ai donné, il y a près d'un an, sur *le naturel dans le style*.

Je propose cette autre question à mes jeunes correspondants âgés de moins de onze ans, qui forment la petite division, et je les prie d'y répondre avec sincérité et abandon :

Lequel préférez-vous, du travail ou du jeu? et pourquoi?

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 13 juillet prochain, et je renouvelle encore l'invitation de ne pas dépasser ce terme, car j'ai toujours le regret de recevoir des lettres tardives qui ne peuvent pas concourir.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 29 JUIN 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 9.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES CORNES.

Diverses espèces d'animaux ont été pourvues, selon leurs besoins, d'armes défensives ou d'armes offensives. Dans le nombre des premières, figure l'écaille qui recouvre le corps de la tortue, et dont l'industrie de l'homme a tiré parti pour l'employer à différents usages d'utilité ou d'agrément, ainsi que j'ai eu, dans le temps, l'occasion de vous le dire. Parmi les secondes, c'est-à-dire les armes offensives, on peut placer en première ligne *les cornes* que certains animaux portent sur leur tête, et dont la substance solide et susceptible d'être élaborée de diverses manières, est employée à-peu-près aux mêmes usages que l'écaille, quoique beaucoup moins estimée que celle-ci.

Il y a des *cornes* de deux sortes très distinctes: les unes, qu'on appelle plus particulièrement *bois*, telles que celles du cerf, du daim, du renne, etc., et qui sont d'une nature tout-à-fait semblable à celle des os; les autres, telles que celles du bœuf, du bélier, du bouc, du chamois, etc., qui sont des *cornes* proprement dites, composées d'une substance particulière appelée substance *cornée*. C'est de celle-ci seulement que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Sur le front des animaux qui les portent, ces *cornes* ont pour base une cheville osseuse, qui est une protubérance de l'os même du front, en forme de cône. Sur cette cheville suinte une matière gélatineuse, qui se dessèche et forme comme un cornet qui l'entoure. Cette substance devenue solide en se desséchant, ne tombe pas, et il se fait sans cesse de nouveaux cornets qui s'emboitent tous les uns dans les autres; le premier fait est repoussé en haut, et le dernier est immédiatement sur la cheville osseuse dont il prend la figure.

Comme il se forme un cornet dans l'espace de chaque année, on peut reconnaître l'âge d'une *corne*, en comptant le nombre des cornets ainsi emboités; car leur bord est souvent visible, sur-tout chez les gazelles et chez les chèvres; les anneaux qu'on remarque sur leurs *cornes*, ne sont que les bords de chaque cornet. Les ongles des animaux, le bec des oiseaux, croissent absolument de la même manière; c'est-à-dire que l'os qui leur sert de base transsude une matière gélatineuse, qui prend sa forme, et qui se durcit à l'air.

Pour employer la corne dans les arts, il faut la ramollir, afin de pouvoir la mouler et lui donner les formes qu'on desire. On l'amollit, en la faisant tremper, pendant une huitaine de jours, dans une espèce de lessive où il entre de l'urine, de la chaux vive, de la cendre et du sel. Après qu'elle a séjourné dans cette



préparation, on peut la pétrir à volonté, et la mouler, comme toute substance molle et pâteuse; puis elle se durcit de nouveau à l'air, reprend toute sa solidité, et peut recevoir un beau poli.

Lorsqu'on veut que la *corne* imite l'écaille, on la réduit en lames; ensuite on y applique, d'espace en espace, une pâte composée de chaux vive, de litharge et de lessive de savon. Les places couvertes de ce mélange deviennent d'un brun opaque; les autres conservent la couleur naturelle de la *corne;* et il en résulte des nuances à-peu-près semblables à celles que présente l'écaille, quoique moins vives, moins pures et moins brillantes. La ressemblance est quelquefois telle, qu'à une petite distance on peut y être facilement trompé, et prendre, par exemple, un peigne de *corne* pour un peigne d'écaille. Au reste, si la personne qui porte le peigne de *corne*, est assez vaine par fois pour desirer qu'il trompe les yeux d'autrui et passe pour être d'écaille, je suppose que la *corne* elle-même n'a pas tant de prétention, et qu'elle se console d'être un peu moins belle que l'écaille, en se rendant un peu plus utile.

CORRESPONDANCE.

J'ai reçu la lettre suivante, que je me fais un plaisir d'insérer ici, avec le récit historique qui y était joint. Ce récit me semble doublement intéressant, et par le rapport qu'il présente avec un trait à peu près semblable attribué à notre roi Henri IV, et à cause du nom de l'illustre écrivain qui en a retracé les détails pour la jeunesse. Pour moi personnellement, il a de plus l'intérêt de provenir d'une source bien aimable, et j'avoue qu'il m'a été très doux d'apprendre ainsi que j'avais des lecteurs et des amis dans la Grande-Bretagne. Voici la lettre :

« Hastings, 20 mai 1828.

« Mon bon Génie, vous ne savez peut-être pas que vous avez de petits amis en Angleterre; c'est pourtant vrai, et je ne crois pas que votre joli journal fasse plus de plaisir aux petites françaises, qu'à mon frère, ma sœur et moi. Je ne puis pas, comme elles, répondre à vos questions, parce que je suis trop loin et que mes lettres n'arriveraient pas à temps; mais j'ai vu que quelques uns de vos jeunes amis vous traduisaient de petites histoires pour votre journal, et j'ai pensé à essayer d'en faire autant. Je vous ai traduit un morceau de l'histoire d'Écosse que sir Walter Scott a bien voulu écrire pour les enfants. J'espère que vos abonnés français aimeront autant ce trait d'un roi écossais, que j'ai aimé celui qu'on m'a raconté de votre bon roi Henri IV, et qui y ressemble un peu.

« Adieu, mon bon Génie, nous vous aimons tous les trois beaucoup.

« Ellen Saint-C.... »

AVENTURES DE JACQUES V, ROI D'ÉCOSSE,

QUAND IL VOYAGEAIT DÉGUISÉ.

Jacques V, père de Marie Stuart, avait coutume de parcourir le pays, déguisé en simple particulier, afin de pouvoir entendre les plaintes qui autrement ne seraient jamais parvenues à ses oreilles, et peut-être aussi pour partager certains amusements dont il n'aurait pu jouir au milieu de sa dignité royale. C'était aussi un usage de Jacques IV, son père, et l'on raconte plusieurs aventures qui leur sont arrivées dans ces occasions.

Quand Jacques V voyageait ainsi déguisé, il portait un nom connu seulement de quelques uns de ses principaux gentilshommes et serviteurs; il s'appelait *le bonhomme de Ballengiech.* Ballengiech est un défilé rapide qui passe derrière le château de Stirling. Un jour que le roi donnait une fête dans ce château, il envoya chercher du gibier sur les collines voisines; les daims furent tués et mis sur des chevaux, pour être transportés à Stirling.

Malheureusement, ils avaient à passer devant le château d'Arnpryor, qui appartenait à un chef des Buchanans, qui avait alors plusieurs convives chez lui. Il était tard; ils n'avaient pas grand' chose à manger, quoiqu'ils eussent un peu trop à boire. Le chef, voyant une quantité de venaison fraîche passer devant sa porte, s'en saisit, malgré les remontrances des garde-chasses qui lui dirent que ce gibier appartenait au roi d'Écosse; il répondit insolemment que, si Jacques était roi d'Écosse, lui, Buchanan, était roi de Rippen. Rippen était le nom du district où le château d'Arnpryor se trouvait situé. En apprenant ce qui venait d'arriver, le roi monta sur-le-champ à cheval, et s'en vint de Stirling à la maison de Buchanan, où il trouva un montagnard robuste et d'un aspect sauvage, en sentinelle à la porte, une hache sur l'épaule. Le terrible gardien refusa l'entrée au roi, en disant que le seigneur d'Arnpryor était à dîner, et ne voulait pas être dérangé. « Allez toujours vers votre maître, mon brave homme, dit le roi; et dites-lui que *le bonhomme de Ballengiech* est venu visiter *le roi de Rippen.* » Le portier s'en vint, en murmurant, dire à son maître qu'il y avait à la porte un drôle avec une barbe rouge, qui se faisait appeler *le bonhomme de Ballengiech,* et qui avait l'insolence de

s'inviter à dîner avec *le roi de Rippen*. Aussitôt que Buchanan entendit ces paroles, il sut que le roi était là en personne; il descendit se mettre à genoux devant Jacques, et demander pardon de sa conduite insolente. Mais le roi qui voulait seulement lui faire peur lui pardonna bien volontiers, et entrant dans le château, mangea de sa propre venaison que Buchanan lui avait prise.

Buchanan d'Arnpryor fut toujours appelé, depuis, *le roi de Rippen*.

Dans une autre occasion, le roi, seul et déguisé, eut une querelle avec des Bohémiens ou autres vagabonds, et fut assailli par quatre ou cinq d'entre eux, tout près du pont de Cramond. Le roi monta sur le pont qui, étant haut et étroit, le mit en état de se défendre avec son épée contre les gens qui l'attaquaient. Il y avait un pauvre homme qui battait du blé dans une grange tout près de là; il sortit en entendant le bruit de la querelle, et voyant un homme seul se défendre contre plusieurs, il se mit vaillamment de son parti, et fit si bien jouer son fléau de ça et de là, que les Bohémiens furent obligés de s'enfuir. Le laboureur mena ensuite le roi dans la grange, et lui apporta un bassin et une serviette pour laver le sang dont son visage et ses mains étaient couverts; il l'accompagna enfin une partie du chemin vers Édinbourg, en cas qu'il fût encore attaqué. Sur le chemin, le roi demanda à son compagnon quel était son nom et qui il était. Il repondit qu'il se nommait Jean Howieson, et qu'il était un vassal de la ferme de Braehead, près de Cramond, qui appartenait au roi d'Écosse. Jacques demanda au pauvre homme s'il y avait quelque chose dans le monde qu'il desirât particulièrement; l'honnète Jean confessa qu'il se croirait l'homme le plus heureux de l'Écosse, s'il était propriétaire de la ferme dont il était vassal. Il demanda ensuite à Jacques son nom; Jacques répondit qu'il s'appelait *le bonhomme de Ballengiech*, qu'il était un pauvre homme qui avait une petite charge dans le palais; mais il ajouta que, si Jean Howieson voulait venir le voir le dimanche suivant, il tâcherait de payer le bon service qu'il lui avait rendu, et au moins lui ferait voir les appartements royaux. Jean, comme vous supposez bien, mit ses plus beaux habits et s'en vint frapper à une porte de derrière du château, demandant *le bonhomme de Ballengiech*. Le roi avait donné des ordres pour qu'on le laissât entrer; et Jean trouva son ami *le bonhomme*, dans le même déguisement qu'il portait lors de leur première rencontre. Le roi, continuant le rôle d'officier subalterne, conduisit Jean Howieson d'un appartement à un autre, et ce brave homme amusa beaucoup le roi par son étonnement et ses remarques. Enfin, Jacques lui demanda s'il aimerait à voir le roi; Jean répondit que rien ne lui plairait davantage, s'il pouvait le faire sans offenser personne. *Le bonhomme de Ballengiech* promit, comme vous le pensez bien, que le roi ne serait pas offensé. « Mais, dit Jean, comment pourrai-je connaître le roi, au milieu des gentilshommes qui seront autour de lui? — Cela est bien aisé, répliqua son compagnon; tous les autres auront la tête nue, le roi seul gardera son bonnet. » En parlant ainsi, le roi introduisit le paysan dans une grande salle pleine des gentilshommes et des officiers de la couronne. Jean fut un peu effrayé et se pressa contre son conducteur; mais il ne pouvait pas distinguer le roi. « Je vous ai dit que vous le connaîtriez à son chapeau, dit *le bonhomme*. — Eh bien, dit Jean, après avoir encore regardé autour de la chambre, ce doit être ou moi, ou vous, car tous, excepté nous deux, ont la tête nue. » Le roi se mit à rire de la réponse de Jean; et afin que le brave paysan eût aussi sujet de se réjouir, il lui fit présent de la ferme de Braehead qu'il desirait tant de posséder, à condition qu'il serait prêt à présenter une aiguière et un bassin pour laver les mains du roi, quand sa majesté viendrait à Holyrood(1), ou quand elle passerait sur le pont de Cramond. C'est pour cela qu'en 1822, lorsque George IV vint en Écosse, le descendant de Jean Howieson de Braehead, qui possède encore la ferme qu'on a donnée à son ancêtre, parut à une fête solennelle, et présenta à sa majesté de l'eau dans une aiguière d'argent afin de remplir les fonctions qui lui avaient valu ses terres.

Le règne de Jacques V ne fut pas seulement remarquable par ses aventures personnelles et ses amusements, mais il est encore honorablement distingué par des lois sages faites pour le gouvernement de son peuple, et pour réprimer les crimes et les violences qui se pratiquaient dans ces temps là.

LITHOGRAPHIE.

Encore une leçon de prudence, en lithographie, mes amis: un jeune garçon à moitié noyé et soutenu sur l'eau par ses camarades qui jettent de grands cris et qui appellent au secours.

Peut-être ce jeune garçon était-il un petit téméraire qui aura voulu entreprendre un trajet au-dessus de ses forces, ou bien se risquer dans quelque endroit dangereux, dans un courant rapide, dans un tourbillon qu'il n'aura pas pu couper, dans des eaux remplies de plantes aquatiques où ses jambes et ses bras se seront embarrassés; que sais-je, moi?

---

(1) Palais des rois d'Écosse, à Édimbourg.

Peut-être était-il un petit mauvais plaisant, qui se sera amusé quelquefois à faire semblant de se noyer pour épouvanter ses camarades, et se moquer d'eux quand ils arrivaient à son aide; de manière que, se trouvant un jour réellement en péril, on n'aura pas eu égard à ses premiers cris, et on sera arrivé un peu tard pour le secourir.

Avis à ceux d'entre vous qui se livrent par fois à l'exercice utile et salutaire de la natation, de ne faire en pareil cas ni vaines fanfaronnades, ni sottes plaisanteries.

AVIS DIVERS.

Il m'est arrivé un petit malheur, pour lequel, bien qu'il n'y ait pas trop de ma faute, je dois des excuses à mes chers correspondants. J'avais un petit registre sur lequel je tenais note des questions qu'ils m'adressaient, et dans le nombre desquelles, par parenthèse, il s'en trouvait quelques unes d'un peu anciennes, mais qui pourtant n'étaient point oubliées. Or, dans mes derniers déménagements de papiers, de la ville à la campagne, je ne sais comment ce registre s'est si bien égaré que je ne puis plus le retrouver. Aller rechercher ces questions dans ma correspondance, serait un rude travail, et j'espère que mes jeunes amis et amies voudront bien m'en dispenser; il leur sera infiniment plus facile de me répéter, à la première occasion, les questions qu'ils m'avaient adressées et auxquelles je n'avais pas encore répondu. Je tâcherai de réparer mon étourderie, en mettant le moindre délai possible à m'acquitter envers eux.

Je ferai observer, toutefois, qu'il y a de certaines questions auxquelles je crois pouvoir me dispenser de répondre, parceque la solution en peut être trouvée dans le premier dictionnaire venu. Par exemple, on m'a demandé ce que signifie le mot *scapel,* dont je me suis servi dans mon article sur les grenouilles. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour voir que le *scapel* est un instrument tranchant dont on se sert pour disséquer.

Je prends note des questions contenues dans les dernières lettres; il n'est pas besoin de me répéter celles-ci.

— J'ai une autre prière à faire à mes correspondants des deux sexes, c'est de vouloir bien indiquer chaque fois leur âge au-dessous de leur signature, au moins ceux qui sont âgés de moins de onze ans. A défaut de cette indication, ne pouvant me rappeler toujours exactement l'âge de chacun de ceux que je connais déjà, et ne pouvant, tout Génie que je suis, deviner celui des nouveaux, je me trouve exposé à mettre tel ou tel dans une division qui n'est pas la sienne. A l'avenir, toutes les fois que l'âge ne sera pas indiqué, on sera classé dans la grande division.

— Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er juillet 1827 pour un an, ou du 1er janvier 1828 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juin courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 6 juillet prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros suivants.

ANECDOTE.

Dans une école de jeunes filles pauvres, de Paris, les élèves remarquèrent un jour, il y a quelque temps, qu'une de leurs compagnes pleurait pendant la leçon du matin. Quand vint l'heure de la récréation, deux ou trois l'entourèrent, pour connaître la cause de son chagrin. Après beaucoup de difficultés, elles parvinrent à lui arracher l'aveu qu'il n'y avait pas de pain chez ses parents. En un instant une corbeille fut remplie de morceaux de pain apportés par chaque jeune fille pour son goûter; et la petite affligée fut suppliée d'emporter chez elle ces frugales provisions, offertes par de bons cœurs qu'animait un sentiment tout à-la-fois d'humanité et d'amitié.

CHARADE.

A son travail quiconque est mon premier
Dans ses progrès fait mon dernier,
Et dans chaque leçon peut-être
Au nez du plus patient maître
Doit faire monter mon entier.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions proposées dans le numéro précédent.)

ERRATUM.

Ce que c'est que de courir les champs, quand on devrait être à ses affaires! Cela est cause que le numéro de dimanche dernier, dont je n'ai fait que parcourir l'épreuve à la hâte, contient un grosse faute qu'il faut rectifier aujourd'hui. A la 22e ligne de la première colonne de la page 32, au lieu de *ânoner*, lisez *anonner*.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 6 juillet 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. N° 10.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES CRAPAUDS.

J'ai parlé, il y a peu de temps, des *grenouilles*, et je les ai comparées aux *crapauds*, d'une manière peu avantageuse pour ces derniers; il ne serait pourtant pas juste de laisser subsister contre eux une prévention trop forte; c'est pourquoi je me propose d'examiner aujourd'hui sur quoi elle est fondée. Si mes jeunes lectrices ont assez de fermeté pour surmonter le dégoût que pourra leur inspirer le titre seul de cet article, peut-être trouveront-elles, après l'avoir lu, qu'on a poussé un peu trop loin la haine vouée à ce malheureux animal, qu'il ne mérite pas une proscription si absolue, et qu'il n'est même pas indigne de quelque intérêt.

Quoiqu'il y ait beaucoup de rapports entre la forme des *crapauds* et celle des *grenouilles*, il serait cependant difficile de les confondre avec elles. La tête des *crapauds* représente un triangle à angles très obtus ou plutôt arondis; leurs yeux sont vifs, leur bouche est grande et rarement garnie de dents. Leurs pattes sont si courtes, qu'elles servent peu à la marche; aussi les *crapauds* rampent-ils presque tous; ils sont aussi trapus que les *grenouilles* sont sveltes, aussi lourds qu'elles sont légères. Leurs formes sont grossières, leurs couleurs tristes et ternes, au lieu d'être vives et brillantes comme celles des *grenouilles;* et de plus, leur corps est généralement couvert de pustules d'où suinte une liqueur nauséabonde et quelquefois irritante.

Tout cela ne fait pas un joli animal, j'en conviens; mais c'est bien assez pour lui d'être aussi disgracieux, sans qu'on ajoute encore à son malheur, en lui attribuant de mauvaises qualités qu'il n'a pas. Ainsi, l'on a cru long-temps que cette humeur blanche et fétide qui suinte de son corps et qu'il lance quelquefois par son anus, était un poison; beaucoup de personnes même le croient encore, et pourtant il n'en est rien, du moins dans nos climats. Cette liqueur n'a aucune action sur la peau nue; seulement elle peut causer une petite inflammation locale, quand elle entre dans une blessure. Il paraît toutefois que, dans les pays chauds, il se trouve des *crapauds* chez qui cette liqueur est plus âcre et peut occasionner des accidents plus graves. Quant à la morsure du *crapaud,* quelque tenace qu'elle soit, elle est sans inconvénient, et peut tout au plus produire, lorsque la peau a été entamée, une petite inflammation locale qui n'a jamais de suites.

On a fait bien d'autres contes sur les *crapauds:* on a prétendu qu'ils avaient la faculté de charmer les hommes et les animaux par leur seul regard; on a

dit qu'ils soutenaient des combats avec les serpents les plus gros et les plus venimeux; mais de tels préjugés sont si grossiers, qu'ils n'ont pas besoin d'être réfutés. La vérité est que ces tristes animaux, bien loin de pouvoir faire tant de mal, n'ont que de très faibles moyens de défense, et qu'ils sont mangés eux-mêmes par presque tous les serpents, par les brochets et autres poissons carnassiers, par les cigognes, les oiseaux de proie, les renards, les loups, les hérissons, et qu'enfin ils servent de pâture à une multitude d'ennemis. Lorsqu'ils sont surpris, ils n'ont pas même la ressource de la fuite, car ils sont trop lourds, aussi ne cherchent-ils point à se sauver; au contraire, ils s'arrêtent subitement, enflent leur corps, le rendent dur et élastique à un haut degré, font sortir, des verrues de leur peau, et lancent par leur anus la liqueur nauséabonde dont j'ai parlé, puis enfin, quand ces faibles moyens sont épuisés, ils cherchent à mordre l'objet qui se présente. Mais avec tout cela, il n'y a pas de quoi résister à un ennemi qui a des dents ou un bec; ce n'est qu'une fureur impuissante.

Quant à eux, ils se nourrissent de vers, d'insectes, de petits coquillages. C'est la nuit seulement que la plupart des espèces de *crapauds* vont à la poursuite de leur proie. On les voit aussi sortir de leurs retraites après la pluie: souvent alors, un canton qui ne semblait pas en recéler une heure avant, en paraît infesté une heure après. Ce phénomène est sur-tout remarquable à la suite des pluies chaudes de l'été, lorsque les petits *crapauds*, nés au printemps, ont quitté la forme de *têtards* et achevé leurs transformations. On en a vu quelquefois des bois humides tellement garnis, qu'on ne pouvait mettre un pied devant l'autre sans en écraser plusieurs; on eût dit, et les gens ignorants l'ont cru souvent, qu'ils fussent tombés avec la pluie, ou que les gouttes de pluie eussent été transformées en *crapauds*.

Dans les pays où la température est froide, les *crapauds* passent l'hiver dans la terre et dans des trous de rochers, où ils demeurent engourdis jusqu'à ce que la chaleur du printemps les réveille et les fasse sortir de leur retraite. Ils peuvent, à ce qu'il paraît, vivre très long-temps sans manger; mais il ne faut pas croire qu'ils passent des années entières enfermés dans des murs, ou dans des arbres creux, ou dans la terre, sans sortir pour chercher leur nourriture. Tous les faits qu'on a racontés à ce sujet, et qui ont donné lieu à ce préjugé populaire, sont faux ou inexactement rapportés; et les expériences que des naturalistes ont faites pour en vérifier la possibilité, ont démontré qu'ils n'avaient aucun fondement.

Il paraît que la durée de la vie des *crapauds* peut être considérable, quand elle n'est interrompue par aucun accident.

Je ne puis vous parler de cet animal, sans vous raconter l'histoire du *célèbre crapaud* de M. d'Arscott, rapportée par le naturaliste Pennant. Ce reptile habitait sous un escalier. Le soin qu'on prit pour le nourrir, le rendit familier, au point qu'il venait tous les soirs, dès qu'il apercevait de la lumière dans la maison, et levait la tête comme pour demander qu'on le prît et qu'on le mît sur la table. Là il trouvait son repas tout préparé: c'était des vers, des mouches, de la viande, des cloportes, des araignées, et d'autres insectes. Lorsqu'un de ces animaux était devant lui, il le fixait des yeux, demeurait immobile pendant quelques secondes, puis tout-à-coup il lançait sa langue sur lui avec la rapidité de l'éclair, et l'attirait dans sa bouche à l'aide de l'humeur gluante dont elle était enduite. Jamais il n'a cherché à faire de mal. Il a vécu ainsi trente-six ans en domesticité; il avait probablement déja plusieurs années lorsqu'il fut remarqué pour la première fois, et il est mort par suite d'un accident qui lui fit perdre un œil; de sorte qu'il y a lieu de croire qu'il eût pu vivre encore un grand nombre d'années. Il était d'une grosseur énorme.

Si vous en étiez tentées, vous voyez, mesdemoiselles, que l'on peut apprivoiser un *crapaud*. Ce n'est pas un élève aussi gracieux, aussi aimable qu'un serin ou un chardonneret; mais enfin cela a le mérite de la bizarrerie, qui en est un aux yeux de certaines personnes.

Si cette histoire, au reste, vous a fait frémir, j'ajouterai, pour mettre le comble à votre horreur, que, malgré le dégoût général qu'inspirent les *crapauds*, il arrive souvent qu'on en mange les cuisses, mais toujours sans le savoir. Des milliers de *crapauds* sont pêchés pour cette destination, aux environs même de Paris, et on les fait très joliment passer pour des grenouilles. Le fait est que leurs cuisses sont aussi bonnes et aussi saines, quoiqu'un peu plus dures. En Afrique et en Amérique, les nègres les mangent avec connaissance de cause, et sans le moindre inconvénient.

Mais je m'arrête, et je vous demande pardon de tous ces détails, car j'ai peur que vous ne trouviez que le bon Génie devient bien peu gracieux dans le choix de ses sujets.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Nous avons tous un lieu de refuge contre les chagrins de la vie: ce refuge est la pensée de Dieu; mais pour en trouver le chemin dans les grandes

occasions, il faut, dès la jeunesse, contracter l'habitude d'y recourir souvent.

Celui qui dit : *Je m'ennuie*, ne s'aperçoit pas qu'il dit précisément : je suis pour moi-même une sotte et ennuyeuse compagnie.

Pour éviter l'ennui, il faut demander au passé, au présent et à l'avenir, de l'activité d'intelligence et de volonté : le passé, par les souvenirs, est riche d'expériences instructives, de fautes à éviter, de bonnes actions à continuer ou à recommencer; le présent est plein d'exigences impérieuses : réparer, apprendre et s'améliorer sont trois emplois du temps, qui rendent les heures courtes; l'avenir, enfin, a des trésors de projets enchanteurs et d'espérances ravissantes, pour qui sait aimer Dieu, et qui cherche à lui plaire.

En tout temps, en tout lieu, pour qui veut aimer et connaître, le moindre objet de la création est plein d'intérêt et fécond en nobles pensées : d'un brin d'herbe à Dieu, la transition est facile et prompte pour l'âme religieuse. De l'effet à la cause, de l'ouvrage à l'auteur, quel enchaînement naturel de contemplations! quel fécond sujet de curiosité, d'étude et d'admiration successives! La physiologie végétale, la botanique, l'agriculture, une foule d'arts, de sciences et de phénomènes attendent, sous ce brin d'herbe, quiconque veut aimer et connaître.

LE BAL DÉGUISÉ.

J'aime assez, mes amis, à traiter des sujets qui soient de saison; je cherche autant que possible à vous parler de chaque chose en son temps, parce qu'il me semble que c'est un moyen de vous être plus agréable et tout à-la-fois plus utile. Cependant, quoique nous soyons dans les plus longs jours et que le soleil soit bien chaud, je vais aujourd'hui vous conter une petite aventure d'hiver, et vous adresser du milieu des bois un souvenir de carnaval. Si vous voulez en savoir la raison, c'est que j'ai peur de perdre cette anecdote que j'ai apprise l'autre jour, dans une promenade avec deux jeunes personnes charmantes qui en ont été témoins. Elle a du moins le mérite d'être exactement vraie.

L'hiver dernier, vers la fin du carnaval, Mme N.... donna chez elle un bal; non pas un bal d'enfants, mais un bal de grandes personnes, et l'on était invité à se déguiser. Mme N.... a deux filles, dont l'aînée, nommée Delphine, venait alors d'accomplir sa douzième année, et Lucie, la plus jeune, comptait à peine neuf ans. Mme N.... n'eût peut-être pas jugé à propos de conduire ces deux enfants à un grand bal hors de chez elle; mais dans sa propre maison, elle ne voulut pas leur imposer la privation d'aller se coucher au bruit des instruments : elle consentit à ce qu'elles veillasssent aussi tard qu'elles le trouveraient bon, et céda même au desir qu'elles exprimèrent de se déguiser, leur laissant le choix du costume.

Ce choix fut pour Delphine une affaire de grande importance, car elle avait conçu l'ambition de produire *de l'effet* au bal, et elle passa en revue dans sa petite tête tous les costumes qui lui semblaient le plus propres à attirer sur elle l'attention. La seule pensée qui ne lui vint pas à l'esprit, c'est qu'elle n'était qu'une enfant, et que, de quelque manière qu'elle s'habillât, elle n'en serait pas moins une petite fille qui devait faire très peu de sensation au milieu d'un salon peuplé de femmes et de jeunes personnes. Après bien des hésitations, elle se décida enfin pour un costume de Bayadère.

Lucie, de son côté, qui n'avait d'autre prétention que celle de s'amuser, s'il était possible, et qui ne pensait pas qu'on s'amusât au bal autrement qu'en dansant, réfléchit fort sagement que les hommes s'occuperaient fort peu d'une petite fille comme elle, de quelque manière qu'elle fût vêtue. « Si je veux danser, se dit-elle, il ne faut pas que j'aie besoin d'attendre qu'on m'invite, car personne n'en fera rien; il faut que je sois libre de prendre place, et que je fasse le cavalier; ainsi je vais m'habiller en petit Savoyard. »

Delphine qui n'avait pas entendu la réflexion judicieuse de sa sœur, se moqua beaucoup d'un choix si disgracieux et de si mauvais goût; mais Lucie la laissa rire, en disant : « Nous verrons. »

En effet, le jour du bal étant arrivé, les salons se remplirent, et Lucie parut dans son élégant vêtement, qui était toutefois fort peu avantageux à sa taille maigre et à ses petits bras. Elle fut d'abord un peu embarrassée pour savoir où se placer, car il n'y avait pas, dans toute la réunion, une personne de son âge, de qui elle pût se rapprocher; et quand elle eut pris place sur une banquette, elle eut la mortification de voir que ses deux voisines, après lui avoir dit légèrement : *Bonjour, ma petite,* continuèrent la conversation chacune de son côté, tandis qu'elle, ne sachant à qui parler, était plantée immobile entre elles deux, comme un petit meuble.

Cependant l'orchestre a donné le signal, et l'on se place aux contre-danses. Lucie qui, dès son entrée, avait circulé librement dans les salons, à la faveur de son petit habit masculin, invita une jeune personne, et fut une des premières en place. Et comme on se pressait un peu, « Tenons bon, tenons bon, dit-elle à sa danseuse, j'y étais *le premier.* » Pendant ce temps là, la pauvre Delphine était restée sur sa banquette; il en fut de même à la seconde contre-danse, et encore à la troisième. Enfin, un dame ayant

remarqué que la fille aînée de la maison ne dansait pas, en fit l'observation à son fils qui s'empressa poliment d'aller inviter Delphine; mais celle-ci avait tout entendu, de sorte qu'elle ne put pas même se faire illusion sur le motif qui lui amenait un danseur. La *belle Bayadère* dansa tristement, sans que son brillant costume produisît la moindre sensation; elle entendit même murmurer autour d'elle le mot *ridicule*, et elle en fut si troublée, qu'elle fit manquer une figure.

Une fois encore dans le courant du bal, elle fut invitée par une autre danseur poli et compatissant; mais c'eût été tout, et elle n'eût pas fait un saut de plus, si Lucie qui ne quittait pas la place, ne fût venue à son secours, et ne l'eût fait danser trois fois.

Enfin vers une heure du matin, Lucie voyant que sa sœur s'ennuyait mortellement, eut la complaisance de lui proposer de se retirer toutes les deux et d'aller se coucher, ce que Delphine accepta avec beaucoup d'empressement. Le lendemain, Mme N.... demanda à ses filles si elles s'étaient amusées. « Ah! répondit Delphine, Lucie a eu une bonne idée, mais moi je n'ai été qu'une sotte avec mon costume de Bayadère. On m'a invitée deux fois à danser, mais j'ai bien vu que ce n'était que par complaisance. Quand donc me fera-t-on danser pour moi? — Quand tu seras *une jeune personne*, dit Lucie; jusque là, crois moi, si nous allons jamais à un bal déguisé, habille toi en Turc, en Savoyard, ou en Paysan, et tu trouveras peut-être des petites Bayadères, des petites Bergères, et même des petites Princesses, qui seront trop heureuses que tu les fasses danser. »

LE COCHON.

FABLE.

Un benêt de pourceau se mit un jour en tête
Qu'il était quelqu'un d'important;
Chose qui n'a rien d'étonnant
De la part d'une pauvre bête,
Quand maint pauvre homme en fait autant.
Ce pourceau bien gras, bien stupide,
Bien malpropre, bien paresseux,
S'avisa de penser qu'on était trop heureux
De lui donner bon gîte et pitance solide,
Le tout pour ses beaux petits yeux.
Il en conclut qu'il devait être
Au moins le favori du maître;
« Car enfin, » disait-il aux autres animaux,
« Vous qui vous croyez mes égaux,
« Qu'êtes-vous près de ma personne?
« Vous, messire cheval, l'avoine qu'on vous donne,
« Est le prix de votre labour,
« Et si l'on rafraîchit le soir votre litière,
« C'est pour vous reposer des fatigues du jour,
« Et pour recommencer quand revient la lumière.
« J'en pourrais dire autant de ce bœuf encorné,
« A cela près qu'il est un peu moins bien soigné.
« Quant à notre vache laitière,
« Nous savons dans quel but on la traite si bien;
« Et pour monsieur Sultan, le chien,
« Assurément il peut bien être
« Glorieux de manger à la table du maître,
« Mais, en veillant la nuit pour chasser les voleurs,
« Il achète un peu cher de semblables honneurs.
« La brebis, on lui prend sa laine,
« On l'expose à geler dans les nuits de printemps,
« Puis, elle peut aller grignotter, pour sa peine,
« Quelque turneps flétris sur les coteaux brûlants.
« Ainsi, dans tous tant que vous êtes,
« Je vois de malheureuses bêtes
« Qu'on entretient pour travailler,
« Pour les tondre, les traire, ou les faire veiller.
« D'un pareil sort au mien quelle est la différence!
« On me soigne, on me nourrit bien,
« Je dors tout à mon aise et je remplis ma panse,
« Sans qu'il m'en coûte jamais rien;
« Point de travail et point de gène;
« Je vais, je viens, je me promène;
« Plus je suis gras et paresseux,
« Plus mon maître paraît joyeux.
« Or, les soins dont on m'environne
« Gratis et bénévolement,
« Me semblent prouver clairement
« L'importance de ma personne... »

Peut être que notre cochon
Eût parlé long-temps sur ce ton,
Si d'un bras vigoureux un garçon de la ferme
Saisissant l'orateur grognon,
A son discours n'eût mis un terme.
Il poussa de grands cris, se débattit en vain;
Il fut garrotté fort et ferme,
Emporté de l'étable, et dès le lendemain,
Subissant le sort de sa race,
Notre pauvre pourceau payait sa dette en masse,
En faisant du jambon, du lard et du boudin.

S'imaginer qu'on peut vivre aux dépends des autres,
Sans jamais rien faire pour eux,
C'est être injuste, fou, sot et présomptueux;
Chacun a ses devoirs, moi les miens, vous les vôtres,
Chacun doit son écot dans le commun banquet,
Chacun dans le trajet doit porter son paquet.

L. P. J.

AVIS

La jeune personne de mes amies, qui a bien voulu se charger de compléter la Table des quatre premières années du *Bon Génie*, qu'elle avait commencée, a été retardée dans ce travail par les préparatifs de sa première communion qu'elle vient de faire cette semaine. Cela m'oblige à ajourner encore un peu la publication de cette Table qui, du reste, est fort avancée.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 13 JUILLET 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 11.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE COUCOU.

Je suis en train de réparer quelques torts de médisance, envers de pauvres animaux dont j'avais dit du mal, sans leur rendre justice pour ce qu'il peut y avoir de bien en eux. Il serait à souhaiter que toutes les personnes qui ont donné carrière à leur langue ou à leur plume sur le compte d'autrui, pussent, aussi facilement que moi, remédier au mal qu'elles ont fait, et se débarrasser des reproches de leur conscience. Le fait est que je n'ai plus aucun scrupule d'avoir médit de la *grenouille* et du *crapaud*, depuis que j'ai fait amende honorable dans les derniers articles que je leur ai consacrés. Mais il me reste encore à rendre justice au *coucou*, que je me rappelle avoir fort maltraité dans une certaine fable, où je l'ai mis en scène, d'une manière très désobligeante pour lui, à côté de la cigogne et de la tourterelle. En le représentant alors comme un modèle d'égoïsme et d'ingratitude, sans rien ajouter de ce qui pouvait être un peu en sa faveur, je lui ai peut-être fait beaucoup de tort dans l'esprit de mes lecteurs; que sais-je même si je n'aurai pas attiré sur lui quelques coups de fusil de chasseurs novices? Pour me tranquilliser au sujet de cette grave conséquence de ma légéreté, il faut que je compte un peu sur la finesse de cet oiseau qui se laisse difficilement approcher, et sur la maladresse de ceux qui auront voulu le punir des torts que j'ai proclamés. Quoi qu'il en soit, je vais aujourd'hui le faire connaître plus complètement, et régler mon compte avec lui, en disant toute la vérité.

Le *Coucou* est assez commun pour que je n'aie pas besoin de faire la description de sa personne. On sait qu'il est de la grosseur du *biset* à peu près, que son plumage présente diverses couleurs telles que le cendré, le roux, le brun, le blanc, et qu'en somme, c'est un oiseau qui n'est ni beau ni laid. Quant à son chant, on le connaît encore plus généralement. Ce qui est moins connu, ce sont ses mœurs : on a inventé à ce sujet une multitude de contes qui ont même été répétés par certains naturalistes; et cet oiseau est devenu l'objet de mille croyances absurdes.

Ainsi l'on a prétendu qu'à l'approche de l'hiver, le *coucou* se dépouillait de toutes ses plumes, et se retirait, pour y passer la mauvaise saison, dans un tronc d'arbre où il vivait au milieu d'un tas de grains qu'il y avait amassés pendant l'été. D'autres ayant reconnu qu'il ne mangeait pas de grains, ont pensé qu'il se transformait, pendant l'hiver, en faucon ou en épervier, et qu'il vivait alors de cadavres, d'oiseaux, etc., à la manière des oiseaux de proie. Sans avoir recours à cette métamorphose merveilleuse, pour expliquer

la disparition du *coucou* au retour de la saison froide, n'était-il pas plus simple de reconnaître que cet oiseau, comme beaucoup d'autres, se retirait alors dans des climats plus chauds? C'est ce qui a lieu en effet; le *coucou* va passer l'hiver dans les contrées méridionales, et ne revient chez nous qu'au mois d'avril. C'est alors qu'on l'entend chanter dans les bois, où il est sans cesse en mouvement, pour chercher sa nourriture qui consiste en insectes, en chenilles, en papillons; il mange aussi quelquefois les œufs des petits oiseaux, et sait découvrir avec une facilité étonnante, les nids les mieux cachés.

Le *coucou* ne fait pas de nid; il va déposer ses œufs dans celui des autres oiseaux, et souvent même d'oiseaux beaucoup plus petits que lui, tels que la fauvette, le verdier, l'alouette, le rouge-gorge, le rossignol, la tourterelle, la linotte, le bouvreuil, etc; là, il les abandonne aux soins d'une mère étrangère qui les couve comme les siens propres.

C'est là le plus grand grief contre le *coucou*, c'est cet abandon de sa progéniture, qui l'a fait regarder comme l'emblême de l'égoïsme. Mais il faut considérer que, s'il en est ainsi, c'est que ce pauvre oiseau n'est pas libre d'agir autrement. On croit avoir reconnu, dans sa conformation, des obstacles qui s'opposent à ce qu'il puisse couver. La position de son estomac et de ses intestins, s'il faut en croire un naturaliste célèbre qui a fait des observations à ce sujet, ne lui permettrait pas de digérer ses aliments s'il couvait. Mais comme tout est prévu par celui qui a tout fait, les autres oiseaux prennent soin de couver pour le *coucou*, et d'élever ses petits qui périraient sans cela. Quand ses œufs sont déposés dans leur nid, il est rare qu'ils les abandonnent, tandis qu'on y placerait vainement d'autres œufs d'oiseaux qui peuvent couver; ceux-ci seraient toujours abandonnés, ainsi qu'on s'en est assuré par de nombreuses expériences. Il semble qu'un instinct avertisse ces animaux, et leur dise que, si le *coucou* leur confie ses enfants, c'est qu'il ne peut pas faire autrement, mais qu'il n'en est pas de même des autres oiseaux. Cependant, il arrive parfois que la femelle *coucou* éprouve une certaine résistance de la part des habitants des nids où elle veut pondre: on a vu une femelle rouge-gorge qui, étant fort échauffée à couver ses propres œufs, se réunit avec son mâle pour défendre l'entrée de son nid à un de ces oiseaux qui s'en était approde fort près. Tandis que l'un des opposants donnait au *coucou* des coups de bec dans le ventre, le *coucou* avait un frémissement dans les ailes, ouvrait un bec fort large, et si large que l'autre rouge-gorge qui l'attaquait en front, s'y jeta plusieurs fois et y cacha sa tête tout entière, mais toujours impunément. Bientôt le *coucou* accablé chancela, perdit l'équilibre, et tourna sur sa branche à laquelle il demeura suspendu les pieds en haut, les yeux à demi fermés, le bec ouvert et les ailes étendues; étant resté deux minutes dans cette attitude, et toujours pressé par les deux rouges-gorges, il quitta sa branche, alla se percher plus loin, et ne reparut plus.

On a dit que le jeune *coucou*, lorsqu'il était éclos, dévorait les petits de sa nourrice et quelquefois sa nourrice elle-même; c'est ce qui a fait prendre le *coucou* pour l'emblême de l'ingratitude, en même temps que de l'égoïsme. Mais c'est encore là un des contes inventés sur cet oiseau. Le fait est que le jeune *coucou*, lorsqu'il se trouve trop à l'étroit dans un petit nid, cherche à se débarrasser de ses compagnons, mais il ne les dévore point; il les jette seulement hors du nid, et voici comment il s'y prend : en s'aidant de son croupion et de ses ailes, il tâche de se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau, et de le placer sur son dos où il le retient en élevant ses ailes; alors se traînant à reculons jusqu'au bord élevé du nid, il se repose un instant, puis faisant un effort, jette sa charge hors du nid. Après cette opération, il reste encore quelque temps à la même place, tâtant avec l'extrémité de ses ailes, comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise. Au reste, quand deux petits *coucous* se trouvent dans le même nid, ils n'ont pas plus d'égards l'un pour l'autre que pour les petits d'une autre espèce, et ils se disputent la place, jusqu'à ce que l'un des deux ait jeté l'autre dehors.

Quant à dévorer sa nourrice, ce conte est absurde, attendu que le *coucou* n'est point carnivore; il n'est même nullement cruel, et voici un fait qui le prouve. Un jeune *coucou* de l'année, ayant déja neuf pouces de longueur, fut enfermé, dans une cage, avec trois jeunes fauvettes qui n'avaient pas le quart de leurs plumes, et ne mangeaient pas encore seules. Ce *coucou* loin de les dévorer ou de les menacer, semblait vouloir reconnaître les obligations qu'il avait à l'espèce; il souffrait avec complaisance que ces petits oiseaux, qui ne paraissaient point du tout avoir peur de lui, cherchassent un asyle sous ses ailes, et s'y réchauffassent, comme ils eussent fait sous les ailes de leur mère.

De tout ceci je conclus que, bien que le *coucou* soit un emblême assez juste de deux vices odieux, il ne faut pas pour cela le regarder avec horreur, car ce n'est pas la faute de cette pauvre bête, si tel est son instinct contre lequel elle n'est pas libre d'agir; il faut plutôt voir, dans cet instinct et dans celui des autres oiseaux, une de ces combinaisons admirables, un exemple de cette prévoyance merveilleuse, dont le sceau est emprint sur toutes les œuvres de la création.

J'ajouterai que cela ne doit pas nous empêcher non

plus de manger avec plaisir le *coucou* qui est un assez bon gibier dans l'arrière saison. Mais en voilà assez sur son compte, et je me crois maintenant quitte envers lui.

LE POUVOIR DE L'HABITUDE.

(*Traduit de l'anglais.*)

Le jeune William lisant un jour un livre de voyages à son père, tomba sur la relation suivante:

« Les Andes, dans l'Amérique méridionale, sont les plus hautes montagnes du monde connu. Une route les traverse, et dans le milieu du chemin, entre le sommet et le pied, on trouve une station où les voyageurs se rencontrent ordinairement. La différence de leurs sensations, dans cet endroit, est fort remarquable: ceux qui descendent la montagne éprouvent une chaleur telle, qu'ils peuvent à peine supporter leurs vêtements, tandis que ceux qui montent, frissonnent de froid et s'enveloppent de leurs manteaux.»

Voilà qui est bien singulier, dit William; quelle peut en être la raison? — C'est, répondit son père, un exemple frappant du pouvoir de l'habitude sur le corps humain. Le froid est si excessif sur le sommet de ces montagnes, que la plupart des voyageurs ont beaucoup de peine à y résister d'abord; mais après l'avoir supporté quelque temps, le corps s'habitue tellement à la sensation du froid, qu'ensuite chaque diminution qu'ils en éprouvent en descendant, leur paraît un degré de chaleur; et quand ils arrivent à la moitié de la descente, cette impression de chaleur est aussi forte que s'ils étaient dans un climat véritablement brûlant. D'un autre côté, les vallées au pied de ces montagnes, sont tellement chaudes, que toutes les fibres du corps s'y relâchent, et qu'on devient sensible au plus léger degré de froid; c'est pourquoi la région moyenne paraît si rigoureuse au voyageur qui monte.

La même chose arrive-t-elle toujours, reprit William, quand on traverse les montagnes? — Oui, dit son père, mais d'une manière plus ou moins sensible, en proportion de leur hauteur et du temps qu'on met à les traverser. Il ne faut pas, au reste, beaucoup de temps pour produire de semblables effets. Qu'un jeune garçon ait joué avec de la neige; qu'un autre se soit roti devant un grand feu, et que tous deux se rencontrent dans le vestibule, le premier rentrant, le second sortant; si vous leur demandez compte de leurs sensations, vous verrez qu'elles différeront comme celles des voyageurs des Andes; le premier trouvera le vestibule très chaud, et l'autre y grelottera. Le pouvoir de l'habitude est le même, quelles que soient les circonstances qui le mettent en jeu; et, ce qu'il est important d'observer, c'est qu'il s'exerce sur l'esprit aussi bien que sur le corps. Nous pouvons, en effet, considérer l'histoire que nous venons de lire comme une parabole. La région moyenne des montagnes ressemble à la condition moyenne de la société: de quel œil différent l'envisagent ceux qui sont réchauffés par le soleil de l'opulence, et ceux qui sont engourdis par le souffle glaçant de la pauvreté! Supposons que notre riche voisin fût tout-à-coup forcé de descendre à notre niveau et de vivre comme nous; de se priver de ses voitures, de ses chevaux, de ses chiens; d'abandonner son château, son parc, ses jardins magnifiques; de renvoyer tous ses domestiques, à l'exception de deux ou trois, et de se réduire à un état de maison comme le nôtre: quelle terrible chute pour lui! probablement il se trouverait très malheureux, et nous-mêmes nous le plaindrions. D'un autre côté, si le laboureur qui habite la chaumière voisine, devenait tout-à-coup héritier d'une fortune de quelques mille livres de rente, qui lui donnerait les moyens de s'environner de toutes les douceurs et les commodités que nous possédons, de se procurer une maison agréable, de bons habits, une nourriture saine et abondante, des domestiques pour faire tous les ouvrages pénibles dans le ménage; il se croirait presque en paradis, et toutes ses connaissances accourraient le féliciter. Cependant, et lui, et le duc, et nous-mêmes, sommes des hommes naturellement organisés de la même manière, susceptibles des mêmes desirs, exposés aux mêmes besoins, également capables de supporter le travail et la peine, si nous y étions également habitués. N'y a-t-il pas, malgré cela, une aussi grande différence entre nos sensations qu'entre celles des voyageurs des Andes? Et la cause en est exactement la même; elle tient à l'influence de l'habitude. Il est donc bien important pour notre bonheur, de savoir régler nos habitudes de manière que, dans toutes les vicissitudes possibles, ou du moins probables, nous ayons toujours plutôt à gagner qu'à perdre. — Mais, demanda William, comment cela peut-il se faire? Car enfin il n'est pas naturel que le duc vive comme nous, et nous ne pouvons pas non plus vivre comme le laboureur. — Cela est vrai, reprit le père; mais appliquons ce principe seulement aux personnes d'une condition moyenne, comme la nôtre: nous devons user de nos avantages avec assez de modération, pour que notre bonheur n'en dépende pas absolument, et ne soit pas trop fortement compromis, si nous éprouvons quelques revers qui nous fassent tomber dans une position inférieure. Quant à la chance de nous élever plus haut, il n'est pas besoin d'y préparer nos habitudes; nous nous accoutumerons toujours assez facilement à un état meilleur. Sachons nous contenter d'une nourriture simple.

habituons-nous à l'inclémence des saisons, évitons l'indolence, réprimons en nous le goût de la dissipation, du luxe, et des amusements frivoles, prenons plaisir à quelque emploi utile du corps et de l'esprit, servons-nous nous-mêmes, autant qu'il est possible, au lieu de nous faire servir dans les moindres occasions : telles sont les habitudes qui peuvent nous rendre, en quelque sorte, indépendants de la fortune, et nous assurer une dose honnête de jouissances dans toutes les vicissitudes auxquelles nous sommes exposés, sauf peut-être celles qui nous précipiteraient dans un dénuement absolu. Contre celle-ci, il n'est qu'une seule préparation, qu'une seule ressource, la résignation et l'espérance, dont la religion a fait deux vertus.

L'ART DE SE PROMENER.

Je suis promeneur par goût et par nécessité; c'est un exercice que j'aime et qui m'est salutaire. Tout en me promenant, je réfléchis, je fais des observations dont la promenade elle-même a été quelquefois le sujet. Ces observations m'ont conduit à penser que la promenade ne doit pas être un exercice vain et purement machinal, mais qu'il y a réellement un art de la rendre utile et agréable, et j'ai recherché qu'elles pouvaient être les règles de cet art. Je crois que voici les principales, et je vous en fais part, mes amis, pour que vous les mettiez à profit, s'il y a lieu.

1°. Bien choisir le temps et l'heure, suivant les saisons et le climat. En général, les promenades du matin sont les meilleures, parce que c'est le moment de la journée où l'air est plus pur et plus sain. Elles valent mieux que celles du soir, parce que la terre, échauffée pendant toute la journée par l'ardeur du soleil, renvoie, après le coucher de cet astre, des exhalaisons qui ne sont pas aussi salutaires que les émanations des végétaux au retour du jour. Sans doute l'aspect, du soir est magnifique, sa fraîcheur est séduisante; mais le matin n'a pas moins de charmes, et je crois que c'est un peu par paresse que tant de personnes préfèrent le lever de la lune à celui du soleil.

2°. Éviter, en fait de promenade, comme en toute autre chose, ce qui serait excès; ne pas transformer en une corvée ce qui doit n'être qu'un amusement, en un exercice violent ce qui ne doit être qu'un exercice doux et modéré. La promenade doit rafraîchir les idées pour le travail, préparer l'estomac à la digestion, mais non pas vous mettre hors d'état de faire autre chose que vous étendre et dormir.

3°. Ayez une carte détaillée du canton que vous habitez, afin de choisir votre direction, et de pouvoir tenter des chemins nouveaux sans risquer de vous égarer. Munissez-vous, en partant, de quelques petites provisions de bouche, et n'oubliez pas d'emporter une tasse de coco ou de cuir bouilli, afin de ne pas éprouver de regrets, si vous rencontrez une jolie source fraîche et limpide.

4°. Que la promenade ait toujours un but. J'ai remarqué qu'il n'y a rien de si fatigant que de marcher sans savoir pourquoi, ni où l'on va. Cela n'est bon qu'autant que l'on fait un travail de tête en cheminant; mais alors la promenade n'est plus un délassement, comme je l'entends. Il y a d'autres manières de lui donner un but à-la-fois utile et agréable : c'en est un, d'abord, que d'aller à la découverte dans un pays que vous ne connaissez pas encore, pour y remarquer les sites, les points de vue, et pour y revenir ensuite, ou y amener vos amis, avec un cahier de croquis. Si vous ne savez pas dessiner, il est d'autres occupations à votre portée, qui rendront vos promenades infiniment intéressantes. Étudiez la botanique, ou l'histoire naturelle des insectes, ou la minéralogie ; allez parcourir les bois et les champs, armé d'une boîte à herboriser, d'un réseau, ou d'un marteau; vous trouverez à chaque pas des jouissances nouvelles, variées, inépuisables. En atteignant votre but, vous en aurez sans cesse un autre; à l'accomplissement d'un desir succédera un desir nouveau, à une réussite une espérance; car on n'épuise pas l'étude de la nature, et en satisfaisant la curiosité, elle ne cesse point de l'exciter. Quelle étude charmante que celle qui se fait sur de si riants objets, en présence du plus riche et du plus magnifique spectacle, dans des prés fleuris, sous l'ombrage des bois, ou parmi le désordre pittoresque et majestueux des monts et des rochers! Et quel plaisir de classer ensuite et d'arranger avec soin dans ses collections, les richesses rapportées de ces promenades instructives autant qu'amusantes! Dans de semblables excursions, on ne se demande jamais : *Où allons-nous? Sommes-nous bien loin?* On admire, on récolte, on jouit, on acquiert de la force pour le corps, de la distraction et des connaissances pour l'esprit, du plaisir pour l'imagination; tout y est profit.

Ayez donc un but à vos promenades; cette quatrième règle est la principale, et presque la seule absolue de l'*art de se promener*. Il faut, pour bien jouir de la nature, ou l'étudier ou la peindre; il faut, pour se promener avec charme, être peintre ou naturaliste.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 20 JUILLET 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 12.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

PREMIÈRE QUESTION.

J'ai reçu moins de lettres que de coutume, en réponse à ma première question; peut-être dois-je en accuser les mauvais temps qui ont régné, et qui n'auront pas permis à tous mes jeunes correspondants de la grande division, d'assister au spectacle d'une belle soirée.

Ceux et celles qui m'ont répondu, ont, en général, un peu négligé la première partie de la question, pour se livrer avec complaisance à la description du soir. Plusieurs de ces descriptions, au reste, sont fort jolies, fort exactes, et très bien exprimées; mais il y en a quelques unes qui, évidemment n'ont pas été faites en présence du tableau, et dans lesquelles on voit que l'imagination et des souvenirs incertains ont fait tous les frais. Il y en a d'autres qui m'ont prouvé que tout le monde ne s'était pas rappelé mon article sur le *naturel dans le style*, car j'y ai encore rencontré des phrases à prétention poétique, des inversions déplacées, des épithètes pompeuses employées mal à propos, et puis de la mythologie, et *Phébus*, et *Phébé*, et leur *char*, et *Zéphyre*, et *Morphée*, et ses *pavots*. Il ne faut pas croire que ce faux éclat donne le moindre prix, le moindre charme au style; rien au contraire n'est plus fatigant et désagréable; cela choque la raison et le goût, et encore une fois, il n'y a que le naturel qui ait véritablement de la noblesse et de la grace.

De toutes les lettres que j'ai sous les yeux, celle qui m'a paru supérieure par l'élévation des pensées, autant que par la noble simplicité de l'expression, est celle de Mademoiselle *Léonie Q......*; la voici :

« Mon bon Génie, quel beau spectacle que celui dont vous demandez la description! Mais la grandeur même du tableau le rend difficile à peindre. J'étais, ces jours derniers, sur la jetée du Havre, un instant avant le coucher du soleil; c'était l'heure de la marée; des navires de toutes les parties du monde entraient dans le port et en sortaient. Des nuages d'une teinte pourprée s'étendirent vers le couchant, et se groupèrent autour du soleil, comme pour lui faire leur cour; mais ce bel astre, se dégageant de ces voiles magnifiques, nous apparut bientôt à l'horizon dans toute sa splendeur; il sembla jeter un dernier regard sur la scène qu'il quittait; puis, s'enfonçant peu à peu, il s'abyma enfin dans les eaux, laissant le point du ciel où il avait disparu, enrichi des plus brillantes couleurs: c'était encore l'éclat du trône d'où le monarque venait de descendre.

« Peu d'instants après, un spectacle non moins intéressant s'offrit à notre admiration : la lune,

« Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
« Se balançait aux bords de l'horizon.

A mesure qu'elle s'élevait, diminuant graduellement son disque, qui d'abord nous avait paru immense, elle prenait une vive couleur argentée. La mer réfléchissait sa lumière, et de ses ondulations, on croyait voir jaillir des étincelles par milliers. L'air était parfaitement calme, et une brise légère nous apportait une fraicheur délicieuse, sur-tout après la chaleur étouffante qu'il avait fait dans la journée.

« Tout en admirant ce concours de merveilles, je pensais à la bonté infinie de Dieu qui, en règlant l'ordre de saisons, la succession des jours et des nuits, l'équilibre et le mouvement des corps célestes; en remplissant l'univers des innombrables beautés qu'il renferme, n'a eu en vue que notre utilité et notre agrément. Accoutumés à ces grands bienfaits, nous en jouissons sans les sentir; et sans votre question, mon bon Génie, aucun de nous peut-être, en goûtant les charmes d'une belle soirée, n'eût été frappé du grand spectacle qu'elle présente, et n'eût élevé sa pensée jusqu'à l'auteur de ces prodiges de magnificence.

« Il me semble que le cours du soleil, pendant une belle journée, est l'image de la vie d'un homme de bien : l'un, après son coucher, l'autre, après sa mort, laissent derrière eux une teinte lumineuse; le premier, par le doux reflet dont il éclaire encore les régions qu'il vient de quitter; le second, par sa bonne réputation, par le souvenir de ses bonnes actions, et par l'expression de ses bons exemples.

« Léonie Q......, à Dieppe. »

La lettre qui me paraît mériter le second rang, est celle de Mademoiselle *Stéphanie de V*..... J'en supprimerai toutefois une partie, parce qu'elle est fort étendue, et que j'ai besoin de ménager un peu l'espace.

« Mon bon Génie, je me suis hâtée d'aller considérer la nature, au moment du coucher de l'astre auquel elle doit son éclat et sa fécondité, et je vais vous faire part de mes remarques. — A mesure que le soleil baissait vers l'horizon, le ciel devenait d'un bleu plus pâle et plus sombre; le temps, calme et humide, semblait chargé de légères vapeurs; une rosée abondante couvrait les plantes et le gazon; un vent frais s'était élevé et, agitant doucement les arbres, il courbait vers la terre de vastes champs de blé, dont les molles ondulations ressemblaient aux vagues de la mer. Les oiseaux qui, pendant la chaleur du jour, avaient cherché un abri sous le feuillage, reparurent alors, et leur chant plus vif et plus gai, sembla participer de la fraicheur et de la pureté de l'air.

« Cependant le soleil baissait graduellement, il était prêt à disparaître derrière une masse d'arbres, de grandes ombres se projetaient sur la terre, et ses derniers rayons, en nuançant différemment la verdure, coloraient de pourpre et d'or les nuages légers qui l'environnaient. Vers le levant, on apercevait déja la modeste rivale du soleil, qui semblait attendre qu'il eût totalement disparu, pour venir nous consoler de son absence; son disque argenté se détachait avec grace sur un ciel bleuâtre, et brillait d'un doux éclat. Enfin, le soleil descend entièrement derriere l'horizon, et l'on ne voit plus, à travers la futaie qui le borne, que des nuages enflammés qui font croire qu'un vaste incendie s'est allumé à l'occident. Quelle noble idée ce spectacle nous donne de la grandeur et de la majesté de Dieu !.......

« Mais la scène a changé : ces nuages de feu étendus à l'occident, sont devenus d'un jaune pâle; la lune luit paisiblement sous la voûte pure et sombre des cieux, et répand une lumière incertaine sur l'univers. Toute la nature est calme et silencieuse, la verdure a pris une teinte sombre et noirâtre, et l'on n'entend plus que le bruit du vent qui balance lentement les arbres, et frémit à travers le feuillage. La campagne est colorée d'un reflet bleuâtre; les rayons tremblotants de la lune forment sur la Seine, où elle se réfléchit, une longue et brillante colonne, et les vagues doucement agitées, semblables à des lames d'argent, viennent mollement se briser sur le rivage.......

« Stéphanie de V......, au château de V... »

Je fais beaucoup de cas de cette description à cause de son exactitude, de sa clarté et de sa simplicité. Voici encore une petite lettre qui, bien qu'un peu incomplète, me semble devoir être placée immédiatement après les précédentes, à cause du naturel gracieux qui y règne, et de la pensée touchante qui la termine.

« Mon bon Génie, assise sur les bords riants de la Moselle, à la faveur du plus beau clair de lune, j'ai contemplé une soirée d'été.

« Toute la nature était calme; on n'entendait que le léger frémissement du feuillage qu'agitait la brise du soir. Le ciel était pur et paré de myriades d'étoiles. la lune se réfléchissait sur l'eau, et par sa douce lumière, invitait à la rêverie. A la vue de ce beau spectacle, mon âme fut pénétrée d'une religieuse admiration.

« La nuit venant de succéder au jour, je pensai à la vitesse avec laquelle ils s'écoulent, et je formai la résolution de les bien employer à l'avenir. Car, semblables à cette eau qu'entraînait le courant rapide que j'avais sous les yeux, ils ne reviennent jamais, il n'en reste que le souvenir; souvenir heureux, lors-

qu'on les a consacrés à pratiquer la vertu et à s'instruire; mais amer et triste, lorsqu'on les a perdus dans la paresse et l'inutilité.

« Cécile M....., à Metz. »

Sept autres lettres pourraient être encore imprimées en entier, si l'espace le permettait, et si ces répetitions du même sujet ne devaient pas être fatigantes pour les lecteurs. Ce sont, dans leur ordre de mérite, celles de Mademoiselle *Célinie de B.....*, au château de B.....; Mademoiselle *Cécile de V.....*, à Paris; Mademoiselle *Sophie G.....*, à Ivry; Mademoiselle *C. A....*, à Saint-Martin-le-Beau; Mademoiselle *Annette D....*, élève de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mademoiselle *Sophie Ch....*, à Paris; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche. Je vais donner quelques extraits de celles de ces lettres et de plusieurs autres, qui en sont susceptibles.

« Ce spectacle fait naître dans mon cœur la pensée qu'un enfant plein de religion, qui est sur le point de s'endormir, doit espérer que la Providence veillera sur lui, et le comblera le lendemain de ses bénédictions. » (Mlle *Cécile de V.....*)

« Il en est d'une belle soirée d'été, après des chaleurs accablantes, comme de la récréation d'un enfant après un long travail : l'une et l'autre sont bien plus apréciées que si l'on n'en avait pas senti la privation. » (Mlle *Sophie G....*)

« Le calme de la nature après le coucher du soleil, me fait penser au bonheur d'une conscience qui n'a rien à se reprocher. » (M. *Ambroise Beauchef.*)

« En voyant finir le jour, je pense que je suis redevable d'une nouvelle journée de bonheur à Papa et à Maman; et en contemplant la beauté de tous les objets qui m'environnent, je reconnais la grandeur de leur auteur, et l'âme émue, je le remercie de ses bienfaits. » (Mlle *Séraphine B......*, élève de Mademoiselle Roy, à Besançon.)

J'ai beau chercher, je trouve peu de pensées à extraire dans ces descriptions qui ne peuvent avoir d'intérêt que par leur ensemble. Il faut donc me borner à mentionner honorablement, et comme satisfaisantes en quelques parties, les lettres de Mesdemoiselles *Ernestine* et *Emma de Saint-Y...*, à la Maison royale de Saint-Denis; plusieurs élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy, entre autres, Mesdemoiselles *Pauline K....*, *Aline A....*, et *Charlotte G....*; Mesdemoiselles *Célinie d'.....*, et *Zénaïde D.....*, élèves des Dames de Saint-Pierre, à Grenoble; M. *Adolphe Delab....*, à Rouen.

Je dois une mention particulière à Mademoiselle *Clémence de F....*, de Willebabin, pour une lettre charmante par laquelle, quoique hors de concours, elle a bien voulu répondre à ma question. Elle me fait regretter vivement que l'espace me manque.

DEUXIÈME QUESTION.

Lequel préférez-vous du travail ou du jeu? et pourquoi? J'étais bien sûr que cette question embarrasserait un peu mon petit monde. Cependant je vois qu'on a été de bonne foi dans les réponses, car le beaucoup plus grand nombre a donné tout franchement la préférence au jeu; mais toutefois, en reconnaissant que le jeu ne pouvait pas durer toujours, et que le travail a aussi du charme en même temps que de l'utilité. Je suis bien aise d'avoir donné lieu à mes petits amis de faire cette réflexion.

Voici la réponse la plus piquante qui m'ait été faite; elle est de Mademoiselle *Victorine G...*:

« Mon bon Génie, votre question est bien embarrassante pour quelqu'un qui tient à dire la vérité, et qui pourtant a quelques prétentions à la qualité de petite fille raisonnable. Je voudrais l'être assez pour pouvoir vous répondre que j'aime mieux l'heure de l'étude que celle de la récréation; mais l'examen que vous m'avez obligée de faire, me prouve que mes prétentions, en fait de raison, sont mal fondées, et qu'il y faut renoncer encore pour cette fois : car je dois vous avouer, mon bon Génie, que rien ne me paraît plus charmant que de pouvoir jouer à son aise, d'employer son temps comme il vous plaît, de jaser tant qu'on veut, et sans que des *chut!* réitérés et de mauvais points viennent vous obliger à rester bouche close; ce qui me semble fort dur quelquefois, je le confesse, dussiez-vous en conclure que je suis un peu bavarde. Mais, mon bon Génie, mettez-vous à ma place : n'est-il pas cruel de se voir interrompue, vingt fois dans une heure, au milieu d'une conversation bien intéressante, comme celles dont vous faites le sujet, par exemple, pour faire un verbe anglais, ou une analyse grammaticale.

« Vous allez croire, d'après la préférence que je donne à la récréation sur le travail, que je suis une vraie paresseuse; cependant, mon bon Génie, je vous assure que je ne le suis pas. J'aime à m'occuper, à apprendre; j'en sens, aussi bien que personne, toute l'utilité; j'aprécie même les jouissances que procure l'étude; je reconnais qu'outre la nécessité de prouver, par notre application, à nos parents et à nos maîtres, notre reconnaissance pour les soins qu'ils nous donnent, l'étude et l'art de savoir bien employer son temps, nous offrent des avantages inestimables; et que ce n'est réellement qu'après le travail que le repos a des charmes.

« J'avoue même que, malgré le prix que j'attache à ma chère récréation, je suis moins contente de moi après une journée passée à jouer, qu'à la fin de celle que j'ai employée utilement. Pourquoi donc, d'après cela, aimé-je mieux la récréation? La faute en est, je crois, au démon de l'enfantillage; mais voilà mes onze ans qui arrivent, et qui, je pense, ne seront pas d'humeur à supporter plus long-temps sa présence.

« Victorine G...., à Ivry. »

Je crois devoir mettre à-peu-près sur le même rang la lettre suivante :

Mon bon Génie, je préfère le jeu au travail; je n'ai pas de bien bonnes raisons à vous en donner : d'abord le jeu est plus amusant, il donne moins de peine que l'étude; et puis, quand je joue, je choisis le jeu qui me plait le plus, et je peux en changer tant que je veux; au lieu que je suis obligée de faire le travail que Maman me donne, et non celui que j'aimerais le mieux. Quoique je commence à devenir plus grande, et que je ne dusse pas tant aimer le jeu, je ne suis pas du tout contente, quand je pense qu'un jour je ne pourrai plus jouer ni habiller ma poupée. Oh! mon bon Génie, je voudrais toujours rester enfant! D'après ce commencement de lettre, vous devez me croire bien paresseuse; je le suis aussi un peu, cependant j'aime le travail; je sais bien que le jeu continuel ennuie, et pour qu'on le trouve agréable, il faut qu'il soit alterné avec l'étude. Mais qu'il fait bon se dire, en faisant un ouvrage difficile: Maman sera contente de moi, en voyant que j'ai fait cela, et je le serai aussi! — Il y a des devoirs qui m'amusent beaucoup plus que les autres; par exemple, les réponses à vos questions, et le temps que j'emploie à travailler à l'aiguille, en causant avec Maman de choses intéressantes, ou bien en écoutant mon frère qui nous fait une lecture sur le recueil des journaux de notre bon Génie : tout cela me semble plus agréable que le jeu le plus amusant. — J'ai oublié une des raisons qui me font préférer le jeu, la voici : lorsque je suis au jeu, je m'y livre entièrement; et souvent, étant au travail, je pense au jeu. J'ai remarqué que le même devoir m'amuse plus ou moins selon le degré d'application que j'y apporte, et pour que le travail soit amusant, il faut y être tout entière.

« Aimée L....., à Vincennes. »

Il me semble juste de placer ici une des réponses qui ont donné une préférence absolue au travail. Je choisis la suivante :

« Mon bon Génie, je juge de ce que je vais vous dire d'après l'expérience que j'ai faite. Pendant les jours de congé, souvent il m'arrive de m'ennuyer. Je vous avoue franchement, bon Génie, que, si l'on me donnait à choisir entre le jeu ou le travail non interrompus, oh! sans hésiter, je préférerais le travail.

« Pourquoi? parce que mon travail cause de la satisfaction à mes parents, au lieu que le jeu ne leur en procure aucune; et puis, j'éprouve aujourd'hui que, si je n'avais pas travaillé depuis mon enfance, je n'aurais pas le plaisir de répondre au bon Génie.

« Caroline G......, élève de Mlle Roy, à Besançon. »

Je regrette de n'avoir pas de place pour imprimer, comme elles le mériteraient aussi, les lettres de Mlle *Mathilde de F....*; M. *Charles de Bracquemont*, à Rouen; Mlle *Caroline B.....*, à Rouen; M. *B. Pellegrini*, à Moissac; Mlle *Louise C.....*; et Mlle *Eugénie D.....*

Je me borne à mentionner honorablement celles de Mlle *Laure P....*, à Saumur; Mlle *Héloïse F.....*, à Longueville; Mlles *Jenny M....*, *Joséphine H....*, *Adrienne B. de M.*, *Pauline H....*, élèves de Mlle Roy, à Besançon; Mlles *Mélanie L....*, *Aline S....*, et *A. B...*, élèves de Mlles Wouters, à Nancy; Mlle *Alexandrine Delab...*, à Rouen; M. *Anatole de Th.....*, à Autun.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade, qui est Moutarde, et dans lequel on trouve *mou* et *tarde*, a été deviné par plusieurs de mes correspondants; mais il ne prêtait pas à des explications bien intéressantes. Cependant il m'en a été adressé plusieurs, et je vais emprunter à plusieurs lettres, l'explication des trois parties.

« *Mou* est un adjectif masculin, singulier; c'est l'opposé de dur. Il s'emploie au figuré, pour exprimer ce qui est sans vigueur, lâche, indolent. On dit aussi que le temps est *mou*, pour dire que le vent est chaud et humide. » (Mlle *Célinie de B.....*, au château de B.....)

« *Tarde. Tarder*, c'est-à-dire faire de progrès lents. Si on avait plus de courage, d'activité et de bonne volonté, on irait beaucoup plus vite, les progrès seraient plus rapides. » (Mlle *Ernestine de Saint-Y...*, à la Maison royale de Saint-Denis.)

« Une personne *molle* dans ses études, fait nécessairement moins de progrès, et par là *tarde* de finir son éducation. La mollesse et la nonchalance sont, je crois, sœurs jumelles. » (Mlle *Emma de Saint-Y...*, à la Maison royale de Saint-Denis.)

« *Moutarde.* On dit familièrement que la *moutarde monte au nez* de quelqu'un, quand il commence à s'impatienter. La *moutarde monte au nez* d'un maître qui voit que son élève est *mou*, et qu'il *tarde* à se mettre à l'ouvrage, ou qu'il le fait sans attention.

« Votre charade, mon bon Génie, nous dit qu'il faut travailler avec ardeur, pour contenter nos parents; c'est un avis que vous nous donnez; quant à moi, je vous promets que j'en ferai mon profit. » (Mlle *Sophie Ch....*, à Paris.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 27 juillet 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. N° 13.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

L'HÉMÉROBE.

Mon fils, qui n'est pas encore d'âge à chasser aux perdrix, mais qui est déja fort habile à la chasse aux papillons, m'a apporté hier, avec de grandes démonstrations de joie et de triomphe, un insecte charmant, dont je n'avais pas encore songé à vous parler, mes amis, et qui, sous plusieurs rapports, mérite de fixer un moment votre attention. Puisque la mienne a été attirée sur lui par cette circonstance, je vais vous le faire connaître dès aujourd'hui.

Son nom est *Hémérobe;* c'est un fort joli insecte, dont les ailes ont la finesse et la transparence de la gaze; son corps qu'on aperçoit au travers, est d'un vert tendre, et paraît quelquefois avoir une teinte d'or; ses yeux sont d'une belle couleur de bronze rouge, et ont l'éclat du métal le mieux poli. On le trouve fréquemment dans les jardins, où il cherche à déposer ses œufs qui sont fort remarquables.

On voit souvent, sur les feuilles de différents arbrisseaux, de petites tiges de la grosseur d'un cheveu, longues d'un pouce environ, de couleur blanche, au nombre de dix ou douze, placées les unes à côté des autres, attachées en dessus ou en dessous de la feuille. Ces espèces de filets sont terminés par une boule alongée, qui est l'œuf. C'est ainsi que l'insecte le dépose, en filant une soie à laquelle il le suspend.

De ces œufs sortent des larves, qui se répandent aussitôt sur les feuilles, pour y chercher des pucerons dont elles font leur nourriture ordinaire. Elles les saisissent avec deux petites cornes qu'elles ont au-devant de la tête, et les sucent, jusqu'à ce qu'il ne leur reste que la peau. Placée sur une feuille couverte de pucerons, cette larve n'a pas de grands mouvements à faire pour s'emparer à son gré de ceux qui lui conviennent le mieux; ce sont, en général, les plus gros; en saisir un et le sucer, est pour elle l'affaire d'une demi-minute. Aussi en fait-elle un tel carnage, qu'on lui a donné le surnom de *Lion des pucerons.*

Mais elle ne se borne pas à se nourrir de la substance de ces petits animaux; elle sait encore en tirer un autre parti. La larve de l'*Hémérobe* aime à être vêtue. Avec les peaux, le duvet et les parties sèches des pucerons qu'elle a sucés, et en entrelaçant grossièrement ensemble ces débris, elle se fait une espèce de couverture très informe, d'une épaisseur considérable relativement à son propre volume. Au moyen de ses cornes, et de certains mouvements de sa tête et de son corps qui sont d'une agilité singulière, elle parvient à lancer et à ajuster cet étrange vêtement sur son dos qui semble alors chargé d'une petite montagne.

Environ quinze jours après être sortie de l'œuf, cette larve se change en chrysalide. A cette époque, elle quitte la feuille où elle a vécu, cherche une feuille sèche pour se retirer dans un de ses plis, et là, elle file une coque ronde comme une boule, d'une soie très blanche, dans laquelle elle s'enferme. Si c'est en été que cela a lieu, elle reparaît quinze jours après, sous la forme d'insecte parfait, que j'ai déja décrite; si c'est en automne, la chrysalide passe l'hiver dans sa coque, pour n'en sortir qu'au printemps suivant.

Les *Hémérobes* vivent peu de temps dans ce dernier état; ils ont le vol lourd et sont faciles à saisir. Si ces jolis insectes plaisent aux yeux par leur délicatesse, et par la beauté de leur couleur, il s'en trouve parmi eux, qui dégoûtent par l'odeur d'excréments qu'ils répandent; cette odeur se communique aux doigts qui touchent l'insecte, et s'y fait long-temps sentir. Je crois devoir vous prévenir de cette circonstance, afin que, s'il vous arrive d'en examiner et d'en prendre pour vérifier les faits intéressants que je viens d'exposer, vous ne me soupçonniez pas d'avoir voulu vous attraper.

LA PEUR DU TONNERRE.

C'était le 5 de mai; M. et Mme de Sirvan venaient d'arriver, avec leurs deux enfants, au château de Sirvan. La voiture était encore dans la cour, et l'on en retirait les paquets, lorsqu'un coup de tonnerre salua l'entrée des voyageurs. Irma tressaillit à ce bruit, devint pâle, tremblante, et courut se cacher dans le coin le plus obscur qu'elle put trouver. Irma avait douze ans; il n'était pas étonnant qu'à cet âge elle n'eût point encore des notions très exactes sur la physique, sur l'électricité, sur la nature et les effets de la foudre; mais il était bien fâcheux qu'elle eût entendu, de la part de bonnes et de gens peu éclairés, mille récits vrais ou faux d'accidents terribles causés par le tonnerre, mille contes absurdes sur la chute de ce météore en *pierre*, en *fer*, en *dards*, etc., enfin mille histoires singulières de personnes réduites en poussière, de capucins dont la barbe avait été brûlée, et autres traditions ridicules, perpétuées depuis des siècles par l'ignorance qui est toujours amie du merveilleux. Tout cela avait fait, sur l'imagination d'Irma de Sirvan, une impression telle, qu'elle ne pouvait entendre le tonnerre ou voir un éclair, sans croire qu'elle touchât à sa dernière heure; et elle passait ainsi ses étés à redouter les orages, même pendant les jours les plus sereins.

Horace, son frère, plus âgé qu'elle de deux ans, venait, à cette époque, de suivre un cours de physique, avec son gouverneur. Il avait l'esprit encore frappé des leçons intéressantes qu'il avait entendues, et particulièrement de l'explication des phénomènes électriques; aussi s'était-il bien promis d'observer, avec une attention nouvelle, les orages dont il serait témoin à la campagne. Le coup de tonnerre fit donc sur lui un tout autre effet que sur sa sœur; il en fut d'abord enchanté; mais ayant vu l'état pitoyable dans lequel venait soudain de tomber la pauvre Irma, il se sentit ému de compassion, et courut aussitôt à elle: « Qu'as-tu donc, ma petite sœur? lui dit-il; et pourquoi vas-tu te cacher ainsi? — O mon frère, est-ce que tu n'as pas entendu cet horrible coup de tonnerre? — Horrible! mais il n'a pas été très fort..... Tiens, en voici un second qui roule encore dans le lointain; l'orage est à une grande distance; n'aye donc pas peur. »

Irma, toute tremblante, mais cependant un peu rassurée par les dernières paroles de son frère, se laissa ramener au salon. « Voyons, ma bonne Irma, reprit Horace, que crains-tu, quand il tonne? — Comment! ce que je crains! que la foudre ne tombe sur moi. — Mais d'abord sais-tu ce que c'est que la foudre? — Je sais que c'est le feu du ciel, qu'il tombe quelquefois sur la terre, qu'il brûle les maisons, qu'il fait des ravages épouvantables, et qu'il tue de mille manières ceux qui en sont frappés. C'est une chose véritable, et tu ne peux pas me dire le contraire. — J'aurais bien quelque chose à dire, ma petite sœur, sur les *mille manières;* mais je ne puis, en effet, nier que le tonnerre ne tue ceux sur qui il tombe. Seulement je te ferai remarquer que les voitures versent quelquefois, et qu'on peut être blessé à mort dans de semblables accidents; que le vent renverse des cheminées qui assomment les passants; qu'il y a des bateaux qui chavirent, et qu'alors on se noie; enfin que des maisons peuvent s'écrouler et ensevelir leurs habitants sous les décombres: cependant je n'ai jamais remarqué que tu fusses tremblante en voiture, ni en marchant dans les rues quand il fait du vent, ni en te promenant sur l'eau, ce qui est au contraire un grand plaisir pour toi, ni enfin dans ton lit où tu dors très paisiblement, sans craindre que les murs et le plafond ne s'écroulent sur ta tête. — Sans doute, je n'ai pas peur de toutes ces choses là; mais c'est qu'elles arrivent très rarement. — J'en conviens, et c'est une bonne raison pour ne pas les appréhender sans cesse; mais je puis t'assurer qu'il y a beaucoup moins de personnes tuées par la foudre, que par chacun de ces accidents dont je viens de parler. Ainsi, je ne vois pas plus de raison pour s'effrayer de l'une que des autres. — Es-tu bien sûr de cela, mon frère? — Je puis te le certifier; et d'ailleurs tu dois bien le comprendre: d'abord, le tonnerre tombe rarement; et puis, songe donc au nombre infini de points qu'il peut

frapper, sans atteindre personne. A la guerre, où l'on vise sur des masses d'hommes, il n'y a qu'un petit nombre de coups qui portent, en proportion de ceux qu'on tire; pourquoi voudrais-tu que le tonnerre, qui ne vise pas, allât tomber justement sur une petite fille comme toi? Il n'y a que les méchants qui puissent craindre qu'une main ne dirige sur eux la foudre. — Je sens bien que tu as raison, mon cher Horace, mais ces éclairs qui éblouissent et qui vous prennent à l'estomac, et ce roulement qui ébranle les vitres, et ces éclats qui retentissent si long-temps, tout cela fait un effet..... — Oh! oui, je conçois, surtout quand on ne sait pas ce que c'est. Mais si tu veux, je te l'expliquerai, et je gage qu'ensuite tu auras du plaisir à regarder les éclairs et à entendre le tonnerre. » Irma hocha la tête en signe de doute; cependant sa curiosité était excitée, et comme l'orage finissait, elle pria son frère de lui donner cette explication; ce qu'Horace fit de son mieux, en appliquant les connaissances qu'il venait récemment d'acquérir (1). Toute la soirée et le lendemain matin, le frère et la sœur ne parlèrent d'autre chose que d'électricité; et Horace avait si bien saisi cette théorie, qu'il s'exprima de manière à être parfaitement compris de son élève.

Le temps s'était mis décidément à l'orage pour plusieurs jours, comme cela arrive souvent en été. Vers trois heures de l'après midi, le tonnerre se fit entendre de nouveau. « Allons, ma sœur, courage! s'écria Horace; viens avec moi au kiosque d'où l'on découvre le ciel de tous les côtés, tu verras qu'il n'y a pas de quoi trembler si fort, et qu'il ne t'arrivera aucun malheur. » Cette proposition fit d'abord frémir Irma; cependant Horace parlait avec tant d'assurance et de gaieté, et sa supériorité d'instruction lui donnait un ascendant et une force de conviction tels, qu'il finit par la déterminer et l'entraîner au kiosque. Le ciel était chargé au sud-ouest de nuages noirs que sillonnaient de vifs éclairs suivis, après un assez long intervalle, d'un roulement sourd et prolongé. « Tu vois bien, dit Horace, que le tonnerre tombât-il dix fois pendant cet orage, ne tomberait pas une seule dans notre voisinage, car la nuée est très loin de nous, le vent la pousse obliquement, et il n'en passera pas seulement un petit morceau sur nos têtes. Cependant, si tu étais enfermée dans la maison, le bruit t'effrayerait, et tu irais peut-être te cacher dans la cave. » — Irma ne put pas s'empêcher de répondre: « C'est vrai. » Mais, en effet, voyant clairement que l'orage était éloigné, elle fut beaucoup moins malheureuse pendant sa durée.

Le lendemain, le surlendemain et durant deux semaines, il y eut chaque jour un orage, et chaque jour Horace emmena sa sœur au kiosque pour observer le ciel. De ces quinze orages, treize passèrent à une distance assez grande; un fut un peu plus rapproché; et un seul éclata au-dessus de la terre de Sirvan. Celui-ci fut le dixième: Irma était déjà fort aguerrie; cependant elle ne se défendit pas encore d'une vive terreur, quand Horace lui dit: « Cette fois, ma sœur, nous voici à la bataille, la nuée est sur notre tête, mais tu vas voir encore qu'elle ne nous fera pas de mal. Les coups de tonnerre étaient étourdissants et suivaient immédiatement les éclairs. « Que c'est beau! quel magnifique spectacle! disait Horace. — Tu as beau dire, répondait Irma, cela est effrayant; » et elle se pressait contre son frère. Tout-à-coup un éclat épouvantable semble déchirer tous les nuages, et l'instant d'après, on voit des flammes s'élever au-dessus d'une petite grange située à sept ou huit cents pas des jeunes observateurs. « Pour le coup, s'écria Horace, la foudre est tombée, et quoique la nuée soit au-dessus de nous, tu vois que le tonnerre ne nous en voulait pas, car il a frappé encore assez loin de notre observatoire. — Oui, oui, dit Irma, tâchant de se rassurer, mais tremblant toutefois assez fort; cela est bien effrayant; cependant je ne suis pas fâchée d'avoir vu tomber le tonnerre. — C'est une chance heureuse, ma sœur, nous avons bien fait d'en profiter, car il y a gros à parier que nous n'en retrouverons pas de sitôt l'occasion. — Ah! je ne le desire pas, j'en ai assez d'une fois. »

Les cinq orages qui suivirent celui-ci furent plus benins, et achevèrent de rassurer Irma. Quand le temps fut remis au beau, Horace lui dit: « Eh bien, ma sœur, dans cette série d'épreuves, une seule fois il s'est trouvé contre nous une chance sur des millions, et toutes les autres fois, il n'y avait pas une chance contre nous. Cependant, si tu avais été te cacher, tu aurais souffert tous les jours les angoisses de la peur. Mets-toi donc bien dans la tête que quand il tonne, tu ne cours pas plus de dangers que quand tu montes dans une calèche de poste, ou quand tu entres dans un bateau, ou dans mille autres circonstances qui ne te causent nulle crainte. »

Cette leçon pratique fit sur la jeune fille une impression si heureuse, que pendant tout le reste de cet été, et les années suivantes, elle ne trembla plus à la pensée ni à l'aspect des orages, sauf toutefois un petit reste d'émotion quand le tonnerre éclatait un peu près. Tant il est vrai que le meilleur remède à la peur, est d'examiner ce qui la cause, et de s'en rendre compte.

(1) Je suppose que mes lecteurs n'ont pas oublié la série d'articles que je leur ai adressés, il y a deux ans, sur les phénomènes électriques.

LE MULOT ET LE CHAMEAU.

FABLE.

(Imitée de Bertola.)

Tout au milieu d'un champ dont l'herbe était fauchée,
Un beau jour un chameau paissait en liberté;
La corde par laquelle il était arrêté,
De son pieu s'étant détachée,
Le suivait en traînant d'un et d'autre côté.
Je ne sais trop pour quelle affaire,
Un mulot maraudeur vint à passer par là :
A l'aspect du chameau tout d'abord il trembla;
Mais ensuite il le considère,
Lui voit l'air pacifique, et reprenant du cœur,
Finit par regarder sans peur
Et la stature du colosse,
Et son encolure, et sa bosse.
Alors, avec attention,
Il suit des yeux la corde allant, venant sur l'herbe :
« Vraiment, dit-il, l'occasion
« Me semble tout-à-fait superbe;
« Allons, du courage! un poltron
« Ne saurait faire rien de bon.
« Quelle glorieuse entreprise,
« De conduire au terrier une semblable prise,
« Un chameau! C'est, ma foi, de quoi rendre mon nom
« Célèbre dans tout le canton;
« Et je n'aurais nulle surprise
« Qu'après un tel événement
« On me nommât *Mulot le grand!* »
Cela dit, ma petite bête,
Dans ses petites dents, d'un air audacieux,
S'en va saisir la corde, et tirer de son mieux.
Le chameau qui sent qu'on l'arrête,
N'y regarde pas autrement,
Et, par nature obéissant,
Chemine en balançant la tête,
Et suit le rat complaisamment.
Ce ne fut pourtant pas sans peine,
Sans suer, sans reprendre haleine,
Que l'héroïque conducteur
Vint à bout de ce grand labeur.
Mais que ne fait-on pas alors qu'en perspective
On voit la gloire et son laurier?
Après maint effort, il arrive,
Tenant toujours son prisonnier,
A l'ouverture du terrier;
Il entre en criant : « Place, place,
« Place, amis, j'amène un chameau! »
Et traînant son bout de cordeau,
Il mord, il tire, il se harasse,
Quand soudain le chameau bonasse
S'apercevant de son erreur,
Fait un mouvement de surprise
Qui retire la corde, et brise
Quatre dents à son fier vainqueur.
Alors, car il faut bien le dire,
On entendit dans le caveau
De longs petits éclats de rire,
Et tous les rats disaient : « Voyons donc ton chameau! »

Examinons toujours si la tâche est possible,
Pour ne pas y risquer des efforts impuissants;
Car c'est un résultat terrible,
Que d'être ridicule et d'y perdre ses dents.

L. P. J.

QUESTION

PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

Qu'est-ce que LA TIMIDITÉ? *et quels sont les inconvénients qu'elle peut avoir, lorsqu'elle est poussée à l'excès?*

Cette question me semble pouvoir s'adresser à tous les âges, c'est pourquoi je la propose à mes grands et petits correspondants, en même temps. J'avertis seulement les premiers, que ce sujet me paraît très susceptible de développements, sur-tout dans la première partie, c'est-à-dire dans la définition; car la timidité a, je crois, des nuances diverses, peut provenir de causes fort différentes, et peut être excitée par des circonstances très variées.

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 17 août prochain inclusivement.

LITHOGRAPHIE.

Mes amis, je ne ferai pas d'article sur le triste sujet du dessin que je vous envoie; vous le comprendrez assez, pour qu'il éveille en vos âmes un sentiment tendre et compatissant; je ne veux pas y arrêter votre pensée de manière à en rendre la contemplation pénible.

AVIS

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er août 1827 pour un an, ou du 1er février 1828 pour six mois, et finit par conséquent à la fin de juillet courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 3 août prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 10 aout 1828.

Ve année. N° 15.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LA COURTILLIÈRE.

Je fais une terrible chute aujourd'hui, mes amis; je reviens des étoiles à un insecte qui se cache sous terre. Mais il n'y a pas de petites choses dans la Nature; tout ce qu'elle embrasse est empreint d'un sceau de grandeur, de sagesse et de prévoyance, qui appelle l'intérêt et l'admiration sur ses moindres œuvres. Je vais vous parler de la *courtillière*, qu'on a aussi nommée *taupe-grillon*, à cause de l'analogie de quelques uns de ses organes avec ceux du *grillon*, et de ses mœurs avec celles de la *taupe*.

La *courtillière* ou *taupe-grillon* est un insecte ailé, qui a communément un pouce et demi environ de longueur. Le dessus de son corps est d'un brun roussâtre foncé, et le dessous d'un jaune roussâtre obscur; sa tête est de forme un peu ovale, et enfoncée; ses pattes antérieures sont d'une largeur extraordinaire, et armées de fortes dents qui en font une espèce de pelle et de scie tout à-la-fois; les jambes moyennes sont triangulaires, et aussi munies de dents aiguës; les pattes postérieures sont épineuses, longues, et organisées pour le saut; mais cependant elles paraissent moins propres à cette fonction, que celles des *grillons* et des *sauterelles*. En tout, cet insecte a un aspect hideux et repoussant.

L'organe le plus remarquable de la *courtillière* consiste dans ses pattes de devant, dont la forme et la vigueur lui donnent le moyen de creuser la terre, de couper les racines des végétaux, et de causer des dégâts considérables dans les jardins et dans les champs. On a évalué la force qui réside dans ces espèces de mains; elle peut vaincre un obstacle du poids de trois livres sur un plan uni; et l'on en conclut que ces animaux peuvent percer et creuser un terrain assez compacte.

Les femelles se pratiquent, au commencement de l'été, un terrier de la profondeur d'un demi-pied environ, qui, avec son issue, a la figure d'une bouteille à cou recourbé et dont la panse est ovale. Elles lissent ses parois intérieures, et y pondent trois ou quatre cents œufs alongés, luisants, et d'un brun jaunâtre; le berceau qu'elles destinent à cette postérité est d'une terre fine et assez serrée; elles le ferment exactement. Les petits éclosent au bout d'un mois; un mois après ils changent de peau; ils ressemblent alors à l'insecte parfait, si ce n'est qu'il leur manque encore les ailes, et que leurs couleurs sont moins foncées. Cette première mue est pour eux l'époque de l'essai de leurs forces; ils se dispersent et vont chacun de leur côté. Plusieurs mues ont lieu successivement avant d'arriver à leur dernier état: la troisième s'opère aux

approches de la mauvaise saison; les jeunes *taupe-grillons* songent alors à prendre leurs quartiers d'hiver, et à se préparer une retraite profonde dans la terre. Ce n'est que dans la saison suivante qu'ils achèvent leur transformation. Alors, plus hardis, ils quittent le voisinage des lieux qui les ont vu naître, se transportent dans les champs, dans les jardins, principalement dans les couches, et y deviennent un véritable fléau. Ils coupent, ils dévorent les racines; leurs ravages sont signalés par de grandes places jaunes où la végétation est éteinte. Ce sont des mangeurs tellement destructifs, que les Allemands avaient pour dicton usité : qu'un voiturier devait arrêter sa voiture chargée, fût-ce à la rampe d'une montagne, lorsqu'il rencontrait un *taupe-grillon*, et ne pas poursuivre sa route qu'il ne l'eût tué. La marche de cet ennemi de l'agriculture est souvent couverte, et les traces de son passage ne sont indiquées que par une légère élévation de la terre au-dessus de la surface du sol. Les jardiniers et les cultivateurs recherchent avec un grand soin les nids de *courtillières* pour les détruire. La présence d'un de ces nids est annoncée, dans les champs ou sur le gazon, par de petits espaces presque circulaires, de quelques pouces de diamètre, où la végétation est presque nulle ou très languissante, et dont le milieu est peu élevé. Une petite galerie circulaire conduit au nid qui occupe le centre. Les habitations des *taupe-grillons* se manifestent aussi par des trous multipliés qu'ils creusent au commencement du printemps. Je donne ces indications à ceux de mes lecteurs qui seraient curieux d'observer eux-mêmes un nid de *taupe-grillon* et ses habitants : lorsqu'ils auront reconnu les indices que je viens de signaler, ils n'ont qu'à fouiller avec précaution, et ils trouveront le nid qui consiste en une motte de terre, presque ronde, dure, creuse en dedans, et bien fermée. Lorsqu'on a pris le nid, il faut tâcher de conserver le trou qui est auprès, et ne pas s'en éloigner, afin de prendre la mère, soit au moment où elle sortira, si elle se tient cachée dans le fond, soit quand elle reviendra, si elle est sortie.

En considérant les ravages que causent ces animaux, on pourrait se demander à quoi ils servent. Sans doute ils entrent dans les plans de cette sagesse suprême qui sait tout compenser, et qui établit entre toutes les forces un équilibre nécessaire : ils détruisent un grand nombre de plantes nuisibles et qui ne pullulent que trop; leurs dégâts tirent l'homme de son insouciance, et réveillent son activité; et pour qu'eux-mêmes ne se multiplient pas en trop grande quantité, la Providence a voulu que les oiseaux, les fourmis et plusieurs autres insectes déclarassent la guerre aux jeunes *taupe-grillons*, ou du moins aux germes de cette race nuisible. Tout est ordonné pour le mieux.

LES RÉFORMES PAR HONNEUR.

Laurent de Montléon faisait ses études dans le collège d'une grande ville où son père remplissait d'importantes fonctions qui l'avaient obligé à y fixer sa résidence. Laurent était doué d'une intelligence et d'une capacité peu ordinaires; mais l'influence de ces dons heureux était presque complètement paralysée par celle de la plus excessive paresse, et d'une étourderie sans bornes. Cependant, graces à son extrême facilité, Laurent était parvenu assez jeune à la classe de seconde, mais sans avoir jamais obtenu aucun succès. Pendant toute son année de seconde, il avait encore travaillé avec si peu d'assiduité et de soin, qu'il ne s'était pas élevé, dans les compositions, au-dessus de la quinzième place, et s'était trouvé souvent au-dessous de la vingtième. Quand vint l'époque du concours pour les prix, un hasard heureux le servit; deux des sujets proposés se trouvèrent lui être parfaitement familiers; son esprit était dans une disposition favorable; une inspiration fortuite l'anima, et sans se donner plus de peine que de coutume, il fit deux excellentes compositions auxquelles les juges du concours ne purent refuser deux premiers prix. Le jour de la distribution, au grand étonnement de ses professeurs, de ses condisciples, de ses parents et de lui-même, il fut appelé pour recevoir sa double couronne; et je dois dire qu'il éprouva quelque embarras, et qu'une sorte de pudeur lui fit monter le rouge au visage, lorsqu'il s'avança sur l'estrade, au milieu des applaudissements de toute l'assemblée. Une voix intime lui disait qu'il n'avait pas mérité tant d'honneur; et il n'osa même pas aller faire hommage de ses couronnes à son père et à sa mère. En rentrant à la maison, il eut soin de les emporter dans sa chambre, afin de ne pas les laisser en évidence; car il savait que ce jour là était précisément un jour de réception chez son père, et il ne voulait pas s'exposer à des compliments qui ne lui eussent causé que du malaise. Cependant, M. et Mme de Montléon n'avaient pu être insensibles au succès de leur fils; ils espéraient que ce serait pour lui un encouragement, et s'en flattaient d'autant plus, que ses petites émotions intérieures ne leur avaient point échappé; en un mot, ils ne lui avaient montré que de la satisfaction et de la joie, sans paraître remarquer les retours que cette circonstance lui faisait faire sur lui-même.

Laurent avait une sœur, plus jeune que lui de deux ou trois ans, fort gentille, fort spirituelle, mais passablement taquine. Elle aimait bien son frère; cependant ce sentiment ne le mettait pas plus qu'un autre à l'abri de ses malignes espiègleries. Cette petite sœur, nommée Hélène, qui n'ignorait pas que Laurent était fort paresseux et n'obtenait jamais de bon-

nes places, avait été un peu surprise de le voir remporter deux prix, et s'était fort bien aperçue de la gène et de l'embarras du pauvre Laurent, lorsqu'il s'était vu applaudir et complimenter. Elle imagina que ce serait une chose bien plaisante et bien amusante, que d'augmenter encore cet embarras; et voilà qu'au moment où le salon de M. de Montléon était plein de monde, ma petite Hélène entre, d'un air triomphant, une couronne dans chaque main, les agitant en l'air. Laurent a couru vers elle pour l'arrêter: mais plus leste que lui, elle a fait un détour, s'est élancée sur le canapé, et Laurent consterné voit ses deux couronnes accrochées aux branches de deux candelabres, et en pleine évidence. Aussitôt pleuvent les questions, et bientôt après les compliments. « Deux premiers prix! que des parents sont heureux d'avoir un fils intelligent et laborieux! Ah! monsieur Laurent, vous devez être bien heureux vous-même, d'être un si grand sujet de joie pour votre famille. Voilà ce que c'est que d'avoir bien travaillé pendant toute l'année. » Je laisse à penser où en était la conscience du pauvre Laurent, en entendant toutes ces belles choses; il ne savait que répondre et aurait voulu se cacher dans un trou de souris. On se récriait alors sur sa modestie, et on la louait comme un charme de plus au mérite. Le malheureux enfant se mordait les lèvres, enrageant tout à-la-fois contre les autres et contre lui-même. Pendant ce temps là, la maligne Hélène riait sous cape, lorsqu'une dame la prenant par la main, s'écria : « Et cette aimable enfant, qu'en dites-vous? n'est-ce pas une pensée pleine de grace et de bonté qu'elle a eue, d'apporter ici ces deux couronnes que la modestie de son frère nous avait cachées? » Et chacun alors de répondre : « C'est un trait charmant! Est-il rien de plus intéressant que ce noble orgueil d'une jeune sœur, excité par les succès de son frère? Quelle bonne et gentille enfant que cette petite Hélène! comme tout le monde doit l'aimer! Ce seul trait fait supposer tant de jolies qualités!... » Pour le coup, Hélène à son tour baissait la tête, et pouvait aussi passer pour modeste. Sa petite conscience frémissait en recevant ces éloges qu'elle sentait avoir si peu mérités, et elle aurait donné beaucoup pour pouvoir retirer les deux couronnes, et que personne ne pensât plus à sa belle action; mais il n'y avait pas moyen, et il fallut essuyer les compliments inspirés à chacun, soit par un intérêt sincère, soit par la simple politesse. Ce fut en somme, pour Hélène et pour Laurent, une soirée aussi pénible qu'on puisse l'imaginer.

Lorsqu'enfin tout le monde se fut retiré, le frère et la sœur se regardèrent quelque temps d'un air un peu humilié. « Eh bien, dit Laurent, tu ne ris pas du méchant tour que tu m'as joué? — Non, mon frère; je t'en demande pardon. Si tu as reçu une leçon aujourd'hui, je t'assure que j'en ai reçu une bonne aussi. — N'est-ce pas, Hélène, que c'est une chose insupportable que de recevoir des louanges dont on ne se sent pas digne? — Ah! si j'avais su ce que c'est, je ne t'y aurais certainement pas exposé, mon pauvre Laurent. Mais sois tranquille, cela n'arrivera plus, à présent que j'y ai été prise aussi. — Avec tout cela, si l'on découvrait maintenant que je n'ai eu mes prix que par hasard, *par racroc*, et que toi, tu n'as fait qu'une malice, une taquinerie, au lieu d'une action aimable, dis-moi un peu quelle idée on aurait de nous? — C'est vrai; nous aurions peut-être mieux fait de désabuser tout de suite tout le monde. — Vraiment oui, c'eût été une agréable confession! — Dans le fait, je n'aurais su comment m'y prendre. Mais sais-tu, Laurent, ce qu'il faut faire? — Quoi? — Il faut... eh bien, il faut mériter maintenant les éloges qu'on nous a donnés aujourd'hui d'avance. Alors personne ne sera en droit de nous les reprocher, et nous n'aurons à nous reprocher d'avoir trompé personne; notre honneur sera sain et sauf. — Tu as raison, Hélène, tu as raison : je vais travailler ferme cette année, j'aurai le *prix d'excellence*, pour toutes mes compositions; peut-être avec cela d'autres prix, et ils justifieront ceux que j'ai reçus aujourd'hui. — Moi, je vais réformer mon caractère; tu m'aideras, n'est-ce pas? tu m'avertiras: je ne ferai pas une malice, je ne taquinerai personne; je serai obligeante, douce, complaisante; et je tâcherai de faire quelques bonnes actions sans qu'on en sache rien, pour payer les éloges que je n'avais pas mérités ce soir. — Allons, courage, ma sœur, la leçon n'aura pas été perdue pour nous. »

Sans que les enfants s'en doutassent, cette conversation avait été entendue par leur mère, et lui avait causé plus de joie que tous les prix du monde. Elle ne fut donc pas surprise, non plus que M. de Montléon, en voyant le changement qui s'opéra, à dater de ce jour, dans le caractère et dans l'application de la sœur et du frère. Car ils furent fidèles à leur résolution : Hélène se rendit maîtresse de son défaut principal, et devint une enfant parfaitement aimable; et à la fin de l'année suivante, Laurent obtint, comme il se l'était promis, le prix d'excellence et deux autres couronnes qui n'étonnèrent personne, qui ne lui causèrent aucun embarras, et dont il vint, avec une joie sans mélange, faire hommage à son père et à sa mère.

LE ROSSIGNOL ET LE HIBOU.

FABLE, IMITÉE DE BERTOLA.

Dans le fond d'un bois solitaire,
Un rossignol chantait durant la nuit entière :

Il était seul; bêtes ni gens
Ne venaient applaudir à ses divins accents;
Mais, ne songeant guère à la gloire,
Il s'inquiétait peu d'avoir un auditoire.
Cependant, non loin de ces lieux,
Un hibou retiré dans un vieux chêne creux,
L'entendit, et de sa cachette
Par curiosité sortant à l'aveuglette,
D'un air stupidement railleur
Vint parler en ces mots à mon gentil chanteur :
« Il faut que vous soyez bien bête,
« Quand vous êtes tout seul ici,
« Pour vous égosiller ainsi
« A chanter comme un jour de fête.
« On dit que vous chantez fort bien;
« Quant à moi, je n'y connais rien
« Et ne suis point musicien;
« Mais j'ai du sens, et je raisonne,
« Et je suis tout supris de voir
« Que vous chantiez matin et soir
« Pour n'être entendu de personne. »
Quand l'oiseau sinistre eut tout dit,
Le rossignol lui répondit :
« Dans la solitude que j'aime,
« Mon plaisir est de gazouiller;
« Le talent ne sert pas seulement à briller,
« Il sert à s'amuser soi-même. »

L. P. J.

CAUSERIE.

Voici les concours, les examens, les distributions de prix; dans peu de jours les vacances commenceront. C'est un beau moment pour les jeunes écoliers qui vont quitter l'enceinte sévère du collège, rentrer sous le toit paternel, et se reposer des études de l'année. On s'amuse de si bon cœur, quand on a bien rempli tous ses devoirs! Le plaisir a tant de charmes après le travail! Quelle joie aussi pour les jeunes filles qui voient revenir leurs frères, leurs premiers amis, les premiers compagnons de leurs jeux! C'est une époque de grande agitation, de grand mouvement, pour toute la jeunesse studieuse. Les voitures ne vont plus suffire pour emmener aux champs tous ceux qui sont empressés de s'y rendre, chez leur père, chez leur bon papa, chez leur oncle. Je me rappelle bien le temps où j'en étais là : un peu avant les vacances, je faisais des marques sur mon almanach, et j'avais le plaisir de les effacer périodiquement; car à cet âge on a hâte de voir passer le temps, parce qu'on ne sait pas encore avec quelle rapidité il fuit un peu plus tard. Quand la dernière marque était effacée, le jour des prix luisait; j'en avais quelquefois, et le bonheur commençait alors pour moi; et puis on m'emmenait dans ces chères montagnes qui ont vu les jeux de ma première enfance. Là, m'attendaient des plaisirs dont le souvenir ne s'est jamais effacé. Ce n'était ni la chasse, ni la pêche; je ne saurais trop dire ce que c'était; mais tout me charmait, le ciel, les forêts, les rochers, les prairies, les cascades, la campagne en un mot. La campagne! Aimez-vous la campagne, mes amis? Oh! oui, j'en suis sûr; à votre âge, quand le cœur n'est point flétri, quand l'imagination est à la fois active et pure, on aime tout ce qui est simple, riant, gracieux. Déja loin de cette adolescence qui s'en va si vite, j'ai conservé, Dieu merci, ce goût doux à satisfaire, et qui ne laisse pas de regrets. Je jouis mieux de tout, j'ai plus d'idées, plus de liberté d'esprit et de sentiment, à la campagne, qu'à la ville. Peut-être vous en apercevez-vous vous-mêmes, à la lecture de ce Journal qui est ma correspondance avec vous; peut-être vous paraît-il plus intéressant en été qu'en hiver; ce n'est pas que j'y mette moins de soin dans une saison que dans l'autre; non, c'est que l'été je le fais à la campagne; en allant et venant, je compose mes fables, j'imagine mes historiettes; et puis une plante, un insecte, un oiseau, tout ce que je rencontre dans les champs, me suggère des idées pour vous entretenir. Je félicite ceux d'entre vous qui me lisent aussi à la campagne. Quel dommage que le temps ait été si triste depuis le commencement de la saison! Que de belles promenades cela a empêchées ou interrompues! Quant à moi, je vous avouerai que je ne compte plus le nombre des averses que j'ai reçues; heureusement j'en prends très bien mon parti, ainsi que mes compagnons fidèles. Mais néanmoins, il faut convenir que cela trouble un peu ce genre de plaisir, et que la nature n'est pas aussi riante, quand son brillant flambeau se tient caché. Messieurs les astronomes nous disent qu'on voit cette année, sur son disque, des taches dont quelques unes ont plusieurs fois le diamètre de la terre. On a remarqué qu'il en était de même dans l'année 1816, à laquelle celle-ci ne ressemble que trop. Quel rapport peuvent avoir ces taches dans le soleil, avec l'état de notre atmosphère? C'est ce que je ne saurais vous dire; mais il ne serait pas bien étonnant que nous nous ressentissions d'un phénomène quelconque, qui se passerait dans cet astre, dont l'influence sur notre globe est si grande et si incontestable. Quoi qu'il en soit, le mauvais temps est fort triste; il fait bien du mal aux cultivateurs, aux malades; et nous autres, simples promeneurs, sommes encore ceux qui ont le moins de raisons de s'en plaindre. Dans l'intérêt de tous, faisons des vœux pour que ce fléau ait un terme.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 17 AOUT 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 16.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

On m'a demandé:

Qu'est-ce que le CRÉPUSCULE? *et quelle en est la cause?*

On appelle *Crépuscule* une clarté qui subsiste après le coucher du soleil, et qui précède son lever; il y a donc un *crépuscule* le soir et un *crépuscule* le matin; celui-ci est la même chose que l'*aurore*.

Si la terre n'avait point d'atmosphère, il n'y aurait pas de *crépuscule;* le soleil, une fois au-dessous de l'horizon, ne nous laisserait aucune trace de sa lumière. Mais jusqu'à un certain degré au-dessous de l'horison, ses rayons frappent encore la partie supérieure de l'atmosphère qui nous les réfléchit. Cette réflexion est la seule cause du *crépuscule*.

Le *crépuscule* est d'autant plus court qu'on est plus voisin de l'équateur, et d'autant plus long et plus lumineux qu'on s'approche davantage des pôles. Cela tient à ce que, dans les régions de l'équateur, où les jours sont constamment égaux aux nuits, le soleil coupe l'horizon à angle droit, et s'en éloigne ainsi par la ligne la plus courte; au lieu que, dans les contrées qui se rapprochent des pôles, le soleil coupe l'horizon de plus en plus obliquement, et par conséquent, s'en éloigne moins vite après son coucher.

A un certain degré de latitude, il arrive que, pendant les nuits courtes du solstice d'été, le soleil se trouve encore, à minuit, assez près de l'horizon, pour que le *crépuscule* du matin commence à l'instant où finit celui du soir. Il en est déja presque ainsi à la latitude de Paris, vers la fin du mois de juin. Cela est de plus en plus sensible, en avançant vers le nord. A Pétersbourg, par exemple, quoique le soleil, au solstice d'été, soit encore sous l'horison pendant quatre heures, le *crépuscule* est continuel durant toute la nuit, et assez clair pour qu'à minuit on puisse écrire à sa seule clarté; cela dure environ quinze jours.

Dans les régions des pôles, enfin, où le soleil est pendant six mois de suite au-dessus, et pendant six autres mois au-dessous de l'horizon, ce long jour et cette longue nuit sont séparés, le matin et le soir, par un *crépuscule* qui dure près de deux mois; en sorte que l'absence complète de toute lumière du soleil, ne dure véritablement qu'un peu plus de deux mois. vous trouverez sans doute que c'en est bien assez pour rendre ces contrées fort tristes à habiter. Il y a cependant des hommes qui y sont contents! Et nous osons nous plaindre, quand des nuages nous cachent le soleil pendant quelques jours pluvieux!

Qu'est-ce que les ALBINOS?

La teinte de la peau dans l'espèce humaine, réside dans une sorte de tissu ou réseau muqueux, qui se trouve placé sous l'épiderme. Ce tissu est blanc chez l'Européen, noir chez les nègres, olivâtre chez les Indiens; mais il existe des individus qui sont privés de ce réseau muqueux, et qui n'ont alors qu'une couleur pâle et fade; leurs cheveux sont blancs et soyeux; leurs yeux, dont l'iris est rouge, ne peuvent supporter l'éclat du grand jour, et ne voyent clair que pendant le crépuscule. La constitution de ces individus, hommes et femmes, est languissante et molle, leur corps est sans vigueur, et leur esprit demeure dans un état d'imbécillité; ils végètent, en un mot, plus qu'ils ne vivent. Ce sont ces créatures, en quelque sorte incomplètes, qu'on a nommées *Albinos*. Différents autres noms leur ont encore été donnés: les Africains les appellent *nègres blancs;* les américains, *Dariens;* et les Indiens, *Bedas*, *Chacrelas* ou *Kakerlaks*. Quoique cet état pitoyable ne soit qu'une infirmité, et non pas le caractère propre d'une race particulière d'hommes, il est malheureusement quelquefois héréditaire, comme le sont certaines maladies.

\~\~\~\~\~

Qu'est-ce que les MONADES?

Ce sont des vers transparents et qui n'ont d'autre forme que celle d'un point. C'est le dernier terme de l'organisation animale.

Les *Monades* appartiennent à cette classe d'animaux imperceptibles qu'on a nommés *animalcules infusoires*, et qui se meuvent dans les liquides impurs. Malgré leur extrême petitesse, on a distingué plusieurs espèces de *monades*, qu'on ne peut voir qu'avec la plus forte lentille de microscope, et qui ne présentent que des points, de véritables atômes mouvants. La première de ces espèces, la *monade grappe*, est composée de plusieurs globules unis ensemble, et la dernière, la *monade terme*, est si petite qu'on ne peut pas même aprécier sa forme. Et pourtant cela vit, cela se meut, cela est organisé! les *monades* se trouvent dans les infusions animales et végétales, dans les eaux douces et salées putréfiées, dans l'urine gardée, etc.

\~\~\~\~\~

On m'a demandé un article sur les *vers à soie*. Sans doute ce sujet est intéressant sous plus d'un rapport; mais je ne crois cependant pas devoir y revenir, après ce que j'en ai dit, dans le numéro 13 de la première année de ce Journal. Il en est de même de deux autres questions qui m'ont été faites, sur les papillons et sur les fourmis; les réponses se trouvent dans les premiers numéros du *Bon Génie.*

LA LUNETTE MAGIQUE.

CONTE ORIENTAL.

Un soir que le fils du pacha de Bassora s'ennuyait, selon son usage, en prenant le sorbet dans un pavillon à jour, construit à grand frais sur une colline pittoresque, non loin du confluent du Tigre et de l'Euphrate, il fit mander un poëte, un musicien et un savant magicien près de lui, espérant trouver, dans les ressources de leur art, quelques palliatifs au malaise de son âme, à la langueur de son esprit, à la paresse de son imagination. Le poëte, introduit le premier, s'exprima en ces termes: « Magnifique Seigneur, le Tigre et l'Euphrate marient leurs eaux limpides et bienfaisantes pour baigner tes pieds sublimes. Les palmiers croissent leurs feuillages au-dessus de ta tête, et mollement balancés par la brise du soir, rafraîchissent pour toi l'air embaumé des parfums butinés dans toute l'Arabie. Ton âme est grande comme le vaste Océan, paisible comme un beau lac, et fleurie comme le jardin des roses du sublime Sultan. Ton esprit rapide comme la flèche, pénétrant comme la lumière, et brillant comme l'escarboucle, embrasse toutes les merveilles de l'intelligence. Ton imagination chatoyante comme l'opale, reflète les beautés de la nature, et oscille paisiblement, comme le soleil dans les flots d'or où bientôt il va se baigner... — Ah! dit en baillant le fils du Pacha, je crois avoir déja entendu quelque poésie semblable, sauf des montagnes que tu as oubliées. — Les montagnes, reprit le poëte, sont les sources des fleuves et des rivières, comme le trône des Pachas devient la source des graces et des... — C'est bon! c'est bon! assez de vers!... A ton tour, esclave ou théorbe; fais nous entendre quelque chose de neuf. »

Le musicien prélude... — Non, non, non, pas ceci, pas ceci! » — Le musicien choisit un mouvement vif. — « Oh! trop vite! trop sautillant! » Le musicien commence un *andante*... — « Ah! c'est pour en mourir! quelle langueur! Assez de musique: voyons le nécromancien. — Magnifique Seigneur, que desirez-vous de votre esclave? — On m'a vanté ton savoir faire: n'aurais-tu pas quelque rareté, quelque talisman, pour charmer les soucis qui m'accablent? »

LE MAGICIEN: « Seigneur, je possède un oiseau mécanique perché sur une boîte de jaspe incrustée de saphirs et de turquoises, qui bat des ailes et chante dix-sept airs différents, selon qu'on pousse telle ou telle turquoise de la boîte. — Dix-sept airs! c'est beaucoup d'airs! n'importe: j'achète l'oiseau, va trouver mon trésorier, et envoie moi bien vite ton automate chantant. »

Le magicien s'inclina, disparut; l'oiseau vint, battit des ailes, et fit entendre ses dix-sept airs, qui pa-

rurent un peu longs. Cependant, faute de mieux, le fils du Pacha, dormant à moitié, poussait pour la dixhuitième fois une turquoise mobile, quand le retour du premier air lui causa un tel mouvement d'impatience et d'ennui, qu'il faillit le mettre en mille pièces; mais, par réflexion, il en fit présent à son poëte, comme un sujet très propre à féconder sa veine.

Le lendemain, après un sommeil languissant, le fils du Pacha fit redemander le magicien. — « Ton oiseau chantant, lui dit-il, pour un moment qu'il m'a diverti pendant le jour, m'a persécuté toute la nuit. Je l'ai rêvé d'une manière insupportable; j'entendais ses dix-sept maudits airs sans fin; sans cesse et à chaque ritournelle, il me donnait sur le nez un grand coup de son bec de corail qui me perçait jusqu'au sang. — Les songes, magnifique Seigneur, sont indépendants de notre science, et je suis innocent des torts de mon oiseau. — Sans doute, sans doute, dit le fils du Pacha; je te pardonne. J'ai donné ton oiseau à mon; poëte puisse-t-il le charmer comme sa poésie m'amuse! Mais n'aurais-tu pas dans ton laboratoire quelque plus jolie chose que ton oiseau chanteur? — Magnanime et toujours équitable prince, répondit le magicien, j'offrirai à votre hautesse, si elle l'a pour agréable, un optique fort curieux, dans lequel vous pourrez voir la représentation au naturel des plus belles villes du monde et des plus magnifiques sites de l'univers. — Va l'optique! s'écria Mousseline, (dont nous indiquons ici le véritable nom, pour ne point fatiguer nos lecteurs de l'éternel *fils du Pacha*); envoie moi ton nouveau chef-d'œuvre, et règle cette affaire avec mon trésorier. »

L'optique arriva porté par un dromadaire, sous la conduite d'un petit négrillon fort intelligent, qui montra la pièce curieuse à l'indolent Mousseline, et s'acquitta très bien du rôle d'explicateur, en tirant les ficelles.

Mousseline fut enchanté de la représentation; il fit donner des confitures et des pâtisseries au petit nègre, et le renvoya vers son maître, avec un turban de brocard. L'optique, ouvrage d'un esclave français qui n'avait pas mis moins de trois années à peindre les vues, était, à vrai dire, d'une beauté de travail et d'une illusion extraordinaires; aussi Mousseline se le fit-il montrer trois fois en quinze jours! Le seizième, nouvel appel au magicien. « Ton optique est très beau, lui dit-il, mais toujours des villes, des toits, des dômes, des minarets, et des colonnes! cela devient fastidieux : toujours des paysages, des arbres, des gazons, des ruisseaux, des mers et des montagnes, et pas une âme qui vive, qui parle, qui remue! Je voudrais... autre chose... un spectacle... animé, toujours nouveau, toujours intéressant, qui ne lasse jamais. » Le magicien leva les yeux au ciel, en face d'une fenêtre dont la jalousie était ouverte: la scène la plus majestueuse s'offrait alors aux regards blasés de Mousseline: le fleuve était sillonné de barques pavoisées, pleines de musiciens; la nature déployait sur les rives de l'Euphrate toutes les richesses de la végétation; des nuages de formes fantastiques, resplendissaient de mille couleurs orientales, et réfléchissant leurs migrations dans les eaux étincelantes, doublaient le prestige du tableau le plus ravissant. Le vieux sage alors, poussant un profond soupir, demeura quelque temps comme absorbé dans une méditation profonde. — « Eh bien! s'écria Mousseline; docte magicien, ta science est-elle donc à bout? n'as-tu rien dans ton cabinet de prestiges, qui puisse me plaire plus long-temps que l'optique et l'oiseau? — Radieux Mousseline, répondit le sage, j'ai bien encore un précieux talisman; mais il est difficile de savoir s'en servir; l'art d'en tirer parti demande un long apprentissage, et votre hautesse voudra-t-elle s'astreindre à de pénibles études? — Va chercher ton talisman, sans plus t'inquiéter, dit Mousseline; tu me donneras ensuite les instructions nécessaires; tu verras si je sais me livrer à l'étude pour vaincre des obstacles qui piquent ma curiosité. »

Le magicien docile revint au bout de quelques heures. Il tira d'un étui de vélin blanc une espèce de lunette montée sur un pied d'ambre. Voilà mon talisman, dit-il, c'est un simple verre blanc, à travers lequel vous pourrez regarder les objets qui vous entourent. — Donne, dit Mousseline; eh bien! qu'y a-t-il d'extraordinaire dans cette lunette? les objets que je vois au travers, ne sont point différents de ceux que je vois à l'œil nu. — Sans doute, reprit le nécromancien, parce que ma lunette n'a point encore pour votre Seigneurie sa vertu merveilleuse. Tout le prestige consiste dans l'étui. — Ah! l'étui! montre : eh bien! je vois un paysage, des fleurs, des notes de musique et des caractères bizarres de quelque langue inconnue. — Ces caractères sont des caractères français et anglais; ils retracent l'histoire de deux infortunés que l'auteur de l'étui rendit au bonheur. Les fleurs et le paysage sont peints d'après nature; la musique est un air composé et noté par la même personne, et plus bas on lit en caractères talismaniques les moyens d'obtenir les merveilleux effets de la lunette. »

Mousseline : « Lis-moi donc ce grimoire, et hâte-toi, car les longs préambules m'ennuient horriblement. »

Le Magicien : « Le sage qui veut se servir de cette lunette, pour voir le monde, comme je l'ai vu, doit composer lui-même un étui de vélin blanc semblable à celui-ci, peindre de sa main deux vues d'après nature, composer et noter un air de fantaisie, enfin

écrire, en anglais et en français, les récits modestes de deux bonnes actions qui soient son ouvrage. »

Mousseline : « En voilà bien long, Docteur; je ne sais ni la musique, ni la peinture, ni l'anglais, ni le français; quant aux bonnes actions... depuis que je cherche à me désennuyer, je n'ai point encore tenté cette voie... nous verrons... Justement on doit empaler demain un pauvre esclave anglais qui voulut s'évader de chez le Pacha; je vais demander sa grace à mon père : voilà le maître d'anglais tout trouvé. Attends... j'y songe... j'ai dans mes jardins un dessinateur français qui a la jaunisse de chagrin, depuis qu'on le fait tirer de l'eau ou ratisser les allées, au lieu de peindre; je l'attache à ma chambre, et lui rends ses pinceaux : voilà mon maître de peinture et de français. Quant à la musique, j'ai l'esclave au théorbe. Ah ça! dis-moi, sage Magicien, quand j'aurai terminé l'étui requis pour le mystère, que verrai-je dans la lunette?»

Le Magicien : « Sublime Seigneur, permettez-moi de me taire; il est défendu de m'expliquer; réservez-vous le plaisir de la surprise : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'une fois habile dans les arts et dans les lettres, quand vous aurez fait deux heureux, vous verrez le monde sous un autre aspect; vous trouverez dans la nature, dans l'homme, dans le ciel, dans votre conscience... Vous... enfin... vous verrez! »

Nous ne suivrons point le curieux Mousseline dans le cours de ses études : la chronique de Bassora, qui m'a fourni cette véridique histoire, rapporte que le jeune musulman fit de rapides progrès dans les lettres et les beaux-arts. Ses deux premières bonnes actions le mirent en goût; il cultiva la vertu pour elle-même, le monde lui parut nouveau, fertile en objets d'études et de découvertes; la nature, observée d'un œil d'artiste, lui révéla mille et mille perfections qu'il ne soupçonnait pas; enfin, devenu Pacha lui-même, par suite de l'usage qui rendait les Pachaliks héréditaires dans cette partie de l'Irack-Arabie, Mousseline rendit ses peuples heureux, et pendant la durée de son règne, il n'y eut pas un seul homme empalé sur les terres de son obéissance. A. D.

LA FOULE DANS LES RUES.

(*Traduit de l'anglais.*)

Avez-vous jamais traversé la foule qui circule dans les rues d'une grande ville? Quelle multitude; quel mouvement! vous croiriez impossible que tant de gens pussent se mouvoir librement et dans des directions opposées, sans confusion; cependant tous passent leur chemin sans s'arrêter ou se molester. Si chaque homme suivait exactement la ligne qu'il a prise d'abord, il aurait à peine fait quelques pas qu'il en rencontrerait un autre; ils se heurteraient, se pousseraient et se feraient réciproquement obstacle; bientôt le désordre serait complet. Tout cela n'arrive point, parce que chaque homme cède un peu. Au lieu d'avancer les bras roides comme des bâtons, celui qui sait comment on marche dans les rues, se glisse, se détourne à propos, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cède le pas à celui qui est embarrassé, ou chargé, ou infirme, de manière qu'on passe et repasse sans se toucher, dans l'espace le plus étroit possible; il ne pousse personne dans le ruisseau, il n'y est point jeté lui-même, et au moyen de ces accommodements réciproques, quelque petite que soit la rue, il y a place pour tout le monde. Nul ne va ni beaucoup plus vite, ni beaucoup plus lentement que ceux qui suivent la même direction : dans le premier cas, on pourrait coudoyer; dans le second, on serait coudoyé soi-même. S'il arrive quelque accident, si un carrosse traverse la voie, si l'on arrête un filou, il ne faut point augmenter le bruit ou le tumulte, en courant tout au travers de l'attroupement; mais ralentir son pas, et attendre patiemment de pouvoir cheminer.

Telle est la marche de la vie : à mesure que nous avançons dans le monde, mille obstacles nous barrent le chemin. Quelquefois des gens nous manifestent en face des opinions et des inclinations absolument contraires à nos vœux. D'autres, souvent, nous dépassent dans la poursuite du plaisir ou de la fortune; d'autres, enfin, nous serrent et se pressent sur nos talons. Nous devons d'abord considérer que la route est libre pour tous, et que nous ne sommes point en droit d'attendre que qui que ce soit s'écarte de son chemin pour nous laisser passer, si nous ne le faisons pas de notre côté. Ensuite, que, si cet accord mutuel n'a pas lieu, il est clair que nous resterons tous à la même place; ou qu'en nous entrechoquant les uns les autres, nous tomberons dans une confusion perpétuelle. Si nous nous précipitons tous, le plus vite possible, sur quelque même objet d'intérêt ou de plaisir, et si nous ne faisons jamais dans l'occasion un pas en arrière, la foule s'accumule, les rivalités et les querelles s'élèvent, et, au lieu d'avancer dans notre chemin, nous ne faisons qu'accroître le tumulte. Le sage marche donc en avant avec fermeté, mais tranquillement; il embarrasse et dérange les autres le moins qu'il se peut; il cède quelque chose aux préjugés des hommes et à leurs desirs, et fait tout ce qui est en son pouvoir pour rendre le voyage de la vie aussi facile à ses compagnons de route qu'à lui-même.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 24 aout 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. No 17.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je ne sais si c'est la *timidité* qui a retenu un certain nombre de mes correspondants habituels, mais le fait est que j'ai reçu cette fois moins de lettres que de coutume. Peut-être ne dois-je m'en prendre qu'à la distraction et à la préoccupation bien naturelles, causées par l'intérêt des distributions de prix et du commencement des vacances. S'il en est ainsi, je n'ai aucun droit de me plaindre. Cependant j'ai cru m'apercevoir que j'avais touché une corde sensible chez plusieurs de mes jeunes amies particulièrement, et quelques unes de leurs lettres renferment des aveux naïfs de *timidité*, qui me font penser qu'elles n'auraient probablement pas osé me dire en face d'aussi jolies choses qu'en m'écrivant. Sans les inviter à se dépouiller de toute *timidité*, ce qui leur ferait perdre une grace, je leur conseillerai du moins de ne pas se laisser dominer par ce sentiment jusqu'à en être malheureuses; je les engagerai à mettre en pratique les principes très justes qu'elles m'ont développés à ce sujet; je les prierai enfin de faire exception de timidité en ma faveur, car ce que je desire le plus, c'est qu'elles soient à l'aise avec moi, comme avec un ami.

Parmi les lettres de mes correspondants et correspondantes, de la grande division, les trois qui m'ont paru devoir être placées en première ligne, sont celles de Mesdemoiselles *Stéphanie de V...., Léonie Q.....* et *Célinie de B.....* Les voici:

« Mon bon Génie, voici ce que je pense sur vos dernières questions: La timidité est une défiance de soi-même, une peur habituelle du blâme, qui vient du desir de plaire, et d'être approuvé, et de la crainte de n'y pas réussir. L'amour-propre en est la source la plus ordinaire; mais cependant, chez quelques personnes, elle peut naître du peu d'habitude du monde, de l'ignorance des usages, ou de la persuasion intime de leur infériorité, persuasion qui n'est pas toujours fondée, car souvent le vrai mérite ne s'apprécie pas lui-même, et engage par là les autres à le replacer au rang qui lui est dû.

Quoique la timidité naisse presque toujours de l'amour-propre, et qu'on doive conséquemment chercher à la vaincre, il est pourtant des occasions où, loin d'être blâmable, elle paraît juste et naturelle: c'est lorsque ceux qui l'éprouvent sont trop jeunes pour avoir encore confiance en eux-mêmes, ou évidemment au-dessous des autres par leur rang, leur esprit, ou leur instruction; mais dans aucun cas elle

ne doit être poussée trop loin, car alors elle paralyse tous les moyens, vous réduit à une nullité complète, à une véritable indigence d'esprit et de pensées : souvent aussi elle nous rend craintif, sauvage, quelquefois même impoli; puisqu'elle empêche de dire les choses convenables, et de les dire à propos : elle peut avoir encore un inconvénient plus grave : c'est de nous faire abandonner la société de nos égaux pour rechercher celle de nos inférieurs, dans l'espérance d'y éprouver moins de contrainte et d'embarras. Il faut donc travailler à vaincre la timidité dès l'origine, car lorsqu'elle est enracinée, elle devient presque impossible à surmonter, finit par s'emparer entièrement de nous, et par être un obstacle à tout ce que nous pourrions faire ou dire de bien. Telle que la peur, elle grossit tous les objets, et nous présente comme redoutables, des choses qui ne nous effraieraient nullement, si nous n'étions abusés par elle. Mais il ne faut pas user des mêmes moyens pour les combattre; car si, pour se guérir de la peur, on doit examiner et approfondir la cause qui la produit, il est nécessaire, au contraire, de s'étourdir sur les motifs qui font naître notre timidité, si nous voulons la surmonter, et l'empêcher de nous dominer.

« On confond quelquefois la modestie et la timidité; bien qu'il n'y ait nul rapport entre elles : l'une est une qualité aimable, le cachet du vrai mérite, le voile dont il aime à s'envelopper, et au travers duquel il brille d'un éclat plus doux; l'autre n'est réellement qu'une faiblesse dont l'ignorance ou l'amour-propre peuvent être également la source; elles diffèrent encore l'une de l'autre, en ce que l'homme modeste craint d'humilier l'amour-propre des autres, tandis que l'homme timide craint de voir humilier le sien.

« Ainsi donc, mon bon Génie, réprimons dès l'enfance une timidité qui, poussée à l'excès, pourrait s'opposer invinciblement à tous nos succès; mais conservons précieusement la modestie, qui seule en peut rehausser le prix.

« Stéphanie de V......, au château de V... »

« Mon bon Génie, la timidité est une crainte excessive de dire ou de faire quelque chose de déplacé, devant ceux que nous ne connaissons pas, et avec lesquels elle nous met mal à notre aise. Elle peut provenir d'amour-propre autant que de défiance de nous-mêmes. Cette disposition est commune à presque tous les jeunes gens bien élevés; elle se développe avec la raison; un très jeune enfant n'est pas timide.

« Dans la première jeunesse, la timidité est une qualité aimable, une grace même, dont on serait très fâché qu'une jeune personne fût dépourvue. Elle doit diminuer graduellement avec les années, et faire place à l'assurance modeste que donne l'usage du monde, joint à une bonne éducation. Cependant on peut se trouver intimidé à tout âge, devant des personnes d'un rang ou d'un mérite très élevé, et d'un aspect imposant. On sait que la présence de Louis XIV produisait souvent cet effet sur les hommes les plus assurés, et qu'il en était assez flatté.

« Quand la timidité tient au fond du caractère, elle peut devenir un défaut et, par conséquent, un malheur : elle dégénère en pusillanimité, et à l'ombre d'une fausse modestie, elle nous empêche de rien entreprendre de louable, et rend inutiles les plus heureuses dispositions. Cette crainte excessive de déplaire, ôte une grande partie des moyens de plaire et même d'être utile : la personne timide qui n'ose presque rien pour elle-même, osera encore moins pour les autres; d'ailleurs cette faiblesse la rend esclave des opinions d'autrui; quelque estimables que soient les siennes, elle n'aura pas le courage de les professer hautement, pour peu qu'elle y craigne de l'opposition; et malgré son amour pour la religion et pour la vertu, elle les laissera lâchement outrager, sans élever la voix pour les défendre.

« Cette disposition est sur-tout funeste à un jeune homme, c'est en quelque sorte une barrière qui lui fermera le chemin des grands succès : un homme timide pourra parcourir une carrière paisible et honnête, mais jamais une carrière glorieuse.

« Léonie Q......, à Dieppe. »

« Mon bon Génie, la timidité est une disposition naturelle, qui nous exagère nos défauts, et nous fait craindre de ne pas rencontrer la bienveillance dans les autres, la timidité a sa source dans l'amour-propre; on ne serait pas timide, si l'on n'avait aucun desir d'être trouvé bien; cependant un excessif amour-propre exclut nécessairement la timidité, car on n'est pas timide quand on a la conviction de sa supériorité. la timidité est loin d'être un défaut dans la grande jeunesse; si elle ne fait que voiler les avantages d'une jeune personne, sans les cacher entièrement, elle leur prête beaucoup de charmes. Mais lorsqu'elle est excessive, qu'elle empêche au gosier le plus flexible de laisser échapper un son, qu'elle arrête subitement sur les touches d'un piano une main légère et brillante, qu'elle fait répondre une sottise à l'esprit le plus juste, qu'elle donne de la gaucherie à la plus jolie tournure, elle est une véritable maladie, d'autant plus fâcheuse qu'elle est plus difficile à guérir, car il y a des personnes qui restent timides toute leur vie. Je crois que l'humilité chrétienne est le remède le plus efficace que l'on puisse opposer à l'excessive timidité. Si nous étions bien pénétrés du peu que nous valons, nous ne nous mettrions pas si fort en peine de l'effet que nous produisons sur les autres; en perdant la

crainte d'être trouvés mal, nous perdrions l'embarras qui nous fait être beaucoup plus mal que nous ne serions sans lui; en résumé, mon bon Génie, un peu d'amour-propre nous rend timides, beaucoup nous rend hardis; la modestie et sur-tout l'humilité nous ôteraient tous les inconvénients de la timidité, et nous en laisseraient tout ce qu'elle a de charmes. Tâchons donc d'acquérir ces vertus si nécessaires: sans l'une, les hommes ne pardonnent pas le mérite; et sans l'autre, il est de nulle valeur devant Dieu.

« Célinie de B...., au château de B.... »

Plusieurs lettres mériteraient encore d'être imprimées en entier, après celles qu'on vient de lire; ce sont celles de Mesdemoiselles *Cécile de V.....*, à Paris, *Sophie Ch....*, à Paris; *Élisa de Th....*, et *Aline A....*, élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; *Ernestine de Saint-V...*, à la Maison royale de Saint-Denis.

Je ne donnerai pas d'extraits aujourd'hui, parce qu'ils n'offriraient que la répétition de plusieurs pensées déja exprimées dans les lettres qui précèdent; mais je dois mentionner honorablement, comme très satisfaisantes sous plusieurs rapports, les réponses de Mesdemoiselles *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau; *Ernestine de V.....*; *Virginie B....*, à Metz; M. *Charles B....*, à Châlons-sur-Saône; plusieurs élèves de Mademoiselle Roy, à Besançon; plusieurs élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mlle *Cécile M....*, à Metz.

Si je n'avais pas tant de demoiselles pour lectrices, j'imprimerais, au moins en partie, une lettre fort bien écrite en latin par M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; mais je n'ose pas me donner cette satisfaction. Ce que je puis me permettre sans crainte, c'est d'emprunter l'anecdote suivante à une lettre charmante de Mademoiselle *Clémence de F....*, qui veut bien continuer de correspondre avec moi, quoique le poids de ses seize ans l'ait mise hors de concours.

« Un gentilhomme de province, qui avait toutes les qualités requises pour paraître avec distinction dans le monde, mais d'une timidité sans bornes, fut introduit dans une bonne maison de Paris; au premier pas qu'il fait dans l'appartement, sa timidité le trouble; l'aspect d'une brillante assemblée le déconcerte, il enfonce maladroitement son pied entre le tapis et le parquet; malgré cet obstacle, il s'efforce pour avancer, emporte le tapis avec lui, renverse plusieurs sièges qui l'arrêtent, et arrive à la maîtresse de la maison, les jambes enveloppées dans le maudit tapis, qui le fait glisser en saluant et tomber sur elle; on lui offre une chaise, il se méprend, s'assied sur une autre, et brise une guitare; se lève ensuite tout effrayé, se jette dans un fauteuil et écrase une petite chienne. Il tombe en confusion, perd contenance, et ne voit pas d'autre parti à prendre que celui de se sauver sans rien dire. En fuyant avec précipitation, il coudoie le valet-de-chambre, lui fait tomber des mains le cabaret de chocolat qu'il allait servir, casser toutes les tasses et renverser le chocolat sur les dames du cercle. Son ami sort après lui pour tâcher de le ramener et de raccommoder les choses; mais son homme avait disparu, et court encore. »

\~\~\~\~\~\~

Voici, dans la petite division, la lettre qui m'a paru mériter la préférence.

« Mon bon Génie, la question sur la timidité devrait me paraître d'autant plus facile qu'étant fort timide moi-même, je connais mieux qu'une autre les inconvénients de ce défaut. Lorsque je me trouve avec une autre petite fille, pour la première fois, ou que je suis obligée de répondre à de grandes personnes que je connais peu, je sens une gêne, un embarras, une défiance de mes forces, qui, m'empêchant de répondre aux questions que me font les personnes qui veulent bien faire attention à moi, doivent souvent me faire passer pour une sotte. Cependant elle a aussi quelques avantages: elle nous garantit de la suffisance et de la pédanterie; et si, dans différentes circonstances, elle est nuisible aux jeunes personnes, il en est d'autres où elle peut les préserver des désagréments que pourrait leur attirer une parole lancée mal à propos, et qui, n'étant pas retenue par la réflexion, est arrêtée par la timidité.

« Quand elle est poussée trop loin, la timidité peut nous faire paraître peu aimable, gauche, froide, et nous empêche d'oser exprimer notre affection aux personnes que nous aimons le mieux et que nous voyons rarement; je crains bien, mon bon Génie, que lorsque j'irai vous voir, ma timidité ne me permette pas de vous exprimer ma reconnaissance et mon plaisir de vous voir. La timidité a de plus grands inconvénients encore; elle nous ôte tous nos moyens, nous empêche de réclamer ce qui nous est dû, et nous ferme la bouche quand il serait à propos de parler pour nous défendre. Elle devient coupable, lorsqu'elle nous ôte l'assurance nécessaire pour défendre une personne accusée, et que nous savons être innocente.

« Aimée L....., à Vincennes. »

Je me bornerai à mentionner honorablement les réponses de Mlle *Caroline B....*, à Rouen; *Héloïse F....*, à Nancy; *A. B....*, et *Gabrielle de S. A...*, élèves de Mesdemoiselles Woutters à Nancy; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche; Mlle *Adrienne B. de M.....*, élève de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mlle *Berthe B.....*, à Châlons-sur-Saône; M. *Anathole de Th....*, à Autun: Mlle *Eugénie T.....*

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est Peuplier, dans lequel on trouve *peu* et *plier*. Il a été deviné par un grand nombre de mes correspondants et correspondantes, que je remercie des choses aimables pour moi, contenues dans leurs réponses, au sujet du *premier*. Je vais en emprunter l'explication à deux lettres.

« *Peu* est un adverbe, l'opposé de beaucoup. Vous avez raison de le redouter en amitié, où il ne vaut guères mieux que *pas du tout*; mais vous avez tort de le redouter de la part de vos abonnés; je puis du moins, pour mon compte, vous rassurer complètement.

« *Plier* est aussi un mot dont la signification est peu agréable, puisqu'il indique une faiblesse volontaire ou forcée. La Fontaine, dans sa belle fable du Chêne et du Roseau, a voulu justifier la souplesse qui *plie*, en l'opposant à la fermeté qui rompt; mais il me semble que, s'il y a quelquefois plus d'avantages à *plier*, il y a toujours plus de grandeur à resister et à rompre; c'est même une obligation lorsqu'on exige de nous des choses injustes. » (Mademoiselle *Célinie de B.....*, au château de B.....)

« Chacun doit apprendre à *plier*, s'il veut être heureux ici-bas; la flexibilité de caractère est sur-tout nécessaire à acquérir pour les jeunes personnes, qui doivent s'attendre à plier toute leur vie, et ne peuvent en prendre trop tôt l'habitude. » (Mademoiselle *Stéphanie de V.....*, au château de V.....)

Voilà deux opinions bien différentes sur le mot *plier*, et cependant toutes deux sont fondées, car la fermeté et la flexibilité de caractère ne sont nullement incompatibles. Il est à remarquer au contraire que les personnes qui cèdent avec le plus de bonté et de complaisance, quand il ne s'agit que de leurs propres intérêts, de leurs goûts ou de leur plaisir, sont en général celles qui résistent avec le plus de force et de courage, dès qu'il s'agit des intérêts de la justice ou de l'honneur.

« Le *peuplier* est un bel arbre, dont les feuilles sont triangulaires et très mobiles; le moindre zéphir suffit pour les agiter; quand elles le sont violemment, elles font un bruit semblable à celui de l'eau ou des roseaux. Le *peuplier* est un arbre extrêmement frais; son port est élégant et gracieux... » (Mademoiselle *Célinie de B.....*)

« Les poètes attribuent la couleur blanche et brune des feuilles du *peuplier*, à la descente d'Hercule aux enfers: ils prétendent que ce dieu s'en fit une couronne, et que le dessus des feuilles, exposé à la fumée, prit une couleur plus sombre qu'il conserva depuis, tandis que le dessous demeura blanc. La mythologie nous apprend encore que les *Héliades*, sœurs de Phaéton, éprouvèrent une si vive douleur, de la mort de leur frère, que les dieux, touchés de leurs regrets, les changèrent en *peupliers*. » (Mademoiselle *Stéphanie de V.....*)

CONCOURS GÉNÉRAL

DES COLLÈGES DE PARIS ET DE VERSAILLES.

La distribution solennelle des prix du concours général entre les Collèges de Paris et de Versailles, a eu lieu le 18 de ce mois, dans la grande salle de la Sorbonne, avec la pompe accoutumée, sous la présidence de S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique, grand maître de l'université. L'assemblée était nombreuse et brillante, et lorsque le Grand Maître, précédé de toutes les autorités universitaires, est entré dans la salle, S. Exc. a été accueillie par des applaudissements unanimes et long-temps prolongés. Ces marques éclatantes de satisfaction générales, se sont renouvelées à plusieurs reprises, pendant et après le discours noble et paternel qu'a prononcé S. Exc. d'une voix ferme et sonore.

M. Desforges, professeur de rhétorique au Collège Louis-le-Grand, qui avait prononcé le discours latin d'usage, est un ancien condisciple de M. de Vatimesnil; il venait de faire allusion à cette circonstance, en se félicitant d'avoir à porter la parole devant un chef qui fut le compagnon de ses études. S. Exc, par une phrase gracieuse et du meilleur exemple, a montré qu'elle appréciait ce sentiment de fraternité académique, et qu'elle accueillait avec plaisir ce souvenir de la camaraderie de collège.

On a procédé ensuite à la distribution des prix. D'après l'usage établi depuis plusieurs années, on a commencé par les prix de philosophie, et de mathématiques. Les prix de philosophie sont accordés à une dissertation latine et à une dissertation française sur une question de morale ou de métaphysique. Ces deux premiers prix ont été remportés par le même élève, le jeune *Alfaro*, Espagnol de naissance, élève du Collège royal de Bourbon, institution de M. Barthélemy.

Le *prix d'honneur* de rhétorique a été décerné à l'élève *Ledreux*, du Collège Bourbon, institution de M. Landry.

L'élève *Nizard*, du Collège de Sainte Barbe, a obtenu le premier prix de discours français.

Voici quel a été le sort de chacun des Collèges:

Henri IV : 14 prix, 45 accessit. — Charlemagne: 13 prix, 41 accessit. — Bourbon : 13 prix, 32 accessit. — Louis-le-Grand : 9 prix, 44 accessit. — Stanislas: 9 prix, 19 accessit. — Sainte Barbe: 5 prix, 30 accessit. — Saint Louis: 4 prix, 32 accessit. — Collège de Versailles: 7 accessit.

Les institutions qui se sont le plus distinguées, sont celles de MM. Hallays-Dabo, Massin, Favard, Barthélemy, Landry, Labbé, Muron, Goubaux, Delisle, Vautier, Jubé, Gasc, de Lanneau, Loriol, et Guyet de Fernex.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 31 AOUT 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 18.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE HIBOU ET LA CHOUETTE.

On m'a prié de donner un article sur ces deux oiseaux, en me demandant particulièrement s'il est vrai qu'ils ne voient que pendant la nuit.

Le *Hibou* et la *Chouette* ont beaucoup de ressemblance entre eux; ils diffèrent principalement en ce que le premier a la tête ornée de plumes longues en forme d'oreilles, dont la seconde est dépourvue. Les naturalistes les ont réunis dans un même genre, sous le nom de *Chat-huant*. L'un et l'autre sont des oiseaux de proie, grands destructeurs de mulots, de taupes, et qui mangent aussi les petits oiseaux. Le *Hibou* vit en général dans les bois, où les arbres creux lui servent de retraite; la *Chouette* habite plus volontiers les rochers, les carrières, et les vieux bâtiments abandonnés; elle dépose ses œufs dans des trous de rocs ou de murailles en ruines, sans se donner la peine de faire un nid. Ces oiseaux recherchent les lieux les plus solitaires, et s'approchent rarement des habitations. Le *Hibou* fait entendre la nuit un cri faible, qui a quelque chose de lugubre: *hohô, hohou, hohouhou*. La *Chouette*, au printemps, fait entendre jour et nuit la syllabe *gout*, et quand il doit pleuvoir, elle change de cri, et semble dire *goyon*.

Il est vrai que les yeux de ces oiseaux supportent difficilement la lumière du jour, et voient plus distinctement, lorsque les objets sont à peine éclairés, en l'absence du soleil. Il semble qu'il y ait, dans cette organisation, une prévoyance particulière de la Nature, et qu'ayant destiné ces oiseaux à prévenir la trop grande propagation des petits animaux dévastateurs des grains et des végétaux, elle leur ait donné la faculté de voir aux heures où quelques uns de ces rongeurs quittent leur retraites pour aller chercher leur pâture, et où d'autres se livrent au sommeil. Elle les a doués en même temps d'une finesse d'ouïe qui supplée à la faiblesse de leurs yeux, et leur fait reconnaître, au moindre mouvement, la présence de ces petits quadrupèdes que dérobe souvent à leur vue l'épaisseur des herbes, ou qui se pratiquent des galeries souterraines à la surface du sol. De plus, elle les a favorisés d'un vol léger et mou, très nécessaire à des oiseaux qui ne peuvent chasser que pendant le silence de la nuit; ils rasent la terre sans bruit, de manière que la proie qu'ils veulent saisir n'est point avertie de leur approche. Lorsqu'ils s'en sont emparés, ils ne la déchirent pas, mais ordinairement l'avalent tout entière, et ensuite regorgent en pelotte le poil, la peau et les plumes.

C'est au moment du crépuscule, ou la nuit au clair de lune, que les *chat-huans* font la chasse; tant que

le soleil est sur l'horizon, il se tiennent blottis dans leur retraite; si on y trouble leur repos, ils ne peuvent faire que de petites courses; leur vol, alors, est lourd, incertain, embarrassé, et les petits oiseaux, qui semblent connaître leur gênante situation, profitent de ce moment pour les insulter impunément; plus ils s'aperçoivent de leur embarras, plus ils redoublent leurs cris, plus ils les assaillent; les plus petits, les plus faibles même, les tourmentent avec le plus d'opiniâtreté, et sont assez hardis pour les attaquer et les frapper. Mais lorsque le soleil est près de se coucher, cette audace se change en crainte, les petits assaillants s'enfuient et vont chercher un asyle qui puisse les mettre à l'abri de la vengeance d'un ennemi irrité.

Un préjugé timide a fait regarder ces oiseaux nocturnes comme de mauvais augure, en sorte qu'ils sont par-tout proscrits; le fait est pourtant qu'ils n'ont aucune qualité nuisible, et qu'ils rendent, au contraire, un service important aux cultivateurs, en détruisant une grande quantité de petits animaux dévastateurs des récoltes.

MOTS A L'OREILLE,

Soufflés par une jeune correspondante du bon Génie, qui les a recueillis dans ses lectures.

La chose la plus précieuse est le temps, et c'est précisément celle dont nous sommes le plus prodigues, et que nous dissipons sans nécessité, oubliant que rien ne peut en réparer la perte.

Pourquoi perdre un jour, une heure, une seconde? chaque instant n'est-il pas une fraction de cette vie, si courte en proportion de ce que nous avons à faire pour nous et pour les autres?

Le motif seul fait le mérite des actions des hommes; et le désintéressement y met la perfection.

Le danger d'être trop loué est comme celui d'être trop aimé; on ne fait plus rien pour l'être.

Rien ne devrait plus nous aider à nous réconcilier avec les autres, que la facilité avec laquelle nous nous réconcilions avec nous-mêmes.

LA RÉFLEXION AVANT DE PARLER.

Aline et Isménie étaient deux cousines du même âge, qui s'étaient liées d'une amitié assez étroite pour se confier mutuellement leurs pensées, et ces petits secrets de jeunes filles, qui font quelquefois chuchotter devant le monde; chose, par parenthèse, assez peu polie et peu convenable. Je ne saurais dire à quel sujet il arriva que les deux amies eurent une querelle et se boudèrent. Cela durait depuis trois ou quatre jours, lorsqu'une de leurs compagnes, nommée Aglaé, jeune personne d'un caractère dangereux, véritable brouille-ménage, vint malicieusement rapporter à Isménie, qu'Aline avait dit sur son compte des horreurs, entre autres choses, qu'elle était curieuse et indiscrete. « C'est affreux! s'écria Isménie indignée; moi curieuse! quand je lui ai confié tout ce qui pouvait m'intéresser, avant de réclamer d'elle une seule confidence. Serait-il donc possible que j'eusse si mal placé mon amitié, et qu'Aline fût à ce point fausse et perfide? Moi bavarde! Eh bien je ne veux pas qu'elle ait menti tout à fait, et je vais te conter, Aglaé, des choses que cette petite traîtresse ne sera pas bien aise qu'on sache..... » La maligne Aglaé, ravie de ce mouvement, tendait déja le cou et prêtait l'oreille, mais Isménie s'était arrêtée, et réfléchissait au lieu de parler. « Que vais-je faire? se disait-elle à elle-même; manquer de foi à celle qui s'est livrée à ma probité! justifier ses calomnies! Quand elle m'aurait outragée cent fois plus encore, cela me donnerait-il le droit de tromper sa confiance? Oh! quelle horrible pensée m'est venue là! Non, non, continua-t-elle tout haut, je ne dirai rien, Aglaé; tu pourras lui donner l'assurance que je ne suis ni curieuse ni indiscrète. »

Aglaé, fort désappointée, n'osa cependant pas insister, et se retira satisfaite à demi de son vilain manège. Le lendemain, Aline qui ne soupçonnait rien de tout cela, mais qui commençait à se lasser d'une bouderie si prolongée, fit quelques avances auprès de son amie; celle-ci, prévenue par les rapports d'Aglaé, n'y répondit d'abord que froidement. Cependant, voulant en finir, elle provoqua brusquement mais avec franchise une explication. Aline stupéfaite, fut quelque temps avant de comprendre ce que voulait dire sa cousine; mais quand cette dernière eut clairement établi ses griefs, l'autre n'eut pas de peine à prouver son innocence, et à convaincre Isménie qu'elle n'avait point tenu les propos que lui prêtait une méchante compagne. Isménie alors resta confondue; mais combien elle s'applaudit d'avoir réfléchi avant de parler! « Ah! s'écria-t-elle, en sautant au cou d'Aline, j'ai failli mériter toutes les horreurs que tu n'as pas dites de moi. » Pour se punir elle-même, elle avoua ingenûment la mauvaise pensée qu'elle avait eue; Aline sourit avec indulgence et lui tendit la main; les deux amies s'embrassèrent, plus unies que jamais; et elles se promirent de n'avoir à l'avenir aucun rapport avec la méchante Aglaé, qui ne put s'empêcher de rougir de honte, quand elle les revit ensemble.

LA CHENILLE.

FABLE.

Une petite chenille
Était née, un beau matin,
Sur une antique charmille
Qui bordait le grand chemin.
C'était, du moins je le pense,
Vers le milieu du printemps.
Dans le lieu de sa naissance,
Trouvant paix et subsistance,
Ma chenille quelque temps
Vécut heureuse en silence;
Le bruit des chars, des chevaux,
Éloignant de sa retraite
Ses ennemis, les oiseaux,
Lui garantissait repos
Et sécurité complète.
Mais voilà l'été brûlant
Qui vient dessécher la terre,
Et sur les chemins le vent
Soulève au loin la poussière.
Ma chenille, en son berceau,
Tout d'abord en fut couverte:
« Ah! dit-elle, quel fléau!
« Là-bas, dans la forêt verte,
« Cherchons un autre arbrisseau; »
Et la voilà qui déserte,
Un fil s'attache au rameau:
La suspend et la balance,
Et puis le zéphyr la lance
Sur une branche d'ormeau;
Alors elle recommence,
D'un arbre à l'arbre voisin
Petit à petit s'avance,
Et s'éloigne du chemin.
Elle en était tout en joie,
Quand un gros oiseau malin
Vient pour en faire sa proie;
Elle échappe à ce destin
En se laissant choir soudain.
« Allons nous cacher sous terre;
« Là, nous serons à l'abri
« Des oiseaux, de la poussière,
« Et de tout autre ennemi. »
Elle dit, et s'aventure
Dans la petite ouverture
Du trou d'un taupe-grillon:
Cet animal n'est pas bon;
A l'aspect de l'étrangère,
Il accourt tout en colère,
Et fait mine, avec sa serre,
De l'étrangler sans façon.
« Ah! dit alors ma chenille,
« Retournons à la charmille:
« Hélas! vouloir être exempt
« De tous maux, c'est un délire;
« Et pour fuir un mal, souvent
« On court en chercher un pire. »

L. P. J.

QUESTIONS PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je propose à mes jeunes correspondants et correspondantes de la grande division, les questions suivantes:

Qu'est-ce que LA GLOIRE? — *Qu'est-ce que* LA CÉLÉBRITÉ? — *Quelle différence trouvez-vous entre l'une et l'autre?*

Je propose à la petite division cette autre question:

Qu'est-ce que L'ATTENTION, *et à quoi sert-elle?*

j'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 21 septembre prochain, inclusivement.

Pendant que j'y pense, j'ai une prière à faire à quelques unes de mes jeunes correspondantes; c'est d'avoir un peu compassion de mes yeux, et de m'écrire avec de l'encre un peu moins blanche. Je n'exagère pas, en disant que, tous les mois, je reçois un certain nombre de lettres que j'ai de la peine à lire. J'espère qu'on voudra bien me pardonner cette petite observation.

Les questions que je fais aujourd'hui sont les avant-dernières du semestre. Les prochaines que je ferai seront les questions spéciales pour les *prix annuels*, et elles compteront en même temps pour les *prix de semestre*. Ces différents prix seront décernés dans le commencement de novembre, selon l'usage que j'ai adopté.

LITHOGRAPHIE.

Je vous envoie, mes amis, un petit tableau de famille, auquel il ne me semble pas nécessaire de joindre une longue explication. Je pense que plus d'une sœur-aînée, accoutumée à faire la petite maman et l'institutrice, y sera reconnue avec plaisir par ses jeunes élèves frères et sœurs.

VARIÉTÉS.

Dans sa séance solennelle de lundi dernier, l'Académie française m'a décerné, pour mon petit Journal, une des médailles fondées par feu M. de Montyon, en faveur des ouvrages utiles aux mœurs. Cette distinction doit me flatter d'autant plus, qu'elle est, en quelque sorte, une exception, puisque ces médailles ne sont ordinairement accordées qu'à des ouvrages complets et terminés, et non point à des publications

périodiques. C'est à vous, mes jeunes amis, que j'en suis redevable en grande partie : je ne doute pas, en effet, que votre aimable et intéressante correspondance n'ait beaucoup contribué à attirer l'attention sur mes modestes feuilles, et à les faire juger utiles; et si j'ai pu produire moi-même quelque chose de bien, c'est vous qui me l'avez inspiré, c'est l'affection que je sens pour vous, et le desir d'obtenir la vôtre. Recevez donc mes premiers et sincères remercîments; et permettez-moi d'en adresser aussi quelques uns aux personnes qui, de loin en loin, ont bien voulu me communiquer des articles, pour m'aider à remplir la douce tâche que je me suis imposée vis-à-vis de vous.

— Dans la même séance de lundi dernier, jour de Saint Louis, l'Académie française a aussi distribué les prix de vertu également fondés par M. de Montyon. Je reviendrai, dans un prochain numéro, sur ce sujet, pour vous faire connaître quelques unes des bonnes actions qui ont obtenu des couronnes pour leurs obscurs et modestes auteurs.

— J'ai donné, il y a quelque temps, un fragment qui m'avait été adressé par une de mes jeunes amies en Angleterre, de l'histoire d'Écosse écrite par sir Walter Scott pour son petit-fils, Hugh Littlejohn. Ce fragment m'a inspiré le desir de connaître l'ouvrage, et je viens d'en achever la lecture. Je n'ai maintenant rien de plus pressé que de vous recommander cet excellent livre. Pour ceux et celles d'entre vous qui étudient la langue anglaise, il aura un double but d'utilité; pour les autres, il sera une lecture instructive et extrêmement amusante. On ne peut rien de plus simple, de plus clair et de plus intéressant à-la-fois. Il y a quelque chose de touchant et d'infiniment aimable, dans ce ton naïf et paternel avec lequel un homme du génie de Walter Scott raconte à son petit-fils l'histoire de son pays. La traduction qu'a donnée de cette histoire M. Defauconpret, forme trois volumes in-12, et se vend à Paris chez Charles Gosselin, libraire, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

— J'ai été fort édifié, le 23 de ce mois, en assistant à la distribution des prix dans la belle et intéressante institution de madame Daubrée, rue de Harlay, n° 9, au Marais. Environ cent jeunes filles étaient réunies en présence de leurs parents, toutes vêtues de même, avec une élégante simplicité. Quelques unes ont fait entendre leurs essais sur le piano, deux ou trois ont chanté seules, et dix ou douze ont exécuté deux morceaux d'ensemble, de manière à donner la meilleure opinion de la methode avec laquelle la musique est enseignée dans cet établissement. On pouvait juger non moins avantageusement des soins donnés à l'art du dessin, d'après les échantillons exposés dans les abords de la salle des prix; j'y ai vu entre autres, plusieurs figures d'après nature, dessinées avec un talent vraiment très remarquable; enfin, dans les mêmes locaux, étaient aussi exposés des ouvrages d'aiguille, consistant principalement en layettes faites pour des associations de bienfaisance, et qui ne laissaient rien à desirer. Une jeune personne a tracé de mémoire, sur un tableau noir, une carte d'Afrique, avec une singulière précision; et une de ses compagnes a donné, aussi de mémoire, des détails géographiques et historiques sur cette partie du monde. Cela m'a causé peu de surprise, parce que je savais que l'histoire et la géographie sont professées, chez madame Daubrée, par M. Lévi.

La distribution des prix a été faite par madame Daubrée elle-même, de la manière la plus simple et la moins théâtrale possible. J'ai remarqué avec plaisir qu'on évitait la pompe vaine des couronnes, et que, dans toutes les classes, le premier prix de bonne conduite a été partagé entre plusieurs élèves.

On a bien voulu me faire voir l'intérieur de la maison : de vastes dortoirs bien aérés et bien surveillés; des salles de toilette, meublée de lavabos très complets, et d'une admirable propreté; des classes saines et commodes; un réfectoire qui ne communique avec les cuisines que par un tour; une infirmerie séparée de tous les autres bâtiments; un établissement particulier avec des lits mécaniques, pour les jeunes personnes affectées de quelque défaut, de conformation; un superbe atelier de dessin, construit exprès; des cabinets pour l'exercice du piano, chacun sous la surveillance d'une personne chargée de ce soin; un vaste et beau jardin, et une grande salle de récréation pour les mauvais temps; je puis dire, en un mot, que je n'avais vu nulle part un établissement plus complet, plus magnifique, et mieux tenu : d'après ce qui frappe les yeux, et d'après ce que je sais de l'ordre et de la règle interieure, ainsi que du caractère de la directrice, je n'hésiterais pas à le recommander d'une manière spéciale, à quiconque me ferait l'honneur de me consulter sur le choix d'une institution de jeunes personnes.

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er septembre 1827 pour un an, ou du 1er mars 1828 pour six mois, et expire par conséquent aujourd'hui 31 août, sont invités à le faire renouveler avant dimanche prochain, 7 septembre, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 7 SEPTEMB. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 19.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES PONTS SUSPENDUS
ET LES CHEMINS EN FER.

J'avais depuis long-temps l'intention de vous parler, mes amis, de ces deux nouvelles productions de l'industrie humaine; des questions qui m'ont été adressées sur ce sujet, par plusieurs de mes correspondants, me déterminent à ne pas ajourner davantage ce que j'ai à vous en dire.

L'invention des *ponts suspendus* appartient aux Américains. Ces ponts se composent de deux fortes culées sur lesquelles on attache plusieurs gros cables de fils de fer, qui traversent le fleuve, et que l'on tend le mieux possible. Ces cables sont formés de fils de fer droits, réunis ensemble par un fil plus gros qui les entoure; leur force, ainsi réunis, est prodigieuse, et l'imagination s'étonne du poids qu'ils peuvent supporter. A ces grosses cordes qui traversent la rivière, et sont disposées à droite et à gauche comme des garde-fous, on en attache de plus petites, aussi en fils de fer, qui pendent verticalement, et qui soutiennent de fortes pièces de bois. Sur ces pièces de bois, on établit un plancher qui forme le pont, et sur lequel peuvent passer sans danger les chars les plus pesants.

Ces ponts ont plusieurs avantages: d'abord ils sont très économiques, parcequ'ils exigent peu de maçonnerie. En second lieu, ils ne gènent pas la navigation, parce qu'ils n'ont pas de piles. Enfin, ils peuvent être construits non seulement sur des fleuves, mais encore sur des ravins, sur des précipices, où il serait toujours très difficile et souvent impossible de jeter des ponts à arches.

Il est aisé de concevoir qu'un pont ainsi suspendu à des cordes de métal, doit avoir une grande élasticité; on s'en aperçoit aisément, lorsqu'il s'y opère un mouvement régulier d'une charge considérable. J'ai ouï raconter qu'un régiment, passant au pas réglé sur un de ces ponts, lui imprima graduellement un mouvement élastique qui devint assez fort pour faire craindre que le régiment ne fût lancé à l'eau, comme par un ressort. Heureusement, le colonel eût l'idée de commander la marche à volonté, ce qui rompit le mouvement uniforme, contraria l'effet du ressort, et mit la troupe en sûreté. Je doute un peu de l'exactitude de ce récit, mais je vous le donne tel qu'il m'a été donné, et comme présentant un tableau assez original.

On a imaginé de remplacer quelquefois les cables de fil de fer par de fortes chaînes du même métal. C'est ce qu'on avait fait dans la construction du pont des Invalides, à Paris, qu'un faux calcul a fait manquer, et qu'il a fallu abandonner, au moment où il

était presque achevé. C'est un très grand malheur pour les entrepreneurs que cela a ruinés; mais il y a peu de regrets à en avoir sous tout autre rapport, car ce pont eût été fort mal placé, dans un endroit où il masquait le point de vue qu'offre, des Champs-Élysées, un des plus beaux monuments de Paris.

Ces *ponts suspendus* sont encore peu nombreux en France : on en voit un grand sur le Rhône vis-à-vis de Tournon. Il en existe deux à Genève. Ceux de mes jeunes amis qui habitent Paris, et qui seraient curieux d'en voir un petit échantillon, n'ont qu'à visiter le château de Saint-Cloud; on a établi une communication, d'une fenêtre élevée de ce château, au joli jardin du Trocadero, par le moyen d'un pont en fil de fer, d'une légèreté extrême, et qui peut cependant supporter un poids de trente mille.

Les *chemins en fer* sont une invention anglaise. Ils consistent simplement en des ornières en fer fondu, dans lesquelles les roues de chariots faits exprès et également en fonte, roulent avec une si grande facilité, qu'un seul cheval peut traîner une charge considérable. On est occupé à faire deux de ces chemins dans le département de la Loire; l'un, qui va de Saint-Étienne à la Loire, et l'autre, qui ira de Saint-Étienne à Lyon. Ils sont maintenant assez communs en Angleterre; il y en a, dans ce pays, sur lesquels les chariots chargés sont traînés par une machine à vapeur. Cette machine est elle-même un chariot qui va sans chevaux, parce que le mouvement est imprimé à ses roues par l'appareil mécanique qu'il contient et que la force de la vapeur fait mouvoir, comme je vous l'ai expliqué, en parlant des machines à vapeur en général. Ce chariot traîne à la remorque d'autres chars, plus ou moins nombreux et pesants, selon sa force; mais vous concevez quel avantage doit offrir une machine qui, à elle seule, peut équivaloir à la force de cent chevaux, et plus si l'on veut.

Voilà, mes amis, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui sur les ponts et les chemins en fer.

PRIX DE VERTU

DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

J'ai sous les yeux le Rapport de M. Lemercier, directeur de l'Académie française, sur les prix de vertu fondés par M. de Montyon, et décernés dans la séance solennelle du 25 août, jour de Saint Louis. Dix-huit prix ont été distribués et forment ensemble une somme de 16,000 francs. Ce sont des dévouements de serviteurs envers leurs maîtres malheureux, qui ont obtenu le plus grand nombre de ces récompenses. L'Académie, en couronnant des actes de vertu de cette nature, a donné une leçon très morale : elle a fait voir que la vertu mérite d'être honorée dans toutes les conditions; qu'elle est d'autant plus estimable, que la condition de ceux qui la pratiquent est plus humble; enfin que, puisqu'il existe des serviteurs dévoués, vertueux et capables de grands sacrifices, on s'exposerait à commettre une injustice révoltante, en enveloppant toute une classe de personnes utiles, dans un cruel dédain, et en les traitant avec hauteur et dureté.

Je ne pourrai rapporter les traits nombreux consignés dans le discours de M. Lemercier; l'espace me manquerait, et d'ailleurs plusieurs offrent entre eux une grande ressemblance. J'en citerai seulement quelques uns, et je vais emprunter, pour cela, les expressions même du Rapport.

\~\~\~\~\~\~

L'Auvergne a vu naître *Louise Savignat*, qui réside aujourd'hui dans le département de la Seine. C'est peu pour cette estimable domestique, de continuer ses soins à des maîtres hors d'état de les payer; elle leur donne, sous le titre de prêt, le peu d'argent que lui ont réservé ses épargnes; elle ne consent à s'engager enfin dans une autre maison que la leur, qu'afin de porter le montant de ses gages à la veuve de son maître expiré dans la misère. Elle aide encore leur petit-fils, jeune militaire marié, que des fautes graves ont plongé dans les prisons de discipline. Nous entendons cette triste veuve lui dire à l'heure de la mort : « Je meurs contente, puisque Dieu m'accorde la consolation de mourir dans tes bras. Louise, je t'en prie, fais pour mon petit-fils ce que tu as fait pour moi. » Quel éloge contient l'expression d'un legs si onéreux! Louise soutient et console encore l'épouse et les trois jeunes enfants de l'imprudent officier dont elle a adouci la captivité. La durée de vingt-quatre ans n'a pas encore épuisé son zèle.

\~\~\~\~\~\~

Le département du Bas-Rhin nous révèle la magnanimité de *Marie-Charlotte Pierre*, qui entra, cuisinière, chez un gentilhomme prussien, lieutenant-colonel au service de la France. La perte d'une pension du Roi, et le remboursement en assignats sans valeur, de tout le patrimoine de sa femme, le plongèrent en d'affreuses extrémités. Suivre, soulager ses maîtres proscrits et fugitifs, ce n'était là que les prémices du dévouement que *Marie-Charlotte* poussa ensuite jusqu'à l'héroïsme. Les horreurs de la révolution les précipitèrent dans les cachots. Cette brave fille obtint d'y être enfermée avec eux; et quiconque se souvient des iniquités cruelles de cette époque, sait qu'elle risquait alors le sacrifice de sa tête. Les cha-

grins usèrent la vie des innocents incarcérés dont elle s'était rendue la providence; et leur fille, restée auprès d'elle, ne conserve d'autre appui que celui de cette fille vénérable.

⁂

Marie Malfret, entrée à dix-huit ans au service de M. et de Mme Audouard, riches propriétaires, tenant un rang honorable dans la ville de Saint-Étienne, n'a pas cessé durant 37 années de rester avec leur famille. Ses maîtres, dépouillés de leurs biens par des faillites inopinées, par des spoliations révolutionnaires, ne peuvent plus acquitter ses gages: elle s'immole gratuitement à leur utilité. M. Audouard, atteint d'un arrêt proscripteur, est incarcéré dans les murs de Lyon. Elle dérobe ses papiers à la saisie, afin de les lui rendre au sortir de sa captivité. Et dans quel temps ose-t-elle les soustraire aux recherches? En ces terribles jours, où les dénonciateurs étaient récompensés avec les biens des proscrits; où la vertu risquait tant à se montrer complice de la fidélité punie. *Marie Malfret* ne hasardait pas moins que sa vie; ce fut là son premier dévouement, dans sa condition de domestique.

M. Audouard succomba bientôt à ses chagrins, et n'expira qu'après lui avoir recommandé de prendre soin de sa femme et de ses dix enfants encore jeunes. Sa veuve, enceinte de trois mois, le suivit dans la tombe, où l'entraînèrent ses afflictions et l'enfantement de deux jumeaux. Désormais *Marie Malfret*, exécutrice de ce legs pesant et honorable, devient la mère des douze orphelins dont ses maîtres l'ont chargée en leurs derniers adieux. Elle leur consacre les économies qu'elle avait faites; elle se dépouille de tout ce qu'elle a; elle vend une chaîne de prix, quelques bijoux qui lui étaient chers, afin de pourvoir à la nourriture, à l'éducation, à l'établissement même de toute cette famille.

L'Académie, en décernant à *Marie Malfret* un prix de 2000 francs, rend un juste hommage à une si longue suite de beaux faits que rehaussa toujours une modestie soigneuse de les cacher.

⁂

On trouve un modèle de vertu non moins recommandable dans *Thérèse-Françoise Haton*, couturière, dont un ecclésiastique paya long-temps l'apprentissage à Mlle Vaflard, chez qui sa bonté l'avait placée. Trente-cinq années de travail, de veilles assidues, et d'abandon de ses profits personnels pour faire subsister sa maîtresse, pour guérir ses longues maladies sans cesse renouvelées, et pour satisfaire, de ses propres deniers, aux petites créances qui trouvèrent cette femme insolvable après son décès: voilà le titre éminent qui l'élève à l'un des premiers degrés dans ce concours. Ici, ce n'est point une servante salariée, mais une ouvrière indépendante, payant elle-même une pension lucrative, qui se dévoue entièrement ainsi que les plus vertueuses domestiques. Toutefois, l'analogie de sa conduite avec la leur, rapproche ces sortes d'actions par une heureuse conformité.

⁂

Dans les enclos de la commune de Bussy-Saint-Martin, département de Seine-et-Marne, cinquante perches de terre sont récemment ensemencées; une petite chaumière est réparée; et par quelle faveur tutélaire? Par la libéralité de Monseigneur le Dauphin, touché des vertus et de l'indigence de *Marie-Alexandrine Aval, femme Goujon*. Elle n'a d'autre propriété que ce champ et cette chaumière. Comment son malheur lui permet-il d'assister des malheureux qui lui ressemblent? Comment en trouve-t-elle le moyen? En se retranchant pour eux jusqu'au nécessaire. Lui persuaderions-nous qu'il faut être riche pour aider les pauvres et pourvoir aux besoins des malades? Elle nous confondrait par ses charités actives au lit des souffrants, et par l'ardeur fructueuse de ses quêtes destinées à leur soulagement, et même à les ensevelir. Son mari lui a laissé douze enfants qu'elle élève; elle allaita de plus douze nourrissons, dont pas un n'a péri dans ses mains. Combien votre étonnement va s'accroître, quand nous vous dirons qu'elle accorda l'hospitalité dans sa cabane à une femme octogénaire, ruinée, moins accablée de ses ans que de ses maux affreux; et qu'elle a reçu cette infirme en s'écriant: « C'est un treizième enfant que Dieu m'envoie, je ferai mon devoir. »

⁂

La douce ardeur de la compassion est de tous les âges, et la vieillesse ne l'use point dans nos âmes. Elle éclate encore dans celle d'*Anne-Justine Poulard*, aujourd'hui veuve *Pijonnat*, septuagénaire, et cachant son dénuement absolu sous un hangar voisin de l'arc triomphal de l'Étoile. Son unique ressource consiste en un salaire mensuel de 15 francs, qu'on lui accorde pour le balayage de l'atelier des épures environnantes. Demandez à la foule des oisifs qui promènent leur luxe et leur élégance en des chars légers et brillants, si leur regard aperçut, derrière les platras d'une vaste corniche et sous les arbres écartés, une baraque mal abritée des intempéries par un toit et des clôtures en planches. Peut-être eussent-ils détourné leur vue dédaigneuse et blessée, loin du seuil d'un si misérable réduit; peut-être leur frivolité n'en eût pas secouru la pauvre habitante, du superflu de leur bourse. C'est pourtant de là qu'elle entrevit dans un coin un vieil-

lard couché sur des copeaux, faute d'un autre lit, et manquant de pain. Mais ce vieillard fut le compagnon de l'époux qu'elle a perdu. Elle se souvient qu'à l'époque où son mari, ouvrier jadis employé à Versailles, aux constructions des palais royaux, se vit privé de la pension qu'il tenait de Louis XVI, ce même homme, déja vieux, fournissait quelque argent à son malheureux ménage. Les infirmités et le poids de 79 ans l'abattent. Alors la veuve *Pijonnat* se sent au large dans l'étroite baraque où elle vit retirée depuis vingt ans: elle en partage l'emplacement avec l'octogénaire qu'elle fait coucher dans son hangar. de la paille, des flocons de filasse arrachés à des cordes usées, lui forment un matelas; des lambeaux de toile, et de grossiers tissus de laine lui servent de couverture: enfin la pauvre septuagénaire donne à son hôte octogénaire le vivre, le couvert et son lit. Tous deux subsistent à l'aide du peu qu'ils obtiennent l'un pour l'autre: ils respirent l'un pour l'autre, et dorment tour-à-tour en paix, veillés jour et nuit l'un par l'autre. Dans son extrême indigence, enfin, la veuve *Pijonnat* conserve une gaîté franche que la vertu seule peut inspirer, et qu'on ne trouve que dans le contentement de soi-même.

Je terminerai ici ces extraits, et je n'omettrai pas de faire remarquer, avec l'auteur du Rapport, que la plupart des belles actions qui y sont énumérées appartiennent aux femmes. Cela peut tenir sans doute à ce que, si le plus souvent les hommes, doués d'une mâle vigueur, épuisent avec éclat en un moment d'héroisme l'abondante énergie de leur courage et de leur magnanimité, les femmes, susceptibles par fois des mêmes transports, mais moins fortes, et trouvant moins d'occasions de manifester leur grandeur d'âme, épanchent la sensibilité dont elles sont douées dans une continuité de nobles et touchants sacrifices. Elles ont, en général, plus de constance, plus de persévérance dans leur dévouement, et c'est là une supériorité incontestable que leur vertu a sur la nôtre.

Le poids de l'or, dit en terminant M. le Directeur de l'Académie, les témoignages même de la reconnaissance publique, ne sont pas des récompenses suffisantes pour le désintéressement et la longanimité dans le bien. Dieu seul, dans le sanctuaire mystérieux de la conscience, acquitte en secret les dettes que l'humanité contracte envers la vertu. Consacrons par nos respects ces actes désintéressés, ces dévouements des pauvres, que nulle vanité, nul desir de renommée ne produit, ces sacrifices pénibles que nul espoir de dédommagement ne compense.

LES DEUX AGNEAUX.

FABLE.

Deux bons petits agneaux, auprès d'une fontaine,
Causaient entre eux paisiblement,
Se contant leurs plaisirs, peut-être quelque peine,
Car hélas! nul n'en est exempt,
Il est des chagrins pour tout âge;
L'agneau même à son lot, dans ce triste partage.
L'un de nos deux amis s'inquiétait beaucoup
D'un bruit qui circulait que, dans le voisinage,
On avait vu rôder un loup.
« Mon Dieu! disait-il à son frère,
« A personne jamais nous n'avons fait de mal;
« Comment existe-t-il un méchant animal
« Qui ne songe qu'à nous en faire. »
L'autre lui répondit: « Hélas!
« Ainsi la chose est ordonnée;
« Sans doute il le fallait: des bons la destinée
« Serait trop heureuse ici-bas,
« Si les méchants n'existaient pas. »

L. P. J.

MOTS A L'OREILLE.

Ne songeons pas toujours à l'utile seulement: on sème aussi les fleurs; on cultive jusqu'aux petites marguerites.

Quand nous sommes exigeants, nous sommes injustes ou vains: nous voulons les autres parfaits; que sommes-nous, que pensons-nous être?

Dieu me voit, ma conscience en jouit, et ma mère pourra le savoir: triple motif à toute bonne action.

CHARADE.

A qui n'a pas mon premier
Faut de la philosophie;
Vous voir faire mon dernier
Cause joie au bon Génie;
Pouvez embellir sa vie,
En lui gardant mon entier.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions proposées dans le précédent numéro.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 14 SEPTEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 20.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE DINDON.

J'ai rencontré hier un grand troupeau de *dindons*, qui m'ont fait penser à vous dire, mes amis, quelques mots sur ces oiseaux. Ils forment, après les poules, la peuplade la plus nombreuse et en même temps la plus utile de nos basse-cours. Étrangers à nos climats, et même à notre continent, c'est de l'Amérique que les *dindons* sont originaires, et qu'ils nous ont été apportés vers le seizième siècle. Le premier qui fut mangé en France, parut au festin des noces de Charles IX, en 1570. A cette époque, ils étaient déja connus en Espagne, d'où ils furent introduits en Angleterre, dès l'année 1525; ils furent bientôt répandus chez nous dans tout le royaume, et multipliés au point qu'en 1585 ils fournissaient déja un plat dans les festins à la campagne.

On les appela d'abord *coq* et *poule-d'Inde*, parce qu'ils venaient des Indes occidentales. On abrégea cette dénomination, et ils sont à présent plus généralement connus sous la désignation de *dindon*, que l'on applique aussi à la sottise et à l'ineptie. On se moque, on se plaint presque de la bêtise du *dindon*, et l'on ne fait pas attention que, si la Nature eût départi à cette espèce d'oiseaux plus d'instinct, plus d'intelligence, ou, si l'on veut, plus d'esprit, elle ne se serait pas laissé asservir aussi facilement.

Cependant les *dindons* ne sont pas aussi sots qu'on l'a dit; ils sont susceptibles d'affections très vives, et la stupidité n'en éprouve que de très lentes et de très émoussées. Si quelque objet nouveau vient se montrer aux yeux du *coq d'Inde*, on le voit quitter tout-à-coup sa contenance humble et simple, se redresser avec fierté, gonfler sa tête et son col, dont les parties charnues se colorent d'un rouge plus vif, hérisser les plumes du col et du dos, relever sa queue en éventail, déployer les pennes de ses ailes jusqu'à traîner par terre, faire entendre un bourdonnement sourd, tantôt accélérer sa marche, tantôt la ralentir avec une sorte de gravité, enfin jeter de temps en temps un cri perçant, une roulade précipitée qui paraît être l'expression de la plus forte colère; il est aisé de lui faire répéter son *glou glou glou*, en sifflant, ou en lui faisant entendre tout autre son aigu; la vue d'un habit rouge le met également en fureur, et dans ses accès, il s'élance, attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner l'objet qui lui est désagréable.

Il y a des *dindons* qui vivent dans l'état sauvage en Amérique; ils sont tous noirs, et beaucoup plus grands et plus forts que les *dindons* domestiques. Loin de s'être améliorée par les soins et l'abondance de la nourriture, cette espèce semble avoir dégénéré

dans nos climats; on chercherait vainement, dans nos basse-cours, des *dindons* qui pesassent, comme les *dindons sauvages*, trente, quarante, et même soixante livres.

Ces animaux se rencontrent depuis le pays des Illinois jusqu'à l'isthme de Panama. Ils vivent la plupart du temps dans les forêts, et se nourrissent de fruits sauvages; ceux du chêne vert les engraissent beaucoup. Leur chair est préférable à celle du *dindon domestique*, à cause de son fumet qui approche du fumet du faisan. Ces oiseaux quittent les bois au mois de septembre, pour se rapprocher des lieux habités; aussi les naturels du nord de l'Amérique appellent cette saison *le mois des dindons*. Ils leur font la chasse, en tuent un grand nombre, et les font geler pour les conserver et les apporter dans les établissements des Européens. Ce n'est plus que fort avant dans les terres que l'on rencontre des *dindons sauvages;* ils sont très farouches, et quoique leur vol soit lourd, ils savent si bien fuir et se cacher, que l'on a de la peine à les découvrir. Ceux qu'on élève dans leur pays natal, en domesticité, y deviennent aussi petits, aussi faibles, aussi dégénérés que chez nous. Cela ferait supposer, dans cette espèce, un grand amour de la liberté; et certes, ce n'est point le symptôme d'un naturel stupide.

UNE LEÇON DE LA BONNE MAMAN.

La bonne maman : Venez, mes enfants; embrassez-moi : êtes-vous remis de vos fatigues?

Blanche : Le plaisir de vous voir, chère bonne Maman, nous fait tout oublier. Il y avait si longtemps que Papa nous promettait ce voyage!

Anatole : Nous avons fait trente lieues, tout de même.

Cyprien : Et en poste, encore!

Blanche : Quel plaisir que celui de se déplacer! On bouleverse toute la maison, on fait des paquets, on congédie les maîtres en leur disant : *Je pars;* on fait des emplettes, on dit adieu à ses amis; on est toujours en course. Plus d'ordre, plus d'habitudes, c'est charmant; quand je serai grande, je voyagerai sans cesse. Comment se fait-il, bonne Maman, qu'au lieu de venir nous voir à Paris, vous restiez depuis dix ans, dans ce château, sans le quitter?

La bonne maman : A mon âge, ma chère Blanche, on fait chaque jour bien du chemin vers le but d'un voyage autrement grand que celui que tu as fait; et cela, sans quitter son fauteuil.

Cyprien : Tiens, c'est amusant.

La bonne maman : C'est selon, mon enfant; après tout, tu as peut-être raison, et l'espoir doit faire plus que de compenser les regrets : mais ça, quittons un sujet où je parlerais seule et sur lequel vous cesseriez bientôt de m'écouter. Mes enfants, aujourd'hui j'attends du monde, j'espère que vous serez bien aimables.

Blanche : Aimables! chère bonne Maman, vous ne parlez ni d'Anatole, ni de Cyprien?

La bonne maman : Eh pourquoi, Mademoiselle, Anatole et Cyprien ne seraient-ils pas aimables?

Blanche : Parceque l'un est un écolier et l'autre un marmot.

Anatole : Qui valent bien une petite raisonneuse de douze ans.

Cyprien : Prends garde que je ne dise à Papa que tu me fais encore enrager.

Blanche : Que tu te plaignes ou non, tu seras toujours un marmot; seulement tu deviendras un marmot rapporteur, personnage très aimable assurément. Pour Anatole, il ne changera rien à son allure. Elle est parfaite, impayable! Si une telle marchandise avait cours au marché, elle serait nommée, *écolier brut et inaltérable*, qui ne change ni aux *pinsum*, ni à la *retenue*, ni à l'*habit retourné*, ni à la *prison*, ni à l'*amende honorable*. Aye! aye! finis donc, méchant! tu me brises le poignet, en le broyant ainsi avec tes gros doigts.

Anatole : Ce sont des bracelets que je te donne, pour payer ton esprit.

Blanche : J'ai le bras tout meurtri. Regardez, bonne Maman, c'est comme cela qu'Anatole est aimable!

La bonne maman : Vous avez besoin tous les trois que l'on vous enseigne à l'être. Écoutez-moi; je vais commencer par Cyprien : pour qu'un jeune enfant soit aimable, il ne doit pas faire la moue; c'est la première condition. Ses exigences et sa susceptibilité sont si peu en rapport avec ce qu'il peut faire pour être agréable aux autres, qu'elle suffisent pour le rendre très ennuyeux.

Blanche : Ce qui est tout l'opposé d'être aimable.

La bonne maman : Il est vrai, mais il ne faut pas m'interrompre. Ignores-tu donc, ma chère Blanche, que l'impolitesse est un autre antipode de l'amabilité?

Anatole : Attrape.

La bonne maman : Les expressions communes et le ton grossier ne s'accordent pas mieux avec elle. Je vous en préviens.

Blanche : A ton tour.

La bonne maman : Vous aurez chacun le vôtre; laissez-moi finir avec Cyprien. Je disais donc, qu'à huit ans, on ne doit pas bouder. On doit aussi se préserver de la gourmandise : un enfant qu'il faut sans cesse surveiller, dans la crainte qu'il ne commette quelque larcin, ou qu'il ne se fasse du mal à force de manger, devient déplaisant. Il le devient encore plus s'il est bruyant, indiscret, importun,

questionneur, malpropre. Mais qu'il soit obéissant, le voilà sage; qu'il y joigne d'être gai sans être tapageur, caressant sans importunité; qu'il soit assez courageux pour endurer de légères contusions, ou des égratignures, sans étourdir le voisinage par ses cris, et vous aurez un enfant aimable pour tout le monde. Quand, comme Anatole, on a quatorze ans, il faut prendre plus de peine: l'adolescent se montre aimable à ses parents et à ses maîtres, en étant soumis, appliqué, intelligent; avec ses camarades, en se montrant franc et généreux, en s'habituant à trouver son plaisir dans le leur. Avec les étrangers, il doit être respectueux pour l'âge, quelle que soit la condition, et obligeant pour la faiblesse. Qu'il soit ainsi, on le dispensera d'avoir des graces et de chercher des bons mots. Cependant je dois lui dire que les mauvaises manières sont plus repoussantes que les difformités, et que, puisque l'on ne trouve ni borgnes, ni bossus volontaires, on ne devrait pas rencontrer des jeunes garçons marchant en se dandinant, rongeant leurs ongles, ou se grattant la tête pendant qu'on leur parle, et se servant d'expressions triviales ou impropres, comme *joliment laid, une fameuse peur, tiens, attrape, tu la gobes,* et autres vilains mots qui sont toujours dits d'un ton et dans une intention qui ne peuvent s'accorder avec l'amabilité. A vous, ma chère Blanche: vous devez être une femme, un jour, à ce titre, vous êtes extrêmement favorisée. Vous avez raison de vous redresser, de regarder autour de vous d'un petit air conquérant; car vous devez satisfaire non seulement aux devoirs que j'ai imposés à vos frères, mais à d'autres encore. Il ne vous est pas plus permis qu'à Cyprien d'être indiscrète, importune, poltrone, ni douillette à l'excès. Il y a, dans la mignardise qui force les autres à s'occuper sans cesse de vous, un égoïsme qu'il faut éviter. Une femme, encore plus qu'un homme, doit savoir trouver son amusement dans celui des autres. La franchise et la générosité sont des vertus, et toutes les vertus, sans en excepter une seule, nous appartiennent aussi bien qu'aux hommes. Voilà pourquoi je ne puis souffrir entendre dire que nous sommes mal partagées dans ce monde. Quant aux bonnes manières, il en est qui tiennent à la pudeur du sexe, d'autres à sa dignité; telles sont la réserve et la modestie; des autres naissent nos véritables graces: jamais, croyez-moi, vous ne plairez généralement en parlant d'une grosse voix, en interrompant, en donnant des démentis à tous propos, ou en baillant dès que l'on cessera de s'occuper de vous. Éviter tout cela n'est pas encore assez pour être aimable; il faut aussi savoir sacrifier un bon mot, lorsqu'il peut être offensant. C'est par la gaité, l'aisance, le contentement de ceux qui l'entourent, et non par leur confusion, qu'une femme brille et sait se rendre aimable: à plus forte raison, une petite fille qui se moquant à tors et à travers, fait comme le fou de la parabole qui rit d'une paille dans l'œil de son voisin et ne voit pas la grosse poutre qui est dans le sien. Voilà mes leçons, mes petits enfants: comme je suis vieille, je vous les répéterai souvent pendant le temps que vous passerez près de moi. Je jugerai de leur efficacité par la manière dont vous m'écouterez; car c'est par la patience et les caresses que l'on est aimable avec sa bonne Maman.

A. S.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ,

OU

L'ORIGINE DES ALBUM.

(Composé pour l'Album d'une jeune personne de mes amies.)

Un doux sommeil avait clos ma paupière;
Des Songes la troupe légère
Autour de mes yeux voltigeait,
Et dans l'espace imaginaire
Mon âme avec eux voyageait.
Après avoir, au pays de Chimère,
Erré long-temps dans un dédale obscur,
Confondant tout, les ombres, la lumière,
Et la nuit sombre, et du matin l'azur,
Dans une riante vallée
Je m'arrête, et sous un jour pur
Ma vue enfin est dessillée.
Autour de moi quel spectacle enchanteur!
Tout y semblait respirer le bonheur:
De ses riches trésors la féconde Nature
Avait décoré ces beaux lieux,
Et de sa riante parure
Étalait le charme à mes yeux.
Mille odorantes fleurs émaillaient la prairie,
Leurs parfums embaumaient les airs,
Et des oiseaux les doux concerts
Inspiraient tendre rêverie.
Sentant le besoin d'un appui,
Par une douce sympathie
Le lierre y cherchait l'orme et s'attachait à lui.
A travers les roseaux, une onde claire et pure
Venait en serpentant rafraîchir la verdure;
Sur chaque côté du ruisseau,
Deux saules, s'élevant de l'humide rivage,
Se courbaient au-dessus de l'eau,
Et quoique séparés unissaient leur feuillage.
Au milieu de ces fleurs et sous ce frais ombrage,
Un humble temple s'élevait,
De l'amitié sanctuaire modeste:
C'est là que la vierge céleste,
Déesse du bonheur parfait,

Pour en jouir le partageait.
Assises sur le seuil, la Candeur, l'Innocence,
En défendaient l'entrée à la fière Opulence,
Au Bruit, aux Plaisirs fastueux,
Et sur-tout à la Médisance;
A leurs côtés, la Confiance
Écartait le Soupçon, le Doute injurieux.
Au milieu de sa cour fidèle,
Le front paré d'une immortelle,
La Déesse enfin se montrait:
Une de ses mains essuyait
Du Malheur les touchantes larmes;
De l'autre bras elle pressait
L'Amour désolé, plein d'alarmes,
Venant implorer son secours;
Elle écoutait sa confidence,
Lui promettait de plus beaux jours,
Et recommandait la Constance.

Un essaim de jeunes enfants,
Au doux sourire, aux yeux touchants,
Mêlés aux Vierges immortelles
Qui composaient l'aimable cour,
Sur les feuillets d'un livre écrivaient tour-à-tour:
Ce n'était point les frères de l'Amour,
Car aucun d'eux n'avait des ailes;
C'était les touchants Souvenirs,
Enfants des paisibles Plaisirs;
Troupe charmante et chère aux cœurs sensibles!
Heureux qui connaît vos faveurs!
Vous perpétuez les douceurs
Du moment qui s'enfuit, et dans les jours pénibles
Vous donnez du charme à nos pleurs.

Ce registre sacré, ces feuilles éternelles
Que remplissent leurs blanches mains,
Offrent de l'Amitié les annales fidèles:
Je crois, chez nous autres humains,
Que ce fut le premier modèle
Du livre qu'*Album* on appelle.
Peut-être est-il bien hasardeux
De lui donner cette origine aimable,
Aujourd'hui qu'un luxe orgueilleux
Et que la Flatterie au langage coupable
De ses pages souvent ont souillé la moitié:
Mais il en est encore où la pure Amitié
Seule a droit de s'inscrire, et de sa voix divine
Semble attester leur céleste origine.

J'ai voulu m'approcher, et d'un œil curieux
Sonder l'écrit mystérieux;
Mais soudain le valion, et les eaux, et la rive,
Tout a disparu dans l'instant,
Comme une vapeur fugitive
Qu'emporte le souffle du vent.
Mes yeux ont revu la lumière,
Et les Songes ont fui sur leur aile légère.

Vous, dont le cœur aimant, bon, sensible, ingénu,
Reçut, dès sa tendre jeunesse,
Et les leçons de la Sagesse,
Et l'exemple de la Vertu;
Vous, qui sentîtes de bonne heure
Qu'il n'est qu'un vrai chemin à la félicité,
On pourrait, dans votre demeure,
A mon rêve trouver quelque réalité.
Là, vos guides et vos modèles
Sont vos véritables amis;
Vous apprenez à joindre aux vertus maternelles
Les charmes, les talents, et les graces si belles,
Dans une sœur sous vos yeux réunis.
Sans doute auprès de vous et d'elle
L'Amitié doit se plaire en ce riant séjour;
Elle vous y sera fidèle,
Et doit vous y compter encor plus d'un beau jour.
Vivez heureuse en ses paisibles chaînes:
Chaque âge de la vie a part à ses faveurs;
Elle adoucit toutes nos peines
Et ne coûte jamais de pleurs;
C'est elle qui, dans la jeunesse,
Ouvre aux bons sentiments le chemin de nos cœurs:
Dans l'âge mûr, elle a plus de douceurs,
Sert de soutien à la vieillesse,
Et nous suivant enfin depuis notre berceau,
Guide nos pas tremblants au bout de la carrière;
Elle ferme notre paupière,
Et nous donne la main pour descendre au tombeau.

L. P. J.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Il y a toujours dans le bienfait un rapide reflet de bien-être sur l'âme du bienfaiteur.

Qui saura jamais tout ce qu'il y a de vertus possibles dans une seule, la charité?

L'âme religieuse ne connaît jamais ni la satiété, ni la langueur.

Dans la douleur, prie et résigne-toi: le courage et la prière sont les deux meilleurs guides vers la consolation.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 28 SEPTEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 22.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Avant de rendre compte de la correspondance que j'ai sous les yeux, je dois d'abord exprimer mes tendres remerciments pour les félicitations aimables que mes jeunes amis et amies m'ont généralement adressées, au sujet de la médaille qui m'a été décernée. Je les reçois avec plaisir; je suis touché, plus que je ne saurais dire, de la part qu'ils veulent bien prendre à ce qui peut m'arriver d'heureux ou de flatteur: mais je sais sur-tout bon gré à quelques uns et à quelques unes, d'avoir pensé qu'il ne pouvait exister pour moi de récompense plus douce que leur gratitude et leur affection : c'est pour obtenir celle-ci que je travaille; s'il en arrive d'autres, je n'y suis pas indifférent, mais elles ne peuvent flatter que mon amour-propre, tandis que la première flatte mon cœur, ce qui vaut bien mieux.

J'ai cette fois des lettres plus jolies encore que de coutume, et dans les deux divisions. Cependant plusieurs de mes correspondants se sont trompés en répondant à ma première question, et ont confondu tout-à-fait *la gloire* avec *l'amour de la gloire*, en sorte qu'ils me l'ont définie comme un sentiment. Dans cette première division, deux lettres m'ont paru supérieures à toutes les autres, mais d'un mérite tellement égal, que je n'ai pu assigner le premier rang à aucune des deux. Dans une telle incertitude, il m'a semblé juste de tenir compte de l'âge de mes deux correspondantes, et de donner le pas à la plus jeune qui est Mademoiselle *Stéphanie de V.....;* l'autre lettre est de Mademoiselle *Léonie Q....* Les voici toutes les deux:

« Mon bon Génie, la gloire est l'éclat d'une grande renommée, le concert unanime et soutenu d'une admiration universelle; elle ennoblit, elle agrandit la vie, en perpétuant le souvenir des belles actions; c'est le partage des grandes âmes, la noble récompense du héros, la brillante couronne qui ceint son front victorieux. Cependant le guerrier valeureux n'est pas le seul qui puisse y prétendre; le sage législateur, le poëte illustre, le roi pacifique, occupé constamment du bonheur de ses sujets, y ont également des droits, puisqu'elle ne doit avoir pour but que le juste et l'utile. Mais il y a, je crois, la vraie et la fausse gloire : la première est celle qu'obtiennent un Homère, un Licurgue, un Turenne, un Henri IV; elle est à la vertu ce que l'ombre est au corps, et elle seule peut soutenir les regards sévères et imposants de la vérité et de l'histoire; mais il faut, a dit je ne sais quel

auteur, cheminer doucement et modestement dans la route de la gloire, si l'on ne veut éveiller l'envie; car, quelque reconnu que soit le mérite, il trouve toujours des détracteurs et des envieux. La fausse gloire est celle d'un conquérant injuste qui, dans l'espérance de s'illustrer, subjugue les royaumes, asservit les nations, et répand sans pitié le sang des peuples : l'éclat de ses triomphes peut éblouir d'abord, et surprendre l'admiration; mais il ne saurait tromper le jugement impartial de la postérité; elle ne peut accorder la palme de la gloire, à celui dont les exploits n'ont d'autre but que de satisfaire une vaine ambition.

« La célébrité est le bruit que font dans le monde nos bonnes et nos mauvaises actions, et l'écho qui les y redit : elle diffère, selon moi, si peu de la renommée, que je ne sais pourquoi on ne lui donne pas aussi une trompette. L'esprit, les talents, le génie, la valeur, d'utiles découvertes, de savantes productions littéraires vous y conduisent également; mais la célébrité ne naît pas toujours de sources aussi pures : on peut en acquérir une funeste, par des exploits que la justice ou l'humanité réprouvent, et par des entreprises insensées. Erostrate n'a-t-il pas attaché une triste célébrité à son nom par l'incendie du temple de Diane? et ne peut-on pas dire de Mahomet, de Gengis-Kan et de tant d'autres conquérants, qu'ils ont été trop célèbres, puisque leurs rapides et brillantes conquêtes n'ont eu d'autre motif que le fanatisme et l'ambition, d'autre résultat que le malheur des peuples? — La différence entre la gloire et la célébrité, me paraît donc bien frappante; la première est une renommée éclatante, la seconde est une renommée étendue, qui peut n'être pas toujours honorable; l'une a pour base le merveilleux, l'autre l'extraordinaire; enfin, un héros est toujours un homme célèbre, mais un homme célèbre n'est pas toujours un héros.

« Stéphanie de V......, au château de V... »

« Mon bon Génie, la gloire est l'éclat d'une réputation brillante, méritée par de grandes vertus ou par de grands talents. C'est l'admiration qu'inspire l'héroïsme et le génie, sur-tout quand cette admiration a subi l'épreuve du temps. C'est l'amour de la gloire qui entraîne les grands hommes au milieu des périls, qui leur inspire les plus généreux sacrifices; et cet amour est dans leur âme, le complément de la vertu. Toutefois la gloire n'est réelle que quand les actions auxquelles elle s'attache ont eu pour principe le véritable honneur, et non les passions humaines, telles que l'orgueil, l'ambition, etc. La gloire de Léonidas est bien plus pure que celle d'Alexandre.

« La gloire appartient aussi aux grandes découvertes qui ont étendu la sphère des connaissances humaines, aux belles productions littéraires, aux chefs-d'œuvre des arts.

« La célébrité est aussi l'éclat d'une réputation étendue, mais avec cette différence que la gloire appartient exclusivement à la vertu et à ce qui est vraiment grand et digne de louanges, tandis que la célébrité peut s'acquérir par le crime, par des talents frivoles, par des succès de circonstances, auxquels le mérite n'a aucune part. Elle s'attache aussi aux grandes infortunes, même en les séparant des vertus qu'elles ont pu faire éclater. Si elle renferme l'estime et l'admiration, elle se confond avec la gloire.

Cependant le mot célébrité ne me semble, dans aucun cas, donner l'idée d'une réputation durable. L'admiration des comtemporains procure la célébrité; celle de la postérité assure la gloire.....

« Léonie Q......, à Dieppe. »

(Mademoiselle Léonie Q..... voudra bien me pardonner de supprimer la fin de sa lettre, qui est si gracieusement et spirituellement tournée; elle comprendra que, tout en étant fort reconnaissant des choses aimables qu'on m'adresse personnellement, je ne dois insérer dans mon journal que ce qu'il m'est possible d'avouer.)

J'ajouterai à ces deux lettres quelques extraits de plusieurs autres qui, pour la plupart, mériteraient aussi d'être placées ici en entier :

« La gloire marche toujours accompagnée de la célébrité; mais on voit souvent la célébrité sans la gloire, témoin ce pauvre fou d'Erostrate, qui, comme bien des gens de notre temps, voulait, à quelque prix que ce fût, que l'on parlât de lui.

« Il me semble, mon bon Génie, que celui qui en cherchant la gloire ne cherche qu'elle, c'est-à-dire, qui agit moins pour la satisfaction et l'approbation de sa conscience, que pour obtenir les suffrages des hommes, ne possède, pour ainsi dire, qu'une gloire usurpée. Je voudrais que la véritable gloire eût pour premier mobile la vertu, l'amour du bien, plus que celui des hommes, des louanges et de la réputation.

« Je crois donc qu'il y a deux chemins qui mènent à la gloire; l'un qui part d'un cœur noble et généreux, l'autre d'un excès d'orgueil et de vanité : ils ont souvent la même issue, quoique partant de deux points opposés. Il est fâcheux de ne pouvoir reconnaître que rarement, à l'endroit où ces deux routes se confondent, ceux qui ont suivi la plus belle.

« Quel fut, par exemple, le véritable motif qui porta ce méchant Brutus à faire égorger ses deux fils devant lui? n'était-ce pas plutôt la soif de s'illustrer, en faisant vanter son impartialité, que cet amour de

la patrie et de la justice auquel il semblait sacrifier les sentiments les plus sacrés et les plus doux? On appellera cela, si on veut, l'action d'un grand cœur; mais moi, je trouve que c'est celle d'un cœur atroce, et je ne les aime point : je trouve qu'ils ne peuvent ou ne doivent jamais avoir rien de commun avec la gloire.

« Louis XIV a rendu bien *célèbre* par un mot, la gloire de Dugay-Trouin. Cet illustre marin lui racontant un combat, dans lequel figurait un vaisseau nommé *la Gloire*, dit : « J'ordonnai à *la Gloire* de me suivre. — Elle vous obéit fidèlement, » lui répondit le roi, qui voulait par là, rendre hommage aux grands talents et au courage héroïque de ce grand homme, dont les moindres vertus étaient la bonté, la générosité, le désintéressement et la modestie. » (Mlle *Sophie G...*, à Paris.)

« Ceux qui ont travaillé au bonheur des hommes dans la carrière que Dieu leur a tracée, les bons rois, les sages ministres, les Saint Louis, les Suger n'ont point embrassé un fantôme, car *leurs œuvres les suivent.* Pour tous les autres, la gloire, la plus brillante des récompenses humaine, n'est en réalité qu'une vaine fumée. Combien, en poursuivant cette chimère, n'ont atteint qu'une triste célébrité, partage des grands crimes comme des grandes vertus; c'est vous avoir expliqué, mon bon Génie, la différence qui existe entre la gloire et la célébrité : l'une est toujours prise en bonne part, l'autre est aussi souvent un châtiment qu'une récompense. » (Mlle *Célinie de B.....*, au château de B......)

« Il y a cette différence entre la gloire et la célébrité, que celle-ci est le châtiment du mal comme la récompense du bien, tandis que celle-là est seulement le privilège des actions grandes et honorables. L'une est plutôt individuelle, l'autre peut se communiquer, sans pour cela s'affaiblir; elle réagit en quelque sorte, parce que la gloire d'une personne détermine souvent celle des autres. Un grand capitaine ne fait-il pas partager sa gloire à une armée conquérante? Un souverain animé du desir de faire le bonheur de ses sujets, et doué des talents nécessaires, ne répand-il pas sur la nation entière, sur son siècle même, la gloire que lui procurent sa justice, sa valeur, sa magnanimité, le choix éclairé de ses hommes d'état, ses institutions philantropiques? » (Mlle *Aline L....*, à Baugé.)

« Je crois que la gloire ni la célébrité ne doivent être recherchées par les femmes, puisque la modestie est leur partage; elles peuvent être sensibles à l'estime de ceux qui les connaissent, mais sans prétendre à la renommée et à étendre leur réputation. La vraie gloire d'une femme, d'une mère, consiste à bien élever sa famille et à la rendre heureuse. Ceci sans préjudice à celles que leur courage, leurs connaissances, leurs vertus et leurs belles actions ont rendues célèbres. Je les admire, mais je ne me sens sens pas appelée à les imiter. » (Mlle *Cœline B....*, de l'institution de mesdemoiselles Woutters, à Nancy.)

Je dois mentionner honorablement les lettres de Mlle *Cécile de V....*, à Paris; Mlle *Sophie Ch....*, à Paris; Mlle *Virginie B....*, à Metz; Mlle *Séraphine B....*, élève de mademoiselle Roy, à Besançon; plusieurs élèves de mesdemoiselles Woutters, à Nancy; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; MM. *Aimé* et *H. Marini;* Mlle *Louise M....*, et M. *Auguste Toulouzan*, à Marseille.

Les deux lettres auxquelles je crois devoir donner la préférence, dans la petite division qui a eu à répondre à la seconde question, sont celles de mesdemoiselles *Victorine G...* et *Aimée L....*

« Merci, mon bon Génie, de m'obliger à définir l'attention, et par conséquent à y réfléchir.

« Combien nous vous devons de reconnaissance pour tous les services que votre bonté nous rend! entre autres, pour celui de nous apprendre à penser, à apprécier les choses, la valeur des mots, et à former notre style en même temps que notre jugement.

« Je m'étais entendu répéter bien des fois le mot *attention*, sans y attacher presque d'autre sens que celui-ci : Silence, ne jouez pas! Aussi ma conscience était-elle en repos quand, pendant une leçon, je restais bouche close, et que j'avais *l'air* d'écouter mon maître.

« Mais à présent, mon bon Génie, que vous m'avez forcée à apprendre par expérience ce que c'est que l'attention, c'est-à-dire à faire plus ample connaissance avec elle, par la nécessité de la dépeindre, j'en reconnais trop bien l'utilité pour la négliger autant à l'avenir.

« L'attention, je crois, est une application de l'esprit. Elle mène à la réflexion, et fait comprendre et approfondir ce que l'intelligence toute seule, n'avait fait que saisir superficiellement.

« Sans l'attention, l'esprit, ce me semble, peut-être comparé à un enfant gâté qui, faute de suivre les avis qu'on lui donne, ne profite point de ses bonnes dispositions naturelles, et ne fait, au lieu d'un sujet intéressant, qu'un être nul et insupportable. De même, l'esprit qui n'écoute point l'attention, qui est la mère de la réflexion et du jugement, perd tout son prix, et n'a pas plus de mérite que tous les autres dons naturels, tels qu'un beau teint et de grands yeux.

« J'avais cru jusqu'ici que l'attention était incompatible avec la possibilité de s'amuser. Cependant je

me rappelle maintenant que je ne vous ai jamais lu sans un bien grand plaisir; c'est, je crois, mon bon Génie, parce que vous savez occuper notre attention si agréablement qu'elle remplit ses fonctions sans que nous nous en mêlions. C'est lorsqu'il faut faire des efforts pour la fixer, qu'elle me paraît, je l'avoue, un peu fatigante.

« VICTORINE G....., à Paris. »

« Mon bon Génie, l'attention est l'application, la tension de nos sens, de nos facultés, de notre esprit à comprendre, à saisir la chose qui nous occupe. C'est le contraire de l'étourderie : elle est particulièrement nécessaire aux enfants qui veulent s'instruire, car sans elle on ne fait rien de bon.

« L'attention diffère de l'application en ce que cette dernière ne s'emploie que dans nos études, tandis que l'attention aux petites choses peut amener de grandes découvertes : par exemple, c'est en faisant attention à une pomme tombée dans son jardin, que Newton a découvert le système du monde; c'est en faisant attention qu'un papier brûlait dans sa cheminée, que M. Montgolfier a imaginé les ballons qui portent son nom. Sans compter ces grands avantages, l'attention nous fait connaître beaucoup de choses intéressantes que nous aurions ignorées sans elle; elle nous fait réussir dans nos études, nous rend le travail agréable, nous fait aimer de nos maîtres, et leur fait trouver du plaisir à nous donner des leçons; enfin l'attention à remplir tous nos devoirs nous attire l'estime et l'affection de tout ce qui nous entoure.

« Il ne faut pas confondre cette attention avec les attentions ou les soins qu'on doit à ses parents.

« AIMÉE L....., à Vincennes. »

Je regrette que l'espace me manque pour insérer aussi en entier la lettre de M. *Charles de B....*, de Rouen, qui figurerait très bien après celles qu'on vient de lire.

Je mentionnerai, comme satisfaisantes sous plusieurs rapports, celles qui portent les noms suivants :

M. *Louis Beauchef*, à La Flèche; Mlle *A. B.....*, et plusieurs autres élèves de l'institution de mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mlle *Caroline B....*, à Rouen; M. *Anatole de Th....*, à Autun; Mlle *Mélanie M....*, à Marseille; Mlle *Laure P....*, à Saumur.

Je n'omettrai pas de faire une mention spéciale d'une lettre de Mademoiselle *Clémence de F....*, qui a répondu à ma première question, quoique hors de concours. Je veux aussi exprimer ma sensibilité à une de mes anciennes correspondantes qui, se trouvant momentanément parmi les compagnes de ses études, élèves de mesdemoiselles Woutters à Nancy, au moment où elles m'écrivaient, a eu l'aimable pensée de m'adresser un souvenir d'affection et d'une reconnaissance que je desirerais avoir mieux méritée. Enfin, je n'oublierai pas de remercier celles de mes jeunes amies qui m'écrivaient avec de l'encre trop blanche, d'avoir eu égard à ma petite observation à ce sujet; je gagerais bien pourtant qu'elles ont ri en la lisant.

EXPLICATION
DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est SOUVENIR, dans lequel on trouve *sou* et *venir*. Celles de mes jeunes correspondantes qui m'en ont donné les plus jolies explications, sont Mesdemoiselles *Stéphanie de V.....*, *Célinie de B.....*, *Virginie B....*, *Sophie Ch....* et *Cécile de V.....* Pour éviter d'inutiles répétitions, j'en citerai une seule, celle de Mademoiselle *Stéphanie de V.....*

« Le mot de la charade est *souvenir : sou* est une espèce de monnaie de cuivre, qui fut jadis en or, et avait alors une toute autre valeur; *venir* me paraîtra toujours charmant, quand but du voyage sera de retrouver un ami; je conserverai religieusement, mon bon Génie, le *souvenir* de votre intérêt et de votre affection, et la chose la plus douce pour moi, serait une petite place dans le vôtre. »

LITHOGRAPHIE.

Un père, des enfants, un télescope, la lune..... Je renvoie mes lecteurs, pour l'explication de ce dessin, à mon article sur les étoiles, qui a paru dans le courant de l'été.

AVIS

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er octobre 1827 pour un an, ou du 1er avril 1828 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de septembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 5 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 5 octobre 1828.

Ve année. N° 23.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CALENDRIER DES SAUVAGES.

J'ai trouvé, dans le *Voyage en Amérique*, de M. de Châteaubriand, la relation suivante de la manière dont les sauvages du nord de l'Amérique divisent le temps; elle m'a paru de nature à intéresser mes jeunes lecteurs.

« Les Sauvages divisent l'année en douze lunes, division qui frappe tous les hommes; car la lune disparaissant et reparaissant douze fois, coupe visiblement l'année et douze parties, tandis que l'année solaire, véritable année, n'est point indiquée par des variations dans le disque du soleil.

« Les douze lunes tirent leurs noms des labeurs, des biens et des maux des Sauvages, des dons et des accidents de la Nature; conséquemment, ces noms varient selon le pays et les usages des diverses peuplades. Un voyageur moderne donne ainsi les mois des Sioux et les mois des Cypavois:

« Mois des Sioux: Mars, la lune du mal des yeux; Avril, la lune du gibier; Mai, la lune des nids; Juin, la lune des fraises; Juillet, la lune des cerises; Août, la lune des buffles; Septembre, la lune de la folle-avoine; Octobre, la lune de la fin de la folle-avoine; Novembre, la lune du chevreuil; décembre, la lune du chevreuil qui jette ses cornes; Janvier, la lune de la valeur; Février, la lune des chats sauvages.

« Mois des Cypavois: Juin, la lune des fraises; Juillet, la lune des fruits brûlés; Août, la lune des feuille jaunes; Septembre, la lune des feuilles tombantes; Octobre, la lune du gibier qui passe; Novembre, la lune de la neige; Décembre, la lune du Petit-Esprit; Janvier, la lune du Grand-Esprit; Février, la lune des aigles qui arrivent; Mars, la lune de la neige durcie; Avril, la lune des raquettes aux pieds; mai, la lune des fleurs.

« Les années se comptent par neiges ou par fleurs: le vieillard et la jeune fille trouvent ainsi le symbole de leurs âges dans le nom de leurs années.

« En astronomie, les Indiens ne connaissent guère que l'étoile polaire; ils l'appellent l'*étoile immobile;* elle leur sert pour se guider pendant la nuit. Les Osages ont observé et nommé quelques constellations. Le jour, les Sauvages n'ont pas besoin de boussole; dans les Savanes, la pointe de l'herbe qui penche du côté du Sud, dans les forêts, la mousse qui s'attache au tronc des arbres du côté du Nord, leur indiquent le septentrion et le midi. Ils savent dessiner, sur des écorces, des cartes géographiques où les distances sont désignées par les nuits de marche.

« Les diverses limites de leur territoire sont des fleuves, des montagnes, un rocher où l'on aura



conclu un traité, un tombeau au bord d'une forêt, une grotte du Grand-Esprit dans la vallée.

« Les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, servent de baromètre, de thermomètre, de calendrier aux sauvages : ils disent que le Castor leur a appris à bâtir et à se gouverner, le *carcajou* à chasser avec des chiens, parce qu'il chasse avec des renards, l'épervier d'eau à pêcher avec une huile qui attire le poisson.

« Les pigeons dont les volées sont innombrables, les bécasses américaines dont le bec est d'ivoire, annoncent l'automne aux Indiens; les perroquets et les piverts leur prédisent la pluie par des sifflements tremblottants.

« Quand le maukawis, espèce de caille, fait entendre son chant au mois d'avril depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le Siminole se tient assuré que les froids sont passés; les femmes sèment les grains d'été. Si l'oiseau blanc se joue au haut des airs, il annonce un orage; s'il vole le soir au-devant du voyageur, en se jetant d'une aile sur l'autre comme effrayé, il prédit des dangers.

« Les moissons, les jeux, les chasses, les danses, les assemblées des Sachems (anciens), les cérémonies du mariage, de la naissance, de la mort, tout se régle par quelques observations tirées de l'histoire de la Nature. On sent combien ces usages doivent répandre de grace et de poésie dans le langage ordinaire de ces peuples. »

LE CARCAJOU.

Il faut que vous sachiez, mes amis, ce que c'est que le *Carcajou*, dont il est parlé dans l'article précédent; voici ce qu'en dit le même auteur, dans la même relation :

« Le *Carcajou* est une espèce de tigre ou de grand chat. La manière dont il chasse l'*Orignal* avec ses alliés les renards, est célèbre. Il monte sur un arbre, se couche à plat sur une branche abaissée, et s'enveloppe d'une queue touffue qui fait trois fois le tour de son corps. Bientôt on entend des glapissements lointains, et l'on voit paraître un *Orignal* rabattu par trois renards, qui manœuvrent de manière à le diriger vers l'embuscade du *Carcajou*. Au moment où la bête lancée passe sous l'arbre fatal, le *Carcajou* tombe sur elle, lui serre le cou avec sa queue, et cherche à lui couper avec les dents la veine jugulaire. L'*Orignal* bondit, frappe l'air de son bois, brise la neige sous ses pieds : il se traine sur ses genoux, fuit en ligne directe, recule, s'accroupit, marche par sauts, secoue sa tête. Ses forces s'épuisent, ses flancs battent, son sang ruiselle le long de son cou, ses jarrets tremblent, plient. Les trois renards arrivent à la curée : tyran équitable, le *Carcajou* divise également sa proie entre lui et ses satellites. Les Sauvages n'attaquent jamais le *Carcajou* et les renards dans ce moment : ils disent qu'il serait injuste d'enlever à ces quatre chasseurs le fruit de leurs travaux.

« L'*Orignal* est un animal qui a le muffle du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blanc, de rouge et de noir; sa course est rapide. Dans la croyance des sauvages, les *Orignaux* ont un roi surnommé le *Grand Orignal;* ses sujets lui rendent toutes sortes de devoirs. Ce *Grand Orignal* a les jambes si hautes, que huit pieds de neige ne l'embarrassent point du tout. Sa peau est invulnérable; il a un bras qui lui sort de l'épaule, et dont il use de la même manière que les hommes se servent de leurs bras. »

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS POUR LA CINQUIÈME FOIS

PAR LE BON GÉNIE.

Il n'est rien de si embarrassant que de recevoir des louanges dont on ne se sent pas digne.

L'embarras et la honte deviennent plus grands encore, si l'on sent que ces louanges seraient dues à un autre.

C'est un manque de probité odieux, et une prétention bien ricicule, que de s'attribuer le mérite ou le savoir d'autrui, pour l'emporter sur ses émules.

PRIX

PROPOSÉS PAR LE BON GÉNIE.

Je ne vous répéterai pas, mes amis, ce que je vous ai dit les années précédentes, à pareille époque; nous nous connaissons trop bien maintenant, pour que je n'aie pas lieu d'espérer que vous êtes convaincus du plaisir avec lequel je viens offrir quelques encouragements à votre zèle si intéressant et si aimable. Nous voici arrivés de nouveau au moment de vous proposer ces prix, auxquels la douce affection qui règne entre nous donne leur principale valeur. Puisse ce concours simple et sans prétention de vanité, vous être agréable pendant tout le temps que votre âge vous permet d'y prendre part; et puisse-t-il vous laisser plus tard des souvenirs qui rattachent le nom du bon Génie à la mémoire des plaisirs de votre enfance et de votre jeunesse.

Je propose à mes jeunes amis et amies de la grande

division, c'est-à-dire, qui sont âgés de plus de onze ans et n'ont pas encore seize ans accomplis, la question suivante :

Qu'est-ce que le RESPECT, *la* CONSIDÉRATION, *l'*ESTIME? *quelle différence y a-t-il entre ces trois sentiments?*

Je propose à mes jeunes amis et amies de la petite division, c'est-à-dire, qui sont âgés de moins de onze ans, cette autre question :

Qu'est-ce que L'IMPATIENCE? *quels en sont les inconvénients pour les autres et pour soi-même?*

Il sera décerné un prix, dans chaque division, à celui ou à celle qui aura le mieux répondu à la question proposée. Ces prix consisteront, comme de coutume, en livres élégamment reliés.

Je prie instamment tous ceux et celles de mes lecteurs et lectrices qui me feront le plaisir de concourir, de vouloir bien indiquer exactement leur âge au-dessous de leur signature.

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 26 octobre courant, inclusivement; toute lettre qui arriverait après ce terme, ne pourrait être admise à concourir.

Indépendamment des deux *prix annuels* pour lesquels je viens de proposer des questions spéciales, il sera décerné, en même temps, dans chacune des deux divisions, *un prix de semestre,* à celui ou à celle de mes jeunes correspondants et correspondantes habituels, qui a le mieux répondu aux diverses questions que je leur ai adressées durant le cours des six mois qui viennent de s'écouler. Les réponses aux questions de ce jour, compteront encore pour ces *prix de semestre*, qui consisteront, comme les autres, en livres.

Je ferai mon possible pour annoncer le résultat du concours dès le dimanche 2 novembre prochain; cependant il serait possible que l'examen des réponses exigeât un peu plus de temps, mais je ne dépasserai pas au moins le 9 novembre.

ANECDOTE

RACONTÉE POUR LA TROISIÈME FOIS.

L'abbé Gaultier était l'ami des enfants, un véritable bon Génie pour eux. Il a composé des livres charmants, et inventé des méthodes avec lesquelles on s'instruit en s'amusant. Toutes les semaines, il réunissait chez lui un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, qui y venaient accompagnés de leurs mamans, et auxquels il enseignait beaucoup de choses utiles, en jouant avec eux. Chaque leçon était une partie. Les élèves attentifs, qui répondaient bien, gagnaient des jetons, et celui qui en avait le plus gagné à la fin de la partie était proclamé président, pour occuper la place d'honneur à la leçon suivante.

Un jour, (j'ai été témoin de ce fait), l'abbé Gaultier avait proposé une question assez difficile, en annonçant que celui qui pourrait la résoudre gagnerait dix jetons. Dix jetons! cela faisait une bonne avance pour arriver à être président. Aussi, voilà chacun se grattant le front et levant le nez au plafond, comme si la solution eût été là. Involontairement, par distraction, une maman, qui se trouvait placée derrière son fils, lui souffla la réponse. Il n'y eut que lui qui l'entendit, et il la répéta aussitôt. « C'est très bien, mon ami, dit l'abbé Gaultier; très bien, voilà les dix jetons. » Cependant, le jeune garçon baissait les yeux d'un air embarrassé et confus; car il sentait qu'il n'avait ni mérité les éloges qu'on lui donnait, ni gagné loyalement les dix jetons qui lui étaient offerts. Il étendit la main en hésitant, y reçut les dix jetons, et après les avoir contemplés un moment, les rejeta sur le milieu de la table, en disant : « Non, monsieur l'abbé, je ne puis pas les recevoir, parce que maman m'a soufflé. » A ces mots, sa mère l'embrassa tendrement, et un murmure d'approbation circula tout autour de la table. « Ce que vous venez de faire, dit l'abbé Gaultier, est encore mieux que d'avoir résolu ma question, aussi en serez-vous bien plus récompensé. Si vous n'avez pas gagné les dix jetons, vous venez d'acquérir l'estime et l'amitié de dix camarades, en leur donnant un honorable exemple de droiture, de délicatesse et de sincérité. »

LA CONVERSATION DES OISEAUX.

FABLE, IMITÉE DE BERTOLA.

C'était l'hiver, et les petits oiseaux
Ayant déserté le bocage,
Se retiraient derrière les vitraux
D'un vieux grenier du voisinage.
Ils avaient fait de ce lieu leur cité,
Pour y passer la saison rigoureuse;
Ils y trouvaient abri chaud, quantité
D'excellent grain, réunion joyeuse,
Et, qui mieux est, sécurité.
On dormait bien, on faisait bonne chère,
Sans la moindre apréhension;
Et pour charmer l'ennui de la prison,
Petits oiseaux passaient le temps à faire
Après dîner la conversation.
Chacun parlait donc à la ronde
Et prêtait l'oreille à son tour,
Lorsqu'on vit arriver un jour
Une alouette ayant couru le monde,
Et qui, rendant grace au destin
De rencontrer un auditoire,
Prit la parole et commença l'histoire
De sa vie en pays lointain.
Elle avait vu, si l'on voulait l'en croire,
Les merveilles de l'univers,

Des animaux de toute espèce,
Maints peuples, maints climats divers,
Et des vaisseaux engloutis dans les mers;
Sans compter plus d'une prouesse
Dont elle assaisonnait le cours
D'un interminable discours.
D'abord la troupe curieuse
L'écouta bénévolement;
Mais cette histoire merveilleuse,
N'ayant jamais de dénoûment,
Devint à la fin ennuyeuse.
Quelque temps on la supporta,
Puis chacun s'impatienta,
On s'agita, l'on chuchotta,
Et notre éternelle conteuse,
Au milieu de ce mouvement,
Parlait toujours imperturbablement.
Elle y serait encore peut-être,
Si certain moineau cavalier,
Aimant son aise, et n'ayant point de maître,
Ne se fût mis tout-à-coup à crier:
« Eh quoi! durant l'hiver entier,
« Nous faudra-t-il prêter l'oreille
« Aux longs récits d'une sotte pareille?
« Qu'elle aille aux gens de son métier,
« A cailles, canards, alouettes,
« Raconter toutes ses sornettes,
« Et qu'elle nous laisse en repos... »
Ce discours trouva cent échos;
Et soudain, du bec et des ailes,
On poursuivit la bavarde, en chantant:
« Fi! des langues simpiternelles,
« Qui vont par-tout toujours parlant,
« Et ne parlant jamais que d'elles! »

L. P. I.

LA VILLE DES FLEURS

ET DES PARFUMS.

Un de mes amis, bon Génie d'une nature supérieure à la mienne, et qui lui donne le pouvoir de faire plus de bien que je ne puis jamais espérer d'en faire, m'a transmis, du département du Var, la gracieuse notice que voici; elle ne sera sûrement pas sans intérêt pour mes lecteurs, et sur-tout pour mes jeunes lectrices.

Dans cette belle partie de la France, où les sentiers sont bordés de myrthes et de grenadiers, où les ruisseaux et les rochers sont ornés de buissons de laurier-rose en fleurs, où le soleil fait mûrir la pistache et l'orange, il existe une petite ville dont toute l'industrie est consacrée à la culture des fleurs odoriférantes, et à la préparation des parfums. Grasse, qui s'élève au pied d'une chaîne de montagnes dont le sommet aride, sec et décharné, contraste avec la fraîcheur et la belle culture qui décorent et enrichissent sa base, Grasse se fait remarquer au loin par la hauteur de ses maisons qui sont peintes en dehors, et par la multitude de jardins, de terrasses et d'habitations champêtres dont cette ville est entourée, et où l'on cultive en grand, à l'ombre d'une forêt d'oliviers, les rosiers, la tubéreuse, le jasmin, la violette et l'œillet, pour le service des distilateurs et des parfumeurs de cette cette petite cité enveloppée d'une atmosphère embaumée. Ce serait peu, cependant, si les environs, et le beau village du Cannet sur-tout, n'y apportaient point aussi leur tribut, et ne venaient pas y verser leurs corbeilles remplies de la fleur de leurs grands orangers. Cette belle fleur, symbole de l'innocence et de la pudeur, dont la blancheur a quelque chose de si onctueux, dont l'odeur est si douce et si calmante, reçoit ici des soins tout particuliers. On la cueille et on la transporte la nuit, pour ne point altérer sa fraîcheur; et l'on s'empresse d'en soutirer le parfum, en la soumettant, dans de grands vases en cuivre, à l'action de l'eau réduite en vapeur, qui la chauffe et ne la brûle jamais. Cette eau, chargée d'arôme, va se refroidir dans des tuyaux enroulés sur eux-mêmes, d'où elle s'écoule dans un vase, où on la recueille pour l'enfermer dans des flacons et des bouteilles de cuivre, que l'on expédie à l'autre bout du monde.

Les fleurs de la tubéreuse et celles du jasmin, ne servent qu'à parfumer les pommades et ces jolies petites pièces de savon qui rendent les mains si douces et la peau si blanche. On ne parvient à soutirer leur bonne odeur, qu'à force de les mettre en contact avec de la graisse bien blanche, ou avec de l'huile d'olive parfaitement pure. C'est ainsi que se prépare l'huile antique, dont on a fait honneur aux Athéniens.

Les essences communes de thym, de serpolet, de lavande, de fenouil, etc., sont préparées et distilées, sur la montagne ou dans les bois, par de pauvres paysans qui transportent leurs petits alambics, partout où il y a des fleurs, de l'eau, et des broussailles pour faire du feu. On mêle les herbes avec de l'eau, on distille; les essences étant plus légères que l'eau, viennent surnager, on les recueille, et on les apporte à la ville des fleurs et des parfums, dont le commerce est immense, dont les produits traversent les mers, sont accueillis dans toutes les parties du monde, et jusques dans l'Orient même, si justement réputé pour la variété et la force de ses essences, de ses pastilles, et de ses cosmétiques.

Les rues de Grasse ne sont pas toutes larges et bien alignées, mais à chaque instant, l'on y est embaumé par le voisinage des fabriques et des jardins qui, joints aux belles eaux dont la ville est arrosée, donnent à l'air qu'on y respire, un charme et une douceur que l'on chercherait vainement ailleurs. C'est probablement cette atmosphère habituellement parfumée qui attire dans la ville, sur sa belle terrasse, et dans ses environs seulement, cette multitude de mouches phosphorescentes qui traversent l'air, comme de brillantes étincelles, pendant les belles soirées d'été, et qui occupent l'œil sans le fatiguer. Les enfants les poursuivent, les abattent facilement, et s'amusent à lire à la lueur de leur jolies petites lanternes qui ont environ deux lignes de long.

Les flacons carrés et gaufrés, destinés aux essences, les petits vases verts, blancs, bleus et violets, consacrés aux préparations de l'amande amère, et jusqu'aux papiers élégants qui les entourent, se fabriquent dans la ville et les environs; tant il est vrai qu'une branche d'industrie n'est jamais isolée, et qu'elle se rattache presque toujours à beaucoup d'autres.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 12 OCTOBRE 1828.

Ve ANNÉE. N° 24.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE GALVANISME.

On m'a demandé depuis long-temps de donner quelques notions sur le *galvanisme*. La difficulté de traiter un pareil sujet, sans le secours d'expériences et même de figures, m'a retenu jusqu'à ce jour. Cependant, je ne puis me refuser au desir qui m'en est exprimé de nouveau. Les notions que je vais vous offrir, mes amis, seront bien imparfaites, bien incomplètes, mais elles suffiront, du moins je l'espère, pour vous mettre à même de comprendre des explications plus étendues, si vous êtes dans le cas d'en entendre, ou des expériences de *galvanisme*, si vous avez l'occasion d'en voir. Je suppose, avant tout, que vous n'avez pas oublié la série d'articles que j'ai donnés dans ce journal, il y a deux ans, sur l'électricité. Si les théories qui y sont exposées ne vous étaient pas bien présentes, je vous inviterais à relire ces articles avec attention, avant de méditer celui-ci, qui, à défaut de ces connaissances préliminaires, serait tout-à-fait inintelligible pour vous.

Le *galvanisme* est une sorte d'électricité qui se développe par le simple contact de deux métaux différents, et qui se manifeste par des phénomènes non moins frappants que ceux de l'électricité ordinaire.

Le docteur *Galvani*, de Bologne, observa, en 1764, que les organes nerveux ou musculaires des animaux et de l'homme, mis en contact avec des métaux, éprouvaient une irritation, qui se manifestait par des mouvements très sensibles. Si l'on prend, en effet, la partie inférieure d'une grenouille écorchée, qu'on la mette sur un disque de zinc, et qu'avec une espèce de compas de cuivre, on fasse communiquer le dessus du muscle avec le zinc qui est dessous, le muscle se met en convulsion. On donna à cette propriété le nom de *galvanisme*, du nom de *Galvani*, qui l'avait observée le premier. Cette observation fut le signal de nombreuses expériences, et vers la fin du siècle dernier, un autre physicien, nommé *Volta*, imagina un appareil avec lequel on produisit des effets beaucoup plus intenses, plus énergiques et plus variés.

Tous les phénomènes qu'on obtint dans ces expériences, ne pouvaient être expliqués que par la supposition de l'existence d'un fluide particulier, qu'on nomma *fluide galvanique;* mais ces phénomènes ont d'ailleurs tant d'analogie avec ceux de l'électricité, que les physiciens ont été conduits à penser que le *fluide galvanique* et le *fluide électrique* ne sont qu'une même chose.

Avant de décrire l'appareil de *Volta*, il faut vous dire qu'il y a, pour le *galvanisme*, comme pour l'*électricité* ordinaire, de bons et de mauvais *conducteurs*.

Les bons sont l'eau, les corps humides et les métaux; dans ces derniers, l'or, l'argent, le zinc et l'étain paraissent être les meilleurs. Les mauvais sont le verre, les résines, les bitumes, le soufre, la cire, l'air sec, le diamant, les os, les huiles, l'épiderme et le poil des animaux.

L'appareil de *Volta* consiste en une *pile* composée de disques de zinc, d'argent et de drap bien imbibé d'eau. On peut, pour la faire plus économiquement, remplacer les disques d'argent par des disques de cuivre; on peut aussi substituer au drap du carton humecté; quelquefois on sale l'eau dont le drap ou le carton est imbibé. Voici dans quel ordre on place les disques les uns sur les autres : un disque de zinc, un disque de drap mouillé, un disque d'argent; cela forme ce qu'on appelle *une série;* puis on recommence, un disque de zinc, un de drap humide, un d'argent, et ainsi de suite, de manière que la *pile* commence par un disque de zinc, se termine par un disque d'argent, et que, dans l'intervalle, il y a toujours deux disques de métaux différents en contact, séparés de deux autres par un disque de drap humide. La *pile* est formée de 20 ou 30 *séries,* au plus; ses effets sont d'autant plus forts que les *séries* sont plus nombreuses. On soutient cette *pile* entre trois tubes de verre placés verticalement.

Cette *pile,* tant qu'elle est bien humectée, est la source constante et inépuisable d'un courant de *fluide galvanique,* qui parcourt continuellement tout conducteur mis en contact avec ses deux extrémités, c'est-à-dire avec la partie inférieure de la *pile,* d'une part, et la partie supérieure, de l'autre part.

Si ce conducteur est un animal ou un homme, et si ses parties qui touchent les extrémités de la *pile* sont mouillées, l'homme ou l'animal éprouve une commotion plus ou moins forte. Cette commotion est d'autant plus forte, que la *pile* est composée d'un plus grand nombre de *séries;* avec 20 *séries* le choc se fait sentir dans les bras. Je viens de dire que les parties qui touchent les extrémités de la *pile* doivent être mouillées : cela tient à ce que la peau sèche est un mauvais conducteur. Il faut donc mouiller une partie de chaque main; puis, prenant dans chacune un fil de métal, toucher le bas et le haut de la *pile.* Le courant *galvanique* agit alors sur l'homme ou sur l'animal, pendant tout le temps que dure le contact, et l'action est plus forte, si l'on cesse de toucher pour retoucher tout de suite.

Vous remarquerez peut-être, mes amis, que cet effet a un grand rapport avec celui que produit la *torpille,* ce singulier poisson dont je vous ai parlé il y a quelque temps. Si vous vous rappelez ce que je vous en ai dit, cette analogie vous paraîtra frappante; aussi a-t-on pensé que le phénomène que cet animal présente est dû à la même cause que celui qu'on obtient avec la *pile de Volta,* et regarde-t-on aujourd'hui l'organe dans lequel paraît résider sa vertu électrique, comme un véritable appareil *galvanique.*

S'il se trouve une coupure ou une écorchure dans les parties que l'on met en contact avec la *pile,* on y éprouve une sensation si douloureuse, qu'on a peine à la supporter. J'en ai fait l'expérience sur une écorchure que j'avais à l'index de la main droite; la douleur a été si vive, qu'il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour me faire évanouir. Aussi ai-je conçu une grande admiration pour le courage d'un illustre physicien qui s'est fait appliquer un vésicatoire volant sur l'épaule, dans l'unique but de faire des expériences, en présentant sa chair vive à l'action de la *pile.*

Il paraît que les corps récemment morts sont encore susceptibles d'éprouver les effets de cette action, et qu'il est possible d'imprimer à un cadavre des mouvements convulsifs, au moyen de cette même *pile galvanique.* Cela a fait faire de beaux contes dans le temps, et les bonnes gens ont été jusqu'à croire et à raconter qu'on avait trouvé le moyen de ressusciter les morts. Malheureusement cette résurrection ne peut être de longue durée.

Ce phénomène, au reste, n'est pas le seul ni même le plus important qu'on obtienne au moyen de l'appareil *galvanique* de Volta. Il en produit une multitude d'autres, dont la physique et la chimie ont tiré un grand parti, et qui ont donné lieu à des observations, et même à des découvertes de la plus grande importance. Mais je ne puis entreprendre de vous les faire connaître tous dans un article dont les limites sont nécessairement très circonscrites. Vous aurez plus tard probablement l'occasion de les étudier; tout ce que j'ai pu entreprendre aujourd'hui, a été de vous donner une idée de ce qu'on entend par le *galvanisme* et la *pile galvanique.*

Il est cependant une petite expérience dont je veux vous parler, avant de terminer cet article, parce qu'il vous sera facile de la faire vous-mêmes, attendu qu'elle n'exige pas un appareil bien compliqué. Un écu de cinq francs et un disque de zinc, à-peu-près de la même grandeur, sont les seuls instruments nécessaires. Placez l'un des deux dans votre bouche, entre les dents et sous la langue; placez le second entre la mâchoire et la lèvre supérieure; rapprochez ensuite les deux pièces par leur partie antérieure qui sort de la bouche, et faites-les se toucher... A l'instant vous verrez un éclair passer devant vos yeux. Cet éclair se renouvellera chaque fois qu'ayant séparé les deux pièces vous opérerez un nouveau contact. On a donné à ce phénomène le nom d'*éclair galvanique :* il est produit par l'action qu'exerce l'*électricité galvanique* qui se développe dans le contact des deux métaux, sur

des nerfs de la bouche correspondant avec les nerfs optiques. Vous auriez beau fermer les yeux pendant l'expérience, ils n'en seraient pas moins frappés par l'éclair.

Si au lieu de vous servir seulement d'un disque de zinc et d'une pièce d'argent, vous faisiez la même expérience en plaçant dans votre bouche, l'un entre les dents et l'autre sur la langue, deux conducteurs métalliques communiquant avec les deux extrémités d'une petite *pile* de Volta, vous éprouveriez un effet beaucoup plus fort: non seulement l'éclair vous paraîtrait plus brillant, mais encore vos lèvres et votre langue ressentiraient une secousse convulsive, et vous sentiriez dans la bouche une saveur acide.

Je n'ose, mes amis, vous en dire davantage sur le *galvanisme;* je craindrais de m'engager dans des développements dont je n'aurais pas la possibilité ou l'habileté de me tirer sans cesser d'être lucide et intelligible. C'est à regret que je laisse à d'autres le soin de vous en apprendre davantage; mais à combien de sacrifices ne suis-je pas condamné sous ce rapport, tant par les bornes de mes lumières que par celles de mon Journal?

LE BONHEUR RELATIF.

« Allons donc, aiguille paresseuse! tu cours si vite aux heures du bonheur! il semble que l'impatience et l'attente ralentissent ta marche. Ne marqueras-tu point d'aujourd'hui l'heure desirée qui doit ramener ma Clémentine? Il n'était pas neuf heures quand sa mère est partie la chercher; d'ici au château de La Frénaie il n'y a que trois lieues: il est près de midi, et midi n'arrive pas, ni Clémentine, ni ma femme! Cette figure de bronze m'impatiente, avec sa mine impassible! ne dirait-on pas qu'elle donne à la pendule sa morte immobilité!... Je ne puis demeurer en place... descendons au jardin... J'entends... oui... sur la route... une voiture... Les voilà! les voilà! »

M. Durzy ne s'était point trompé: sa fille chérie, son excellente femme arrivaient dans un cabriolet de louage. Clémentine, en descendant de voiture, se jeta dans les bras de son père. Depuis huit jours elle était séparée de ses parents, et c'était la première séparation. M. et Mme Durzy se demandaient en la voyant de retour comment ils avaient pu consentir à quitter si long-temps leur fille; mais Mme de La Frénaie avait mis tant d'instances à leur demander Clémentine, pour passer huit jours au château, avec ses nièces de Paris: « Elle sera là si bien, si choyée! elle s'amusera tant!... enfin la voilà bien portante. Dieu merci, cette chère enfant! Te voilà donc, te voilà enfin! tu ne t'en iras plus. Eh bien! ma Clémentine, t'es-tu bien amusée? Conte-nous, conte-nous! »

M. Durzy, diront quelques-uns de nos jeunes amis, a bien de la vivacité pour un papa! C'est que M. Durzy est un jeune père, et de plus un artiste, un poëte; or les poëtes, du chef de nature, sentent vivement et s'expriment de même. Leur langage a beaucoup de sympathie avec leurs interlocuteurs; ils reflètent sur tout ce qu'ils aiment: ils sont enfants près des enfants: ils... Tel était du moins le père de Clémentine.

Demander des récits à une petite fille de douze ans ne fut jamais la mettre en pénitence. Clémentine était aussi conteuse que le permettaient son sexe et la double qualité de fille unique et de fille d'un poëte. Beaucoup d'esprit naturel, beaucoup de lecture, et passablement d'indulgence de la part de ses parents, la rendaient expansive. Elle fit donc à son père un long récit, que nous abrégerons, sans trop changer les termes.

« C'est superbe, La Frénaie; d'abord, c'est superbe, et ensuite c'est magnifique! J'ai joué des charades en action avec ces demoiselles, et... des promenades en gondoles sur le grand canal! et quelles charades! nous avions des costumes! des cachemires, des voiles, des écharpes lamées! Madame de La Frénaie appelait tout ça ses vieux schalls!... et le canal! ah! les belles eaux! nous avons pêché: à tout coup des carpes! et l'île des Saules! et le pavillon russe! et les verres de couleurs!... Un bonnet habillé! un vrai bonnet de dame, qu'on m'a mis sur la tête dans la charade *thé-âtre!* Nous avons joué *Jean de Paris* pour *le tout*, et j'étais la princesse de Navarre. Oh! c'est superbe, La Frénaie; d'abord, c'est magnifique... Mais je suis bien aise d'en être revenue, vous me manquiez tous deux; La Frénaie vous manquait, avec ma joie et mes plaisirs; je sentais qu'il vous fallait là, pour que je fusse parfaitement heureuse. »

Les récits du château, l'enthousiasme et les exclamations de Clémentine durèrent quelques jours: après quoi M. Durzy crut remarquer que sa fille devenait sérieuse; au sérieux succéda la tristesse: les parents commencèrent à s'inquiéter. « Aurions-nous commis une imprudence, en confiant notre fille à Mme de La Frénaie? Les plaisirs du grand monde, les recherches du luxe et de l'opulence, auraient-ils gâté pour notre enfant la maison paternelle? se demandait M. Durzy. — O ma Clémentine, se disait sa mère, qu'est devenue la gaieté franche, la vive étourderie, parure de ton âge? Avant ce fatal séjour au château, tout la charmait ici. Notre jardin, son bosquet de lilas lui valaient un grand parc; le cabinet de son père était pour elle comme un curieux musée, riche en sujets d'études et de questions intéressantes. Aujourd'hui je la vois triste et rêveuse; elle ne parle plus du château; sa phrase favorite: *à La Frénaie*, ne revient plus dans sa conversation, mais je crains, hélas! qu'elle n'y pense en secret plus qu'il ne faut pour son bonheur. »

Un jour que la famille Durzy se promenait dans la campagne, en passant devant une petite chaumière, dont les mousses brillantes vernissées par une pluie du matin ressemblaient à des masses d'émeraudes, Clémentine parut tout-à-coup reprendre son caractère vif et enthousiaste : « Ah ! la jolie chaumière, s'écria-t-elle ! quelle richesse de végétation sur ce toit ! on dirait un manteau de velours semé de pierreries. Que cette petite fenêtre et ses vitraux d'église, enchâssés dans du plomb, la rendent pittoresque ! C'est là que je voudrais vivre ; c'est là, peut-être, que se cache le bonheur.

« A coup sûr, reprit M. Durzy, sous ce rustique toit, on ne se bâtit point de somptueux châteaux ; mais pour trouver ici le contentement de l'âme, il ne faut pas non plus rêver la maison bourgeoise, car il n'y a point de bonheur possible avec la maladie des jalouses comparaisons.

« Clémentine. — Oh ! certainement je vivrais heureuse sous le chaume, comme dans un palais, comme par-tout où je verrais heureux et mon père et ma mère. Bien entendu que je serais une petite paysanne et mes parents de bons cultivateurs. Mais avec de l'éducation, des talents, le goût des arts, il faut une grande fortune, ou l'on manque de tout.

« M. Durzy. — La supériorité d'esprit, ma fille, fait trouver le bonheur dans la médiocrité de fortune comme dans l'opulence : ce don rare et précieux de la nature donne aux choses leur juste valeur ; de l'artiste elle fait un sage, pour qui l'éclat, le luxe, les hommages du vulgaire ne valent point la paix de la conscience, la contemplation de la nature et les religieuses pensées.

« Clémentine. — Ah ! Papa ! que vous me faites plaisir ! vous êtes donc heureux ; vous ne manquez donc pas de tout ce que j'admirais, de tout ce que j'enviais pour vous au château que l'on voit là-bas ? Ce n'était pas sur moi, soyez-en bien sûr, que je gémissais intérieurement, c'était sur vous deux : je me disais : Mon père, qui aime tant les arts et les lettres, n'a ni galerie ni bibliothèque nombreuse ; ma mère, qui est si forte sur le piano, n'a point un instrument parfait comme celui que je touche au château. Que ce beau parc, ces bois, ces eaux, ces chênes gigantesques et ces riches perspectives iraient bien à mon père pour ses compositions poétiques ! qu'il doit gémir d'un étroit horizon ! Pourquoi le sort capricieux accorde-t-il une vaste bibliothèque à qui n'aime point la lecture, des statues, des bronzes, des tableaux, à qui n'est point artiste ou connaisseur, et refuse-t-il ?...

« M. Durzy. — Rassure-toi, ma fille, le sort ne m'a rien refusé : regarde autour de toi ; vois ce vaste horizon : crois-tu que je ne sache pas en jouir ? Le parc et le château de La Frenaie ne forment qu'un point dans le troisième plan ; la chaumière est sur le devant du tableau : si je peignais cette scène, j'en ferais le centre d'attention du spectateur. Je *sacrifierais* le château à la chaumière dans le paysage d'aujourd'hui ; demain, que je me place là-bas, le château sera sur le premier plan ; la chaumière se perdra dans les fonds ; chacune des deux *fabriques* deviendra tour-à-tour le principal objet de ma contemplation et de mes études. La chaumière est charmante ; le château, vu d'angle, offre de belles lignes ; il se dessine d'un beau ton sur le rideau sombre du parc ; je ne les vois jamais bien éclairés sans songer à les peindre : c'est la seule envie que je me connaisse jamais, en voyant les richesses de la nature. Mais, ma Clémentine, que je peigne la chaumière ou le château, un bouquet d'arbres ou des pays entiers, la figure qui m'embellit toute scène, tout projet, tout travail, toute étude, est toujours là, dans mon souvenir, ou près de moi ; c'est toi, ma Clémentine, c'est ma fille chérie, dont la tendresse et la candeur charment tous les moments de mon existence, c'est ma petite Clementine, qui vient de me montrer le fond de son âme, et qui, j'en suis sûr, va retrouver sa gaieté première. De châteaux n'ai souci, je te jure. Eh ! mon Dieu ! Mme de La Frenaie n'a point d'enfant ; elle donnerait sans regret et livres, et tableaux, et bronze, et parc, et cascade, et fontaine, pour avoir une fille comme toi. Ah ! c'est à moi de remercier le ciel ! je suis riche de toute la nature, riche de mes goûts, de mes affections, d'une femme adorée, d'une fille charmante ; je suis... j'étais riche sur-tout de te voir sourire à la vie : ah ! reprends ta gaieté naïve, ne me dérobe pas mon trésor ! »

Ici je dois dire en fidèle historien que Clémentine, après avoir embrassé son père et sa mère, fit un superbe entrechat, comme on ne les tolère plus chez les demoiselles que dans la gavotte. Ce fut le premier signal d'une guérison radicale de sa mélancolie. Elle n'eut point de rechute, elle apprécia *le bonheur relatif.*

Onc depuis ne rêva de château pour son père.

A D.

VARIÉTÉS.

Les vacances sont finies : les jeunes garçons sont rentrés dans leurs colléges ou ont repris leurs études avec leurs gouverneurs ; les jeunes filles voyant leurs frères s'armer courageusement du dictionnaire et du cahier, ne veulent pas rester en arrière, et se remettent aussi à leurs travaux. Je pense du moins qu'il en est ainsi, et j'espère que personne de vous ne m'en donnera le démenti, en paroles ni en actions. Je vous souhaite donc, mes amis, pour cette nouvelle année d'études, bon courage et beaux succès.

— Les feuilles tombent ; on quitte les champs pour revenir à la ville. Bientôt il n'y aura plus de campapagne, de voyages, de promenades qui fassent diversion aux affaires. Les épreuves de ce Journal n'échapperont plus à ma surveillance, et vous ne retrouverez pas, sur une lithographie, le mot *télégraphe* écrit avec une *h*, (*thélégraphe*), comme cela est arrivé à la fin du mois dernier.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 19 OCTOBRE 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 25.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE SERPENT A SONNETTES.

Ce redoutable reptile est un des animaux dont le nom seul inspire la terreur, même à ceux qui ne l'ont jamais vu. La rapidité avec laquelle sa morsure donne la mort, est en effet un phénomène capable de surprendre et d'effrayer l'imagination. Cependant il est vrai de dire que les voyageurs ont exagéré le danger qu'offre sa présence dans les contrées où il se trouve, car s'il fallait prendre à la lettre ce qu'ils en rapportent, l'Amérique serait un pays presque inhabitable. Heureusement, il n'en est pas tout-à-fait ainsi, et la nature, en armant les *serpents à sonnettes* d'un venin dangereux, leur a refusé l'activité et la légèreté; elle les a pourvus en même temps d'une émanation empestée et de grelots bruyants, très propres à avertir de leur approche. La vérité est qu'ils ne sont guère plus à redouter en Amérique que les *vipères* en Europe.

Les *serpents à sonnettes,* auxquels les naturalistes donnent le nom de *crotales*, ont la tête large, triangulaire, aplatie généralement dans toute son étendue; leur grandeur varie et atteint jusqu'à huit ou dix pieds; leur corps est couvert d'écailles relevées en carène au milieu; leurs yeux sont très brillants et accompagnés d'une membrane clignotante; leur bouche a une grande ouverture, dans laquelle se meut en différents sens une langue fourchue à son extrémité; leurs dents sont crochues, et la mâchoire supérieure offre de chaque côté deux énormes crochets, longs de six lignes et plus, qui sortent, à la volonté de l'animal, d'une espèce de poche ou de gaîne membraneuse, où se trouvent placées les vésicules du poison. Lorsque le serpent mord avec ses crochets, le venin coule par une fente longitudinale, qu'on voit en dedans et un peu au-dessous de la pointe de ces terribles dents. Ce venin est d'une couleur verte.

A la queue de l'animal se trouvent de petites pyramides tronquées, à quatre faces, solides, emboîtées les unes dans les autres, qui se tiennent sans être liées ensemble, et qui, lorsque le serpent les agite, font entendre un bruit à-peu-près semblable à celui de deux plumes d'oie qu'on frotterait rapidement l'une sur l'autre. Ce sont là les grelots ou les *sonnettes;* leur bruit s'entend assez distinctement à une distance de quinze à vingt pas. Le nombre de ces grelots fait juger de l'âge du serpent, et il paraît qu'il peut vivre très long-temps.

La nourriture ordinaire de ces animaux consiste en petits quadrupèdes, tels que lièvres, écureuils, rats, etc., en reptiles, en oiseaux qui viennent chercher leur pâture sur la terre. Ils se tiennent contournés en spirale dans les lieux dégarnis d'herbes et de

bois, dans les passages habituels des animaux sauvages, sur-tout dans ceux qui conduisent aux abreuvoirs: là, ils attendent tranquillement que quelque victime se présente; dès qu'elle est à leur portée, ils s'élancent sur elle et lui inoculent le poison dans les veines. L'action de ce poison est terrible; elle se fait sentir à l'instant même, et il ne faut que peu de minutes pour que l'homme ou l'animal blessé y succombe; les symptômes du mal ne sont pas moins affreux que sa marche n'est rapide. Cependant il n'est pas sans exemple qu'on en guérisse; mais c'est pour en conserver toute la vie de funestes traces, et de douloureux ressentiments.

Tous les animaux craignent les *serpents à sonnettes,* excepté les cochons qui même s'en nourrissent. Les chevaux, et sur-tout les chiens, les éventent de loin, et se gardent bien de passer auprès d'eux. Mais il est rare qu'un animal surpris par un *serpent à sonnettes* cherche à s'enfuir, car il est comme pétrifié de terreur à son aspect. Quant à l'homme, il se rend aisément maître de cet ennemi, lorsqu'il peut l'apercevoir de loin et prendre ses précautions. D'abord il n'attaque jamais l'homme; en second lieu, sa présence est annoncée, soit par le bruit des grelots, soit par l'odeur fétide et repoussante qu'il exhale, et comme il n'est point craintif, il se laisse facilement approcher; on peut donc aisément choisir une position avantageuse, et le tuer d'un seul coup de bâton donné sur l'échine. Les nègres mangent la chair des *crotales,* comme celle des autres serpents, et ils conservent leur graisse et leurs sonnettes, auxquelles ils attribuent différentes vertus.

L'Amérique est la patrie de ces affreux reptiles; mais à mesure que ce pays se peuple, ils y diminuent en nombre. Dans les parties voisines de la mer, on n'en voit presque plus. Au respect religieux que les sauvages avaient pour eux, respect qui leur faisait regarder la mort d'un de ces serpents comme une calamité, a succédé un massacre tel, que dans quelques habitations leur tête est perpétuellement à prix.

Il n'y a pas long-temps qu'on a été à même d'observer en France les funestes effets du poison de cet animal étranger. Le malheureux propriétaire d'une ménagerie qu'il montrait, à Rouen, au public, possédait un *serpent à sonnettes* vivant. S'étant exposé imprudemment à sa portée, il en a été mordu, et quelques minutes après il est mort dans d'horribles angoisses. Ce poison est tellement actif et persistant, qu'il se conserve sur le linge, même après la lessive, et on a des faits qui constatent la mort de personnes dont les plaies avaient été pansées avec de ce linge. Il se conserve également, par conséquent, sur les dents de l'animal après qu'il est mort. On rapporte qu'un homme fut mordu à travers ses bottes et mourut; ces bottes furent successivement vendues à deux autres personnes qui moururent également, parce que l'extrémité d'un des crochets à venin était restée engagée dans le cuir.

Malgré ce que j'ai dit, mes amis, de l'exagération des récits faits par les voyageurs, je suis toujours forcé de convenir que c'est une certitude fort tranquillisante que celle de ne pas rencontrer de ces animaux dans les bois où vous et moi nous sommes promenés cet été.

LES DEUX FRÈRES.

ANECDOTE.

La Fortune, le plus injuste des tyrans, dans un de ses jours de furie, fit perdre à un commis des douanes le modique emploi dont les appointements servaient à soutenir sa famille. Une femme et deux petits enfants se trouvèrent avec lui dans un dénuement complet. La femme pleura beaucoup; Théophile et Charles pleurèrent avec leur mère; mais comme le premier avait sept ans et le second trois, et qu'ils s'aimaient bien, dès le lendemain ils se remirent à jouer ensemble, ayant déja oublié qu'ils étaient devenus pauvres. Que n'était-il donné à leur père de perdre si promptement la mémoire? Il avait une tante fort riche, habitant Orléans; elle l'avait toujours traité avec froideur; n'importe, il s'adresse à elle, et bientôt il en reçoit une réponse qui se terminait ainsi: « Envoyez-moi le plus petit de vos enfants, c'est celui qui doit vous embarrasser le plus; je me charge de son éducation. » Les sanglots de la mère redoublèrent à cette demande; mais pour le bonheur même de l'enfant, il fallait consentir à cette séparation.

Charles et Théophile, ne pouvant comprendre que l'on dût bientôt les séparer, faisaient gaiement les préparatifs du voyage. On apportait des habits neufs pour Charles, on lui achetait une belle casquette, et l'enfant en essayant ces choses disait: « Théophile en a-t-il? » Sa mère, en essuyant les larmes qui bordaient ses paupières, faisait machinalement un signe affirmatif. Quand vint le jour du départ, un commissionnaire emporta le bagage de Charles, et la personne qui s'était chargée de le conduire à Orléans, vint le prendre. A l'heure fatale, la mère se sauva dans sa chambre, pour n'être pas témoin de cette cruelle séparation. Le père, prenant Charles entre ses bras, lui dit: « Tu iras avec Monsieur, et tu seras bien sage. » L'enfant promit, comme s'il n'eût été question que de faire une promenade avec un étranger; et, se laissant glisser des bras de son père, il courut chercher le chapeau de Théophile, et le lui donna, en disant: « Viens, nous partons. » Le père répondit tris-

tement : « Non, Théophile reste ici. » A cette nouvelle, la physionomie de Charles perd son expression de gaieté; la voiture, dont on lui a fait fête, ne le séduit plus. Il part, sans pleurer, parce qu'il est obéissant; mais séparé de son frère, il ne pense plus qu'il puisse jouer.

Tandis qu'il s'éloigne, Théophile reste immobile, sa main dans celle de son père, attachant sur lui ses grands yeux bleus, pour lui demander l'explication de cet étrange mystère. Il la reçut, et comprit enfin que Charles était parti, et qu'il serait long-temps sans revenir. Une telle pensée coûta bien des larmes à Théophile; et lors même qu'il ne pleurait pas, sa tristesse était visible; il ne retrouvait de la gaieté qu'en rappelant les jeux auxquels il jouait avec son frère, ses bons mots enfantins et ses petites gaucheries; mais ces récits, commencés en riant, se terminaient toujours par des larmes; Charles n'était plus là.

A sept ans on réfléchit déja : on avait éloigné Charles parce que l'on était pauvre; en devenant savant, on peut devenir riche; dès lors l'ardeur de Théophile pour l'etude devint aussi surprenante que ses progrès furent sensibles. De son côté, Charles ne se consolait pas: on était parvenu à lui faire comprendre qu'il devait habiter la belle maison de sa tante à Orléans, et ne plus songer à retourner à Paris. « Théophile viendra-t-il demain? » fut dans les premiers instants sa demande de chaque soir. Ne recevant pas de réponse favorable, il devint triste, restait une partie des jours assis sur sa petite chaise, sans jouer et sans pleurer. La tante, qui l'avait trouvé joli, espérait l'apprivoiser en lui donnant tous les jours de nouveaux joujoux; les yeux de l'enfant s'animaient en les voyant, il s'avançait pour les prendre; mais possesseur de ces trésors, il demandait Théophile pour les partager avec lui. On lui répondait que ces belles choses étaient pour lui seul; il les repoussait alors, et allait s'asseoir dans un coin. L'idée vint à la bonne qu'on lui avait donnée, de lui faire perdre l'habitude de demander ainsi son frère à tout propos; et au seul nom de Théophile, elle prenait un ton sévère, et imposait silence à Charles par un « Eh bien, Monsieur! qu'est-ce qu'on vous a défendu? » Elle obtint ainsi le silence. Cependant, de jour en jour, le dépérissement du pauvre enfant devenait plus visible. C'était en vain que sa tante alarmée l'accablait de caresses et de présents; il refusait jusqu'à la nourriture : doux et craintif par caractère, il ne se plaignait pas et se cachait pour pleurer.

Un médecin fut appelé; il trouva l'enfant très malade, et dit qu'il fallait au plus tôt le distraire de sa mélancolie. Mais par quels moyens? Sa tante le prit sur ses genoux, et le berçant dans ses bras, elle lui demanda ce qu'il voulait. L'enfant ne répondit point. Elle redoubla ses caresses, lui offrit des joujoux encore plus beaux que ceux qu'elle lui avait déja donnés; elle chercha même à éveiller sa vanité, en lui promettant des habits magnifiques. « Veux-tu, ajouta-t-elle, un petit carrosse avec des petits chevaux vivants qui viendront manger dans ta main? » Enfin Charles vaincu enfreignit la défense qui lui avait été faite, et répondit: « Je veux voir Théophile. » Touchée d'une amitié si constante, la tante écrivit à son neveu, pour l'instruire du mauvais état de la santé de Charles, et l'engager à venir sans perdre de temps, avec sa femme et son fils aîné. La vue de personnes si chères causa à l'enfant une telle joie, que l'on craignit un moment qu'il ne pût la supporter; mais il se remit promptement; son frère était près de lui, il retrouva son petit babil, les jouets furent tirés du coin où il les avait relégués, le sommeil, l'appétit revinrent avec le contentement, et le pauvre petit eut bientôt recouvré sa force et sa fraîcheur. Dans sa détresse, Charles avait fait un choix parmi les habitants de la maison; il y en avait qu'il aimait mieux que d'autres; et à ceux-là, il témoignait encore sa préférence, les menant vers son frère qu'il leur montrait, en disant : « C'est Théophile! »

La tante, attendrie par la joie de Charles, comme elle l'avait été par sa douleur, oubliant l'indifférence qu'elle avait toujours eue pour son neveu, lui dit : « Il ne faut plus songer à séparer ces pauvres enfants: restez ici avec votre femme, il est juste que vous jouissiez un peu d'une fortune qui doit être un jour la vôtre. »

Jamais le père de Charles n'eût osé espérer un tel avenir; et c'était à un enfant de trois ans qu'il en était redevable. Un tendre amour pour nos proches est une vertu agréable à Dieu, il nous en récompense, en faisant de la plus faible des créatures l'instrument de la fortune de sa famille.

A. S.

FRAGMENT

D'un ouvrage populaire inédit, intitulé: Œuvres posthumes de Simon de Nantua.

Quand je faisais mes études autrefois à Nantua, on m'apprit qu'il y avait eu jadis des hommes qu'on appelait des *Sages*. Ce nom-là, tout petit que j'étais, me parut très beau, et il excita en moi le seul mouvement d'ambition dont je n'aie pas eu par la suite à me repentir. *Sage!* me disais-je; si je comprends bien ce mot-là, il ne doit rien y avoir au-dessus d'un Sage. Et que faut-il donc pour être un sage? Faut-il avoir une grande naissance? Bah! la plupart de ceux dont on m'a raconté l'histoire n'étaient pas plus huppés que moi. Faut-il être riche? Allons donc; il y en avait,

parmi eux, à qui j'aurais pu faire l'aumône. Faut-il être bien savant? Eh! vraiment, l'un d'eux a dit en quoi consiste toute la science nécessaire: *Connais-toi toi-même.* Se connaître soi-même! Il me sembla que cela ne devait pas être bien difficile; je me mis donc en tête de devenir un Sage, et convaincu avec raison que je n'avais besoin pour cela ni d'un nom plus illustre, ni d'une autre fortune que le travail, je commençai à m'étudier, à m'observer, afin de parvenir à *me connaître.* Or, ici, je trouvai plus de difficultés que je ne m'y étais attendu; et quand je vis que chaque jour je découvrais en moi quelque faiblesse nouvelle, quelque nouveau travers, je m'avisai que la chose n'était pas aussi simple qu'elle m'avait paru, et je me dis: Ah! ah! voilà une science qui en vaut bien une autre, et ce n'est pas celle qui coûte le moins à acquérir. Cependant, cela ne me découragea point; je continuai, et, s'il faut vous le dire, je continue encore, car c'est un travail dont on ne voit jamais la fin. Mais je dois ajouter que plus on va, moins il est pénible; il devient même un besoin et une jouissance. Vous n'imagineriez pas que c'est presque un plaisir pour moi, chaque fois que je déniche au fond de mon âme quelque mauvais petit ingrédient à en extirper. Je m'en empare avec avidité, pour m'en débarrasser au plus vite, comme d'une puce que je trouverais dans un pli de ma chemise, et je me dis avec un vrai contentement: Allons, encore un de moins.

LE MOINEAU.

FABLE.

Un petit moineau de village,
Avait ouï maints beaux récits
Sur notre ville de Paris,
Sur la Seine et sur son rivage;
Sur ces jardins, pour les oiseaux
Commodes et sûres retraites,
Dont n'approchent ni les réseaux,
Ni les fusils, ni les chouettes;
Sur ces cafés, où sans danger
On peut en tout temps se gorger
De sucre et de pain en miettes;
Sur ces murs si hauts des palais,
Où l'on trouve maintes cachettes
Que les chats n'atteignent jamais.
La jeunesse est aventureuse:
Mon petit moineau fut tenté
De voir la ville merveilleuse;
Voilà donc qu'un beau jour d'été,
Prenant son vol loin du bocage,
Il se mit tout seul en voyage,
Et sur ses deux ailes porté,
Franchissant les monts et la plaine,
Vint se percher, tout hors d'haleine,
Sur une tour de la cité.
Il voit, il écoute, il s'étonne;
Que de maisons, et que de gens!
Des moineaux comme lui, parmi tous les passants,
Voltigent sans craindre personne;
Que craindrait-il lui-même? Il descend de sa tour,
Et jusqu'au pavé se hasarde.
Tandis que dans la rue il va, vient et regarde,
Il voit s'avancer, au détour,
Un homme à sinistre visage,
Portant dans chaque main une effroyable cage,
Et criant: « Achetez des cages, des réseaux!
« Voilà votre marchand; en prison les oiseaux!
« — Ah! dit mon voyageur, d'un petit ton de rage,
« C'est donc là l'ennemi, le génie infernal
« Qui nous fait à tous tant de mal!
« Méchant! vienne une main qui pille ou qui détruise
« Ton odieuse marchandise! »
Comme il disait ces mots, du haut d'une maison
On fait signe au marchand; il dépose à la porte
Une des deux cages qu'il porte,
Monte avec l'autre; alors passe un petit garçon
Qui se glisse en sournois, prend la cage, et l'emporte.
Voyez-vous mon moineau sauter, se réjouir,
Battre des ailes, de plaisir?
Mais tandis qu'il sautait de joie,
Sur lui soudain tombe un chapeau;
Il est pris, mis en cage, et le pauvre moineau
Du voleur, à son tour, devient aussi la proie.

Jeunesse, il est plus d'un avis
Que cette aventure vous donne:
Ne souhaitons mal à personne
Et pas même à nos ennemis;
Que jamais un acte coupable
Par nous ne se voie applaudi;
Qui fit du tort à son semblable
Peut nous en faire à nous aussi.

L. P. J.

ERRATA.

Deux fautes graves dans un article de dimanche dernier, dont je n'ai encore pas pu voir l'épreuve: il importe de les rectifier, attendu qu'elles changent ou détruisent le sens que j'ai voulu exprimer.

Page 94, première colonne, ligne 23, après ces mots: *est formée de 20 ou 30 séries*, au lieu de AU PLUS, lisez OU PLUS.

Dans le même article, page 95, première colonne, ligne 7 et suivantes, au lieu de ces mots: *en plaçant dans votre bouche, l'un entre les dents et l'autre sur la langue, deux conducteurs métalliques*, etc., phrase qui indique une opération impossible à exécuter, et ne présente aucun sens, lisez ainsi: *en plaçant dans votre bouche, entre les dents, et sur la langue, l'un des deux conducteurs métalliques*, etc.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 26 OCTOBRE 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 26.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE PIN.

Je me promenais, la semaine dernière, dans une vallée charmante où la sombre verdure d'un petit bois de *pins* formait un contraste frappant avec les nuances variées des autres arbres, et le feuillage complètement jaune de quelques uns. Dans cette saison, l'attention se porte naturellement sur ces végétaux privilégiés qui conservent leur verdure au moment où les autres la perdent d'instant en instant. Quant à moi, je crois vous avoir déja dit que j'ai un goût particulier, une affection d'enfance pour ces arbres verts, que quelques personnes trouvent si tristes, et pour ces tapis épais, secs, aromatiques, que leurs feuilles desséchées forment autour d'eux sur le sol. Il était donc tout simple que je m'étendisse un moment sous un de ces arbres, et que je me misse à rêver. Or, je ne rêve guère, mes amis, sans que vous soyez pour quelque chose dans mes songes; et cette fois, il m'a pris fantaisie de vous inspirer, s'il est possible, un peu de mon goût pour les *pins*, les *sapins* et les *mélèzes*, en vous faisant remarquer combien, indépendamment de leur majestueuse beauté et de leur verdure éternelle, le premier, le plus humble des trois, est utile à l'homme.

Les *pins* réunissent et offrent une foule d'avantages: d'abord ils croissent dans un grand nombre de climats, dans les terrains arides, dans les montagnes, sur des côtes escarpées qui, sans leur présence, seraient absolument arides. Leur croissance est rapide, et ils vivent très long-temps. Les services qu'ils rendent sont si nombreux que vous allez peut-être vous étonner de leur énumération.

Un suc résineux découle de ces arbres, et ce suc donne le goudron, la résine jaune et un encens commun; il fournit une espèce de térébenthine dont les Provençaux tirent une huile essentielle qu'ils appellent *eau de rase*, et qui est employée dans les peintures grossières.

La tige élevée et souple des *pins* est particulièrement consacrée aux mâtures dans les constructions navales. Ce sont ces arbres qui donnent les beaux mâts de Riga, que nous allons chercher dans la mer Baltique. Le bois de quelques espèces de *pins* se conserve dans l'eau et sous terre, ce qui fait qu'après celui du *mélèze* et du *cyprès*, il est le plus convenable et le meilleur de tous, pour les corps de pompe, pour la conduite souterraine des eaux, pour servir d'étais et de charpente dans les mines; on peut aussi l'employer aux pilotis. On fait usage des troncs des jeunes *pins*, pour conduire l'eau au-dehors; on les fore alors dans le sens de leur longueur. Le bois de *pin* est excellent en

général pour la charpente. Dans le Nord, on en construit des maisons. S'il est moins recherché que le *sapin* pour la menuiserie, ce n'est qu'à cause de l'odeur forte et pénétrante qu'il conserve pendant longtemps.

L'écorce extérieure de cet arbre remplace le liège pour quelques usages, comme celui de faire flotter les filets des pêcheurs. L'écorce intérieure, préparée, sert d'aliment dans le Nord; elle recèle un principe nutritif. En Suède, on la pulvérise et on la mêle avec la farine de seigle pour en faire du pain.

Le bois de *pin* sert aussi au chauffage; dans la Normandie, en Allemagne, en Pologne, il est d'une grande ressource pour alimenter le feu des cheminées et des poêles. Il brûle rapidement et laisse fort peu de cendres. Son charbon est recherché pour les fonderies. Les copeaux de ce bois, sur-tout ceux qui contiennent le plus de parties résineuses, sont très propres à éclairer pendant la nuit. On s'en sert habituellement pour cet objet dans les pays de montagnes. Les Provençaux en font usage comme de brandons, et les nomment *tæda*, du même mot latin qui signifie *torche*.

Dans les environs de Bordeaux et dans les provinces voisines, on emploie en échalas, pour le soutien des vignes, les tiges des jeunes *pins* qu'on supprime, et qui ont deux à trois pouces de diamètre.

Les Canadiens préparent une bière agréable et saine avec les petites branches d'un *pin* qui croît chez eux. On met des branches de *pin d'Écosse* dans les eaux-de-vie de grain, en place de genièvre. Elles peuvent servir aussi de fourrage pour les bêtes à cornes, dans un temps de disette extraordinaire, composer leur litière, et procurer un excellent fumier.

Le fruit du *pin cultivé* contient une amande agréable qui donne une huile douce. Cette amande se mange fraîche, sèche, en dragées; on en fait une espèce de confiture appelée *pignolet*. La substance connue sous le nom de *baume des capathes*, et qui est employée comme médicament, est retirée de l'amande d'une espèce de *pin*. Une autre espèce donne une résine très odorante, qui en découle continuellement, et qui imite les baumes du Pérou.

Voilà sans doute bien des services; je ne suis pas sûr de ne point en oublier quelques uns; mais j'espère que c'en est du moins assez, pour qu'on ne taxe pas de caprice et de frivolité mon amour pour cet arbre, dont l'aspect me rappelle mille plaisirs et mille émotions que j'ai connus à votre âge.

MOTS A L'OREILLE.

Bien écouter afin de bien entendre, c'est le moyen d'éviter les quiproquos et les méprises, nuisibles pour nous-mêmes ou désobligeantes pour les autres.

Réfléchir avant de parler, c'est le moyen de ne compromettre ni ses intérêts ni ceux d'autrui, que la légèreté et l'indiscrétion mettent au contraire continuellement en péril.

Examiner avant d'agir, c'est le moyen d'éviter toutes les sottises, les imprudences, les inconséquences, où nous jettent l'étourderie et la précipitation.

L'APPROCHE DE L'HIVER.

CONTE.

« L'hirondelle s'est envolée,
« Le vent dépouille les forêts,
« Le brouillard couvre la vallée,
« Et déja la blanche gelée
« Brille au matin sur les guérets.
« Adieu, beaux jours, saison riante;
« Adieu les champs, adieu les bois;
« Les prés n'ont plus de fleurs, les oiseaux plus de voix.
« Bientôt dans la cité bruyante,
« Près de la flamme pétillante,
« Le plaisir va dicter ses lois.
« Qu'importe une saison ou bien l'autre, à mon âge?
« Au printemps j'ai cueilli des fleurs;
« Je jouais encor sous l'ombrage
« Durant les brûlantes chaleurs;
« Et plus tard, la riche Pomone
« A versé dans mes mains sa corbeille en automne.
« Voici bientôt l'hiver : salut, nouveaux plaisirs!
« Foyer brillant, maison bien close,
« Spectacle, étrennes, bals, et, plus que toute chose,
« Travail facile et doux loisirs!
« Ah! l'hiver est encor une saison charmante.
« Fi des regrets et des desirs!
« Moi, je suis philosophe, et de tout me contente. »

C'était ainsi qu'un jour Edgar, jeune et joyeux,
Prêt à quitter Cérifontaine,
Aux champs adressait ses adieux;
Quand soudain, du tronc d'un vieux chêne,
Semblent sortir quelques sanglots,
Puis une voix douce et plaintive
Qui vers son oreille attentive
Apporte tristement ces mots :

« Adieu donc, saison de clémence;
« Tu fuis, l'hiver va revenir!
« Ma pauvre mère et moi, nous allons en silence
« Recommencer bientôt à pleurer et souffrir.
« Durant l'été, pour l'indigence,
« Il est du moins quelques douceurs;
« Ne fût-ce, hélas! que la présence

« De l'astre aux feux réparateurs.
« Quand nous allions aux champs après les moissonneurs
« Nous y trouvions alors notre humble subsistance;
« Car quelquefois la bienfaisance
« Ordonne de laisser bonne part aux glaneurs.
« Mais en hiver, plus rien que le froid, la misère,
« Une cabane ouverte aux vents,
« Sans pain, sans bois, sans vêtements...
« Oh! que va devenir ma mère?
« Et moi-même, moi, faible enfant!
« Pour vivre cet hiver, faut-il que je mendie?
« A quoi bon? le riche en passant,
« Sourd à la voix qui le supplie,
« Craint, pour donner, d'ôter son gant.
« Lorsque la nature est moins belle,
« Il semble que les cœurs soient tous moins généreux.
« Nous n'aurons plus que vous, dans la saison cruelle,
« Mon Dieu! prenez pitié des pauvres malheureux. »

La voix se tut: Edgar retenant son haleine,
Par divers sentiments à-la-fois agité,
Avance lentement, et découvre, abrité
Dans le tronc creusé du vieux chêne,
Un petit garçon qui s'endort
Auprès d'un fagot de bois mort.
Edgar le contemple, immobile,
Et ses yeux se mouillent de pleurs.

« Pauvre petit! dit-il; respectons ton asile,
« Et cet heureux sommeil qui suspend tes douleurs.
« Plus tard je te suivrai jusques à ta chaumière,
« Et pour toi, pauvre enfant, j'espère
« De la saison cruelle adoucir les rigueurs.
« Mais quand va s'ouvrir ta paupière,
« Tiens, sois content, porte à ta mère
« Cette bourse que sur ton sein
« Dépose doucement ma main.
« C'est mon premier bienfait... Ah! mon âme ravie
« Va mettre son bonheur à faire un peu de bien,
« Et non plus sa philosophie
« A s'arranger de tout en ne manquant de rien. »

Derrière l'arbre, avec adresse,
Edgar à ces mots se blottit.
Là, quelque temps il attendit
Le réveil du pauvre petit;
Il fut témoin de son ivresse;
Et puis, de loin il le suivit...
Mais ici, de sa bienfaisance
La pudeur m'impose silence.
Je dirai seulement que, durant la saison
Où le pauvre honteux se cache et se désole,
Edgar ne goûta plus un seul plaisir frivole
Qu'il ne voulût payer d'une bonne action.

L. P. J.

LITHOGRAPHIE (1).

LA LEÇON DE DANSE.

Je ne sais trop pourquoi, depuis une quinzaine d'années environ, les jeunes gens, aussitôt qu'ils ont quitté les bancs des classes, montrent un dédain superbe pour la danse. J'en ai vu quelquefois qui se mouraient en secret d'envie de danser, mais qui se seraient bien gardés de céder à ce desir, comme s'il y avait quelque honte à s'amuser quand on est jeune, et à aimer un plaisir innocent et salutaire. Ils se trompent beaucoup, s'ils croient se donner de l'importance par ce mépris affecté pour un amusement de tous les temps et de tous les pays. Ce n'est pas en ne se divertissant point qu'on a de la dignité; c'est en remplissant bien tous ses devoirs, après quoi l'on peut, sans crainte et sans scrupule, prendre sa part des plaisirs que la décence et les convenances autorisent. D'ailleurs, la dignité est une belle, honorable et indispensable chose; mais, toute seule, elle n'est pas toujours aimable, et il lui faut un petit cortège de graces, de complaisance et de bonhomie, pour qu'elle plaise et qu'on lui rende bien justice. Une dignité qui se refuse sans raison à ce qui convient aux autres, qui a l'air de dédaigner ce qui leur plaît, ressemble beaucoup à la rudesse; et je suis forcé de dire que, dans la première jeunesse, elle est complètement ridicule. N'est-ce pas, Mesdemoiselles, que j'ai raison? Or, comme voici venir la saison où l'on danse, je voudrais tâcher de convertir quelques jeunes gens, afin de rendre des danseurs à mes aimables jeunes lectrices; je voudrais leur montrer que cet exercice n'est pas aussi digne qu'ils le pensent de leur mépris. C'est pourquoi je joins à ce numéro, un dessin qui représente une leçon de danse, et j'en prends texe pour dire quelques mots sur l'importance de cet art.

Et d'abord, il faut que la danse soit, non seulement un goût bien naturel, mais encore un besoin bien impérieux chez l'homme, puisqu'il est impossible de remonter à une époque ou de citer une contrée où elle n'ait pas été en pratique. Elle se lie à toutes les cérémonies des anciens, aussi loin que nous reporte l'histoire; les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains, les Scythes, les Gaulois, exécutaient des danses dans leurs pompes religieuses, pour se préparer aux combats, pour célébrer la victoire, pour se réjouir dans les festins, dans les mariages, pour honorer la mémoire des morts dans les funérailles. David dansait devant l'arche, et le peuple juif avait sa *danse sacrée*, dont quelques traces se sont conservées long-temps dans les cérémonies du culte

(1) Cette lithographie doit porter n° 6 et non pas n° 10. Elle était tirée quand j'ai pu voir l'épreuve.

catholique, en Espagne et en Portugal. Les Spartiates avaient leur *danse armée,* que les jeunes gens exécutaient avec l'épée, la lance et le bouclier. Les Athéniens avaient leur *danse des funérailles*, où de jeunes garçons et de jeunes filles, portant des couronnes et des branches de cyprès, formaient des figures graves et majestueuses au son d'une musique lugubre. Les Romains avaient leurs *danses militaires,* leurs *danses des festins,* leurs *danses bachiques*, leurs *danses nuptiales*, leurs *danses champêtres*, et une foule d'autres. Il n'existe pas de peuple sauvage chez qui l'on n'ait trouvé le goût, ou pour mieux dire, le besoin de la danse. Même les pauvres Negres arrachés de leur pays natal et transportés dans nos colonies, y conservent cette passion, et ne trouvent de consolation et de délassement après leurs rudes travaux, que dans cet exercice, et dans le son des grossiers instruments qui leur marquent la mesure.

Pour qu'un goût soit aussi général, il faut bien qu'il ait en soi quelque chose de bon. Je ne prétends pas dire que, dans une civilisation où les affaires et les occupations de chacun sont plus multipliées que jamais, il faille se faire encore une affaire de la danse. Mais pourquoi la dédaignerait-on comme délassement? Elle en est un véritable, car le mouvement salutaire qu'elle imprime au corps, et le bruit d'un bal, apportent une distraction forcée à l'esprit. D'ailleurs, cet exercice a le résultat positif de donner de la souplesse, de la grace au maintien et à la démarche; et ce sont, à mon avis, des avantages qu'il ne convient nullement de dédaigner, puisqu'ils servent à nous rendre plus agréables aux autres. Il y a quelque chose de désobligeant pour autrui à se présenter gauchement et d'une manière disgracieuse, comme à se présenter malproprement vêtu; et parce que quelques hommes supérieurs ont eu ce travers, on aurait grand tort de croire que ce soit une marque de supériorité, que de ne savoir pas saluer, ou de porter du linge sale et une chaussure crottée.

J'en reviens donc à ma leçon de danse, et je prétends qu'il ne convient pas plus de la dédaigner absolument que d'y attacher trop d'importance. Ceci va peut-être faire croire que je suis un danseur déterminé; non, je ne danse plus, à moins que je ne sois positivement indispensable; mais avant d'être père de famille, je dansais comme tout le monde, sans me faire prier, et sans me battre pour avoir une place.

VARIÉTÉS.

J'ai annoncé, quand ils ont paru, les petits proverbes dramatiques de Madame Alida de Savignac, et j'ai lieu de croire que mes lecteurs m'ont su gré de les leur avoir fait connaître. J'aurai bientôt le plaisir de leur signaler quelques autres productions très agréables du même auteur; mais en attendant, je ne dois pas leur laisser ignorer que cette dame a bien voulu consentir à me communiquer de temps en temps quelques articles pour mon Journal. Ils seront signés A. S., comme les deux qu'elle m'a déja donnés, et se distingueront ainsi de ceux que M. Abel Dufresne, qui signe A. D., me communique trop rarement, et des miens, qui ne sont pas signés ou qui portent les initiales L. P. J.

— Quelqu'un m'a demandé s'il est vrai que la lune *ronge les pierres.* Je puis assurer mes lecteurs que la lune ne *ronge* rien du tout. Elle n'a pas de dents, et sa *bouche* n'existe que dans les vieilles images.

CHARADE.

Mon premier, en langue latine,
Veut dire *adieu, portez-vous bien;*
Mon dernier n'est ni plus ni moins que rien;
Mon entier est un mont dont la hauteur domine
Les villes de David et du roi très chrétien.

(Je donne cette charade seulement pour amuser mes jeunes lecteurs qui voudront chercher à la deviner; mais je n'en demande pas cette fois l'explication, et j'en ferai connaître moi-même le mot dans mon prochain numéro.)



AVIS.

Malgré tout le desir que j'aurais de vous annoncer dimanche prochain le résultat du concours, il faut absolument que j'ajourne jusqu'au dimanche suivant, 9 novembre. Le temps me manquerait autrement pour examiner avec l'attention convenable les nombreuses lettres qui me sont parvenues. J'espère que vous excuserez, mes amis, ce petit retard, que ma conscience réclame pour n'avoir rien à se reprocher.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er novembre 1827 pour un an, ou du 1er mai 1828 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'octobre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 2 novembre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 2 novemb. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. N° 27.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE TERMÈS.

Je veux vous parler aujourd'hui, mes amis, d'un petit animal bien intéressant, que vous ne connaissez très probablement pas, car il est presque entièrement étranger à l'Europe, et dont le nom même vous est peut-être inconnu; c'est un insecte nommé *Termès*, qu'on a aussi appelé *fourmi blanche*, *pou des bois*, et qui, en effet, a beaucoup de rapports avec la fourmi: comme elle, il vit en société, il construit des nids, mais bien plus extraordinaires; comme elle, dans un certain temps de leur vie, les *Termès* ont quatre ailes, font alors des émigrations, et forment des colonies; ils ressemblent encore aux fourmis par leur activité laborieuse; mais ils les surpassent, elles, les abeilles, les guèpes et les castors, dans l'art de bâtir.

Je ne pourrais vous donner une idée bien exacte de la figure de cet insecte, par une simple description; il faudrait le voir, au moins dessiné; je vous dirai seulement que la longueur du corps des individus les plus gros et parvenus à leur plus grand développement, n'excède pas huit lignes. Ils se nourrissent de toute espèce d'aliments, et sont pourvus de mâchoires très fortes, au moyen desquelles ils causent des ravages rapides et immenses dans les propriétés de l'homme; aussi les a-t-on regardés comme un des plus grands fléaux des deux Indes, où on les trouve en abondance. Sous la zone torride, ils percent et dévorent tous les bâtiments en bois, les ustensiles, les meubles, les marchandises, et les ont bientôt entièrement réduits en poudre, si on ne les prévient à temps: il n'y a que les métaux et les pierres qui puissent résister à leurs mâchoires destructives.

Malgré ces graves inconvénients, les *Termès* n'en sont pas moins des insectes dignes d'exciter un vif intérêt, à cause de la singularité de leurs mœurs, et de leur étonnant instinct. Je vous ai dit qu'ils vivent en communauté: chaque communauté est composée d'un seul mâle, d'une femelle qui seule reproduit toute la génération, et d'un peuple nombreux d'ouvriers. On a distingué ces derniers en deux classes, les *travailleurs* et les *soldats;* les premiers travaillent aux constructions, aux provisions et à tout ce qui est nécessaire au service de la communauté; les seconds sont occupés à combattre pour défendre leurs propriétés. La nature a pris soin de les multiplier dans le nombre convenable au genre de leurs fonctions, et de les conformer de la manière la plus propre à les bien remplir respectivement: il n'y a, dans chaque nid, qu'un *soldat* sur cent *travailleurs* environ. Les *travailleurs* sont petits, agiles; ils ont à peine trois lignes de longueur, et leurs mâchoires sont confor-

mées pour ronger et retenir les corps; les *soldats* sont beaucoup plus gros, plus forts; leur corps est long d'un demi-pouce, et ils ont des mâchoires très pointues, en forme d'alène, qui ne sont propres qu'à percer et à blesser, objet qu'elles remplissent parfaitement.

C'est une chose véritablement admirable que l'adresse des *travailleurs* pour la construction des nids. Ces édifices sont bâtis soit à la surface de la terre, soit partie dessus, partie dessous, soit sur les branches des arbres. La figure extérieure du nid de l'espèce qu'on appelle *Termès belliqueux*, est celle d'un petit mont plus ou moins conique, dont la forme approche de celle d'un pain de sucre. Sa hauteur perpendiculaire est de dix ou douze pieds au-dessus du sol. Si l'on compare ces édifices avec ceux de l'homme, on verra qu'ils sont, pour ces animaux dont les ouvriers ont à peine un quart de pouce de longueur, ce que seraient pour nous des monuments cinq fois plus grands que la plus grande pyramide d'Égypte. Chacun de ces nids est composé de deux parties distinctes, l'extérieure et l'intérieure. L'extérieure est une large calotte, de la forme d'un dôme, assez grande et assez forte pour protéger l'intérieure contre les vicissitudes de l'air, et ses habitants contre les attaques de leurs ennemis. L'homme, les taureaux sauvages, n'en détruisent point la solidité en montant dessus. L'intérieur de l'édifice est divisé en un grand nombre d'appartements, qui sont celui du mâle et de la femelle, qu'on a nommé *chambre royale;* ceux où est nourrie leur nombreuse postérité, appelés les *nourriceries*, et enfin les magasins. Ces derniers sont toujours pleins de provisions, qui consistent en des gommes ou jus épaissis des plantes rassemblés en petites masses. Les pièces occupées par les œufs et les petits, sont entièrement composées de parcelles de bois unies ensemble par des gommes. Ces pièces, de forme irrégulière, et dont la plus grande n'a pas un demi-pouce, sont placées autour de celle de la mère, qui se trouve au niveau du sol et au centre de la base du cône. Les pièces qui l'environnent composent un labyrinthe compliqué, s'étendant de tous les côtés à plus d'un pied de distance. Les galeries pratiquées dans les pièces les plus basses, sont larges comme le calibre d'un gros canon; elles aboutissent à toutes les pièces, et descendent sous terre jusqu'à la profondeur de trois à quatre pieds. C'est là que les *travailleurs* vont prendre le gravier fin, qu'ils convertissent dans leur bouche en une argile solide et pierreuse, avec laquelle ils construisent le monticule et tous les bâtiments, à l'exception des *nourriceries*.

Il y a d'autres nids qui varient par la forme extérieure, mais c'est toujours le même système de construction, et il serait beaucoup trop long de les décrire tous.

Lorsque cette habitation commune élevée par les *Termès travailleurs*, se trouve exposée à l'attaque de quelque ennemi, c'est le tour des *soldats* de faire leur devoir, et leur conduite alors est vraiment d'un très bel exemple. Ils défendent la propriété commune avec furie, ils mordent tous ce qu'ils rencontrent. S'ils peuvent atteindre quelque partie du corps d'un homme, ils y accrochent profondément leurs mâchoires dès le premier coup, et ne lâchent jamais prise; ils se laissent arracher le corps par morceaux plutôt que de fuir. Tant que l'attaque continue, ils sont dans la plus violente agitation; mais dès qu'on s'éloigne, le calme se rétablit, et en moins d'une demi-heure ils sont rentrés dans le nid.

Ces insectes ont pour ennemis les oiseaux, les reptiles carnivores, une espèce de fourmis qui les poursuit jusques sur les arbres, et l'homme qui cherche à prévenir leurs ravages. Lorsqu'un jeune roi, ou une jeune reine, destinés à former un nouvel essaim, ont été exposés à quelque danger, et que les *travailleurs*, aidés des *soldats*, sont parvenus à les sauver, les *travailleurs* les mettent à l'abri de tout péril, en les enfermant dans une petite chambre d'argile proportionnée à leur grandeur. Ils n'y laissent d'abord qu'une petite ouverture capable de donner passage seulement à eux et aux *soldats;* ils pourvoient aux besoins de ce couple et à sa défense, en attendant que sa propre famille soit en état de partager cette tâche. On a observé qu'une mère pouvait pondre quatre vingt mille œufs en vingt-quatre heures. A mesure qu'elle pond, les travailleurs emportent les œufs, et les placent dans des logements séparés de celui de la mère; là, les petits qui sortent de ces œufs sont pourvus de tout, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la force de se procurer ce qui leur est nécessaire, et de prendre part aux travaux de la société.

A une époque de leur vie, ces insectes prennent des ailes, et alors ils font des émigrations, et vont fonder de nouvelles sociétés.

Il y a une espèce de *Termes* assez rare, qu'on a nommée *Termès voyageur*, à cause de ses habitudes d'excursions. Celui-ci est curieux par l'ordre qu'il observe dans ses marches. Voici comment s'exprime, sur ce sujet, un naturaliste qui a été témoin d'une de ces expéditions :

« Je vis une armée de *Termès* sortant d'un trou dans la terre, qui n'avait pas plus de quatre à cinq pouces de diamètre. Ils sortaient en très grand nombre, se mouvant en avant avec toute la vitesse dont ils semblaient être capables. A moins de trois pieds de cet endroit, ils se divisèrent en deux corps ou colonnes, composées principalement d'*ouvriers*. Ils étaient douze à quinze de front, et marchaient aussi serrés qu'un troupeau de moutons, décrivant une ligne droite,

sans s'écarter d'aucun côté. On voyait çà et là, parmi eux, un *soldat* trottant de la même manière, sans s'arrêter ni se tourner; et comme il paraissait porter avec difficulté son énorme tête, je me figurais un très gros bœuf au milieu d'un troupeau de brebis. Tandis que ceux-ci poursuivaient leur route, un grand nombre de *soldats* étaient répandus de part et d'autre de la ligne, quelques uns jusqu'à un pied ou deux de distance, postés en sentinelle, ou rôdant comme des patrouilles, pour veiller à ce qu'il ne vînt point d'ennemis contre les ouvriers. Mais la circonstance la plus extraordinaire de cette marche, c'était la conduite de quelques autres *soldats*, qui montant sur les plantes qui croissent çà là dans le fort du bois, se plaçaient sur la pointe des feuilles, à douze ou quinze pouces du sol, et restaient suspendus au-dessus de l'armée en marche. De temps en temps, l'un ou l'autre battait de ses pieds sur la feuille, et faisait le même bruit ou cliquetis que j'ai souvent observé de la part du *soldat* qui fait l'office d'inspecteur, lorsque les ouvriers travaillent à réparer une brèche dans l'édifice d'un nid de *Termès*. Ce signal, chez les voyageurs, produisait un effet analogue; car toutes les fois qu'il était donné, l'armée entière répondait par une espèce de sifflement et obéissait à l'ordre, en doublant le pas avec la plus grande ardeur. Les *soldats* qui s'étaient perchés, et qui donnaient ce signal, demeuraient tranquilles dans les intervalles. Ils tournaient seulement un peu la tête de temps en temps, et semblaient aussi attachés à leur poste que des sentinelles de troupes réglées. Les deux colonnes de l'armée se rejoignaient à environ douze ou quinze pas de leur séparation, n'ayant jamais été à plus de neuf pieds de distance l'une de l'autre, et ensuite descendaient dans la terre par deux ou trois trous. »

Si l'espace me le permettait, je pourrais ajouter, à l'histoire des mœurs de ce petit animal, beaucoup d'autres détails qui tous seraient intéressants. Mais ce que j'ai dit suffira sans doute pour exciter votre admiration, et pour ramener votre pensée sur les réflexions que m'ont souvent suggérées, en vous en entretenant, les merveilles de la création.

LA SOIRÉE MUSICALE.

Mme Selmas : « Il faut pourtant te décider, ma chère Stéphanie, entre ton *rondeau de Kalberner*, ton *divertissement de Mayseder*, ou *la Suissesse au bord du lac*, *par Herz*. Il n'est pas vraisemblable que tu puisses jouer les trois morceaux mercredi prochain, à la soirée de Mme d'Hermental; il faut donc en choisir un, et l'étudier sérieusement.

Stéphanie : « Oh! je n'ai point d'inquiétude : je suis sûre de mes trois morceaux; je ne crains pas *les brioches* dans l'un plus que dans l'autre. Je puis le dire sans vanité, les demoiselles qui doivent jouer, à cette soirée musicale, ne me font guère peur. La question n'est pas là; la chose à décider, la chose indispensable, c'est de savoir si vous me faites faire la robe de velours, et si mon père m'achète le *boa* de martre.

Mme Selmas : « Ma fille, il me semble que ta robe de foulard, et ton écharpe cerise...

Stéphanie : « Le foulard n'est plus de saison, et mon écharpe est sue par cœur : on ne m'a vu que cela cet été. Songez-donc Maman, que je vais être examinée par toutes les demoiselles, et même par les mamans, qui ne seront point fâchées de critiquer ma toilette pour se consoler de...

Mme Selmas : « Se consoler de quoi, ma fille?

Stéphanie, rougissant : « De... de... l'ennui d'entendre de la petite musique, et de... Je suis sûre que les demoiselles Fenouillot vont être radieuses et parées comme un jour de noce; ce qui ne les fera pas mieux aller en mesure, j'en conviens... mais enfin, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas mise comme tout le monde.

Mme Selmas : « Je t'assure, ma chère Stéphanie, que tu seras très bien reçue chez Mme d'Hermental, avec ta robe de foulard et ton écharpe cerise. Crois-moi, la robe de vevours et le *boa* de martre n'y sont pas de rigueur : on n'exige pas d'uniforme dans un concert d'enfants.

Stéphanie : « J'ai vu des robes de velours à des petites filles de onze ans, et qui ne devaient pas jouer en public, et devant des artistes encore! On dit que M. Adam y sera, avec M. Zimmerman.

Mme Selmas : « Va repasser tes morceaux, ma fille; je verrai ce que décidera ton père.

Stéphanie : « Oh! décidez-le, Maman, car j'aimerais mieux ne pas aller au concert, que d'y paraître avec ma robe éternelle.

Mme Selmas : « Stéphanie, tu ne pouvais pas, disais-tu, te montrer en soirée, sans une robe de foulard, quelle robe te faudra-t-il, quand la robe de velours sera devenue *la robe éternelle?*

Stéphanie : « Je ne tiens pas beaucoup à montrer mon talent; mais puisque vous êtes bien aises, mon père et vous, de m'entendre jouer, dans cette soirée musicale, vous devez desirer que j'y paraisse le plus convenablement possible.

Mme Selmas : « Allez, Stéphanie, allez étudier dans le salon. Nous délibérerons, votre père et moi, sur la convenance du velours.

Stéphanie : « Oh! mon Dieu! noir : c'est plus simple; je n'aime point ce qui fait étalage. Adieu, je vais, pour la forme, jouer encore une fois mes trois mor-

ceaux... D'ailleurs un, *boa!* ça dure plusieurs hivers! »

Madame Selmas n'eut pas besoin de raconter à son mari la conversation qu'elle venait d'avoir avec sa fille : de son cabinet, le père avait tout entendu. « Ma chère amie, dit-il à sa femme, (en entrant dans la chambre, au moment ou Stéphanie venait de la quitter,) la vanité, je ne le vois que trop, prépare à notre fille des chagrins et des ridicules. Il est temps d'arrêter les progrès du mal. Je crois l'occasion favorable, pour donner à Stéphanie une bonne leçon, dont elle a grand besoin. Fais faire la robe de velours, achète le boa de martre; moi, je vais de ce pas chez madame d'Hermental et chez M. Zimmerman. Je veux ménager à notre jeune virtuose une surprise qui la corrigera, je l'espère, des prétentions et de la manie de briller.

Mme Selmas: « Va, mon ami; mais cependant que la leçon soit douce!

M. Selmas: « Il la faut complète et sévère, pour qu'elle soit profitable. Avec ta modestie et ta simplicité, tu ne saurais comprendre, chère amie, à quel travers peut conduire, chez une femme, la passion des succès. Laisse-moi faire: je veux proportionner le remède au péril.

Mme Selmas : « Je me fie à ta prudence, et j'aime mieux n'être point du secret, car je crains ma faiblesse de mère. »

Monsieur Selmas parti, Stéphanie et sa mère s'occupent sérieusement de la fameuse robe et du boa vainqueur. L'étoffe est achetée, la couturière promet des merveilles de bon goût et d'exactitude. Elle tient parole: Stéphanie est ravie. Elle est charmante, il en faut convenir, avec son collier de fourrure. Le velours noir donne à son teint de neige un éclat sans pâleur, grace aux roses purpurines, que le plaisir d'être belle fait monter à ses joues. Elle est bien, décidément très bien, à la répétition: la robe, le boa, la première révérence devant la glace de sa mère, ne laissent rien à desirer, et la fripone sourit. Puis elle court au piano, prélude, attaque les passages les plus difficiles, triomphe, se surpasse: c'est étonnant comme le velours délie les doigts! jamais ils n'ont roulé

Plus sûrs et plus brillants sur le clavier d'ivoire.

Pour la première fois de sa vie, madame Selmas soupire à la joie de sa fille. Sans les connaitre, elle songe avec terreur aux démarches de son mari; elle redoute le jour du concert, que Stéphanie appelle avec impatience. Il vient enfin, ce jour tant desiré. Neuf heures sonnent, on arrive chez Mme d'Hermental; c'est un peu tard, mais on ne voulait pas arriver la première. Les deux battants s'ouvrent, on annonce : *Monsieur et Madame Selmas, Mademoiselle Stéphanie.* (sensation!) La robe et le boa, sans encombre arrivés, sont reçus dans toute leur gloire. Cependant quelques regards d'envie se dirigent d'abord vers la parure de Mlle Selmas, qui ne redoute point ce genre d hostilité; mais bientôt un sourire succède à l'air sérieux de la jalousie, lorsque les yeux se portent sur la vieille madame de Risbeck, qui, dans une grande bergère près de la cheminée, rangeait les plis d'une robe de velours noir et croisait sur son cou un boa de martre.

« Allons, mesdemoiselles, dit Madame d'Hermental, voilà tout le monde réuni; il est temps de commencer: voyons, les plus novices d'abord; nous garderons Mademoiselle Stéphanie pour la fin. » Une petite fille de neuf ans ouvrit le concert par *le petit Rien, de Cramer.* Elle obtint les encouragements de l'assemblée, sur-tout ceux de Mlle Selmas, qui tournait la page et qui lui dit, en l'embrassant, lorsqu'elle eut fini: « Fort bien, mon petit chou! » *La Surprise, de Mazzinghi, la Nacelle, de Chaulieu,* une sonate à quatre mains, exécutée par les demoiselles Fenouillot, et quelques variations jouées plus ou moins passablement, se succédèrent ensuite, sans alarmer l'amour-propre de Stéphanie, qui se préparait à se mettre au piano, quand Mme d'Hermental, s'adressant à une petite fille plus jeune, lui dit: « Et vous, Mademoiselle Amélie, ne nous jouerez-vous pas quelque chose?» Cette jeune personne, vêtue d'une robe blanche, avait à peine été aperçue de Stéphanie, qui la considérait comme une simple spectatrice. C'est sans doute un oubli, pensa-t-elle; cette petite va nous anonner quelque sonate de Nicolai : « Voyons, Mademoiselle, je vais me placer à côté de vous. Allons! du courage!... Eh bien! est-ce que vous comptez jouer ce morceau?... *La Suissesse au bord du lac!* Mais c'est fort difficile! — Je le veux bien, Mademoiselle, si cela peut vous faire plaisir, » répondit la jeune Amélie; et elle exécuta le morceau de Herz avec un aplomb, une justesse et une perfection telle, qu'elle enleva tous les suffrages. Stéphanie, fort échauffée d'avoir tourné les feuilles, balbutie quelques compliments et frémit, en songeant à la comparaison qui la menace; mais Mme d'Hermental, à la prière de l'assemblée, fait rester au piano la jeune virtuose, et lui demande encore quelques morceaux. Amélie joue alors *le Rondeau de Kalkbrenner:* Stéphanie est au supplice; puis *le Divertissement de Mayseder!* le dernier morceau que savait Stéphanie! C'en est trop: a peine Mme d'Hermental, se tournant de son côté, a-t-elle prononcé le fatal: *A vous, Mademoiselle,* que la pauvre Stéphanie ne voit, n'entend plus rien; ses joues pâlissent, ses lèvres tremblent, ses yeux se ferment, elle s'évanouit dans les bras de sa mère.

La leçon était un peu forte, diront nos jeunes lectrices; pauvre Stéphanie! quel désapointement! quel supplice de l'amour-propre! et c'est un père qui a préparé tout cela! — Oui, c'est M. Selmas, qui a prié M. Zimmerman, d'amener au concert de madame d'Hermental la plus forte de ses jeunes élèves, et de lui faire jouer précisément les trois morceaux que savait Stéphanie. Habituée aux éloges, pleine de confiance dans sa supériorité, sans doute Stéphanie éprouva le martyre, pendant l'exécution brillante de la jeune Amélie. Au lieu d'un triomphe attendu, son évanouissement en présence de tant de monde prouvait assez combien la pauvre petite avait souffert. Mais le souvenir de cette soirée porta son fruit: Stéphanie devint modeste; elle cessa désormais de compter sur ses talents et sa parure brillante, pour ravir tous les suffrages; elle apprécia le mérite en robe blanche, et demeura bien convaincue, qu'en toute chose, il arrive de trouver son maître, eût-on une robe de velours et un boa de martre.

A. D.

Imprimerie de Jules Didot ainé, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 9 NOVEMB. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 28.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

PRIX

DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

Les années s'écoulent rapidement, mes jeunes amis: vous ne vous en apercevez peut-être pas encore; à votre âge, le desir d'avancer fait paraître le temps long. N'en murmurez pas, croyez-moi; c'est un des beaux privilèges de cet âge heureux; il viendra un moment où vous trouverez que les jours, les mois, les ans passent trop vite. Ce qui est certain, pour le présent, c'est que nous voici encore une fois à l'époque périodique où je dois distribuer quelques encouragements; et je vous demande même pardon de vous les avoir fait attendre huit jours de plus que je n'aurais dû. Cela m'a coûté au moins autant qu'à vous; car, dans l'attente d'un plaisir, celui qui le prépare doit, ce me semble, être toujours plus impatient que ceux qui l'espèrent. Il faut pourtant encore, avant d'annoncer le résultat du concours, que je vous présente quelques observations indispensables; mais vous serez parfaitement libres de ne les lire qu'en second lieu, et de tourner tout de suite le feuillet, si la curiosité vous presse trop fortement.

Plusieurs jeunes personnes qui faisaient partie de la petite division, ont accompli leur onzième année vers la fin du semestre qui vient de s'écouler; cela n'empêche pas qu'elles n'aient eu droit de concourir au prix de semestre, dans cette même petite division; mais pour les prix annuels, c'est autre chose: ayant onze ans accomplis au moment du concours spécial, elles ne pouvaient plus prétendre qu'au prix de la grande division. Ainsi, je citerai, entre autres, Mademoiselle Victorine Goze qui s'est trouvée dans ce cas, et qui, tout en concourant au prix de semestre dans la petite division, aurait dû, pour le prix annuel, répondre à la première question, et non pas à la seconde, comme elle a fait. Il en est résulté que j'ai dû mettre sa lettre hors de concours, et c'est dommage, car elle était fort jolie. Mademoiselle Aimée Liautey, qui se trouvait dans le même cas, a eu la bonne idée de répondre aux deux questions, en sorte qu'elle a pu concourir dans la grande division pour le prix annuel, tout en conservant ses droits dans la petite, pour le prix de semestre.

Il y a eu aussi, dans la grande division, des jeunes personnes qui ont complété leur seizième année dans le cours des six mois derniers. J'ai dû mettre leurs lettres hors de concours pour le prix annuel, et en tenir compte à part moi pour le prix de semestre.

Il fallait que ces explications fussent données, pour prévenir l'étonnement qu'auraient éprouvé plusieurs

de mes jeunes correspondantes, en ne trouvant, dans la distribution ci-après, aucune mention de leurs lettres qui méritaient si bien d'être distinguées.

Maintenant, je n'ai plus de raisons pour retarder l'annonce du résultat de notre petit concours.

DISTRIBUTION DES PRIX.

PRIX ANNUELS.

PREMIÈRE DIVISION,

Composée des concurrents âgés de plus de onze ans et moins de seize.

PRIX : Mademoiselle Léonie Quenouille, âgée de quatorze ans et demi (à Dieppe).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Stéphanie de Villequier, âgée de douze ans et huit mois (au château de Villequier, Seine-Inférieure).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Célinie de Banneville, âgée de quinze ans (au château de Banneville, Calvados).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Goze, âgée de treize ans et demi (à Ivry).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Chanal, âgée de quinze ans (à Paris).

Ve ACCESSIT : Partagé entre M. Auguste Toulouzan, âgée de onze ans et trois mois (à Marseille);

Et mademoiselle Caroline Brard, âgée de onze ans deux mois (à Fréjus).

VIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Aimée Liautey, âgée de onze ans (à Vincennes);

Et mademoiselle Pauline K...., âgée de quatorze ans, élève de Mesdemoiselles Woutters (à Nancy).

Mentions honorables : M. *Charles B....*, âgé de onze ans et demi, à Châlons-sur-Saône; M. *Ambroise Beauchef*, âgé de quatorze ans, à La Flèche (sa lettre est écrite en latin); Mademoiselle *Ernestine de Saint-Yon*, âgée de quatorze ans et demi, à la Maison royale de Saint-Denis; Mademoiselle *Cœline Bergé*, âgée de treize ans, élève de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; M. *Paul Crémin*, âgé de treize ans, à Paris; Mademoiselle *Charlotte Gustave*, âgée de quinze ans; Mademoiselle *Élisa de Thieriet*, âgée de treize ans et demi : ces deux dernières, élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; M. *Théodore Gallins*, âgé de onze ans et demi, à Paris.

DEUXIÈME DIVISION,

Composée des concurrents âgés de moins de onze ans.

PRIX : Mademoiselle Marie de Morell, âgée de dix ans (à Saumur).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Laure Parrain, âgée de huit ans dix mois (à Saumur).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Caroline B....., âgée de dix ans et demi (à Rouen).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Aimée Bontoux, âgée de dix ans, élève de Mesdemoiselles Woutters (à Nancy).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Berthe B....., âgée de dix ans (à Châlons-sur-Saône).

Mentions honorables : Mademoiselle *A. Siben*, âgée de neuf ans et demi; Mademoiselle *Mélanie Lemoine*, âgée de dix ans et demi, élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; M. *Anatole de T.....*, âgé de neuf ans, à Autun; M. *Louis Beauchef*, âgé de dix ans et demi, à La Flèche; Mademoiselle *Jéromia de N.....*, âgée de neuf ans et demi, à Paris; M. *Germain Tallent*, âgé de huit ans et demi, à Paris.

PRIX DE SEMESTRE.

PREMIÈRE DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Stéphanie de Villequier (au château de Villequier, Seine-Inférieure.)

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Léonie Quenouille (à Dieppe).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Célinie de Banneville (au château de Banneville, Calvados).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Goze (à Ivry).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Chanal (à Paris).

Ve ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Aline Lofficial, qui a accompli sa seizième année à la fin du semestre (à Baugé);

Et Mademoiselle Cécile de Verneix, âgée de douze ans (à Paris).

VIe ACCESSIT : M. Ambroise Beauchef (à La Flèche).

Mentions honorables : Mademoiselle *Ernestine de Saint-Yon*, à la Maison royale de Saint-Denis; mademoiselle *Annette D.....*, élève de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mademoiselle *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau; Mademoiselle *Pauline K.....*, élève de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mademoiselle *Joséphine D....*, élève des Dames de Saint-Pierre, à Grenoble.

DEUXIÈME DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Victorine Goze, qui a accompli sa onzième année à la fin du semestre (à Ivry).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Aimée Liautey, qui a accompli sa onzième année à la fin du semestre (à Vincennes).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Marie de Morell (à Saumur).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Caroline B.... (à Gaillon).

IVe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Berthe B.... (à Châlons-sur-Saône);

Et M. Anatole de Th..... (à Autun).

Mentions honorables : M. *Charles de Braquemont*, à Rouen; M. *Charles Lys*, à Bernay; Mademoiselle *Jenny M....*, élève de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mademoiselle *Mathilde de F.....*; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche.

NOUVELLES DÉCISIONS
DU BON GÉNIE.

Tous mes anciens lecteurs savent, mais quelques nouveaux ignorent peut-être, les règles que j'ai établies pour nos concours: je crois devoir les rappeler en peu de mots.

Les concurrents ont été partagés en deux divisions: la première composée de ceux et celles qui ont accompli leur onzième année; la seconde composée de ceux et celles qui sont âgés de moins de onze ans. A seize ans accomplis, on était hors de tout concours.

Il y a, dans chaque division, tous les ans, un *Prix annuel* et deux *Prix de semestre:* pour ces derniers, les concurrents appartiennent à la division où ils sont placés par leur âge au commencement du semestre.

Quand on a obtenu deux prix, on est hors de concours.

Telles sont les règles qui ont été observées jusqu'à présent. Or, aujourd'hui se présente une circonstance nouvelle: pour la première fois, une jeune personne se trouve avoir obtenu deux prix dans la petite division; c'est mademoiselle Victorine Goze, à qui a déja été décerné le prix de semestre, il y a six mois. Il me semblerait peu équitable qu'en passant dans la grande, elle ne pût pas concourir avec ses nouvelles émules. Le motif qui m'avait fait décider qu'après deux prix on serait hors de concours, était le desir de ne pas jeter du découragement parmi les concurrents; mais ici cela n'est point à craindre, puisque, en entrant dans la grande division, on rencontre des émules naturellement plus avancés.

D'après ces considérations, j'ai cru devoir décider que,

Quand on aura obtenu deux prix dans la petite division, cela n'empêchera point de pouvoir concourir dans la grande, jusqu'à ce qu'on y ait encore obtenu deux prix, ou qu'on ait atteint l'âge de seize ans.

D'autres considérations m'ont suggéré encore une nouvelle détermination :

Un assez grand nombre de mes jeunes amis et amies se trouve maintenant hors de concours, soit parce qu'ils ont obtenu deux prix dans la grande division, soit parce qu'ils ont accompli leur seizième année. Desirant prolonger autant que possible, avec eux, des relations qui me sont douces et chères, j'ai pensé que le moment était venu d'ouvrir pour eux un concours supérieur, tel que je l'avais fait entrevoir dans le temps; et je me suis flatté que, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ils ne dédaigneraient peut-être pas de correspondre avec le bon Génie. Les lettres que je reçois encore de quelques jeunes personnes qui sont dans ce cas, m'ont donné lieu de l'espérer. C'est pourquoi j'ai aussi décidé que,

L'an prochain, et à l'avenir, indépendamment des prix proposés pour les deux divisions actuelles, il sera ouvert un concours supérieur, et proposé un prix annuel spécial, pour ceux et celles de mes jeunes amis et amies qui se trouvent hors des concours ordinaires, soit comme étant âgés de 16 *accomplis, soit comme ayant déja obtenu deux prix dans la grande division. On sera admis à ce concours supérieur jusqu'à l'âge de* 18 *ans révolus.*

COMPOSITION

Qui a obtenu *le Prix* dans la grande division.

Mon bon Génie,

Le respect est un sentiment d'affection, de crainte et d'estime, que Dieu a gravé dans nos cœurs pour ceux qu'il a placés au-dessus de nous, et dont il nous a fait un devoir à leur égard. C'est un hommage qui honore celui qui le reçoit, parce qu'il établit sa supériorité, et celui qui le rend, parce que cet aveu de l'excellence d'autrui tient à la justice, à l'amour de l'ordre, à tous les sentiments honnêtes, et que notre respect pour ceux qui ont droit d'y prétendre est la mesure de celui que nous mériterons probablement un jour nous-mêmes.

Les signes extérieurs du respect se modifient suivant nos relations avec ceux qui en sont l'objet. Envers nos parents, il se manifeste : par la soumission, l'exacte obéissance, la crainte de les offenser, et l'empressement à leur plaire. Envers nos maîtres : par l'attention à leurs leçons, la déférence à leurs avis, et la docilité à ce qu'ils nous prescrivent. Envers les personnes d'un rang élevé, et d'une naissance distinguée: par des hommages extérieurs, que règlent l'usage et les bienséances. Enfin le respect envers qui que ce soit s'exprime par des manières réservées, et des égards plus distingués que ceux de la simple politesse.

Nous montrons du respect pour l'autorité, en nous

y soumettant en ce qui nous concerne, et en ne condamnant pas légèrement les actes qui en émanent. Celui que nous nous devons à nous-mêmes consiste, non seulement à nous abstenir de toute habitude vicieuse, mais encore à observer avec soin toutes les bienséances d'état.

Si par malheur ceux à qui nous devons le respect ne méritaient pas notre estime, nous ne serions pas dispensés pour cela d'une conduite respectueuse envers eux, et même d'un degré de respect intérieur, qui nous porterait à les plaindre, nous imposerait silence sur leurs défauts, et ne nous permettrait d'envisager que les titres qui nous les rendent respectables.

L'estime est le sentiment avantageux que nous avons d'autrui, et l'approbation intérieure que nous donnons à ses bonnes qualités. C'est d'elle que naissent le respect, la confiance, l'amitié selon que ceux qui nous l'inspirent sont nos supérieurs, où nos égaux; s'ils sont nos inférieurs, elle les rapproche de nous.

Tous ne peuvent pas prétendre au respect, puisqu'il suppose une prééminence qui ne peut jamais être le partage que de plusieurs; mais il n'est personne qui ne puisse et qui ne doive prétendre à l'estime, puisqu'il suffit pour la mériter de s'acquitter fidèlement de ses devoirs religieux et sociaux.

L'expression générale de l'estime est ce qu'on appelle la considération; c'est le fruit d'une réputation honorable, c'est une sorte d'hommage universel, dont on se plaît à entourer sur-tout ceux qui joignent à des talents le pouvoir et la volonté d'en faire un bon usage.

La considération admet un degré de supériorité de la part de celui qui l'accorde, au lieu que le respect la suppose toujours du côté de celui qui l'inspire. La considération de la part d'un supérieur, s'obtient aux mêmes titres qui lui méritent notre respect.

L'estime est un sentiment réel, la considération n'en est que le résultat; quelquefois même ce n'est qu'un hommage purement extérieur, rendu à la richesse ou au rang, quand ces avantages sont séparés du mérite.

En supposant les titres égaux : le respect s'attache à la vertu; l'estime aux qualités sociales; la considération aux talents et au crédit.

Je me me garderai bien, mon bon Génie, de vous assurer de ma *considération;* mais je vous offrirai en finissant l'hommage de mon respectueux attachement.

Léonie Quenouille,
âgée de 14 ans et demi,
à Dieppe.

COMPOSITION

Qui a obtenu *le Prix* dans la petite division.

Mon bon Génie,

Une vilaine maladie aux yeux m'a privée tout l'été du plaisir de vous écrire, et m'a montré ce que c'était que l'impatience.

C'est, je crois, un mouvement qui nous porte à repousser avec violence ce qui nous déplaît. L'impatience qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret. L'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir.

Passons maintenant à votre seconde question. Les inconvénients de ce défaut pour les autres, sont d'abord de les rendre malheureux, et de les disposer à éprouver eux-mêmes ce sentiment condamnable. Les inconvénients qui en résultent pour soi-même sont nombreux, car tout ce que fait un homme impatient ne peut être qu'à la hâte et à contre-temps, et n'a pas plus de durée que ses desirs volages. Plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, et ne se donne le temps de rien mesurer.

Adieu, mon bon Génie, etc.

Marie de Morell, âgée de dix ans,
à Saumur.

EXPLICATION

DE LA DERNIÈRE CHARADE.

L'espace me manque pour insérer dans ce numéro les lettres qui ont obtenu le premier accessit, dans chacune des deux divisions, et je suis forcé d'en ajourner l'impression à dimanche prochain. Mais je me rappelle que je dois au moins *le mot* d'une charade qui n'a pas grand besoin d'*explication*.

Ce mot est *Valérien*, dans lequel on trouve *vale* et *rien*.

Vale est un mot latin que mes lecteurs connaissent bien, mais que mes lectrices seraient excusables d'ignorer. Il signifie *portez-vous bien*, et l'on s'en servait soit en terminant une lettre, soit en se quittant, comme nous du mot *adieu*.

Rien... Je serais peut-être embarrassé pour définir cette expression, si un sourd-muet à qui j'en demandais un jour la définition, ne m'avait répondu tout de suite : *L'absence de toute matière et de toute pensée.*

Valérien, nom de la montagne voisine de Jérusalem, où s'accomplit l'œuvre de la rédemption, et d'une butte dominant Paris, où l'on en a consacré la représentation et la commémoration.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 16 novem. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. N° 29.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

L'AÏ

N'allez pas croire, mes amis, d'après ce titre, que j'aie à vous parler aujourd'hui de vin de Champagne. Je veux vous entretenir, au contraire, d'un animal lent et stupide, dont le caractère n'a rien de commun avec la vivacité et la pétulence de la liqueur qu'on récolte sur les coteaux d'Aï. Cet animal ainsi nommé parce que, lorsqu'il crie, il fait entendre les deux voyelles *a*, *i*, a reçu en même temps le nom de *Paresseux*. Il appartient aux terres méridionales du continent Américain, depuis le Brésil jusqu'au Mexique. Figurez-vous un quadrupède de la grandeur du renard, couvert d'une fourrure serrée, sèche, plate, grise, avec des nuances brunes et une bande de couleur d'ardoise sur la poitrine; une petite tête presque ronde; une face presque nue, d'un blanc sale ou jaunâtre, un nez obtus et noir, de petits yeux obscurs et couverts, une mâchoire épaisse et lourde, et point d'oreilles apparentes; des cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches; des jambes trop courtes, mal tournées et encore plus mal terminées; celles de devant plus longues que celles de derrière; point de pouces, et des doigts au nombre de trois, unis l'un à l'autre jusqu'aux ongles, et ne pouvant se mouvoir séparément; enfin, une queue fort courte: avec tout cela, l'air et l'expression d'une complète stupidité: voilà sans doute le portrait d'une des créatures les plus disgraciées et les plus malheureusement organisées, qui soient sorties des mains de la Nature. La vue de ce pauvre animal ferait réellement compassion, s'il n'excitait l'impatience de l'observateur, par la gaucherie incomparable et l'excessive lenteur de tous ses mouvements. On a beau le presser, le stimuler, le frapper, rien au monde ne peut le déterminer à se hâter. Appuyé sur un côté, il soulève une des jambes de devant, lui fait décrire longuement un arc, et la laisse retomber en avant avec une extrême nonchalance; ensuite, comme s'il était fatigué d'un pareil effort, il se repose sur le côté dont la jambe s'est avancée si péniblement, et quelques instants après, il met de même l'autre en mouvement; les jambes de derrière suivent avec une égale lenteur. On a calculé que du train dont marche l'*Aï*, il met un jour à parcourir un espace de cinquante pas, et qu'il lui faudrait près de trois mois pour faire une lieue. Il se nourrit des feuilles, des bourgeons et des fruits des arbres, sur lesquels il est par conséquent obligé de grimper pour trouver sa pâture. Près de deux jours lui sont nécessaires pour arriver aux branches d'un arbre; aussi, lorsqu'une fois il y est parvenu, il ne le quitte pas qu'il ne l'ait entièrement dépouillé; il ronge

branche par branche, et quand il ne trouve plus rien à brouter, il reste encore là plusieurs jours, endurant la faim avant de se décider à descendre, ou plutôt à tomber; car lorsqu'enfin le besoin le presse impérieusement, il se roule en peloton, et se laisse tomber à-plomb sur la terre, pour se traîner lourdement au pied d'un autre arbre et y chercher de nouvelle nourriture.

Cette indolence singulière est le résultat de la conformation et de l'organisation bizarres de l'*Aï*. Cependant il est doué d'une grande force musculaire; il s'accroche aux branches des arbres de manière qu'il est très difficile de lui faire lâcher prise; il y demeure suspendu, le corps renversé en bas et décrivant un arc. Il ressemble alors à une excroissance de l'écorce plutôt qu'à un être vivant, et cette ressemblance fait sa sûreté, car privé de toute défense en même temps que d'agilité, il est très important pour lui de n'être pas découvert. Il dort dans la même position. Si on l'aperçoit et que l'on veuille s'en emparer, le plus court est de couper la branche à laquelle il est fixé; on l'emporte ainsi sans qu'il change d'attitude. Mais c'est une acquisition fort peu intéressante, un élève bien maussade, et un triste commensal. Sa chair et sa fourrure n'ont rien de bon; aucun sentiment ne l'anime; on ne le voit point agité par la crainte; il ne marque ni disposition ni éloignement pour la domesticité; il ne témoigne ni joie, ni étonnement, ni reconnaissance, ni inquiétudes; toutes ses sensations paraissent obtuses, et il ne présente que l'image à peine vivante de l'apathie et de l'insensibilité.

Pauvre bête! ce n'est pas sa faute, car il ne lui est pas possible d'être autrement. Et si pourtant sa vue cause de l'impatience, du dégoût et du mépris, quel effet doit donc produire le tableau de la paresse, de l'indolence, de l'apathie, de l'insensibilité, lorsqu'il est offert par des êtres doués de raison et d'une organisation humaine!

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

☞ Pour se corriger il faut se connaître; pour se connaître il faut s'étudier: quand le bâtiment fait eau, la première chose à faire, c'est de chercher la voie.

☞ Qui de nous voudrait dicter une sottise à un secrétaire homme d'esprit? Dans nos pensées, dans nos projets, dans nos actions, supposons-nous toujours un témoin respectable...Que dis-je, supposons? Dieu n'est-il pas là?

☞ Après une sottise ou une faute, *Je ne savais pas* est presque toujours une mauvaise excuse: il est peu de regrets et même de remords dans la vie qui n'aient passé par le pressentiment.

☞ L'excuse après la faute, temps perdu, retard à la réparation.

☞ On s'excuse, on se trompe quelquefois soi-même, avant de mal faire; mais après la faute on se juge; le repentir dépose au fond du cœur contre l'excuse qu'on allègue aux autres; donc il y a mensonge, donc l'excuse est une seconde faute.

LA DISTRIBUTION DES RÔLES.

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, ALFRED, ERNEST, GUSTAVE, LUCIEN, RAIMOND, HENRI.

FRÉDÉRIC. — Je veux bien jouer le mélodrame de Gustave, mais à condition que ce sera moi qui ferai le brigand.

HENRI. — Du tout! c'est moi qui suis Rolando, ou je ne joue pas.

ALFRED. — Pour vous mettre d'accord, je me charge du rôle; il m'appartient, comme au plus grand.

FRÉDÉRIC. — Oui! un brigand blond! ça va joliment! Un brigand doit avoir les cheveux noirs, et jamais les yeux bleus.

HENRI. — Je suis sûr de bien jouer Rolando; je connais le genre: j'ai vu *Mandrin* au théâtre de la Porte Saint-Martin. D'ailleurs, j'ai mon sabre à la hussarde, mon pistolet de Werther, et ma toque de velours, et je ne les prête pas.

ALFRED. — Je vous dis, moi, qu'en me coiffant avec le schall rouge de ma sœur, avec du bouchon brûlé sur les sourcils et une belle paire de moustaches, je suis dans le cas de vous faire trembler tous; sans compter que je suis un peu enrhumé, ce qui me donnera une grosse voix.

RAIMOND. — C'est ça! c'est ça! ne vous gênez pas! Ces Messieurs veulent tous le beau rôle, et Lucien et moi nous n'aurons que les rôles de rebut. Je veux être brigand, moi! et mon frère aussi! Puisque c'est Gustave qui a fait la pièce, pourquoi n'y a-t-il pas mis des brigands pour tout le monde?

GUSTAVE. — Ne vous disputez point: c'est moi qui ai créé le rôle de Rolando; personne ne sait mieux que moi ce que je veux lui faire dire; vous me permettrez donc de le jouer.

HENRI. — Je ne prête pas mes armes: jouera qui voudra le brigand, sans sabre!

GUSTAVE. — On en trouvera, des armes!

HENRI. — Oui! ton couteau de nacre et ta cravache de baleine! joins-y l'éventail de ta sœur, pour compléter le costume.

Ernest. — Voici monsieur de Morigny! remettons-lui la pièce et chargeons-le de la distribution des rôles.

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, M. de Morigny.

Lucien. — Bravo! prenons M. de Morigny pour directeur, et soumettons-nous à sa décision.

Henri. — A la bonne heure!

Gustave. — Et s'il choisit un autre brigand que toi, tu prêteras ton sabre et ton pistolet...

Raimond. — De carton!

Henri. — Je m'exécuterai.

Gustave. — Monsieur de Morigny, voici un canevas de mélodrame que nous voulons jouer; mais nous ne sommes pas d'accord sur la distribution des rôles; veuillez examiner les personnages et choisir les acteurs.

M. de Morigny. — Volontiers. (*lisant*) Personnages: Rolando brigand, un Marquis, un Postillon, un Paysan, un Commissaire, un Garde-champêtre et le Niais. Très bien, vous êtes sept, le compte est exact; vous aurez tous de l'emploi. Voyons! qui fera le brigand?

Tous les enfants. — Moi! moi! moi!

M. de Morigny. — S'il y avait sept brigands dans la pièce, la chose irait toute seule; mais il n'y en a qu'un. Examinons d'abord les qualités qu'il faut pour bien jouer le rôle. Qu'est-ce qu'un brigand? un misérable, grossier, méchant, colère, injuste, ignorant, voleur, sans amour du travail, sans religion, un assemblage enfin de détestables vices. Il n'est, Dieu merci, parmi vous, personne qui se sente la moindre sympathie avec un pareil personnage. Cependant, comme il ne faut pas choisir pour ce rôle celui qui posséderait au plus haut degré les vertus opposées à ces vices, que le plus paresseux, le plus violent, le moins instruit, le moins docile aux conseils de ses parents et de ses maîtres, enfin le moins en état de gagner sa vie par son travail, s'il se trouvait sans fortune, veuille donc bien se charger, en toute humilité, du vilain rôle de Rolando.

(Les enfants se regardent: profond silence.)

M. de Morigny. — Eh bien! personne ne veut plus jouer le brigand?

Gustave. — Il faut pourtant bien que quelqu'un se sacrifie; car sans brigand plus de mélodrame! Eh bien, Henri! Alfred! Frédéric!

Henri. — J'offre mon sabre, mon pistolet et ma toque; c'est tout ce que je puis faire. Je suis trop petit; Alfred est bien plus grand que moi.

Alfred. — La taille n'y fait rien. Je ne suis ni le plus ignorant, ni le plus paresseux. J'ai eu le prix de thème et le premier accessit en version!

Frédéric. — Si j'étais ruiné, moi, je ne serais pas embarrassé pour gagner ma vie: je ferais des balles de gomme élastique pour les écoliers et j'enluminerais des gravures pour les marchands d'estampes.

Raimond. — Lucien est très docile et très laborieux; mon papa en est fort content.

Lucien. — Raimond me cède toujours, quoiqu'il soit le plus fort; ça n'est guère brigand ça, j'espère!

M. de Morigny, l'embrassant. — Non, mon petit Lucien, ça n'est pas brigand du tout! Vous voyez, mes amis, que nos desirs vont souvent plus vite que la raison. Tout-à-l'heure, quand je demandais: Qui veut jouer le brigand? vous répondiez tous Moi! Maintenant que j'ai gâté le rôle à la petite vanité qui vous le faisait choisir,

Plus ne voulez le faire l'un ni l'autre!

Ce qui vous arrive, mes enfants, n'est que trop commun dans le monde: on s'y dispute des rôles que l'on ne connaît pas, ou qu'on apprécie mal. Les procès, les guerres, les révolutions n'ont souvent d'autres causes que des rôles ambitionnés à tort. Sachons nous contenter chacun de celui que la Providence nous a départi. N'envions jamais le rôle d'un autre, car il est toujours moyen d'honorer notre condition, sans chercher à en sortir.

Gustave. — Vous avez bien raison, M. de Morigny; mais ma pièce, ma pauvre pièce! comment la jouer maintenant, si personne ne veut plus du principal rôle?

M. de Morigny. — Vous ferez le brigand, mon cher Gustave; non par le motif que je donnais tout-à-l'heure; mais pour vous punir un peu d'avoir mis un pareil rôle dans votre pièce. Quant aux autres, nous les tirerons au sort. Ainsi procède la Providence: elle ne consulte pas nos goûts, pour nous placer dans le monde; elle fait de l'un M. le marquis, de l'autre un simple postillon, de celui-ci l'homme d'esprit, de celui-là le niais; et savez-vous le plus niais de tous, mes amis? c'est le brigand: car il n'y a rien de plus niais que de se vouer au malheur en cette vie et dans l'autre, et c'est se vouer au malheur éternel que de vivre mal avec Dieu, ses semblables et sa conscience.

A. D.

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit dans la grande division.

Mon bon Génie,

Le respect est un mélange de vénération, de déférence et d'admiration; il nous engage à faire plier notre opinion, notre volonté, devant celui qui nous inspire ce sentiment. De hautes vertus, de belles actions, de grands malheurs supportés avec résignation, une vieillesse vertueuse et indulgente, commandent

également le respect. Cependant, un rang élevé, de grandes dignités suffisent aussi pour le faire naître; mais il est alors beaucoup moins flatteur que le premier, puisque nous ne le devons qu'à la position que nous occupons dans le monde, et non à notre mérite personnel.

La considération me semble tenir de si près au respect, que je la regarde comme sa sœur cadette; il y a pourtant une nuance entre les deux: le respect peut quelquefois n'être qu'un sentiment intérieur, tandis que la considération se manifeste presque toujours au-dehors par les soins, les égards, les prévénances; enfin cette dernière est plus faible que le respect, et honore moins celui qui en est l'objet.

L'estime est une sorte d'admiration intérieure, que nous éprouvons pour une personne vertueuse, un hommage secret que nous rendons au mérite, dans quelque position qu'il se trouve; de ces trois sentiments c'est celui qu'il est le plus flatteur d'inspirer, puisque lui seul s'attache uniquement au mérite et aux vertus.

La différence qui existe entre ces trois sentiments me semble être très sensible: la vertu, le mérite, la gloire, font naître également le respect, la considération, l'estime; mais il est des occasions où les deux premiers peuvent n'avoir pour cause qu'un haut rang, un grand pouvoir; tandis que la dernière, n'est jamais que le résultat de la vertu. On doit du respect et de la considération à certaines personnes; mais on ne doit point l'estime, et pour y prétendre, il faut la conquérir. Enfin, le respect et la considération ne sont qu'honorables, l'estime seule est glorieuse.

La vôtre, mon bon Génie, me serait si précieuse, que rien ne me coûtera jamais pour l'obtenir.

Stéphanie de Villequier,
âgée de 12 ans et 8 mois.

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit dans la petite division.

Mon bon Génie,

Je crois que l'impatience est un mouvement de vivacité poussé à l'excès, ordinairement occasionné par quelques contrariétés, ou par quelques résistances à nos volontés. Elle peut quelquefois dégénérer en colère; et c'est alors qu'elle est d'autant plus dangereuse, en ce que, nous privant de la raison, elle peut nous rendre injustes envers ceux qui nous entourent, et par-là nous faire commettre les fautes les plus graves. Quel est l'être emporté qui n'a pas eu quelquefois à regrettter de sang froid des fautes commises dans un mouvement de violence? J'en sais quelque chose, mon bon Génie, car je tombe souvent dans ce défaut. Mais ce n'est point encore le seul inconvénient de l'impatience: si elle nuit au cœur, elle nuit aussi à l'instruction, en ce qu'elle nous ôte la faculté de nous appliquer, et que l'être impatient n'est susceptible de terminer aucun travail, quand bien même la nature l'aurait doué d'heureuses facultés; tandis qu'au contraire, la patience fait surmonter les plus grandes difficultés. Ainsi les qualités qu'on peut opposer à l'impatience, et que doit chercher à acquérir tout enfant qui veut mériter l'affection et la bienveillance de ses parents, sont la patience, la douceur, la persévérance et la docilité.

Je vais faire tous mes efforts pour acquérir ces précieuses qualités; d'autant mieux que j'ai remarqué que, quand je me fâche et fais fâcher Maman, je suis toujours malheureuse, et que pour être heureuse il faut être bonne.

Laure Parrain,
âgée de 8 ans 10 mois.

LE PETIT LÉZARD ET LE CROCODILE.

FABLE, IMITÉE DE BERTOLA.

«Oh! combien je m'estime heureux
«D'avoir entrepris ce voyage!
«Me voilà maintenant au comble de mes vœux,
«Puisque je vois sur ce rivage
«Un illustre parent, un puissant personnage
«Dont mon sang est si glorieux!
«Parti d'une plage lointaine,
«Pour venir jusqu'ici j'ai couru maint danger;
«Mais j'oublie aujourd'hui périls, fatigue, peine.
«Eh! que craindrais-je encor quand, pour me protéger,
«Je rencontre l'appui d'une dent souveraine?»
C'est ainsi qu'un petit lézard
Parlait un jour au crocodile,
Tandis qu'au soleil, bien tranquille,
Celui-ci dormait à l'écart.
Aux accents du chétif reptile
Il s'éveille enfin un peu tard,
Et pour bailler ouvrant son énorme mâchoire,
Il demande négligeamment
Ce qu'on lui veut. Lors le petit parent
De recommencer son histoire,
Le récit du voyage, et son beau compliment.
Mais, au lieu d'écouter, le seigneur amphibie
Fait encore un long bâillement,
Cligne deux ou trois fois sa paupière assoupie,
Et se rendort profondément.

Petites gens, sachez que la puissance
Fait oublier souvent la parenté;
Et vous, puissants, songez que la bonté
Doit, en ce cas, rapprocher la distance.

L. P. J.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 23 NOVEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 30.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES PLANTATIONS.—LA GREFFE.

Ayant été visiter l'autre jour un de mes amis qui a une jolie petite propriété à trois lieues de Paris, je le trouvai occupé à faire planter dans son verger quelques arbres fruitiers. J'assistai avec lui à cette intéressante opération, et cela me donna l'idée, mes amis, de vous apprendre quelque chose sur la culture de ces arbres; c'est ce que je vais faire aujourd'hui.

Il ne suffit pas de planter des noyaux de cerise, de prune, de pêche ou d'abricot, ni de semer des pepins de pomme ou de poire, pour obtenir les arbres qui donnent ces fruits que vous trouvez si agréables; sans les soins du jardinier, ils ne produiraient que des fruits sauvages et de mauvais goût

Quand les arbrisseaux sortis de terre ont commencé à croître, et présentent de petites tiges, on doit les séparer d'une couple de pieds dans l'endroit que l'on a choisi pour les élever, et qui se nomme *la pépinière*. Cette distance permet à l'air de les entourer et de les nourrir; elle donne la faculté de les visiter et de les soigner librement. Bientôt ils grandissent et gagnent assez de force et de développement pour qu'on puisse les planter dans le lieu où ils doivent rester à demeure.

La plantation de ces arbres demande beaucoup de précautions. Ceux des vergers, qui doivent grandir en plein vent, se rangent en lignes régulières; il faut laisser entre eux assez d'espace pour que leurs têtes se développent bien sans se toucher, et qu'ainsi l'air et le soleil puissent toujours les environner. En déplantant le jeune arbre, on prend soin d'en bien conserver les racines et sur-tout la plus forte, celle du milieu, qu'on appelle le *pivot;* et on en ménage soigneusement le *chevelu,* c'est-à-dire les petites racines fines comme des cheveux; puis on a la précaution, quand on plante, de jeter par petites parties, autour de la tige et des racines, de la terre légère et bien émiée. On plante, s'il est possible, le jour même que l'arbre a été levé dans la pépinière, pour éviter que les racines ne se dessèchent, et, quand il en est besoin, on leur rend de la fraîcheur, en les plongeant pendant quelque temps dans une eau qui a été exposée à l'air et aux rayons du soleil. Si quelque racine est cassée ou froissée, on en retranche un ou deux doigts, en la coupant proprement à l'extrémité.

Les fosses destinées à recevoir les arbres, sont préparées à l'avance, afin que la terre du fond soit améliorée par l'air qui y pénètre; elles doivent être assez profondes, et sur-tout assez larges, pour que les racines puissent s'étendre et traverser facilement la terre dont on les recouvre. Si le terrain est de mauvaise qualité, on se procure ailleurs un peu de bonne terre,

pour en garnir les racines, et remplacer celle qu'on a enlevée. La terre devant rester légère et fine autour de l'arbre planté, afin de ne pas gêner l'extension et le développement des racines, il ne faut point la fouler, ni replacer les gazons enlevés pour creuser la fosse.

Lorsque le jeune arbre est ainsi transplanté, on le lie aux *tuteurs* qui doivent l'aider à résister aux vents, et l'on ne manque pas de l'arroser copieusement.

Quand on choisit un élève, il faut donner la préférence à celui dont le tronc est droit, l'écorce nette et bien saine, et qui paraît vigoureux. Si ses branches sont nombreuses et touffues, on a soin, en le transplantant, d'en retrancher une bonne partie. Plus les racines sont rares et faibles, moins on doit conserver de branches, si l'on veut que l'arbre prospère et donne de fortes pousses.

Les soins qu'exige la plantation des arbres varient un peu suivant les lieux et la nature du terrain. En général, on choisit, pour cette opération, l'époque actuelle de l'année, c'est-à-dire la fin de l'automne.

Avant d'être transplanté de la pépinière, ou quelque temps après, le jeune arbre est soumis à une autre opération fort intéressante, au moyen de laquelle il produira, au lieu du fruit âpre et dur qu'il aurait porté, un fruit d'excellente qualité. Cette opération se nomme *la greffe;* elle se pratique de différentes manières toutes fort curieuses : je ne vous parlerai que de la plus commune.

Elle consiste à unir au jeune arbre sauvage une branche cueillie sur un arbre d'une espèce analogue et bien cultivé, qui porte de bons fruits, et qui promette d'être fertile l'été suivant. On la choisit garnie de plusieurs boutons, et de la grosseur d'une plume à écrire. On conserve cette petite branche à la cave ou dans un endroit humide, à l'abri du soleil, en attendant que le moment d'en faire l'usage auquel on la destine soit arrivé : car on greffe au commencement du printemps, lorsque les arbres commencent à pousser. Pour s'en servir, on la taille à son extrémité, sur une longueur de deux à trois doigts, en forme de coin, en laissant un peu plus d'écorce d'un côté que de l'autre, et en la réduisant à quelques travers de doigt de hauteur. L'arbre sauvage, pour recevoir la greffe, doit aussi subir une préparation. On en scie le tronc, ordinairement à peu de distance de terre, ou bien les branches, quand le sujet est déja vieux et fort. On y pratique une fente bien nette avec un bon couteau; on introduit dans cette fente, que l'on maintient ouverte, la greffe ou petite branche, et l'on unit, le mieux possible, la portion d'écorce qui a été conservée d'un côté, à l'écorce de l'arbre lui-même. Enfin on applique tout autour un peu d'étoupe et d'argile battue à l'eau, de manière que la partie de l'arbre où l'incision a eu lieu en soit bien enveloppée. Tout cela doit se faire promptement, pour ne pas donner à l'air le temps de dessécher les parties qui doivent se réunir. La greffe s'unit en effet avec l'arbre, de telle manière qu'elle ne forme plus qu'un avec lui, et que la sève monte dans la petite branche, la nourrit, la développe, comme si elle eût poussé naturellement sur le tronc. Seulement elle conserve sa qualité supérieure, et donne des fruits semblables à ceux de l'arbre sur lequel elle a été cueillie.

Trois instruments, la *serpette,* la *scie à main* et le *greffoir,* sont nécessaires pour cette opération. Il est impossible de vous indiquer, mes amis, toutes les précautions que l'on prend afin d'en assurer le succès; mais je vous invite à saisir la première occasion que vous trouverez pour la voir pratiquer; c'est alors que vous vous en ferez une juste idée; et si vous pouvez en observer les résultats, je ne doute pas qu'elle n'excite vivement votre intérêt et votre curiosité.

MOTS A L'OREILLE.

La physionomie d'un malheureux consolé a des secrets de joie qui mettent en goût le bienfaiteur.

Demandons à notre esprit, à notre imagination, à notre intelligence, autant de désintéressement dans le choix de nos desirs, que nous en mettons dans la recherche des moyens pour les satisfaire.

Que Dieu est bon! Que la nature est belle! Que la vertu est douce! Profondes et simples vérités, par qui la vie s'embellit et s'épure!

Heureux et sage celui qui se dit, en s'éveillant : Je veux être aujourd'hui meilleur que je n'étais hier!

Tu as des chagrins; acquiers des vertus pour faire contrepoids.

Dieu a placé la prière et la résignation religieuse entre le malheur et l'âme, pour amortir nos peines et nous sauver du désespoir.

Dans la contemplation des grandes et belles scènes de la nature, si la pensée religieuse n'arrive, la sensation est imparfaite.

Il est doux de voir croître sous ses yeux la plante rare qu'on a semée soi-même; il n'est pas moins doux de sentir fructifier une vertu nouvelle, dont la semence a germé dans le cœur.

Rien n'est plus à nous que le souvenir et le goût des bonnes œuvres : on s'y attache comme à la propriété.

Aujourd'hui je veux être heureux : projet vain, souvent téméraire! *Aujourd'hui je veux faire plaisir à quelqu'un :* doux projet d'un cœur bienveillant, que rarement trompe notre espérance. A. D.

LE VRAI COURAGE.

J'ai rencontré quelquefois des jeunes garçons toujours prêts à se moquer de leurs camarades, à leur chercher querelle et à les défier. Ils veulent en cela paraître plus forts et plus courageux, et ne s'aperçoivent pas que cette conduite n'est bonne qu'à les faire craindre et haïr. Ils s'imaginent avoir une grande supériorité sur les autres, lorsqu'ils ont eu le dessus en luttant avec eux, et ils abusent de cet avantage pour les tourmenter. Ils n'ont cependant fait preuve que d'un peu plus de force et d'agilité, et voilà tout. Cela ne donne pas l'idée du vrai courage, qui leur manquerait peut-être dans les occasions où ils en auraient vraiment besoin. Mais j'en ai vu récemment un exemple qui m'a fait le plus grand plaisir, et que je vais vous rapporter.

M. M....., son fils Adrien et moi, étions à nous promener, lorsqu'en passant près d'un champ, notre attention se porta sur un jeune paysan d'une douzaine d'années, qui avait le pied tout ensanglanté. Il paraissait ne songer aucunement à sa blessure, et était tout occupé à consoler un enfant qui n'avait aucun mal, mais qui sanglottait de toutes ses forces. « O mon Dieu, dit M. M....., comme ce pauvre enfant doit souffrir! comme son sang coule en abondance! d'où te vient, mon ami, cette blessure?... Et qu'a donc ce petit que tu consoles? — Monsieur, répondit le paysan, c'est mon jeune frère qui, en travaillant à côté de moi, m'a donné, sans le vouloir, un coup de pioche. Il pleure, comme vous voyez, à cause de cela; et je lui dis que ce coup n'en vaut pas la peine. — Comment, reprit M. M....., est-ce que cela ne te fait pas beaucoup de mal? — Un peu, Monsieur, mais il faut apprendre à le supporter. On est si souvent exposé à de semblables accidents! — Mais vous devriez, lui dis-je alors, retourner au logis, et aller faire panser votre pied. — Ma pauvre mère est malade, me répondit-il, et je craindrais de lui causer de la frayeur et de l'embarras pour peu de chose. » En même temps, il cherchait à essuyer son pied tout meurtri. M. M..... voulut l'emmener chez lui pour le faire panser. Il le remercia et dit qu'il se sentait bien la force de reprendre son travail, et que moins on faisait attention à ces petits maux, moins on souffrait long-temps. M. M..... cependant étancha le sang du jeune homme avec un mouchoir, et Adrien l'aida à lui bander le pied, pendant que le petit frère les accablait de remercîments l'un et l'autre pour le soin qu'ils prenaient du blessé.

En retournant, nous causâmes de ce que nous venions de voir. « Eh bien! disait M. M..... à son fils, toi qui es tout glorieux, lorsque tu as triomphé de quelqu'un de tes camarades, te montrerais-tu aussi courageux? Voilà le vrai courage! tu le connaîtras mieux à présent que par tout ce que j'aurais pu t'en dire. Vois comme la générosité et la bonté en sont inséparables! Ce jeune paysan, oubliant sa douleur, n'était sensible qu'au chagrin de son frère, et souffrait avec patience, plutôt que d'aller faire de la peine à sa mère. Ce qui est encore plus beau, c'est qu'il agissait tout naturellement, au point qu'il semblait étonné des louanges que nous lui donnions. Ce qu'il faisait était si simple à ses yeux, qu'il n'avait besoin d'aucun encouragement, et qu'il n'y attachait aucune gloire. »

Ainsi parlait M. M..... à son Adrien; et moi je vous dirai, mes amis: Imitez cet exemple, afin de mériter qu'on fasse aussi l'éloge de votre courage. Sachez souffrir avec fermeté, si malheureusement vous êtes mis à cette épreuve; sachez endurer le mal, et, ce qui n'est pas quelquefois moins méritoire, sachez endurer le remède, s'il est douloureux et désagréable. Il y aura tout à gagner pour vous, guérison, approbation d'autrui, et satisfaction de vous-mêmes.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Nous allons reprendre, mes amis, si vous le voulez bien, notre petite correspondance. Je pense que vous ne doutez plus de l'intérêt que j'y mets, et j'espère que vous continuerez de le partager. Vous recevez exactement de mes nouvelles tous les huit jours; donnez-moi le plaisir d'en recevoir de vous au moins une fois toutes les cinq semaines.

Une question qui m'a été adressée m'a fait faire quelques réflexions sur l'arrangement que j'ai annoncé relativement au *concours supérieur*, et m'a paru exiger un petit amendement et quelques explications.

On m'a demandé si ceux et celles de mes correspondants et correspondantes qui se trouvent, soit comme ayant atteint leur seizième année, soit comme ayant obtenu deux prix dans la grande division, hors du concours ordinaire, et qui maintenant sont appelés à disputer dans le *concours supérieur* un prix au bout de l'année, devront répondre aux diverses questions faites dans ce laps de temps, ou seulement à celles que je proposerai à l'époque de la distribution des prix.

J'entends trop bien l'intérêt de mon plaisir pour avoir voulu réduire à une seule lettre cette correspondance que j'ai cherché le moyen d'entretenir, et ma pensée a été, au contraire, d'appeler de nouveau à correspondre régulièrement avec moi, en leur offrant un but, mes jeunes amis et amies, que leur âge ou leurs succès menaçaient d'éloigner de ces douces relations. Toutefois, la question qu'on m'a adressée

me fait sentir que j'aurais manqué ce but, si je n'attachais pas un intérêt positif à toutes les compositions de l'année. Voici, en conséquence, la règle que nous suivrons pour le *concours supérieur :*

Toutes les réponses aux questions du courant de l'année, compteront pour le prix annuel proposé à mes jeunes correspondants et correspondantes, qui se trouvent hors des concours ordinaires; et la réponse à la dernière question comptera comme trois.

Par ce moyen, la lutte du *concours supérieur* durera et se soutiendra toute l'année. Il est bien entendu que les émules de ce concours répondront toujours aux questions adressées à ceux de la grande division.

Voici, pour aujourd'hui, la question que je leur propose :

Qu'est-ce que L'ESPRIT DE CONTRADICTION? *Quels en sont les inconvénients?*

J'adresse à la petite division cette autre question :

Qu'est-ce que LA TRICHERIE *dans les jeux? Quels en peuvent être les résultats?*

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 14 décembre prochain, inclusivement. Je renouvelle à chacun la prière de ne pas dépasser ce terme, et d'indiquer toujours son âge au bas de la signature, afin de m'éviter des recherches pénibles dans les numéros précédents.

VARIÉTÉS.

Au mois de juillet 1826, quarante jeunes Égyptiens furent envoyés en France par leur gouvernement, pour y étudier les diverses branches des arts et des sciences. Distribués dans les meilleures pensions de Paris, ces jeunes gens suivent les cours des collèges royaux. Mes lecteurs ne verront peut-être pas sans intérêt un échantillon des progrès qu'ils ont faits dans la langue française. Voici une lettre composée par l'un d'eux, le jeune *Mazhar*, qui a en même temps beaucoup d'aptitude pour l'étude des mathématiques.

« Mon cher ami,

« Dans votre dernière lettre, vous me rappeliez la « promesse que je vous avais faite en quittant l'Égypte, « de vous décrire tout ce que je verrais de plus remar- « quable en France.

« A peine avais-je débarqué sur le rivage de Mar- « seille, que j'aperçus une foule de spectacles étrangers « à ma vue. La première chose que j'ai remarquée, « c'était la beauté des édifices de cette ville; ensuite « la grande hauteur des maisons, les rues pavées, « larges et régulières; après quelques pas, j'entendis « un bruit qui courait par-tout, et, dans le même « moment, je vis pour la première fois des voitures « attelées de plusieurs chevaux rapides, et qui circu- « laient sans cesse dans la ville; et entre autres choses, « ce qui me frappait le plus, ce fut de voir dans les « rues, dans les lieux publics et dans les promenades, « les dames françaises élégamment habillées, marcher « librement et sans voile : chose contraire à nos lois « et à nos usages.

« Lorsque je suis arrivé à Paris, on me mena dans « des jardins magnifiques, où je vis tout le peuple se « promener; ensuite dans des galeries immenses, ou « il y a les plus beaux tableaux qui ont été faits en « France, et dans d'autres galeries où il y a les pro- « ductions des arts et de l'industrie française. Je vais « aussi de temps en temps visiter les théâtres, chose « que vous ne comprendrez jamais sans la voir.

« Vous savez bien qu'on nous parlait beaucoup de « la température de la France; je ne l'ai pas trouvée « très dure, et sur-tout cette année-ci. La douceur du « temps m'a privé d'un spectacle amusant, c'est de « voir patiner; il consiste en ce que tous les jeunes « gens vont dans un endroit appelé *glacière*, et quand « l'eau est fortement gelée, ils glissent tous sur la « glace, avec une chaussure armée d'une barre de « fer; et avec quelques mouvements, on les voit passer « devant vous comme un éclair, et je vous assure que « c'est un spectacle très curieux. »

ÉNIGME.

On vous annonce une maison
A louer en toute saison :
Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq en un besoin,
Écurie et grenier à foin.
Est-elle en un quartier qui pourrait ne pas plaire?
En ce cas, le propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,
Et sa baguette d'enchanteur,
Transportera maison, meubles et locataire,
Et fera tant qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra.
On connaît cet hôtel célèbre
A son écriteau singulier
Pris dans barême ou dans l'algèbre;
Et l'on trouve au calendrier
Son nom et celui du sorcier.

(On m'a communiqué cette énigme, dont mes lecteurs, s'ils en devinent le mot, trouveront sans doute qu'il n'a pas besoin d'une notice explicative; aussi ne la leur demandé-je pas; à moins cependant que quelqu'un ne trouve dans son esprit quelque ressource pour en tirer parti.)

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 30 NOVEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 31.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LA VOIX.

Tous mes lecteurs des deux sexes parlent, et seraient probablement bien fâchés d'être privés de cette faculté. Je présume qu'un grand nombre de mes lectrices chantent, et je gagerais qu'il s'en trouve parmi elles qui ont une fort jolie voix. Cependant, et ceux qui parlent, et celles qui chantent ont peut-être joui jusqu'à présent de ces dons, sans réfléchir beaucoup à leur importance et à l'admirable combinaison d'organes qui les en rend possesseurs. Il faut que j'appelle leur attention sur ce sujet : cette saison est celle où l'on se réunit, et où, par conséquent, on fait le plus grand usage de la parole; c'est aussi celle où les leçons de chant et les concerts recommencent avec plus d'activité; le moment me semble donc assez favorable pour vous faire faire, mes amis, quelques réflexions et vous donner quelques notions sur *la voix*.

N'est-il pas vrai que, si tout-à-coup, vous vous trouviez privés du sens de l'ouïe, toute la nature vous semblerait morne et attristée? Figurez-vous ces campagnes riantes, ces forêts, ces prairies émaillées, que vous avez parcourues avec tant de plaisir durant la saison qui vient de s'écouler, dépouillées soudain du chant des oiseaux, du cri des insectes, du bruissement des feuilles agitées par le vent; combien n'auront-elles pas perdu de leur charme? On dit souvent qu'on se plaît *dans le silence des bois;* c'est que ce silence n'est pas absolu; c'est que des sons harmonieux ou des bruits monotones le rompent incessamment, sans troubler le cours de nos méditations. Cette harmonie caresse doucement un de nos sens les plus précieux, et sans elle l'œil serait moins ravi, car l'âme se sentirait attristée et le cœur ne serait pas attendri. Et quelle autre privation n'éprouveriez-vous pas encore si, au milieu de vos semblables, aucun accent ne venait frapper votre oreille? C'est une triste condition que celle des sourds-muets; et pour ne l'adoucir qu'en partie, il a fallu un effort prodigieux de génie de la part d'hommes qui avaient sur ces infortunés la supériorité que donnent la voix et la parole. Dans la solitude comme dans le monde, c'est le *bruit*, la *voix* ou le *chant*, qui animent, qui vivifient tout ce qui nous entoure.

Indépendamment des bruits que produisent les corps inanimés, on rencontre trois sortes de sons parmi les animaux vivants. La *voix* appartient à l'homme, et à quelques animaux qui peuvent imiter certaines articulations de son langage, sans toutefois les comprendre ni y rattacher aucune idée. Le chant n'est pas l'apanage exclusif de l'homme, les oiseaux le partagent avec lui. Les *cris* sont particuliers aux

quadrupèdes, aux cétacés et aux reptiles. Ces trois sortes de sons n'appartiennent qu'aux espèces pourvues de poumons, comme l'homme et les animaux que je viens de citer. Toutes les autres familles d'animaux étant privées de poumons, n'ont aucune *voix*, à proprement parler; ils rendent des *sons* ou des *bruits* avec divers organes, soit par le froissement, soit par l'expulsion brusque d'un fluide de quelque cavité, soit par quelque bourdonnement, murmure, ronflement ou grognement quelconque.

Ainsi, les poissons n'ont pas de *voix;* mais il en est qui, lorsqu'on les prend, rendent un bruissement produit par la vivacité avec laquelle ils font sortir l'eau de leurs ouïes. Un grand nombre d'insectes produisent des bruits de diverses manières: les uns bourdonnent en volant, comme les frelons, les abeilles, les hannetons, etc., les autres froissent des membranes sèches qui produisent cette strideur qu'on observe dans les grillons et les cigales, et à laquelle on donne mal à propos le nom de *cri*. Quelques uns lâchent une bordée d'explosions à l'approche de leurs ennemis. Chaque espèce d'insectes ailés bourdonne à sa manière, suivant la conformation de ses ailes et le frémissement qu'elles font éprouver à l'air. Le bourdonnement du cousin, par exemple, rend un son aigu qui obsède l'oreille et agace les dents des personnes susceptibles. Celui du taon déplaît à l'oreille du cheval, autant que sa piqûre est importune à ce quadrupède. Le reste du règne animal est condamné à un silence éternel.

On peut considérer la *voix* de l'homme et le *son* des animaux à poumons, comme produits par une espèce de jeu d'orgue. Le poumon est une sorte de soufflet qui aspire l'air et le chasse alternativement. L'air arrive au poumon, en passant par un organe nommé *larynx*, dont l'ouverture, appelée *glotte*, est une fente bordée de ligaments, qui se retrécit ou s'élargit à la volonté de l'individu. Cette fente forme l'entrée d'un tuyau nommé *trachée-artere*, qui se divise plus bas en deux branches, dont chacune conduit à un poumon. Lorsque le poumon chasse l'air, la *trachée-artère* fait en quelque sorte l'office d'un tuyau d'orgue, et le son que produit l'air en s'en échappant est plus ou moins grave, suivant que l'ouverture de la *glotte* est plus ou moins élargie; il est plus ou moins aigu, suivant que cette ouverture est plus ou moins resserrée. C'est ainsi que certains anatomistes ont expliqué la formation de la voix. D'autres pensent que ce sont les ligaments qui bordent la *glotte*, qui peuvent se tendre plus ou moins, et dont la vibration donne, dans ces deux cas, des sons plus ou moins aigus, en sorte que ces ligaments agiraient à peu près comme des cordes de violon. Peut-être les deux effets sont-ils combinés pour la production des sons.

La variété de conformation de ces organes chez les divers animaux produit la différence des sons qu'ils rendent. Cette variété se fait encore sentir d'une manière très appréciable entre les individus d'une même espèce: ceux qui ont les poumons plus vastes, ont la voix plus forte que ceux qui les ont comprimés. C'est ce qui fait que l'on chante et l'on parle moins facilement après avoir beaucoup mangé; l'estomac étant alors rempli et dilaté, occupe un espace considérable qui empêche les poumons de pouvoir s'étendre, et rend leur jeu difficile et fatiguant.

Les organes de la voix sont extrêmement délicats et susceptibles. Tout corps étranger qui y pénétrerait y causerait un grand désordre. Cependant le larynx se trouve placé en avant du conduit appelé *œsophage* qui introduit les aliments dans l'estomac, et il faut que les aliments, pour y parvenir, passent par-dessus la *glotte*. Mais tout a été prévu : en avant de la *glotte* se trouve un cartilage appelé *épiglotte*, qui se tient debout habituellement, et qui, lorsque les aliments passent, cède à leur pression et se couche sur l'ouverture de la *glotte* qu'il bouche exactement pendant ce passage, après lequel il se relève aussitôt, afin de ne pas gêner la respiration. Comme les liquides n'exerceraient pas une pression assez forte pour abaisser l'*épiglotte*, la *glotte* se trouve assez élevée pour qu'ils puissent passer autour sans y pénétrer. Ainsi, lorsqu'on boit, le liquide, en arrivant devant l'*épiglotte*, se divise à droite et à gauche, et suit cette double route en tournant autour de la *glotte*. Si l'on boit avec trop de précipitation, il arrive quelquefois que le liquide n'a pas le temps de passer ainsi, qu'il déborde, pénètre dans la *glotte*, et fait suffoquer pendant quelques instants. On dit alors vulgairement qu'on a *avalé de travers*. Quand on mange gloutonnement, quand on rit en avalant, il peut se faire aussi que les fonctions de l'*épiglotte* ne s'exercent pas librement, et qu'une portion d'aliments pénètre dans la *glotte*, ce qui fait beaucoup souffrir, et peut même causer des accidents graves. Avis aux étourdis et aux gourmands.

Je ne sais si je me serai expliqué avec assez de clarté dans cette description des organes de *la voix*. J'aurai encore, dans un second article, à vous parler du langage des animaux et du chant de l'homme. Je m'arrête ici aujourd'hui, pour éviter la confusion des idées.

LE PORTRAIT DE L'AÏEUL.

LITHOGRAPHIE.

Je vous ai parlé plusieurs fois, mes amis, du respect pour la mémoire des aïeux, et des bons effets que peut produire ce bon sentiment. Les choses que je vous ai dites à ce sujet, ont suggéré l'idée du dessin

lithographié qu'on m'apporte pour être joint à cette feuille de votre Journal; et voilà que ce dessin, tandis que je le regarde, me rappelle à son tour une petite anecdote, ou plutôt une conversation, dont il offre le tableau exact, et que je vais vous rapporter.

M. de Montmarle, officier supérieur dans la garde royale, venait d'arriver, avec ses quatre enfants, Ernest, Alphonse, Jules et Lucienne, dans un vieux château de ses pères, qu'il n'avait pas visité depuis fort long-temps, et où ses enfants n'étaient jamais venus. Tout, dans cet antique manoir, semblait devoir exciter la curiosité de ces derniers : les vieilles tapisseries, les ameublements gothiques, les vitraux, les glaces, les tableaux et leurs bordures étrangement sculptées, étaient autant de choses nouvelles pour eux, et qui leur parurent fort bizarres. Mais ce qui les frappa d'abord, en entrant dans un immense salon, fut un grand portrait représentant un guerrier revêtu d'une cuirasse et d'une cotte-de-mailles, portant une barbe longue, des cheveux plats qui tombaient sur le front, et tenant une main appuyée sur son casque posé près de lui. « Oh! s'écria Alphonse, quelle est, mon Papa, cette singulière figure? — Je la trouve très belle, dit Ernest. — Il a l'air bien sévère, ajouta Lucienne. — Il me fait peur, dit le petit Jules en se jetant dans les bras de sa sœur.

M. de Montmarle : « Cette figure, mes enfants, est celle du plus respectable de vos ancêtres, de celui à qui vous devez l'avantage de porter un nom honoré, auquel se rattache le souvenir de grands services et de hautes vertus.

Ernest : « C'était un militaire comme vous, mon Papa?

M. de Montmarle : « Je suis loin de l'avoir égalé sous aucun rapport; mais je me le suis du moins proposé sans cesse pour modèle : dans toutes les circonstances où je me suis trouvé placé, j'ai eu présente à ma mémoire l'histoire de cet aïeul vénérable, son courage, son dévouement, sa modération, sa générosité, cet ensemble de vertus qui composent le caractère d'un homme de bien, cette réunion de talents qui constituent un habile capitaine. Je n'ai jamais cessé de songer à lui, afin de me rendre digne de porter le même nom; car, comme je vous l'ai dit souvent, le souvenir des aïeux est puissant pour nous maintenir fermes dans la bonne voie qu'ils ont tracée.

Ernest : « Moi qui veux être militaire, et qui ai déja un uniforme! vous me raconterez l'histoire de cet aïeul, n'est-ce pas, mon Papa? cela fera que j'aurai son exemple et le vôtre, et que je ne pourrai pas manquer d'être un bon et loyal officier.

Alphonse : « Moi, j'ai bien un sabre, mais ce n'est pas pour de bon, et je ne veux pas aller à la guerre.

M. de Montmarle : « Il n'est pas nécessaire, mon cher enfant, de suivre la même carrière, pour faire son profit de l'exemple donné par un homme vertueux. La vertu réelle et solide est de tous les états. Je ne sais encore ce que tu seras; mais soit que tu deviennes orateur, écrivain, commerçant, magistrat ou administrateur, ce ne sera jamais en vain que tu te diras : Celui qui m'a transmis un nom pur et sans tache, en même temps qu'il avait acquis une grande renommée par ses talents, avait commandé le respect par son intégrité, par son impartialité, par sa loyauté, par son incorruptible équité. Tu feras donc bien, quelle que soit un jour ta profession, mon cher Alphonse, de te souvenir aussi de l'aïeul.

Lucienne : « Cela me semble très juste, mon Papa; mais moi, par exemple, une petite fille! quel rapport peut-il y avoir, entre le caractère de ce guerrier cuirassé, à barbe rousse, et celui de votre petite Lucienne?

M. de Montmarle : « Il n'y en a sans doute aucun entre ta petite mine espiègle et cette grave et austere figure; aussi ne t'engagerai-je point à chercher dans ce portrait un modèle pour ta coiffure, ou pour l'expression de ta physionomie. Mais si tu peux te rappeler que l'aïeul unissait au plus haut degré le courage avec la bonté, ce souvenir ne te sera peut-être pas inutile, parce que ce sont là deux vertus bien nécessaires aux femmes : elles ont souvent besoin de la première, car le courage ne consiste pas seulement à bien se battre à la guerre, mais aussi à supporter avec patience et fermeté toute espèce de douleur physique ou de peine morale, les maux, les chagrins, les contrariétés, auxquels les femmes sont encore plus exposées peut-être que les hommes. Quant à la bonté, comme il n'est sans elle ni grace, ni beauté complète, ni amabilité, il est évident qu'une femme, et même une petite fille, ne sauraient sans elle remplir leur destinée. Tu t'apercevras quelque jour, ma Lucienne, qu'une femme ne peut être heureuse qu'en faisant le bonheur de ce qui l'entoure, et que l'accomplissement de ce devoir de ton sexe exige beaucoup de dévouement et d'oubli de soi-même; alors, pense à l'aïeul, et souviens-toi qu'il n'hésita jamais à sacrifier au devoir son plaisir, son repos et sa vie.

Jules : « Et moi, mon Papa, est-ce qu'il faut aussi que je ressemble au portrait?

M. de Montmarle : « Pourquoi pas? Il y a moyen, dès à présent, pour toi, mon petit Jules, d'avoir quelque point de ressemblance avec le vénérable aïeul : ce n'est pas, toutefois, en fronçant le sourcil, comme tu fais trop souvent quand on ne cède pas tout de suite à ce que tu veux; mais je vais bien t'étonner, en t'apprenant qu'avec ces armes, cette barbe, et cette figure qui tout-à-l'heure te faisait peur, notre aïeul fut un modèle admirable d'obéissance.

Jules : « Comment, mon Papa? est-ce qu'on obéit encore quand on n'est plus un petit enfant?

M. de Montmarle : « On obéit toute la vie, mon ami, parceque dans quelque position que l'on soit, on a toujours des supérieurs. Quand je donne des ordres dans mon régiment, il faut qu'ils soient exécutés ponctuellement; mais en les donnant, je ne fais moi-même qu'obéir à ceux que j'ai reçus de mon général. L'obéissance est une des vertus les plus essentielles dans la profession des armes. Notre aïeul en offrit toujours l'exemple; et comme cette vertu est aussi tres nécessaire aux petits enfants, qui ne peuvent pas avoir assez de raison pour se bien conduire tout seuls, je te conseille de penser aussi au portrait, quand tu seras tenté de désobéir.

« Vous voyez, mes enfants, ajouta M. de Montmarle, que pour tous tant que vous êtes, garçons et fille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, le souvenir de l'aïeul vertueux peut être un talisman de bonne conduite, pour le présent et pour l'avenir. C'est que la vertu est de tous les âges, comme elle est de toutes les conditions. »

ANNONCES.

Nous sommes au dernier jour de novembre, et nous n'avons plus qu'un mois d'ici à la nouvelle année. Je suis sur qu'on rêve déja aux étrennes, et je pense qu'il est temps de m'y prendre, pour commencer à annoncer quelques objets de présents. Je recommanderai donc dès aujourd'hui, à mes jeunes lecteurs, quelques publications nouvelles.

Éducation familière, *ou séries de lectures pour les enfants, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence; par* miss Edgeworth. *Traduit de l'anglais par* Mme Sw. Belloc;

Cet ouvrage est composé de plusieurs séries appropriées aux différents âges. La première vient de paraître tout récemment; elle forme deux volumes in-18, et s'adresse aux enfants de cinq à sept ans. Si l'on juge des suivantes par celle-ci, il est difficile d'imaginer une suite de lectures plus judicieusement conçue. L'instruction y est donnée, l'intérêt y est excité, les exemples y sont offerts, avec cette grace et ce naturel exquis qui caractérisent l'esprit et le talent de miss Edgeworth, ce modèle contemporain des écrivains dont la plume est consacrée à la jeunesse. On ne peut rien de plus simple, de plus vrai, et par conséquent de plus aimable. Mme Belloc qui, dans ses propres ecrits, a fait preuve de tant d'esprit et de goût, a fort bien jugé qu'il était convenable d'apporter, à l'ouvrage de l'auteur anglais, quelques légères modifications commandées par la différence des mœurs et des usages, afin qu'il s'adressât plus directement aux jeunes lecteurs français; elle a rempli cette tâche avec un tact parfait; sa main, en touchant à l'œuvre de miss Edgeworth, ne pouvait que substituer une grace à une autre, et même y en ajouter de nouvelles, si la chose eût été possible.

Les autres séries, au nombre de cinq, paraîtront successivement, chez le libraire Alexandre Mesnier, place de la Bourse; le prix de chaque volume est de 3 francs.

La Prédiction, *ou les jeunes pensionnaires; par madame* Alida de Savignac.

Un demi-siècle, *ou Hector et Maxime; par le même auteur.*

Tels sont les titres de deux jolis contes dramatiques, formant chacun un petit volume in-32. A chaque volume est jointe une boîte élégante, renfermant une petite décoration, avec les personnages du drame, et une série de tableaux qui représentent les diverses situations qu'offre le récit. On dresse cette espèce de théâtre, et on y place les acteurs, pendant la lecture, de manière à avoir sous les yeux la représentation des événements et de l'action, qui renferment de très bonnes leçons. On reconnaîtra sans peine, dans ces aimables et gracieuses compositions, la plume élégante, spirituelle, et toujours naturelle de l'auteur des *petits Proverbes dramatiques*.

Les deux petits livres et les boîtes qui y sont jointes, se vendent chez Gide, fils, rue S.-Marc-Feydeau, n° 20.

Je ne vous dis rien de ce qu'il y a dans ces livres, non plus que dans ceux de miss Edgeworth, parce que je veux vous laisser le plaisir de l'y chercher vous-mêmes.

AVIS.

Je demande pardon à mes lecteurs d'avoir si souvent à les prier de redresser quelque erreur dans la lettre de la lithographie. Ce n'est pas faute de recommander qu'on y prenne garde; mais cela vous apprend, ainsi qu'à moi, qu'on ne peut jamais répondre que de ce qu'on fait soi-même. Ainsi, je m'aperçois que la lithographie de ce jour est indiquée comme la *onzième* de cette cinquième année, tandis que ce n'est que la *septième*. Je vous invite à corriger cette faute, à la plume, si vous conservez la collection du Journal, pour éviter une transposition en faisant relier le volume.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er décembre 1827 pour un an, ou du 1er juin 1828 pour six mois, et expire par conséquent aujourd'hui 30 novembre, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 7 décembre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 7 DÉCEMB. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 32.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE LANGAGE DES ANIMAUX.

Je reprends, mes amis, la suite de mon article de dimanche dernier sur la *voix*.

Les *voix* des animaux varient suivant les différentes familles auxquelles ils appartiennent. Ainsi les *orang-outangs* rendent des sons sourds et étouffés; les autres *singes* jettent des cris, soit de plaisir, soit de crainte, soit de douleur; ce sont en quelque sorte des sifflements ou des sons aigres et précipités: d'autres ont une espèce de grognement. Les *chauves-souris* poussent de petits cris fort perçants; les *ours* hurlent ou grognent; les *chats* miaulent, les *lions* rugissent, ainsi que les *tigres* et les *panthères;* les *chiens* et les *loups* aboient ou jappent, les *renards* glapissent, les *chacals* et les *hyènes* hurlent la nuit dans les déserts d'Afrique. Les *cerfs* et les *rennes* brament d'une voix moins grêle que les *chevreuils* et les *daims.* Le mugissement du *taureau* prend un accent plus rude et plus sauvage dans le *buffle* et le *bison.* On connaît le grognement du *cochon:* le *rhinocéros* a un cri analogue, de même que l'*hippopotame;* celui de l'*éléphant* est plus sourd et plus grave, c'est une sorte de beuglement. On prétend que les *dauphins,* les *marsoins* et les *baleines* hurlent avec violence.

Mais c'est sur-tout dans la belle et nombreuse classe des oiseaux qu'on trouve les *voix* les plus variées, des *chants* harmonieux, de doux concerts, et les accords les plus parfaits que puisse nous offrir la simple nature. Non seulement les oiseaux embellissent de leur ramage les bosquets au printemps, mais même un grand nombre d'espèces peuvent plier leur voix à contrefaire le langage de l'homme. Personne n'ignore avec quelle facilité les *perroquets* copient la voix humaine. La *pie,* le *geai,* la *corneille,* le *sansonnet,* le *merle,* le *serin,* peuvent aussi prononcer des mots dans toutes les langues, mais particulièrement dans celles qui sont ou sifflantes, comme l'anglaise, ou douces, comme l'italienne et les langues des peuplades nègres. On cite une *alouette* qui récitait fort bien les litanies en latin. Quelques naturalistes assurent que plusieurs espèces d'oiseaux apprennent de leurs parents à chanter, et que leurs phrases musicales diffèrent entre elles dans différents pays.

Les *reptiles* ont aussi leur voix, tantôt sourde et soupirante, comme dans les *tortues,* tantôt grêle, comme dans les *lézards,* tantôt bruyante, comme dans le *crocodile,* tantôt sifflante, comme dans les *serpents,* tantôt enfin coassante, comme dans les *grenouilles.*

Mais de tous ces différents *cris,* ou *chants,* ou *voix,* résulte-t-il un langage au moyen duquel les animaux

d'une même espèce puissent se communiquer entre eux des pensées? C'est là une question sur laquelle on a long-temps disputé; et je ne vois pas bien à quoi pouvaient tendre de semblables discussions, car il est de toute évidence que l'homme seul a reçu le don de communiquer avec ses semblables par la *parole articulée*. Les animaux n'ont entre eux aucune parole articulée, mais seulement un langage d'action; car un *perroquet*, une *pie*, et tout autre animal imitateur de la langue humaine, n'est point compris dans ce langage par ses semblables. Le *perroquet* répète bien ce qu'on lui fait dire, mais sans en connaître la valeur, sans savoir l'appliquer à propos, sans se douter que cela renferme un sens. Il n'a point la raison et le jugement; il est à-peu-près comme une machine parlante, comme ces poupées automates qu'on nous a montrées à l'exposition du Louvre, et qui disaient *Papa, Maman*. S'il entendait le sens de ce qu'il prononce, il pourrait nous communiquer ses propres idées, il traduirait les nôtres dans son idiôme, et les siennes dans notre langue.

Mais il est certain, au contraire, que les bêtes ne comprennent point notre langage; cependant elles nous entendent; elles devinent, non pas nos pensées, mais nos affections. De même elles ne se communiquent pas de pensées entre elles, mais bien leurs desirs, leurs besoins, leurs affections et les idées qui y sont nécessairement unies. Les animaux ont donc un langage, non articulé à la vérité, mais cependant très expressif, très compréhensible. L'homme qui ne peut parler a aussi son langage : les muets de naissance peuvent se parler entre eux par des signes que leurs besoins leur inspirent naturellement. Ainsi, dans la soif, tout le monde ferait le même signe, celui de boire, devant des étrangers dont on ne connaîtrait pas la langue.

L'animal ne comprend de même que les gestes et les accents. Si nous disions à un *chien* des paroles menaçantes du même ton que des paroles caressantes, il les prendrait pour ces dernières. Il ne fait donc aucune attention aux paroles, qui sont pour lui un idiôme inconnu, mais à l'accent qui les accompagne, au geste qui les précède ou qui les suit. Aussi l'animal examine beaucoup notre pantomime; il étudie l'homme physique, parce que c'est le seul côté par où il ait avec lui quelque rapport; il ne saurait atteindre à l'homme intellectuel. Mais il devine assez bien sur la figure de son maître les sentiments qui l'animent; il comprend toujours son geste. C'est aussi par là seulement que nous connaissons les bêtes.

De ce que je viens de dire, il faut donc conclure que la *voix* des animaux n'est que le langage de leurs affections, et nullement l'expression de leur pensée. Ils se communiquent leurs idées par des gestes, et leurs sentiments par des cris. Mais tout langage articulé était inutile là où la raison manquait; il n'a été donné qu'à l'homme, élevé au-dessus du reste de la création par ce sublime attribut; et Dieu a refusé ce don à tous les autres êtres, afin de n'en rapprocher aucun de la créature faite à son image.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La médisance est lâche : elle s'exerce toujours contre un absent.

On rit d'un trait médisant : il faudrait du moins expier la malignité du sourire par un bon office rendu au pauvre absent.

Nous devenons complices du mal que nous pourrions réparer, quand, par paresse ou insouciance, nous nous abstenons d'agir.

Quand nous avons écouté jusqu'au bout une calomnie, nous n'avons plus le droit d'être neutres; la réfutation devient un devoir.

Pensez-y bien, mes amis, à toute heure vous avez la recette d'un moment heureux pour vos parents. Quatre mines de bonheur à exploiter chez vous à leur profit : votre tendresse, l'amélioration morale de vous-mêmes, votre assiduité au travail, et sur-tout votre joie.

N'oubliez pas, enfants, que le sourire du bonheur sur vos lèvres chasse les soucis du front paternel, comme un doux rayon de l'astre du jour perce et dissipe les nuages.

LE VÉRITABLE HÉRITIER.

Un jouaillier qui faisait un grand commerce se mit un jour en voyage, emportant un assortiment considérable de diamants et de pierres précieuses. Comme son voyage devait être de long cours, il emmena avec lui son fils, et un jeune esclave qu'il avait acheté tout petit, et qu'il avait élevé avec soin, plutôt comme son propre enfant que comme un serviteur. Arrivé au lieu de sa destination, le marchand vendit sa pacotille qui lui procura un grand bénéfice; mais au moment où il songeait à son retour, il fut saisi par une maladie pestilentielle qui le fit mourir en peu de jours, dans la capitale d'un pays étranger, à une distance énorme du sien.

Cet événement fit naître dans l'esprit de l'esclave le desir de s'emparer des trésors de son maître : se fiant sur l'ignorance des étrangers, sur l'opinion que

devait inspirer la bonté avec laquelle le jouaillier l'avait toujours traité, il se déclara fils de ce dernier, et prit ouvertement possession de ce qui lui avait appartenu. Le véritable héritier ne manqua pas de s'élever contre de semblables prétentions, de réclamer le titre de fils du défunt, et de soutenir que l'autre n'était qu'un esclave acheté depuis long-temps par son père. La contestation donna lieu à des opinions très opposées. L'esclave était un jeune homme d'un extérieur agréable, et qui avait des manières gracieuses et polies, tandis que le fils du jouaillier, peu favorisé de la nature, n'avait pas su réparer ce malheur en profitant de l'éducation que son père lui avait fait donner. De cette différence entre les deux adversaires, il résulta, dans l'esprit de beaucoup de personnes, un préjugé très favorable à l'esclave; mais comme toutefois on ne pouvait produire, de part et d'autre, aucune preuve certaine, le tribunal devant lequel fut portée la cause, n'osa prononcer sur de simples assertions soutenues avec une égale fermeté, et crut devoir soumettre le cas à la sagesse du prince. Celui-ci ayant entendu l'exposé de l'affaire, se trouva à son tour fort embarrassé pour décider la question. Les choses en étaient là, lorsque le chef des juges conçut enfin une idée lumineuse, et s'engagea à découvrir le véritable héritier.

Les deux prétendants furent mandés devant ce magistrat. Il leur ordonna de se tenir derrière un rideau préparé à dessein, et de passer leur tête dans deux ouvertures qui y étaient pratiquées, attendu qu'après les avoir ouïs l'un et l'autre dans leurs assertions et leurs preuves, son intention était de faire couper immédiatement la tête à celui qui serait convaincu d'être l'esclave.

Tous deux consentirent à cette condition, l'un comptant sur son droit et son honnêteté, l'autre se reposant sur l'impossibilité de découvrir son mensonge et sa perfidie. Ils se placèrent donc comme on le leur commanda, tenant chacun la tête passée en avant dans un trou du rideau. Un officier était près d'eux, un cimeterre nu à la main; et le juge procéda à l'examen. Après un assez court débat, le juge s'écria tout-à-coup: « C'est assez, c'est assez, frappez la tête de ce misérable! » et l'officier s'élança entre les deux jeunes gens. En cet instant, l'imposteur tressaillit et ne put s'empêcher de faire un petit mouvement pour retirer sa tête, tandis que le fils du jouaillier, dont la conscience était parfaitement tranquille, ne donna pas le moindre signe d'émotion. Aussitôt le juge prononça en faveur de ce dernier, et ordonna que l'esclave fût conduit en prison pour y attendre le châtiment de son abominable ingratitude.

Le crime le plus secret a toujours un témoin qui déposera contre lui, la conscience.

L'ORIGINE DU LAURIER-ROSE.

FABLE.

Brûlant de prouver à sa mère
D'un cœur reconnaissant le filial amour,
Un jeune enfant travaillait nuit et jour,
Et du devoir en tout suivait la règle austère.
Est-il pour le succès un plus certain garant?
Quel plus fécond génie inspire le talent?
A la tendresse filiale
Les Muses n'ont jamais fait subir un refus;
Les Muses sont sœurs des vertus.
L'élève donc obtint la palme triomphale,
Palme dont les attraits ont un éclat si pur,
Quand la jeunesse embellit la victoire,
Et quand l'aurore de la gloire
Brille en un ciel dont rien ne trouble encor l'azur.
Fier d'avoir mérité la noble récompense,
Près de sa mère accourt notre jeune héros;
La joie éclate et brille aux yeux de l'innocence;
Il porte avec gaieté le fruit de ses travaux,
Un rameau détaché de l'arbre que Bellone,
Pour orner le front du guerrier,
Au nom de la patrie, arrondit en couronne.
Sa jeune main agite le laurier:
« Voilà, dit-il, voilà le prix qu'obtint mon zèle!
« Je le conquis au champ d'honneur;
« Te l'offrir double mon bonheur.
« A la tendresse maternelle
« Je devais ce tribut, comme un guerrier pieux
« Apporte le trophée au temple de ses dieux. »
Rien peut-il égaler, pour le cœur d'une mère,
Le bonheur d'applaudir au triomphe d'un fils?
Sur-tout quand il lutta dans l'espoir de lui plaire!
« Plus que toi-même j'en jouis,
Dit-elle; « fils chéri, je vois, heureuse et fière,
« Dans ce premier succès l'avenir que j'espère... »
Son regard attendri s'élève vers les cieux,
Des larmes coulent de ses yeux,
Et du laurier arrosent le feuillage.
Dans un vase qui, d'âge en âge,
Par les souvenirs consacré,
Des Lares paternels ornaient le sanctuaire,
Le rameau triomphal est placé par la mère.
Et d'un si beau présent le vase est décoré.
Mais, ô merveille inattendue!
Le rameau germe et paraît ranimé;
Dans son sein vient d'éclore une fleur inconnue
Qui semble doucement sourire à l'œil charmé:
Elle veut imiter, par sa tendre nuance,
La fleur, la belle fleur consacrée à l'amour,
Et d'un double symbole en fondant l'alliance,
De gloire et de bonheur elle pare ce jour.

Telle fut la métamorphose :
Et l'arbuste nouveau justement glorieux,
Aux mères comme aux fils à jamais précieux,
Acquit le nom de Laurier-Rose.

B. de G.

CANDEUR ET JUSTICE.

J'ai appris ces jours derniers par hazard, un trait charmant de justice et de candeur, qui ferait le plus grand honneur à Mademoiselle Léonie ***, si j'étais assez indiscret pour la nommer. Certes, la pauvre enfant ne se doute guère que son action vaille la peine d'en parler; cependant, je ne saurais m'en taire. Il est si naturel et si doux de raconter le bien, de dire à ses jeunes amis, quand on trouve une fleur : *Voyez, elle se cachait!*

M. *** corrigeait les compositions de ses élèves. Chacune d'elles, à mesure que son travail était lu, passait dans la pièce voisine, pour attendre le jugement qui devait fixer les places. — « J'aurais été *première*, dit l'une, si je n'avais oublié telles choses, *qui m'ont compté deux fautes*. — Ah! mon Dieu, s'écrie Léonie, je les ai oubliées aussi, moi! et M. *** ne l'a pas remarqué... » — Vite, elle rentre et, tout bas à l'oreille, indique au professeur et réclame sans faste les deux fautes commises.

Eh bien, diront quelques uns de mes lecteurs, que trouvez-vous là d'étonnant? — Rien pour Léonie.

A. D.

COURS

DES ÉLÈVES DE L'ABBÉ GAULTIER.

Le nom de l'abbé Gaultier est connu de tous mes lecteurs; un grand nombre d'entre eux connaissent aussi ses ingénieuses méthodes d'enseignement, qui rendent l'étude si facile, si agréable, si douce, et en même temps si fructueuse et si solide. Cet ami de l'enfance et de la jeunesse a compté trois générations d'élèves qui ont béni son nom, et l'ont répété souvent à leurs enfants. Lorsque l'abbé Gaultier nous a quittés, il a laissé bien des regrets dans le cœur de tous ceux qui avaient eu le bonheur de profiter de ses leçons; mais heureusement pour nos fils, le bienfait n'est pas mort avec le bienfaiteur, et il s'est trouvé des disciples qui ont hérité de l'esprit qui l'animait dans ses œuvres, et qui ont réuni leurs efforts pour représenter ce qu'il était à lui seul, pour exécuter ensemble ce qu'il avait conçu dans son propre génie, pour continuer à la nouvelle génération la jouissance de ces leçons aimables dont le souvenir se lie à celui des plaisirs de l'enfance. Les élèves de l'abbé Gaultier ont fait une association d'un genre qui n'avait encore jamais eu de modèle. Cette association formée depuis plus de dix années, n'a d'autre chef que celui qui n'est plus, mais dont la mémoire vénérée préside à leurs actes, et ne cesse point de les diriger. Sous ses auspices et sous son inspiration, ils se partagent entre eux les travaux d'un cours d'instruction, comme si leur maître était encore là pour les distribuer entre eux. Ce cours, ou plutôt ces cours, ont lieu tous les jeudis, rue des Saints-Pères, n° 14; les élèves sont divisés en six classes, suivant leur force, et chaque classe est dirigée par un des professeurs associés, dans une salle particulière. Les cours de cette année ont commencé jeudi dernier, et le nombre des enfants qui y ont afflué était si considérable que, dans plusieurs salles, le local paraissait insuffisant. Ces charmantes séances ne manqueront sûrement pas de m'offrir plus d'une fois des sujets dignes de vous entretenir, mes amis; car cette année, je serai dans le cas d'y assister souvent, puisque j'ai la satisfaction d'y conduire mes enfants. Je me suis souvent félicité d'avoir connu l'abbé Gaultier, dont l'amitié me fut si honorable et si douce; mais combien ne m'en estimé-je pas heureux, aujourd'hui que ce sont mes propres enfants pour qui la route de l'étude se trouve débarrassée par lui de ses plus rudes épines!

Je me borne en ce moment à annoncer l'ouverture des cours. Peut-être sera-t-on bien aise de savoir que le prix d'admission est de 60 francs par élève, et 100 francs pour deux élèves frères ou sœurs.

ANNONCE.

Ce ne sont pas seulement des livres que je voudrais indiquer comme étrennes à mes jeunes lecteurs; j'aimerais à leur signaler aussi quelques autres objets d'instruction et d'amusement. En fait de choses qui atteignent ce double but, je ne connais encore rien de mieux que les instruments de physique de M. *Adam*, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 18, dont j'ai déja parlé l'année dernière. Je crois donc bien faire en rappelant à mes anciens lecteurs, et en annonçant à ceux qui me sont arrivés nouvellement, qu'on trouve, chez cet ingénieur, de très bonnes machines électriques de différentes grandeurs, aux prix de 30, 35, 40, 45, 55, 80 et 90 francs. Avec chaque machine électrique, on a une bouteille de leyde, une chaine conducteur, et un excitateur en cuivre; ces objets sont compris dans les prix ci-dessus.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 14 DÉCEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 33.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

DE L'URBANITÉ

DANS LES MANIÈRES ET DANS LES EXPRESSIONS.

Il est une chose, mes amis, qui distingue les hommes plus que ne font la naissance et la richesse, c'est l'éducation. Cela est si vrai, qu'une personne bien élevée sera toujours bien accueillie et même recherchée partout, quels que soient d'ailleurs son rang et sa fortune; tandis que nul autre avantage ne saurait élever au niveau de ceux qui ont reçu une bonne éducation, l'individu qui aurait le malheur d'en être privé. De grandes et frappantes vertus peuvent seules faire exception à cette règle, et suppléer quelquefois à tout; cependant on se contente, le plus souvent, de leur accorder de l'estime et de l'admiration, sans leur permettre d'effacer cette ligne puissante de démarcation qui sépare les hommes bien élevés de ceux qui ne le sont pas.

Il faut s'entendre sur ce mot *bien élevé:* il ne signifie pas seulement qu'un jeune homme a appris parfaitement le latin, le grec, l'histoire, les mathématiques, etc., ou qu'une jeune personne possède tous les arts d'agrément, et peut faire la conversation en italien et en anglais; ces choses attestent une instruction solide et agréable; mais l'instruction toute seule ne constitue pas ce que j'appelle une bonne éducation. Celle-ci se compose encore, non seulement des vertus et des qualités dont on a développé le germe dans son cœur, et à la pratique desquelles on s'est accoutumé à trouver du plaisir et des charmes, mais aussi de l'habitude de certaines manières et de certaines expressions qui sont le propre de la bonne compagnie, qui y rendent les relations douces, faciles, agréables, qui y impriment un caractère tout à-la-fois d'aisance et de mesure, de grace et de noblesse.

Je vous parle souvent, mes amis, des vertus et des qualités que vous devez vous efforcer d'acquérir ou de développer en vous, afin de figurer honorablement et avec bonheur dans le monde où vous êtes appelés à vivre; aujourd'hui, c'est sur l'urbanité des manières et des expressions que je veux essayer d'arrêter un moment votre réflexion. Et ne pensez pas que ce soit là chose trop frivole et sans utilité: non, il ne faut point dédaigner ce qui peut servir à nous donner de la dignité, de la grace et de l'amabilité; il n'est pas indifférent, croyez-moi, d'avoir des manières nobles et polies, ou des manières gauches et vulgaires, d'avoir un langage digne et choisi, ou un langage rude et grossier. Comment cette distinction serait-elle sans importance? bien souvent elle est la première qui nous frappe et s'offre à nous pour classer les hommes, pour



juger les jeunes gens, pour prendre intérêt aux enfants.

En ce qui touche les manières, je n'entreprendrai pas de passer ici en revue celles qui sont convenables ou inconvenantes chez des jeunes gens et des jeunes personnes de bonne compagnie; il me faudrait pour cela faire au moins un petit volume. Je vous rappellerai seulement, en général, que tout ce qui est contraint, gêné, forcé ou affecté, a toujours mauvaise grace; et que l'aisance, la mesure et le naturel doivent accompagner le maintien, le geste, les mouvements et l'action de quiconque se sent à sa place au milieu de personnes bien élevées. La rudesse ou la gaucherie, la pétulence ou l'apathie, la précipitation ou la lenteur, la roideur ou la nonchalance, la prétention ou la bouffonnerie, sont des excès où l'on ne doit tomber que quand on n'a pas eu de bons exemples, ou quand on n'a pas su en profiter.

Telle n'est point la position des jeunes personnes auxquelles je m'adresse, qui vivent dans un monde où règne l'urbanité, sous les yeux de parents ou d'institutrices dont elles sont empressées d'imiter les exemples et de suivre les conseils. Mais parmi mes lecteurs, et parmi les frères de mes lectrices, il en est que leurs études éloignent de la maison paternelle, et qui, je suis forcé d'en convenir, parce que je l'ai quelquefois observé, contractent, dans les relations du collège, des habitudes peu gracieuses, des manières peu séantes, qui les rendent beaucoup moins aimables, et au premier abord moins intéressants, qu'ils ne pourraient l'être avec une meilleure tenue.

Ceci pourtant n'est pas le pire; car on pourrait encore excuser leur rudesse et leur petite gaucherie, par l'embarras naturel à des jeunes gens plus occupés de leurs études que des manières du monde. Ce qu'il est plus difficile de tolérer, c'est cette espèce d'*argot*, ce sont ces expressions triviales, souvent basses et grossières, qu'ils rapportent quelquefois du collège, et qui ne sont ni de bonne compagnie, ni même françaises. La première condition pour parler en personne bien élevée, c'est de parler purement; mais encore tous les mots de la langue ne sont-ils pas admis dans un langage noble et gracieux. Vous ne vous attendez pas à ce que je vous en indique le choix; ce serait transformer cette feuille en un vocabulaire; mais remarquez toujours quelles sont les personnes qui prononcent certains mots que vous n'avez pas coutume d'entendre de la part de celles qui vous dirigent; et au besoin, consultez ces dernières avant de suivre un exemple étranger.

Quant à vos frères qui sont écoliers, Mesdemoiselles, prenez soin vous-mêmes de les avertir, avec bonté et complaisance, lorsque leurs manières ne vous paraîtront pas bienséantes, et quand vous les entendrez prononcer quelqu'un de ces mots de bas étage qui ne conviennent pas à des jeunes gens destinés à vivre dans un monde poli. Afin que vous les reconnaissiez plus facilement, et qu'ils ne vous échappent pas isolément, pénétrez-vous de tout ce qu'ils ont de choquant et de disgracieux, en lisant l'article suivant où ils figurent en masse, et qui aussitôt qu'on me l'a communiqué pour mon Journal m'a suggéré l'idée de vous adresser les avis que contient celui-ci. Vous y verrez, en même temps, qu'il est difficile de se corriger des mauvaises habitudes contractées dans le langage, comme de celles contractées dans la conduite.

LE LIVRET VERT,

OU L'ALBUM D'UN ÉCOLIER.

FRAGMENT INÉDIT.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes excuses qu'on peut *couler* au maître quand on n'a pas fait son devoir.

Monsieur, j'ai perdu mon cahier. Monsieur, j'avais un *grandissime* mal de tête. Monsieur, j'avais l'onglée, *que* la plume me tombait des doigts. Monsieur, Robert a renversé l'encrier sur.... N'accusons personne! On a renversé la bouteille d'encre.... Mauvais! il dira: Voyons le cahier!.... Monsieur, je me suis coupé le pouce.... Fi! ah! fi! POLLEX TRUNCATUS! pouce coupé! c'est de là que vient POLTRON. Paresseux ne vaut guère mieux.... et menteur, donc! *Bernique*, pour la mauvaise foi! Va le pensum! *En avant* la plume à deux becs!.... Non!.... la plume ordinaire. Quand on se lance dans la franchise, il faut s'y mettre jusqu'au cou. Je ferai mes cent vers sans tricherie.... Ah! bah! je n'aurai pas cent vers. Je dirai: Monsieur, j'ai été paresseux, c'est vrai; mais je... je... je quoi?... Allons! je ferai mon devoir, et je ne serai point paresseux, et je n'aurai bas besoin d'excuses.

CHAPITRE SECOND.

Des commissions à donner à mon ami l'Externe.

Bah! c'est *embêtant* des chapitres! Écrivons mes notes à la volée, comme une balle qui vous vient. A propos de balle, j'ai *joliment* gagné *le nouveau*, qui *faisait le fameux en Irlande*. Ça fait plaisir de rabattre un peu la vanité.... Sans vanité, je n'en crains pas deux dans ma classe, *à la balle au mur;* et à la corde, donc! sans vanité.... *Joliment!* J'espère qu'en voilà de la vanité: je me vante à moi-même, comme *une bête!*... Ça, nous disions: Commissions à l'Externe: 1° sucre-d'orge, 2°..... je ne vois que cela *pour le présent*..... D'ailleurs les finances sont basses.

Memento : Quand j'aurai un fils, je lui acheterai du sucre tors à la vanille, et.... je ne lui ferai pas faire de vers latins.

Rectification : Le sucre tors! à la bonne heure! mais je tâcherai qu'il ne soit pas gourmand, mon fils. Quant aux vers latins.... enfin, pourquoi me manque-t-il *une longue* et *deux brèves*, quand j'ai déja trois épithètes de trop?.... Cependant, il faut qu'un bon écolier fasse tous les devoirs de sa classe. Je prétends que mon..... Comment l'appellerai-je, mon fils?..... Gustave! c'est un joli nom; que mon Gustave soit bon écolier! Allons! il fera des vers latins, le pauvre enfant.... *Africanus!*.... non, la quantité n'y est pas! Pauvre Gustave!.... Ah! il aura peut-être plus de facilité que moi.... Il aura peut-être un prix de vers..... Comment donc! c'est sûr! Je le ferai *soigner son Virgile*, ça rend *fort en vers*.... Ah! certainement qu'il en fera des vers latins, et des *fameux* encore! Mon Gustave! que n'est-il là, pour.... pour.... pour souffler son père, ou faire mon devoir à ma place. Vrai, c'est amusant les *bonhommes!* Ce Charlet! *ça* vous donne des idées: appeler son maître *singulier masculin!* où *diable* va-t-il trouver ce qu'il dit?.... J'ai encore une heure.... Il faut que j'en fasse une *fameuse!*.... Voyons.... en Morée! *Elle sera bonne la charge!*.... Jean-Jean, conscrit en bonnet de police.... C'est ça.... qui vient de *prendre*.... un pacha prisonnier.... *Rien que ça*, pour son coup d'essai!.... *Et allons donc!* le gros turban.... et le croissant!.... *Allez*, les moustaches!... Délicieux! Et la mine de Jean-Jean qui tient son pacha par la bride.... avec un air vainqueur; et.... puis n'en sait que faire. Ahi! ahi! la main! *Diable!* C'est difficile, *ces chiennes* de mains! C'est toujours par là que je manque mes *bonhommes*.... Ah! je vais lui envelopper la main.... Il a été blessé, Jean-Jean; *c'est nature ça!*.... Oui, mais s'il a la main emmaillottée, comment peut-il saisir le pacha?.... Voilà qui se complique. Ah! que je suis *bête* donc! La poussière, un petit nuage.... Là! c'est plus romantique; vive le romantique! Avec le romantique on se tire d'affaire, quand on ne sait pas. Ah! je n'ai plus qu'un quart-d'heure! voilà qu'on va ramasser les copies. Vite, *brochons* la fin de mon thème. Adieu, Jean-Jean! au revoir, pacha! je te finirai la barbe un autre jour.

Réflexions mélancoliques : Ah! qu'il avait un triple airain autour du cœur celui qui inventa *la retenue*. Pour m'être inspiré d'un Charlet, pour avoir pris un pacha et conduit Jean-Jean à la victoire, j'ai été mis en retenue, avec un pensum. Plus sauvage que les Turcs, les professeurs veulent qu'on travaille. Mon âme est triste.... Bah! c'est *embêtant* de faire des phrases!.... *Diable* de Charlet! son album ne me sort pas de l'idée. *Fait-il le bonhomme, celui-la! ça m'enfonce*, moi! Quelquefois *ça* m'arrache le crayon de la main.... D'autres fois, *ça* me stimule, *ça* me donne des idées que je ne trouverais jamais dans un corrigé de thème!.... *Est-ce ennuyeux* de faire un pensum!....

Grande résolution : Dieu! que c'est amusant d'écrire *des bêtises!* C'est dommage que *ça* prenne trop de temps! Allons! un fleuron ici, en manière de vignette à la plume.... Et vite au pensum!... Ah! j'ai voulu faire un bonnet de grenadier! c'est étonnant comme *ça* ressemble au portier de ma tante, en bonnet de matin. Obéissons au caprice de la plume: allons, le balai en main! Le pur classique du balayeur de bonne maison! Il faut tout croquer; aussi bien les scènes de bataille ne m'ont pas réussi.

Agenda : Me *raccommoder* avec Robert; c'est un bon enfant, et j'avais eu tort le premier. Je lui prêterai ma balle élastique.... Fi! prêter! Je la lui donne, et a la première récréation, pas plus tard.

Ne plus dire: *Joliment! fameux! enfoncé!* à tout propos, comme j'en ai l'habitude ... Dame! aussi, c'est la langue du collège! les Mamans ne savent pas cela.

Ah! il ne faut pas répondre: Oui, non, sans ajouter Monsieur, Madame, ou Mademoiselle, ni dire: *Tu m'embêtes* (les jours de sortie).

Troquer ma vieille gomme élastique contre de la neuve: c'est indifférent aux faiseurs de balles, et pour le *bonhomme*, *ça* salit le papier.

J'ai promis un Cosaque à Émile, un Grec à Francisque, et un cheval à Victor, qui m'a *dit des mots* pour mes vers latins.

Prier ma mère de payer un supplément au tailleur, pour avoir du drap plus fin et un habit mieux fait.... Non: j'ai remarqué que les camarades ne sont pas pour les beaux habits: on se fait dire: Tu n'es qu'une bête, avec ton habit!

Jules m'a promis de la sépia, et Louis un pinceau: je vais *joliment* les *soigner!* La sépia, pour le *bonhomme, c'est fameux!* Avec ces maudites mines de plomb, quand on veut mettre de la vigueur, *enfoncé!*

Assez comme ça, mon cher album, *tu m'embêtes!*

A. D.

MÉTHODES

DE L'ABBÉ GAULTIER.

Les méthodes d'enseignement de l'abbé Gaultier, et ses excellents ouvrages, sont connus probablement d'un grand nombre de mes lecteurs; les autres en ont du moins entendu parler. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans cette petite feuille que je pourrais entreprendre d'en offrir l'exposé et l'analyse; et s'il est quelques personnes qui desirent en avoir des notions exactes et détaillées, je suis forcé de les renvoyer à un ouvrage que j'ai publié moi-même sur ce sujet, et

qui est intitulé : *Exposé analytique des Méthodes de l'abbé Gaultier* (1).

Ce que je veux annoncer aujourd'hui, c'est un fait qui intéressera vivement tous les amis de ces méthodes, et toute la jeunesse qui en éprouve le bienfait. Les élèves réunis de l'abbé Gaultier, dont je vous ai fait connaître récemment l'association, viennent d'entreprendre la publication de nouvelles éditions des ouvrages de leur savant maître. Ils ont commencé par *la Géographie*, qui paraît en ce moment, et dont j'ai un exemplaire sous les yeux. Cet exemplaire m'a édifié sous tous les rapports. Ces jeunes gens n'ont point eu la prétention de refaire ce qui était bien, et de mettre du leur là où cela n'était pas nécessaire : ils ont respecté la forme adoptée par l'abbé Gaultier et éprouvée par l'expérience; ils se sont bornés à refondre les parties, à y ajouter ce que les besoins actuels exigeaient, et à mettre enfin l'ouvrage au courant des progrès de la science. Ce travail délicat et difficile a été fort bien exécuté par quatre des élèves réunis, MM. de Bliguières, Demoyencourt, Ducros, Le Clerc aîné, et ils ont eu l'attention respectueuse de ne placer leurs noms que modestement et d'une manière secondaire, à la suite de celui de l'abbé Gaultier (2).

Au volume que forme cet ouvrage sera joint un Atlas de sept cartes coloriées, qui va paraître sous peu de jours, et qui a été fait avec beaucoup de soin.

M. Ducros, l'un des collaborateurs, avait publié antérieurement des *Leçons de Géographie ancienne* (3) composées par lui-même, et qui font une suite très utile à la *Géographie de l'abbé Gaultier*.

De nouvelles éditions des *Leçons de Grammaire* et des *Leçons d'Histoire* seront données successivement et assez prochainement par les élèves réunis de l'auteur de ces précieux ouvrages. Je les annoncerai au moment de la publication; mais je ne veux point ajourner le tribut d'éloges et d'estime que mérite un zèle si soutenu, si modeste et si reconnaissant. Je crois être, en l'offrant, l'organe de tous ceux qui ont connu, aimé, apprécié l'abbé Gaultier, et particulièrement de la jeunesse, à qui je ne sais jamais mieux parler moi-même que quand je m'inspire du souvenir de celui qui fut véritablement un *bon Génie* pour elle.

VARIÉTÉS.

On m'a demandé ce que c'est que *la pourpre*, et d'où elle provient.

La pourpre est une couleur qui fut en grande estime chez beaucoup de peuples de l'antiquité. Chez les Romains, son emploi était la marque de la haute magistrature dans la république, et le signe de la puissance impériale. Cette teinture est de la plus haute antiquité : Tullus Hostilius, Romulus, Porsenna, l'employaient dans leurs vêtements royaux. Plus tard, les riches particuliers et les femmes portèrent des étoffes teintes de *pourpre*. Cette précieuse substance provenait d'un coquillage qui se trouvait sur les rivages de la mer dans beaucoup de contrées. La *pourpre* de Tyr a constamment joui de la plus grande réputation. Suivant Plutarque, Alexandre, après la prise de Suze, y trouva 5,000 quintaux de pourpre d'Hermione, la plus précieuse, que l'on avait amassée depuis 190 ans, et qui conservait encore toute sa fleur et tout son lustre. « Les *pourpres*, dit le naturaliste Pline, vivent le plus ordinairement sept ans; ils se cachent au lever de la canicule. Ils se rassemblent au printemps. Ils ont au milieu du cou cette couleur de *pourpre* si recherchée pour la teinture des étoffes. La très petite quantité de liqueur qu'ils contiennent est dans une veine blanchâtre. C'est de ce réservoir que l'on extrait ce suc précieux, dont le léger éclat est de la couleur d'une rose qui s'obscurcit. Le reste du corps en est privé. On met tous ses soins à les prendre vivants, parce qu'ils perdent ce suc avec la vie. Ce n'est qu'après les avoir détachés de la coquille, qu'on dépouille les *pourpres* de cette liqueur. On écrase les petits encore vivants, et avec leurs coquilles. » Vous pouvez vous figurer, d'après ces données, quelle effrayante consommation la mode devait faire chaque année de ce coquillage. Il est oublié maintenant que les produits des Indes ont donné à l'art de la teinture une autre direction.

ANNONCES.

On m'a plusieurs fois consulté sur le choix de bons livres pour l'étude de l'histoire. J'ai indiqué les *Tableaux mnémoniques de l'Histoire de France* et ceux de *l'Histoire d'Angleterre*, par Mme de Saint-Ouen. Je recommanderai aujourd'hui les ouvrages suivants, que ceux de mes lecteurs qui sont au collège doivent déjà connaître.

Précis de l'Histoire Ancienne, par MM. Poirson et Cayx, professeurs aux collèges royaux de Henri IV et de Charlemagne. — Deuxième édition; un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 cent.

Précis de l'Histoire de la République romaine et des Empereurs romains; par M. Durozoir, professeur suppléant à la Faculté des lettres, et M. Dumont, professeur au collège Saint-Louis. — Un vol. in-8°. Prix : 7 fr.

Précis de l'Histoire du moyen âge, depuis la décadence de l'Empire Romain, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs-ottomans; par M. Des Michels, professeur au collège de Bourbon. — Un vol. in-18°. Prix : 5 francs.

Précis de l'Histoire Moderne, par M. Michelet, maître de conférences à l'École préparatoire. — Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent.

Ces différents ouvrages se trouvent chez L. Colas, libraire, rue Dauphine n° 32.

(1) Un vol. in-8°, chez L. Colas, rue Dauphine n° 32. — Prix : 4 francs.

(2) Un vol. in-18, chez Jules Renouard, rue de Tournon, n° 6. Prix : 1 franc 50 cent. Prix de l'Atlas : 6 francs; chaque carte séparément, 1 franc; collée sur carton, 1 franc 25 cent.

(3) Un vol. in-18, chez les mêmes libraires; prix : 1 fr. 50 c.; Atlas de dix cartes, 10 francs.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 21 DÉCEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 34.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,
JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Un grand nombre de lettres, et de fort jolies lettres, et d'anciens correspondants qui reviennent, et de nouveaux qui arrivent, voilà de quoi rendre le bon Génie bien content; aussi l'est-il, mes amis, et sent-il le besoin de vous exprimer toute sa satisfaction, en même temps que sa sensibilité pour les choses aimables et touchantes que plusieurs d'entre vous lui expriment déja à l'approche de la nouvelle année. Cependant il faut abréger aujourd'hui mon préambule, car je crains de manquer de place pour rendre compte de toute cette correspondance que je viens d'examiner. Procédons-y donc de suite.

CONCOURS SUPÉRIEUR.

Voici une nouvelle lutte établie entre mes correspondants qui ont atteint leur seizième année ou obtenu deux prix dans la grande division. Tous ceux et celles qui ont répondu dès la première fois à mon appel, me donnent lieu de me féliciter de l'avoir fait; il n'est pas une de leurs lettres qui ne fût lue en entier avec plaisir. Je n'en imprimerai pourtant qu'une seule, et je me bornerai à en mentionner cinq autres, parce qu'ici je veux être très exigeant. Celle qui m'a paru supérieure à toutes les autres est de Mademoiselle *Stéphanie de V.....;* la voici :

« Mon bon Génie, l'esprit de contradiction est le besoin qu'on éprouve d'émettre un avis contraire à celui des autres, une sorte d'opposition à leurs opinions et à leurs discours. Deux autres défauts donnent naissance à celui-ci; l'orgueil, et l'entêtement : l'orgueil, parce que votre amour-propre est blessé de ce que quelqu'un pense autrement que vous, et condamne conséquemment votre manière de voir ou de juger; l'entêtement, puisqu'il vous engage souvent à persévérer avec obstination dans votre contradiction, trouvant trop dûr et trop pénible de céder et d'avouer ainsi tacitement que vous avez eu tort. En général, les personnes qui manquent de justesse d'esprit, sont les plus portées à contredire; mais il peut arriver aussi, que celles qui ont une trop grande rectitude dans le jugement, étant, par cela même, plus blessées d'en voir manquer les autres, les contredisent facilement.

« Les personnes qui ont le malheur d'être atteintes de l'esprit de contradiction, forment difficilement une liaison durable, et se font rarement aimer : on n'en sera point étonné, si l'on réfléchit que tous les hom-

mes tenant par instinct et par habitude à leurs opinions, l'esprit de contradiction doit nécessairement les blesser, puisqu'il les heurte ouvertement. Tâchons donc d'éviter un défaut qui peut altérer l'affection de ceux avec qui nous vivons, et travaillons au contraire, à acquérir une grande flexibilité de caractère, plus particulièrement utile encore aux jeunes personnes destinées par la nature à plier toute leur vie.

«Bien que l'esprit de contradiction soit un défaut que l'on doive soigneusement éviter, il ne faut pourtant pas tomber dans l'excès contraire, et avoir pour l'avis des autres une constante adhésion, qui finirait par dégénérer en bassesse et en lâcheté; mais on doit toujours soutenir son opinion avec douceur et mesure, et jamais dans l'intention de contrarier. Ce défaut blesse encore plus chez les enfants, et sur-tout s'ils s'en rendent coupables envers leurs parents, puisqu'ils sont obligés de les vénérer, et de se soumettre en tout à leurs opinions; ou du moins, s'ils ne pensent point comme eux, de se retrancher dans un silence respectueux, que commandent les égards et la déférence.

« C'est dans la religion que nous devons puiser l'unique remède que l'on puisse apporter à l'esprit de contradiction, puisqu'elle seule nous inspire la véritable humilité et nous guérit de l'orgueil, source ordinaire du desir de contredire: cherchons donc constamment à acquérir cette vertu, et corrigeons-nous d'un défaut dont les conséquences sont si fâcheuses, et qui nuit tant au bonheur intérieur.

« Les inconvénients qui en résultent sont, ainsi que je l'ai déja dit, de refroidir pour nous le cœur de nos amis, en les choquant par une opposition perpétuelle; de troubler la paix des familles et la douceur des relations intimes; de nous exposer à manquer à nos devoirs envers nos parents et nos supérieurs; enfin, c'est un signe certain que nous n'avons ni la modestie, ni l'humilité, vertus si aimables, qu'elles nous attirent toujours l'amour et l'estime des hommes.

« Stéphanie de V........, âgée de 13 ans;
au château de Villequier. »

Je crois devoir classer dans l'ordre suivant les cinq autres meilleures lettres, après celle qu'on vient de lire: ce sont celles de M. Eugène Delisle, âgé de 15 ans et demi, à Périgueux; Mademoiselle Clémence de F....., âgée de 17 ans, à Villebadin; Mademoiselle Aline L......, âgée de 16 ans, à Baugé; Mademoiselle L.... du V....., âgée de 15 ans et demi; Mademoiselle Virginie B....., âgée de 15 ans, à Metz.

GRANDE DIVISION.

On a si bien fait cette fois, dans la grande division du concours ordinaire, que je ne puis me dispenser de donner au moins trois lettres. J'assigne toutefois le premier rang à celle de Mademoiselle *Sophie Ch....*, qui m'a donné la définition la plus juste, la plus précise et la plus complète de l'esprit de contradiction, et qui y a joint des développements succincts où l'on trouve tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut; ce qui est à mes yeux un grand mérite. Les deux lettres qui viennent immédiatement après la sienne, sont celles de Mesdemoiselles *Léonie Q.....* et *Sophie G....* Voici ces trois lettres:

« Mon bon Génie, l'esprit de contradiction est un malheureux défaut qui nous porte toujours à nous prononcer contre les opinions émises par autrui, avant d'avoir réfléchi si elles sont justes ou fausses, et même si, au fond, elles ne sont pas conformes aux nôtres.

« L'esprit de contradiction nous aliène le cœur des personnes avec lesquelles nous vivons; il tend donc à nous séquestrer de toute société, et nous expose à subir des mortifications de la part de ceux qui ne peuvent éviter le désagrément de se rencontrer avec nous.

« Il a des inconvénients graves pour nous-mêmes, parce que l'habitude de nous opposer à tout ce qui se dit, sans distinction du faux et du vrai, nous place souvent dans la nécessité de chercher des objections contre les choses les plus raisonnables; ce qui nous fausse le jugement, et nous met dans le cas de soutenir, par amour-propre, un avis auquel nous aurions été contraires, si nous n'eussions obéi qu'au sens commun.

« Tâchons donc d'éviter, autant que possible, ce défaut qui est enfant de la vanité; car je crois que ce n'est qu'à force de vouloir paraître avoir de meilleurs avis et un meilleur jugement que les autres, que l'on acquiert l'esprit de contradiction.

« Sophie Ch...., à Paris. »

« Mon bon Génie, L'esprit de contradiction est une opposition perpétuelle à la volonté ou à l'avis des autres, c'est moins un caractère qu'une habitude acquise, et l'effet de l'indocilité dans l'enfance; c'est par conséquent le signe d'une mauvaise éducation.

« Ce travers ne peut pas se confondre avec l'attachement à son opinion: celui qui en est atteint n'a pas d'opinion, à proprement parler; celle qu'il combat aujourd'hui, il la soutiendra demain, s'il trouve par là une nouvelle occasion de contester; rien ne dénote mieux un esprit superficiel et un jugement faux.

« L'esprit de contradiction est le fléau de la conversation; il en bannit la liberté, qui en fait le principal charme; il la transforme en une lutte, que les gens sensés dédaignent de soutenir, et qui n'a souvent pour

objet que des choses frivoles; car les esprits contrariants sont pointilleux et vous attaquent sur des mots.

« Ce défaut peu faire commettre beaucoup de fautes dans la conduite, et il empêche toujours d'être aimable, quelques qualités que l'on puisse avoir d'ailleurs: si l'on a peu d'esprit, il fait ressortir la sottise, et couvre de ridicule; si au contraire on en a beaucoup, il exerce dans la société un empire d'autant plus tyrannique qu'on y jouit de plus de considération. Il peut faire soutenir des opinions dangereuses et les faire adopter aux autres, quoiqu'on ne les adopte pas soi-même; une foule d'erreurs ne sont peut-être nées dans le monde que de cette disposition.

« Il faut prendre garde cependant de tomber dans un autre extrême, cette paresse d'esprit qui accorde tout pour s'épargner la peine de rien approfondir; au reste, l'esprit de contradiction n'approfondit pas d'avantage: ce sera donc l'habitude de la réflexion qui nous fera éviter ces deux écueils.

« Léonie Q........, âgé de 14 ans et demi,
à Dieppe. »

« Mon bon Génie, l'esprit de contradiction est, je crois, l'esprit des sots; car ne faut-il pas avoir le cerveau bien vide, pour n'y savoir trouver que le contraire de ce que pensent et disent les autres, et pour s'étudier à être toujours d'un avis opposé à celui de tout le monde?

« Outre que ce défaut annonce toujours un manque de jugement et d'esprit, il laisse supposer aussi un caractère désagréable, sans amabilité, sans douceur; ne trouvant de plaisir que dans les discussions, ou même les querelles qu'entraine presque toujours l'esprit de contradiction, s'il ne s'exerce point sur des humeurs aussi patientes qu'il est taquin et maussade.

« Les moindres inconvénients de cette détestable habitude, sont de paraître grossier et impoli, lorsque l'on reconnaît que l'opposition est affectée, habituelle, et que la différence d'opinion existe moins dans l'esprit de celui qui l'énonce, que dans ses discours qui ont pour motif moins la conviction que l'envie de contredire.

« Le résultat habituel de l'esprit de contradiction est aussi de fatiguer, d'ennuyer et d'éloigner ceux qui auraient pu nous aimer; d'altérer l'affection de ceux qui nous aiment, et d'affliger nos parents.

« Sophie G..., âgée de 13 ans et demi,
à Paris. »

Je dois faire part à mes jeunes amis et amies d'une observation que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire dans leurs différentes compositions; c'est que souvent ils confondent un peu trop l'orgueil avec la vanité. Il faut bien faire attention à la différence qu'il y a entre ces deux sentiments: l'orgueil ne s'exerce pas sur les petites choses; c'est un sentiment d'un ordre toujours élevé, et qui, lors même qu'il peut être le plus condamnable, n'appartient cependant qu'aux ames d'une certaine trempe; tandis que la vanité est en général le propre des esprits petits et médiocres.

Il paraît, au reste, que la question que j'ai proposée a fort bien inspiré mes jeunes correspondantes, et qu'elle les a placées sur un terrain connu, car je compte encore au moins six lettres que je pourrais imprimer en entier: ce sont celles de Mesdemoiselles Hortense de la B....., à Rouen; Célinie de B....., à Caen; Cécile de V....., à Paris; Victorine G....., à Paris; Aimée L....., à Vincennes; et de M. Charles Boysset, à Châlons-sur-Saône.

Je ne puis refuser une mention honorable à aucun des noms qui suivent:

Mlle *Amélie W*..., à Corbeil; Mlle *Ernestine de St.-V.*, à la maison royale de Saint-Denis; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; Mlle *Anna R*...., élève de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mlle *Louise G*....., idem; M. *H. Marini*, à Marseille; Mlle *Charlotte G*...., élève de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mlle *Pauline K*...., idem; M. *Adolphe de la Barre*, à Rouen; Mlle *Ernestine du V*....., au Breil; M. *Justin Cénac*; à Mirande; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche; Mlles *A. D*.... et *Jenny M*......, élèves de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mlles *Victorine M.*, *A. A.*, et *Cœline B*...., élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy.

PETITE DIVISION.

La meilleure lettre, dans la petite division, est celle d'une jeune personne qui m'écrit pour la première fois. Je ne m'étonne pas qu'elle débute si bien; elle a sous les yeux un si bon exemple! C'est Mademoiselle *Maria D*....., de Périgueux. Je regrette de supprimer de sa lettre toutes les choses aimables et affectueuses qui me sont personnelles; mais je garde cela pour moi, et je ne donne ici que la réponse à ma question. La voici:

« Mon bon Génie, la tricherie dans les jeux me semble être une tromperie; comme qui dirait un mensonge en action. Et comme un mensonge est toujours (si petit qu'il soit) une fort vilaine chose, la tricherie doit être un mal. Ses résultats ne peuvent être bons, car celui qui ne va pas franchement et bonnement, passe bientôt pour un mauvais joueur. Les autres se défient de lui, ne l'aiment pas, le délaissent; il les contrarie, les dérange, leur donne de l'humeur, finit par en prendre, et adieu jeux et plaisirs; le trouble-fête a tout chassé: l'heure de la récréation se passe, et il en est pour la honte d'avoir voulu tromper, s'il est découvert; et si par impossible il ne l'était pas,

pour les regrets d'avoir fait une vilaine action et par conséquent d'être mécontent de lui.

« Vous voyez bien, mon bon Génie, que votre petite Maria ne sera jamais *tricheuse*, car elle sent que c'est mal. Mais si la plus petite envie d'user de ce moyen lui prenait jamais, elle se rappellerait votre question et cesserait tout de suite, car elle se souviendrait des réflexions que vous l'avez portée à faire sur ce sujet.

« Maria D......, 10 ans et demi, à Périgueux. »

Voici une autre lettre que je donne en entier, quoique la définition ne soit pas aussi exacte que dans la précédente.

« Mon bon Génie, tricher, c'est voler par des voies basses et petites; et, en même temps, prendre des choses de peu de conséquence. Tricher, c'est regarder dans le cornet pour savoir si les dés vous feront gagner.

« On est souvent dupe de sa propre tricherie; voilà une histoire que j'ai lue, qui le prouve: deux paysans allaient tirer au sort, afin de savoir celui qui partirait pour l'armée; le juge avait été gagné par l'un; alors il mit deux billets noirs dans l'urne, et dit que celui qui aurait le billet noir partirait. Ensuite il ordonna au paysan qu'il ne voulait pas favoriser, de tirer. Le paysan, se doutant de la tromperie, avala le billet qu'il avait tiré, et dit : Si j'ai tiré le billet blanc, le noir doit rester dans l'urne; si non, le billet blanc doit y être; s'il y est, je consens à partir. Le juge fut obligé d'abandonner son protégé.

« Ceci est un exemple de tromperie plutôt que de tricherie, car je crois que cette dernière ne peut s'appliquer qu'à des choses de peu de conséquence. Les résultats de ce défaut sont de se faire détester par tous ses camarades.

« Un enfant qui triche, peut devenir un voleur; car celui qui trompe dans de petites choses, peut fort bien tromper dans de grandes.

« Berthe B., 10 ans, à Châlons-sur-Saône. »

Des mentions honorables sont dues à Mlle *Louise d'H.....*, à Nancy; M. *Anatole de Th.....*, à Autun; Mlle *Alexandrine de la B....*, à Rouen; Mlles *Aline S...*, et *Aimée B.....*, élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mlle *Élise le P....*, à Rouen; Mlles *Adrienne B....*, et *Élisa Ch....*, élèves de Mademoiselle Roy, à Besançon; Mlle *Athénaïs M.....*, à Marseille; Mlle *Mélanie M.....*, à Marseille.

MOT DE LA DERNIÈRE ÉNIGME.

Le mot de la dernière énigme est Fiacre.

Il a été deviné par plusieurs de mes correspondants, mais les explications qu'on m'en a données, et qu'au reste je n'avais pas demandées, ne sont pas assez intéressantes pour être reproduites ici. Je mentionnerai pourtant celle de Mademoiselle *Julia B.....* qui en a tiré tout le parti possible, mais que j'inviterai à répondre de préférence, une autre fois, à mes questions.

REPROCHES AU BON GÉNIE.

Il me reste à tenir compte d'une partie de correspondance beaucoup moins agréable que celle dont je viens de m'occuper.

J'ai reçu une lettre signée : *Un père de famille*, dans laquelle on me donne des avis, avec plus d'amertume que de bienveillance. Quoique l'article qui en a été le sujet, soit du petit nombre de ceux dont je ne suis pas l'auteur, dans mon Journal, je n'ai ni le droit, ni le desir d'en décliner la responsabilité; et je suis, envers mes lecteurs, le garant de tout ce qui paraît dans cette feuille. Que je ne sache pas *y jeter assez de variété*, que *mon génie ne fasse pas souvent des frais d'imagination*, ce sont là des reproches auxquels je n'ai rien à répondre, sinon que je fais ce que je puis, que j'y mets en conscience tout ce dont je suis capable, et que, si mon Journal n'est pas meilleur, c'est que je n'ai malheureusement pas assez d'esprit et de talent pour le mieux faire. Mais qu'on m'accuse d'y admettre des choses inconvenantes et grossières, c'est, je crois, ce que je n'ai point mérité, et il faut, ou qu'on ait mal lu, ou qu'on n'ait pas *tout lu*, ou qu'on n'ait pas senti le motif et aperçu le but, ou enfin que l'on soit d'une susceptibilité bien excessive. Quelle que puisse être la personne qui m'écrit, je pense n'être moi-même pas plus étranger qu'elle au ton de la bonne compagnie, ni plus dépourvu de délicatesse et de sentiment des convenances. C'est pour cela que je n'étendrai pas davantage cette petite apologie. Je regrette que la lettre qui y a donné lieu n'ait pas été signée, parce que j'aurais pu, dans une réponse particulière, exposer plus longuement de bonnes raisons qui seraient ici déplacées, et dont je ne veux pas fatiguer tous mes lecteurs. Il faut pourtant que j'ajoute en terminant la profession que voici :

Je suis on ne peut plus disposé à recevoir avec reconnaissance tous les avis bienveillants qu'on aura l'obligeance de me donner, et à en profiter le mieux possible; mais je ne tiendrai jamais compte de reproches amers que j'ai la conscience de n'avoir pas mérités. Dans ce dernier cas, au lieu de me menacer de renvoyer un abonnement, on est parfaitement libre de le faire. Le *bon Génie*, n'ayant jamais été de ma part une spéculation vulgaire, mais une affaire de goût, de sentiment et de zèle, je ne puis tenir qu'à ceux de mes lecteurs à qui j'ai le bonheur d'être agréable, qui veulent bien me payer de mes efforts et de mes soins consciencieux par leur confiance et leur estime, et qui, par un peu d'affection, me dédommagent amplement de quelques dégoûts inséparables d'une entreprise où l'on est exposé à toute espèce de jugements. Laurent de Jussieu.

Imprimerie de Jules Didot aîné, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 28 DÉCEM. 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 35.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GENIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LA CROÛTE DU GLOBE TERRESTRE.

Un de mes jeunes lecteurs, qui m'a pris sans doute pour un de ces génies nommés *Gnomes*, dont la fable avait peuplé l'intérieur de la terre, s'est avisé de me questionner sur la nature des substances qui existent dans le centre de notre globe et qui en forment le noyau. Malheureusement pour lui et pour moi, je ne suis pas plus le génie de la terre, que celui de l'air ou de l'eau, et toute ma puissance se borne à pénétrer un peu les sentiments de quelques jeunes ames, et à leur donner parfois des avis salutaires. Au reste, comme ce pouvoir n'excite la jalousie de personne et ne peut que me faire des amis, je m'en contente parfaitement, et n'ai pas la moindre envie de me promener dans d'autres mondes, ni de voyager sous la terre.

Comment faire cependant, pour excuser, auprès de mon jeune ami, l'ignorance où je suis des choses qu'il me demande? Je n'ai qu'une seule réponse à faire, c'est que personne n'en sait à cet égard plus que moi. Et comment saurait-on ce qu'il y a au centre du globe? Voyons quelle épaisseur de la croûte de la terre on a pu observer, tant en pénétrant dans ses profondeurs, qu'en s'élevant sur les montagnes.

C'est en Hongrie, en Bohême et dans le Tyrol, qu'existent les puits de mines les plus profonds; il y en a qui vont jusqu'à mille mètres au-dessous de la surface du sol; mais comme le pays est très élevé, il ne paraît pas qu'ils descendent beaucoup au-dessous du niveau de la mer, et il n'est même pas certain qu'ils l'atteignent. A Whiteheaven, dans le Cumberland, on a des travaux qui s'avancent à mille mètres sous la mer, et qui sont à plus de deux cents mètres au-dessous de son lit. Aux mines d'Anzin, près de Valenciennes, on descend jusqu'à 350 mètres, et comme le pays est très peu élevé, on se trouve alors à 300 mètres environ au-dessous de la surface de l'Océan. Cette dernière position est peut-être la plus grande profondeur absolue que les hommes aient atteintes. Cependant on prétend que, dans les travaux des mines de Namur, on est arrivé à 100 mètres plus bas; le fait n'est pas bien prouvé, mais adoptons-le, et admettons qu'on soit parvenu à 400 mètres au-dessous du niveau de la mer.

D'un autre côté, quelles sont les hauteurs que nous avons atteintes, au-dessus du même niveau? Le naturaliste Saussure, sur la cîme du Mont-Blanc, la plus haute montagne de l'Europe, était à 4775 mètres d'élévation. Le célèbre Humboldt est monté sur le Chimboraco, dans le Pérou, jusqu'à 5900 mètres, et personne jusqu'ici n'a été plus haut; le sommet de ce mont, le point le plus élevé du nouveau continent,

était encore à 600 mètres au-dessus de lui. Il existe bien en Asie, dans la chaîne qui sépare l'Inde de la Tartarie, des monts qui s'élèvent au-delà de 8000 mètres; mais on n'en a jamais atteint les sommités.

Ainsi, la plus grande élévation ou l'on soit parvenu, au-dessus du niveau de la mer, est de 5900 mètres; la plus grande profondeur où l'on soit descendu, au-dessous du même niveau, est de 400 mètres; cela fait donc en tout une épaisseur de 6,300 mètres, qu'on a parcourue, de la croûte de notre globe. Eh bien, cette épaisseur n'est pas tout-à-fait la millième partie du rayon de la terre, qui est de 6,366,700 mètres.

Ne pensez-vous pas, mes amis, qu'il faudrait être bien présomptueux pour prétendre, avec de si faibles données, parvenir à connaître la composition et la structure de l'intérieur du globe? Hélas! notre vue et notre force sont bornées; ce qui est sous nos pieds nous échappe, comme ce qui est au-dessus de nos têtes.

LES DÉBUTS TROMPEURS.

FRAGMENT D'UN CONTE INÉDIT.

(La première partie de ce conte, que je ne puis donner en entier à cause de son étendue, contient l'histoire de M. de Saint-Ibald qui, après avoir obtenu des succès de tout genre au collège, et avoir conçu mille espérances de gloire et de fortune, n'a pu rien obtenir dans le monde, a échoué dans tous ses projets, et a pris enfin le parti de renoncer aux chimères de l'ambition, pour venir vivre dans la retraite à Fontainebleau, et chercher le bonheur au sein de la sagesse, de l'étude et de l'obscurité).

Saint-Ibald aimait la solitude. Peut-être devait-il ce goût aux désappointements qu'il avait rencontrés dans ses projets d'ambition et ses rêves de gloire. Lassé d'un monde qui lui refusa tout, il cherchait les lieux déserts et les sites sauvages, où la nature non mutilée, prodigue par ses richesses des sensations variées et nombreuses, et de si douces rêveries, à l'homme sensible et désabusé qui lui revient.

Un jour donc que cédant à son goût pour les scènes agrestes, il s'était enfoncé dans la forêt de Fontainebleau, il aperçut au milieu d'une vaste clairière, une troupe d'écoliers qui jouaient à la balle, aux barres, à la corde, courant, sautant, et riant de tout leur cœur. J'étais fort à tous ces jeux-là dans mon temps, se dit Saint-Ibald; j'étais le premier en tout et par-tout, j'avais la palme en récréation comme en classe! Et la vanité commençait à sourire, quand la réflexion ajouta : Oui, mais j'étais vain, présomptueux, je plaçais mon bonheur dans des chimères. Ces beaux aspects, ces gazons frappés de soleil, ces arbres majestueux, leurs cimes pittoresques, leur grandes ombres, le murmure conteur de ces épais feuillages, toute cette féerie de la nature m'auraient trouvé froid, insensible; et cependant j'expliquais Virgile, je le traduisais en style emphatique, et je croyais l'entendre!... Saint-Ibald sourit de nouveau, mais la vanité cette fois n'entrait pour rien dans son sourire.

Après avoir savouré en poëte la belle décoration que présentait à l'œil ce cirque majestueux de chênes séculaires, et par la sympathie, dérobé sa part de plaisir à l'aimable joie des petits acteurs, Saint-Ibald, heureux encore d'un si doux spectacle, rentrait dans la futaie pour regagner la ville, lorsqu'au pied d'un gros hêtre il rencontra un petit écolier assis tristement sur un fragment de grès. L'enfant ne pouvait le voir, il avait la tête baissée et roulait d'une main dans l'autre un caillou, que ses yeux fixés en terre ne regardaient pas. Saint-Ibald contempla quelques minutes, en silence et pensif, ce contraste affligeant de l'enfance et de la mélancolie. La scène eût tenté les pinceaux d'un peintre. Le lieu semblait choisi pour de tristes pensées : les arbres rapprochés et croisant leur feuillage, projetaient, sur un sol sans herbe, une teinte sombre et peu reflétée; des bouleaux aux troncs blancs, tout marquetés de noires échancrures, se frayaient avec peine un chemin capricieux, entre des roches bleuâtres, marbrés de lichens d'un vert glauque et d'un brun de suie.

Saint-Ibald agite les feuilles d'une branche à sa portée; l'enfant lève la tête, tresaille légèrement, regarde Saint-Ibald, rougit et retombe dans sa rêverie.

L'aspect de la tristesse ne frappe jamais nos yeux sans faire naître chez nous un rapide sentiment de bienveillance, mêlé d'un vague espoir de consolation. Saint-Ibald s'avança près de l'enfant, ramassa le caillou qu'il avait laissé tomber, et le lui présentant avec un sourire d'amitié : « Mon petit ami, lui dit-il, je ne veux pas troubler l'établissement de votre rêverie; remettons les choses comme elles étaient. — Ah! dit en rougissant l'écolier, merci, Monsieur, vous êtes bien bon, je n'y tenais pas. — Si vous me croyez bon, poursuivit Saint-Ibald, voulez-vous que nous causions ensemble? Je suis sûr que vous avez du chagrin, je m'y connais; j'en ai eu aussi : contez-moi vos peines, nous trouverons peut-être ensemble le moyen de les adoucir. — Ah! oui, j'en ai, des peines, Monsieur, et de grandes! » Et comme il avait besoin de pleurer, il pleura; puis essuya ses larmes, puis devint confiant; après cette première et involontaire confidence, il soulagea son cœur en ces termes : « Monsieur, il faut vous dire que j'ai du guignon en tout. Tel que vous me voyez, je suis *un piocheur* dans ma classe; je travaille souvent dans les récréations. Eh bien, j'ai pas de mémoire : je fais des contre-sens dans mes versions,

des solécismes dans mes thèmes, et je n'ai jamais de bonnes places; et par malheur, c'est juste encore, car les autres font tous mieux que moi, et si je ne suis pas tout-à-fait le dernier, c'est parce que j'ai toujours fini mes compositions et que peut-être aussi les professeurs me ménagent. C'est pas gai ça, Monsieur! Moi qui ai du cœur... et une mere, à qui je voudrais faire plaisir, quand ça ne serait que d'un pauvre petit accessit à la fin de l'année! Ah!... Eh bien c'est pas tout! — Pauvre enfant! — Non, Monsieur, c'est pas tout; le reste n'est pas pis, ça ne serait rien même, sans ce que je vous ai dit; mais ça et puis ça, c'est trop, voyez-vous, et ça me surmonte. Ah! .. Mais je ne vous ai pas dit mon second chagrin, le voici : Je suis faible, je suis maladroit, mes camarades me gagnent à tous les jeux : on me choisit toujours le dernier aux barres; et quand au collège on me dit : Camuzat, *défi de la place!* ce n'est pas la peine que je joue, je suis sûr d'être renvoyé; Camuzat, *défi de la balle!* c'est comme si je l'avais déja donnée. Aussi je n'en fais plus de balles; je ne joue plus; je fais les commissions, je garde les habits, ou bien je me retire dans un coin, tout seul, pour m'attrister à mon aise, comme vous m'avez trouvé, Monsieur. Ah! c'est pas gai! Encore si j'étais seulement le cinq ou sixième en quelque chose! je me moquerais bien de jouer! Mais faire tout mal! Ah! c'est pas gai!... Et ma pauvre mère! — Votre mère vous aime donc bien! — Ah! oui, ça, oui! Et faire tout mal! Ah! — Eh! mais, vous aimez aussi votre mère! — Ah! Monsieur, cent fois plus que je ne puis dire. — Il me semble que voilà déja quelque chose que vous faites bien. — Il est sûr que là-dessus je ne crains personne! — Et vos camarades vous aiment-ils! — Oui, Monsieur, assez; ils disent que je suis bon enfant; il est vrai que je leur copie des vers, quand ils ont de gros pensum. Aussi quoi que je sois un des plus faibles, faudrait pas me toucher! les forts me défendraient! — J'entends, mon cher Camuzat, j'entends, vous savez vous faire aimer : encore un talent qui vaut son prix! — Ah! Monsieur, je ne sais pas si c'est ma faute. — Oui, oui, mon cher ami, c'est un talent naturel en vous, et je l'éprouve pour mon compte... Où demeure votre mère? — A Longjumeau, Monsieur; madame Camuzat, en face de l'église. — Bon! Adieu, mon cher Camuzat, vous avez un ami de plus. Je vais écrire à votre mère une lettre qui, j'en suis sûr, lui fera autant de plaisir qu'un accessit.»

Saint-Ibald, en effet, offrit ses services à la mère du petit écolier, pour surveiller l'éducation de ce fils, dont il lui vanta le bon cœur et la modestie. Cette dame, après avoir pris des renseignements à Fontainebleau, accepta ces offres avec reconnaissance. Saint-Ibald prit l'enfant en affection; il le fit sortir les jours de congé; il étudia son intelligence, et découvrant en lui des dispositions particulières aux études qui demandent l'emploi de la patience et de la raison tout ensemble, il lui donna le goût des mathématiques. Ses bonnes qualités, sa droiture et l'esprit de justice ne l'abandonnèrent point dans le cours de ses nouvelles études; enfin ce pauvre petit Camuzat devint successivement professeur de mathématiques et ingénieur des ponts et chaussées.

Quant à Saint-Ibald, malgré ses brillantes études, il resta toute sa vie bourgeois de Fontainebleau. Mais, dans cette existence paisible, il trouva deux bonheurs : le sien, comme homme d'esprit et comme homme de bien, et celui de son cher Camuzat, qui se dit son élève et l'aime comme un fils.

A. D.

LA BOULE D'OR ET LA GÉODE (1).

CONTE.

Un sage voyageur avait à ses enfants
Promis qu'en rentrant à la ville
Il leur porterait deux présents;
Mais il voulut y joindre une leçon utile.
Après les doux épanchements,
Les pleurs et les embrassements
Qui signalent d'abord le retour d'un bon père,
Fidèle à ses engagements
Le voyageur offrit, avec quelque mystère,
Deux boules d'aspects différents :
L'une, polie, éblouissante,
Paraissait toute d'or, de pourpre et d'incarnat;
L'autre, infiniment moins brillante,
N'était qu'un caillou rond, tout simple et sans éclat.
« Voilà mes présents, dit le père :
« Comme l'aîné, mon fils, c'est à toi de choisir.
« — Ah! le choix est facile à faire;
« Je prends la boule d'or, s'écria Casimir.
« — Et pourquoi la prends-tu? — Mais, parcequ'elle brille.
« Qu'elle parle à mes yeux, et l'autre ne dit rien.
« — A la bonne heure! Et toi ma fille,
« Ce modeste présent te satisfait-il bien?
« — Mon père, répondit Camille,
« J'ignore sa valeur; mais il me vient de vous,
« C'est assez pour qu'il me soit doux. »
Chaque enfant alors prend sa boule,
La tourne, l'examine, et dans ses mains la roule.

---

(1) Tous mes lecteurs ne savent peut-être pas ce que c'est qu'une *géode*. Les minéralogistes appellent ainsi certaines pierres de forme sphérique ou alongée, comme un œuf, plus ou moins grosses, dont l'intérieur est creux, et présente une cavité tapissée tout à l'entour de cristaux de roche, d'améthyste, et autres, qui sont quelquefois très beaux.

Mais Casimir bientôt a vu que son trésor
N'est qu'un morceau de bois, une espèce de moule
Recouvert d'une couche d'or
Si mince et de si faible dose,
Qu'un choc, un souffle est suffisant
Pour effacer le vain brillant
Qui recouvre si peu de chose!
Il contemplait son choix avec quelque douleur,
Quand soudain des mains de sa sœur
L'autre boule est tombée, et la voilà fendue.....
Mais quel objet s'offre à leur vue!
C'était une géode, et dans les deux morceaux
L'hyale et l'améthyste enlacent leurs cristaux!
Du sein d'une modeste pierre
S'élance le triple reflet
De blanc, de rouge et violet!
Les enfants étonnés interrogent leur père;
Camille a ramassé les précieux fragments
Qu'elle partage avec son frère,
Et le père dit aux enfants:
« Mon fils, et toi sur-tout, ma fille,
« Défiez-vous toujours un peu de ce qui brille:
« Et lorsque vous rencontrerez
« Certains esprits trop admirés,
« Rappelez-vous le triste moule
« Recouvert de vernis dorés.
« Mais si vous voyez dans la foule
« De modestes regards que laissent ignorés
« Des bouches trop silencieuses,
« Songez à ces cailloux obscurs
« Qui cachent dans leur sein des éléments si purs:
« Cherchez les pierres précieuses. »

L. P. J.

QUESTION
PROPOSÉE PAR LE BON GÉNIE.

Je reviens aujourd'hui à une question que je fais de temps en temps, et qui me réussit toujours assez bien. La voici:

Qu'avez-vous vu, observé, entendu ou appris de plus intéressant, et qui vous ait le plus frappés, depuis trois mois?

Cette question convient à tous les âges, aussi l'adressé-je également aux petits et aux grands. J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 18 janvier inclusivement.

LITHOGRAPHIE.

Voici, mes amis, un dessin dont le sujet n'est que trop de saison, car c'est à cette époque de l'année que les incendies sont le plus fréquents. En regardant cette mère épouvantée qui emporte, qui entraîne ses enfants demi-nus, pensez que la plupart des désastres et des scènes de ce genre, sont le résultat d'une imprudence ou d'une étourderie.

ÉTRENNES.

Je ne sais comment j'ai toujours oublié jusqu'ici de recommander à mes jeunes amis un excellent ouvrage de Miss Edgeworth, intitulé: *Les Petits Industriels*; (4 vol.). C'est assurément un des plus jolis présents d'étrennes qui puissent être offerts.

Indépendamment de ce bon livre, et de ceux dont j'ai parlé dans mes précédentes feuilles, j'invite à ne pas oublier les ouvrages que j'indiquais l'année dernière à pareille époque, et dont je crois inutile de répéter ici les titres qu'on pourra rechercher dans la collection du *Bon Génie*.

Comme je présume que, dans le nombre de mes lecteurs et lectrices, il s'en trouve qui ont de jeunes protégés appartenant à des familles pauvres, et qui voudront leur faire quelques présents modestes mais utiles, je dois les avertir qu'ils trouveront, à la librairie de Louis Colas, rue Dauphine n° 32, un grand nombre de petits livres populaires propres à intéresser les lecteurs de la classe industrieuse, et à leur donner une multitude de notions convenables pour eux. C'est faire une bonne œuvre que de répandre ces petits écrits; ils ont obtenu des suffrages qui en garantissent la pureté et l'utilité.

Il a paru cette semaine, chez le même libraire, un nouvel ouvrage de Madame Alida de Savignac, intitulé: *Encouragements à la Jeunesse industrieuse*; (2 vol. in-18). Je me borne à donner aujourd'hui le titre de ce livre, sur lequel je reviendrai avec plus de détails, mais que je puis dès à présent recommander comme excellent.

Quant aux jouets, aux bagatelles, aux étrennes frivoles, ce n'est guère mon affaire de les indiquer. En fait de choses de ce genre, les goûts diffèrent beaucoup, et il serait très possible que le mien ne s'accordât pas avec celui de mes lecteurs, et sur-tout de mes jeunes lectrices. Je me borne à leur souhaiter ce qui pourra leur être le plus agréable; mais je renouvelle toutefois la recommandation d'être sobre de bonbons et de sucreries. Il y a déja beaucoup de maux de gorge et de maux d'estomac cet hiver. Le chocolat, le chocolat! c'est le plus innocent de tous les bonbons; et encore faut-il ne pas trop s'y fier et en faire excès. Gare aux gourmands!

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er janvier 1827 pour un an, ou du 1er juillet de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de décembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 4 janvier prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 4 janvier 1828.

Ve année. N° 36.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

SOUHAITS DU BON GÉNIE.

Voici la cinquième fois, mes amis, que je vous adresse mes vœux de nouvelle année. Il faudrait avoir plus d'esprit et d'imagination que je n'en ai, pour trouver encore des expressions qui pussent les rendre d'une manière neuve et piquante. Mais à quoi bon chercher à faire de l'esprit dans une chose qui est toute de sentiment? Lorsque vous m'assurez vous-mêmes que vous avez un peu d'affection pour moi, et que vous desirez mon bonheur, cette assurance me charme d'autant plus qu'elle est donnée plus simplement et avec plus de naïveté. Pourquoi exigeriez-vous de moi de la recherche, lorsque c'est mon cœur qui répond au vôtre? Non, mes chers enfants, je garderai pour quelque autre circonstance des tournures plus ingénieuses, et aujourd'hui, au risque de me répéter, je vous dirai avec toute simplicité:

Salut, amitié, bénédiction, bon an, à vous tous, jeunes amis, aux aînés et aux nouveaux venus dans la jolie famille groupée sous l'aile du bon Génie!

Je vous souhaite contentement de vous-mêmes, pour le passé; bon espoir et bonne résolution, pour l'année qui commence.

Je vous souhaite la protection divine, sans laquelle hommes et enfants ne peuvent rien, et que vous obtiendrez par de bons sentiments et une bonne conduite.

Je vous souhaite la bénédiction de vos parents, qui est le gage de celle de Dieu, et que vous mériterez également par votre amour, votre respect et votre obéissance.

Je vous souhaite zèle et application au travail, afin que vous y trouviez du plaisir, et que vous en recueilliez de bons fruits.

Je vous souhaite ce sentiment de dignité de soi-même, qui ne ressemble ni à l'orgueil ni à la vanité, mais qui fait qu'on se respecte en toute circonstance, qui nous apprend à jouir avec modération de la prospérité, à supporter le chagrin et la douleur avec fermeté, à ne nous venger d'une offense que par un bienfait.

Je vous souhaite d'obtenir la bienveillance de tout ce qui vous approche, en étant vous-mêmes bons et bienveillants pour tout le monde.

Je vous souhaite la politesse, l'urbanité, la grace qui doivent ajouter du charme et de l'agrément à votre personne, à vos actions, à vos discours; qui doivent rendre plus doux aux autres le bien que vous pourrez leur faire, les soins que vous pourrez leur donner, et vous faire aimer davantage.

Je vous souhaite la réflexion qui fait agir avec

prudence, et prévient les regrets et le repentir.

Je vous souhaite la modestie qui embellira vos succès, vos talents, et vous préservera de la jalousie et de la critique des autres.

Je vous souhaite cette mémoire du cœur qui n'oublie rien de ce qu'on doit à autrui, qui se souvient du moindre bienfait, du moindre service, qui aime à avouer d'honorables obligations, et qui constitue le sentiment si beau, si doux, si noble de la reconnaissance.

Je vous souhaite tous les innocents plaisirs qui peuvent s'allier avec vos devoirs.

Je vous souhaite, enfin, d'avoir beaucoup d'amis qui vous aiment et s'intéressent à vous autant que fait le bon Génie, et qui forment pour vous des vœux aussi sincères et aussi ardents que les siens.

RÉFLEXIONS

SUR LES PRÉSENTS DU NOUVEL AN

J'ai parlé l'année dernière de l'origine des *étrennes*, mais celle que je leur ai attribuée n'est en quelque sorte qu'une origine matérielle, et je crois qu'il en est une autre qu'on peut chercher plus haut. En effet, si l'on examinait bien toutes choses, on reconnaîtrait peut-être qu'il est peu d'usages, de coutumes, parmi les hommes, qui ne puissent remonter à une source inconnue, à une inspiration intime, provenant de l'impression faite à notre insu sur notre âme, par les œuvres de Dieu dont nous sommes environnés.

Combien de choses se renouvellent périodiquement sous nos yeux, dans l'espace d'une année! Chacune des quatre saisons revient une fois l'an; une fois l'an, la verdure renaît; une fois l'an, les fleurs des plantes et des arbres s'épanouissent; une fois l'an, la terre nous prodigue des fruits de toute espèce. Cette terre, cette mère commune qui donne sans cesse à ses enfants, leur offre plus particulièrement à une époque de l'année un magnifique exemple de libéralité; mais pourtant, elle ne donne largement qu'à ceux qui ont bien mérité par leur travail et leur constance, et elle n'accorde aux autres que le strict nécessaire : elle semble nous apprendre ainsi qu'il est beau, qu'il est doux de donner; qu'il n'est juste d'être libéral qu'envers ceux qui s'en sont montrés dignes, et qu'il ne faut cependant pas refuser tout encouragement aux autres.

Quelle que soit la véritable origine des étrennes, j'aime à y voir une sorte d'image, d'imitation de cette largesse de la mère commune. Comme elle, vos pères et mères, qui vous donnent sans cesse, vous font des dons plus solennels au renouvellement de l'année; ils proportionnent ces dons à vos mérites, et lors même qu'ils n'ont pas lieu d'être fort satisfaits (ce qui, j'en suis convaincu, est chose très rare et peut-être inouïe parmi mes jeunes amis), ils ne laissent pas encore de vous offrir quelques légers présents d'encouragement, sauf à les assaisonner d'un petit sermon. Les parents et les amis s'en mêlent; tout le monde veut donner, parce que tout le monde desire participer le plus possible, au moins une fois l'an, à cette espèce de droit, de privilége paternel. Si quelquefois on s'en plaint, comme d'une obligation onéreuse, c'est seulement contre l'impossibilité d'être libéral au gré de ses desirs, que l'on murmure; car quel est l'homme qui pourrait ne pas trouver du plaisir à donner?

Quoi qu'il en soit, les présents du jour de l'an me paraissent ressembler parfaitement à une commémoration des largesses de la terre, et si j'eusse été un poëte mythologique, j'aurais voulu en faire la fête de Rhée.

LA CONVALESCENCE DE LAURE (1).

Laure de Flozelle, fille unique d'un père et d'une mère qui l'aimaient tendrement, venait d'avoir une longue et dangereuse maladie. Pauvres parents! que d'inquiétudes, de tourments, de veilles douloureuses! un être si cher en danger! Laure, leur enfant, l'intérêt de leur vie, leur jolie petite Laure, si gaie, si spirituelle, si avancée dans ses études, la voilà au lit, consumée par la fièvre! La voilà pâle; ses traits amaigris semblent avoir perdu leurs formes enfantines; son regard est plus lent, son sourire est plus timide; il y a de la reconnaissance et de l'étonnement dans l'expression douce de sa physionomie; vous diriez d'une petite fleur qui se relève après l'orage... Au fait, l'appétit revient, le médecin ne veut plus revenir, la mère dort : la convalescence est donc décidée!

Laure était une tête à imagination; fille unique, on l'avait un peu gâtée, elle aimait les succès, les bals, les concerts et autres réunions où l'on brille, où la toilette a son mérite et les applaudissements leur prestige. Mais ne voilà-t-il pas que le docteur a défendu, pendant la convalescence, et les toilettes qui enrhument, et les bals qui fatiguent, et les soirées musicales qui agissent sur les nerfs, et les assemblées nombreuses où l'on respire mal, et les travaux de tête qui causent des rechutes... « Et cependant, Papa, Mademoiselle Eulalie va m'avoir surpassée! Depuis trois mois que je manque le cours du professeur, que de choses apprises! Et mon piano! mes doigts! mes pau-

(1) Ce conte est extrait d'un volume nouveau que vient de publier M. *Abel Dufresne*, et qui est annoncé ci-après.

vres doigts! comme ils seront rouillés! Et le dessin! je devais commencer la peinture à l'huile!... Mon Dieu, mon Dieu! trois mois sans rien faire, sans rien apprendre!

M. de Flozelle : « Tu as beaucoup appris, ma chère Laure! — Et quoi, mon père? à vous aimer, à connaître vos soins, votre tendresse, votre bonté pour moi? Oh! je savais cela, la maladie n'avait rien à m'apprendre.

M. de Flozelle : « Elle t'a appris, hélas! à souffrir, ma pauvre Laure; toi qui étais si impatiente à la moindre douleur, et qui te fâchais tout de bon contre les petites contrariétés de la vie, tu as supporté ton mal avec résignation, tu ne t'es irritée ni contre les médicaments, ni contre la souffrance; tu nous charmais, ta mère et moi, par ta douceur, ta patience et ta docilité. Rassure-toi, ma Laure, tu as beaucoup appris pendant ta maladie, ne désapprends rien dans ta convalescence, et montre-toi docile aux conseils du médecin.

Laure : « C'est pourtant dommage de perdre des talents acquis. Voyez M[lle] Eulalie! Quels riches portefeuilles elle peut faire voir! Ouvre-t-on un piano, elle a toujours trois airs variés, pour le moins, sous les doigts; parle-t-on d'un fait historique, elle cite la date, indique le lieu... J'étais comme cela, moi, avant ma maladie.

M. de Flozelle, souriant : « Ne sois plus comme cela; les talents qui se montrent sont toujours trop vus; les talents qui charment tout le monde sont ceux-là qui se cachent, et que le hasard seul fait découvrir.... »

(Cette vérité est démontrée, par M. de Flozelle à sa fille, dans une petite histoire qu'il lui raconte et que l'espace ne me permet pas de reproduire ici, mais qu'on lira sûrement avec intérêt dans le livre où elle se trouve. Il reprend ensuite :)

« Habille-toi, ma Laure; nous allons sortir ensemble : le médecin l'a permis, il l'a même ordonné; viens, nous irons à la campagne; l'air pur et la belle saison te rendront des forces. »

Laure à peine au milieu des scènes de la nature, découvrit des jouissances nouvelles : les primevères, les violettes, les premières feuilles du printemps, qu'elle croyait avoir toujours aimées, lui faisaient éprouver une joie douce, mêlée d'attendrissement, qu'elle n'avait encore jamais sentie. Elle regardait tout avec une avidité naïve; elle cueillait un brin d'herbe, une fleur; elle serrait la main de son père, levait les yeux au ciel et soupirait; elle priait, enfin, sans y songer.

« Ma Laure, lui dit son père, avant d'être malade, tu n'avais appris tout ceci qu'un peu vaguement; conviens que c'est une belle science que de bien voir la nature. — Ah! s'écria Laure, ah! que je me sens heureuse! Qu'elle a de douces leçons dans le printemps et la campagne, pour une convalescente, le jour de sa première sortie!... Regarde, Papa, voici précisément la couleur de ma robe.

M. de Flozelle : « De la pervenche! ah! je veux t'en faire un bouquet. Ce petit jardin, séparé par un treillage du sentier où nous sommes, appartient à la mère Brigitte, bonne vieille femme, qui jadis montrait à lire aux enfants du village. Les yeux lui manquent aujourd'hui, et elle n'a plus d'école; elle a bien de la peine à vivre, en nourrissant des poules et vendant des œufs.

Laure : « Papa, achète-lui mon bouquet bien cher.

M. de Flozelle : « J'y songeais, ma fille.

Laure : « J'en étais sûre; mais je veux entrer dans l'acquisition : mets ma pièce neuve par-dessus le marché. »

M. de Flozelle visita la maisonnette de la mère Brigitte, et le bouquet de pervenche devint une excellente affaire pour la bonne femme. Il en fut pour Laure une bien meilleure, il la ravit, brilla la matinée, puis se fana; mais il laissa chez elle un goût pour les robes bleues et les fleurs de pervenche, qui dura toute sa vie.

« En voilà assez pour un jour, lui dit son père; demain nous visiterons les beaux magasins de Paris, les passages et les bazars; tu verras les tours de force, les merveilles de l'industrie, après les faciles, les simples beautés de la nature. J'aurais dû te garder le meilleur pour la fin, si j'eusse voulu suivre la loi de gradation, mais tu étais affamée d'air champêtre.

Laure : « Oh! j'aime bien les belles choses, les porcelaines, les modes, les cristaux, les bronzes et les beaux confiseurs, les beaux pâtissiers et les bijoutiers! J'aime tout; je veux tout voir; j'espère aussi des découvertes et des surprises dans les beaux magasins. »

Laure, cette nuit, rêva violettes et pervenches; ensuite elle vit des colliers, des bracelets, des meubles de laque, des porcelaines, des cristaux et jusqu'à des confitures sèches, en dormant.

Le lendemain son père lui tint parole : il lui fit voir les produits de l'industrie et du commerce.

Laure admirait avec un peu de confusion; elle se pressait de voir un objet pour courir à un autre, comme si elle avait peur d'oublier quelque chose plus digne de son attention.

« Que desires-tu, ma Laure, que préfères-tu, de toutes ces brillantes merveilles? lui demanda son père, dans un des plus riches magasins de curiosités.

« Papa, lui répondit-elle, je trouve tout beau, je n'oserais choisir. Il me semble qu'il doit y avoir bien du plaisir à posséder toutes ces jolies choses.

« Cela dépend de la manière de sentir, ma fille, lui

répondit en souriant M. de Flozelle; ce Monsieur que tu vois là, qui est le propriétaire de toutes ces choses, n'a pas de plus grand plaisir que de les voir sortir de chez lui. Les beautés de la nature ont ce caractère particulier qu'on ne s'en lasse jamais; les merveilles de l'art, au contraire, rassasient promptement le possesseur: sans le plaisir de montrer, le plaisir d'avoir passerait bien vite.... Cependant, il y a le plaisir de donner qui vaut son prix, ma chère Laure...., et je veux que tu portes ce collier et ces boucles d'oreilles bleus, en souvenir de ton bouquet d'hier. »

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Dans les tribulations de la vie enfantine, l'humeur, les bouderies, les lamentations et les pleurs sont les zéros dans les nombres : sans valeur par eux-mêmes, sans effet sur ce qui doit suivre, ils accroissent l'importance de ce qui les précède.

Vanter ce qu'on va dire, ce qu'on va faire, c'est éveiller la sévérité des juges, et provoquer la critique.

N'ajournons jamais la réconciliation : offensé, ne refusons point notre main; offenseur, offrons-la nous-même.

L'inimitié dans l'âme est comme l'épine dans la chair; tant qu'elle y reste, il y a souffrance.

Regardons-y de près, il manque certaine grace à tout talent sans modestie.

La conscience n'a point de flatteurs : les bonnes actions ne la réjouissent jamais qu'en lui disant la vérité.

ANNONCES.

Agenda moral des enfants, ou moyens d'embellir la vie; par M. Abel Dufresne. Un vol. in-18, papier vélin; prix, 2 francs 50 cent. Chez Johanneau, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 8 bis.

J'éprouverais quelque embarras pour donner à ce livre les éloges qu'il mérite, sans blesser la délicatesse et la modestie de M. Abel Dufresne, si je n'avais un moyen bien simple de le recommander à mes jeunes lecteurs. Il me suffit de leur dire qu'ils y retrouveront quelques uns des jolis contes que l'auteur a bien voulu me communiquer inédits, et qu'ils ont déja lus dans ce journal, signés des initiales A. D.

Les œufs de Pâques, conte pour les enfants; un vol. in-18; prix, broché, 50 cent.; cartonné, avec figures noires, 75 cent.; cartonné, figures coloriées, 1 franc 50 cent.; papier glacé, 1 franc 75 centimes.

La Colombe, conte pour les enfants, par l'auteur des *Œufs de Pâques;* un petit vol. in-18; prix, broché, 40 cent.; cartonné, figures noires, 70. cent; figures coloriées, 1 franc; papier glacé, 1 fr. 25 cent.

L'Enfant perdu, conte pour les enfants, par le même auteur; un petit vol. in-18. Prix, comme le précédent.

Le petit Mouton, conte pour les enfants, par le même auteur; un petit volume in-18. Prix, broché, 50 cent.; cartonné, figures noires, 75 cent.; figures coloriées, 1 fr.; papier glacé, 1 fr. 25 cent.

Le Serin, conte pour les enfants, par le même auteur. Un petit volume in-18. Prix, broché, 40 cent.; cartonné, figures noires, 60 cent.; figures coloriés 1 fr.; papier glacé, 1 fr. 25 cent.

Le Ver luisant, conte pour les enfants, par le même auteur; un petit volume in-18. Prix, broché, 25 cent.; cartonné, figures noires, 40 cent.; figures coloriées, 75 cent.; papier glacé, 1 fr.

Ces six contes, traduits de l'allemand, sont pleins de charme, de grace et d'intérêt, et je ne doute pas que mes jeunes amis ne me sachent gré de les leur avoir signalés, comme propres à leur offrir une lecture également utile et agréable. Ils ont été publiés par M. Levrault, libraire, rue de la Harpe, n° 81.

ÉNIGME.

Je suis une sœur du soleil,
Mon éclat au sien est semblable;
Mais, ce qui peut être incroyable.
Par un contraste sans pareil,
Je donne quelquefois ma forme
Au glaçon qui dans l'air se forme.
Ma figure plaît et séduit;
Soit qu'on l'admire dans la nuit,
Soit que la main de l'art l'imite,
Soit que, s'unissant au laurier,
Elle décore le mérite
Ou du poëte ou du guerrier.
Un seul cas existe peut-être
Où mon aspect devient un mal,
C'est lorsqu'un accident fatal,
Lorsqu'un choc soudain me fait naître
Au sein d'un précieux cristal.

(Ceux de mes jeunes correspondants qui devineront le mot de cette énigme, et qui voudront m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leur réponse aux questions proposées dans le précédent numéro.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 11 JANVIER 1829

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 37.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

L'ART DE RACONTER.

C'est un talent fort agréable que celui de bien raconter; il anime la conversation, il y jette de la variété, de l'intérêt, du charme, pourvu toutefois que ceux qui en sont doués ou qui l'ont acquis n'en fassent pas abus, et ne veuillent pas exercer un privilège tyrannique de raconter sans cesse et à tout propos. J'ai envie de donner aujourd'hui quelques petits avis à ceux de mes jeunes lecteurs de l'un et de l'autre sexe, qui se sentiraient des dispositions à la narration.

Je leur recommanderai d'abord de ne pas oublier que, pour qu'une chose plaise, il faut qu'elle vienne à propos. Tout ce qui paraît hors de saison étonne, ne charme point, et choque très souvent. Ainsi, la première attention à avoir, est de ne pas entreprendre la narration d'un fait, d'un événement, d'une anecdote qui n'ait aucun rapport avec l'objet dont on s'occupe actuellement. Il faut qu'un récit soit amené naturellement par les discours qui l'ont précédé, et que l'esprit des auditeurs soit ainsi préparé à l'entendre; autrement toute l'adresse et tout le sel que vous pourriez y mettre seraient en pure perte, et au lieu d'un aimable conteur, on ne verrait en vous qu'un indiscret, préoccupé de ses propres idées, qu'un interrupteur incommode qui veut à toute force jeter intempestivement ses histoires au travers de la conversation.

Seconde règle: il faut éviter les trop longs préambules, dans lesquels on s'embrouille très ordinairement: si votre récit est piquant, il n'en a pas besoin, et plaira d'autant plus qu'il arrivera plus vivement; s'il est terne et sans intérêt, toutes les précautions oratoires du monde ne le rendront ni plus brillant ni moins ennuyeux. Sur-tout gardez-vous bien de rire vous-même à l'avance, ou d'annoncer aux autres que vous allez les faire rire; c'est un moyen certain d'empêcher l'effet du conte le plus gai, et de glacer le cercle qui vous écoute. Évitez, avec le même soin, de prendre un air morne ou langoureux, si vous avez à raconter quelque chose de triste ou de touchant; cela ne servirait encore qu'à détruire l'impression que vous pouvez desirer de produire. Dans le premier cas, rien n'ajoute à la gaieté du récit, comme le sang-froid du narrateur; dans le second, rien n'augmente l'intérêt et l'attendrissement des auditeurs, comme le naturel et la simplicité de celui qui raconte.

Troisième règle: avant de vous aventurer dans un récit, il faut être bien sûr que vous en connaissez toutes les circonstances importantes, et que vous vous les rappelez parfaitement: car il est souverainement désagréable et ridicule de rester court au milieu de



sa narration, d'être obligé de chercher, de se gratter le front, de balbutier, de recourir à mille excuses, et d'avouer enfin qu'on n'est pas au fait de ce dont on a voulu parler. J'ai vu souvent des jeunes gens et des jeunes personnes à qui pareille chose est arrivée, et qui avaient l'air d'en être bien confus.

Quatrième règle: prenez bien garde au choix des faits ou anecdotes que vous raconterez. Il y a, à cet égard, plusieurs considérations importantes: 1°, ce que vous allez dire n'est-il pas trop connu, et en occupant les autres de ce qu'ils savent déja, ne passerez-vous pas pour être un peu niais et fort ennuyeux? 2°, n'y a-t-il, dans la société, personne que votre récit puisse blesser ou affliger? Ne rappellera-t-il point à quelqu'un de pénibles souvenirs? N'attirera-t-il point l'attention, d'une manière désagréable, sur la personne, sur les infirmités, ou sur la vie passée, ou sur les défauts connus d'un de vos auditeurs? Ne choquera-t-il point les opinions ou les sentiments de quelqu'un à qui vous deviez du respect, de la déférence, ou au moins des égards de politesse? Votre délicatesse vous en dira sur ce point, plus que je ne puis moi-même. 3°, enfin, ce récit est-il neuf dans votre bouche? Ne l'avez-vous pas déja fait? Oh! pour cela, songez bien que ceux qui aiment le plus à entendre raconter, ne pardonnent pas qu'on se répète. Tout jeunes que vous seriez, on vous accuserait de *rabâcher*.

Lorsqu'une fois vous avez pris la parole pour raconter quelque chose, ce que, je le suppose, vous avez fait avec discrétion, sans interrompre personne, et à propos, voici, je crois, les conditions que vous avez à remplir, si vous voulez être écouté avec plaisir:

Que vos expressions soient simples, naturelles et sans recherche; que vos phrases soient correctes, complètes, terminées. J'ai entendu souvent de jeunes narrateurs, passer étourdiment d'une idée à une autre sans achever d'exprimer la première, et laisser une phrase à moitié pour en entamer une seconde; cela est insupportable.

Que votre ton et votre geste n'aient rien d'affecté, et soient naturels et aisés, comme ceux d'une personne bien élevée et de bonne compagnie. Rappelez-vous qu'en faisant un récit, vous ne jouez pas la comédie, et ne devez point représenter en action ce que vous dites. Il suffit que votre accent et votre air soient en harmonie avec le sujet de vos paroles. Vous y parviendrez en vous laissant aller à vos impressions et à votre inspiration, avec une assurance modeste, exempte de recherche et de prétention.

Que votre narration soit rapide et animée, dégagée de détails inutiles et froids qui n'y ajouteraient aucun intérêt, aucune clarté, et ne serviraient qu'à la ralentir. Ne vous appesantissez pas sans nécessité sur une date, sur une localité, sur une circonstance accessoire qu'il importe peu de connaître; mais ne négligez pas les détails piquants qui, sans trop interrompre la suite des faits principaux, peuvent jeter de la gaieté dans un récit enjoué, ou produire quelque sensation dans un récit touchant. Agissez de même à l'égard des réflexions que vous pouvez y semer, et sachez les choisir avec discernement, les placer heureusement, et les sacrifier à propos.

Que l'ordre des faits soit suivi de manière à ne produire aucune confusion, et à ce que votre narration soit toujours claire. Ne la précipitez pas de telle sorte que vous soyez obligés de revenir sur vos pas et de dire: *Ah! j'oubliais; pardon, il faut savoir; c'est que je ne vous ai pas dit,* et autres excuses qui gâtent tout.

Sur toute chose, faites grace à vos auditeurs de la répétition fastidieuse de certains mots beaucoup trop familiers, en général, aux jeunes narrateurs; tels que l'éternelle conjonction *et*, et les expressions conjonctives ou adverbiales *et puis*, *ensuite*, *après*, *après cela*, *alors*. Ces mots sont la ressource de ceux qui ne savent pas bien ce qu'ils veulent dire.

Enfin, tâchez que votre récit se termine d'une manière claire, qu'il paraisse complet, et qu'on n'attende pas encore quelque chose quand vous aurez fini.

Si vous remplissez toutes ces conditions, je pense, mes amis, qu'on vous entendra avec plaisir. Peut-être vous semblent-elles bien difficiles? pas tant que vous le croyez: ne racontez que quand vous savez bien ce que vous avez à dire, soyez simples, naturels, sans affectation, et vous verrez qu'elles se trouveront toutes remplies, comme d'elles-mêmes, et sans que vous vous en doutiez.

LES COMÉDIENS ANGLAIS

ET LA POUPÉE.

Marguerite d'Estèle était un de ces enfants qui, à tout ce qu'ils voyent, ou qu'ils entendent projeter, s'écrient: « Et *moi*, en aurais-je? irais-je? » Ce premier mot qu'ils ont balbutié devient, par la suite, leur unique sentiment, leur pensée exclusive. Marguerite grandit ainsi, étant fort ennuyeuse et s'ennuyant beaucoup; car le fait de l'égoïsme est de n'être jamais satisfait.

Madame d'Estèle avait une sœur qui, pour des raisons de fortune, habitait, hiver et été, le village de Neuilly, avec son mari et trois filles dont la plus âgée comptait à peine douze ans. On conçoit que dans la mauvaise saison les pauvres petites n'avaient pas grandes distractions. A la fin de l'année, par un de ces jours froids et sombres qui attristent le mois de décembre, madame d'Estèle écrivit à sa sœur: « Viens mardi, passer la journée avec moi; nos enfants joueront ensemble. » Marguerite se fit d'abord une fête de cette réunion. Mais son père avait aussi une sœur. Celle-ci était riche, jeune et belle; son mari était comte; elle

allait à la cour, suivait les spectacles et les bals, n'avait point d'enfant, en desirait fort, et se faisait volontiers un jouet de Marguerite.

Le 31 décembre, le matin même du jour que madame d'Estèle se proposait de passer en famille, sa belle-sœur vint la presser de sortir avec elle: « Nous irons courir les boutiques jusqu'à l'heure du dîner, dit la comtesse; ensuite, les comédiens anglais jouent à *Favart*, nous passerons la soirée avec miss Smithson. — Il m'est impossible d'accepter cette partie. J'attends Agnès et ses filles. — Et moi! Maman? s'écrie aussitôt Marguerite. — Elle a raison, puisque je ne puis vous avoir, donnez-moi ma nièce. — Ah! Maman! Maman! je t'en prie, laisse-moi aller avec ma tante. — Mais, Marguerite, tu oublies que tes cousines vont venir; ne veux-tu donc pas rester pour elles? — Je les verrai demain. — Demain, elles nous quitteront dès le matin, pour retourner à Neuilly, souhaiter la bonne année à leur père. — Qu'est-ce que cela fait? reprend la petite égoïste, sans même comprendre sa mère; je m'amuserai bien plus chez les marchands et au spectacle, qu'ici. » La comtesse insista, et madame d'Estèle ne fit plus d'objection.

La matinée se passa assez bien pour Marguerite, sauf ce seul désappointement que, par les marchands que l'on devait visiter, elle entendait Gide, Giroux, le petit Dunkerque, et que sa tante la mena chez Franchet, Herbault et Delille, voir des bijoux, des chapeaux, des étoffes qui l'intéressèrent médiocrement; enfin la voiture s'arrêta devant les passages de l'Opéra, et la comtesse, en sortant de chez Bourguignon, consentit à entrer chez le fameux marchand de jouets qui se trouve en face. Marguerite était déja grande; plus l'on s'éloigne de l'enfance, plus on regarde avec indifférence ce qui transportait à sept ou huit ans, et l'esprit demande un aliment, même dans les jeux. Cependant Marguerite voyant un nombreux concours de petits garçons et de petites filles se jeter avec transport sur les armes, les chevaux, les mécaniques et les ménages, répéta son *et moi!* Puis, elle choisit, pour ne pas avoir moins que les autres, une superbe poupée, tout en déplorant qu'elle fût habillée en paysanne Alsacienne, et non en *Dame*. L'acquisition faite, la comtesse écrit un mot à sa belle-sœur, l'attache à la poupée, et recommandant à la marchande de les faire porter à l'adresse indiquée, elle sort de la boutique avec Marguerite.

De retour à l'hôtel, on dîna assez gaiement; mais après le dîner, la toilette de la tante se prolongea, au grand déplaisir de Marguerite qui pétillait d'être au spectacle. Enfin on part, on arrive à Favart, et voilà Marguerite dans la loge de sa tante. Une dame âgée est déja établie sur le devant de la loge, la comtesse se met en face, et Marguerite s'assied entre elles deux. La toile se lève. Les deux dames avaient beaucoup de choses à se dire; pour parler à voix basse sans troubler les acteurs, elles se penchaient l'une vers l'autre, et par ce mouvement l'énorme berret de la comtesse et le grand chapeau de la vieille dame formaient un mur devant Marguerite, qui ne pouvait plus apercevoir le théâtre que par-dessus l'épaule de sa tante; encore pour cela fallait-il qu'elle se tînt en équilibre sur les bâtons de sa chaise. Mais à peine avait-elle pris cette position incommode, que la comtesse faisant un mouvement, relevait la tête et rejetant ses plumes en arrière, rendait ainsi les efforts de Marguerite infructueux. La petite fille alors se baissait, apercevait un instant les acteurs, entre la volumineuse coiffure de sa tante et le bras qui soutenait la lorgnette; mais bientôt une nouvelle confidence se présentait à l'esprit des dames, l'entretien se renouait entre elles, et tout disparaissait de nouveau pour Marguerite: elle était au supplice! que de fois elle se dit en elle-même: *Et moi donc?* Enfin, à ses profonds soupirs accompagnés même de quelques larmes, sa tante devinant ses tortures, changea de place avec elle, quoiqu'il soit contraire aux lois de l'étiquette de mettre un enfant à l'une des places d'honneur. Marguerite, bien assise sur le devant de la loge, les deux bras appuyés, put tout à son aise dévorer des yeux le spectacle. Mais qu'y gagna-t-elle? On doit se rappeler que c'était les comédiens anglais que Marguerite avait preférés à ses cousines. Ils s'exprimaient donc dans une langue étrangère, et malgré l'énergie de leur pantomime, notre petite fille était loin de pouvoir apprécier leur talent ni de rien comprendre à l'action qu'ils représentaient. Après avoir regardé les costumes, les décorations, avoir demandé dix fois à sa tante si l'actrice qu'elle voyait était la célèbre miss Smithson, et s'être ainsi assurée qu'elle était en effet devant ses yeux, Marguerite perdit tout espoir de s'amuser.

N'étant plus tourmentée par le supplice de Tantale, elle se sentit engourdir : ses membres deviennent douloureux, sa tête s'appesantit, ses baillements sont fréquents, un frisson parcourt son corps; c'est en vain qu'elle s'agite sur sa chaise pour ranimer ses esprits, elle meurt de sommeil et d'ennui, et si le rideau ne tombe pas bientôt, il faudra qu'elle succombe.

Combien la soirée s'était passée différemment au logis! On y causa assez languissamment jusqu'à six heures du soir, instant où arriva la poupée donnée à Marguerite par sa tante. Après avoir lu le billet de la comtesse qui écrivait qu'elle était désolée de n'avoir rien trouvé de mieux, parceque le costume de paysanne ne plaisait pas à Marguerite, madame d'Estèle dit: « J'en ai du regret, car ma fille ne doit pas avoir d'autre jouet pour le nouvel an. — En effet, répondit Hortense, la plus âgée des trois cousines, Marguerite desirait une poupée *en grande tenue*. — Et cet habit de grosse serge est bien vilain, reprit à son tour Amélie. » Il n'y eut pas jusqu'à la petite Aline qui ajouta : « Quoique la poupée soit fort belle et plus grande que moi, je n'en voudrais pas, ainsi fagottée! » Et toutes les trois répétèrent : « Marguerite ne sera pas contente! »

Hortense : « Quelle différence, si la poupée avait une belle toilette!

Amélie : « Une toque comme celle de Mélanie, par exemple!

Aline : « Ou tout au moins une robe de soie.

Mme d'Estèle : « S'il n'était pas si tard...

Hortense, se jetant à son cou : « Oh! oui, ma tante, faisons cette surprise à Marguerite. Si vous voulez nous aider un peu, nous aurons bien le temps d'habiller la poupée. Vous savez que je fais passablement une robe quand elle est taillée.

Amélie : « Moi, je ne suis pas aussi savante que ma sœur, mais je réponds bien du jupon de dessous; et autrement cousu que le chiffon que je vois pendre sous cette serge.

Aline : « L'ourlet du mouchoir de poche me regarde; de plus, j'enfilerai les aiguilles et je ferai les petites commissions des grandes ouvrières.

Mme d'Estèle : « Eh bien, soit. Je serai la marchande de modes; toque et garnitures entrent dans mon lot. Et toi, Agnès, ne feras-tu rien pour la poupée? tu ne réponds pas?

Hortense : « Si Maman voulait, elle pourrait bien être le bijoutier, elle qui fait de si jolis colliers avec des grains d'or et des pepins de melon : elle en a justement dans sa boîte à ouvrage.

Amélie et Aline : « Oh cela serait charmant! que Marguerite serait contente! » Et pressant leur mère entre leurs bras, elles la prièrent tant, la caressèrent si fort, que celle-ci promit de fournir, avant la fin de la soirée, un collier et une paire de bracelets. Pendant ce débat, madame d'Estèle s'était fait apporter les cartons contenant les modes réformées. C'est fort amusant de chercher dans des chiffons! Cependant la véritable source du plaisir qu'y trouvaient ces trois enfants, venait de celui qu'elles préparaient à leur cousine. Hortense, en cherchant de quoi faire une robe, mit la main sur un grand morceau de satin bleu de ciel, encore très frais; le trouvant bien beau pour une poupée, elle tourna vers sa tante un regard suppliant; le satin fut accordé, et des transports de joie éclatèrent. Mais ce fut bien autre chose lorsque madame d'Estèle, prenant une bande de blonde lamée en or, déclara qu'elle allait l'employer pour la toque et pour garnir la robe.

Amélie : « Avec un collier et des bracelets, jamais on n'aura vu une si belle poupée!

Aline : « Je voudrais être à onze heures du soir, quand Marguerite reviendra.

Hortense : « Chère cousine! elle s'attend pas à cette surprise; comme elle va nous embrasser. » A sept heures la robe était taillée et tout le monde était à l'ouvrage, s'évertuant à l'envi pour avoir fini à temps. Quatre heures passèrent comme un instant. Aline même, en faisant un bel ourlet au mouchoir de batiste que l'on devait faire tenir entre les doigts à ressorts de la poupée, n'eut point envie de dormir; Hortense, tout en travaillant, chanta une romance; Amélie conta une histoire; madame d'Estèle rapporta une anecdote; puis la pensée, un moment distraite, se reportant bien vite vers la poupée, et de là vers Marguerite, personne ne s'ennuya, pas même les mamans; car si le plaisir que l'on recherche pour soi échappe souvent, on jouit toujours de celui que l'on prépare aux autres.

La pendule venait de sonner onze heures, la poupée était coiffée et habillée, madame d'Estèle agraffait le collier, Hortense arrangeait les plis de la belle robe de satin, vrai chef-d'œuvre qui témoignait à-la-fois de son zèle et de son adresse, quand la voiture de la comtesse s'arrêta à la porte. Pour mieux jouir de la surprise de leur cousine, les trois jeunes filles coururent se cacher derrière un rideau; là, pressées l'une contre l'autre, elles épièrent, à travers la mousseline, l'effet qu'allait produire la robe de satin bleu, la toque lamée en or et le ravissant collier.

Marguerite, mécontente de sa soirée, rentrait à moitié endormie. Au premier mot que l'on lui dit du présent de sa tante, elle répond : « Oui, elle est bien belle; mais quel dommage qu'elle soit vêtue en paysanne! » A ces mots, madame d'Estèle qui masquait la table, s'écarte, et Marguerite pousse un long cri de surprise et de joie! Hortense, Amélie, Aline sortent de leur cachette et entourent leur cousine; chacune conte ce qu'elle a fait; robe, jupon, mouchoir, rien n'est oublié. Marguerite rougit un peu, en apprenant ce qu'avaient fait celles qu'elle avait négligées; et elle sentit, à son tour, un impérieux besoin de faire quelque chose qui pût leur plaire; elle y songea toute la nuit. Marguerite avait une bourse assez bien garnie; car dominée par l'égoïsme, elle ne savait que faire de son argent pour lequel maintenant elle trouve un si doux emploi. Se faisant introduire chez son père au point du jour, elle l'éveille, obtient de lui qu'il la conduise tout de suite chez les marchands, et rentre avant le lever de la famille, rapportant un joli carton rempli de soie pour broder, trésor après lequel Hortense soupirait en vain; une boîte de couleurs et des lithographies pour Amélie qui s'amuse beaucoup à colorier; enfin un superbe ménage pour Aline. La joie qu'éprouvèrent les trois sœurs, qui ne s'attendaient pas à cette surprise, égala celle qu'avait eue Marguerite à la vue de sa poupée.

Une fois le plaisir d'obliger connu, Marguerite le goûta souvent. Aussi depuis un an a-t-elle oublié jusqu'au nom de l'ennui.

A. S.

VARIÉTÉS.

Un petit garçon de huit ans, qui est particulièrement de mes amis, a reçu un assez grand nombre de jolis présents d'étrennes, à la nouvelle année. Sa bonne elle-même a voulu lui offrir aussi un petit don bien modeste, et qui jetait peu d'éclat au milieu de toutes les richesses du moment. Bien loin de dédaigner ce simple jouet, il en a remercié très affectueusement sa bonne, et s'en est occupé pendant plusieurs jours. On a remarqué aussi que, depuis le premier janvier, chaque fois que revient chez son père un des parents ou des amis qui lui ont fait des présents, il va, sans aucune apparence d'affectation, prendre pour jouer l'objet que cette personne lui a donné.

Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, sa mère l'a questionné, pour savoir si ce n'était qu'un effet du hasard, ou s'il agissait ainsi avec intention. « Maman, a-t-il répondu, c'est que je pense que cela doit faire plaisir à ceux qui m'ont donné des étrennes, parce que, moi, je suis bien content, quand je vois qu'on se sert de quelque chose que j'ai donné. » Sur quoi sa mère l'a embrassé, et le père aussi, dont le cœur battait de joie à cette expression naïve d'un sentiment si pur et si aimable de délicatesse.

Quoique l'exemple vienne d'un bien jeune enfant, il ne m'a pas paru indigne d'être offert à de plus grands.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 18 JANVIER 1829

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 38.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES TROIS CITRONS,

OU LA LEÇON DE PHILOSOPHIE.

MARIE: Papa, c'est aujourd'hui le demain d'hier, vous nous avez promis la réponse à la question de Henry.

M. DE L'ILEVERTE: Je vous tiendrai parole. Mais comment, ma petite Marie, as-tu gardé le souvenir d'une question qui semblait si peu devoir t'intéresser?

MARIE: Oh! je suis curieuse aussi, moi, quoique je ne sois qu'une petite fille; d'ailleurs, dans vos réponses, il y a toujours des contes, des estampes, ou des joujoux, comme explications, et cela m'intéresse, car j'en ai ma part.

M. DE L'ILEVERTE: Eh bien, ma fille, voyons si tu as la mémoire des mots que tu ne comprends pas; quelle était la question de ton frère Henry?

MARIE: Je m'en souviens très bien, parce que ça m'a paru drôle: Henry vous a demandé ce que c'était qu'*une idée au logis*.

M. DE L'ILEVERTE: Je vois pourquoi tu t'en souviens si bien.... C'est que tu as mal entendu.

ERNEST: Non, c'est que Marie veut faire en calembourg.

MARIE: Mon Dieu, non! La chose m'a paru singulière; je n'y entends pas finesse. Je n'ai pas compris pourquoi Papa nous a dit: Je m'occuperai de vous chercher une réponse, et je vous la donnerai demain.

HENRY: J'ai demandé à mon père ce que c'était que *l'idéologie*, parce que depuis quelques jours ce mot-là revient souvent dans la conversation des grandes personnes, et je n'aime pas entendre répéter un mot que je ne comprends pas.

MARIE: Ni moi non plus, ça me taquine; sans être curieuse, on est bien aise de savoir de quoi parlent les personnes raisonnables.

M. DE L'ILEVERTE: L'idéologie est la science des idées.

MARIE: Ah! mon Dieu!

ERNEST: Ah! c'est ça!.... Alors, qu'est-ce que c'est que la science des idées?

HENRY: La science des idées! Je devrais comprendre; vous m'avez expliqué ce que c'est qu'une science, et cependant.... Est-ce que je ne saurais pas ce que c'est qu'une idée?

MARIE: Ah! par exemple! Je le sais bien, moi!

ERNEST: Et moi donc! Une idée c'est tout simple; qu'est-ce qui n'entend pas cela?

M. DE L'ILEVERTE, tirant de sa poche un citron: Je donnerai ce citron à celle ou celui de vous trois qui me dira ce que c'est qu'une idée. Voyons, Marie, comme la plus jeune, parle la première; qu'est-ce qu'une idée?

Marie : Une idée!... C'est... ce qu'on pense.

M. de l'Ileverte : Et toi, Ernest?

Ernest : Une idée! C'est quelque chose qui vous passe par la tête.

M. de l'Ileverte : A ton tour, Henry?

Henry : Une idée! une idée! C'est étonnant, je sens que j'ai des idées... et je n'avais encore jamais songé à me demander comment?

M. de l'Ileverte : Interroge-toi, et dis-nous la réponse.

Henry : Attendez, Papa....

Marie : Il faut répondre tout de suite.

Ernest : Sûrement! Si tu réfléchis pendant une heure, ça ne sera pas de jeu!

Henry : Ce n'est pas pour le citron!... J'en donnerais dix, pour savoir comment j'ai une idée.

M. de l'Ileverte : A ton aise, mon Henry; j'ai deux autres citrons dans mon secrétaire, vous aurez chacun le vôtre.

Henry : Je pense... attendez... oui, je crois que m'y voilà : quand je vois une chose, quand je la regarde, je la distingue des autres, j'en ai une idée. Une idée, c'est une chose distinguée de la confusion, et pensée à part.

M. de l'Ileverte, montrant le citron : Voici un objet... Quel est cet objet?

Les trois enfants : C'est un citron.

M. de l'Ileverte : Est-ce une idée?

Marie : Non, c'est un citron.

Ernest : C'est un citron d'abord, et une idée ensuite, quand j'y pense.

Henry : C'est une idée, quand je le distingue d'une pomme et d'une orange... et quand je songe que je voudrais l'avoir, que j'en mêlerai le jus avec du sucre pour faire de la limonade, l'idée du citron m'en fait naître plusieurs.

M. de l'Ileverte : Supposez que je n'entende pas le mot citron, et tâchez de me définir, de me décrire clairement l'objet que je tiens.

Marie : C'est un fruit jaune.

Ernest : Un fruit jaune, qui sent bon.

Henry : Un fruit jaune, ovale, qui sent bon, dont l'écorce est jaune d'abord, blanche ensuite, dont le jus est acide... et... les pepins amers.

M. de l'Ileverte : Comment sais-tu tout cela?

Henry : Je regarde, je vois un corps jaune, je dis qu'il est jaune, ovale, je dis qu'il est ovale...

M. de l'Ileverte : Que veut dire ovale?

Marie : Ça veut dire rond... pas bien rond.

Ernest : Rond alongé.

Henri : Ovale!... attendez... *ovum* veut dire *œuf*, je le sais d'un thème sur Christophe Colomb. Ovale, qui a la forme d'un œuf.

M. de l'Ileverte : Très bien, mon Henry. Mais qui te dit que c'est un fruit, que la seconde écorce est blanche, le jus acide, et les pepins amers.

Henry : Attendez... il faut qu'on me laisse le temps... Un fruit? j'ai vu d'autres fruits; l'odeur? je l'ai sentie; les deux couleurs de l'écorce... si je n'avais vu ouvrir un citron, je n'en aurais rien su; le jus est acide, j'y ai goûté; les pepins sont amers, je ne l'aurais pas deviné, si je n'en eusse cassé un avec mes dents, pour savoir le goût qu'il avait.

M. de l'Ileverte : En un mot, tu sais tout cela, parce que tu as fait attention. Dis-moi, amer et acide, comment distingues-tu ces deux saveurs?

Henry : Je goûte séparément, je fais attention, et je compare.

M. de l'Ileverte : Ah! l'attention commence!

Henry : Oui... attendez... non!... La saveur commence... mais je n'ai l'idée de la saveur qu'en y prenant garde, en y faisant attention.

M. de l'Ileverte : Après avoir fait attention à la saveur acide et à la saveur amère...

Henry : Je compare et je distingue chacune; je me souviens que l'une n'est pas l'autre; je réfléchis que cela fait deux saveurs différentes.

M. de l'Ileverte : Ainsi donc, attention, comparaison, réflexion, voilà la marche de l'intelligence. *Faire attention*, c'est-à-dire regarder, toucher, sentir, goûter, écouter; *comparer* les choses vues, touchées, senties, goûtées ou entendues; et enfin *réfléchir* sur ces choses pour les discerner, les distinguer, les caractériser, sont les opérations qui nous donnent nos idées.

Marie : Il a fallu faire tout cela pour connaître un citron!

Ernest : Je n'en savais rien, mais je commence à le croire.

Henry : J'en suis sûr...

M. de l'Ileverte : Tu prends ton parti plus vite que moi. Je le présume, je le pense, quand à présent, sauf à changer d'avis, si plus tard je trouve, ou je reçois de meilleures explications... Mais je vous ai promis à chacun un citron; voyons si je vous tiendrai parole. Qu'est-ce que ceci?

Marie : C'est un second citron.

M. de l'Ileverte : En es-tu bien certaine?

Ernest : Cela saute aux yeux!

M. de l'Ileverte : Attention! attention!

Henry, s'approchant et touchant l'objet : Ah! il est dur... froid... et lourd! C'est un citron de marbre, ou de pierre.

M. de l'Ileverte : Marie et Ernest n'ont fait attention que des yeux; Henry a fait attention du tact; il a tâté, pesé, jugé la température du citron; il ne s'est pas trompé, le citron est de marbre.

Ernest : J'aurais bien deviné la chose, sans avoir besoin d'y toucher.

M. de l'Ileverte : Comment t'y serais-tu pris?

Ernest : J'aurais senti.

M. de l'Ileverte, tirant de son secrétaire un troisième citron : Eh bien, Ernest, qu'est-ce que ceci?

Ernest, sentant : Oh! celui-ci, c'est un vrai citron : rien qu'à l'odeur, on le voit tout de suite.

M. de l'Ileverte : Prends-le, Marie.

Marie : Ah! c'est un citron de sucre, il est léger... il poisse... Ah! ça remue dedans! Écoute, Henry! écoute le citron! Je suis sûre qu'il y a des bonbons dans l'intérieur.

Henry : On l'a donc parfumé d'odeur de citron! On peut se tromper par les yeux, par l'odorat; mais par le toucher on ne se trompe point...

M. de l'Ileverte : On se trompe par tous les sens, mon cher Henry; voici un diamant faux et un vrai : tâte, et dis-moi quel est le bon?

Henry, réfléchissant : Si on les pesait!... Le faux et le vrai pèsent-ils de même?

M. de l'Ileverte : Tu seras un petit physicien! On peut imiter la pesanteur; mais le diamant factice ne raie point le verre, et le vrai diamant le raie et le coupe... Cependant le cristal de roche, qui n'est pas le diamant, raie le verre.

Henry : Oh! qu'il faut d'attention pour avoir des idées justes! On n'a pas trop des cinq sens, pour examiner les choses.

M. de l'Ileverte : Lequel desires-tu des trois citrons?

Henry : Attendez! Le vrai me fera de la limonade, le citron de sucre doit être bon, et je suis curieux de savoir ce qu'il y a dedans... Ah! mon frère ou ma sœur l'ouvriront, je le verrai sans le choisir. Le citron de marbre durera plus long-temps; j'en ferai un serre-papier... Voyons, je puis choisir encore... Je prends le citron de marbre.

M. de l'Ileverte : Tu en desires un, tu desires peut-être les trois, tu sais que tu en préfères un, tu te sens libre de choisir et tu choisis : *désir*, *préférence* et *liberté*, voilà les facultés de la volonté, comme *attention*, *comparaison*, *réflexion*, sont les facultés de l'intelligence. La morale est le meilleur emploi possible des facultés de la volonté. La *logique* ou *l'art de raisonner juste* est le meilleur emploi possible des facultés de l'intelligence.

Marie : Oh! que de choses dans trois citrons!

M. de l'Ileverte : Un naturaliste, un chimiste, feraient sans peine un volume sur le citron véritable.

Ernest : Ainsi, l'*idéologie*, c'est la science des idées!

Henry : Je sais ce que c'est maintenant; c'est l'explication la meilleure, la plus vraisemblable de la manière dont on a des idées.

Marie : Et dont on a un citron de sucre.

Ernest : S'il te fait plaisir, je préfère l'autre : voilà ma morale à moi, chère petite sœur!

Henry : Tu as raison, Ernest; j'aurais dû laisser choisir Marie la première, c'était le meilleur emploi possible des *facultés de ma volonté*... Mais j'etais tout *attention* aux explications de Papa.

M. de l'Ileverte : Chers enfants! gardez toujours cette philosophie.

A. D.

LA CORRESPONDANCE

MATERNELLE.

Il m'arrive souvent, mes amis, de vous offrir des exemples de bons sentiments et de bonne conduite, dans des récits imaginaires, dans des fables ou dans des contes. C'est une bonne fortune et un grand plaisir pour moi, chaque fois que je puis, sans recourir à un effort d'esprit, et sans rien inventer, vous présenter quelque vertu en action dans le récit d'un fait réel, d'une anecdote véritable. Je pense aussi que les histoires de ce genre doivent avoir pour vous un intérêt de plus, et ce charme particulier que la vérité imprime à tout, bien mieux encore que la vraisemblance. Je me suis persuadé ainsi, que vous ne liriez pas sans émotion le trait suivant, dont je puise les détails dans une lettre écrite par le proviseur du collége de Tournon, le 30 décembre dernier.

Alphonse C......., est élève royal à pension entière dans ce collége. Cet enfant, âgé de douze ans, appartient à des parents qui sont dans la misère. Son père, militaire invalide, habite Paris, et de temps en temps, lorsqu'il le peut en s'imposant de strictes privations, il envoie quelques sous pour les menus plaisirs de son fils. La mère, chargée de plusieurs autres enfants, habite Reims, et son travail suffit à peine à la subsistance de la famille.

Depuis qu'il est au collége, Alphonse n'a cessé de se livrer à l'étude avec ardeur, pour hâter autant que possible le moment de se réunir à sa mère, et de l'aider en travaillant lui-même. Il ne souhaitait d'autre plaisir, d'autre encouragement, d'autre consolation, que ceux qu'il trouvait dans une correspondance suivie entretenue avec cette mère, objet de sa sainte et respectueuse tendresse, lorsque, le mois dernier, il reçut d'elle une lettre dans laquelle elle lui faisait part de la gêne extrême où elle se trouvait, et lui annonçait qu'elle serait obligée de se priver de lui écrire, parce que l'affranchissement exigé pour que les lettres fussent reçues au collége, était une charge trop forte à laquelle elle n'avait plus les moyens de pourvoir.

A cette nouvelle, le pauvre Alphonse tombe dans une profonde mélancolie, et si ses études ne souffrent pas de son chagrin, il lui devient au moins impossible

de prendre part à aucun des jeux de ses condisciples. Son maître d'étude, à qui il avait inspiré par sa conduite beaucoup d'intérêt et d'affection, ne tarda pas à remarquer le changement qui s'était opéré en lui. Il l'interroge avec bonté, le presse de questions bienveillantes, et l'enfant lui remet enfin en pleurant la lettre de sa mère. Puis, tirant de sa poche un écu de cinq francs: « Monsieur, dit-il, voila tout ce que je possède, c'est le montant des petits envois de mon père, que j'ai amassés depuis long-temps; je vous en prie, soyez assez bon pour faire parvenir cet argent à ma mère, afin qu'elle puisse encore m'écrire. » Le maître d'étude, vivement ému, prit les cinq francs, et voulant entrer lui-même dans la bonne œuvre, il répondit: « Soyez tranquille, mon ami, votre mère recevra cet argent pour affranchir ses lettres, et moi je me charge d'affranchir celles que vous lui écrirez, afin de ne pas user trop vite les cinq francs. » Il n'en fallut pas davantage pour ramener la joie dans le cœur d'Alphonse et la sérénité sur son visage. Le maître d'étude fit tenir les cinq francs à madame C........, en lui mandant qu'elle pouvait écrire à son fils et qu'elle recevrait ses lettres sans qu'il lui en coûtât rien, attendu qu'un ami de ce jeune homme se chargeait de pourvoir à tous les frais d'une correspondance si précieuse pour lui.

Ces choses se passaient en secret, et ce n'est que par hasard qu'une lettre de madame C........, tombée entre les mains du proviseur, lui a fait connaître cet acte de piété filiale. Il en a aussitôt rendu compte au Ministre de l'instruction publique; et le bon Alphonse ne peut manquer de ressentir quelque jour les effets de l'intérêt excité par ce touchant rapport.

LE FIACRE

ET LA BERLINE DU DELTA.

FABLE.

Un pauvre fiacre abandonné,
Dont la caisse, du temps attestait les injures,
Se morfondait stationné
Sur une place de voitures,
Lorsqu'auprès de lui s'arrêta
Une berline du Delta,
Équipage tout neuf, dont les fraiches peintures,
Et le cocher bien élégant,
Et l'attelage bien fringant,
Parmi les fiacres et les rosses,
Le faisaient ressembler au plus beau des carrosses,
Comme les borgnes autrefois
Chez les aveugles étaient rois.
Jetant un œil hautain sur la triste voiture,
La berline lui dit... (Chacun devinera
Que ceci n'est qu'une figure,
Attendu que jamais berline ne parla,
Mais ce fut un cheval qui tint ce discours-là):

« Mon voisin, à l'âge ou vous êtes,
« Il faudrait rester au logis;
« Votre antique carcasse et vos deux pauvres bêtes
« Ne sauraient traverser la moitié de Paris,
« Sans se rompre ou crever. En bonne conscience,
« Pauvre voisin, espérez-vous
« Qu'on vous donne la préférence
« Sur des chars semblables à nous,
« Pleins de jeunesse et d'élégance?
« Croyez-moi, vieux voisin, il faut,
« Quand on sent qu'on n'est plus de mise,
« Qu'on n'est plus frais, brillant, neuf, beau, jeune, en un mot,
« Il faut rentrer sous la remise.
« — Hélas! répondit tristement
Le fiacre, c'est-à-dire une de ses deux rosses,
« Vous parlez, beau voisin, quelque peu lestement;
« Et vous ne songez pas que, moi, dans ce moment,
« J'éprouve un sort commun aux plus riches carrosses.
« Je fus jeune autrefois, c'était alors mon tour;
« J'allais dans les palais, et j'entrais dans la cour;
« Maintenant je suis vieux, usé, l'on me délaisse!
« Passe! Mais du mépris! insulter ma vieillesse!
« Ah! vous y penserez un jour,
« Quand aura fui votre jeunesse! »

Le pauvre fiacre ainsi parla;
La berline chargée en riant détala.
Plus tard, à quelque temps de là,
On la vit, sur la même place,
Se morfondre à son tour d'un air sombre et piteux.
Ses panneaux ternis et fangeux,
Sa portière où le verre a remplacé la glace,
Ses coussins déchirés, sa criante carcasse,
Son cocher en habits de gueux,
Et ses deux maigres haridelles
Que l'on fuit par pitié pour elles,
Voilà ce qu'en devenant vieux,
Est alors devenu l'équipage orgueilleux.

« Ah! dit-il, je faisais une lâche sottise,
« Lorsque je renvoyais jadis insolemment
« Ce vieux fiacre sous la remise;
« Me voilà fiacre maintenant!

L. P. J.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 25 JANVIER 1829

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 39.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je n'ai pas de place à perdre aujourd'hui en long préambule, mes amis. Je me contenterai de vous dire que j'ai sous les yeux un grand nombre de très bonnes réponses.

Parmi celles de mes correspondants du *Concours supérieur*, les deux plus remarquables sont les lettres de Mesdemoiselles *Stéphanie de V.....*, et *Clémence de F.....* Je me bornerai à vous faire connaître la première, quoique la seconde ne soit pas moins digne d'attention et d'intérêt; mais Mademoiselle *de F....*, me rendant compte de l'impression que lui a fait éprouver la lecture des Mémoires de madame de la Rochejacquelin, sa lettre rappelle des souvenirs pénibles que j'ai toujours évité de réveiller dans ce Journal.

Voici ce que m'écrit Mademoiselle Stéphanie :

« Mon bon Génie, je ne me serais jamais doutée qu'un petit voyage que Maman vient de faire chez une de mes tantes, me procurerait le plaisir de répondre à votre question, en me donnant l'occasion de vous offrir quelques détails sur la ville de Dieppe, et la description d'une terre charmante, située dans les environs de cette ville, et que nous avons vue avec le plus vif intérêt.

« Chacun sait que Dieppe est un joli port de mer contenant une population de 20,000 habitants, et qu'à deux lieues de là est la petite ville d'Arques, si célèbre par la bataille qu'Henri IV y gagna sur Mayenne; son vieux château, qui donna asile au vainqueur, n'offre plus maintenant que des ruines. Ce sont les Dieppois qui ont découvert la Guinée, au milieu du quatorzième siècle; en ayant rapporté des dents d'éléphants, et s'étant appliqués à les travailler, ils en firent depuis un très grand commerce. La quantité d'ivoiriers que l'on voit à Dieppe est vraiment étonnante; mais ce qui l'est plus encore, c'est l'extrême variété de tous les objets qui s'y vendent; on y rencontre à chaque pas mille petits meubles du goût le plus exquis, du travail le plus délicat. L'établissement des bains de mer, nommés *Bains Caroline*, que la présence de Madame la duchesse de Berri a fait considérablement embellir, et a rendus beaucoup plus fréquentés, mérite une mention particulière : ils sont situés sur une sorte de terrasse élevée de sept à huit pieds au-dessus du gallet; l'architecture en est d'un style simple, mais élégant; ils se composent de trois bâtiments, joints par une galerie; celui du milieu n'est qu'une simple arcade d'un très bon goût. C'est dans

cet établissement que se réunissent les personnes qui veulent se baigner, en attendant l'heure de la marée descendante; lorsqu'elle est arrivée, elles se font porter une petite tente sur le rivage, et après s'y être revétues d'une longue robe de laine, elles entrent dans la mer, suivies chacune d'un baigneur, chargé de les accompagner afin de prévenir tout accident. A droite des bains, on découvre la jetée, à gauche le phare, qui n'est remarquable que par le nouveau mode d'éclairage qu'on y emploie depuis deux ans; la lanterne n'est composée que de six lampes, mais grace aux trois réflecteurs placés derrière, elles donnent une lumière beaucoup plus vive que trente n'en produisaient autrefois: il nous a été assuré qu'en hiver, les oiseaux de passage, trompés et attirés par cette lueur, venaient se frapper violemment contre les vitres qui entourent le fanal, et, victimes de leur erreur, contribuaient le lendemain au repas du gardien du phare.

« Dieppe possède encore une salle de spectacle, et des bains chauds qui ne diffèrent des autres que par la forme antique des baignoires, dans lesquelles on descend par trois marches.

« Quelque grand qu'ait été l'intérêt que Dieppe m'a inspiré, mon bon Génie, j'en ai ressenti un beaucoup plus vif encore en visitant cette terre dont je vous parlais plus haut. Elle est située dans une charmante vallée; une rivière en traverse les jardins, dessinés avec le goût le plus pur, et dont M. le comte de T. a tiré le plus heureux parti; on y rencontre à chaque pas des oiseaux aquatiques de toutes les espèces, des cygnes, des petites sarcelles d'un plumage si varié, si éclatant, qu'on les croirait peintes avec le pinceau le plus délicat; là, on aperçoit des chèvres du Thibet, plus loin une immense volière de la construction la plus élégante et la mieux entendue, et ici, à l'une des portes du jardin, un énorme chien du mont Saint-Bernard, dont l'air doux contraste singulièrement avec sa taille gigantesque: sa vue rappelle les services importants qu'ils rendent dans cette montagne, et le charitable et généreux dévouement des religieux qui l'habitent. Mais venons, mon bon Génie, à la description d'un moulin à eau, et d'une papeterie anglaise, dont je crains fort, cependant, de vous donner une idée bien imparfaite, ne les ayant pas examinés dans le dessein de vous en rendre compte. Avec le secours d'une mécanique anglaise, très simple et très ingénieuse, une seule roue fera marcher quatre meules qui pourront moudre facilement, par jour, quatre-vingt sacs de blé, c'est-à-dire, quatre fois plus qu'un moulin ordinaire; en outre, la farine sera beaucoup plus belle et plus pure, également tamisée par un procédé particulier. La papeterie présente encore plus d'intérêt; nous vîmes d'abord, dans une grande galerie, un nombre considérable de femmes et d'enfants, occupés à couper et ranger des chiffons dans différentes cases; jetés ensuite dans un grand réservoir plein d'eau, assez semblable au tour d'un pressoir, ces mêmes chiffons y sont pressés, triturés, et réduits à l'état de pâte, par le moyen d'une machine trop compliquée pour être décrite: après cette opération, on parvient, par une combinaison chimique dont la base est l'acide sulfurique, à blanchir cette pâte autant qu'il est nécessaire pour les diverses espèces de papier que l'on desire. Dans une troisième galerie on aperçoit une eau blanchâtre, pleine des parcelles de cette pâte, coulant, d'une espèce de cuve, sur une toile mécanique horizontalement étendue; l'eau s'écoule à travers, mais les parcelles qui y sont mêlées ne pouvant s'échapper, forment une couche blanche et légère qui, après avoir été pressée et séchée en même temps, en passant sous un cylindre chauffé par la vapeur, se roule sur d'autres cylindres comme de longues pièces de toile, et en offre à l'œil trompé la blancheur et la solidité; à la fin de la galerie, le papier se trouve parvenu à son état de perfection, il ne reste plus qu'à le couper de diverses grandeurs, et à le transporter dans les magasins destinés à le recevoir.

« Cette journée se termina fort gaiement par une course de chevaux, où lon suivit à la rigueur les coutumes anglaises; les jokeis qui devaient courir ayant été préalablement pesés, afin d'établir une parfaite égalité dans les paris.

« Placés sur une estrade construite à ce dessein, nous voyions passer avec la rapidité de l'éclair les chevaux arabes et anglais, montés par des jockeis dont les costumes frais et élégants, en taffetas de diverses couleurs, ajoutaient encore à la variété et au piquant du tableau. Les deux côtés de la lice étaient garnis d'une foule immense, et des calèches de toutes les personnes que la curiosité et la nouveauté avaient attirées à cette course.

« Voilà, mon bon Génie, le récit de ce que j'ai vu...., etc., etc.

« Stéphanie de V......, au château de V... »

J'imprimerai en entier seulement deux lettres de la grande division, celles de Mesdemoiselles *Sophie G....*, et *Célinie de B....* Le motif qui me détermine à leur donner la préférence sur quelques autres, très dignes de lutter avec elles, c'est qu'elles contiennent des réflexions, soit sérieuses, soit spirituelles, qui annoncent un travail plus fécond d'observation et d'imagination.

« Mon bon Génie, j'ai vu et appris tant de choses qui m'ont frappée, qui m'ont paru intéressantes, que je n'éprouverais que l'embarras de choisir, pour répondre à vos dernières questions, si, quand je vous cite

ce qui m'a intéressée, charmée ou étonnée, moi, pour qui tout est nouveau, je ne craignais de vous paraître par trop niaise, en ne traitant que des objets rebattus; mais vous êtes si bon, si indulgent, et je suis si persuadée, mon bon Génie, que, dans les lettres de vos jeunes amis, vous avez égard aussi à la bonne intention qu'ils ont de vous être agréables, en faisant de leur mieux, que je me sens rassurée, et que je me trouve la force de me lancer dans la description de mes principales émotions depuis trois mois.

« L'une des plus vives que je puisse citer est celle que j'ai éprouvée en passant devant l'Hôtel des Invalides où j'ai vu rassemblés plusieurs de ces hommes infortunés, tous mutilés d'une affreuse manière: cette vue inspire un sentiment pénible et de bien tristes réflexions. La plupart de ces malheureux, condamnés à ne jamais revoir la lumière, s'en vont errant autour de leur asile, n'ayant pour conducteur qu'un bâton, et pour distraction que le souvenir des scènes de carnage, témoins de leurs blessures, de leurs souffrances, de la perte d'un frère, d'un ami. Quelle récréation! Le soldat le plus brave, l'humeur la plus belliqueuse ne saurait, ce me semble, trouver dans le souvenir de ses hauts faits la récompense de ce qu'il a vu et fait souffrir, de ce qu'il a souffert, de ce qu'il souffrira toujours, quand privé de la vue ou de quelque membre, il ne peut plus voir et agir que par autrui.

« Quelle affreuse chose que la guerre, mon bon Génie! que je la déteste! ainsi que ceux qui la veulent sans nécessité, et qui se font un jeu de préparer un spectacle tel que celui qui m'a tant frappée! Tel est pourtant un ambitieux conquérant. Et on lui donne le titre de grand homme!

« Si j'étais reine je voudrais qu'on ne se battît qu'avec des boules de neige.

« Je suis allée il y a quelque temps voir le Diorama, et je ne puis exprimer la surprise et le plaisir que m'ont causés les deux tableaux que j'y ai vus. L'un d'eux représente le mont Saint-Gothard et une partie du mont Blanc dont le sommet éternellement glacé et blanchi, se confond avec le ciel. Si les récits des voyageurs n'attestaient les prodiges qu'offre le tableau de monsieur Daguerre, on se figurerait que l'imagination de l'auteur a exagéré les merveilles de cette affreuse solitude, dont l'aspect imprime une sorte de tristesse et d'effroi, même lorsqu'on est chaudement et commodément sur de bonnes banquettes. Qu'est-ce donc, lorsqu'on se voit perché sur ce pont suspendu au-dessus d'effrayants abymes au fond desquels coule le Tésin, encore enfant, ou lorsqu'engourdi par le froid, engagé dans la neige, l'imprudent voyageur se voit menacé d'une mort certaine, si l'un des vertueux solitaires qui habitent ces tristes déserts, et qui consacrent leur vie à arracher à d'horribles dangers ceux qui s'y exposent, ne vient ranimer ses membres et ses esprits glacés.

« Toute réflexion faite, mon bon Génie, j'ai trouvé, malgré le grand plaisir que j'aurais à voyager, qu'il était fort commode d'aller voir le mont Saint-Gothard au Château-d'Eau, et la ville de Venise avec ses canaux et ses gondoles, après une promenade sur les boulevards où on n'aura pas eu au moins la crainte de se noyer.

« Sophie G..., à Paris. »

« Mon bon Génie, vous me demandez ce que j'ai vu, appris, ou lu, de plus remarquable depuis trois mois; c'est une question fort embarrassante pour moi, dont la vie tourne régulièrement dans le cercle le plus uniforme, et ne saurait offrir d'événements. Il faut donc d'abord mettre de côté ce que j'ai pu voir, ou apprendre; reste ce que j'ai lu, c'est-à-dire des choses que tout le monde sait. Cependant, comme je veux vous répondre, je vous dirai que ce qui m'a le plus frappée, est le commencement de l'histoire du Bas-Empire. Je trouve que c'est un grand et admirable spectacle, que celui que présente le monde, à l'époque de la conversion de Constantin. La religion chrétienne s'élève majestueusement au-dessus du trône des Césars; l'Empire Romain déshonoré par une suite de lâches tyrans, retrouve une nouvelle vigueur sous l'influence de la croix de J.-C.; mais l'orgueilleuse Rome enivrée du sang des martyrs, souillée par tous les crimes, en proie à tous les vices, va cesser d'être la capitale du monde; cette grande prérogative ne lui sera rendue que par le successeur de saint Pierre, et nul ne pourra plus la lui ravir. C'est ainsi que les desseins de Dieu s'accomplissent. Constantin en fondant une nouvelle Rome, sur les rives du Bosphore, prépare de loin la chute d'un empire qu'il divise; l'histoire de ses successeurs est triste et pénible; le spectacle de la décadence a quelque chose d'affligeant. mais le règne de Constantin n'en est pas moins ce que j'ai lu de plus remarquable; la grande révolution religieuse qu'il accomplit, la grande révolution politique qu'il prépare sans le savoir, doivent faire naître une foule de réflexions, qu'une plume aussi novice que la mienne n'exprimerait que très imparfaitement.

« Célinie de B...., au château de B.... »

Je pourrais, si l'espace me le permettait, imprimer encore les lettres de Mesdemoiselles Victorine G...., à Paris; Cécile de V....., à Paris; Amélie W...., à Corbeil; Aimée L...., à Vincennes; Charles B...., à Châlons-sur-Saône. Peut-être trouverai-je la place d'en insérer une ou deux dans mon prochain numéro. Voici, du moins, pour aujourd'hui, un extrait de la première:

« Mon bon Génie, ce que j'ai vu de plus remarquable, à mon avis, ce sont deux hommes d'une force prodigieuse, que l'on appelle les Alcides. Ils font des choses surprenantes, mais qui, je l'avoue, ont bien moins excité mon admiration que ma compassion; car il est affreux de voir des hommes exposer à tout moment leur vie, pour amuser les autres. Je ne comprends même pas ce genre d'amusement. C'est certainement un triste plaisir que d'être pendant une heure dans la cruelle appréhension de voir quelqu'un se tuer pour gagner de l'argent.....

« VICTORINE G....., à Paris. »

Je dois mentionner honorablement les lettres de Mlle *Ernestine de St.-Y...*, à la maison royale de Saint-Denis; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche (sa lettre est écrite en latin); M. *Adolphe Delabarre*, à Rouen; M. *Justin Cénac*, à Mirande; M[lle] *Élisa de la B....*, à Rouen.

Dans les réponses de mes plus jeunes correspondants, je n'en trouve, cette fois, pas une seule que je croie pouvoir reproduire. Cela tient peut-être à la nature de la question. Jusqu'ici, quand je l'avais faite, elle avait bien réussi; mais aujourd'hui, je vois qu'elle a embarrassé beaucoup de monde. Est-ce bien réellement parce qu'on n'a pas vu des choses très intéressantes? Ou bien n'est-ce pas un peu qu'on ne donne pas assez d'attention à ce qu'on voit et à ce qu'on apprend? C'est, mes amis, pour vous engager à observer avec soin, et à réfléchir sur ce qui s'offre à vos observations, que je vous en demande compte de temps en temps.

Parmi les lettres de mes petits amis, il n'y en a que six qui me paraissent mériter des mentions honorables, dans l'ordre suivant:

M[lle] *Berthe B....*, à Châlons-sur-Saône; M[lle] *Alix de B.....*, au château de la Salle; M[lle] *Laure P....*, à Saumur; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche (sa lettre est écrite en latin); M. *Anatole de Th.....*, à Autun; M[lle] *Alexandrine de la B.....*, à Rouen.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE ÉNIGME.

Le mot de ma dernière énigme est ÉTOILE. Voici la meilleure explication qui m'en ait été donnée; je suis forcé de la choisir dans une lettre du Concours supérieur, attendu que, dans toutes les autres, elle est incomplète ou contient quelque erreur.

« L'*Étoile* brille avec splendeur dans le ciel, avec honneur sur la poitrine du vaillant guerrier et du poëte illustre. Elle paraît aussi dans les cristaux et dans les glaces; mais elle est alors le résultat d'une maladresse ou d'une imprudence. Les Égyptiens, les Grecs, et les Romains, ayant la faiblesse d'esprit de croire que les *étoiles* avaient une grande influence sur la destinée, observaient cet astre avec empressement lors de la naissance d'un enfant, persuadés que le ciel était un livre où l'on lisait en caractères visibles le sort de chacun. Cette crédulité a disparu; mais je présume que c'est à elle que l'on doit faire remonter l'origine de cette expression *votre bonne ou votre mauvaise étoile*.

« Il a existé autrefois un ordre de chevalerie appelé Notre-Dame de l'*Étoile*; il fut institué par le roi Robert en 1022, et ainsi nommé à cause d'une *étoile* d'or que les chevaliers portaient sur la poitrine. Ceux-ci étaient d'abord au nombre de trente et de la noblesse la plus distinguée; mais on prétend que cet ordre tomba peu à peu dans le mépris, à cause de la quantité de gens qu'on y admit sans distinction; il est plus probable cependant que Louis XI, ayant institué l'ordre de Saint-Michel, et les grands ayant tous aspiré à en être décorés, celui de l'*Étoile* fut entièrement délaissé.

« STÉPHANIE DE V......, au château de V..... »

LITHOGRAPHIE.

En vous envoyant, mes amis, ce dessin qui s'adresse à mes lecteurs plus qu'à mes lectrices, je n'ai pas du tout l'intention de vous engager à devenir de petits tapageurs, et je n'ai point de crainte à ce sujet, attendu que cela ne peut être à redouter que de la part de jeunes gens mal élevés, sans principes, et sans jugement. Je veux seulement vous offrir l'exemple d'un exercice salutaire, propre à développer les forces, à raffermir la poitrine, à donner de la souplesse, de la grace au corps, et de la noblesse au maintien.

Avec le 110 liv

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1[er] février 1828 pour un an, ou du 1[er] août de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de janvier courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 1[er] février prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 1er FÉVRIER 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 40.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LA GROTTE DES FÉES.

J'ai annoncé, dans mon précédent numéro, que j'imprimerais peut-être encore une des lettres qui m'ont été adressées en réponse à mes dernières questions. Je puis d'autant mieux le faire, que, parmi ces lettres, il en est une qui m'offre un article fort intéressant d'histoire naturelle, à placer en tête de ma petite feuille. C'est après en avoir lu les détails dans le journal intitulé *le Globe*, que ma jeune correspondante m'a adressé le récit suivant.

Mon bon Génie,

Il existe, près de Montpellier, entre Saint-Bauzille-du-Putoi et Gangés, une grotte qui porte le nom de cette dernière ville, et qu'on appelle en languedocien *Baoüma dé las Doumaïzelas, la Grotte des Demoiselles,* ou *des Fées.* J'en ai lu la description faite par un voyageur qui, accompagné de plusieurs de ses amis et de trois guides, l'a visitée il y a peu de temps. L'ouverture de la caverne est située dans un taillis, sur le sommet d'un énorme rocher. Les voyageurs descendirent, au moyen d'une corde et ensuite d'une échelle de bois, dans la première salle qui renferme des galeries formées de colonnes imitant des palmiers. Après s'être munis de torches, ils passèrent, par une ouverture fort étroite, dans une seconde salle dont la voute est couverte de cristalisations brillantes qui composent aussi un grand rideau plissé, dont une pointe touche à terre; il y a en outre de magnifiques piliers. Ils entrèrent ensuite dans une troisième salle large et longue, puis dans une petite pièce appelée four, à cause de sa forme, et de là dans un endroit où ils virent de grands rochers bouleversés et des piliers rompus. Ils traversèrent un petit réduit où se trouve une source qui donne une eau délicieuse. Cette pièce est habitée par une multitude de chauves-souris. Les voyageurs descendirent, par une échelle de corde, dans un gouffre dont on n'aperçoit pas le fond. A 25 pieds au-dessous d'eux, le rocher offrant moins de saillie, l'échelle n'avait plus d'appui et tournait sous leurs pieds. Au milieu de l'abyme, on se trouve sur un rocher très étroit; à gauche, on descend par un passage appelé *le pas du diable,* à cause de la difficulté qu'il présente. On franchit, en sautant, un espace de trois pieds pour arriver sur une espèce de corniche où l'on se trouve entre un grand rocher a pic comme une muraille, et un précipice de 200 pieds. Le visage tourné contre ce rocher, on a les talons suspendus sur l'abyme. Dans cette route terrible, les guides ont placé un anneau de fer qui tient une corde attachée par l'autre bout à un pilier couvert de sta-



lactites. On se pend à cette corde par les bras; les pieds touchent à peine le sol de temps en temps. Le rocher à pic continue toujours et devient glissant. Enfin, après des dangers incroyables, les voyageurs arrivèrent dans une grande salle au milieu de laquelle repose, sur des marches d'émail, un autel d'une blancheur éclatante. Plus loin est une statue haute de 25 à 30 pieds, représentant une femme, vêtue de longues draperies et tenant un enfant dans ses bras. Il y a encore d'autres statues, un trophée d'armes et un aigle sans tête les ailes déployées. Ces phénomènes sont produits par la seule nature, aussi bien que tout ce que l'on rencontre dans cette grotte merveilleuse qui efface, dit-on, toutes celles que l'on a découvertes jusqu'à présent. La personne qui rapporte ces détails, assure que cette salle est aussi étendue que le quart de Montpellier. Elle est si haute qu'on n'en aperçoit pas la voûte. Les voyageurs rampèrent ensuite entre deux rochers, par un étroit passage qui n'a qu'un pied de hauteur et qui va en pente; au bout de cette route incommode, ils se trouvèrent sur le bord d'un précipice, mais comme ils n'avaient plus de cordes, ils ne purent passer outre et revinrent enfin au jour, après en avoir été privés pendant six heures. Ils ont eu le bonheur de revenir tous, mais non sans des contusions occasionnées par quelques chûtes qui n'ont pu cependant les arrêter. Ils ont évalué à 600 pieds la profondeur à laquelle ils sont parvenus.

Je trouve, mon bon Génie, qu'il faut que l'amour de la science soit bien fort pour l'emporter sur la crainte que l'on doit éprouver à l'aspect de tant de dangers. Il est vrai que toutes ces merveilles satisfont beaucoup la curiosité. Elles doivent aussi élever l'âme vers Dieu qui les a créées. Cette impression est une grande jouissance de plus.

Amélie W....., à Corbeil.

LE FAUX CALCUL.

Depuis le commencement de décembre jusqu'au premier janvier, Caroline et Lisa n'avaient pas passé une journée sans s'entretenir des présents qu'elles comptaient recevoir. Arrivées à cet instant desiré, leurs transports ne se contenaient plus.

Filles d'un aîné de famille, Caroline et Lisa voyaient venir ordinairement leurs oncles et leurs tantes qui, en se rendant chez leur frère, n'oubliaient pas d'apporter à ses enfants quelques jolis gages d'affection : c'était cette coutume agréable qui présageait à nos jeunes filles les profits de ce jour. « Je ferai porter, dit Lisa, ma petite table dans ma chambre; j'y placerai à mesure les choses que je recevrai; et quand tout sera réuni, je mettrai des étiquettes portant le nom de mes amies, aux objets que je leur destinerai. — Te voilà bien, dit Caroline, tu n'as encore rien reçu, et déja tu songes à donner. — C'est qu'il est si doux, en offrant à son tour, de causer soi-même le plaisir qu'un autre vous a d'abord procuré! » Caroline savait que ses discours ne changeraient pas les goûts de sa sœur, elle ne répliqua pas.

Bientôt arrivèrent, à la suite les uns des autres, tous les membres de la famille. Le nombre et la valeur des présents surpassèrent les espérances de Caroline et de Lisa qui, dans leur enchantement, se disaient l'une à l'autre : « Rien n'est si beau qu'un jour de l'an! »

Après que le monde se fut retiré, elles examinèrent de nouveau ce qu'elles avaient regardé plus de quarante fois. Enfin, Lisa apporta ses étiquettes, et après avoir réfléchi un instant, elle fit plusieurs paquets auxquels elle les attacha. « Il faut pourtant bien que je donne quelque chose, dit Caroline, d'un ton de regret; sans cela, ajouta-t-elle, on ne m'offrirait rien, et les demoiselles B...., ainsi que Clémence, doivent avoir eu de jolies étrennes. Te rappelles-tu, Lisa, elles ont toujours des bonbons superbes, et beaucoup? » En disant ces mots, Caroline choisit ce qu'elle avait de moindre dans ses possessions du jour, et en fit trois parts pour les jeunes personnes que j'ai nommées.

« Quoi! s'écria-t-elle, en considérant ce que faisait sa sœur; tu donnes ce magnifique sac brodé et garni de perles d'acier, à Delphine qui est si pauvre! Elle n'aura certainement rien à t'offrir en place. — Caroline, je rougis de t'entendre parler ainsi, crois-tu donc qu'il entre du calcul dans mes plaisirs? — Eh! quand il y en aurait un peu, ce serait une marque qu'un jour tu auras de l'économie. — Ne donne pas ce nom à l'avarice; songe plutôt à corriger ce penchant en toi, car.... — Grace de tes sermons, je te prie. — Soit, mais pour revenir à Delphine, indépendamment de l'affection que j'ai pour elle, je lui dois encore de la reconnaissance pour l'effet que produisent sur moi ses bons exemples. Quand je reviens de chez elle, que je l'ai vue si laborieuse, si douce, si obéissante avec sa mère, je suis beaucoup plus sage qu'avant; aussi je prierai maman de me permettre d'aller souvent la voir. J'espère que mon sac ne sera pas la seule chose que Delphine recevra; son parrain est de retour de son long voyage, il est très riche et se sera montré généreux envers sa filleule. — Ah! cela se peut bien, mais ce sera en choses nécessaires, communes, qui ne pourront pas te convenir. » Lisa, tout-à-fait blessée des sentiments de sa sœur, la quitta tristement sans lui répondre.

Le surlendemain, elles commencèrent avec leur mère le cours de leurs visites. Les demoiselles B.... et Clémence, qui connaissaient le caractère différent des

deux sœurs, offrirent à Caroline force bonbons, moins à Lisa, mais avec de jolis ouvrages faits exprès pour elle.

Delphine parut recevoir avec le même plaisir les oranges de Caroline et le sac de Lisa. Après les avoir remerciées, elle alla à sa commode. Caroline attentive à tous ses mouvements, la vit prendre dans un tiroir un paquet volumineux, et un sac de marrons glacés. Delphine lui donna les marrons, puis se tournant vers Lisa, tandis que les deux mères s'entretenaient ensemble: « Acceptez, ma chère Lisa, lui dit-elle, ce recueil de compositions musicales que je dois à mon bon parrain; il ignorait que j'ai cessé de m'occuper de musique. » Et Delphine avoua modestement à son amie, qu'à l'époque où sa mère avait perdu sa fortune, son parrain lui avait donné un maître de piano, espérant lui voir acquérir un talent qui deviendrait pour elle un moyen d'existence. Mais après un an d'étude de la part de Delphine, ce maître avait déclaré qu'avec beaucoup de travail et de peines, elle n'obtiendrait jamais qu'un talent médiocre. A cette annonce la mère de Delphine lui fit cesser ses leçons de piano, et vendit cet instrument pour ne pas entretenir les regrets de sa fille. « Il m'a été un peu difficile, dit Delphine, de me consoler de mon manque de dispositions pour un art que j'aime; mais en voyant que je réussissais dans les ouvrages d'aiguille, que par là je diminuais les fatigues de maman, je n'ai plus eu de desirs que pour prendre de la force afin de travailler davantage. » Lisa pressa tendrement la main de Delphine, et prenant le recueil posé sur ses genoux, elle ôta le papier de soie qui l'enveloppait. Il était relié en maroquin rouge, orné de vignettes, et doré sur tranches. Six morceaux des meilleurs compositeurs s'y trouvaient joints à douze romances avec accompagnement de piano. Des gravures parfaites, représentaient le sujet de chaque romance. Lisa et Caroline étaient émerveillées. « Je n'ose vraiment pas accepter un tel présent, dit Lisa à Delphine. — Votre sac n'est pas moins beau, reprit celle-ci; et quand cela serait, je ne vous prierais pas moins de laisser à ce recueil la destination qui m'est le plus agréable. » Lisa ayant eu l'assurance que de la musique était maintenant sans utilité pour Delphine, et que d'ailleurs celle-ci avait reçu de son parrain des présents de tous les genres, elle cessa de faire des objections, et embrassa tendrement son amie.

Au milieu de ces démonstrations amicales, Caroline faisait une assez triste figure; mécontente et embarrassée, elle échangeait alternativement de la main droite à la gauche, de la gauche à la droite, les bonbons qu'elle était honteuse d'avoir, en comparant son lot à celui de sa sœur.

Enfin on se quitta après s'être promis de se visiter fréquemment. De retour à la maison, Caroline réfléchit à la différence de manière d'être qu'on avait avec elle et avec Lisa. « C'est sûrement ma faute, se dit-elle, si l'on me traite si froidement; c'est qu'on me suppose un mauvais cœur! J'ai vu aujourd'hui que garder tout pour soi, n'est pas le moyen d'avoir davantage. J'ai vu sur-tout que l'on aime mieux ma sœur que moi, et je sens que j'ai plus besoin d'affection que de richesses.

La leçon de ce jour, a fait faire à Caroline un retour sur elle-même; son ame, qui est sensible, a été péniblement froissée; mais cette peine est peut-être le signal de sa guérison. M. L...

MOYEN DE PEINDRE A L'HUILE

SANS SAVOIR DESSINER.

On a inventé, il y a quelque temps, un nouveau procédé pour colorier des gravures ou des lithographies; ce procédé offre aux personnes qui n'ont aucune notion de l'art de peindre, un moyen facile et amusant de faire des tableaux qui imitent d'une manière surprenante la peinture à l'huile.

Il faut d'abord avoir un chassis de bois assez grand pour y coller la lithographie que l'on veut peindre, de manière à ce qu'il reste en dedans du chassis et tout autour du dessin, une marge de huit à dix lignes au moins. On mouille bien sa gravure, soit en la passant dans l'eau, soit avec une éponge posée légèrement par-tout; on met de la colle sur les bords du papier et sur ceux du chassis, et l'on colle la gravure en ayant soin de bien l'étendre et de ne laisser aucun pli; le papier en séchant devient tendu comme un tambour. Lorsque la gravure est sèche et ne présente aucune trace d'humidité, on l'enduit des deux côtés de vernis à tableau que l'on étend, bien également, avec un pinceau plat nommé *queue de morue*. Il faut frotter avec la queue de morue jusqu'à ce que la gravure soit transparente; et si une couche de vernis ne suffisait pas, en mettre une seconde. On laisse sécher le vernis, en ayant soin de le mettre à l'abri de la poussière et de l'humidité.

Dès que le vernis est sec et la gravure transparente, on peut peindre. On place sa gravure à l'envers, sur un chevalet, de manière à en bien distinguer au jour tous les traits, et on peint par derrière. On se sert de couleurs à l'huile, que l'on applique tout simplement, tout uniment, comme pour enluminer; il faut seulement choisir, mélanger ses couleurs, ses teintes, en les appropriant à son sujet, mettre quelquefois diverses nuances, principalement dans la verdure des arbres; mais il n'est pas du tout nécessaire de savoir

peindre, ni dessiner, ni observer les ombres et la perspective, attendu que la gravure qui est en dessus conserve son dessin. Il faut souvent retourner le tableau pour voir l'effet de son ouvrage; et il suffit d'un peu d'habitude et de goût pour obtenir des résultats très satisfaisants, au point de faire illusion, même à un connaisseur qui ignorerait le procédé dont on s'est servi. Quand on a fini son tableau, on le vernit en dessus, et on le fait coller sur toile et encadrer.

On trouve chez tous les marchands de couleurs, des couleurs à l'huile en petites vessies, on les délaye avec de l'huile d'œillets, et on peut les enlever de dessus la gravure avec de l'essence de térébenthine. On choisit généralement, pour ce genre de peinture, un beau vernis à tableau; on peut cependant y suppléer par un mélange de térébenthine et d'essence de térébenthine, que l'on remue avec un pinceau jusqu'à ce que ce mélange soit clair et limpide.

Ce nouveau procédé m'a paru fort ingénieux; il a déja obtenu beaucoup de succès; il doit plaire surtout aux jeunes personnes qui y trouveront une occupation aussi amusante qu'elle est agréable dans ses résultats.

LE BOULANGER POËTE.

On a eu plusieurs fois des exemples de talents poétiques associés à des conditions tout-à-fait étrangères au culte des Muses. En voici un nouveau, qui m'a paru plus surprenant que tous les autres. Je ne sais, en effet, quel poëte pourrait désavouer une composition aussi fraîche, aussi pure, aussi gracieuse que l'élégie suivante, qu'un journal vient de publier, en l'attribuant à un boulanger de Nimes, nommé Lebouc.

ÉLÉGIE A UNE MÈRE.

Un Ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble!...
« Disait-il; oh! viens avec moi,
« Viens, nous serons heureux ensemble:
« La terre est indigne toi.

« Là, jamais entière allégresse,
« L'âme y souffre de ses plaisirs,
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Les voluptés ont leur soupirs.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur!
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur!

« Non, non, dans les champs de l'espace,
« Avec moi tu vas t'envoler!
« La providence te fait grace
« Des jours que tu devais couler.

« Que tout soit calme en ta demeure,
« Que rien n'en change l'appareil,
« Qu'on regarde ta dernière heure,
« Ainsi que ton premier soleil.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau:
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère!... ton fils est mort!...

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Questions pour le concours supérieur et pour la grande division:

Qu'est-ce que la fatuité? Qu'est-ce que la sottise? Qu'est-ce que la bêtise? — Quelle différence y a-t-il entre ces trois choses? — Quels sont les inconvénients de chacune?

Question pour la petite division:

Quel est, entre les jeux de votre âge, celui que vous préférez? et pourquoi?

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 22 février courant, inclusivement.

La dernière fois encore, plusieurs lettres sont arrivées après le délai que j'avais fixé, et n'ont pu, par conséquent, entrer en concurrence avec les autres. J'en ai même reçu à l'instant de mettre le journal sous presse. Cela me prouve que j'ai, parmi mes correspondants et correspondantes, de petits temporiseurs, qui attendent le dernier moment, qui croient toujours avoir assez de temps pour ce qu'ils ont à faire. Qu'ils y prennent garde; ils seront plus tard gagnés par le temps, dans des affaires de plus d'importance.

AVIS.

J'ai éprouvé une vive contrariété de ne pouvoir joindre au précédent numéro la lithographie qui devait l'accompagner, et que je vous envoie aujourd'hui. Le Journal était entièrement tiré, lorsqu'en faisant le tirage des premières épreuves de la lithographie, la pierre s'est cassée; il a fallu recommencer le dessin. Le froid excessif qu'il faisait alors en a peut-être été la cause. J'espère que mes jeunes amis excuseront ce petit retard, le premier depuis près de cinq ans.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 8 FÉVRIER 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 41.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE JOUR L'AN ET LE CARNAVAL.

Nous ne sommes pas encore bien éloignés du renouvellement de l'année, et nous voici entrés dans le temps du carnaval. C'est le moment de donner à mes jeunes lecteurs quelques notions des usages adoptés chez différents peuples pour célébrer ces deux époques.

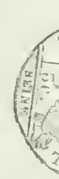
J'ai eu déja l'occasion de faire connaître l'origine des *étrennes*, qu'on attribue à une coutume des Romains, qui consacraient le premier mois de l'année, en s'envoyant mutuellement de légers présents dont la simplicité devait rappeler celle de l'âge d'or. Ces dons étaient, dans le principe, des fruits secs, des dattes, du miel, des monnaies des premiers rois. Peu-à-peu le luxe s'y introduisit, et il a accompagné cet usage transmis jusqu'à nous.

Les anciens Perses commençaient leur année solaire par des cérémonies et des réjouissances qui duraient plusieurs jours. Au moment où le soleil, en renouvelant son cours, faisait tomber ses premiers rayons sur la terre, un jeune homme, le plus beau qu'on pût trouver, annonçait au roi la nouvelle année dont il était le représentant. Un autre jeune homme qui le suivait, offrait au monarque, sur un plat d'argent, des épis et des grains, du sucre et des pièces d'or; on réduisait les grains en farine, et on en faisait un pain que le roi goûtait et partageait avec sa cour; il distribuait ensuite à ses grands officiers des robes d'honneur. Le dernier jour, c'était le tour des sujets, de faire des présents au souverain.

Le renouvellement de l'année se célèbre encore aujourd'hui en Perse, mais avec des solennités différentes. Cette fête tombe à l'équinoxe du printemps, et s'appelle *Neurouz*. Quand les astrologues ont observé l'entrée du soleil dans le signe du bélier, ils vont annoncer cette grande nouvelle au roi, qui la fait propager au bruit de la mousquetterie et au son des trompettes. On se fait des visites dans les plus beaux habits que l'on possède, et ordinairement on en met de neufs; on s'adresse mutuellement des présents, parmi lesquels des œufs ayant la coquille peinte ou dorée sont presque de rigueur.

Les Chinois célèbrent le commencement de leur année par la fête *des lanternes*, pendant laquelle toutes les familles se réjouissent le soir dans des espèces de tentes ou de cabinets en papier huilé et bien éclairés; en sorte que sur la terre ferme, comme sur les rivières, on voit par-tout des tentes illuminées et remplies de familles joyeuses.

Les Siamois, qui commencent leur année avec la première lune de décembre, la font toujours précéder



d'une fête qu'ils appellent celle des *âmes des morts;* ils adressent des hommages aux quatre éléments pour se les rendre favorables; sur-tout aux eaux pour lesquelles ce peuple paraît avoir une affection ou une vénération particulière; on jette dans les rivières du riz et des fruits; on y fait flotter toutes sortes de figures bizarres, ainsi qu'une quantité de lampes dont l'ensemble produit, le soir de la fête, un effet surprenant.

Les Kalmouks ont une fête semblable qu'ils célèbrent tantôt en novembre, tantôt en décembre, mais qui est pour eux une fête de nouvelle année, qu'ils appellent *Soulla.* On passe la journée à jouer aux cartes et à boire; le soir, on allume, sur les autels et en dehors des tentes, des lampes faites en pâte de farine, dans lesquelles chacun met autant de mèches ou de petits cierges qu'il a d'années. C'est aussi par le nombre de *soullas* qu'il a célébrés, que le Kalmouk compte son âge.

Chez plusieurs peuples chrétiens, en Angleterre, et dans une partie de l'Allemagne, c'est à Noël que la jeunesse reçoit les présents de nouvelle année qui lui sont destinés. Cette époque est dans beaucoup de lieux un temps de grandes réjouissances. Dans les campagnes, on choisit long-temps d'avance la bûche qui doit brûler ce jour-là à l'âtre domestique. En Angleterre, les riches ouvrent, à Noël, leurs châteaux à tous leurs amis, et entretiennent splendidement une nombreuse compagnie. En Italie et en Espagne, ce sont des crèches, des représentations sacrées et d'autres amusements de dévotion, qui occupent le peuple à la fête de Noël.

Quant au carnaval, à ces jours de folie qui précèdent un temps de pénitence, vous savez tous comment il se célèbre chez nous. Il y est singulièrement dégénéré de ce qu'il était autrefois, ou plutôt une amélioration sensible s'est opérée dans nos mœurs, sous ce rapport; car je ne sais jusqu'à quel point il y a lieu de regretter les extravagances et les divertissements déraisonnables et ignobles qui signalaient jadis cette époque. Le désordre, la folie, et l'oubli de toutes convenances, ne sont point la gaieté, et ne me semblent pas du tout nécessaires au plaisir. On peut s'amuser sans se dégrader et sans outrager la raison et la décence. C'est ce qu'on paraît avoir compris, depuis que les saturnales du carnaval tombent en discrédit. Il est toutefois des contrées ou ce progrès n'est pas aussi sensible que chez nous. En Italie encore, le carnaval est une réunion de folies; ce sont des travestissements de toutes espèces; les Arlequins fourmillent; le troisième jour, tout le monde se pourvoit de lumière; on se lance les uns aux autres des boulettes de plâtre, en guise de bonbons. Dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique du sud, on se poursuit à coup de dragées, et l'on s'inonde réciproquement d'eau de senteur : c'est un plaisir auquel on se livre sur les balcons, dans les rues, et même dans les salons.

Les Musulmans ont aussi un carême qu'ils appellent *Ramadan,* et une espèce de carnaval qu'ils placent après et non pas avant. Ce temps de réjouissances, nommé *Beïram,* est aussi consacré à mille extravagances, par lesquelles le peuple se dédommage de son long jeûne. Il se déguise, il danse dans les rues et les places, il se promène en barques dans les ports, il s'enivre d'une liqueur extraite du dattier, et se rassasie aux tables que les riches dressent dans les cours de leurs maisons.

Quant à vous, mes amis, malgré le petit procès que je faisais tout-à-l'heure au carnaval, je vous prie de croire que je ne suis point ennemi de la gaieté, et je vous invite même à profiter autant que possible, durant celui qui commence, de tous les plaisirs décents qui vous seront offerts, et qu'on vous permettra de goûter. Vous savez bien, Mesdemoiselles, que je faisais, il y a peu de temps, la guerre aux jeunes gens qui ne veulent plus danser.

LES DEUX CONTES.

La pluie tombe, tombe et tombe sans cesse; on l'entend retentir dans la nuit silencieuse; ah! qu'on est bien, près d'un bon feu, quand il fait noir dehors, et quand le ciel se fond en eau! — Voilà, mon cher Édouard, une exclamation romantique, s'écrie Alphonsine; mais tu ne dis pas tout : voir maman contente, qui sourit en nous regardant; avoir là notre père, qui, tandis que les marrons grillent, va nous conter un long conte du soir... et nous préparer de beaux rêves en dépit de la nuit orageuse; voilà j'espère un coin du feu parfait!

M. d'Arboise : *Va nous conter!* Vraiment, ma petite Alphonsine, tu tires sur moi des contes, comme si j'étais la *Dinarzade* des Mille et une nuits. Me crois-tu donc inépuisable?

Alphonsine : Commence toujours; je suis sûre que tu trouveras.

M. d'Arboise : Il faut trouver, ma fille, avant de commencer. Mets-toi à ton piano; joue-moi le Carnaval de Venise; la musique est amie de l'imagination; je vais leur demander un conte à toutes deux; voilà tout ce que je puis faire.

Alphonsine : Oh! je vais me surpasser, pour avoir un beau conte!

M. d'Arboise : Doucement! doucement donc! tu mets *Moschelès* en contre-danse...

Alphonsine : Il y a *allegro*, mon Papa!

M. d'Arboise : Cela ne veut pas dire qu'il faille courir la poste... Recommence l'introduction... Bon ! te voilà dans le mouvement. Compte bien tes mesures, car si tu comptes mal, je perdrai le fil de ma composition, de même que Sancho resta court, dans son récit à don Quichotte, pour un oubli fatal dans le compte des chèvres.

Alphonsine se piqua d'honneur ; elle joua son morceau avec expression et mesure ; madame d'Arboise prépara des verres d'eau sucrée pour le conteur et les auditeurs, et monsieur d'Arboise raconta le conte qu'on va lire.

LA FAMILLE HEUREUSE.

« Que les journées sont courtes, disait Bathilde Roseval ! En vérité, je n'ai le temps de rien : après la leçon de musique, la leçon d'aquarelle, et mes lectures, et mes extraits, et mes cartes, et les promenades avec mon père, où j'apprends toujours tant de choses ! Puis les travaux d'aiguille, car encore faut-il être une femme de ménage ! — Ne te plains pas, ma fille, de trouver le temps court, lui répondit sa mère ; c'est que la vie t'intéresse et t'amuse, c'est du bonheur, ma chère Bathilde. Quand on aime l'étude, on ne connaît pas l'ennui ; quand on cultive les arts avec succès, on y trouve mille jouissances. — Oui, dit Bathilde, quand j'ai peint une rose ou un paysage, et que je les trouve bien, je suis vraiment tout aise. Oh ! qu'on est heureux d'avoir de bons maîtres, et de bons modèles, et de bon papier, et de bonnes couleurs ; car il faut tout cela... et pour tout cela, il faut être riche. Nous sommes bien heureux, mon frère et moi, que Papa ait de la fortune ! Sans quoi, je n'aurais pas des leçons à six francs, des modèles de Redouté, d'Enfantin, de Renoux, de Le Mercier, de Ciceri. Mon frère ne pourrait pas avoir un laboratoire de chimie, un cabinet de physique ; il n'eût pas fait d'excellentes études ; et tout notre bonheur... Ah ! qui chante donc si joyeusement là-haut ?

Mme Roseval : « Ce sont les trois enfants du relieur qui demeure au cinquième. Leurs parents ne sont pas riches, mais ils vivent contents et chantent du matin au soir.

Bathilde : « Ah ! tant mieux ! ces pauvres enfants ! ils chantent ; ils sont heureux, sans piano, sans maîtres, sans talents...

Mme Roseval : « Oh ! ils ont leurs talents, ne t'y trompes pas. Viens avec moi ; je vais commander un album pour ton frère. Tu verras des gens heureux, d'honnêtes gens, et d'habiles ouvriers.

Bathilde : « Montons, montons vite ; je ne veux plus avoir un seul volume qui ne soit relié par mes voisins chantants. »

Quand Bathilde et madame Roseval entrèrent chez le relieur, toute la famille travaillait. Le père mettait en presse, la mère pliait, la fille cousait les feuilles, et, des deux garçons, le plus jeune marbrait les tranches d'un livre, tandis que l'aîné mettait les ors sur une magnifique reliure à compartiments.

Mme Roseval : « Bonjour, M. Verdel : je viens vous prier de me faire un album pour mon fils, et je vous recommande d'y mettre tout votre talent.

Le Relieur : « Madame, soyez tranquille ; il sera bien. Ce n'est pas moi qui le ferai, ce sera Marcelin, parce que, pour le dessin, voyez-vous, les mosaïques et les nervures, c'est sa partie... C'est pas que pour *la couture* solide, *l'endossage* et *la gréqûre*, je suis là ; mais nos enfants en savent plus que nous. Tel que vous le voyez, Marcelin était moniteur à l'*enseignement mutuel*, il a eu le prix de dessin, il a travaillé chez Purgol, Thouvenin, Cimier, Vogel, et s'il travaille avec moi maintenant, c'est pour soutenir son père et sa mère. Allons ! garçon, faut pas tourner la tête, faut pas rougir, quand on fait le bien-être de toute sa famille ! »

En descendant de chez le relieur, Bathilde demanda à sa mère si la famille Verdel gagnait assez d'argent pour ne manquer de rien. « Si le fils aîné tombait malade, dit-elle, quel malheur pour ces pauvres gens ! Comment payer le médecin, les médicaments, le loyer, le bois, quand celui qui travaille le mieux devient hors d'état de rien faire ?

Mme Roseval : « Alors, ma chère, alors, on peut les secourir, quand on a de la fortune.

Bathilde : « C'est vrai : ah ! oui ! ah ! ce n'est pas seulement pour avoir de bons maîtres et de beaux dessins qu'on est heureux d'avoir de la fortune ! Je vais envoyer tous mes livres brochés au voisin Verdel. »

Madame Roseval embrassa Bathilde ; et voilà mon conte. Maintenant, mes enfants, je vois que j'ai eu tort de l'appeler la famille heureuse, car il y en avait deux.

Alphonsine : Voilà tout le conte ?

M. d'Arboise : Oui, est-ce qu'il ne t'a pas amusée ?

Alphonsine : Ce n'est pas un conte comme ça que je voulais ; j'espérais du merveilleux, des aventures, enfin des belles choses.

M. d'Arboise : Il faut donc vous en conter un autre ?

Alphonsine : Oh ! oui, Papa, un conte à génie et à talisman.

M. d'Arboise : Écoutez :

LA SPHÈRE D'OR
ET LES QUATRE GÉNIES.

Il y avait, dans la ville de Bassora, un vieux musulman nommé Aboul-Bécar, dont les richesses étaient considérables. Ses vaisseaux du golfe Persique re-

montaient le Sha-ul-areb, jusque dans la ville même, et lui rapportaient les tissus de l'Inde, les épices de Java, le riz, le lin, les tapis de la Perse, dont il faisait un commerce immense. Mais ce qui valait mieux que toutes ses richesses, Aboul-Bécar avait un fils de quatorze ans, beau, bien fait, spirituel, qui faisait son orgueil et le bonheur de sa vie.

Un matin, dans le mois des roses, Aboul-Bécar fit venir son fils dans son cabinet, et lui parla en ces termes :

« Mon cher Aboul, le jour est venu de te faire confidence d'un singulier épisode de ma vie: écoute le récit de ton père, et dis-moi ta pensée sur le présent que je te destine. Dans un de mes voyages, me promenant un soir sur le bord de la mer, je vis surgir des ondes et s'avancer vers moi, d'un pas rapide, un être bizarre, que j'aurai quelque peine à te décrire: il avait les habits d'une belle femme, le sourire entr'ouvrait ses lèvres, et cependant ses yeux étaient sans expression. A ses ailes dorées, je ne doutai point que ce ne fût un génie; il semblait plutôt rouler que marcher sur le sable, et quand il fut près de moi, je m'aperçus que ses pieds effleuraient à peine une sphère d'or, dont ils suivaient la rotation capricieuse. Ce génie ne me cherchait point; il se heurta contre moi, car il était aveugle! Mon cher Aboul, le choc fut doux. « Ah! c'est toi, me dit-il, qui es-tu? — Aboul-Bécar, lui répondis-je, négociant de Bassora, disposé à guider vos pas. — Oh! c'est moi qui mène les autres, mon cher Aboul-Bécar, dit en riant le génie; tu es négociant; eh bien! bon vent à tes navires! Je te donne cette sphère d'or; prends aussi ce petit marteau d'argent. Toi, ou ton fils, en frappant sur la sphère, vous en ferez sortir un génie à vos ordres; mais je te préviens qu'après le quatrième coup, le talisman n'enfantera plus rien. »

« La voilà cette sphère, ô mon cher fils, voilà le marteau du génie aveugle, » poursuivit le vieux musulman ; et il tira d'un coffre de lacque les deux talismans, précieusement conservés dans un tissu de Perse: « Je n'ai point frappé sur la sphère; j'ai ménagé, pour toi, les quatre génies qu'elle doit faire éclore. Parle, mon cher Aboul, penses-tu qu'il soit temps aujourd'hui d'expérimenter les promesses du génie aveugle? — Il est temps! il est temps! » s'écria l'impatient jeune homme; et saisissant le marteau, il frappe la sphère d'or... Aussitôt une vive lumière resplendit autour de la chambre; la sphère s'ouvre; une gerbe de rayons couleur du spectre-solaire s'échappe du centre; puis la sphère se referme et un beau génie, au regard pénétrant, se trouve d'un air pensif, appuyé sur le coffre de lacque. « Que desires-tu, jeune homme, dit d'une voix douce le génie éclos de l'œuf d'or? — Je voudrais, répond le fils d'Aboul-Bécar, sans quitter la maison paternelle, voir les merveilles de l'univers, contempler à mon aise les plus beaux sites des divers pays, connaître les évènements des siècles passés, entendre à mes souhaits des concerts délicieux et des histoires merveilleuses. »

Le génie : « Je ne puis, seul, satisfaire tant de vœux; mais vous pourrez évoquer d'autres génies. Quand à moi, voici jusqu'où va ma puissance: prenez ces deux flacons et ces poudres magiques. Bientôt, par mon art, vous verrez, sur ce tissu blanc, apparaître des bois, des lacs et des montagnes; des palais s'élèveront; de riches cités vous montreront leurs édifices; la mer vous offrira le calme ou la tempête; vous pourrez, à votre choix, évoquer l'intérieur des sombres cavernes, ou celui des riches mosquées; les fleurs les plus brillantes, les plus jolis oiseaux, les costumes des diverses nations, la représentation des scènes de la vie, enfin les traits de ceux qui vous sont chers, viendront, à commandement, charmer vos regards et décorer votre demeure. »

Le jeune Aboul prit au mot le génie, qui lui tint parole; mais comme il ne renonçait pas aux concerts, il fit jaillir de la sphère d'or, par un second coup de marteau, un génie harmonieux, dont la puissance, en lui soumettant tous les instruments de musique, lui révèla des chants inconnus jusqu'alors.

Mais le troisième coup est frappé, le génie des langues et des lettres, le génie de l'histoire et de la poésie vient offrir à l'heureux Aboul-Bécar cette magie qui charme les heures, peuple la solitude, évoque le passé, colore le présent et féconde l'avenir.

« Je ne vois pas trop maintenant, dit Aboul, ce qui peut me manquer, avec mes trois génies. La sphère d'or aurait-elle encore un meilleur génie à faire éclore? Je ne devine guère... Frappons, pour en avoir le cœur net.... Oh! l'admirable son! ô la douce mélodie! mon âme s'émeut! mon cœur palpite: qui es-tu, ravissante fée, car tes traits féminins sont plus beaux que ceux des génies? — Viens avec moi, » répondit la douce évocation, et elle conduisit le jeune homme à trois lieues de Bassora, sur le bord de la mer, derrière une roche contre laquelle les flots venaient mourir avec un doux murmure. « Écoute, Aboul, écoute, » lui dit son guide à la voix touchante. Aboul prête l'oreille, et ces mots d'un pauvre pêcheur arrivent jusqu'à lui : « Un seul poisson! un seul pauvre poisson dans toute ma journée! et ma vieille mère qui est malade! et ma pauvre femme! et mes quatre enfants! revenir avec si peu de chose, pour trouver, en rentrant dans ma triste cabane, la misère, la faim et la maladie! pauvre Hassan! le prophète n'aura-t-il pas pitié de toi? tes forces t'abandonnent, ne jette pas ton filet une trentième fois, tu n'aurais plus de bras pour le retirer... jette... non, non!... qu'Alla me me prenne en pitié! je ne suis pas seul au monde: retournons au malheur; nous verrons demain.

« — Vends-moi ce poisson, pêcheur, s'écrie Aboul, voilà dix pièces d'or; et quand la pêche sera mauvaise, rends-toi à Bassora, demande le fils d'Aboul-Bécar et le prophète aura pitié de toi. » Il dit, et se soustrait aux bénédictions du pêcheur, qui veut embrasser ses genoux... « Oh! s'écrie le jeune homme, merci mon guide, merci divine émanation. Ah! tu viens du ciel, tu n'étais pas dans la sphère d'or. — Non, je n'y suis pas née, mais il est heureux que j'y passe, pour ceux qui la possèdent. »

Ainsi finit mon conte, dit M. d'Arboise.

Alphonsine : A la bonne heure! celui-là.

Édouard : Il est plus oriental, plus pittoresque.

M. d'Arboise : C'est pourtant le même que l'autre.

A. D.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 15 FÉVRIER 1829

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 42.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE PHOQUE.

On m'a demandé un article sur l'animal nommé *phoque*, ou vulgairement *veau-marin*. Voici, mes amis, ce que je puis vous en dire.

Le *phoque* est un animal amphibie, qui a la tête ronde; le museau large; les yeux grands et placés haut; des moustaches autour de la gueule, des dents assez semblables à celles du loup; la langue fourchue, ou plutôt échancrée à la pointe; le cou bien dessiné; deux espèces de mains sans bras, et deux pieds sans jambes, couverts d'un poil court et rude, ainsi que son corps qui est alongé comme celui d'un poisson, et se termine par une queue très courte.

Ces animaux vivent en société, ou du moins en grand nombre dans les mêmes lieux; leur climat naturel est le nord, quoiqu'ils puissent vivre aussi dans les zones tempérées et même dans les climats chauds; car on en trouve sur les rivages de presque toutes les mers de l'Europe, et jusque dans la Méditerrannée; on en trouve aussi dans les mers méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, mais ils sont infiniment plus communs dans les mers septentrionales de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Les femelles font leurs petits à terre, sur un banc de sable, sur un rocher, ou dans une petite île, et à quelque distance du continent; elles les alaitent pendant douze ou quinze jours dans l'endroit où ils sont nés, après quoi la mère les emmène avec elle à la mer, où elle leur apprend à nager et à chercher à vivre; elle les prend sur son dos lorsqu'ils sont fatigués. Comme ces soins ne sont jamais partagés entre plus de deux ou trois petits, leur éducation est bientôt achevée.

Les *phoques* sont carnassiers. Leur voix varie selon l'espèce : les vieux aboient contre ceux qui les frappent, et font tous leurs efforts pour mordre et se venger. En général, ils sont peu craintifs, même courageux. On a remarqué qu'ils sortent de l'eau dans la tempête, et qu'ils vont à terre se récréer et recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup. Ils ont une mauvaise odeur, et lorsqu'on les poursuit, ils lâchent souvent leurs excréments dont l'infection est insupportable. Ils aiment à dormir, et pour cela, ils se couchent sur les rochers, sur les glaçons, et se réveillent difficilement; c'est alors qu'on les approche pour les tuer à coups de bâton. Le plus sûr est de frapper sur le museau; on leur enfonce aussi un épieu dans la gorge, ce qui se peut facilement parce qu'ils ont presque toujours la gueule béante, et sur-tout quand on les approche. Ils sont très vivaces, et même écorchés et dépouillés de leur graisse, ils se roulent encore dans leur sang.

Ces animaux rendent des services assez nombreux: leur chair n'est pas mauvaise à manger; la peau de ceux du nord servait autrefois de fourrure. Les Américains les emploient aussi pour faire des outres qu'ils remplissent d'air, et dont ils se servent pour soutenir leur radeaux. Leur graisse donne une huile plus claire et de moins mauvais goût que celle de la baleine. Les Groënlandais couvrent leurs tentes de la peau des *phoques* qu'ils chassent; certaines fibres leur servent de fil; les boyaux bien nettoyés et bien amincis remplacent les vitres; la vessie dégraissée sert de vase pour contenir l'huile; la chair séchée et enfumée donne à ces peuples une nourriture assurée, lorsque l'intempérie des saisons ne leur permet plus la chasse ou la pêche.

Les *phoques* ont les sens aussi bons, le sentiment aussi vif, l'intelligence aussi prompte, que la plupart des quadrupèdes; et quoique d'une nature très éloignée de nos animaux domestiques, ils ne laissent pas d'être susceptibles d'une sorte d'éducation. On les nourrit en les tenant souvent dans l'eau; on leur apprend à saluer de la tête et de la voix; ils s'accoutument à celle de leur maître; ils viennent lorsqu'ils s'entendent appeler, et donnent plusieurs signes d'intelligence et de docilité.

On a vu un de ces animaux, qui a été offert quelque temps à la curiosité publique, au Palais-Royal, à Paris. Tous les soirs on le conduisait au bassin pour lui procurer la satisfaction de se récréer dans l'eau, lorsqu'il n'y avait plus personne qui pût l'importuner. Un soir, il y fut complètement oublié. Le pauvre animal sentant passer l'heure de sa retraite, et voyant qu'on ne venait pas le chercher, voulut rentrer dans son domicile; il sortit du bassin, et se traîna jusqu'aux grilles; elles étaient fermées. Il paraît que, dans les efforts qu'il fit pour s'ouvrir un passage, il se heurta fortement contre les barreaux, car le lendemain matin on le trouva mort près d'une de ces grilles qu'il avait tenté vainement d'ébranler.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Les qualités de l'âme fécondent les dons de l'esprit.

L'amour de soi bien entendu comprend nécessairement l'amour de ses semblables et l'amour de la divinité.

Heureux qui, fatigué des fausses routes, revient à la vertu comme refuge! plus heureux qui la cherche et la trouve dès l'entrée du voyage!

Force et trésor de l'enfance: les conseils d'un père et le cœur d'une mère.

Qui délibère trop avant une bonne action, perd souvent l'occasion et le temps d'en faire deux.

L'habitude d'aimer ceux qui nous entourent les rend en effet plus aimables: la bonté est comme toutes les autres facultés dont l'exercice rend l'usage plus doux et plus facile.

L'ORPHELINE AVEUGLE.

Dans une de ces belles et nobles institutions où le gouvernement assure le bienfait de l'éducation aux filles des braves qui ont servi glorieusement leur pays ou qui sont morts au champ d'honneur, se trouvait, il y a peu d'années, une jeune personne connue sous le seul nom de Marie. Elle avait quinze ans; son visage qui paraissait avoir été joli, portait les traces funestes d'une horrible brûlure, et ses paupières fermées par cet accident ne devaient plus s'ouvrir; elle était aveugle. Quoique sa physionomie fût ainsi privée de cette expression que le regard seul peut donner, on y reconnaissait pourtant un caractère de bonté, et une empreinte de mélancolie, qui ajoutaient à l'intérêt inspiré par sa triste position.

On ignorait la naissance de Marie. Après la dévastation d'un village incendié par les troupes ennemies sur les frontières de France, elle avait été trouvée dans un champ, enveloppée de langes auxquels était attaché un billet portant ces mots: *Sainte Vierge! protégez l'enfant d'un soldat!* Recueillie par des personnes charitables, elle avait reçu d'elles le nom de Marie, à cause de l'invocation exprimée dans ce petit écrit; et son enfance s'était écoulée sous le toit de ses bienfaiteurs, jusqu'à l'âge où ceux-ci avaient obtenu son admission dans l'institution royale. Deux ans après, la mort les lui avait enlevés, et elle était restée seule, n'ayant plus d'autre appui dans le monde, que celui des personnes à qui son éducation était confiée.

Cette éducation avançait avec succès, et semblait devoir lui assurer des ressources pour l'avenir, lorsqu'à l'âge de douze ans, un accident affreux vint mettre le comble au malheur de sa situation. Une petite fille jouait devant un feu ardent; elle chancelle; Marie pousse un cri, s'élance, retient l'enfant; mais en l'arrachant au danger, elle-même glisse, perd l'équilibre et tombe, le visage au milieu d'un énorme brasier. Le résultat de cet événement fut pour Marie la perte de la vue et de la beauté. La petite qu'elle avait sauvée était la nièce de la surintendante; celle-ci, reconnaissante d'un service qui avait coûté si cher à

la jeune orpheline, déclara qu'elle ne se séparerait point d'elle, à moins qu'un sort plus avantageux ne lui fût offert. Marie resta donc dans la maison, malgré son infirmité, qui changea nécessairement toute la direction de ses études, et la priva des occupations et des jouissances qui lui étaient le plus chères. Ce fut alors que son caractère prit cette teinte de tristesse et de mélancolie qui, sans jamais altérer son humeur douce, égale et bienveillante, sembla la détacher presque entièrement des choses de ce monde. Elle ne paraissait retrouver un peu de chaleur et la faculté de sourire, que dans les occasions où la possibilité s'offrait à elle de rendre encore quelques services. Cela arrivait par fois, car, comme la plupart des aveugles, Marie avait développé ses autres sens au point de suppléer en partie à celui qui lui manquait. Elle circulait facilement dans toute la maison, pouvait se livrer à diverses occupations de son sexe, à quelques études, et même cultiver certains talents. Mais sa grande, ou pour mieux dire, sa seule véritable consolation, c'était dans la religion qu'elle l'avait trouvée; la piété de Marie était celle d'un Ange, et quand elle priait, ce visage, tout défiguré qu'il était, prenait aussitôt une expression sublime et un caractère céleste.

Peut-être n'eût-on jamais soupçonné tout ce qu'il y avait de grand et de bon dans cette âme détachée de la terre, sans l'événement que je vais rapporter.

Un jour, une jeune élève de la maison, avait reçu en présent une boîte riche et élégante, remplie de bonbons les plus recherchés; elle avait excité l'admiration de toutes ses compagnes en la leur montrant. Peu de temps après, cette jeune fille, voulant prendre quelques bonbons, ne trouva plus la boîte dans le pupitre où elle l'avait serrée. Aussitôt plainte ouverte et rumeur générale. La maîtresse interroge successivement toutes les élèves de la classe, qui répondent avec assurance. Marie est interpellée à son tour; une vive rougeur colore à l'instant ses joues, et elle garde le silence. Alors un murmure universel éclate; des chuchoteries s'établissent de tous côtés, et il n'est plus possible de ramener le silence. « Dame! disaient quelques mauvaises petites langues, ce n'est pas étonnant; elle ne peut pas avoir d'autre plaisir que la gourmandise. — Oui, ajoutaient quelques autres, mais ce n'est pas une raison pour voler. » Au milieu de ce désordre, la silencieuse Marie est conduite auprès de la surintendante qui l'interroge de nouveau; de nouveau Marie rougit, garde le silence, et s'efforce de retenir une larme qui roule dans ses yeux éteints. « Cela ne se peut pas, dit cependant la supérieure; je ne saurais le croire malgré les apparences, et il y a certainement quelque mystère qui s'éclaircira. » Comme elle disa t ces mots, trois élèves d'une autre classe accourent, apportant la boîte intacte. Ce n'était qu'une niche qu'elles avaient voulu faire à leur compagne, pour qu'elle fût inquiete et cherchât sa boite; mais ayant appris ce qui se passait, et que de graves soupçons pesaient sur une autre, elles se hâtaient de venir avouer leur espièglerie. « Eh bien, Marie, reprit la surintendante, pourquoi donc cette rougeur et ce silence de votre part? — Ah! Madame, dit alors la pauvre fille, j'ai cru qu'on avait réellement volé la boite. On est venu me demander si c'était moi; comment n'aurais-je pas rougi, en m'entendant adresser une semblable question? — Et pourquoi vous taire, mon enfant? — Hélas! Madame, j'ai pensé qu'il valait encore mieux que je fusse accusée qu'une autre: je n'ai pas de famille que ma honte puisse affliger ou flétrir; si des regards de mépris fussent tombés sur moi, du moins je ne les aurais pas vus, je n'aurais pas été obligée de baisser les yeux. Je n'ai que Dieu et ma conscience; Dieu sait la vérité, et ma conscience était en paix. — Et moi donc, et moi, généreuse et cruelle enfant, s'écria la supérieure; ne suis-je donc rien poui toi, et penses-tu que ta vertu et ton bonheur ne soient pas des biens qui m'appartiennent? — Ah! Madame, ah! ma mère, dit Marie en se jetant dans les bras de celle qui parlait ainsi, et en versant des larmes; vous ne vous figurerez jamais combien ces mots sont doux pour la pauvre orpheline aveugle! »

LA CAILLE.

FABLE.

Oh! quelle triste destinée!
Disait la caille aux pieds légers;
Je suis faible, timide, et de mille dangers
Dès ma naissance environnée.
Les rets du perfide oiseleur,
Et la dent du renard, et le plomb du chasseur,
Tout conspire contre ma vie.
Comment éviter la fureur
Des ennemis cruels dont je suis poursuivie?
Ah! si d'un vol rapide et sûr,
Je pouvais m'élancer loin, bien loin de la terre.
Dans ces vastes plaines d'azur!
Tyrans qui me faites la guerre,
Je braverais votre courroux.
Qui plane dans les airs peut se rire de vous.
Là-haut point de méchants; une paix éternelle....
L'air d'un cri douloureux tout-à-coup retentit;
C'était une jeune hirondelle
Que l'autour enlevait dans sa serre cruelle.
Immobile de peur, la caille se blottit,
Et dit tout bas: La plainte est inutile;

Les méchants sont par-tout, par-tout le faible a tort.
Préférons le sillon qui me donne un asyle,
Aux cieux où l'on trouve la mort.

B...., à Dijon.

ANNONCES DE LIVRES.

Iconographie instructive ou *Collection de portraits des personnages les plus célèbres de l'histoire moderne.*

Je connais depuis peu cet utile et intéressant recueil qui comprend déja un assez grand nombre de portraits gravés, d'après les dessins de M. Deveria et autres, par MM. Bertonnier, Fontaine et plusieurs artistes distingués. Chaque portrait est accompagné et entouré d'une notice biographique, chronologique et bibliographique. Les auteurs de ces notices sont MM. Jarry de Mancy et F. Boyer, éditeurs de la collection. Les livraisons qui ont paru jusqu'à ce jour sont parfaitement bien exécutées sous tous les rapports, et je n'hésite pas à recommander cet ouvrage, comme pouvant offrir à mes lecteurs une étude agréable et un délassement instructif. Le prix de chaque livraison de 4 portraits avec texte, est de 2 francs; pour les non souscripteurs et séparément, chaque portrait, 75 centimes. On souscrit chez les éditeurs, rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice n° 20, et chez les principaux libraires et marchands d'estampes.

La Mère courageuse; un petit volume in-18, chez L. Colas, rue Dauphine n° 32. Prix: 1 fr.; par la poste, 1 fr. 25 cent.

La pauvre Cécile; prix: 75 centimes, et 1 franc par la poste.

L'Économie domestique, ou *Conseils à une jeune mariée;* prix: 30 centimes; par la poste, 45 centimes.

Les Orphelines et les Bienfaiteurs; prix: 1 fr. 20 cent.; par la poste, 1 fr. 50 cent.

Mathieu Benoît, ou *l'Obligeance;* prix: 60 cent.; par la poste, 75 cent.

Tels sont les titres de cinq jolies nouvelles qui composent l'ouvrage de Madame Alida de Savignac intitulé, *Encouragements donnés à la jeunesse industrieuse*, et que j'ai annoncé à la fin de l'année dernière. L'éditeur a eu l'idée de les publier en outre séparément, et d'en faire cinq bons et jolis petits livres que je recommande à mes lecteurs, soit pour eux-mêmes, soit pour faire la bonne action de les répandre parmi de jeunes garçons et sur-tout de jeunes filles de la classe ouvrière, à qui cette lecture me paraît devoir être particulièrement profitable.

Je répugne toujours à parler, dans ce Journal, de mes propres œuvres; cependant, comme depuis quelque temps plusieurs abonnés du *bon Génie* ont demandé mon ouvrage, intitulé *Histoire de Pierre Giberne*, dont l'édition était complètement épuisée, je crois devoir annoncer que je viens d'en publier une nouvelle, dont voici le titre: *Histoire de Pierre Giberne, ancien sergent de grenadiers français*, ou *quinze journées aux Invalides*, par M. Laurent de Jussieu; ouvrage publié pour l'instruction et l'amusement des soldats de l'armée française, et auquel l'Académie française a décerné, en 1826, une des médailles fondées par M. de Montyon en faveur des écrits utiles aux mœurs. — Un vol. in-12, deuxième édition, chez L. Colas, 1829; prix: 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

Sous presse, pour paraître dans le courant de cette semaine, chez L. Colas, rue Dauphine n° 32:

Écrits populaires de Franklin, choisis et appropriés aux besoins des lecteurs français, par le compagnon de Simon de Nantua. Un petit vol. in-18; prix: 40 cent., et 50 cent. par la poste.

Voici un petit livre que je recommande particulièrement à mes jeunes amis, et pour eux-mêmes, car je suis convaincu qu'ils seront charmés de faire connaissance avec le sage, le vertueux, l'ingénieux, l'aimable Franklin; et pour en faire de salutaires présents aux enfants et aux hommes des classes laborieuses, à qui ils veulent du bien. Tout mince et léger que soit le volume, il contient plus de bonnes choses, plus d'avis utiles, plus de leçons efficaces, que beaucoup de gros livres. Petits et grands y peuvent tout comprendre; grands et petits ont à gagner à le lire. C'est le modèle des bons conseillers; et nous autres, qui nous mêlons de donner par fois des avis à la jeunesse et à nos simples concitoyens, il faudrait que nous pussions leur parler le langage de Franklin; mais cette simplicité pleine de sens et de force, cette naïveté remplie d'esprit, sont des privilèges comme le génie.

ÉNIGME.

Objet vague, creux et vain,
Toujours illusoire,
Je m'échappe de ta main;
Et, comme la gloire,
Je fuis qui me suit
Et suis qui me fuit.

(Je ne demande pas, et je me charge de donner moi-même l'explication de cette énigme qui m'est communiquée par une de mes bien aimables jeunes amies.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 22 février 1829

Ve année. N° 43.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LA TAUPE.

Il n'est aucun de vous, mes amis, qui n'ait vu une *taupe*, qui ne connaisse la forme, la grosseur, la figure de ce petit animal, son museau mobile, alongé, à-peu-près semblable à celui d'un cochon, ses pieds divisés en cinq doigts, sa peau recouverte d'un duvet qu'on croirait être de beau velours noir ou brun; je ne m'arrêterai donc pas à vous décrire tout cela, et je ne veux vous parler aujourd'hui que des mœurs de la *taupe*, qui sont très dignes de votre attention et de votre intérêt.

Entre les animaux, celui-ci est un des plus avantageusement doués. A l'exception de la vue qui est faible chez lui, et dont pendant long-temps on l'a cru privé, tous ses organes ont beaucoup de sensibilité: l'ouïe est très fine, l'odorat exquis, et le toucher délicat; sa peau est ferme et son embonpoint constant; ses pattes se terminent plutôt par des mains que par des pieds; sa force est grande relativement au volume de son corps, et l'adresse qui n'accompagne pas toujours la vigueur, dirige constamment l'emploi qu'il fait de ses facultés.

La *taupe* met une industrie admirable à se faire une retraite, un domicile. Elle passe sa vie sous terre; si elle abandonne son asyle, ce n'est que pour quelques instants, et seulement pour chercher un terrain plus commode, et dès qu'elle l'a trouvé, elle y travaille aussitôt. Elle ferme l'entrée de sa retraite, et elle craint le grand air comme le grand jour; elle évite également la fange et un sol dur ou pierreux; elle préfère la terre meuble et cultivée; mais elle se hâte de quitter sa demeure si l'eau vient à l'y surprendre, et de gagner des lieux plus élevés; aussi le débordement des rivières est-il le plus grand fléau des *taupes*, et le moyen le plus naturel et le plus sûr d'en diminuer le nombre. Ces animaux savent changer de demeure selon les variations de l'atmosphère; pendant l'hiver et les temps de pluie, ils se tiennent dans les lieux élevés; en été, ils descendent dans les vallons; et si la sécheresse règne long-temps, ils se réfugient dans les endroits ombragés et frais, le long des ruisseaux et des fossés.

Aucun animal n'a plus l'habitude du travail que la *taupe;* sa subsistance qui consiste en racines tendres, en bulbes de *colchique*, en vers et en insectes, se trouve éparse au sein même de la terre; elle est sans cesse occupée à l'y chercher. De longues allées, ordinairement parallèles à la surface du sol, et profondes de quatre à six pouces, sont les indices de sa vie laborieuse. Mineur habile, elle conduit ses galeries avec autant d'art que d'activité; tantôt elle soulève la su-

perficie même du sol, tantôt elle s'enfonce davantage, suivant les circonstances et la température. Toutes les routes qu'elle se fraye ont des boyaux de communication. A mesure qu'elle creuse, elle rejette au dehors la terre qu'elle a détachée, c'est ce qui forme ces dômes de terre émiettée que l'on nomme *taupinières*. Si, pendant qu'il est occupé à ces excavations, le mineur se croit en danger, il ne cherche pas à fuir en sortant de ses galeries, il s'enfonce au contraire par un tuyau perpendiculaire, et jusqu'à un pied et demi de profondeur. Si on endommage ou les boyaux ou les amas de terre qu'il a formés, il vient aussitôt les réparer. On dit que *la taupe souffle*, lorsqu'avec son museau et ses pattes, elle pousse la terre à une *taupinière*, ou qu'elle forme une sorte de voûte oblongue de terre mobile à l'endroit où sa trace a été coupée.

On a observé que les heures du travail des *taupes* sont au lever et au coucher du soleil, à midi, vers neuf heures du matin et vers neuf heures du soir. Ces animaux sont moins ardents à l'ouvrage en hiver qu'en été; leur activité est moins vive pendant la saison des frimas; ils cherchent alors les endroits les plus chauds, tels que les couches des jardins, et dès que le froid devient moins rigoureux, ils se remettent à l'ouvrage et poussent la terre comme en été. *Les taupes poussent, le dégel n'est pas loin*, c'est un proverbe des habitants des campagnes.

La femelle montre beaucoup de tendresse pour ses petits qui naissent au printemps; elle leur prépare d'avance un réduit particulier, que Buffon a décrit avec beaucoup de vérité. « Ce domicile, dit ce grand peintre de la nature, est fait avec une intelligence singulière: les femelles commencent par pousser, par soulever la terre et former une voûte assez élevée; elles laissent des cloisons, des espèces de piliers de distance en distance; elles pressent et battent la terre, la mêlent avec des racines et des herbes, et la rendent si dure et si solide par-dessous, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cause de sa convexité et de sa solidité; elles élèvent ensuite un tertre par-dessous, au sommet duquel elles apportent de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à leurs petits; dans cette situation, ils se trouvent au-dessus du niveau du terrain, et par conséquent à l'abri des inondations ordinaires, et en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre sur lequels ils reposent. Ce tertre est percé tout autour de plusieurs trous en pente, qui descendent plus bas et s'étendent de tous côtés, comme autant de routes souterraines, par où la mère *taupe* peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à ses petits; ces sentiers souterrains sont fermes et battus, s'étendent à douze ou quinze pas, et partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve, aussi bien que sous la voûte, des débris d'oignons de *colchique*, qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. »

Dans sa retraite et son obscurité laborieuse, la *taupe* peut être offerte comme un exemple de persévérance dans le travail, et des douceurs d'une vie sans éclat et sans ambition. Mais tandis que les moralistes la considèrent sous ce point de vue, l'agriculteur la signale et la poursuit comme un de ses terribles ennemis. Elle nuit en effet à la culture par des dégâts très remarquables, quoique l'on ne puisse disconvenir que, sous d'autres rapports, elle ne lui rende aussi quelques services. Ces animaux font le désespoir du cultivateur et sur-tout du jardinier, en attaquant les plantes qu'on élève prématurément sur des couches, en culbutant et détruisant tout ce qui se trouve sur leur passage. Il ne faut quelquefois qu'une seule *taupe* pour bouleverser tout un jardin. Le long des rivières et des ruisseaux où elles vont chercher le frais pendant les chaleurs de l'été, elles causent d'autres ravages, en perçant les digues, en y ouvrant un passage à l'eau, et en les affaiblissant de manière qu'elles s'éboulent à la première inondation. Mais d'un autre côté, ces mêmes *taupes* détruisent beaucoup de plantes nuisibles en coupant leurs racines; elles dévorent une quantité considérable d'insectes et de larves de hannetons, connues sous le nom de *vers blancs*, et si redoutées à cause des ravages qu'elles causent. Ainsi, tout bien considéré, il serait injuste de maudire cette espèce, qui a d'ailleurs tant de qualités estimables; mais toutefois il est naturel qu'on lui fasse la chasse par toutes sortes de moyens, pour éviter sa trop grande multiplication. C'est ce que font, au reste, les cultivateurs et les jardiniers, avec un soin dont l'instinct et l'habileté des *taupes* se rient souvent.

MOTS A L'OREILLE.

PETITE MORALE DE CARNAVAL.

Il faut faire chaque chose en son temps, et être tout entier à ce qu'on fait.

Le carnaval est un temps de divertissements; il faut donc en profiter pour se bien amuser, et le faire en conscience.

Mais on ne peut s'amuser comme il faut, et goûter complètement aucun plaisir, qu'autant que l'on est à-peu-près content de soi-même.

Or, ceux qui s'amuseront le mieux, dans ce temps-ci, doivent être ceux qui ont bien employé le temps précédent, et qui se sont acquittés de tous leurs devoirs, de toutes leurs tâches.

Il est probable encore que ceux qui se divertiront avec plein abandon, sont aussi ceux qui reprendront ensuite le travail et les devoirs avec le plus de zèle et d'ardeur; car ceux-là ne voudront pas être à moitié fidèles au principe: il faut faire chaque chose en son temps, et être tout entier à ce qu'on fait.

Voilà mon sermon pour aujourd'hui: je ne le fais pas long; mais gare à mes prédications de carême!

APOLOGUES DES NÈGRES.

Je viens de lire un recueil de fables sénégalaises, mises en vers français, et publiées l'année dernière, par M. le baron Roger, ex-commandant et administrateur de la colonie du Sénégal. Ces apologues dont quelques uns sont ingénieux, piquants, et exprimés avec grace dans notre langue, m'ont paru doublement intéressants à cause de leur origine. C'est au langage *Ouolof*, parlé par les nègres de trois nations ou royaumes situés sur la rive gauche et vers l'embouchure du Sénégal, que M. le baron Roger les a empruntés. Tous ne seraient pas également convenables et agréables pour vous, mes jeunes amis; aussi n'est-ce point dans le but de vous recommander ce recueil, que j'en parle; mais je veux au moins vous en donner un échantillon, et d'abord vous communiquer quelques notions curieuses, que je trouve dans la préface, sur les nègres de cette contrée, et sur leur goût pour ce genre de récits. Voici comment l'auteur s'exprime à ce sujet:

« Il paraît que les fables sont connues de toute ancienneté chez les nègres, quoique, pour la plupart, ils n'aient pas de littérature, ni même de langue écrite. Les *Ouolofs* mettent en scène les hommes, les animaux, et quelquefois les choses inanimés; je n'ai pas remarqué qu'ils fassent figurer les plantes dans ces sortes de compositions, qui sont en général très ingénieuses. Les Sénégalais ont l'habitude de commencer et de finir ces récits par des espèces de formules tout-à-fait bizarres. Celui qui raconte dit d'abord: LEB-ON-NA, cest-à-dire, *j'ai fait une fable*, ou bien, *il y a une fable;* la politesse exige que chacun des assistants réponde : LOU-PÔ-ON-NE, c'est-à-dire, *cela a été fait pour l'amusement; cela est récréatif.* Le conteur reprend : AM-ON-NE-FI, *cela a eu lieu ici;* on lui répond encore : DA-NA-AM, *c'est vrai, cela a été.* Il entre alors en matière par une locution équivalente à notre: *En ce temps-là*, ou à notre : *Il y avait une fois*, etc. Quelques Sénégalais, après avoir achevé leur récit, ne manquent guères d'ajouter cette phrase assurément bien singulière : *Ici la fable est allée tomber dans la mer*, ou *dans l'eau* (FILÉ LÈB DORKHÉ TABI GHÉIE).

« Les fables ne paraissent destinées par les Sénégalais qu'à l'amusement. Le conteur attire ordinairement un nombreux auditoire; il ne néglige rien pour occuper l'attention, pour amuser; tant qu'il voit qu'on l'écoute avec plaisir, il s'évertue à prolonger le récit, ce qui lui est facile, parce qu'il improvise en prose. Les vers ne sont pas connus en *Ouolof;* cependant ce langage prend parfois quelque chose de soigné, de cadencé, qui sent la poésie.

« Chez les fabulistes sénégalais, le récit est toujours accompagné de mouvements et de gestes imitatifs. Quelquefois il s'y mêle des chants adroitement introduits et qui font corps avec le sujet.

« Ces peuples ont une curiosité remarquable des choses naturelles, quoiqu'elle soit sans méthode et sans direction. Ils connaissent généralement bien le mode de végétation et les propriétés des plantes. Ils possèdent aussi, sur les habitudes des diverses espèces d'êtres vivants répandus dans cette contrée, des notions vraies et souvent délicates, que peut seul produire un examen attentif de la nature. »

Voici, mes amis, l'échantillon que je choisis pour vous donner une idée de ces compositions des nègres.

LE LOUP
VOULANT FAIRE LE TABASKI (1).
FABLE.

« C'est demain *tabaski*, dit un loup, vite en quête!
 Je n'ai jamais fait cette fête,
Mais j'espère demain m'amuser comme un roi.
 Je prétends qu'on parle de moi.
 Je ferai dans quatre villages
 En un jour quatre bons repas. »
Notre loup d'enlever quatre moutons bien gras,
 Honneur des plus beaux pâturages,
Et de les envoyer, de côtés différents,
 A des amis, à des parents,
 Dans quatre bourgades voisines.
A chacun il écrit: « Préparez le festin;
J'irai faire avec vous le *tabaski* demain.
Le tam-tam des *Griots*(2) et leurs chansons badines

(1) Le *tabaski* est une des fêtes des nègres Mahométans. Ce jour-là, chaque chef de maison immole un mouton qui doit être sans défaut et que l'on mange en famille. C'est l'occasion de festins et de divertissements de toute espèce. On s'y prend à l'avance pour faire le *tabaski;* et chacun étale, pour manger et pour se vêtir, tout le luxe dont il est capable.

(2) On appelle *Griots*, des nègres qui font métier de chanter, de battre du tambour et de grimacer pour amuser les autres. Ces espèces de baladins forment une classe très avilie. Leur tambour, qui est le principal instrument de la musique des nègres, se nomme *tam-tam*. Il est fait d'un gros morceau de bois

Devront me prévenir à l'heure du tisbar(1);
Du mouton je prendrai ma part. »
Notre loup ne rêva qu'à ses quatre cuisines;
Il se lèchait la barbe et s'éguisait la dent.
L'orgueil et la gloutonnerie
Dans leurs petits calculs se trompent bien souvent.
Le *tabaski* venu, notre gourmand s'ennuie;
A jeun, pour mieux dîner, il écoute, il attend.

Au village de l'Est on commence le chant,
Et le bruyant tam-tam au festin le convie :
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, viens à la fête;
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, la table est prête.
« Pan, pan, rataplan, pan, pan. »
Le mangeur de moutons vers ce côté s'avance :
« Vite, courons, dit-il, dépêchons ce repas;
J'en aurai trois ensuite. » — Il n'a pas fait dix pas
Que du côté de l'Ouest la musique commence :
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, viens à la fête,
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, la table est prête;
« Pan, pan, rataplan, pan, pan. »
Il rebrousse chemin vers cet autre village;
Un nouveau chant au Nord l'arrête en son voyage:
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, viens à la fête,
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, la table est prête;
« Pan, pan, rataplan, pan, pan. »
C'est vers ce dernier point qu'il résout de se rendre;
Mais aussitôt au Sud le chant se fait entendre :
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, viens à la fête,
« Pan, pan, rataplan, pan, pan,
« Seigneur loup, la table est prête;
« Pan, pan, rataplan, pan, pan. »
Son embarras redouble; il écoute, il s'arrête :
Le pauvre diable en perd la tête.
Il voudrait à-la-fois suivre quatre chemins
Et dîner dans quatre villages.
Aller d'un seul côté, c'est perdre trois festins;
C'est faire, à ses dépends, rire tous les voisins!
Il court à droite, à gauche; il fait mille voyages
Et n'arrive jamais. — Cependant les moutons
Sont dévorés sans lui. Déjà la nuit commence;
Les repas sont finis et l'on entend la danse.
Honteux, le ventre creux, le loup fuit ces cantons,
Hurlant la faim et la vengeance.

creusé, n'ayant d'ouverture qu'à une extrémité qui est recouverte d'une peau. On frappe dessus avec les doigts de la main gauche, en même temps qu'avec une baguette tenue de la main droite.

(1) C'est le nom d'une prière des Mahométans.

Depuis un tel échec fait à sa vanité,
De fêter *tabaski* le loup n'est plus tenté.

THOMPSON ET QUIN.

Dans un livre qu'on vient de publier sous le titre de *Code de la bienfaisance*, et qui se vend au profit de la souscription pour l'extinction de la mendicité, je trouve l'anecdote suivante,

Thompson, l'auteur du poëme des Saisons, n'acquit pas tout de suite une fortune égale à son mérite et à sa réputation. Dans le même temps que ses ouvrages avaient la plus grande vogue, il était réduit aux extrémités les plus désagréables. Il avait été forcé de faire beaucoup de dettes; un de ses créanciers, immédiatement après la publication de son poëme des Saisons, le fit arrêter, dans l'espérance d'être bientôt payé par l'imprimeur. Le célèbre acteur Quin apprit le malheur de Thompson. Il ne le connaissait que par son poëme; et, ne se bornant pas à le plaindre, comme une infinité de gens riches et en état de le secourir, il se rendit chez le shérif, où Thompson avait été conduit. Il obtint facilement la permission de le voir. « Monsieur, lui dit-il, je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, mais mon nom est Quin. » Le poëte lui répondit que, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, son nom et son mérite ne lui étaient pas étrangers. Quin le pria de lui permettre de souper avec lui, et de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait apprêter quelques plats. Le repas fut gai. Lorsque le dessert fut servi, « parlons d'affaires, maintenant, dit Quin. Vous êtes mon créancier, M. Thompson; je vous dois cent livres sterling, et je viens vous les payer. » Thompson prit un air grave, et se plaignit de ce qu'on abusait de son infortune pour venir l'insulter. « Je vous jure, répondit le comédien, que ce n'est point là mon intention; voici un billet de banque qui vous prouvera ma sincérité. A l'égard de la dette que j'acquitte, voici comment elle a été contractée. J'ai lu l'autre jour votre poëme des Saisons; le plaisir qu'il m'a fait méritait ma reconnaissance; il m'est venu dans l'idée que, puisque j'avais quelques biens dans le monde, je devais faire mon testament, et laisser de petits legs à ceux à qui j'avais des obligations. En conséquence, j'ai légué cent livres sterling à l'auteur du poëme des Saisons. Ce matin j'ai entendu dire que vous étiez dans cette maison, et j'ai imaginé que je pouvais aussi bien me donner le plaisir de vous payer mon legs pendant qu'il vous est utile, que de laisser ce soin à mon exécuteur testamentaire, qui n'aurait peut-être l'occasion de s'en acquitter que lorsque vous n'en auriez plus besoin. »

Un présent fait de cette manière, et dans une pareille circonstance, ne pouvait manquer d'être accepté; aussi le fut-il avec beaucoup de reconnaissance.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 1er mars 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. No 44.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Depuis que nous sommes en correspondance, mes amis, je ne crois pas que vous m'ayez encore offert une réunion de lettres renfermant plus de jolies choses et de pensées ingénieuses; et cependant, pour la première fois aussi, dans toutes les réponses qui m'ont été adressées sur *la fatuité*, *la sottise* et *la bêtise*, il n'en est pas une seule, même parmi celles du *concours supérieur*, qui m'ait paru complètement satisfaisante d'un bout à l'autre. J'ai trouvé, dans les unes, des idées qui ne m'ont pas semblé tout-à-fait justes, sur l'un ou l'autre de ces trois caractères; dans les autres, des conséquences mal déduites; celles-ci se sont égarées dans de trop longs développements; celles-là sont incomplètes; quelques unes ont même établi des propositions contradictoires, et d'autres se sont méprises dans leurs applications. Par-tout enfin, j'ai vu des parties très judicieuses, et presque par-tout aussi quelques erreurs.

Que faut-il en conclure? C'est que mes jeunes correspondants et correspondantes ne sont affligés d'aucun de ces trois défauts ou malheurs, et qu'ils ont été assez heureux jusqu'à présent pour ne pas trouver beaucoup d'occasions d'en observer dans autrui la nature et les effets. J'en suis charmé pour eux; mais en même temps, je regrette que cela me prive de pouvoir imprimer en entier plusieurs de leurs réponses. Toutefois, mes lecteurs et moi, serons-nous bien dédommagés de cette privation par le nombre et la qualité des extraits que je choisirai dans les lettres qui sont sous mes yeux. Je réunirai ce qui appartient au *concours supérieur*, avec ce que j'emprunte à la *grande division*.

Voici la seule lettre que je puisse imprimer en entier. On aurait pu y ajouter, mais du moins il n'y a rien à en retrancher. Elle est de Mademoiselle *Célinie de B....*

« Mon bon Génie, la fatuité est un défaut qui accompagne quelquefois certains avantages extérieurs; dans la jeunesse elle est à peine supportable, mais malheureusement elle survit presque toujours aux agréments qui lui ont donné naissance, et alors elle devient un ridicule qu'on ne saurait éviter avec assez de soin. La bêtise est un aveuglement complet de l'esprit, qui est tout-à-fait incurable. La sottise voit quelque chose, mais elle voit mal; n'apercevant qu'une partie des objets, elle juge de travers, et ne permet pas qu'on redresse ses jugements. Une bête peut être

bonne, facile à vivre, parcequ'elle est ordinairement sans prétentions. Un sot est toujours insupportable, plus encore par le peu qu'il a, que par ce qu'il n'a pas. Il arrive trop souvent qu'en voulant instruire une bête on en fasse un sot; et le changement n'est pas heureux, la sottise ornée étant bien plus choquante que la bêtise toute naturelle. Lorsqu'on a le malheur d'être bête, il faut éviter les prétentions ridicules, et avec de la douceur, de l'obligeance et de la bonté, on est beaucoup plus agréable dans la société, que des gens d'esprit méchants et difficiles à vivre.

« CÉLINIE DE B...., au château de B.... »

Voici des extraits:

« La fatuité est une sorte de coquetterie d'esprit, une affectation ridicule dans les manières, dans le ton, ou dans les mots que l'on emploie. Elle vient d'une vanité malentendue, confine à l'impertinence, et elle fausse tellement l'esprit et le jugement, que le fat regarde le naturel comme une simplicité basse et triviale, et loin de l'admirer, cherche constamment à s'en éloigner. Le fat est toujours plein de confiance en lui-même; son ton est tranchant et dédaigneux; il a la prétention de ne rien faire, de ne rien dire comme les autres, et de se distinguer en tout de la foule; mais il ne réussit qu'à montrer la faiblesse et la puérilité de son esprit, et à inspirer à chacun la pitié et le dédain. Ce défaut est assez ordinaire aux jeunes gens: de sages conseils, les leçons que donnent l'expérience et le monde, sont seuls capables de le corriger; mais il faut, pour cela, qu'ils aient encore conservé de la docilité, de la justesse d'esprit, autrement la fatuité serait incurable. » (Mlle *Stéphanie de V.*)

« La fatuité est une sorte d'orgueil mêlé d'une grande affectation. Elle dénote, en celui qui y est porté, fort peu de jugement et un esprit superficiel. Le fat entre dans une chambre d'un air orgueilleux; il tient à la main une canne qu'il secoue légèrement en marchant. S'il se trouve devant une glace, il passe sa main dans ses cheveux avec un air d'importance; il veut faire le savant, le bel esprit, il se croit un être supérieur aux autres hommes; mais malheureusement pour lui, ses manières affectées lui enlèvent presque toujours l'amitié de ceux qui l'entourent, et gâtent les bonnes qualités qu'il peut posséder. » (Mlle *Cécile de V....*)

« Il me semble que la fatuité est le défaut d'un homme qui est rempli de complaisance pour lui-même. Il se croit au-dessus de tout le monde; il cherche à se mettre en évidence, il se donne des graces, fait des contorsions, des mines qui le rendent ridicule; et cependant il croit qu'on l'admire en tout. » (Mlle *Louise G. ..*, élève de Mlle Roy, à Besançon.)

« Le fat est familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs. Le fat tutoie, protège, méprise. Il veut s'élever au-dessus des autres, et descend même au-dessous de lui. » (Mlle *Charlotte G....*, élève de Mlles Woutters, à Nancy.)

« La sottise est le manque de jugement et d'esprit, joint à une assez bonne opinion de soi-même. Un sot est un personnage d'autant plus ennuyeux que, n'ayant ni esprit ni jugement, il ne peut ni bien parler ni se taire, en sorte qu'il parle à tors et à travers de ce qu'il sait et de ce qu'il ne comprend pas. On a remarqué que les sots étaient fort susceptibles: cette suceptibilité viendrait-elle du mélange d'amour-propre et de nullité qui caractérise la sottise? Malgré leur peu de jugement, les sots ne laisseraient-ils pas de se rendre intérieurement une certaine justice? Se fâcheraient-ils chaque fois qu'ils croiraient s'apercevoir qu'on les voit tels qu'ils sont? » (Mlle *Aimée L...*, à Vincennes.)

« La sottise est une bêtise prétentieuse. » (Mlle *Virginie B....*, à Metz.)

« La sottise voit les choses autrement qu'elles ne sont; elle a pour apanage les fausses idées. » (Mlle *Ernestine de St.-Y...*, à la maison royale de Saint-Denis.)

« La conversation d'une personne sotte qui croit avoir de l'esprit, ennuie beaucoup les gens qui ont un peu de bon sens. » (M. *Charles B....*, à Châlons-sur-Saône.)

« La bêtise est un manque absolu d'esprit, d'intelligence; une personne bête ne comprend rien, ne peut rien apprendre, et ne sait rien de ce que tout le monde sait.....

« La bêtise est nulle et ennuyeuse; la sottise, bavarde et incommode; la fatuité, impertinente et insupportable. » (Mlle *L.....*, élève de la maison royale de Saint-Denis.)

« Ce qu'il y a de très fâcheux dans la bêtise, c'est qu'elle est jointe, pour l'ordinaire, à l'opiniâtreté, défaut insupportable, et qu'on doit bien tâcher d'éviter, puisqu'il est un indice certain de bêtise. » (Mlle *Pauline K....*, élève de Mlles Woutters, à Nancy.)

« Le fat est pétri d'amour-propre et de vanité; le sot manque de bon sens; et le bête, de moyens. Celui-ci a l'esprit bouché, ceux-là ont l'esprit faux. » (Mlle *Clémence de F....*, à V.....)

« La fatuité ennuie, lasse, dégoûte, impatiente; la sottise fait bailler ou rire de pitié; la bêtise inspire une espèce de compassion mêlée d'éloignement. S'il fallait choisir pour ma société un être affligé de l'une de ces trois calamités, je crois que j'aimerais mieux qu'il fût tout-à-fait bête, parce qu'au moins il ne par-

lerait pas, et qu'en cela, il serait plus supportable qu'un fat et qu'un sot. » (Mlle *Sophie G....*)

« La bêtise est un vice d'organisation morale dans les individus qui en sont affligés; c'est une espèce de maladie qui s'oppose au développement des facultés intellectuelles. Les gens bêtes ont un jugement lourd, n'ont pas de lucidité dans les idées. Ils sont toutefois plus à plaindre que les fats et les sots dont fourmille le monde; ceux-ci jouissent des plaisirs de la vie, ceux-là sont privés des sensations agréables que donne l'imagination. Ils n'ont souvent ni vices ni vertus, et s'ils n'éprouvent pas de grands chagrins, ils ne jouissent pas, d'un autre côté, des douces émotions du cœur. La sensibilité, chez eux, n'est la source d'aucune peine ni jouissance; ils sont incapables de voir et de raisonner juste, et ils manquent d'énergie. » (Mlle *Victorine G....*)

« Un fat est celui que les sots croient un homme d'esprit; un sot est celui qui n'a pas assez d'esprit pour être un fat; une bête est celui qui manque totalement d'esprit. » (Mlle *E. C.,* élève de la maison royale de Saint-Denis.)

« Le propre des sots, est de passer légèrement sur les choses dignes d'attirer l'attention des hommes sensés; et de peser beaucoup sur des minuties. » (M. *Justin Cénac,* à Mirande.)

« Le paon est fat; il fait la roue, se pavane, et cherche les applaudissements qu'il croit dus à sa beauté. Le dindon est sot; il se promène fièrement, se rengorge, étale sa laide queue, et a toute la susceptibilité des sots. L'oison n'est que bête, il a ni amour-propre ni fatuité. » (Mlle *Amée L....,* à Vincennes.)

Je dois mentionner encore honorablement, comme contenant de bonnes choses, les lettres Mlles *Asie T....; Mathilde de la B....,* à Nantes; *Hortense* et *Élisa de Lab....,* à Rouen; *A. F....,* à Nancy; *J. C., Cœline B.,* et *Victorine M....,* élèves de Mlles Woutters, à Nancy, et M. *Émile Beauvais.*

Ma seconde question m'a procuré le plaisir de connaître le goût d'un grand nombre de mes plus jeunes amis et amies, en fait de jeux. J'ai passé en revue les jeux où il faut courir, qui m'ont paru avoir beaucoup d'amateurs, la corde, la poupée, le loto, le Colin-maillard, les quatre coins, la maîtresse de pension, les charades en action qui ont aussi une forte majorité, et enfin beaucoup d'autres. Deux ou trois jeunes personnes m'ont assuré que leur plus vif plaisir était la lecture, et qu'elles la préféraient à tous les jeux. Cela est très bien assurément; pourtant je les engage à ne pas se refuser tout-à-fait aux amusements qui procurent de l'exercice; ils sont nécessaires.

Dans cette *petite division,* j'éprouve l'embarras du choix entre plusieurs lettres. Il me semble pourtant que la préférence est due aux deux suivantes, qui sont de Mesdemoiselles *Berthe B....,* et *Laure P.....*

« Mon bon Génie, je suis toujours auprès de mes parents, de manière que je ne connais guère de jeux d'enfants; et mes jeux sont des récréations, dont les principales sont de petites promenades, des lectures, des conversations; le tout, en famille. Les récréations que je viens de vous citer, sont celles que je préfère: nous cherchons des papillons, nous examinons des fleurs, nous faisons des bouquets; le plaisir de respirer l'air pur et frais, la liberté de courir, les jouissances de la campagne, tout y contribue à mon bonheur. Par exemple, mon bon Génie, j'ai vu, hier, une chose qui m'a bien intéressée; c'est un petit agneau qui était né dans la nuit. Ce pauvre petit pouvait à peine marcher, et bêlait pour que sa mère lui donnât à téter. En général, mon bon Génie, j'ai remarqué la sollicitude des bêtes pour leurs petits, et cela m'a fait réfléchir à ce que les enfants doivent à leurs parents.

« Je sais bien pourquoi je préfère les récréations dont j'ai parlé plus haut : c'est que j'y trouve l'instruction et l'amusement en même temps. La lecture des bons ouvrages me fait connaître les choses étrangères, et les promenades, celles de mon pays.

« Je m'amuse cependant quelquefois à d'autres jeux, tels que le Collin-maillard, etc., mais je reviens toujours ensuite avec plaisir aux jeux qui me laissent quelque chose. »

« BERTHE B...., à Châlons-sur-Saône. »

« Mon bon Génie, jusqu'à présent, de tous les jeux de mon âge, celui que j'ai préféré étaient les poupées. Au milieu des plaisirs qu'elles me procuraient j'y prenais une leçon de travail; j'aimais à faire leurs habillements, à les mettre en ordre, comme fait une bonne mère de famille pour ses petits enfants; je leur donnais des avis, des conseils, et leur répétais tout ce que me disait Maman : mais l'idée d'avoir sans cesse devant moi un corps inanimé, incapable de m'entendre et de penser, enfin, un automate qui ne pouvait ni m'aimer, ni me savoir gré de tout ce que je faisais pour elle, m'a fait sentir le besoin que j'avais d'un jeu plus intéressant. J'ai long-temps cherché ce qui pourrait me procurer une récréation agréable et m'amuser selon mes goûts (c'est-à-dire d'après les idées dont je me sens occupée depuis que je suis votre petite correspondante): je me sens maintenant un penchant décidé pour les charades en action; non pas que je prétende les bien jouer; car je veux à jamais

me garder de toute prétention, dans la crainte d'être ridicule; mais enfin je fais de mon mieux. Au reste, c'est un jeu qui, bien ou mal joué, exerce toujours l'esprit de celui qui joue, et la pénétration de celui qui devine. J'ai cependant une attention, quand je suis avec mes petites amies; c'est de prendre toujours le rôle le plus intéressant, car ayant entendu dire que, pour bien peindre, il fallait bien sentir, je ne voudrais pas essayer de m'identifier avec un méchant personnage, dans la crainte d'être soupçonnée d'être moi-même méchante; je fais autant que je le puis les petites filles qui aiment bien leurs parents, qui compâtissent, qui secourent la misère, et alors je sens que je joue au naturel. Ah! si jamais j'avais le bonheur de vous voir et que j'osasse vous dire tout ce que je pense de vous, je ne jouerais pas alors un rôle, mais je remplirais un emploi bien cher à mon cœur, celui de vous remercier au nom de tous les petits enfants qui doivent vous aimer. « LAURE P....., à Saumur. »

Je pourrais encore imprimer en entier les lettres de Mlles *Maria D.....*, à Périgueux; *Élise le P.....*, à Rouen; *A. B.....*, élève de Mlles Woutters à Nancy; *Alix de B....*, au château de la Salle; et *Héloïse F....*, à Nancy.

Je mentionnerai honorablement celles de M. *Anatole de Th...*, à Autun; Mlles *Joséphine de M...*, *Adrienne B. de M....*, élèves de Mlle Roy, à Besançon; *Alexandrine de Lab....*, à Rouen; *Aline S....*, et *Gabrielle de St.-A....*, élèves de Mlles Woutters, à Nancy.

LITHOGRAPHIE.

La dernière lithographie ayant été retardée de huit jours par un accident, et le mois de mars dans lequel nous entrons ayant cinq dimanches, j'ai cru devoir ne donner qu'aujourd'hui le dessin qui aurait pu naturellement être joint au dernier numéro de février; il m'a paru plus convenable de ne pas le rapprocher trop du précédent, et le trop éloigner de celui qui suivra.

Ce dessin représente une leçon de botanique. J'ai déja parlé plusieurs fois de cette science charmante. Le tableau que j'offre à mes jeunes lecteurs, leur inspirera peut-être quelques projets d'étude, pour le printemps prochain vers lequel nous marchons à grands pas. Je ne pourrai que les en féliciter, car ils trouveront dans cette étude mille jouissances, et elle donnera à leurs promenades, pendant la belle saison, un attrait tout nouveau, un charme dont ils ne peuvent avoir une idée.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je propose dès aujourd'hui de nouvelles questions à mes jeunes correspondants et correspondantes.

Elles s'adressent en même temps aux émules du *concours supérieur*, à ceux de la *grande* et à ceux de la *petite division*. Les voici:

Parmi les livres que vous avez lus, quel est celui que vous admirez le plus? et pourquoi? Quel est celui qui vous amuse davantage? et pourquoi?

J'excepte de cet examen le livre qui est émané d'une source divine, l'Évangile et les saintes Écritures, aussi bien que les livres dans lesquels sont enseignés les dogmes de la foi et les vérités de la religion; ceux-ci sont au-dessus des jugements de notre goût.

Je vous demande la permission d'excepter aussi le recueil du *bon Génie*, que votre aimable bienveillance ou votre affectueuse prévention en ma faveur, pourraient vous faire mettre en concurrence avec d'autres lectures, beaucoup plus dignes de votre préférence. Vous sentez que je ne pourrais me faire l'écho des choses que vous me diriez sur ce sujet, et les répéter dans une de mes propres feuilles. Peut-être y a-t-il de la présomption de ma part à avoir prévu ce cas; mais c'est vous-mêmes qui m'avez déja appris, dans d'autres circonstances et d'une maniere bien gracieuse, à me mettre en garde contre ces dispositions trop obligeantes, que je vous prie toutefois de me conserver toujours au fond de vos cœurs.

Il est bien entendu qu'en désignant et le livre qu'on a le plus admiré, et celui qu'on a lu avec le plus d'intérêt et de plaisir, on entrera dans quelques détails, d'une part, des beautés qui ont excité l'admiration, et de l'autre, des impressions agréables que l'esprit ou le cœur ont reçues.

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 22 mars courant, inclusivement.

MOT DE LA DERNIÈRE ÉNIGME.

Le mot de la dernière énigme est OMBRE. Je n'en donne pas aujourd'hui une plus longue explication, parce que ce mot m'a suggéré l'idée de vous offrir quelques notions qui feront le sujet d'un article complet dans mon prochain numéro.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE. 8 MARS 1829.

Vᵉ ANNÉE. N° 45.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

L'OMBRE.

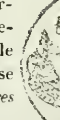
La dernière énigme que j'ai proposée me fournit l'occasion de dire quelques mots sur un phénomène que tous mes lecteurs ont observé, mais sur lequel tous n'ont peut-être pas beaucoup réfléchi; je veux parler de *l'ombre*.

Je crois avoir dit, en traitant de la lumière, que les rayons qui partent d'un corps lumineux, s'étendent tant qu'ils peuvent en lignes droites. Quand ces lignes sont interrompues par l'interposition de quelque obstacle, cet obstacle produit sur les objets placés au-delà, ce qu'on appelle une *ombre*.

C'est ainsi que, dans une éclipse de soleil, la lune qui se trouve momentanément placée entre le soleil et la terre, forme une *ombre* sur cette dernière. Si la terre, au contraire, se trouve placée momentanément entre le soleil et la lune, elle forme une *ombre* sur celle-ci, et il y a alors éclipse de lune.

Lorsque la planète de Saturne est dans une position favorable à cette observation, on peut voir, avec les télescopes de l'Observatoire, une *ombre* projetée sur cette planète par l'anneau qui l'entoure. Ce fait offre la preuve que l'anneau de Saturne est un corps opaque et non lumineux, car, s'il était lumineux, il éclairerait la planète, et n'y ferait pas une *ombre*.

Toutes les fois que les rayons du soleil ou ceux d'un flambeau, sont interceptés par un corps opaque, ce corps projette donc une *ombre* sur les corps placés au-delà. Cette *ombre* figure les contours de l'objet interposé. C'est ce qui fait que l'on peut dessiner la silhouette ressemblante d'une personne, en suivant exactement avec un crayon les contours de son *ombre*. C'est aussi ce qui a fait imaginer le spectacle des *Ombres Chinoises,* où l'on représente des personnages et des animaux, que l'on fait mouvoir entre une lumière et un transparent sur lequel ces figures se dessinent. C'est encore ce qui a donné lieu à un jeu connu sous le nom de *jeu des ombres*, dans lequel une personne placée devant un rideau, doit chercher à reconnaître celles qui passent derrière elle entre le même rideau et une lampe. Celles-ci ont soin de se déguiser et de se contrefaire pour former des *ombres* bizarres où leur ressemblance soit difficile à saisir.



Plus l'obstacle est proche du corps lumineux, plus l'*ombre* est grande, étendue, et en même temps confuse. Réciproquement, plus l'obstacle est voisin du corps éclairé, plus l'*ombre* est petite, et en même temps pure et nette. C'est pour cela que, dans les *ombres* chinoises, il faut faire mouvoir les petites figures le plus près possible du transparent.

L'*ombre* d'un corps placé verticalement sur un plan

éclairé, s'alonge ou se racourcit plus ou moins, selon que les rayons lumineux tombent plus ou moins obliquement sur ce plan. Ainsi, le matin et le soir, lorsque le soleil nous éclaire très obliquement, vous pouvez remarquer que votre *ombre* est beaucoup plus longue qu'à midi où le soleil est moins oblique. La longueur de l'*ombre* diminue graduellement depuis le matin jusqu'à midi, et augmente ensuite graduellement depuis cette heure jusqu'au coucher du soleil. En hiver, le soleil est plus oblique qu'en été; aussi dans la première de ces saisons, l'*ombre* est plus longue à midi que dans la seconde. Sous l'équateur, où le soleil éclaire perpendiculairement à midi, un corps placé verticalement ne produit à cette heure d'autre *ombre* que celle qui se trouve sous sa base.

L'*ombre* n'a pas de couleur, puisqu'elle n'est qu'une absence de lumière; on ne la voit que par comparaison avec les objets éclairés qui l'entourent. Plus ces objets sont fortement éclairés par une vive lumière, plus l'*ombre* paraît épaisse et sombre; ce c'est pas qu'elle soit en effet ou plus forte ou plus noire, c'est seulement que le contraste est plus grand et frappe davantage.

Je viens de vous dire des choses bien simples et bien vulgaires; mais j'ai remarqué quelquefois que ce sont précisément celles auxquelles on pense le moins. Terminons par une réflexion que me suggère encore l'énigme: on a souvent comparé la gloire à une *ombre* qui échappe quand on veut la saisir, qui fuit devant celui qui la poursuit, et suit celui qui la fuit. La gloire, en effet, est plus souvent le partage du génie modeste que celui du génie ambitieux et vain; ou du moins, celle que ce dernier peut acquérir n'est jamais aussi noble et aussi pure que celle qui vient naturellement chercher l'autre et l'arracher à son humble obscurité.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Ne nous offensons pas des injures que nous n'avons pas méritées, car elles ne prouvent rien, sinon la grossièreté et l'injustice de ceux qui nous les adressent.

N'envions jamais les richesses, les succès, la beauté, la vertu, le bonheur des autres, car notre envie ne pourrait nous donner ni leur bonheur, ni leur vertu, ni leur beauté, ni leurs succès, ni leurs richesses.

Mais si nous desirons le bonheur que procure la vertu, l'honneur qui accompagne le talent, les succès qui suivent le travail, efforçons-nous d'être vertueux, étudions pour former nos talents, travaillons pour nous assurer des succès.

LE JEUNE CANARIS.

Je vais vous entretenir aujourd'hui, mes amis, d'un petit personnage fort intéressant. La plupart d'entre vous ont sans doute entendu parler de cet intrépide Constantin Canaris, l'un des héros de la Grèce moderne, l'un de ceux qui, en combattant pour l'indépendance et la régénération de ce pays, ont rendu leur nom le plus redoutable aux Turcs.

Son fils, Nicolas Thémistocle Canaris, est en France depuis près de trois ans. Il y a été envoyé pour faire son éducation, et en même temps pour le mettre à l'abri des dangers; il fait actuellement ses études dans l'institution de Sainte-Barbe. J'ai eu depuis quelque temps l'occasion d'observer ce jeune Grec qui m'a été confié plusieurs fois; je l'ai fait causer, je l'ai examiné tandis qu'il jouait avec mes enfants plus jeunes que lui; ainsi vous pouvez regarder comme exactes les choses que je vais vous dire.

Cet enfant a onze ans; il est petit pour son âge; sa figure est vive, animée, et ornée de très beaux yeux dont le regard est particulièrement expressif. Il n'a pas de timidité, et se met promptement à l'aise avec tout le monde. Son intelligence est développée à un point qui étonnerait, si l'on ne savait combien de grandes vicissitudes peuvent hâter ce développement, même dans un âge tendre. Quand il fut embarqué pour la France, il ne savait pas un mot de français, et maintenant il le parle comme sa langue maternelle, seulement avec un léger accent qui n'a rien de désagréable à l'oreille. On est même surpris du choix heureux de ses expressions. Il m'a raconté sa fuite d'Ipsara de manière à me causer, ainsi qu'aux autres personnes qui l'écoutaient, une vive émotion. Voici, à peu de mots près, sa narration qui m'a assez frappé pour que j'aie pu la retenir.

« Nous étions à Ipsara; c'est mon pays. Nous nous croyions bien tranquilles. Tout-à-coup nous entendons un petit bruit de canon dans le lointain. Ce bruit augmente peu-à-peu. Bientôt cela cause une grande inquiétude, et une partie du peuple court à l'église de Saint-Nicolas. Nous étions, mon frère et moi, auprès de ma mère, sur la terrasse de notre maison. Voilà que des gens au service de ma mère accourent en criant: *Sauvez-vous, sauvez-vous, les Turcs vont entrer dans la ville!* Je fus épouvanté, je me mis à courir. Ma mère s'élance après moi et me retient: *Petit malheureux,* me dit-elle, *tu veux donc te faire prendre!* C'est que je courais du côté des Turcs. Ma mère nous

prit mon frère et moi par la main, et nous sortîmes par l'autre côté. Nous courûmes jusqu'au bord de la mer. Là nous nous reposions, quand ma mère, en se retournant, aperçut des Turcs qui nous avaient poursuivis, et qui n'étaient pas bien loin de nous. Alors, elle attache mon jeune frère sur son dos, et puis elle m'y place aussi, en me disant: *Tiens-moi bien, et ne lâche pas!* et elle se jette à la mer. Ma mère nage très bien. Après avoir fait à-peu-près une demi-lieue, en nageant, et nous portant ainsi sur son dos, elle aperçut un vaisseau, et cria qu'elle était la femme de Canaris; mais on répondit qu'on n'avait pas le temps. Elle nagea encore pendant à-peu-près une lieue, et nous trouvâmes un autre vaisseau. Ma mère cria encore, mais on lui répondit de même qu'on n'avait pas le temps. Désespérée elle continua pourtant de nager encore, pendant à-peu-près une demi-lieue; mais ses bras ne pouvaient plus aller, elle était prête à s'engloutir avec nous, et elle me criait toujours: *Tiens-moi bien!* Enfin, voilà encore un vaisseau! Ma mère crie: *Sauvez la famille de Canaris!* Cette fois on vint à notre secours; c'était le vaisseau que commandait mon père. »

Vous figurez-vous, mes amis, ce que dut éprouver l'illustre Grec, en recueillant ainsi sa femme et ses deux fils perdus dans les flots à deux lieues de la terre? Pendant ce récit, le visage de l'enfant s'animait au nom de sa mère, et ses yeux étaient étincelants. Quatre sentiments paraissent dominer chez lui, l'admiration pour ses parents, l'orgueil de son nom, l'orgueil national, et la haine des Turcs. Dans le commencement de son séjour à Paris, quand on lui demandait s'il trouvait une femme belle, il répondait: *Ma mère est quatre-vingt fois plus belle.* En parlant de son camarade Thémistocle Vizviziz, autre jeune Grec qui fait ses études avec lui, il dit naïvement: *C'est* AUSSI *le fils d'un héros.* Il y a quelque temps qu'ayant rencontré dans une promenade, des Égyptiens qui sont à Paris, il s'est avancé vers eux en leur disant d'un air menaçant: *Je suis le fils de Canaris!* Peu après, on le mena un jour au Jardin du Roi. L'Éthiopien qui garde la girafe était malade et au lit. Le jeune grec le regarda et ne lui parla point. On lui demanda, en sortant, pourquoi il n'avait rien dit à ce Musulman: *Je ne lui ai pas dit mon nom, parce qu'il est malade*, répondit-il.

Comme je lui demandais moi-même si les Grecs usaient de représailles envers les Turcs quand ils les faisaient prisonniers: *Nous ne les tuons pas*, me dit-il, *nous leur donnons l'ordre de balayer les rues.*

Cet enfant a l'esprit vif et piquant. Une personne de mes amis s'avisa de lui dire: *Savez-vous, Canaris, que les Grecs ont été vaincus par les Romains?* Voici sa réponse faite sur-le-champ, d'un air tout à-la-fois fier et malin: *Non, je ne le savais pas, mais je sais très bien que les Romains ont vaincu les Gaulois.*

Il aime beaucoup la lecture, lit avec attention, et paraît sur-tout goûter particulièrement Plutarque. Il connaît aussi très bien Homère. L'autre jour, s'étant trouvé avec M. D.... M.... auteur de la traduction la plus parfaite de ce poëte, quelqu'un lui dit: *Tenez, Canaris, voici un Monsieur qui a traduit Homère en français. — Comment s'appelle-t-il? — Monsieur D.... M.... — Ah! oui, je sais.* Et aussitôt, il se mit a réciter la première page de la traduction.

Cet enfant, comme vous le voyez, est aimable. Dernièrement, il nous dit en nous quittant: *Quand je retournerai en Grèce, j'aurai bien du plaisir à parler à mon père de toutes les personnes qui ont eu ici des bontés pour moi, et bien sûr, je ne vous oublierai pas*

Assurément ces expressions-là sont fort singulieres à onze ans. L'élévation de ses idées et de ses sentiments, la fierté et la fermeté de son caractère ne le sont pas moins; mais tout cela ne l'empêche pas d'être très enfant dans ses jeux et dans ses goûts. Avec une telle combinaison de dispositions, si le fils du prince Canaris tient ce qu'il semble promettre; il pourra devenir digne de l'héritage de gloire que doit lui laisser son père.

LE LOUP, LE BOEUF ET L'ÉLÉPHANT.

FABLE SÉNÉGALAISE (1).

Un loup se laissa choir, la nuit, au fond d'un trou:
S'en tirer n'était pas facile.
Il grimpait, retombait, s'agitait comme un fou;
Vains travaux, vains efforts; c'était peine inutile.
Épuisé, tout honteux, quand le jour fut venu:
« A mon aide! au secours! » criait la pauvre bête.
Certain bœuf, personnage honnête,
S'approchant, par les cris ému,
Vers le trou présenta sa tête.
« Au nom de Mahomet, Marabout généreux » (2),
Lui dit le pauvre loup d'une voix souterraine.
« Viens secourir un malheureux.
« Permets que par la queue un moment je te tienne,
« Et de ce trou malencontreux
« Tu pourras me tirer sans peine. »
Le bœuf lui répondit: « Je voudrais t'obliger,

(1) J'emprunte encore cet apologue au Recueil de fables sénégalaises recueillies de l'ouolof par M. le baron Roger, et dont j'ai donné récemment un premier échantillon.

(2) On appelle communément *Marabouts* les Mahométans qui remplissent avec exactitude les pratiques de leur culte, et qui mènent une vie religieuse. Cette qualité donnée à quelqu'un est un signe de considération et de respect.

« Mais aussitôt hors de danger,
« Tu suivrais, contre moi, ton instinct sanguinaire,
« Et la mort serait mon salaire.
— « Je te respecterai, j'en jure par ma mère(1), »
Reprit le loup; « un tel serment
« T'assure ma reconnaissance;
« Prends donc pitié de mon tourment. »
Le bœuf touché de sa souffrance,
Tendit au loup sa queue au fond de la prison,
Et le tira du trou comme on pêche un poisson.
Il voulait suivre son voyage;
Mais le perfide loup lui barra le passage.
L'éléphant, par hasard, vint là;
Il fallut se soumettre à son haut arbitrage.
Voici ce qu'il imagina:
« Ce procès, dit-il, m'embarrasse;
« Que chacun se remette en place,
« Je verrai mieux comment la scène se passa. »
Le loup fut, dans son trou, forcé de redescendre.
« Que chacun maintenant fasse comme il voudra, »
Dit alors l'éléphant; — et puis il s'en alla.
Le bœuf, ne s'y laissant plus prendre,
S'enfuit, et le loup resta là.

L'ingrat en vain croit pouvoir s'en défendre;
Un juste châtiment tôt ou tard l'atteindra.

VARIÉTÉS.

J'ai trouvé quelque part l'anecdote suivante:

Un homme qui étudiait la nature, et qui admirait tout ce qu'elle offre de beau et de sublime, vit un jour un spectacle bien touchant. Il était assis dans un jardin auprès des ruines d'un vieux bâtiment, lorsqu'il aperçut deux rats qui sortaient d'un trou au milieu de ces ruines, et qui, tournant la tête de côté et d'autre, semblaient épier s'il n'y avait pas quelque danger à craindre: n'ayant rien vu, tous deux rentrèrent dans leur trou, et un instant après ils reparurent, traînant, aussi bien qu'ils le pouvaient en s'aidant de leur museau et de leurs pattes, un vieux rat qui paraissait aveugle, et trop faible pour pouvoir marcher seul; ils le conduisirent ainsi jusqu'à un endroit exposé au soleil, et ils le laissèrent pour qu'il pût se réchauffer à la chaleur de ses rayons. Pendant ce temps ils se tinrent près de lui, attentifs, inquiets au moindre bruit, et ne paraissant occupés que des dangers de leur compagnon. Cette scène durait depuis quelque temps, quand celui qui la considérait s'avança vers ces animaux; aussitôt l'une des sentinelles vigilantes pousse un cri; tous deux s'approchent rapidement du vieillard, ils se pressent contre lui, l'aident à se sauver, et l'ayant ramené vers le trou, n'y entrent qu'après que lui-même est en sûreté.

(1) *J'en jure par ma mère* est le serment le plus sacré chez les nègres. Ils ont, en général, beaucoup d'attachement de famille, et poussent extrêmement loin la piété filiale, sur-tout envers les mères.

Lorsque j'ai eu l'occasion de parler des tremblements de terre, j'ai dit qu'ils étaient rares en France et dans les contrées voisines. Cependant il y en a eu plus d'un exemple, et, dans le courant de l'année dernière seulement, on peut en compter trois en Belgique. Le premier, qui a été le plus fort, s'est manifesté le 23 février, vers huit heures un quart du matin, et s'est fait particulièrement sentir le long des bords de la Meuse et du Rhin; les secousses se sont propagées du côté de la France jusqu'à Avesnes et à Commercy. Un bruit sourd semblable au roulement d'un chariot fortement chargé, accompagnait ce phénomène qui a ébranlé et renversé quelques murs. Le second tremblement a eu lieu le 21 mars, et le troisième le 3 décembre, vers six heures du soir. Ce dernier a été assez fort pour endommager quelques habitations dans la province de Liège. Deux secousses ont été ressenties successivement, mais elles n'ont duré que quelques secondes. La dernière était accompagnée d'une espèce de détonation souterraine.

Un fait étrange et tout-à-fait inexplicable se trouve consigné dans un recueil scientifique imprimé à Florence. En lavant, et retournant, suivant l'usage, les intestins d'un cochon, on y a trouvé, écrits en caractères noirs et ineffaçables, les mots *lanza guida da.* Les lettres n'étaient pas séparées très régulièrement, mais fort lisibles. M. Madici, professeur de physiologie, a conservé ce morceau d'intestin dans de l'esprit-de-vin. On a tenté d'expliquer ce fait singulier; mais les suppositions qu'on a faites à ce sujet n'ont donné qu'une solution peu satisfaisante.

On demandait à un enfant qui avait appris à lire au moyen de figures d'hommes, d'animaux, ou d'autres objets imitant les caractères, quelles lettres il fallait pour écrire le mot *Bossu.* L'enfant répondit: « Il faut un *Bœuf,* une *Orange*, deux *Serpents* et une *Urne.* »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 15 MARS 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 46.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE CONCLAVE.

Au moment où le *conclave* vient de s'assembler à Rome, pour élire un nouveau pape, après la mort de Léon XII, peut-être mes lecteurs me sauront-ils gré de leur offrir quelques détails sur les formes usitées pour cette élection du chef de l'Église.

Chacun sait que le *conclave* est la réunion des cardinaux appelés à choisir parmi eux un souverain pontife. Immédiatement après la mort du pape, on élève dans l'intérieur du Vatican, au rez-de-chaussée de ce palais pontifical, autant de cellules qu'il y a de cardinaux votans. Elles sont à-peu-près longues de douze pieds et larges de neuf, et chacune d'elles a un numéro au-dessus de sa porte.

Tous les lieux par où l'on peut pénétrer dans l'enceinte ou en sortir sont fermés et murés; il ne reste qu'une seule porte libre. On mure de même les arcades de toutes les loges, ainsi que les grandes fenêtres; de sorte que le jour ne pénètre que par une seule ouverture, qui même est garnie d'un chassis de toile huilée.

En dehors des cellules, et sur différents points, sont placés huit tours semblables à ceux qui existent dans les couvents. Ils servent à introduire chaque jour les aliments nécessaires à chaque cardinal et à ses conclavistes. Avant d'être introduits, ces aliments sont visités par les gardiens, afin de prévenir toute communication écrite. L'inspection faite, un huissier ferme l'ouverture du tour, et le prélat de service appose sur la serrure l'empreinte de ses armes. La même opération est répétée par les maîtres de cérémonies de l'intérieur.

Dans la porte qui reste libre, on pratique une petite fenêtre pour donner audience aux ambassadeurs et ministres étrangers, et tant qu'elle reste ouverte un rideau est étendu pour empêcher que l'œil ne pénètre dans l'intérieur du conclave. Après l'audience, la fenêtre est fermée.

Le premier jour, les cardinaux peuvent encore recevoir, dans leur cellules, la visite des nobles romains, des prélats, des ministres et des ambassadeurs. Vers le soir, le cardinal doyen fait sonner trois fois la cloche; elle avertit tous ceux qui ne font pas partie du conclave de se retirer. La porte de l'intérieur se ferme alors à deux clés, et de scrupuleuses recherches sont faites pour s'assurer qu'il n'est resté dans l'intérieur du conclave que les personnes qui doivent en faire partie, c'est-à-dire, deux conclavistes pour chaque cardinal, le maître des cérémonies, le secrétaire du sacré collège, le sous-secrétaire, le confesseur, deux médecins, un chirurgien, un apothicaire, qua-

tre barbiers, trente-cinq domestiques, enfin un maçon et un menuisier.

Les cardinaux se réunissent, pour l'élection, dans la chapelle Sixtine. On place près de l'autel une table sur laquelle se trouvent deux calices et une feuille qui porte écrite la formule du serment que doit prêter chaque cardinal avant de donner son vote. Le sacristain, vêtu de l'étole rouge, récite le *Veni creator,* après quoi la chapelle se ferme et les cardinaux restent seuls.

Le cardinal doyen donne le premier son vote, et après lui, chaque cardinal par rang d'ancienneté. Quant aux cardinaux infirmes, qui ne peuvent se lever pour aller à l'autel, leurs bulletins sont recueillis dans une cassette fermée à clé, où ils les introduisent par une ouverture pratiquée dans la partie supérieure.

On procède ensuite à l'ouverture des bulletins qui passent par les mains de trois scrutateurs choisis par le sort. Si le nombre des billets n'est pas conforme à celui des votans, ils sont jetés au feu, et l'opération est à recommencer. Dans le cas contraire, les noms qui sont inscrits sont proclamés; puis on attache ces billets avec de la soie, et on les dépose dans un calice. Celui qui est élu doit réunir les deux tiers des voix, plus une. Il faut renouveler les votes, jusqu'à ce qu'on arrive à ce résultat.

Lorque l'élection est accomplie, le dernier des cardinaux-diacres sonne la cloche. A ce signal, le maître des cérémonies et le secrétaire du sacré collège entrent dans la chapelle qu'on referme aussitôt; et le cardinal doyen, assisté de plusieurs autres, s'avance vers celui qui vient d'être proclamé, et lui demande s'il consent à son élection, et quel nom il veut prendre.

Si la réponse est affirmative, le nouveau pape est conduit derrière l'autel où sont préparés les habits pontificaux. On lui met des bas blancs, des souliers de velours rouge, ornés d'une croix d'or sur le milieux, une soutane de taffetas blanc, une ceinture à franges d'or, un rochet, une barette et l'étole.

C'est dans ce costume qu'il donne la première bénédiction au sacré collège; il admet ensuite les cardinaux à lui baiser la main et la joue selon l'ordre de leur ancienneté. On lui met au doigt l'*anneau du pêcheur,* que le pape remet ensuite au maître des cérémonies pour y faire graver son nom de pontife.

Pendant ce temps, le premier cardinal-diacre s'avance vers la grande loge qui est au-dessus de la porte majeure de Saint-Pierre, et après avoir fair démurer la fenêtre, il annonce à haute voix, à la foule assemblée, l'exaltation du nouveau pontife. L'artillerie du château Saint-Ange se fait entendre, et les cloches de toutes les églises répondent à ce signal.

Ce même jour, le nouveau pontife admet une seconde fois les cardinaux en chappe violette et en rochet à lui baiser la main, et à recevoir l'accolade. Il est ensuite porté à la basilique, accompagné du sacré collège, et précédé de ses gardes. Arrivé à la chapelle du Saint-Sacrement, il descend, se met à genoux, prie, et est conduit au maître-autel, qui devient pour lui un trône sur lequel on l'assied. Le cardinal-doyen entonne le *Te Deum*, et, l'adoration finie, le nouveau pontife descend de l'autel, dépose la mitre, et, la croix à la main, donne la première fois sa bénédiction à Rome et à l'univers; *Urbi et orbi.*

Enfin, assisté de deux cardinaux-diacres, sa Sainteté se dépouille des habits pontificaux, revêt un camail, et s'avance pompeusement vers le Vatican. Mais ce n'est que huit jours apres l'élection, que le nouveau pape est couronné; jusqu'à ce moment, il n'exerce aucune fonction ecclésiastique.

LE QUESTIONNEUR IMPERTINENT.

Monsieur de Montbassin ayant été élu député, un de ses amis pensa que, dans ce nouveau poste, il chercherait volontiers à être utile au fils d'un homme de bien, et lui recommanda le jeune Arthur de Verni, en le priant de l'employer en qualité de secrétaire. Monsieur de Montbassin, sa femme, sa fille et son beau-frère, se réjouirent de cette ouverture; M. de Verni, le père, avait rendu, comme magistrat, de si grands services, que chacun était content de pouvoir, en quelque chose, contribuer à acquitter la dette de tous.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque, le lendemain du jour où l'on avait reçu ce message, Arthur de Verni se présenta au château. Monsieur de Montbassin n'étant pas chez lui dans ce moment, le jeune homme fut conduit au salon où se trouvaient madame de Montbassin, son frère et sa fille. Arthur était pour eux tout-à-fait une nouvelle connaissance; car il arrivait d'Orléans où il avait passé sept ans au collège. Il était grand, bien fait, d'une figure intéressante, et son extrême jeunesse disposait encore à l'indulgence. A peine assis, l'écolier s'empare de la conversation en adressant, coup sur coup, une foule de questions aux personnes présentes: il ne savait parler que par interrogations; c'était un tic qu'il avait contracté au collège. Les deux dames, promptement fatiguées d'un tel entretien, s'en retirèrent en prenant leur ouvrage; Arthur n'en continua pas moins, avec monsieur Sauval, le dialogue suivant:

ARTHUR : Monsieur de Montbassin part bientôt pour Paris?

M. SAUVAL : Je le crois, Monsieur.

ARTHUR : Voyage-t-il en poste?

M. SAUVAL : Je ne saurais vous le dire.

Arthur : A Paris, se logera-t-il en hôtel garni, où bien prendra-t-il sa maison?

Monsieur Sauval regarde le jeune indiscret et, prenant son chapeau, sort sans lui répondre. Arthur, loin de se tenir pour averti, se tourne vers mademoiselle de Montbassin, et soulevant un côté de son ouvrage, lui dit : Vous brodez, Mademoiselle?

Élisa : Oui, Monsieur.

Arthur : Est-ce joli?

Élisa : Je crois que oui.

Arthur : Vous employez de la soie?

Élisa : Oui, Monsieur.

Arthur : De quelle couleur?

La jeune fille impatientée lui remet son ouvrage en disant : Regardez, Monsieur! Puis elle se lève et sort du salon. Il ne restait plus que madame de Montbassin en butte au choc des questions d'Arthur; aussi ne tarda-t-il pas à l'attaquer. L'admirable douceur de cette dame, empreinte sur sa physionomie, faisait présumer qu'elle aurait plus de patience que son frère et sa fille; mais Arthur établit son enquête sur un malheureux sujet.

Arthur : Ce Monsieur, qui était là tout-à-l'heure, c'est votre frère, n'est-ce pas, Madame?

Mme de Montbassin : Oui, Monsieur.

Arthur : A-t-il des enfants?

Mme de Montbassin : Il n'en a plus.

Arthur : Est-ce qu'ils sont morts?

Mme de Montbassin : Hélas! oui; il a perdu deux fils dans la dernière campagne de France.

Arthur : Ils ne sont donc pas restés en Russie, comme je le croyais?

Mme de Montbassin : Ils ont succombé bien plus près de nous; et leur mère n'a pas résisté à sa douleur! Mais vous, Monsieur, vous avez des frères?

Arthur : Oui, Madame. Vos neveux servaient-ils depuis long-temps?

Mme de Montbassin : Non; l'aîné n'avait pas atteint sa vingtième année. Et Madame votre mère, comment est-elle?

Arthur : Très bien, Madame. Est-il vrai que votre belle-sœur et ses fils soient enterrés dans votre parc?

Madame de Montbassin ne répondit que par un signe affirmatif.

Arthur : De quel côté?

Mme de Montbassin : Pardonnez-moi, Monsieur; je vous laisse. Mon mari tarde beaucoup à rentrer, et j'ai des ordres à donner.

En finissant ces mots elle sortit, car il ne lui était plus possible de traiter un sujet aussi pénible, et de se voir accabler de questions faites de ce ton et avec cette nonchalance qui dénotent le peu d'intérêt que l'on y prend.

Arthur resta seul assez long-temps; il employa son loisir à feuilleter les gazettes qui étaient sur le guéridon, et à considérer les peintures suspendues aux lambris. Enfin le maître de la maison rentra. Pour motiver sa longue absence, monsieur de Montbassin parla de l'éloignement où il se trouvait du château, à l'arrivée d'Arthur.

Arthur, l'interrompant : Il est donc bien grand, votre parc?

M. de Montbassin : Mais oui, assez.

Arthur : A-t-il bien deux cents arpents?

M. de Montbassin : A-peu-près.

Arthur : On dit quatre, dans le pays.

M. de Montbassin : C'est possible. Mais, jeune homme, permettez-moi une question à mon tour : Est-ce que la disparution de toute ma famille ne vous a pas appris que nous n'aimions pas à subir des interrogatoires?

Arthur, balbutiant : Monsieur....

M. de Montbassin : Mille pardons d'une leçon donnée si brusquement, avant que nous ayons eu le temps de faire connaissance. A présent que la chose est dite et que vous vous en souviendrez, au moins je l'espère, venez dîner, on nous attend. Ce soir, je vous ferai part de ma réponse à l'ami qui vous adresse à moi.

Arthur, un peu confus, suivit son futur protecteur, se promettant bien de s'observer et de ne pas adresser de questions à qui que ce soit. Une jeune demoiselle, amie d'Élisa, augmentait le nombre des convives à table. Arthur fut placé entre le maître de la maison et mademoiselle Amélie (c'est ainsi qu'il l'entendit nommer). Pendant tout le premier service, il sut se contenir, et supprima au moins trente questions qui se présentèrent sur le bord de ses lèvres; mais bientôt le naturel l'emporta, et s'adressant à monsieur de Montbassin qui tenait la caraffe pour se servir, il lui demanda si c'était de l'eau qu'il buvait.

M. de Montbassin : Non, c'est du vin de l'Ermitage.

Arthur : Vous vous moquez de moi; je vois bien ce qu'il y a dans votre verre.

M. de Montbassin : Pourquoi donc, jeune homme, me le demandez-vous?

Arthur rougit, fit en lui-même de nouveaux serments que peu après il oublia encore. Cette fois ce fut avec Amélie qu'il tenta de lier conversation. Causer, pour lui, c'est questionner; la jeune personne était douce, elle répondit avec complaisance; l'entretien était animé entre les autres convives, on ne prenait pas garde à eux; Arthur lâchant la bride à son importunité, poursuivit la pauvre Amélie sur sa naissance, sur son âge, sur sa fortune, sans s'inquiéter s'il ne la forcerait pas à quelque aveu pénible. Enfin monsieur de Montbassin, interrompant tout-à-coup le sujet qu'il traitait, se tourna vers Arthur, et lui dit : Vous ignorez, monsieur de Verni, que de même que des centimes réunis font des milliers de francs, des questions trop multipliées peuvent valoir des injures, et vous accablez Mademoiselle avec les vôtres. Le ton sévère de cette réprimande; la troisième qu'il

s'attirait, déconcerta tout-à-fait Arthur. Sitôt que le diner fut fini, il chercha comment, sans attendre que monsieur de Montbassin lui eût fait connaître sa décision, il s'esquiverait. Il y parvint sans peine; et le lendemain, l'ami qui s'était intéressé pour lui, reçut la lettre suivante de monsieur de Montbassin :

« Je suis désolé, mon cher ami, de ne pouvoir pas faire pour votre protégé ce que vous m'avez demandé. J'aurais eu un véritable plaisir à être utile au fils du digne Verni; mais il est un défaut de son éducation que ce jeune homme doit corriger, avant de se présenter dans le monde. Dites-lui bien que des questions annoncent tout autre chose que de l'intérêt pour ce dont on s'informe. L'être sensible et spirituel, devine et comprend; il n'y a que le sot ou l'égoïste qui interrogent sans cesse. Qu'il se pénètre de cette vérité, que les deux mots qui se suivent le plus naturellement, sont ceux de *Questionneur* et d'*Impertinent.* » A. S.

QUELQUES COUTUMES

RELATIVES AUX ENFANTS, CHEZ DIFFÉRENTS PEUPLES.

Vous êtes heureux, mes amis, d'être nés dans un pays civilisé comme le nôtre, et dans un siècle tel que celui où nous vivons. Vous allez voir que les enfants ne sont pas, dans toutes les contrées, aussi bien traités que chez nous et chez nos voisins; et je puis vous assurer qu'ici même, ils ne furent, dans aucun temps, l'objet de tant d'intérêt, de soins, de tendre sollicitude, qu'ils le sont de nos jours.

Les *Carthaginois*, quoique parvenus à un certain degré de civilisation, immolaient un grand nombre d'enfants dans leurs sacrifices abominables; et il fallut qu'un roi de Sicile, vainqueur de Carthage, leur imposât, par un traité de paix, l'obligation de renoncer à cette coutume sanguinaire.

Jusqu'au siècle précédent, les *Otahitiens* sacrifiaient des enfants à leur dieu *Oro*, toutes les fois que, le supposant en colere, les *Tahouras*, ou jongleurs, ordonnaient qu'on amenât des enfants pour l'appaiser par leur sang. On enveloppait les restes des victimes dans des feuilles de cocotier, pour les suspendre aux arbres.

Dans une partie de l'île de *Madagascar*, le peuple consultait autrefois les *Jombias* ou magiciens, pour tirer l'horoscope des nouveaux-nés. Si cet horoscope n'était pas favorable, et sur-tout si les enfants étaient venus au monde dans les mois de mars et d'avril, on les abandonnait stupidement et cruellement dans les forêts, aux bêtes féroces.

Les *Spartiates* et les *Romains* eux-mêmes permettaient d'abandonner les enfants difformes.

Les *Scandinaves* se débarrassaient de même de ceux que la stérilité de leur sol ne leur permettait pas de nourrir.

En *Chine*, où la population est trop considérable, il paraît qu'on ne se fait pas plus de scrupule de cet abandon, et qu'il y est très commun.

Il y a d'autres peuples qui vendent leurs enfants, sur-tout les filles. Les *Nègres* et les *Kirghises* les cèdent, en bas âge, pour un sac de riz ou de farine. Au marché de *Dehendi*, en Afrique, une, deux ou trois mesures de grains sont aussi le prix des enfants.

En *Circassie*, les princes font élever leurs fils dans la maison de leurs *Ousdens* ou vassaux, et ne les voient que lorsqu'ils se marient; aussi les fils connaissent à peine leurs parents. Tout ce que les vassaux obtiennent pour la peine de l'éducation, c'est une part du butin que fait leur élève dans ses excursions, c'est-à-dire dans ses brigandages.

Qu'il y a loin de toutes ces coutumes barbares à ce qui se passe parmi nous! Vous le savez, enfants qui nous êtes si chers, enfants objets de tant de soins et d'amour! Ceux même dont les familles sont en proie à la misère, ceux même que le sort a privés de leurs parents, n'ont point à craindre l'abandon : nous voyons chez nous des hospices ouverts pour les recueillir, des écoles fondées pour les instruire gratuitement, des salles d'asile etablies pour protéger leurs premières années. Ce n'est pas tout, et souvent on leur manifeste un sentiment plus vif et plus élevé que celui de la simple compassion; on leur montre que la société tient à eux autrement encore que par le devoir sacré de la charité.

A Londres, tous les ans, les enfants de l'hospice du Christ paraissent devant le lord-maire; on les régale, et la ville voit avec intérêt cette jeune et nombreuse famille se livrer à la joie.

Une fête d'un autre genre est donnée chaque été aux orphelins et orphelines de l'hospice de Hambourg. Le jour destiné à cette fête, les orphelins parcourent les rues de la ville, et reçoivent de toutes parts les offrandes des enfants plus fortunés qu'eux. On les conduit ensuite dans un pré hors de la ville, on les y régale; les habitants y affluent pour prendre part à cette fête champêtre donnée à l'enfance malheureuse, et ce n'est qu'à la chute du jour que, chargés de petits présents, les orphelins sont reconduits à l'hospice. Celui d'entre eux qui, pendant l'année, s'est distingué le plus par son application et par sa conduite, est le chef de la petite troupe, il marche devant et reçoit le plus d'offrandes; quelquefois la libéralité des habitants, dans cette circonstance, suffit pour lui faire un petit fond pour son établissement futur.

A Malte, on célèbre dans les familles le premier anniversaire de la naissance des enfants. On assemble les parents et amis dans la grande salle de la maison; on apporte l'enfant; si c'est un garçon, on lui présente deux corbeilles, l'une avec des graines et de la sucrerie, l'autre avec de la monnaie, une écritoire, un sabre, etc. On augure, par le choix que fait l'enfant dans ce mélange d'objets, de l'état ou de la profession qu'il embrassera un jour. On appelle cette cérémonie le *Cucciha;* elle est superstitieuse, mais du moins elle est toute bienveillante.

Chez nous, il n'y eut jamais tant de moyens imaginés pour semer de fleurs l''éducation, pour la rendre douce et facile en même temps que solide; jamais autant de livres agréables composés pour les enfants; jamais autant de jouets ingénieux et d'objets utiles et attrayants à leur usage. Encore un coup, mes amis, félicitez-vous, et sur-tout songez à vous mettre en mesure de justifier plus tard ce que vos parents et la société font pour rendre votre enfance et votre jeunesse heureuses.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 22 mars 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. N° 47.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE BON GÉNIE

A SES JEUNES LECTEURS.

AVIS IMPORTANT.

Il n'y a plus moyen de retarder davantage; il faut enfin, mes jeunes et chers amis, que je me résigne à vous annoncer une nouvelle qui, si elle excite en vous quelques regrets, ne pourra du moins jamais vous affliger autant que moi.

Ces relations si douces, cette correspondance aimable et bienveillante, qui avaient pour moi tant de charme, et qui paraissaient en avoir aussi pour vous; ce titre si cher de *bon Génie*, d'*ami*, que vous me donniez avec tant de grace et de confiance; je vais bientôt perdre tout cela, et je ne vous exprimerai jamais bien ce qu'il m'en coûte pour renoncer à la jouissance si pure, aux plaisirs si intimes que j'y trouvais.

Dans peu, cinq années seront écoulées depuis que j'ai commencé ce Journal, obscure et modeste entreprise qui porte en soi la preuve des sentiments dans lesquels elle a pu être conçue : l'affection a dû y présider bien plus que l'amour-propre; et en effet, mes enfants, j'ai fait ce Journal parce que je vous aimais, parce que j'espérais vous être utile, parce que je desirais obtenir votre amitié. Par ce motif, dans ce but et avec cette espérance, j'y ai mis tout le soin, tout le zèle, toute la conscience qui étaient en moi; j'y ai employé sans réserve le peu de facultés que le ciel m'a données; je n'ai rien négligé, et si je n'ai pas fait mieux, c'est que je n'en étais pas capable.

Il faut le dire, après cinq années, après cinq volumes in-quarto, mon imagination se trouve un peu épuisée, et la tâche devient plus difficile et plus pénible. Cependant, c'est à ce moment même que de nouveaux devoirs, de nouveaux travaux auxquels je ne puis me soustraire, sont venus commander l'emploi d'une partie de mon temps, et partager forcément mon application. J'ai pourtant espéré un moment, de pouvoir tout concilier; depuis deux mois, je fais pour cela des efforts; mais il m'est aujourd'hui démontré que je tente vainement de remplir à-la-fois plusieurs tâches incompatibles, et que ma santé même, un peu ébranlée par quelques échecs dans ces dernières années, exige le sacrifice de ma plus douce occupation.

Je vais donc, mes amis, cesser de faire le *Bon Génie*, et la fin de cette cinquième année en terminera la collection. Mais je ne dois pas oublier qu'il est des abonnements qui vont au-delà de cette époque, et que j'ai des engagements à remplir envers les abonnés

qui se trouvent dans ce cas. Il en eût été de même à quelque moment que je me fusse arrêté, ainsi j'ai cru devoir choisir celui qui, en finissant l'année, semblait le plus convenable. Depuis quelque temps, l'incertitude que j'ai laissé entrevoir de la possibilité où je serais de continuer, a donné lieu à diverses propositions qui m'ont été faites, pour traiter de la propriété de mon Journal. Plusieurs raisons m'ont empêché de les accepter. J'avoue d'abord franchement qu'il m'eût été trop pénible de le voir passer, sous le même titre, entre les mains d'autres personnes; je n'ai voulu ni céder, ni vendre ce que vous m'aviez donné en confiance et en affection. D'un autre côté, j'eusse ainsi conservé malgré moi une sorte de responsabilité de ce dont je n'aurais plus été le maître, ce à quoi je ne pouvais me résoudre; enfin c'eût été charger autrui de remplir mes propres engagements, et je n'y répugnais pas moins. Cette dernière considération m'a également empêché de faire servir par un autre recueil mes restes d'abonnements. Je m'en chargerai moi-même, et voici de quelle manière.

A dater du 1er mai prochain, le *Bon Génie* cessera de paraître, et d'ici-là, il ne sera plus reçu d'abonnements à ce Journal.

A dater du 15 du même mois de mai prochain, je publierai, par livraisons d'une feuille in-8°, dont deux paraîtront chaque mois, une suite d'*Entretiens sur la Physique*, qui formeront un cours de cette science, mis à la portée de mes jeunes amis. L'ensemble composera un volume de vingt-cinq feuilles au moins. Ces livraisons feront deux feuilles d'impression par mois, comme le *Bon Génie*, et il y sera joint de temps en temps des figures, qui remplaceront la lithographie. Elles serviront les abonnements qui ont à courir après le 1er mai, jusqu'à concurrence de ce qui leur sera dû; et si l'ouvrage plaît, on pourra souscrire partiellement pour le surplus. Les personnes dont l'abonnement expire à la fin d'avril, pourront également souscrire pour l'ensemble du volume, comme pour une nouvelle année du *Bon Génie*.

Voilà, mes amis, ce que j'ai imaginé pour satisfaire à tous mes devoirs, et les concilier avec ce qu'il m'est possible d'exécuter. J'aime à espérer que cet arrangement ne sera point désapprouvé, car vous m'avez accoutumé à une bienveillance et à un intérêt sur lesquels je compte encore aujourd'hui.

Mais ce n'est pas tout, et je me rappelle aussi, d'abord, que j'aurai des *Prix de Semestre* à donner au mois de mai, et de plus, que j'ai ouvert un *Concours supérieur* dont le prix devait être décerné au mois de novembre prochain. Ceci est facile à arranger : les *Prix de Semestre* seront donnés à la fin d'avril; et le prix du *Concours supérieur* sera décerné en même temps, au bout de six mois, au lieu de l'être au bout d'un an. Cette distribution de prix fera la clôture du *Bon Génie*.

Vous ne vous figurerez jamais bien, aimables et bons jeunes amis, tout ce que je sens de peine et de regrets, en vous annonçant cette détermination. Il faut qu'elle soit commandée bien impérieusement pour que j'aie pu m'y résigner. Ne plus être votre *bon Génie!* il me semble que je me destitue moi-même du titre que j'avais le plus souhaité. J'aime à croire pourtant que tout ne sera pas rompu entre nous; je me flatte que si quelqu'un de vous avait besoin d'un conseil, d'un avis, avait une petite confidence à faire, il voudrait encore s'adresser à moi avec confiance, et qu'il compterait toujours sur mon intérêt et sur mon affection. Je me persuade que vous ne m'oublierez pas tout-à-fait. Quant à moi, comment ne garderais-je pas le souvenir de nos relations? Mes vœux vous suivront, chers enfants....... Mais je m'arrête; car nous avons encore quelque temps à être ensemble, et je ne veux pas vous faire aujourd'hui mes adieux.

LAURENT DE JUSSIEU.

LUCIE,

OU LA VOCATION.

Lucie s'amusait à cueillir des marguerites et des scabieuses sauvages sur la pelouse, en face de la maison de son père; elle aperçoit un joli petit oiseau à gorge rouge, qui semblait voler avec peine des branches d'un rosier vers un lilas de Perse. Adieu le bouquet! La voilà qui court après l'oiseau. Elle ne doute pas qu'il ne se laisse prendre : il a l'air si fatigué; on dirait qu'il l'attend; mais *crac*, au moment où elle est sur le point de l'atteindre, le petit rusé reprend son vol, et va se poser dix pas plus loin. « Ah, coquin ! je t'aurai : nous verrons qui sera plus tôt las de nous deux. » Et Lucie s'obstine à la poursuite du rouge-gorge. L'oiseau recommença son jeu; il semblait qu'il prît plaisir à faire courir Lucie. Tantôt il se posait sur un banc, devant elle, et se laissait approcher au point que la pauvre Lucie ouvrait déjà la main pour le saisir; tantôt il se réfugiait sur un arbuste et commençait une chanson, comme pour narguer la petite chasseuse.

Toujours volant ainsi de distance en distance, l'oiseau conduisit Lucie jusqu'à une petite grille qui s'ouvrait sur la forêt de Saint-Germain, et alla se poster en dehors, tout près du seuil. Lucie, qui ne le perdait pas de vue, se glissa le long du mur, sans faire de bruit. Arrivée à la grille, elle passe tout doucement la main à travers les barreaux, et cette fois elle le tenait, si son bras avait été d'un pied plus long,

car le rouge-gorge ne bougea pas. « Maudite grille! Quel dommage! Le manquer pour si peu! » Mais la grille n'est fermée qu'au pêne, Lucie l'ouvre; l'oiseau l'effleure de son aile en s'envolant. La chasse continue dans la forêt : Lucie ne voit que l'oiseau; elle oublie qu'elle n'est plus dans le jardin de son père; elle s'avance, elle s'égare; cependant, quand le rouge-gorge en eut assez du jeu, il s'éleva d'un vol rapide et se perdit dans les grands arbres.

Lucie, je crois, eût pleuré de dépit; mais lorsque ses yeux se portent autour d'elle, l'inquiétude et la peur s'emparent de son imagination : « Ah! mon Dieu! Et pour retourner chez maman, par où prendre? Des arbres, des arbres! et pas un sentier qui me fasse connaître de quel côté je viens. Où se trouve à présent la maison? Est-ce à droite? à gauche? devant, ou derrière-moi?... Ah! j'aperçois là-bas quelqu'un au pied d'un chêne, je vais l'aller trouver; il saura peut-être me ramener chez nous. »

La personne que Lucie avait aperçue était un artiste, qui peignait à l'aquarelle une étude d'arbres d'après nature. Lucie s'approche timidement; des larmes roulent dans ses yeux; d'une voix émue elle conte son embarras. L'artiste l'écoute avec intérêt; sur la description que lui donne Lucie des murs du jardin et de la petite grille, il croit se souvenir d'avoir passé dans cette partie de la forêt, car les yeux d'un peintre remarquent tout : « Attendez, ma petite, que j'aie terminé mon étude, et je vous reconduirai chez vos parents. » Lucie essuie ses yeux, oublie son chagrin, s'assied près du paysagiste et s'amuse à le regarder peindre. Elle n'avait jamais vu rien faire d'après nature, ce spectacle la ravit : avec quelle facilité, quelle vérité, quelle promptitude, le pinceau du jeune homme reproduit le feuillage, le tronc des arbres, la mousse, la verdure, le terrain! c'est une création merveilleuse. « Oh! je veux peindre aussi le paysage, s'écria Lucie, c'est décidé; je vais prier papa de m'acheter des couleurs et de me donner un maître. »

Son dessin fini, l'artiste interroge ses souvenirs, s'oriente, se met en marche avec Lucie, et la ramène à la maison paternelle.

Lucie ne fut point grondée, mais les larmes de sa mère, la désolation profonde qu'elle vit empreinte sur les traits de son père, la punirent plus que toutes les réprimandes.

On devine aisément que le peintre d'aquarelle devint le maître de Lucie. Elle était fille unique, et ses desirs trouvaient en général peu d'obstacles auprès de ses parents; d'ailleurs M. et Mme Verville aimaient les beaux-arts. Lucie fit de rapides progrès : avec quelques retouches, ses dessins devenaient charmants, sur-tout montés dans un beau cadre; ce n'était donc pas un caprice d'enfant, mais de véritables dispositions qui lui faisaient sacrifier ses autres études à la peinture.

Avec tant d'ardeur et de facilité, Lucie doit devenir une artiste célèbre. La chambre de sa mère, les album de ses jeunes amies s'enrichissent de ses ouvrages, en attendant que ses œuvres brillent au Louvre, dans les salles de l'exposition. Quel honneur! quel plaisir pour Lucie, quand elle pourra lire au livret du salon : *Mademoiselle Lucie V.... Un clair de lune, un coucher de soleil et plusieurs paysages, même numéro.*

Tandis que Lucie se livrait à ces rêves de gloire, un ami de collège de M. Verville vint passer quelques jours chez lui; c'était un amateur de botanique. Sa conversation pleine de faits curieux d'histoire naturelle, et d'amusants récits de voyages, captivait l'attention de Lucie, et lui donnait un grand goût pour la science. Notez que le nouvel hôte dessinait parfaitement les plantes et les fleurs, et qu'il pouvait, en artiste, apprécier les talents de sa petite amie.

M. de Saint-Hilaire, ainsi se nommait le savant botaniste, ne marchait jamais sans son herbier. Souvent Lucie le suivait avec son père et sa mère dans ses excursions de botanique aux environs de Saint-Germain et dans la forêt. Lucie lui portait des plantes, demandait leur nom, leurs propriétés. M. de Saint-Hilaire répondait à ses questions, lui montrait, à la loupe, les merveilleux détails des plus petites fleurs. Lucie le conjura de lui donner des leçons de botanique. Le savant ami de M. Verville se fit un plaisir de lui expliquer les diverses méthodes; il lui prêta son herbier et ses livres; il fit si bien que Lucie devint passionnée pour la botanique.

Le paysage est négligé; Lucie ne dessine plus qu'en présence de son maître, qui ne peut venir à Saint-Germain qu'une fois par semaine; enfin telle est sa nouvelle vocation pour l'étude du règne végétal, que sans le besoin de peindre les plantes et les fleurs, Lucie eût tout-à-fait laissé là ses pinceaux.

Mais l'hiver rappelant la famille Verville à Paris, la botanique à son tour fut un peu négligée; déja même le paysage reprenait faveur, quand Zoé, la plus jeune, la meilleure amie de Lucie, se fit entendre sur la harpe dans une soirée musicale, où madame Verville et sa fille étaient invitées.

« Vous conviendrez, Maman, qu'on ne peut vivre sans harpe, s'écria Lucie, en revenant du concert. J'ai jusqu'ici cherché ma vocation, Zoé vient de me la révéler. C'était la musique, c'était la harpe qu'il me fallait; je sens que je suis née pour la mélodie. Vous disiez toujours que j'avais de la voix, mais la voix sans la harpe, c'est un corps sans âme, c'est..... c'est la harpe qu'il me faut : le paysage et la botanique, en hiver, n'ont pas le sens commun; la harpe est de toute saison. »

Il y avait trop d'éloquence et de logique dans le discours de Lucie, pour que sa mère ne se rendît pas à ses vœux. Lucie eut un maître de harpe. M. Verville n'y mit qu'une condition, c'est que Lucie ne quitterait point la peinture et finirait de lire le volume de M. de Candolle, que M. de Saint-Hilaire lui avait prêté.

Voilà donc Lucie dans les gammes et les exercices, au médiocre plaisir de ses voisins et même de son père, qui pourtant aimait la musique. Le zèle fut grand d'abord; on travaillait des journées entières, pour être bien vite en état de chanter avec accompagnement; mais un nouveau goût vint bientôt attiédir à son tour la passion musicale.

M. Verville, un soir, venait d'achever, en famille, la lecture d'*Évélina*, roman de miss Burney. Cet ouvrage avait vivement intéressé Mme Verville et Lucie: « Qui donc a fait ce charmant livre? demanda cette dernière. — C'est, répondit M. Verville, une jeune Anglaise qui n'avait pas dix-huit ans. Le docteur Burney, son père, étant malade et ne pouvant s'occuper de lectures sérieuses, s'amusait à lire des romans. Il eut bientôt épuisé les bons ouvrages en ce genre, et se plaignit devant sa fille de n'en plus trouver qui fussent dignes de l'intéresser. Miss Burney imagina d'écrire pour son père. Elle travaille en secret et avec ardeur; le roman d'*Évélina* bientôt est terminé. Le docteur, après l'avoir lu, ravi d'un tel ouvrage, veut connaître l'auteur: miss Burney rougit, se trouble, son secret lui échappe. Ainsi la piété filiale révéla à la jeune Anglaise un talent qu'elle ne se connaissait pas, et enrichit la littérature de plusieurs bons ouvrages de miss Burney, qui furent imprimés par la suite. »

M. Verville se portait à merveille; mais est-il nécessaire qu'un père soit malade pour que sa fille ait le talent d'écrire? Lucie n'a-t-elle pas vingt fois fait des contes à ses jeunes cousines? Lucie donc abrège ses gammes, saute des pages de M. de Candolle, laisse en train ses aquarelles, et commence un roman qui doit être superbe. Comme sa plume court! Nulle expression ne l'arrête; ses phrases coulent d'elles-mêmes: ah! la littérature! c'était bien là sa vraie, sa seule vocation!

« Sans doute, lui dit son père, qui la surprit un jour dans le feu de ses écritures, il est nécessaire qu'une femme sache écrire; mais il y a dix-neuf chances de chagrins et de malheur contre une de succès, pour les femmes qui se livrent aux lettres. Reconnais tes illusions, ma pauvre Lucie: tu crois faire un roman qui peigne quelque chose, et tu ne connais pas le monde!... heureusement!... Tu ne saurais donc retracer ni les mœurs ni les caractères. Tu n'as point voyagé; où prendras-tu tes descriptions? tu te presses d'écrire, tes pages se succèdent avec rapidité; mais où est ton plan, ton nœud, tes incidents, ta péripétie? » — LUCIE : « Je ne sais ce que vous voulez dire, Papa! Est-ce qu'il faut tant de choses pour faire un roman? » — M. VERVILLE : « Il faut bien d'autres choses, ma fille; il faut de l'imagination, du goût, de l'observation, de l'esprit, du talent et du style. » — LUCIE : « Je n'ai pas encore tout cela, sans doute, mais avec le temps... une vocation bien prononcée!... » — M. VERVILLE : « Écoute, Lucie : les arts sont jaloux, exclusifs; *ta vocation prononcée* fut tour-à-tour le dessin, la botanique, la harpe et la littérature; c'est-à-dire que tu as du goût pour beaucoup de choses. Ta vocation, crois-moi, c'est de cultiver les arts, les sciences, les lettres, seulement pour y trouver des plaisirs et des ressources contre l'ennui; ta destinée est d'être un jour bonne femme et bonne mère, comme tu es bonne fille. Amuse-toi des beaux-arts, sois habile, si tu peux; mais garde-toi bien, pour ton repos, de vouloir être un jour artiste, virtuose, femme savante, ou femme auteur. »

A. D.

VARIÉTÉS.

On ne conçoit pas comment de certains accidents peuvent encore se renouveler, après tant de funestes expériences. Combien n'a-t-on pas recommandé à tous les enfants, et même aux grandes personnes, de ne jamais s'exposer trop près du feu avec des vêtements légers et faciles à enflammer; de ne jamais jouer imprudemment avec des armes à feu? Combien ne leur a-t-on pas rapporté d'événements terribles, résultats de semblables imprudences? Et ces choses-là arrivent toujours! et voici encore un fait tout récent, qui a eu lieu au commencement de ce mois, à Valence, département de la Drôme.

Plusieurs enfants de cette ville s'amusant au quartier de la Robine, montèrent dans une chambre au premier étage d'une maison occupée par le sieur Bose, propriétaire d'un lavoir attenant à cette maison : l'un d'eux, âgé de neuf ans, prit un fusil chargé depuis long-temps et non amorcé, que l'on avait imprudemment laissé dans cette chambre; il jouait avec cette arme, lorsque malheureusement la veuve Vel, lavandière, vint à passer: « Mère Vel, lui cria l'enfant, je vais vous tirer un coup de fusil. — Prends garde, mon petit, répond cette femme, je n'aime pas ce badinage; ton fusil peut être chargé. — Non, non, réplique l'enfant, n'ayez pas peur! » Au même instant, le coup part, et cette infortunée tombe baignée dans son sang; elle avait reçu le coup à la tête. Les secours les plus prompts lui ont été prodigués, et on espère qu'elle a pu être sauvée.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 29 mars 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Vc année. N° 48.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Peut-être sera-t-on surpris comme moi du résultat de ma correspondance. Plus de soixante-dix ouvrages m'ont été désignés par mes divers lecteurs, comme objets de leur préférence; et chacun de ces ouvrages a obtenu de leur part des suffrages plus ou moins nombreux. Je me bornerai à citer les douze qui en ont réuni le plus. Ce sont: *Télémaque, les tragédies de Racine, les Fables de La Fontaine, Berquin, le Voyage d'Anacharsis, la Jérusalem délivrée, les tragédies de Corneille, les Veillées du Château, don Quichotte, le poëme de la Religion, l'Histoire d'Écosse* de Walter Scott, et *le Robinson Suisse.*

Je ne vois assurément, dans ce choix, aucun motif de critiquer le goût de mes jeunes amis. J'ai pourtant un petit reproche à adresser à plusieurs d'entre eux, qui n'ont pas voulu se conformer entièrement à une recommandation que je leur avais faite, et qui, en m'écrivant des choses à moi personnelles, m'ont jeté dans un embarras que je desirais éviter.

Parmi les lettres que j'ai sous les yeux, je ne donnerai pas la préférence à celles qui ont choisi les ouvrages que je préfère moi-même, mais à celles qui me paraissent les mieux écrites et avoir le mieux motivé leur choix. Mes correspondants du *Concours supérieur* m'en offrent quatre que je pourrais placer à-peu-près sur la même ligne; ce sont celles de Mademoiselle Clémence de F..., qui admire Corneille, et goûte la lecture des *Modèles des jeunes personnes;* Mademoiselle Stéphanie de V...., qui préfère le Tasse; M. Eugène Delisle, qui a une palme pour Virgile et une pour La Fontaine; et Mademoiselle Caliste B. dont le choix s'est fixé sur Télémaque et les Fables de La Fontaine. L'espace me manquant pour les imprimer toutes les quatre, voici seulement les deux premières:

« Mon bon Génie, votre dernière question m'embarrasse, ne sachant comment déterminer mon choix entre plusieurs ouvrages qui ont excité vivement mon admiration. Je me décide cependant pour les tragédies de Corneille: depuis quelque temps mes parents me permettent de lire les plus célèbres, elles me semblent admirables, et chaque jour je sens davantage toutes leurs beautés. Ce créateur de la tragédie française, est inimitable dans les endroits où il excelle. J'admire l'héroïsme de ses sentiments, la noblesse de ses expressions et l'élévation de ses pensées. Que les tragédies de Cinna, des Horaces, du Cid, et de Po-

lyeucte sont sublimes! Pourrait-on les entendre avec indifférence? Non, et les larmes du grand Condé attestent pour jamais le contraire. Nul auteur ne peut le surpasser lorsqu'il fait parler les héros; l'amour de la vertu et le devoir l'emportent toujours sur les passions. Quelles belles maximes abondent dans les ouvrages de ce grand homme! Il maîtrise nos âmes et nous élève jusqu'à lui. Quand j'ai lu une de ses tragédies, il me semble que j'aime encore plus la vertu. C'est un des plus illustres génies du siècle de Louis XIV, et les Normands se glorifieront toujours de l'avoir eu pour compatriote. Voilà, mon bon Génie, sur quoi est fondée mon admiration pour les œuvres du grand Corneille : je sais qu'on lui reproche d'être inégal; mais peut-on n'être pas quelquefois homme ordinaire; rien n'est parfait dans la nature.

« Pour le livre qui m'intéresse et m'amuse le plus, je répondrais sans hésiter que c'est le recueil de votre charmant Journal, si vous ne l'aviez pas exclu de la concurrence....... Mais il faut faire un autre choix; *les Modèles des jeunes personnes* est le livre que je préfère après votre journal. On y a rassemble une quantité de beaux traits épars dans différents ouvrages. J'aime ce livre parce que j'y trouve ce qui doit me servir de modèle. Quelques passages de Fénelon et de madame de Lambert sur l'Écucation des filles, m'instruisent de mes devoirs, et j'apprends la manière de les pratiquer par les exemples intéressants où ils sont mis en action. C'est notre Plutarque; toutes les vertus que mes tendres parents tâchent de m'inspirer y sont réunies. Je crois que la modestie, la douceur et un courage intérieur font notre partage et notre bonheur; que nous ne devons pas aspirer aux vertus éclatantes, mais bien plutôt à celles qui sont pratiquées dans le silence et la retraite. J'aime cependant beaucoup les femmes qui, sans sortir de leur caractère, se sont illustrées par leur conduite héroïque, comme Éponine, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, mademoiselle de Sombreuil, et tant d'autres. Mais les modèles des jeunes personnes me prouvent que, pour une occasion où il faut avoir de la force d'âme, il en est mille où les vertus habituelles sont seules nécessaires : d'ailleurs, quand on s'habitue à bien agir dans les petites choses, on se rend capable d'exécuter les grandes sans effort. »

« Clémence de F...., à Villebadin. »

« Mon bon Génie, votre question est fort embarrassante pour moi, puisque ma grande jeunesse, et des occupations plus sérieuses, ne m'ont encore permis de lire que très peu d'ouvrages, outre les livres élémentaires; mais enfin, dans le desir de vous prouver mon zèle, je me hasarde à vous parler de mon admiration pour un poëme que j'ai traduit presque en entier, et avec le plus grand plaisir, la Jérusalem délivrée. Mon Dieu! mon bon Génie, quel sujet attachant, noble et chevaleresque! quels tableaux brillants et animés! quelle sublime éloquence dans les discours! Combien le caractère du pieux et sage Bouillon contraste admirablement avec celui de Renaud, fier, ardent et impétueux! Quelle profonde sensibilité dans ceux de Tancrède et d'Herminie! enfin quelle noblesse généreuse dans l'infortunée Clorinde! Au mérite des caractères, si bien tracés, si bien soutenus, se joint celui de la fidélité des détails. Monsieur de Châteaubriand assure, dans son Itinéraire de Jérusalem, que la description que le Tasse fait de cette ville et de ses environs est d'une telle vérité, qu'on serait tenté de croire qu'il est venu la tracer sur les lieux. Le même auteur ajoute une pensée, aussi neuve que piquante; il prétend, qu'à la chaleur et à l'énergie de ce poëme, à la description savante et fidèle des combats, on le croirait écrit sur un bouclier, au milieu d'un champ de bataille.

« Les épisodes sont, selon moi, une des parties les plus intéressantes du livre; semblables à d'élégants lieux de repos, ménagés avec art dans un parc pour délasser le promeneur et rompre la monotonie du chemin, ils sont semés çà et là dans le poëme, et font une agréable diversion au sujet, qui finirait peut-être par lasser, si l'on ne s'en écartait quelquefois.

« Enfin cet ouvrage me paraît un chef-d'œuvre, et malgré le goût pur et éclairé de Boileau, je ne puis lui pardonner ce vers :

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile,

dont la rigueur me paraît très injuste.

« Stéphanie de V...... »

J'ajouterai une mention honorable pour la lettre de Mademoiselle L. du V....., qui mérite aussi d'être distinguée dans plusieurs parties.

\~\~\~\~\~\~

Je ne donnerai également que deux lettres de mes correspondants de la Grande division. Ce sont celles de Mesdemoiselles *Eugénie C.....*, et *Sophie G...*

« Mon bon Génie, entre les différents ouvrages que j'ai pu lire depuis que j'ai commencé à avoir du goût pour les lectures sérieuses, j'ai toujours préféré les voyages; ils me paraissent réunir l'utile à l'agréable, ils étendent les connaissances que nous pouvons avoir sur les contrées éloignées, et nous apprennent les mœurs et les usages des différents peuples. Ils détruisent aussi les préjugés qu'ont pu faire naître en nous l'orgueil et l'amour de la patrie. Enfin, s'ils laissent à l'humanité et à la religion à déplorer le sort de tant de nations plongées dans les ténèbres de l'ignorance,

ils nous inspirent un sentiment de respect et d'admiration pour ces hommes qui, par leur génie et leurs talents supérieurs, ont laissé une si éclatante réputation dans les lieux qui les ont vu naître. Un voyage qu'on pourrait ce me semble citer est celui d'Anacharsis. On se transporte, pour ainsi dire, en le lisant, au milieu des ruines qui rappellent tant d'illustres souvenirs; on suit le voyageur, et par-tout les ombres de quelques grands hommes viennent animer ces lieux, jadis théâtre de leur grandeur, et aujourd'hui silencieux et déserts. Là, l'illustre auteur d'Anacharsis nous retrace la bataille de Marathon, cette défense des Thermopyles plus glorieuse encore, tous ces héroïques faits d'armes si souvent rappelés et qui cependant excitent toujours l'admiration! Plus loin, il nous fait, pour ainsi dire, assister aux leçons de Platon, de Socrate, il nous fait converser avec ces sages, ces philosophes immortels dont la Grèce ne s'honore pas moins que des Miltiade, des Cimon, des Thémistocle. Tout concourt dans cet ouvrage à élever l'âme, à former à-la-fois l'esprit et le cœur.

« Je passe à la seconde question que vous m'avez adressée: après vous avoir parlé d'Anacharsis comme du livre qui m'a le plus vivement intéressée, je viens à celui qui m'a offert le plus d'amusement, et sans hésitation je donne à Berquin la préférence. Cet ami des enfants est encore le mien, et je lui conserve la prédilection que j'ai eue pour lui dès mes premières années. Que de bonnes impressions l'enfance ne puise-t-elle pas dans ces contes qu'elle ne croit faits que pour son amusement? Berquin sait donner des leçons utiles au milieu des écrits les plus intéressants; aussi plaît-il et amuse-t-il tout à-la-fois, et si j'en crois le plaisir que j'ai éprouvé en le lisant, je ne serai pas la seule à le mettre au premier rang, parmi les ouvrages dont la lecture peut procurer le plus d'amusement à l'enfance et même à la jeunesse.

« Eugénie C., élève de la Maison royale de Saint-Denis. »

« Mon bon Génie, le livre que j'ai le plus admiré est le poëme de la Religion. Je l'admire parce que je le comprends, que tout ce que j'y vois exprimé d'une manière si vraie, si claire, je le trouve dans mon cœur. Je pense, je sens tout ce que dit Louis Racine, et je suis heureuse de lire de beaux vers qui peignent si bien ce que je ne sais que penser, et que je ne saurais rendre, même en mauvaise prose.

« Quant au livre qui m'a le plus amusée, le choix est difficile; car le nombre de ceux que j'ai trouvé du plaisir à lire est grand. Si j'osais, je citerais certain recueil d'un certain journal qui depuis quatre ans fait mes délices, qui m'amuse et m'instruit, qui me fait rire et pleurer, qui m'apprend à penser, à sentir, à agir; mais si je nommais cet ouvrage, je n'aurais pas l'espoir d'avoir une pauvre petite mention, et j'avoue que j'en serais triste, car elles me font toujours bien plaisir.

« La Biographie des jeunes Demoiselles, par madame Dufresnoi, m'a beaucoup amusée. J'aime à trouver, dans cette réunion de beaux caractères, de grands génies, de sublimes vertus, des modeles en tous genres pour notre sexe, dont la petite vanité trouve son compte à prouver, par cet ouvrage, que bien des femmes ont valu des grands hommes; quoiqu'on ne les ait pas jugées dignes de faire pour elles, dans notre langue, un mot qui équivalût à celui-là.

« Pour moi, j'aimerais autant le titre de femme, bonne et aimable, que celui de grand homme. Je pardonne très volontiers qu'on ne nous ait pas cru un génie capable de vastes conceptions, une force d'âme à la Brutus, un courage à la Muscius Scévola: toutes ces vertus-là ne me font point envie.

« Sophie G... »

Si les colonnes de ce Journal étaient aussi longues que celles du *Moniteur*, j'y ferais encore entrer aujourd'hui cinq lettres qui ne le cèdent guères à celles qu'on vient de lire; ce sont celles de Mesdemoiselles Célinie de B...., à Caen, qui a choisi l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Châteaubriand, et *don Quichotte;* Cécile de V...., à Paris, qui préfère l'*Histoire d'Écosse;* Aimée L....., à Vincennes, qui admire Racine, et s'amuse avec le *Robinson Suisse;* Victorine G..., à Paris, qui se complaît dans les *Tablettes classiques;* et Virginie B....., à Metz, dont Corneille, Racine, La Fontaine et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* se partagent les affections.

Beaucoup d'autres lettres méritent encore d'être distinguées, et je multiplierai le nombre des mentions honorables, car j'en dois au moins à toutes celles qui portent les signatures suivantes: M. *Charles B...*, à Châlons-sur-Saône; M[lle] *Pauline K....*, et plusieurs autres élèves de M[lles] Woutters, à Nancy; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche, M[lle] *Hortense de Lab....*, à Rouen; M[lle] *Ernestine du V...*, à Paris; M[lle] *Amélie F.*, à Nancy; M[lle] *Clara F....*, à Nancy; M[lle] *Jenny M....*, et *Anna R....*, élèves de M[lle] Roy, à Besançon; M. *Justin Cénac*, à Mirande; M[lle] *Élisa Delab....*, à Rouen; M[lles] *Caroline* et *Annette d'Y.....*, à Paris; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche.

J'ai voulu réserver aussi de la place pour deux lettres de la Petite division; voici celles que je crois devoir choisir.

« Mon bon Génie, voilà bien des jours que votre question m'occupe, sans que j'aie pu encore y répon-

dre : elle offre pour moi une difficulté que je n'ai jamais pu vaincre; soit que je ne comprenne pas bien ce que c'est que l'admiration, soit que je ne sache pas m'en rendre compte, il me semble que je n'ai rien lu qui ait produit ce sentiment chez moi. Pour ce qui m'amuse, c'est autre chose : je le sais parfaitement. Bien des livres m'ont amusée et intéressée, et pourtant en y réfléchissant bien, celui auquel je donne la préférence est l'Ami des Enfants du bon Berquin. Pourquoi? Cela me semble assez facile à dire : on a tant de plaisir à se retrouver soi-même dans les héros de ses histoires, de ses drames et de ses comédies! On pleure de si bon cœur avec son petit Jacquot au tombeau de sa mère! on aime tant son petit joueur de violon! on sent qu'on aime son frère, comme Hélène, dans les Joueurs; comme Dorothée, dans le Prisonnier. On ne veut plus être contrariante, quand on connaît son Henriette; on apprend à se taire quand on a lu sa petite Babillarde; on apprend à être douce quand on connait sa petite fille Grognon; enfin je ne finirais pas, si je voulais dire tous les sentiments agréables que ses petites histoires excitent chez moi; et c'est bien un grand plaisir de se dire en les lisant : Me voilà; puis, voilà mon frère; voilà Papa; voilà Maman; enfin de se retrouver là en famille. Je crois que les enfants d'alors devaient bien aimer ce bonhomme-là; mais nous, enfants d'aujourd'hui, nous n'avons rien à leur envier, car nous avons aussi dans notre bon Géne, notre Berquin qui nous aime, qui s'occupe de nos plaisirs, de notre instruction, et que nous chérissons de tout notre cœur.

« Maria D......, à Périgueux. »

« Mon bon Génie, de tous les livres que j'ai lus, aucun ne m'a autant amusée que les Veillées du château; j'y trouve de sages leçons, de bons exemples, et de quoi m'instruire. Mais je les préfère sur-tout par la ressemblance de la famille de Clémire avec la nôtre : même nombre d'enfants, un fils et deux filles; fixée comme nous à la campagne, séparée de son père par raison de service : nos études, nos jeux et nos plaisirs sont les mêmes. Maman est une seconde dame de Clémire, occupée de ses enfants du matin au soir : elle a, comme elle, le bonheur d'être avec sa mère, qui passe sa vie à nous soigner et à nous aimer. J'ai appris, pour réciter à cette bonne grand'mère, *le Jour de Naissance* que vous avez composé; elle en a été d'autant plus touchée, que c'est elle, m'a-t-on dit, qui la première m'a reçue dans ses bras, quand je suis venue au monde.

« Alix de B....., au château de la Salle. »

Je voudrais pouvoir imprimer encore les lettres de Mlle Berthe B...., à Châlons-sur-Saône, dont le livre favori est le *Robinson Suisse;* et de Mlle Héloise F...., à Nancy, qui admire *Télémaque,* et s'amuse avec les Fables de Florian.

Je mentionnerai honorablement celles de Mlle *Élise le P...,* à Rouen; Mlle *Marie de M....,* à Paris; M. *Charles F...,* à Nancy; M. *Anatole de Th....,* à Autun; Mlle *Adrienne B. de M...,* et plusieurs autres élèves de Mlle Roy, à Besançon; Mlle *Alexandrine de Lab...,* à Rouen; Mlles *A. S...,* et *Gabrielle de St.-A....,* élèves de Mlles Woutters, à Nancy.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Voici donc, mes enfants, les dernières questions que je vous adresse. Je ne veux pas m'arrêter à cette pensée qui altérerait tout le plaisir que j'attends encore une fois de vos réponses.

Je prie mes jeunes amis du *Concours supérieur* et de la *Grande division*, de vouloir bien me dire :

Ce que c'est que LA PRÉTENTION? *Ce que c'est que* L'AFFECTATION? *Quelle différence il y a entre l'une et l'autre? Quels sont les inconvénients de ces deux défauts?*

Je prie mes correspondants de la *Petite division*, de répondre à cette autre question :

Quels sont les meilleurs moyens de bien jouir des plaisirs de votre âge?

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 19 avril prochain, inclusivement. Passé ce delai, il sera rigoureusement impossible d'admettre aucune lettre.

Le dimanche suivant, 26 du même mois, seront décernés les prix de semestre à la *Grande* et à la *Petite division.*

Je donnerai en même temps le prix du *Concours supérieur*, qui devait être décerné seulement six mois plus tard, si les circonstances ne m'eussent point forcé à terminer ce Journal. J'avais annoncé qu'au bout de l'année, la dernière composition du *Concours supérieur* compterait pour trois; mais comme le nombre des compositions se trouve, par le fait, diminué de moitié, il me paraît convenable de réduire la proportion de la dernière; ainsi, au lieu de compter pour trois, elle ne comptera que pour deux. Vous comprenez qu'il ne serait pas juste qu'un concurrent qui n'aurait pas répondu assidûment pendant le semestre, eût en une seule fois la chance d'un si grand avantage. Je veux, mes amis, être avec vous équitable et impartial jusqu'à la fin.

LITHOGRAPHIE.

Le titre de *la danse des chiens*, est une explication suffisante, et qui ne serait même pas bien nécessaire, du dessin que je vous envoie. Comme l'espace me manque, je me dispense d'y en ajouter une plus détaillée, que chacun sera libre de faire à sa manière.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 5 AVRIL 1829.

Ve ANNÉE. No 49.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE DÉGEL A PÉTERSBOURG.

J'emprunte le récit qu'on va lire, à un ouvrage très intéressant et fort spirituel, que vient de publier M. Dupré de Saint-Maure, sous le titre de l'*Ermite en Russie*.

Rien n'est plus terrible ici qu'un dégel brusque et inattendu; la durée des glaces est si longue qu'on fait, sur les rivières, des espèces d'établissements, pour lesquels l'habitude inspire une grande confiance. Cependant la révolution peut s'opérer en quelques heures: elle est produite par un vent d'ouest soutenu et violent; si malheureusement il souffle pendant la nuit, chacun en s'éveillant reprend les allures de la veille, sans se méfier d'une glace perfide qui offre encore une solidité apparente; c'est alors qu'ont lieu beaucoup d'évènements sinistres.

Quand le traînage est établi, le golfe, dérobé à la navigation, devient un grand chemin sans ornière, où les voitures et les marchandises se croisent pour faire le service de Pétersbourg à Cronstadt, dans un trajet d'environ 30 werstes. Sur le point qui partage les distances, on trouve une auberge construite en planches, où peuvent s'abriter un quarantaine de chevaux, et un bon nombre de voyageurs. Au mois de mars dernier, le vent d'ouest souffla violemment pendant plusieurs heures; sans doute l'hôte et les voyageurs se disposaient au départ, lorsque la baraque s'ébranla et disparut sous les glaçons. Hommes, chevaux, bâtiment, tout périt: la catastrophe fut plus prompte que l'éclair. Cette soudaineté du dégel amena d'autres scènes affligeantes.

Une paysanne d'un village situé sur la côte Finlandaise, lavait du linge sur une ouverture pratiquée dans la glace, à cinq ou six pieds du rivage; tout-à-coup le glaçon qui la porte s'éloigne de la terre; l'immense surface du golfe s'est divisée en des milliers de fractions; tous ces débris épars se meuvent, se pressent, s'entre-choquent au sein des eaux délivrées. L'infortunée villageoise est emportée par le courant sur son frêle appui. Déja la fumée du poële, autour duquel jouent ses enfants, disparaît à ses regards; elle ne distingue plus le clocher du village. Placée entre le ciel et la mer, qui s'irrite et frémit sous les glaces qui l'encombrent, elle recommande son âme à Dieu, et fait le sacrifice de sa vie. Mais une lutte s'engage entre un énorme glaçon et celui qui la sépare de la mort; l'imminence du péril ranime son courage. Adroite et douée d'un grand sang-froid, elle s'élance du débris fracassé sur le vainqueur, qui la reçoit à son bord, où elle va courir de nouveaux

dangers. Cependant, assurée d'une prolongation d'existence sur cette île mouvante, elle desirerait voir encore une dernière fois la terre dont chaque flot l'éloigne davantage. A genoux, pour que la mort la surprenne dans une attitude religieuse, elle élève son âme à Dieu, et pense à sa petite famille.

« Mais déja, se dit-elle, mes enfants se sont aperçus de ma longue absence, l'inquiétude les a portés sur le bord du golfe! Ils crient: Où est-elle? qu'est devenue notre mère? » Hélas! l'infortunée croit entendre leurs gémissements; elle pleure, et sa vive sollicitude lui fait même regretter le linge qui devait les couvrir, et qu'elle vit se perdre sous la glace. Ses angoisses redoublent aux approches de la nuit; la mort lui sera plus affreuse au sein des ténèbres; elle voudrait expirer avec les derniers rayons du jour. Oui, bientôt ce sera l'heure où cette cloche, qu'elle n'entendra plus, sonnera la prière; son mari doit rentrer maintenant: que dira-t-il à l'aspect de ses petits enfants pressant ses genoux et s'écriant: « *Papinka!* elle n'est point revenue, va chercher notre mère. »

Au milieu de ces pensées déchirantes, le froid et la faim viennent augmenter sa détresse; elle tombe dans une lente agonie, et ferme les yeux. Mais un coup de fusil se fait entendre, le bruit est proche; la paysanne étonnée se lève, elle est auprès du rivage! Aussitôt elle crie, elle étend les bras, elle agite dans l'air sa fourrure blanche. O Providence! on l'a entendue, on l'aperçoit, on vole à son secours; une chaloupe, montée par six hommes, se fraie hardiment un passage, et pénètre jusqu'au glaçon qui l'a sauvée miraculeusement. On lui jette une planche à laquelle est attachée une grosse corde; elle la saisit, et, à l'aide de ce frêle sentier, arrive au milieu de ses libérateurs. On regagne, non sans grands risques, la côte Esthonienne; car le glaçon avait fait un trajet de 40 werstes en passant d'une rive à l'autre. Un gentilhomme, dont l'habitation était tout près de la mer, avait vu de sa terrasse les signaux de la pauvre femme. Elle est amenée près de lui, et en arrivant elle tombe évanouie à ses pieds; on lui prodigue des soins; elle rouvre les yeux et demande ses enfants. Elle se croyait en Finlande; n'étant jamais sortie de son village, elle ne soupçonnait pas que le monde fût aussi grand.

Le golfe charia encore pendant huit jours; mais lorsque les brises printannières eurent entièrement balayé les glaces, le seigneur Esthonien, jugeant qu'une bonne action ne va jamais sans l'autre, ordonna aux rameurs de conduire la paysanne au sein de sa famille. Elle partit, comblée de présents, pénétrée de reconnaissance et ivre de joie: le voyage fut aussi rapide qu'heureux.

Des rives de la Finlande on apercevait un navire qui se dirigeait sur Pétersbourg. La présence du premier vaisseau, après le dégel, cause toujours un grand ravissement aux Russes. Ils le saluent comme le précurseur des beaux jours; tous les paysans riverains se plaisent à signaler cette première voile. Ceux du village de la bonne Marpha étaient aussi grouppés sur la rive. Son mari et ses enfants, occupés d'une seule pensée, ne partageaient point la joie publique; ils semblaient redemander aux profondes eaux la victime enlevée à leur tendresse. Mais les gondoliers redoublent d'ardeur, la chaloupe va toucher terre. Un cri perçant s'échappe du sein de la foule, c'est celui de l'aîné des enfants; il a reconnu sa mère, il veut s'élancer, son frère et sa petite sœur le suivent; mais déja Marpha est dans les bras de son mari, déja elle presse sur son cœur ses chers enfants en les inondant de larmes. Tout le monde les entoure, tout le monde questionne à-la-fois la tendre mère que le bonheur rend muette; pour toute réponse, elle montre le ciel et les généreux instruments dont sa miséricorde se servit. Aussitôt on se presse autour d'eux, on les interroge, ils parlent; on les bénit, on les caresse; chacun se dispute l'honneur de les conduire sous le toit hospitalier. Mais un tableau religieux succède à cette scène touchante; par un mouvement unanime et spontané, tous, sans se rien dire, prennent le chemin de l'église, tous veulent remercier Dieu du prodige qu'il daigna opérer. Arrivés devant les autels, le silence succède à leurs transports, et le prêtre entonne le chant des actions de grâces. Au sortir du temple, on reconduit en triomphe la bonne Marpha jusqu'au seuil de cette cabane où elle avait cru ne jamais rentrer.

Lorsque les bateliers reprirent le chemin de l'Esthonie, ils trouvèrent leur chaloupe garnie de gâteaux, de fruits secs, etc.: chaque paysan avait voulu faire son cadeau; les voyageurs se trouvaient approvisionnés comme pour une longue traversée.

ANNONCE.

Il a déja paru quelques livraisons d'un recueil intitulé: *les Soirées de Famille* ou *lectures à mes enfants*. Ce recueil, rédigé par madame Alida de Savignac, formera huit volumes in18. Quatre livraisons, chacune d'une feuille accompagnée d'une gravure, paraissent tous les mois. Le prix de la souscription, chez Gide fils, rue Saint-Marc-Feydeau, est de 6 fr. 50 c. pour deux volumes. Voici, pour échantillon, un petit conte tiré de cet ouvrage.

LE TESTAMENT.

Une chaise de poste était attelée dans la cour de la maison habitée par madame Guerdon et ses fils;

tout était prêt pour le départ de cette dame qui allait au-devant de son frère, savant très distingué, que l'on nommait M. Lambertin, et qui revenant d'une excursion scientifique dans l'intérieur de l'Afrique, devait débarquer à Marseille.

Urbain Guerdon, tourmenté, comme à son ordinaire, par son oisive impatience, avait depuis le matin pressé les domestiques, soit pour le déjeuner, soit pour le dîner; criant toujours qu'il était tard, et consultant à chaque instant sa montre et les pendules, croyant abréger les heures d'attente qui lui pesaient, en empêchant les autres de s'occuper. Mais de même que lorsqu'il s'agissait d'une simple partie de plaisir, il avait, au moment du départ, son habit couvert de poussière, et ses souliers malpropres, dans cet instant il n'avait rien de prêt; car Urbain, dont l'oisiveté était si fatigante pour lui et pour les autres, et qui ne pouvait s'astreindre à l'étude ni au moindre travail, avait pour réponse constante à toutes observations : « Je n'ai pas eu le temps, » ou, « Je n'y ai pas pensé. »

Il n'en était pas de même de son jeune frère. Félix, aiguillonné par l'exemple de son oncle, abordait hardiment les plus hautes sciences : ses travaux commençaient long-temps avant l'aurore; des cours de chimie, de physique, d'astronomie, etc., absorbaient une grande partie de son temps; des études moins sérieuses lui servaient de délassement. Ah! que les journées étaient courtes pour lui! S'il voulait consacrer quelques instants à ses amis, il s'y préparait de longue main; retranchant sur son sommeil, il parvenait à les gagner sans rien ôter à son travail. Mais aussi combien étaient délicieux ces rares moments! Peu importait à Félix à quoi ils étaient employés: c'étaient les personnes avec lesquelles il se trouvait, et non les choses que l'on pouvait faire, qui l'intéressaient dans ces courtes récréations. Pour cette fois il avait redoublé d'activité : voir des pays nouveaux pour lui, et rejoindre son oncle, étaient deux grands plaisirs. Mais ce voyage, projeté si gaîment, ne devait pas s'accomplir.

M. Lambertin avait succombé dans la traversée à une maladie aigüe. Madame Guerdon, au moment de monter en voiture, reçut cette triste nouvelle, qui lui fut apportée par un ami de son frère, dépositaire de ses dernières volontés. « Je lègue, disait M. Lambertin dans son testament, tous mes biens à Urbain Guerdon, fils aîné de ma sœur chérie : je donne à Félix mon cabinet et ma bibliothèque, et lui ordonne de joindre mon nom au sien. »

Les parents et les amis de M. Lambertin furent affligés de ces dispositions : ils eussent desiré que Félix, qu'ils préféraient à Urbain, eût partagé avec son frère. Le jeune homme en jugea autrement. « Son nom, dit-il, son cabinet, sa bibliothèque! c'est une carrière qu'il m'ouvre, et j'y entre avec joie. » Tandis qu'Urbain s'étendant sur un fauteuil, se répétait : « Quinze mille livres de rente! Dieu merci, je puis vivre sans rien faire. »

Vingt ans après l'époque où, par leurs majorités, Urbain et Félix avaient été mis en possession du legs de leur oncle, M. Guerdon de Lambertin était membre de presque toutes les compagnies savantes de l'Europe: des ordres nationaux et étrangers, récompenses de découvertes utiles à l'humanité, décoraient sa poitrine. Dans sa jeunesse, un riche banquier, ébloui par l'éclat attaché à ses premiers succès, l'avait désiré pour gendre; et comme sa fille était aimable sans coquetterie, instruite sans prétention, Félix s'était prêté avec joie à ce que l'on voulait de lui. Ainsi la la fortune avait accompagné la réputation et les honneurs, sans rien ôter de son zèle pour la science à celui qui se trouvait ainsi comblé.

L'opulente maison de M. Lambertin était devenue le rendez-vous des savants et des artistes; ses réunions étaient connues dans le monde entier; par-tout on célébrait à l'envi son savoir et son hospitalité.

Pendant ce temps, personne, excepté Félix et sa mère, ne s'était occupé d'Urbain qui, dans son indolence, vivant sans plaisir et sans vertus, dissipa sottement ses quinze mille livres de rente, et vint, à la dernière extrémité, non par fierté, mais par lenteur, chercher un asile auprès de son frère.

Une de mes jeunes amies m'a envoyé la fable suivante qu'elle a composée, et qui m'a paru pouvoir figurer très agréablement dans une de mes feuilles.

LA JEUNE FILLE ET L'ABEILLE.

FABLE.

« Pourquoi me craindre? pourquoi vouloir me tuer? » disait une abeille poursuivie par une jeune fille dans l'appartement de laquelle elle avait pénétré; « devez-vous m'en vouloir si j'ai été séduite par vos charmes? Le vif incarnat qui colore vos joues fait pâlir les plus belles roses. Votre haleine embaumée surpasse les parfums les plus exquis. Si de loin vous me paraissiez belle, que devez-vous me paraître de près? Laissez-moi admirer un moment cette taille élégante qui joint à la noblesse du palmier, la souplesse et la grâce du flexible roseau. Quoi! c'est ce bras charmant qui tout-à-l'heure était armé pour me donner la mort! Le cours de ma vie aurait été tranché par cette main si jolie, avant que j'eusse eu le temps de l'admirer!... »

Comme l'abeille achevait ces mots, le père de la jeune fille entra. En voyant une abeille posée près de son enfant, il étendait déja la main pour la tuer. La jeune fille s'aperçut de ce mouvement, et arrêta le bras de son père. « Cette abeille est si aimable, dit-elle; elle a tant d'esprit, qu'il est impossible de ne pas l'aimer. J'avais eu d'abord le même dessein que vous; mais ses discours m'ont subjuguée. » Alors le père se retira. Aussitôt, l'abeille flatteuse de recommencer ses compliments: elle loua alors avec chaleur la bonté de la jeune fille: « Oui, disait-elle, je suis coupable d'avoir osé pénétrer dans ce sanctuaire habité par la grace et la beauté; et non seulement vous me laissez la vie, mais vous faites encore mon éloge! Quel excès de bonté! est-il un être plus parfait assis au banquet des Dieux? Ah! de grâce, laissez-moi reposer un moment sur ces lèvres charmantes..... » A ces mots, la téméraire abeille voltigea sur les jolies lèvres de roses, mais avec si peu de ménagement, qu'elle y enfonça son dard. la jeune fille jette un cri perçant; l'abeille s'envole; on accourt; la pauvre petite était évanouie. Quand elle eut repris connaissance, « Voilà, lui dit son père, une aventure qui doit te servir de leçon pour l'avenir: méfie-toi toujours, ma fille, des éloges outrés que l'on prodigue dans le monde. Malheur à la jeune fille qui les croit aveuglément! Il est rare qu'une louange exagérée soit sincère, et qu'elle ne cache pas quelque piège.

Mlle A. DE L....

AVIS.

En annonçant la prochaine conclusion de mon petit Journal, j'étais tellement préoccupé du regret causé par cette détermination nécessaire, que je n'ai point songé à faire connaître les conditions de la souscription au volume d'*Entretiens sur la physique*, dont les livraisons paraîtront à dater du 15 mai prochain.

Ce volume contiendra au moins 25 feuilles d'impression, format in-8°, et un certain nombre de planches ou figures.

Les abonnés au *Bon Génie*, dont la souscription aura encore six mois ou plus à courir, à dater du 1er mai, seront considérés comme souscripteurs pour le volume entier, et en recevront toutes les livraisons.

Les abonnés dont la souscription aura moins de six mois à courir, recevront un nombre de livraisons proportionnel à ce qui leur sera dû; et ils pourront, si tel est leur desir, compléter le montant de la souscription pour avoir l'ouvrage tout entier.

Les personnes dont l'abonnement expire à la fin du mois courant, et celles qui n'ayant pas été abonnées au *Bon Génie*, voudraient avoir le volume annoncé, pourront y souscrire comme à une publication complètement indépendante de celle qui va cesser.

L'éditeur a cru devoir en fixer le prix à 12 francs pour Paris, et 13 francs pour les départements.

Je réponds au desir aimable que m'ont exprimé quelques uns de mes amis lecteurs, en faisant imprimer en ce moment un recueil des fables, contes en vers et autres poésies, que j'ai composées depuis cinq ans pour ce Journal. Ce recueil formera un volume in-18, papier vélin grand raisin; il paraîtra, je l'espère, avant la fin du mois, et je l'annoncerai dans une de mes dernières feuilles. Je n'y ai pas admis toutes mes compositions; j'ai choisi celles qui m'ont paru le moins imparfaites. Je ferai de même en reprenant successivement, dans le *Bon Génie*, de quoi former deux volumes de mes contes et historiettes en prose; puis, un volume de maximes morales que me fournira la correspondance de mes jeunes amis et amies. Je veux me réserver les moyens de m'occuper d'eux le plus long-temps possible.

J'ai reçu, depuis mon avant-dernier numéro, un grand nombre de lettres bien aimables et qui m'ont touché vivement. L'espace me manque pour y répondre aujourd'hui; mais je le ferai dans une prochaine feuille. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles ont encore augmenté des regrets auxquels je ne croyais pas qu'il fût possible d'ajouter. Chers et bons jeunes amis, je n'avais pas besoin de vos gracieuses instances pour continuer de si douces relations, si la chose eût été possible. Mais je vous en sais bien tendrement gré, et je conserverai vos lettres comme des témoignages d'affection dont mon cœur est pénétré.

CHARADE.

Le pauvre vous demande humblement mon premier.
Si je ne puis plus vous prier
De faire autour de moi, chers enfants, mon dernier,
Gardez-moi du moins mon entier.

(L'explication pourra être jointe aux réponses à mes dernières questions).

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 12 AVRIL 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. No 50.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

PETITE RÉCAPITULATION.

Durant les cinq années de douces relations que je viens d'avoir avec vous, mes jeunes amis, j'ai fait mes efforts pour rassembler dans mes petites feuilles le plus grand nombre possible de bons avis et de leçons utiles. Je n'ai pas cherché à vous les présenter dans un ordre régulier et méthodique, qui peut-être aurait eu peu d'attrait et de bonne grace; je vous les ai offerts indistinctement, selon les circonstances, selon l'inspiration, selon le besoin du moment, selon l'à-propos autant que j'ai pu. Soit que je développasse, dans un article raisonné, quelque objet d'instruction ou quelque précepte de morale; soit que je vous disse brièvement à l'oreille quelques mots, que je vous laissais le soin de méditer; soit qu'un récit, un conte, un apologue vinssent à mon aide pour vous faire mieux sentir les avantages d'une vertu ou les dangers d'un défaut, en vous les montrant en action; je n'ai suivi d'autre règle que celle de la variété, et j'ai eu constamment pour but de vous amuser pour vous instruire, et de vous instruire en vous amusant. Je serais bien heureux d'avoir pu l'atteindre; et du moins, en récapitulant les divers sujets dont je vous ai entretenus, je ne vois pas sans quelque plaisir qu'en fait de morale, je n'ai rien omis de ce qui pouvait vous être conseillé, et que, sous ce rapport, le cours aura été complet. Je ne pouvais avoir la prétention de pousser également à bout toutes les sciences dont j'ai semé çà et là quelques notions; mais j'espère que ces notions n'auront pas été vaines et perdues, puisque je me suis appliqué à les rendre indépendantes de celles auxquelles elles se rattachent naturellement, et intelligibles dans leur isolement.

Aujourd'hui que nous sommes malheureusement sur le point de terminer cette chère correspondance, je ne dois plus craindre de vous effrayer, de vous causer de l'ennui, ou de vous désenchanter sur mes petites compositions, en vous présentant un tableau méthodique et régulier des facultés de votre âme, et des vertus qu'embrasse la morale générale. Je pense même que cette connaissance pourra vous être plus d'une fois utile; qu'elle vous aidera à vous étudier vous-mêmes, afin de fortifier vos bonnes dispositions et de combattre celles qui vous inquiéteraient. Ce sera le complément, la conclusion du cours de morale que nous avons fait ensemble depuis cinq ans; et je crois être sûr qu'il vous arrivera en temps et lieu de le consulter.

Il y a, mes amis, dans votre âme, deux grands ordres de facultés ou de vertus: celles qui appartiennent à L'ESPRIT; celles qui appartiennent AU CŒUR.

Les premières sont LA PRUDENCE, LA FORCE, LA JUSTICE, LA TEMPÉRANCE; les secondes sont L'AMOUR, L'AMITIÉ, L'HUMANITÉ.

Ces sept grandes vertus principales embrassent toutes les autres, comme je vais vous l'expliquer.

1°. Dans LA PRUDENCE, on distingue la prudence *de pensées*, la prudence *de sentiment*, la prudence *de paroles*, la prudence *d'actions*.

La prudence *de pensées* nous apprend à comparer nos idées et à les séparer, sans préjugé et sans précipitation. C'est-à-dire qu'elle empêche de juger des choses et des hommes avec prévention ou avec légèreté.

La prudence *de sentiment* nous préserve de l'orgueil, de l'avarice, de l'ambition et de la suffisance. C'est-à-dire qu'elle nous met en garde contre les sentiments qui pourraient porter atteinte aux droits des autres, ou compromettre notre repos et notre bonheur.

La prudence *de paroles* nous interdit la raillerie, la médisance, l'indiscrétion, l'éloge de nous-même, les paroles oiseuses, en un mot, tous les discours qui peuvent nuire à autrui ou à nous, et dont nous aurions tôt ou tard sujet de nous repentir.

La prudence *d'actions* nous enseigne la route que nous devons suivre pour éviter les écueils de la vie, pour ne point nous laisser entraîner par de mauvais conseils ou de mauvais exemples, et pour n'en donner nous-mêmes que de bons.

2°. LA FORCE comprend *la patience*, *le courage* et *la persévérance*.

La patience nous apprend à supporter les maux naturels, tels que le chagrin et la douleur; les châtiments, les persécutions, les contradictions, les injures, la privation du bien réel, et la privation du bien imaginaire. Elle a pour auxiliaires, *l'espérance* qui lui sourit, et *la résignation* qui la soutient.

Le courage se compose *d'intrépidité* et *d'héroïsme*. Il nous porte à braver le danger et à lui tenir tête, quand l'honneur, le devoir ou l'humanité le commandent; il nous entraîne aux entreprises périlleuses, quand elles sont utiles.

La persévérance nous soutient dans nos entreprises, et ne nous permet pas de les abandonner qu'elles ne soient accomplies. Elle est comme la continuation du courage, comme une sorte de patience volontaire.

3°. LA JUSTICE se compose de *sincérité*, de *bonne foi*, de *discernement* et d'*impartialité*.

La sincérité nous préserve du mensonge, de la dissimulation et de l'exagération.

La bonne foi nous interdit la ruse et la duplicité.

Le discernement nous fait aprécier le mérite ou les torts d'autrui.

L'impartialité nous oblige à n'apporter aucune prévention, aucun sentiment d'affection ou d'aversion dans les jugements que nous portons sur les autres.

4°. LA TEMPÉRANCE embrasse *la chasteté* et *la sobriété*.

La chasteté est mère de l'innocence, de la modestie et de la réserve.

La sobriété nous interdit les excès de la gourmandise, et l'abus des amusements frivoles.

5°. L'AMOUR comprend l'amour *de Dieu*, l'amour *de soi-même*, et l'amour *des autres* ou *du prochain*.

L'amour de Dieu se manifeste par l'obéissance, par l'adoration et par la prière.

L'amour de soi, consiste dans le sentiment qui nous porte à prendre un soin raisonnable de notre propre conservation; et dans cet autre sentiment qu'on appelle *amour-propre*, qui bien dirigé et modéré, devient la source d'une louable émulation et d'efforts honorables pour le bien; mais dont l'excès n'est plus qu'égoïsme ou vanité.

L'amour des autres embrasse, comme vertu, l'amour paternel et maternel, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour fraternel et les liens du sang, l'amour du pays et l'amour du genre humain. Il nous inspire ainsi le sentiment de nos devoirs, comme pères, fils, frères, parents, citoyens et hommes.

6° L'AMITIÉ; cette douce vertu repose sur deux autres qui sont *la confiance* et *la bienveillance*.

Il y a trois sortes de *confiance*; l'une consiste à s'en remettre à un autre de des intérêts, et à compter sur lui; la seconde, à lui ouvrir son cœur pour se soulager soi-même; la troisième, à ne pas craindre de lui dire la vérité.

La bienveillance se manifeste par les bons offices, par les égards, par l'indulgence, par la délicatesse, et produit ainsi la reconnaissance, l'un des liens les plus forts et les plus doux qui puissent unir les hommes entre eux.

7°. L'HUMANITÉ comprend *la bonté* et *la politesse*.

La bonté consiste non seulement à ne pas faire du mal à autrui, mais encore à lui faire du bien. C'est elle qui inspire la pitié, la compassion, le pardon des injures. Elle s'étend jusques sur les animaux, et se révolte à l'idée de faire souffrir sans nécessité des créatures qui sentent.

La politesse est un assemblage de complaisance, d'attentions pour les autres, et d'une certaine civilité qui fait qu'on veut les rendre tout à-la-fois contents de soi et d'eux-mêmes.

Voilà, mes amis, le tableau régulier des vertus morales dont je vous ai parlé à plusieurs reprises dans les cinq volumes qui forment la collection de votre Journal. Vous pourrez voir qu'il n'est pas un seul de mes conseils qui ne se rapporte à quelque point de ce tableau.

Remarquez maintenant que toutes ces vertus morales sont justement les mêmes que la religion vous

enseigne et vous commande. Vous savez qu'elle met au premier rang *l'amour de Dieu* et *du prochain*, *la patience* et *la résignation*, *l'humanité*, en exigeant de vous *la foi*, *l'espérance* et *la charité*. Vous savez qu'elle fait un devoir non moins impérieux de *la prudence*, de *la force*, de *la justice* et de *la tempérance*. Ainsi la religion et la morale sont inséparables; et je vous souhaite, mes amis, de ne jamais perdre de vue les préceptes de l'une et de l'autre. Heureux moi-même, si je pouvais penser que j'eusse un peu concouru à graver pour toujours ces principes de vie dans vos jeunes et tendres âmes!

L'ORIGINE
DE LA CONVERSATION.

CONTE (1).

Vous connaissez ce grand conseil des Dieux
Dont parle Homère, où les destins du monde
Sont discutés en discours ennuyeux,
Et décidés par la foudre qui gronde
Entre les mains du monarque des cieux :
Ce fut après ce conseil de ministres,
Qu'un jour Jupin, las de leurs voix sinistres,
Et fatigué de froncer sur ses yeux
Un noir sourcil, conçut la fantaisie
D'ouvrir un cercle, où l'on vît réunie,
Par passe-temps et sur un pied joyeux,
Du ciel d'alors la bonne compagnie.
Chacun reçut son invitation:
Aux cieux la chose étant toute nouvelle,
Y dut causer grande sensation;
On accourut, et la réunion
Fut à-la-fois et nombreuse et très belle.
Mais de penser que, sans prétentions,
Chacun y vint mettre en commune affaire
Simples discours et plaisirs sans façons,
Serait erreur; car je dois, au contraire,
De tous ces Dieux ici vous révéler
Et les travers, et la soif de briller.
De quelques uns si j'encours la colère,
En racontant qu'il fut des sots aux cieux,
J'aurai pour moi bien des gens sur la terre,
Qui, me lisant, vont se croire des Dieux.
Je poursuis donc : dans le salon céleste
On s'empressait, et pour faire sa cour,
Nul, comme on dit, ne voulait être en reste.
C'était à qui pourrait saisir son tour
Pour raconter quelque vieille prouesse,
Pour discourir, pour montrer la finesse
De son esprit, pour mieux faire valoir
Ou ses bons mots ou son profond savoir.
Dans ce salon, sans écouter les autres,
Chacun venait se faire entendre et voir;
Il ressemblait à quelques uns des nôtres.
Le beau diseur était sur-tout Phœbus
Qui, ne parlant que par phrase arrondie,
Sur les beaux-arts et sur la poésie
Improvisait, et n'en finissait plus.
Auprès de lui, les neuf doctes pédantes,
S'extasiant sur son esprit divin,
Et de grands mots répétant un refrain,
Ressemblaient fort à nos Femmes savantes
Qui, pour le Grec, embrassaient Trissotin.
Mercure aussi faisait de l'éloquence
Avec des tours de bourse ou de voleurs;
Thémis parlait procès et procureurs,
Vénus chiffons, et Bellone vaillance;
Mars ne rêvait que bataille, combat,
Et rabâchant tous ses vieux coups d'éclat,
En assommait l'honorable assistance.
Pour Esculape, en son art abymé,
Il avait l'air d'être tombé des nues;
Tous ses discours roulaient sur les sangsues,
Sur la gastrite, et le sang enflammé :
Car il paraît qu'en la céleste sphère,
L'art de guérir était alors porté
Au même point où, sur notre humble terre,
L'a de nos jours poussé la Faculté.
Minerve allait prêchant sur la sagesse,
Près de Plutus qui parlait coffre-fort.
Quant à Neptune, il invoquait sans cesse,
Et vrai marin, ou tribord, ou bâbord;
Comus riait, comme en une taverne
Un membre élu du nouveau parlement;
Pluton faisait un tableau de l'averne;
Vulcain jurait, et dans ce mouvement,
Ce bruit confus, discord, assourdissant,
Seul écoutait, qui ne pouvait mieux faire,
Maître Harpocrate, obligé de se taire.

Or maintenant, concevrez-vous jamais
De Jupiter l'horrible impatience?
« Qu'ai-je attiré, dit-il, en mon palais?
« Et qui m'eût dit qu'une pareille engeance
« Peuplât l'Olympe? Au diable soient les sots.
« Dieux beaux esprits, Déesses précieuses,

---

(1) Ce conte, comme on s'en apercevra facilement, n'a pas été composé pour ce Journal; mais je cède, en l'y insérant avant la clôture, au desir exprimé par plusieurs de mes jeunes amis, qui me l'ont entendu dire dans une lecture publique, où il m'a servi de conclusion à un discours sur la conversation. J'espère qu'on ne le trouvera pas ici trop déplacé; mais si quelques personnes en jugeaient ainsi, je les prie de m'excuser en faveur de l'intention.

« Pédantes, fats, ennuyeux, ennuyeuses,
« Parlant toujours, et de paroles creuses
« Formant un son tout semblable au cahos!
« Pour une fois j'ai pu m'y laisser mordre;
« Mais non pas deux, et j'y mettrai bon ordre. »

Le Roi du ciel, exhalant sa fureur,
Passait auprès de la plus jeune Grace,
Et de son front vit tomber une fleur;
Le Dieu sourit, s'incline, la ramasse;
Puis tout-à-coup, d'un souffle créateur,
Il la transforme en femme jeune et belle,
A l'air décent, et noble, et de bon ton,
Au regard doux, vif, enjoué, mais bon,
Également simple et spirituelle,
Aimable enfin. Jugez, dans le salon,
Quelle rumeur! « Oh! se demandait-on,
« Connaissez-vous cette nymphe nouvelle?
« Elle est charmante! On la croirait la sœur
« Tout à-la-fois des Muses et des Graces, »
Disaient les Dieux, se pressant sur ses traces;
« Il semble voir Minerve, sans hauteur,
« Avec bonté sourire à la Folie;
« C'est la raison sous un jour enchanteur;
« C'est la beauté par l'esprit embellie! »
Son succès fut, en un mot, si flatteur,
Que Vénus même, avec un peu d'humeur,
Convint enfin qu'elle était fort jolie.

Lors Jupiter, la prenant par la main:
« Messieurs, dit-il, ma nombreuse famille
« Vient de s'accroître aujourd'hui d'une fille;
« Vous la voyez! J'en rends grace au Destin!
« Je lui veux faire un aimable apanage:
« Qu'elle préside à ce cercle divin,
« Pour y régler et le goût et l'usage
« De la parole, afin qu'en notre cour,
« De discourir on modère la rage,
« Et que chacun n'y parle qu'à son tour.
« Elle y fera, par sa loi bienveillante,
« Régner l'esprit, la grace, le bon ton;
« Elle y rendra la beauté plus piquante:
« Qu'elle soit reine au banquet, au salon;
« Son nom sera *la Conversation.* »

Ces faits sont vrais, et vous pouvez m'en croire;
Cet art charmant, que Delille a chanté,
Eut dans l'Olympe une divinité.
En peu de mots, achevons son histoire.

Lorsque Jupin se vit chassé des cieux
Et déposé du trône de son père,
Toute sa cour, et Déesses, et Dieux,
Vinrent chercher asile sur la terre,
Et s'y fixer en maints différents lieux.
Voulant choisir sa nouvelle patrie
En voyageant, la Conversation
Alla d'abord visiter l'Italie.
Elle y trouva que l'Affectation,
Sa plus cruelle et plus sotte ennemie,
En avait pris déja possession.
D'un vol léger passant en Germanie,
Elle vit là des savants disserter
En mots obscurs, faits pour l'épouvanter:
« Je n'entends rien à la langue allemande;
« Allons, dit-elle, allons voir la Hollande....
« Oh! ces gens-ci ne sauraient converser,
« Avec leur pipe et leur grand pot à bierre;
« Non, ce n'est pas encor là mon affaire,
« Et j'y mourrais, s'il fallait m'y fixer.
« Voyons plus loin, voyons en Angleterre....
« Eh quoi! Comment! On nous chasse au dessert!
« Fi! les vilains! fuyons en diligence;
« J'aimerais mieux vivre au fond d'un désert
« Qu'en ce pays... » Elle dit et s'élance;
D'un vol rapide, elle franchit les mers,
Et traversant les campagnes de France,
Droit sur Paris vient planer dans les airs.
Elle vous vit, ô Françaises charmantes!
Elle admira la forme et l'heureux tour
Que vous donnez, par vos graces piquantes,
Au doux commerce ou d'esprit ou d'amour.
Elle se crut dans son natal séjour,
Et replia ses ailes scintillantes,
En s'écriant: « France, deviens ma cour! »

L. P. J.

ANNONCE.

Méthode d'écriture de Carstairs, plus complète que toutes les éditions anglaises; traduite et publiée sous la direction immédiate de l'auteur, par M. S. Julien; et accompagnée d'un atlas in-4° de 48 planches gravées. — Quatrième édition, revue et corrigée par M. Carstairs, et adoptée par le conseil royal de l'instruction publique. — Prix: 5 fr., et 6 fr. par la poste. — A Paris, chez T. Barrois et B. Duprat, rue Hautefeuille, n° 28.

Cette méthode, avec laquelle on peut apprendre à écrire en très peu de temps, est sur-tout précieuse, en ce qu'elle offre le moyen de rectifier et de rendre promptement fort belle une écriture défectueuse. Je la recommande bien fort à ceux de mes lecteurs qui griffonnent.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 19 AVRIL 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve ANNÉE. N° 51.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

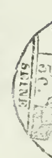
LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

ADIEUX DU BON GÉNIE.

C'est aujourd'hui, mes enfants, qu'il faut vous faire mes adieux; car la dernière feuille de mon Journal sera remplie, dimanche prochain, par la distribution des prix, par quelques unes de vos lettres, et je ne veux pourtant pas quitter la plume sans vous avoir exprimé encore une fois ce que j'éprouve, au moment où je vais cesser des relations que j'aurais voulu prolonger toujours.

Je dois d'ailleurs une réponse à tous ceux d'entre vous qui m'ont adressé, depuis quelque temps, des lettres si aimables, et dont mon cœur a été si vivement touché. Il m'est bien doux, chers enfants, de recevoir ces assurances de vos regrets et de votre affection; il m'est bien doux de penser qu'il me restera encore quelque chose de ce que vous m'aviez accordé en confiance et en amitié. Vous me promettez de ne pas m'oublier: franchement, je l'espère un peu; car, si j'ai été assez heureux, en effet, pour vous procurer quelques plaisirs, pour vous offrir quelques instructions agréables, pour contribuer à développer en vous quelques bons sentiments, ce souvenir doit se lier à ceux des jouissances et des émotions de votre âge, qui ne s'effacent pas. Oui, je me plais à le croire, vous penserez de temps en temps avec intérêt à ce bon Génie qui vous a voué une amitié si vraie. Ceux et celles d'entre vous avec qui ce Journal m'a procuré des relations particulières plus directes, savent, je l'espère, à quoi s'en tenir à cet égard; et, entre eux et moi, je compte bien que tout ne sera pas fini par la cessation de mon Journal. Mais j'aime aussi à me figurer que les circonstances me rapprocheront encore de quelques autres. Il m'arrivera plus d'une fois sans doute de rencontrer, ou dans le monde, ou en voyage, de ces jeunes amis qui, en m'entendant nommer, se rappèleront leur ancien bon Génie, ou bien dont le nom me frappera moi-même, comme un riant souvenir. Peut-être l'occasion s'offrira-t-elle à moi d'aller au-devant d'eux, ou à eux de venir me chercher. Promettons-nous réciproquement de ne pas laisser échapper cette occasion lorsqu'elle se présentera. Alors, quand bien même il se serait écoulé du temps depuis le moment où j'écris jusqu'à cette époque, je me persuade encore que la réunion et la reconnaissance ne seraient pas sans quelque charme; car, d'une part, on se rappelle toujours avec plaisir ce qui a intéressé dans les jeunes années, et de l'autre, je sais mieux que personne combien on s'attache à ceux à qui l'on consacre ses soins, ses pensées et ses travaux. Je vous assure, mes amis, que je rêve beaucoup de douces jouissances, en songeant à ces rencontres à venir.



Peut-être y a-t-il à cela un peu de présomption de ma part; mais en vérité, vous la rendez excusable par les choses que vous m'écrivez, et il faudrait que je fusse insensible et ingrat pour ne pas en être très préoccupé. C'est aussi mon excuse pour la petite inconvenance que je commets peut-être, en parlant publiquement de moi, et de lettres dont je suis l'objet. Ne faut-il pas que je réponde à ces lettres? ne faut-il pas que je vous en exprime ma reconnaissance, que je vous dise combien j'en suis touché? Et comment répondre à chacune en particulier? Je n'ai donc pas d'autre moyen que d'employer la voie de ma petite feuille, tandis qu'elle m'est encore ouverte.

Je suis également forcé d'avoir recours à cette même voie, pour exprimer ma gratitude et ma sensibilité aux parents de plusieurs d'entre vous, qui ont eu la bonté de me témoigner aussi quelques regrets, et de m'adresser même des remerciements que je voudrais avoir mieux mérités. J'espère qu'ils me pardonneront de ne pas répondre particulièrement à chacune de ces lettres bienveillantes et flatteuses. Ce serait une tâche fort douce, mais pour laquelle on concevra bien que le temps me manque. Chargez-vous, mes enfants, d'être mes interprètes auprès de vos parents; mes remerciements n'auront que meilleure grace en passant par votre bouche. Dites bien que je ne crois pas avoir suffisamment justifié les choses obligeantes qu'on m'adresse; que j'eusse été heureux de pouvoir continuer de seconder les efforts, beaucoup plus efficaces et plus éclairés que les miens, dont votre éducation et vos plaisirs sont l'objet. Dites aussi que des suffrages si honorables et si touchants sont des titres dont je ne prétends point me parer, mais que je conserverai précieusement pour la satisfaction de mon cœur bien plus que de mon amour-propre. Certes, si le peu que j'ai fait était digne d'obtenir une récompense, je ne sais où je pourrais en chercher une qui me flattât plus et me fût plus sensible que les remerciements de quelques parents, que les regrets et l'amitié de leurs enfants. La nature de mes travaux prouve assez que je n'ambitionne ni la gloire, ni la célébrité; mais s'il est vrai qu'ils aient pu me gagner quelques amis, ils auront porté pour moi le fruit le plus précieux que je pusse leur demander.

Vous apprendrez, dans tout le cours de votre vie, mes enfants, qu'il n'est pas de plaisirs sans mélange; j'en fais l'épreuve en ce moment, car celui que me causent ces lettres charmantes dont je suis entouré, est accompagné des regrets qu'elles servent aussi à augmenter. Comment ne gémirais-je pas de cesser les relations qui me les ont procurées? Comment ne serais-je pas affligé d'un pareil sacrifice? Il en est où l'on me presse de revenir sur cette détermination: eh, croyez moi, il m'en a assez coûté de la prendre, pour que je n'eusse pas besoin de semblables instances, si la nécessité n'eût point parlé. Ne m'en veuillez pas, mes bons amis, et soyez bien assurés que je crois perdre plus que vous dans tout ceci.

On m'a renouvelé de plusieurs côtés, au sujet de la dernière lithographie, une demande qui m'avait déja été faite les années précédentes. Je suis fâché d'être obligé de me refuser à de si aimables instances; mais les mêmes motifs qui m'ont empêché d'y souscrire précédemment, ne me le permettent pas davantage aujourd'hui; je n'ose même pas dire qu'elle est cette demande; ainsi ce paragraphe est une réponse particulière que comprendront celles de mes jeunes amies à qui elle s'adresse.

Maintenant, chers enfants, il me reste à vous offrir, avant que nous nous quittions, quelques conseils et de tendres vœux. Je vous laisse entre les mains de Génies plus puissants que moi; la Religion, la Vertu et l'Étude. Aimez-les toujours, et ces trois guides fidèles et sûrs vous conduiront toute la vie dans une route où vous ne trouverez que des joies pures et d'innocents plaisirs, qui ne vous laisseront jamais de regrets. Ils vous ont parlé quelquefois par ma voix; ils continueront de se faire entendre à vous par celle de vos parents et des personnes qui vous instruisent et vous protègent. Soyez dociles à leurs avis, et rappelez-vous de temps en temps ceux que j'aimais à vous souffler à l'oreille. En un mot, mes amis, efforcez-vous d'être toujours pieux, sages et laborieux, c'est le moyen d'être en mesure pour supporter les chagrins inévitables, pour se préparer du bonheur, et pour mieux le goûter. Puissiez-vous n'être éprouvés que par des peines légères, et puisse le ciel verser sur vous les plus douces félicités! C'est du fond du cœur que je forme ce souhait, et je le renouvellerai souvent; car je me souviendrai de vous toujours, et je ne saurais penser à vous sans desirer que vous soyez heureux. De votre côté, chers enfants, quand mon souvenir se présentera à votre esprit, faites quelquefois un vœu pour moi, car les vœux d'un jeune cœur innocent et pur ont crédit là-haut, et j'ai grande confiance dans les vôtres.

Voici le moment où la nature renaît, où le soleil reprend son éclat et sa chaleur, où la terre s'embellit de verdure et se couronne de fleurs. C'est à cette époque de l'année, si favorable à toutes les émotions douces, que je sentais mieux ordinairement le plaisir de m'entretenir avec vous. C'était aux champs que je trouvais le mieux les pensées qu'il convenait de vous exprimer: j'y interrogeais tout, à votre intention; je demandais à toutes les belles œuvres de Dieu quelque leçon pour vous; je rencontrais des inspirations jusque dans un brin d'herbe ou dans l'insecte qui y cherchait sa nourriture. Peut-être de votre

côté, aviez-vous aussi du plaisir à m'écouter, en respirant un air pur et le parfum des arbres et des fleurs; car toutes les bonnes impressions ont plus de charme et de puissance, dans le temps et dans les lieux où la nature nous sourit. Aussi me semble-t-il qu'il m'en coûte davantage de cesser nos relations à cette époque de l'année. Je vais bientôt, mes amis, revoir des lieux où je me suis beaucoup occupé de vous, et je retrouverai à chaque pas votre souvenir dans les champs et dans les bois. J'aime à penser que ce souvenir sera sympathique, et que vous le rencontrerez aussi quelquefois dans vos promenades et vos jeux de la riante saison.

Mais voilà que je me laisse aller à des rêveries; c'est que maintenant je n'ai plus trop le cœur à vous entretenir d'objets sérieux d'instruction, ni de récits divertissants; et si je n'écoutais que mon impulsion naturelle, je prolongerais cette causerie d'adieux jusqu'à la dernière colonne. Vous savez, quand on a de la peine à se quitter, on tient long-temps la main sur la clé avant d'ouvrir la porte, et on retarde autant que possible le mot adieu. Il faut pourtant en venir là, et je fais comme ceux qui le disent la veille du départ, afin de n'avoir plus le chagrin de le prononcer le jour même. Adieu donc, chers et aimables enfants; adieu, soyez toujours bons et sages, soyez toujours heureux et contents, et puissiez-vous, dans vos petits chagrins comme dans vos plaisirs, conserver une affectueuse pensée pour cet ami tendre et sincère qui vous a dû de douces et pures jouissances, et qui ne cessera jamais de songer à vous et de vous aimer.

LAURENT DE JUSSIEU.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS ENCORE UNE FOIS

PAR LE BON GÉNIE.

L'expérience vaut de l'or, mais elle se fait souvent payer ce qu'elle vaut, quand on veut l'acquérir soi-même; il faut tâcher de profiter de celle des autres, que l'on peut avoir gratis.

Les bons conseils et les bons exemples sont les présents les plus précieux qu'on puisse nous faire. Le meilleur moyen de montrer que nous les apprécions et que nous en sommes reconnaissants, c'est de les mettre à profit.

Ce n'est pas tout d'avoir des oreilles pour entendre un bon avis, il faut encore la mémoire pour le retenir. Ce n'est pas tout d'avoir des yeux pour voir un bon exemple, il faut aussi le courage de le suivre.

C'est une disposition heureuse que celle qui nous porte à aimer les personnes qui nous conseillent; elle annonce le desir de bien faire.

Celui qui nous reprend est bien plus notre ami que celui qui nous flatte; car le premier nous donne quelque chose, son expérience, tandis que le second nous demande quelque chose, notre faveur.

Il y a du mérite et de la modestie à reconnaître qu'on a besoin d'aide; il n'y a que de la sottise et de la vanité, à croire que les autres ne nous doivent que des éloges.

Pour arriver au but, ce n'est pas tout d'être dans la bonne route, il faut marcher. Ainsi quand nous savons ce qui doit nous rendre bons et vertueux, il faut travailler sans cesse notre caractère pour arriver à ce résultat.

Votre cœur, mes amis, est un champ où la main du laboureur a semé de bon grain; tâchez qu'il s'y enfonce et qu'il y germe. Mais prenez garde aussi que le vent du mauvais exemple n'y apporte de fâcheuses semences, et que vos passions, comme des oiseaux voraces, ne viennent enlever les bonnes.

Aimez toujours les sages leçons, chers enfants, et soyez sûrs que ceux qui vous les donnent sont ceux qui vous aiment sincèrement.

LE PEIGNE.

FABLE TRADUITE DU RUSSE,

PAR MADAME AMABLE TASTU.

« Vois, » disait une bonne mère,
« Vois, mon enfant, ce peigne si joli,
« Si blanc, si fin et si poli!
« C'est un présent que je veux bien te faire;
« Mais j'exige de toi quelque chose en retour.
« Il faut que, sans pleurs, sans grimace,
« Ce petit peigne, chaque jour,
« Dans tes cheveux passe et repasse. »
De ce traité, l'enfant joyeux,
Incline sa petite tête,
Et l'ivoire, que rien n'arrête,
Glisse à travers ses longs cheveux.
A la prochaine aurore,
Sa tâche est plus facile encore,
Et plus encor le lendemain.
Le nouveau bijou fait merveille!
Que l'enfant s'endorme ou s'éveille,
Le peigne est toujours dans sa main;
Se joue à chaque instant dans ses boucles dorées.
Caresse ou réunit leurs ondes séparées,

Ce trésor d'un front enfantin,
Léger, brillant, soyeux, et doux comme le lin!
Mais le caprice et l'inconstance
Sont les attributs de l'enfance:
Un de ses goûts par l'autre est effacé.
Du peigne à la fin on se lasse;
Un jour de fête arrive et son règne est passé.
Tout joyeux d'échapper à l'ennui de la classe,
Notre marmot s'élance aux champs: qu'il est heureux!
Quel bruit! que de sauts! que de jeux!
Libre et content, il court dans la prairie;
Se roule dans l'herbe fleurie,
Cueille un bluet, poursuit un papillon:
Qu'un enfant est beau quand il joue!
De quel éclatant vermillon
Le plaisir colore sa joue!
Mais hélas! des beaux jours l'ordinaire destin
Est de nous amener un triste lendemain!
Chacun le sait. Ce lendemain réveille
Notre bambin fatigué de la veille:
A sa toilette il se montre boudeur;
Et pour accroître son humeur,
De ses cheveux le confus assemblage,
Au peigne obstinément refusant le passage,
Lui coûte des cris de douleur.
Ce n'était plus le sien. Il pleure, il le demande.
« Mon peigne, » criait-il, « je veux qu'on me le rende!
« L'autre me fait du mal! » Pour calmer son chagrin,
On court, on cherche, on le retrouve enfin.
Mais par malheur ce peigne est inutile.
Pas plus que l'autre il n'est habile;
Et l'enfant, gonflé de courroux,
Veut le jeter dans la rivière,
Prétend qu'il n'est plus bon, qu'il est changé. La mère
Avec douceur alors le prend sur ses genoux,
Disant: « De quoi vous fâchez-vous?
« Le peigne n'a pas tort. Vos jeux dans la prairie,
« Ont mêlé vos cheveux; de votre étourderie
« Vous devez recueillir le fruit;
« De quelque jour de peine elle sera suivie:
« Supporte-les, mon fils, sans murmure et sans bruit,
« Comme une leçon pour ta vie.
« Car, si les passions qui te vont entourer
« De leurs liens puissants mêlaient un jour la trame,
« Quand l'austère raison, cherchant à t'éclairer,
« Pénètrerait jusqu'à ton âme,
« Ce serait pour la déchirer. »

VARIÉTÉS.

Au moment où nous entrons dans la belle saison, il faut, mes amis, que je vous renouvelle encore quelques petites recommandations. Je vous prie de vous rappeler les conseils que je vous donnai l'an passé, sur l'art de se promener. Ils ne sont pas aussi indifférents qu'on pourrait le croire, et la promenade, selon moi, est un exercice qui doit profiter tout à-la-fois au corps, à l'esprit et au cœur. Comme je vous le disais, il faut pour cela qu'elle ait un but soit d'étude, soit d'observation, soit de simple curiosité. Le desir de voir des lieux ou des objets nouveaux, donne de la vigueur aux jambes, et de l'activité à l'imagination. L'observation du spectacle varié qu'offre la nature, élève l'âme, émeut le cœur, agrandit l'une, et rend l'autre meilleur. L'étude de quelque science naturelle excite et occupe l'esprit; elle y jette une semence qui donne immédiatement des fleurs, et produit souvent plus tard des fruits utiles. Je vous engage donc, mes enfants, à chercher un délassement à vos autres études, dans celle de quelque partie de l'histoire naturelle, telle que la botanique, ou la minéralogie, ou mieux encore l'enthomologie, c'est-à-dire l'histoire des insectes. Cette occupation donnera à vos promenades un intérêt dont vous ne vous doutez pas, et une utilité dont vous vous féliciterez par la suite.

Je ne veux pas terminer ce Journal, sans adresser des remerciements aux personnes qui ont bien voulu me communiquer de temps en temps quelques articles. Je sais tout ce que j'ai dû à leur talent et à leur obligeance, et je les prie de recevoir l'expression sincère de ma gratitude. Plusieurs de mes jeunes amis et amies ont droit à une part de ces remerciements, pour les essais de leur plume novice, qu'ils m'ont quelquefois adressés. Il en est qui ont eu cette aimable attention, dans un moment où j'étais souffrant, et avec le desir de m'épargner un peu de travail. Ils ne doutent pas, je l'espère, que je n'en aie été vivement touché; mais je suis bien aise de le leur répéter.

Nous ne nous quittons pas aujourd'hui, mes amis, et je puis encore vous dire: *A dimanche prochain.* Ce sera pour vous offrir une dernière fois ces encouragements auxquels je voyais avec plaisir que vous attachiez quelque intérêt. Peut-être vous souviendrez-vous quelquefois de ces simples couronnes que ma main présentait à vos efforts. Quant à moi, je ne laisserai point flétrir dans mon souvenir la fraîche et gracieuse guirlande de fleurs dont vous avez enlacé cinq années de ma vie.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 26 avril 1829.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Ve année. N° 52.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

CONCOURS SUPÉRIEUR.

Je crains de manquer de place pour tout ce que j'ai à faire entrer dans cette dernière feuille; c'est pourquoi je supprime toute espèce de préambule au compte rendu de ma correspondance de ce mois.

Six lettres m'ont paru mériter particulièrement d'être distinguées, parmi celles du concours supérieur, et j'ai cru devoir les classer, selon leur mérite, dans l'ordre suivant: la première est de M. *Eugène Delisle*, à Périgueux; la seconde, de Mlle *Stéphanie de V.....;* la troisième, de Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin; la quatrième, de Mlle *L... du V....;* la cinquième, de Mlle *Virginie B....*, à Metz; et la sixième, de Mlle *Annette de C....*, à Metz. Je regrette que l'espace ne me permette d'imprimer ici que la première; la voici:

« Mon bon Génie, l'affectation me semble être une manière quelconque de déguiser le naturel, dans l'espoir trompeur de le rendre plus aimable; de faire parade de tout ce qu'on croit propre à obtenir la considération; en un mot, de chercher à feindre les sentiments, les opinions, les agréments dans lesquels la vanité trouve son compte. L'affectation exige un effort, car il en faut toujours pour feindre. La prétention, au contraire, n'en demande aucun, puisqu'elle n'est que le résultat d'un sentiment, de la suffisance unie à l'amour-propre. C'est un travers de la vanité, qui nous abuse sur notre propre mérite, et nous porte à nous arroger des qualités ou des avantages souvent imaginaires, et à nous en parer avec ostentation aux yeux des autres.

« Le premier de ces deux défauts est le desir mal-entendu de se faire remarquer: il ne se rencontre jamais que dans les esprits frivoles et bornés qui, ne trouvant en eux-mêmes rien qui puisse les distinguer, cherchent par des manières étudiées à attirer l'attention. La prétention, marque distinctive d'un esprit peu juste, partage l'erreur dans laquelle elle veut entraîner les autres; tandis que l'affectation qui sait s'apprécier, ne cherche qu'à abuser, la prétention, complaisante pour elle-même, se fait réellement illusion, et se voit de bonne foi telle qu'elle veut qu'on la croie. Enfin on pourrait, je pense, comparer la première à un travestissement ridicule, la seconde à une parure surchargée d'ornements exagérés.

« Les inconvénients de l'affectation sont faciles à saisir: mensonge, ou plutôt maladresse de la vanité, elle n'est jamais qu'un voile si transparent, qu'il laisse

aisément percer la fausseté et l'inutilité des contorsions qu'on se donne pour déguiser son esprit ou son extérieur. On écarte tout cet appareil d'artifices puérils, de grimaces étudiées, pour pénétrer jusqu'à l'homme, et tous ses efforts n'ont servi qu'à le livrer au ridicule et au mépris.

« Ceux de la prétention sont peut-être plus graves, car, inspiré par l'orgueil et la présomption, ce triste défaut éloigne tout le monde de celui qui en est atteint. L'homme à prétention veut toujours le premier rang, se croit l'objet de l'admiration générale; et comme il croit les autres obligés de se soumettre à son opinion, il blesse leur amour-propre, et par conséquent les fatigue et les repousse: car on se refuse généralement aux exigences de la vanité, on trouve même un certain plaisir à l'humilier, et plus on demande en ce genre, moins les autres sont disposés à nous accorder.

« En résumant, il me semble que l'affectation suppose toujours l'exclusion du vrai mérite : car il n'a pas besoin, pour se faire remarquer, de s'abaisser jusqu'à l'artifice. La prétention, qui peut malheureusement s'associer quelquefois avec le talent, lui ôte toujours sa plus belle parure: car le talent présomptueux descend volontairement au-dessous de l'ignorance modeste.

« Eugène Delisle, à Périgueux. »

GRANDE DIVISION.

Voici, dans la grande division, la lettre qui m'a paru mériter la préférence :

« Mon bon Génie, la prétention est une fille de l'orgueil et de la médiocrité; elle est tellement aveugle, qu'elle se croit presque toujours les avantages qui lui manquent. Mais lors même que les prétentions sont fondées, elles sont un ridicule à éviter; il faut laisser aux autres le soin de découvrir nos qualités. Quand la modestie et la simplicité ne seraient pas des devoirs, elles seraient encore le meilleur moyen de nous faire pardonner nos avantages. Nous devons éviter soigneusement les prétentions, et avoir l'attention de ne pas choquer celles que nous rencontrons. Il faut plaindre les personnes qui ont un défaut si désagréable, et ne pas en faire un sujet de plaisanterie.

« L'affectation est moins choquante que la prétention, pour l'amour-propre des autres; mais elle est peut-être encore plus ridicule. Elle se manifeste principalement dans la manière de parler, dans les habitudes du corps. Une grande jeunesse, une jolie figure font quelquefois oublier ce défaut; mais lorsque ces fugitifs avantages ont disparu, il devient insupportable; aussi ne peut-on se tenir trop en garde contre l'affectation. Il suffit, je crois, de regarder une vieille femme maniérée, pour être à jamais guérie de cette maladie.

« Célinie de B...., au château de B.... »

Plusieurs lettres mériteraient encore d'être imprimées en entier, entre autres, celles de Mlles *Sophie Ch.*, *Aimée L.....*, à Vincennes, et *Cécile de V.....*

Je mentionne honorablement les réponses de Mlle *Amélie W....*, à Corbeil; M. *Charles Boysset*, à Châlons-sur-Saône; Mlle *Amélie F....*, à Nancy; Mlle *Ernestine du V....;* Mlle *Clara F....*

PETITE DIVISION.

J'ai encore ici le regret de ne pouvoir donner qu'une seule lettre, quoique plusieurs en fussent dignes. Celle qui m'a paru devoir l'emporter est la suivante.

« Mon bon Génie, le meilleur, ou plutôt le seul moyen de bien jouir des plaisirs de notre âge, c'est de bien faire ses devoirs, de contenter ses parents et ses maîtres, enfin, d'être content de soi. Comme *Madame Paresse* s'est quelquefois mêlée de mes affaires, je sais comment on se trouve quand on n'a pas bien travaillé; on a le cœur gros, on est triste, on ne se sent ni gai, ni heureux, et on n'a pas le cœur au jeu; les plus amusants ne chassent pas la triste pensée que ceux qui nous aiment et nous soignent sont chagrins et mécontents. Quand, au contraire, on a bien travaillé, on est joyeux, léger, on rit de tout, et la peine qu'on a prise dispose encore mieux à sentir le prix du bonheur de s'amuser. Vous voyez, mon bon Génie, que votre petite Maria est savante sur cet article; mais cela ne vous étonnera pas, quand je vous aurai fait la confidence que de fréquentes rechutes de la vilaine maladie dont je vous parlais au commencement, m'ont mise à même de bien connaître la différence d'un jour à un autre pour bien jouer et s'amuser.

« Maria D......, à Périgueux. »

Les lettres que je voudrais pouvoir imprimer encore, sont celles de Mlle *Berthe B....*, à Châlons-sur-Saône; Mlle *Marie de M....;* Mlle *Alix de B....*, au château de la Salle; M. *Anatole de Th...*, à Autun; Mlle *Élise Le P....*, à Rouen; et Mlle *Héloïse F....*, à Nancy.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de la dernière charade est SOUVENIR, dans lequel on trouve *sou* et *venir*. Il a été deviné par la

plupart de mes correspondants et correspondantes qui m'en ont donné l'explication d'une manière bien touchante pour moi. Je les en remercie, et leur demande pardon de n'imprimer aucune de leurs lettres sur ce sujet.

PRIX

DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

Recevez, chers enfants, les derniers encouragements que j'ai le plaisir de vous offrir; et puissent-ils contribuer à soutenir, encore long-temps après le terme de nos relations, votre émulation et votre zèle pour l'étude.

Voici le résultat de l'examen attentif et consciencieux que j'ai refait, de votre correspondance avec moi durant le semestre qui vient de s'écouler. On sait que, pour le concours supérieur, la dernière réponse a dû compter pour deux. Dans les deux autres divisions, elle n'a compté que pour une, selon l'usage que j'ai toujours suivi en décernant les prix de semestre.

DISTRIBUTION DES PRIX.

CONCOURS SUPÉRIEUR.

PRIX : Mademoiselle Stéphanie de Villequier, âgée seulement de 13 ans et demi, mais faisant partie du concours supérieur, comme ayant déja obtenu deux prix.

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Clémence de Flers, au château de Villebadin, département de l'Orne.

IIe ACCESSIT : M. Eugène Delisle, à Périgueux, âgé seulement de 15 ans et demi, mais faisant partie du concours supérieur comme ayant obtenu deux prix.

Mentions honorables : Mademoiselle Virginie Béneyton, à Metz; Mademoiselle Annette de Coulon, à Metz: Mademoiselle L... du V.....

GRANDE DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Célinie de Banneville, au château de Banneville, département du Calvados.

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Aimée Liautey, à Vincennes.

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Cécile de Verneix, à Paris.

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Goze, à Paris.

IVe ACCESSIT : M. Charles Boysset, à Châlons-sur-Saône.

Ve ACCESSIT : Mademoiselle Victorine Goze, à Paris.

VIe ACCESSIT : Mademoiselle Sophie Chanal, à Paris.

Mentions honorables : Mlle *Hortense Delabarre*, à Rouen; Mlle *Amélie Widmer*, à Corbeil; Mlle *Eugénie C....*, à la maison royale de Saint-Denis; Mlle *Pauline K....*, élève de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mlle *Ernestine de Saint-Yon*, à la maison royale de Saint-Denis; Mlle *Louise G....*, élève de Mademoiselle Roy, à Besancon.

PETITE DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Maria Delisle, à Périgueux, département de la Dordogne.

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Berthe Boysset, à Châlons-sur-Saône.

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Alix de Banans, au château de la Salle.

IIIe ACCESSIT : M. Anatole de Thomassin, à Autun.

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Héloïse Favier, à Nancy.

Mentions honorables : Mlle *Laure Parrain*, à Saumur; Mlle *Élise Le Picard*, à Rouen; Mlle *Marie de Morell*; Mlle *Alexandrine Delabarre*, à Rouen; Mlle *A. B.*, et Mlle *Aline S....*, élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy.

LITHOGRAPHIE.

Vous comprendez sans peine, mes amis, l'allégorie que présente le dessin joint à cette dernière feuille. M. Marlet, à qui je dois des remerciements pour avoir bien voulu, pendant cinq ans, employer un talent distingué à embellir mon humble petit Journal, a supposé que le bon Génie était arrivé, avec les enfants qu'il conduisait, dans le temple de la Religion, de la Vertu et de l'Étude; qu'il remettait ses pupilles entre les mains de ces trois guides sûrs et puissants; et qu'il leur disait adieu, en s'éloignant à regret.

Le bon Génie, mes chers enfants, n'a pas la présomption d'avoir réalisé la première de ces suppositions, et il ne se flatte point d'avoir été assez heureux pour contribuer beaucoup à vous diriger, dans une voie où vous marchiez naturellement sous la direction et à l'exemple de vos premiers guides, qui sont vos parents. Quand à la seconde supposition, il forme en effet des vœux pour que la Religion, la Vertu et l'Étude vous éclairent, vous fortifient, vous consolent, vous sourient, vous protègent sans cesse. A l'égard de la troisième, enfin, oh! certes, le bon Génie ne démentira pas le peintre, et il n'est rien de plus réel que ses regrets en vous disant adieu.

ANNONCE.

Le recueil que j'ai annoncé d'un choix de mes fables et contes, paraît cette semaine, chez M. L. Colas, rue Dauphine n° 32. Il est intitulé: *Fables et Contes en vers, par Laurent de Jussieu;* et forme un volume in-18 vélin grand-raisin satiné, avec vignettes et fleurons gravés par Thompson; prix: 3 francs.

AVIS.

Je vais m'occuper maintenant de publier deux volumes d'un choix des *Contes et Historiettes* en prose, que j'ai composés pour ce Journal. Lorsqu'ils paraîtront, je le ferai savoir, soit par la voie des journaux quotidiens, soit par une annonce adressée directement à toutes les personnes qui ont honoré ma petite feuille de leur souscription.

—Je ferai, immédiatement après, un volume de *Pensées et Maximes morales,* extraites de la correspondance de mes jeunes amis et amies.

—Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement expire en ce moment, sont priés de vouloir bien faire connaître, avant le 15 de mai, s'ils desirent recevoir les livraisons du volume qui paraîtra, d'*Entretiens sur la physique.*

Je dois prévenir que ces livraisons ne paraîtront pas à jour fixe, afin d'éviter les formalités imposées à toute publication périodique; mais les variations ne seront jamais que de très peu de jours. Je donnerai au moins deux feuilles par mois, et peut-être plus, s'il m'est possible.

DÉCLARATION IMPORTANTE.

Au moment où je cesse la publication du *Bon Génie,* il m'importe de déclarer de nouveau que je n'ai voulu en céder ni en vendre la propriété à personne; que j'ai refusé, à cet égard, toutes les propositions qui m'ont été faites; que j'ai refusé également d'autres propositions, ayant pour objet de m'engager à prendre une part de collaboration dans des recueils destinés à la jeunesse. Pénétré des obligations que l'on contracte, en consacrant sa plume à l'instruction ou à l'amusement de cet âge délicat, susceptible et respectable, je n'ai voulu avoir de responsabilité, vis-à-vis des parents et des enfants, que pour ce que je fais moi-même, ou ce dont je suis absolument le maître. C'est pourquoi, je n'ai autorisé qui que ce soit à *continuer* cette publication, soit sous le même titre, soit sous un titre nouveau; et je n'ai consenti non plus à m'associer, pour la moindre part, dans aucune autre entreprise du même genre, dont je n'aurais pas eu la direction.

Si donc il paraissait, soit actuellement, soit plus tard, quelque prospectus, ou quelque journal, ou quelque autre ouvrage s'annonçant comme la *reprise,* ou comme la *continuation,* ou comme le *complément* du *Bon Génie;* ou bien, si dans le prospectus de quelque entreprise de ce genre, on annonçait *que je dusse y prendre part* d'une manière quelconque, ces assertions seraient autant d'impostures, auxquelles je supplie tous mes lecteurs de ne point ajouter foi. Je déclare formellement que je n'ai autorisé, que je n'autoriserai personne à se servir de mon nom, et que nul n'en a acquis le droit.

Si jamais les circonstances me permettaient de reprendre une occupation de ce genre, ce serait en mon nom seul, et sous ma seule direction. Jusques-là, je démens d'avance, de la manière la plus positive, quiconque se dirait autorisé par moi à me continuer, ou prétendrait m'avoir pour collaborateur.

Laurent de Jussieu.

ENCORE UN MOT.

Quoique je vous aie fait mes adieux dimanche dernier, je ne puis, mes chers enfants, terminer cette feuille sans vous adresser encore un petit mot d'amitié. Je perds aujourd'hui la jouissance d'un des plaisirs les plus vrais que j'aie goûtés dans ma vie; c'est bien le moins que les dernières lignes de ce Journal vous portent un remerciement, pour tout le charme et toute la douceur que votre aimable confiance et votre affectueux abandon ont répandus sur nos relations. Oui, mes amis, si vous pensez me devoir quelque chose, je ne crois pas vous devoir moins, de mon côté. Il ne faut pas que cela nous acquitte; il faut au contraire que cette idée nous lie, et qu'elle entretienne de part et d'autre un bienveillant souvenir. Je serais heureux d'espérer que ce souvenir pût quelquefois avoir une bonne influence sur votre conduite; et si jamais quelqu'un parmi vous se demandait, avant de faire une action un peu douteuse: « Voyons, le bon Génie m'aurait-il conseillé cela? l'aurait-il approuvé? » j'avoue que ce serait un prix bien précieux donné par vous à mes humbles travaux. Mais peut-être ambitionné-je trop, et me fais-je illusion sur mon pouvoir de *Génie:* c'est mal prendre mon temps, au moment où je suis dépossédé de ce titre. Il est un point, du moins, sur lequel très certainement je ne m'abuse pas, c'est la joie que j'éprouverai toujours à apprendre que vous êtes bons, sages, vertueux et heureux.

Adieu, mes enfants, adieu, mes chers jeunes amis: je ne cesserai pas de vous aimer et de faire des vœux pour vous; rendez-le-moi un peu, si vous voulez que mon cœur soit content.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

